LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ

PAR CH. LAFONTAINE

4me ANNÉE. — 1862 à 1863

GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

Quai des Bergues, 31.

1863



LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE,

Paraissant le 15 de chaque mois par livraisons de 16 à 32 pages in-8.

Prix : 5 francs par an.



Ce qui était mystère est devenu lumière et bienfait pour tous.

N° 1. — 4me ANNÉE. — 15 AVRIL.

GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

Quai des Bergues, 31.

1862

N° 1. 15 Avril 1862. 4e Année.

LE MAGNÉTISEUR

AVIS.

Nous faisons droit à la réclamation de plusieurs de nos abonnés; les caractères de l'impression avaient été en effet changés par l'imprimeur, qui s'était servi de plus petits sans que nous nous en fussions aperçu. Dorénavant, notre journal sera imprimé avec les caractères d'aujourd'hui, qui sont un peu plus gros que ceux de l'année précédente. Nous espérons que nos abonnés nous sauront gré de nous être conformé à leurs désirs.

Nous engageons les personnes qui n'ont point encore renouvelé leur abonnement et celles qui veulent s'abonner, à le faire promptement, si elles veulent recevoir le journal au moment de son apparition.

UN MOT A NOS ABONNÉS.

Nous commençons notre quatrième année par remercier nos abonnés, qui, presque tous, ont renouvelé leur abonnement, ce qui peut nous faire espérer qu'ils ont été satisfaits; cependant nous craignons de nous être laissé entraîner trop loin dans la question des *Esprits*, question brûlante et pleine d'attraits, par le surnaturel et le mystérieux dont elle est entourée.

Nous avons fait, il y a longtemps, notre profession de foi à l'égard des *Esprits;* nous ne nions pas que l'atmosphère puisse en être peuplée, et que dans ce moment même, il y en ait quelques-uns dans notre cabinet, qui lisent par-dessus notre épaule ce que nous écrivons, et qui rient de notre incrédulité; ce que nous nions, ce que nous nierons toujours, jusqu'à ce





que nous ayons vu nous-même, sans nous croire halluciné, c'est que des *Esprits* invisibles par leur nature puissent se rendre visibles à nos yeux ; c'est que ces *Esprits* qui n'ont rien de matériel, puissent se faire toucher par nos mains ou nous toucher eux-mêmes ; ce que nous nions de toutes les forces de notre raison, c'est que ces *Esprits* qui doivent être *sans corps*, puisqu'ils sont *esprit*, et *non matière*, puissent apporter à travers les murs, dans des maisons dont les fenêtres et les portes sont fermées, des objets matériels, tels que des branches d'arbustes, des fleurs, des os de saints, qu'on appelle des reliques, ou tout autre objet. Nous nions que ce soient des *Esprits* qui participent aux expériences des *Squire*, des *Home*, et aux *écritures de l'autre monde de M. Guldenstubbé*, ou qui fassent pondre des diamants et suer de l'or à *Mlle Godu*.

Quant aux premiers de ces faits, nous les rangeons dans la catégorie des forces vives de la nature, électricité, magnétisme, ou tels autres fluides que nous ne connaissons pas encore ; *forces naturelles*, dénomination par laquelle nous entendons des forces assimilées à notre monde terrestre, et non des forces attribuées à des mondes d'une autre espèce.

Quant aux personnes qui sécrètent de l'or et des diamants, c'est, selon nous, de la jonglerie pure et simple.

Quant aux écritures venant directement des *Esprits*, nous dirons à M. Guldenstubbé, que les *fac-simile* que nous avons sous les yeux sont décidément trop mal faits pour que ce soient des *Esprits* qui les aient écrits. On pourrait, pour ceux-ci, donner une explication suffisante sans accuser personne de supercherie ; ainsi, selon M. Guldenstubbé, pour que les *Esprits* se décident à écrire, il faut laisser à leur disposition papier, crayons, et s'en aller dans une autre salle.

Est-il certain, par exemple, que telle personne habituellement présente à ces expériences, et de plus excellent médium, ne puisse pas, sous l'influence inconsciente des pratiques journalières auxquelles elle prend part, rentrer un instant dans cette salle fermée, pour y griffonner quelques mots, sans se souvenir ensuite de cette action, et soit prête à croire, la première, de bonne foi et sans déloyauté aucune, aux manifestations spirites dont elle s'est fait l'organe inconscient ? En parlant ainsi, nous ne voulons accuser personne, mais seulement émettre une idée qu'il ne serait peut-être point mal à propos d'approfondir.

Enfin, toutes les soi-disant manifestations des *Esprits* qui



s'exprimaient par les médiums, n'ont jamais présenté aucun des phénomènes qu'on eût été en droit d'attendre de ces *êtres supérieurs*. Jamais aucun d'entre eux n'a vu à travers des corps opaques comme certains somnambules magnétiques et même naturels. Ils ont présenté quelquefois, *et très-rarement*, des faits de sensation instinctive, mais jamais des faits d'intuition. Jamais les médiums n'ont fait une expérience de lucidité dont on pût vérifier à l'instant même l'exactitude, comme l'ont fait souvent les somnambules magnétiques et naturels. Cela se conçoit et s'explique par les différences qui existent entre le somnambulisme et l'état dans lequel se trouvent les médiums, état qui n'est ni de l'extase, ni du somnambulisme, mais seulement un état mixte entre la veille et le sommeil, et dans lequel la partie instinctive de notre être est développée, dégagée, stimulée, tandis que la partie intuitive est inerte. Aussi les médiums ont-ils dispensé beaucoup de phrases bibliques, beaucoup de sentences soit morales soit religieuses; mais, nous pouvons le dire hardiment, les *Esprits* n'ont jamais présenté rien qui puisse révéler d'une manière positive leur présence près de nous et leur communication avec nous en ce monde. — Et quand les spiritualistes font un monde d'*Esprits* à l'instar du nôtre, — monde dans lequel il y a des gens stupides et des gens d'esprit, des êtres immoraux et des êtres vertueux ; — monde dans lequel on rencontre, disent-ils, des avocats, des juges, des notaires, et voire même des médecins, pour soigner les *Esprits malades;* en vérité, ce monde est trop bien calqué sur le nôtre, pour qu'on puisse en admettre l'existence et la réalité telles que les spiritualistes les présentent.

Nous aimons mieux en revenir tout simplement à notre magnétisme, qui, lui au moins, nous donne, par des phénomènes physiologiques et thérapeutiques, des preuves palpables qu'on peut toucher avec la main, et voir avec les yeux; et qui souvent aussi nous présente de plus, des phénomènes psychologiques d'une exactitude incontestable; aussi, dès aujourd'hui, nous déclarons fermer notre journal à toute controverse spiritualiste ou spirite, et dorénavant nous consacrerons toutes nos pages au magnétisme vital; nous y trouverons bien assez de merveilleux et de mystérieux, sans qu'il soit nécessaire pour nous d'aller nous jeter dans le monde des *Esprits*.

Ch. Lafontaine.



CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Le Correspondant a soif de miracles. — Une séance chez M. Roustan. — Le Docteur Morbéry. — Mlle Désirée Godu. — Les graines et les lingots d'or. — Projet de saignée.

Paris, 12 avril 1862.

On me demande à cor et à cri des détails sur la mirifique Mlle Godu. Dieu merci, je suis en mesure de satisfaire mes lecteurs.

Sous une forme plus ou moins légère, j'ai maintes fois exprimé mes sentiments à l'égard du spiritisme et de ses manifestations. Ces sentiments sont identiques à ceux de mon maître, Charles Lafontaine. Mais, loin de fuir, comme on fuit la peste, Messieurs les spirites et leurs cénacles, ainsi que le ferait un sceptique dédaigneux, j'ai toujours cherché à me rendre témoin oculaire de quelques-uns de ces faits miraculeux. J'y étais poussé par une curiosité naturelle, et aussi par tout ce que m'en racontaient des personnes dignes de foi qui semblaient déplorer mon incrédulité. Je ne demande pas mieux que de me convaincre personnellement de la réalité de ces faits; et une fois cette conviction acquise, on me verra en loyal adversaire mettre une sourdine à mes railleries, ou — ce qui serait plus loyal encore, ou plus logique — arborer crânement le drapeau du spiritisme.

Par malheur, ces occasions, que je cherche avec tant d'avidité, on ne se presse guère de les semer sous mes pas.

J'ai eu recours à mille manœuvres pour assister aux fameuses séances de M. Home, on ne m'en a jamais fourni les moyens.

J'ai fait des bassesses pour être admis chez le comte d'Ourche, où s'accomplissaient des ascensions spontanées de meubles et d'individus depuis le plancher jusqu'au plafond; la maison du comte d'Ourche m'est restée constamment close.

Les hauts-faits du médium Squire sont les seuls dont on ait daigné me rendre témoin, et cela au milieu des ténèbres; médiocre appât pour qui cherche la lumière!

Quant aux séances hebdomadaires de M. *Allan-Kardec*, où l'on se borne à lire des fragments littéraires dictés par les morts, elles offrent à mon âme gourmande un bien maigre aliment.

Restent les vendredis de M. Roustan, mon honorable collègue de la *Société de magnétisme*.

M. Roustan, excellent homme, spiritualiste ardent et de



bonne foi, n'a pas attendu l'invasion des médiums américains pour évoquer les morts. Il faisait partie de l'ancien groupe *Cahagnet* avec sa fidèle Egérie, Mme Célina Japhet. C'était un des plus chauds desservants du sanctuaire. Quand la fièvre des tables tournantes s'empara de Paris, elle trouva M. Roustan tout prêt. C'est chez lui qu'on vit danser le premier guéridon à Paris. On ne lui reprochera donc pas d'être un ouvrier de la dernière heure; M. Roustan est horloger. Il a toujours été pour le mouvement; ferme dans sa croyance, sa montre n'a jamais retardé d'une minute ni varié d'une seconde. Pour lui, le spiritualisme triomphera tôt ou tard, c'est une question d'horloge.

Depuis longtemps, ce bon M. Roustan, — je dois lui rendre cette justice, — m'avait invité à assister à ses petites séances du vendredi; mais les croyant exclusivement envahies par l'innocent joujou des tables tournantes, je ne me pressais pas trop de répondre à sa politesse : il me fallait à moi des miracles de premier ordre, j'avais soif de manifestations transcendantes, j'étais affamé d'excentricités.

Pourtant, vers la fin du mois dernier, je me décidai enfin à me rendre à l'invitation de mon honorable collègue; et un vendredi soir, je m'acheminai bravement vers la rue Tiquetonne.

J'entrai dans un salon qui, vu son exiguité, pouvait à peine contenir une trentaine de personnes. Naturellement le salon était plein de monde et offrait l'apparence d'un nombreux public. Mme Japhet venait de monter sur son trépied.

— Vous avez été bien inspiré, me dit M. Roustan, car nous avons ce soir le docteur *Morhéry*, et l'on va s'occuper de Mlle *Désirée Godu*.

Je vous laisse à penser ma joie!... En effet, le docteur était là en chair et en os, on m'aboucha avec lui, je m'installai à ses côtés, avide de me trouver en contact avec un homme qui a vu de ses yeux éclore tout un monde de merveilles.

L'Esprit de feu Hahnemann donna d'abord une consultation gratuite à quelques assistants, selon les us de la maison. Mais cet Esprit eut le bon esprit de ne pas prolonger sa visite, afin de laisser champ libre au phénomène d'Hennebout.

— Maintenant, Messieurs et Mesdames, dit M. Roustan, nous allons évoquer Mlle Godu, ou plutôt *la Voix* de cette demoiselle. (La *Voix* est l'Esprit familier de Mlle Godu, il ne la quitte jamais. C'est lui qui répond pour elle à tous ceux qui la consultent).



Et l'évocation commença.

Voici les résultats de cette communication télégraphique entre Hennebout et la rue Tiquetonne :

Mlle Désirée Godu est âgée de 24 ans. Sa conformation n'est pas celle d'une femme ordinaire. Son buste est très-développé, mais elle a les mains et les pieds d'une petitesse extrême. En revanche, elle possède une ceinture de chair volumineuse, ou plutôt un renflement de la peau autour des reins accusant la forme d'une ceinture. C'est de cette région surtout, mais quelquefois aussi des bouts de seins, du creux ombilical et autres parties du corps, qu'a lieu la sécrétion d'or et d'argent, de graines et de pierres précieuses.

J'ai besoin ici d'ouvrir une parenthèse pour dire que chacune des réponses de la *Voix*, passant par la bouche de Mme Célina Japhet, était successivement confirmée par le docteur Morhéry ; tantôt il en certifiait l'exactitude par un signe de tête, tantôt il prenait la parole pour amplifier les faits et leur assigner une portée formidable.

Ce n'est pas tout.

Le docteur Morhéry tira de sa poche plusieurs petits paquets : c'étaient des échantillons de lingots d'or mignons et de graines d'un genre spécial, soigneusement enveloppés dans du papier, et qui passèrent de main en main dans le salon. Je les ai vus ces lingots mignons, je les ai vues ces graines, je les ai touchés du doigt, mes regards les ont dévorés, je m'en suis délecté comme fait l'abeille du suc des fleurs. Mais, — vous me croirez si vous voulez, — j'eusse été cent fois plus heureux de les voir... sécréter de la ceinture de Mlle Godu.

Ici je ferme la parenthèse pour revenir vers la corbeille de Mme Japhet.

C'est toujours la *Voix* qui parle. Les graines sécrétées par Mlle Godu sont soumises en ce moment à des expériences de germination ; quelques-unes d'entre elles végéteront avec une vigueur extraordinaire ; et, *sous peu de jours, on verra s'épanouir une des plus belles fleurs panachées qu'on ait jamais vues éclore sous la coupole des cieux.*

Quant aux métaux précieux, la *Voix* se montre assez discrète à leur égard ; il est probable que les petits lingots d'or et d'argent n'acquerront aucun développement individuel, mais qu'importe, si l'on remplace la qualité par la quantité ? Mlle Godu n'est-elle pas là pour en multiplier les spécimens ? Car sachez que le sang de Mlle Godu charrie d'innombrables parcelles d'or



et d'argent (dit la *Voix*); aussi le docteur Morhéry, en sa qualité de médecin, se charge-t-il de présenter la vierge d'Hennebout à l'Académie de Médecine pour qu'une saignée officielle, suivie de l'analyse des corpuscules sanguins, constate le phénomène physiologique. M[lle] Godu est donc très-prochainement attendue à Paris : elle serait déjà arrivée, mais la maladie de son père (âgé de 75 ans) retarde ce voyage.

Je hâte de tous mes vœux le fortuné moment où l'on me mettra en relation directe avec ce prodige femelle. En attendant, je ne regrette pas ma soirée chez M. Roustan : j'y ai *entendu* des choses merveilleuses. Il ne me reste plus qu'à les *voir*.

Mais qu'est-ce que tout cela fait au magnétisme? me direz-vous.

— Ma foi, vous êtes trop exigeant! Quand vous voudrez des nouvelles magnétiques pur sang, prévenez-moi huit jours d'avance. Silence absolu sur toute la ligne. Notre petite armée de Mesmer se comporte comme une honnête femme : elle ne fait pas parler d'elle.

JULES LOVY.

CLINIQUE.

M. X. (du canton de Vaud), atteint d'un cancer à la face, a subi une opération par le scalpel, puis des cautérisations par le chlorure de zinc. Elles ont tellement ébranlé le système nerveux du malade par les souffrances horribles et continues qu'elles ont occasionnées, que les médecins ont dû renoncer à ce moyen, qui était cependant de toute nécessité.

Dans ces circonstances, le docteur Hermann, appelé en consultation, délibérée à Lausanne avec MM. les docteurs Euler et Recordon, indiqua le magnétisme comme moyen de faire cesser la souffrance, en provoquant l'insensibilité aux applications les plus douloureuses.

Les docteurs appelés en consultation déclarèrent que, ne croyant pas au magnétisme, mais que, d'un autre côté, ne pouvant plus rien contre le mal, ils laissaient au malade la pleine liberté de sa résolution.

M. X. vint à Genève, et après une dizaine de magnétisations je n'avais point encore produit le sommeil magnétique ; j'obtenais seulement un sommeil naturel et un engourdissement de la tête au réveil. Cependant le temps pressait, il fallait opérer.



Le samedi 29 août, après une heure de magnétisation particulière sur la tête, le malade étant parfaitement éveillé, le docteur Hermann appliqua sur la tumeur cancéreuse un caustique *à lui*, composé de chlorure de brôme, de chlorure d'or, de chlorure d'antimoine, etc., caustique dont l'action est instantanément douloureuse, et se continue ordinairement de sept à neuf heures.

Pendant les 24 heures qu'on laissa ce caustique sur la plaie, le malade n'éprouva aucune souffrance ; il n'osait s'en réjouir, car il doutait par cela même de l'efficacité du remède : mais quand on leva l'appareil, une large escarre de huit à dix lignes d'épaisseur forma sa conviction.

Le lundi 31, à midi, après une magnétisation, le docteur Hermann fit sur la peau vive une nouvelle application du caustique ; il n'y eut pas de sensation. Sur les trois heures et sur les neuf heures du soir, quelques picotements se firent sentir, mais ils cédèrent immédiatement à l'influence magnétique. Au lever de l'appareil, les chairs présentèrent une nouvelle escarre très-profonde.

Il n'est pas surprenant qu'il y ait eu quelques sentiments légèrement douloureux : le sommeil magnétique n'ayant pas été obtenu, l'insensibilité ne pouvait être complète.

Le mardi et le mercredi le malade fut très-bien. Le jeudi 3 septembre, une nouvelle application fut faite avec un plein succès ; il n'y eut pas la moindre douleur pendant les 24 heures.

Après le succès complet de ces trois cautérisations successives, j'ai cru, dans l'intérêt des malades et du magnétisme, devoir publier ces faits qui sont d'autant plus remarquables, que la modification de la sensibilité a été obtenue dans la tête, siége de l'appareil sensitif, sans qu'il y ait eu sommeil magnétique, et que l'insensibilité, quoique partielle, a été assez grande pour permettre de faire, sans qu'il y ait eu sensation, ces cautérisations qui sont d'autant plus douloureuses que la souffrance est continue pendant huit heures. Ch. Lafontaine.

FRAGMENTS EXTRAITS DES MÉMOIRES (INÉDITS) D'UN MAGNÉTISEUR.

. . . . Dans l'hiver de 1846, la comtesse d'A....., l'une de nos malades, jeune femme grande et belle, paralysée accidentellement des deux jambes, avait réuni dans son salon



plusieurs personnes, parmi lesquelles on remarquait le général Jomini et sa femme, notre grand sculpteur Pradier, le colonel du 1er régiment de carabiniers M. Davézier, Adolphe Adam l'auteur du *Chalet*, Mlle Chérie Couraud, devenue depuis Madame Adam, Paul de Lacroix, connu sous le pseudonyme du bibliophile Jacob, et beaucoup d'autres notabilités scientifiques et littéraires.

Il s'agissait de danser et de voir du magnétisme; je fis avec succès quelques expériences sur les deux somnambules que j'avais alors, et avec lesquels je donnais tous les mardis une séance gratuite chez moi, rue Neuve-des-Mathurins. L'un était Eugène, jeune homme qui m'avait suivi en Angleterre, et sur lequel j'obtenais une catalepsie et une insensibilité entières, au point qu'il avait soutenu à Caen, dans le cabinet de physique de l'Académie, les secousses électriques les plus fortes d'une grande machine allemande à roue dentelée, et par lesquelles le docteur Lebidois était renversé sans connaissance sur le parquet.

L'autre était Louise, jeune fille épileptique, laquelle, avant d'être magnétisée, avait tous les jours des crises qui duraient cinq heures, dont je l'avais guérie en six semaines, et pour lesquelles la médecine avait été impuissante. Le docteur Duverger avait traité sans succès cette jeune fille pendant toute une année à l'hôpital Saint-Louis, dans son service, salle Saint-Jean.

Toutes les expériences d'insensibilité, d'attraction, de catalepsie et d'extase, étonnèrent beaucoup, car parmi les assistants il s'en trouvait de fort incrédules. Puis on se mit à danser, et pendant ce temps, la maîtresse de la maison, clouée sur son fauteuil par sa paralysie, encourageait son monde, tout en se dépitant de ne pouvoir partager un plaisir qu'elle aimait avec passion, mais la paralysie était telle que Mme d'A... ne pouvait faire faire aucun mouvement à ses jambes qui étaient entièrement inertes.

D'un coin du salon, j'observais son visage attristé; je m'approchai d'elle et lui proposai une polka; sa physionomie prit une teinte plus sombre, et Mme d'A... me dit : « Vous êtes cruel, monsieur. — Mais non, madame, et si vous voulez me permettre de vous endormir, vous pourrez danser une polka, je vous le promets, et même plusieurs si vous le désirez. » Son visage s'illumina de plaisir. — Elle me tendit les mains, je fixai mon regard sur ses yeux, et quelques minutes après

elle était plongée dans un sommeil profond, puis le somnambulisme se déclara. Je fis quelques passes et je lui ordonnai de se lever, ce qu'elle fit d'un bond. « Vous pouvez danser, lui dis-je, prenez un cavalier. » Le vicomte de Saint-Léger était près d'elle; il lui offrit la main, elle marcha en s'appuyant sur son bras; — la danse s'était arrêtée, tous les regards étaient fixés sur M[me] d'A...

Je priai Adolphe Adam de jouer une polka; j'avertis M. de Saint-Léger de partir dès les premières notes et de soutenir fortement sa danseuse au moment où la musique cesserait. — A peine les premières notes se firent-elles entendre que M[me] d'A... entraîna son cavalier. — Après deux ou trois tours de polka, sa figure devint rayonnante de plaisir, en même temps qu'une stupéfaction profonde se peignait sur le visage de toutes les personnes présentes à la vue de cette femme qui, éveillée, ne pouvait se soutenir debout, et qui, endormie, dansait avec la plus grande aisance.

J'interrompis la musique après quelques tours de polka, et faisant asseoir M[me] d'A..., je la réveillai tandis qu'elle était encore toute agitée par l'exercice qu'elle venait de prendre; son étonnement fut à son comble, et elle me remercia vivement de la jouissance passagère que je lui avais procurée, tout en regrettant de ne pouvoir se souvenir de ce qui s'était passé.

On la pria de se lever et de marcher; elle essaya, mais elle ne put même pas quitter son siége, ses jambes lui refusaient tout service.

Ce fut alors que M[lle] Chérie Couraud me proposa de la magnétiser, me défiant d'y parvenir, en me disant que Ricard et plusieurs autres magnétiseurs n'avaient pu réussir à l'endormir.

J'acceptai ce défi; on plaça deux fauteuils pour elle et pour moi au milieu du salon, je réclamai le silence et je commençai en lui prenant les pouces. — Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que M[lle] Couraud était endormie, et de plus cataleptisée de tout le corps dans son fauteuil et ne pouvant faire aucun mouvement.

Pour obtenir ce résultat, j'avais fait des efforts si puissants, si continus, l'émission du fluide vital avait été chez moi si grande et si violente, que j'avais dépassé le but.

En effet, plusieurs personnes se trouvaient magnétisées à mon insu. Ainsi M[me] d'A... s'était endormie, ce qui ne me surprit pas, car ayant l'habitude d'être chaque jour magnétisée,

il n'était pas étonnant qu'elle eût attiré à elle une partie du fluide que j'avais cherché à communiquer à Mlle Couraud; mais ce qui était vraiment surprenant, c'était l'effet produit sur le colonel Davézier, colosse de près de six pieds, qui, appuyé sur le chambranle d'une porte, ne pouvait s'en détacher, ni faire un mouvement de ses jambes ni de ses bras, ni même parler; il semblait transformé en statue. Le même effet avait été produit sur M. Auguste Pecquet, chef de bureau au ministère de la marine; il avait le dos collé à une console, et, comme le colonel, il était paralysé de tout le corps. De plus, mes deux somnambules qui se trouvaient dans la salle à manger, dont la porte était cependant fermée, avaient, eux aussi, subi l'influence magnétique; le fluide les avait atteints et plongés dans le sommeil.

Que s'était-il donc passé pendant ces dix minutes? Etait-ce l'imagination exaltée de ces diverses personnes qui les avait jetées dans un état si singulier, si anormal?

Ce serait difficile à croire, car le colonel et M. Pecquet étaient incrédules et m'avaient fait leur profession de foi à l'égard du magnétisme; puis, mes deux somnambules, qui étaient dans une salle à côté à prendre le thé et à manger des gâteaux, avaient, selon toute probabilité, l'imagination fixée sur leur occupation gastronomique.

Je puis donc me prononcer négativement quant à l'imagination comme cause de ces effets.

Etait-ce un effet de l'hypnotisme, dont le nom n'était pas connu alors, mais dont je connaissais, moi, les effets depuis plusieurs années, qui aurait produit ces résultats si extraordinaires, en provoquant chez les individus mêmes une accumulation de leur propre fluide sur les principaux centres nerveux de leur organisme?

Je ne le pense pas, car si cette supposition était admissible pour Mme d'A... et MM. Davézier et Pecquet, qui étaient dans le salon et qui regardaient avec attention, elle ne pouvait l'être pour les deux somnambules qui étaient dans une autre chambre ignorant ce que l'on faisait, et tout absorbés par une occupation attrayante.

Était-ce alors ma volonté, ma pensée, qui avait étendu son influence sur toutes ces personnes?

Je puis répondre que je n'avais qu'une seule pensée, qu'une volonté, celle d'endormir une seule de ces six personnes, Mlle Couraud.



Ma pensée était tellement concentrée sur ce que je voulais produire, que j'avais complétement oublié le lieu et les personnes présentes ; je puis le *dire hardiment*, parce que ce fait m'est personnel, et que je puis répondre de *moi-même*.

Ma réponse est donc négative, quant à la volonté.

Ne serait-il pas plus raisonnable, plus logique, d'admettre que les effets produits simultanément sur ces six personnes, étaient le résultat de l'émission fluidique émanée de moi par ma volonté?

N'a-t-il pas été reconnu par les savants de tous les temps que chaque corps humain est enveloppé d'une atmosphère propre et inhérente à lui-même, et que l'homme peut, par sa volonté, l'augmenter et la diriger sur tel ou tel corps?

Avicenne, savant médecin, qui vivait au 11e siècle, dit : « L'homme peut agir non-seulement sur son propre corps, » mais aussi sur les corps éloignés ; il peut, en conséquence, » les attirer, les fasciner, les rendre malades ou les guérir. »

Ficin, qui écrivait en 1460, admet « qu'une vapeur, un » certain esprit lancé par les rayons des yeux ou autrement » émis, peut fasciner, infecter, affecter une personne qui est » près de vous. »

Van Helmont, l'un des médecins réformateurs les plus célèbres, disait, en 1621, dans son ouvrage (*de Magnetica vulnerum curatione*, cap. sympatheticis medicis) :

« La volonté est la première des puissances. »

« L'âme est douée d'une force plastique, qui, lorsqu'elle » a produit (au dehors) une substance, lui imprime une force, » et peut l'envoyer au loin et la diriger par la volonté. »

Je pourrais citer encore à l'appui de mon opinion beaucoup d'autres savants, et parmi eux, les Cuvier, les Laplace ; non-seulement tous ces hommes de science ont admis comme vrais les phénomènes du magnétisme vital, mais encore ils ont reconnu, comme principe de tous ces effets, une seule et même cause sous des noms divers, tels que : *action de l'âme, esprit subtil, propriété salutaire, émanation, vapeur, fluide universel, fluide vital, fluide nerveux, fluide magnétique,* etc., cause unique diversement nommée, mais ayant les mêmes propriétés, provenant de l'homme, produite, émise et dirigée par sa volonté.

Que les partisans de l'imagination, que les pratisans de la volonté seule, comme cause unique des phénomènes magnétiques, réfléchissent bien, qu'ils étayent leur opinion d'expérien-

ces aussi nombreuses que celles que j'ai faites, et ils reconnaîtront, j'en suis convaincu, que des effets semblables à ceux que je viens de décrire, ne peuvent être produits ni par l'imagination seule, ni par la volonté seule (puisque dans ces expériences il n'y avait ni volonté chez moi, ni imagination possible chez deux des sujets); — ils reconnaîtront avec moi, dis-je, que la volonté agit seulement sur le magnétiseur, en provoquant chez lui un travail qui produit une émanation fluidique, matérialisée par le corps, spiritualisée par l'âme, et que cette volonté peut et doit diriger.

Ils reconnaîtront en outre que cette émanation répandue parfois sans direction dans l'atmosphère, et laissée à elle-même, peut aussi être attirée par des corps étrangers qui se trouvent dans un état nerveux tout particulier.

Je conclus donc, et j'admets, comme prouvé, que les effets que je produisis sans le vouloir dans cette soirée, résultèrent incontestablement de l'émission du fluide vital que je possédais en moi.

Je profitai de ce moment d'étonnement pour faire une nouvelle expérience; je fis entrer mes deux somnambules, je les fis placer pour danser un quadrille; j'en fis autant pour Mme d'A..., qui prit elle-même un cavalier, et la contredanse commença.

Rien n'était plus étonnant que de voir ces deux personnes, qui, dans la veille, étaient si différentes l'une de l'autre par leur nature et leur position, subir dans le sommeil les mêmes impressions et les rendre selon leur caractère.

Ainsi ces deux femmes, âgées l'une de 26 ans, l'autre de 17, et n'ayant jamais été dans aucun bal public, dansaient cependant avec une désinvolture et un laisser-aller qu'on ne trouvait qu'à la Closerie des lilas et chez Mabille, et cela par l'influence de l'imitation de la danse d'Eugène, qui, lui, s'était mis à danser comme on le fait dans certains lieux publics.

Soudain la musique cessa, puis aussitôt A. Adam joua un morceau sérieux empreint d'un sentiment religieux ; aux premières notes, nos trois somnambules, qui étaient lancés dans une polka, laissèrent leurs partenaires, tombèrent à genoux, et présentèrent le spectacle émouvant de trois extases complètes, rendues selon l'impression différente que ressentaient ces trois sujets.

Eugène était plongé dans une extase contemplative ; le regard fixé en haut, la figure radieuse, les bras étendus et levés



vers le ciel, il semblait être en adoration devant la Divinité.

Louise, jeune fille blonde et frêle, avait une extase toute virginale ; sa figure avait revêtu une expression angélique, ses grands yeux ouverts se remplissaient de larmes, et tous ses mouvements étaient empreints d'une pudeur gracieuse qui avait quelque chose de séraphique.

Mme d'A..., avec ses beaux et longs cheveux chatain foncé, qui s'étaient dénoués et tombaient sur ses épaules, avec ses grands yeux bleus animés, avait des élans passionnés vers le ciel ; elle se levait, elle tombait à genoux, elle s'élançait d'un bond sur la pointe de ses orteils, avec des mouvements d'une grâce et d'une volupté presque sensuelles, et son visage resplendissait d'un bonheur infini.

Tout à coup je fis cesser la musique : tout s'arrêta, les visages des somnambules reprirent leur expression habituelle, leurs yeux se refermèrent, leurs bras retombèrent à leurs côtés, et tout leur corps se fût affaissé soudainement, si on ne les eût soutenus avec force. — Je m'occupai aussitôt de ramener du calme chez ces trois sujets, en les soumettant à quelques grandes passes, de façon qu'il ne leur restât qu'une impression de bien-être de cet état si merveilleux, puis je les réveillai après les avoir fortement dégagés, et je crois n'avoir guère besoin d'ajouter que les personnes présentes à ces expériences si belles et si spontanées en conservèrent une impression profonde et convaincante.

Ch. Lafontaine.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Genève. . . . . 5 fr.
Suisse, Savoie, Piémont, France, Belgique, Italie. 6 fr.
Angleterre, Amérique, Allemagne. . . . . . 10 fr.

Les abonnements se font pour un an, du 15 avril 1862 au 15 mars 1863. — Le numéro séparé se vend 1 fr.

ON S'ABONNE :

A Genève, chez M. Lafontaine, quai des Bergues, 31.
A Paris, chez M. Germer-Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 17.
A Florence, chez MM. Cammelli frères, libraires, place du Grand-Duc.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Lafontaine.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

— GENÈVE, IMPRIMERIE CH. GRUAZ. —



LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE,

Paraissant le 15 de chaque mois par livraisons de 16 à 32 pages in-8.

Prix : 5 francs par an.



Ce qui était mystère est devenu lumière et bienfait pour tous.

N° 2. — 4me ANNÉE. — 15 MAI.

GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

Quai des Bergues, 31.

1862

N° 2. 15 Mai 1862. 4e Année.

LE MAGNÉTISEUR

DOULEURS CANCÉREUSES CALMÉES PAR LE MAGNÉTISME.

Le magnétisme employé directement sur les malades peut rendre les plus éminents services à l'humanité, non-seulement comme moyen efficace pour guérir diverses maladies, mais encore comme moyen anesthésique pour les opérations chirurgicales, et cela, sans qu'il soit nécessaire d'avoir produit le somnambulisme ni même le sommeil. Il est parfaitement avéré, aujourd'hui, que par le magnétisme on peut produire une insensibilité complète, et non dangereuse comme celle qu'on obtient par le chloroforme, et que cet état permet de couper, trancher comme sur un cadavre, sans que le patient éprouve la plus petite sensation, passivité d'autant plus précieuse que le chirurgien n'est point troublé par les cris, les plaintes ou les mouvements de l'opéré.

Le magnétisme peut encore, et surtout, être employé toujours avec avantage pour soulager et faire cesser entièrement les douleurs atroces produites par des cancers, des squirrhes, etc., douleurs qui reparaissent souvent, même après les opérations nécessaires pour extirper les glandes et les tumeurs cancéreuses. Opérations qui, faites pour obtenir la guérison de la maladie, ne devraient être tentées cependant qu'avec la plus grande circonspection ; car il est admis par les auteurs que le cancer a pour cause une *diathèse cancéreuse*, c'est-à-dire l'existence d'un vice général de l'économie organique qui se développe dans les tissus, et dont l'incurabilité est reconnue. Il est aussi admis que lorsque le cancer a été enlevé, il a la propriété de se reproduire par cette altération profonde de l'organisation que l'on a appelée *cachexie cancéreuse*, dont la cause



est encore inconnue et qui occasionne des souffrances horribles.

Le cancer défie encore aujourd'hui toutes les ressources de la médecine, et il a été bien constaté, par la multitude des moyens employés, que la thérapeutique est toujours impuissante en pareil cas.

En Europe, les médecins n'ont pour combattre le cancer que l'ablation par l'instrument tranchant ou la cautérisation par les caustiques, moyens insuffisants qui ne l'empêchent pas de se reproduire. Il n'en est pas de même dans la Louisiane et dans l'Inde, où il existe des plantes avec lesquelles de vieilles négresses et des Indiens guérissent radicalement le cancer, et même le principe qui le produit. Nous avons connu personnellement un médecin français, le docteur Pecquet, qui avait habité trente ans la Nouvelle-Orléans, où il exerçait la médecine, lequel nous a affirmé qu'il avait vu et observé des cancers, même tout ouverts, et devant lesquels il avait avoué l'impuissance de la médecine, être cependant guéris par l'application de certaines herbes pilées, et par des tisanes faites avec ces mêmes plantes. Ceci est avéré et nous a été confirmé par plusieurs personnes honorables de ces pays, et par les Indiens Chippeways, lorsqu'ils étaient à Paris en 1845.

Sans chercher à défendre le Docteur Noir, auquel M. Velpeau a joué un tour d'académicien, disons cependant qu'il ne serait pas impossible que le Docteur Noir fût en possession de certains secrets analogues à ceux qui étaient connus des Indiens précités, mais qu'entre ses mains, comme dans celles des Chippeways [1], les plantes cultivées dans les serres du Jardin des Plantes, n'avaient plus les propriétés qu'elles possédaient sous leur ciel natal.

Quant aux douleurs horribles que le cancer occasionne, la médecine officielle n'a encore aujourd'hui que les narcotiques pour les calmer et les endormir. Tous ces opiacés produisent

1. Nous avions mis à l'épreuve les Chippeways lorsqu'ils étaient à Paris en 1845, et ils avaient bien voulu essayer de guérir un cancer tout ouvert. Ils firent une tisane avec trois plantes qu'ils trouvèrent dans les serres du Jardin des Plantes où nous les avions conduits. Ils ordonnèrent de laver la plaie avec cette infusion qui produisit une grande amélioration, mais cependant, lorsqu'après quelques jours, les Indiens revirent la plaie, ils reconnurent que l'effet ne répondait point à ce qu'ils attendaient, et refusèrent de composer l'onguent, ces herbes dépaysées n'ayant plus les propriétés qui les caractérisent en Amérique, et cela de l'avis de Geoffroy-Saint-Hilaire qui avait suivi avec intérêt le traitement.



un engourdissement momentané, mais quand leur effet a cessé, les douleurs reparaissent avec une intensité plus grande; puis, le corps du malade s'habitue à ces médicaments, le médecin augmente les doses, il les double, les triple, mais un moment arrive où il s'arrête et recule, car ce ne sera plus un calmant qu'il administrera, mais bien un poison réel et capable de donner la mort. Alors les douleurs qu'on ne peut plus calmer augmentent encore, et l'énervation de l'organisme du malade devient son état normal; il s'affaiblit, ses forces l'abandonnent, et bientôt, au milieu de souffrances indicibles, il appelle à grands cris la mort qui seule doit le délivrer de toutes ses tortures.

Mais si, au lieu d'épuiser le malade et d'éteindre chez lui la vie par les narcotiques, on employait le magnétisme pour soulager et calmer ces souffrances qui n'ont point de nom, on produirait non-seulement un soulagement dans les douleurs, mais encore on pourrait produire une amélioration dans l'organisation générale du malade; les organes fonctionnant mieux et avec plus d'activité grâce à l'action magnétique, épureraient la circulation et débarrasseraient l'organisme d'une partie de ses effluves viciés; les forces reviendraient alors, et il pourrait se faire un temps d'arrêt dans la marche de la maladie, car la désorganisation n'étant plus activée par l'énervation, l'excitation et l'épuisement du malade, on gagnerait du temps en faisant fonctionner librement les organes principaux et peut-être pourrait-on prolonger la vie et la rendre supportable.

Mais quand on n'obtiendrait pas ce résultat, et qu'il faudrait se contenter de soulager et de calmer les douleurs, comme dans le cas que nous allons citer, ce serait encore un grand bienfait, qu'il faudrait s'empresser de propager.

En juin 1857, Mme D..., âgée de cinquante ans, fut opérée d'un cancer par le docteur Mayor, qui fit l'ablation du sein avec l'adresse, l'habileté et les soins qu'il apporte à toutes les opérations; car le docteur Mayor est un habile chirurgien. Pendant plusieurs mois, la malade alla très-bien, et l'on put espérer un rétablissement complet. Mais, tout à coup, cette dame ressentit quelques accidents nerveux, une myélite se déclara, les deux jambes furent paralysées, le ventre, le bassin et le bas des reins le furent aussi, et les médecins reconnurent des tubercules cancéreux dans les intestins et ailleurs.

Des douleurs très-vives se firent sentir, la malade éprouva des insomnies, des malaises, des angoisses causées par des



souffrances horribles. On employa l'opium et tous les calmants connus; mais s'ils soulageaient pour quelques heures, la réaction était encore plus douloureuse, et devenait de plus en plus intolérable. On arriva à administrer ces calmants à des doses si fortes, qu'il n'était plus permis de les augmenter; d'ailleurs, à ce degré-là, les opiacés font souvent l'effet contraire à celui qu'on recherche; ils irritent, ils excitent les malades. On cessa donc d'en donner.

Ce fut alors qu'en désespoir de cause, M. D... fils eut l'idée de magnétiser sa mère. Il produisit un peu de calme quelquefois; mais il n'agissait qu'en tremblant, car il possédait à peine les premières notions du magnétisme. Du reste, il n'avait ni la force ni la santé nécessaire pour supporter les fatigues d'une magnétisation souvent répétée.

Toutefois, son essai fit penser que le magnétisme, employé par une personne expérimentée, pourrait soulager la pauvre malade. On s'adressa alors à un médecin, le docteur Alphonse Vidart, qui avait quelquefois employé le magnétisme avec succès. Il s'y prêta avec complaisance, et fit preuve de dévouement; mais il produisit une agitation extrême et une grande exaltation dans les douleurs, au lieu du calme et du soulagement qu'on espérait. Reconnaissant lui même qu'il faisait plus de mal que de bien, il refusa de continuer après deux séances, et proposa de venir me chercher, ce qu'on accepta aussitôt.

Le 20 avril 1858, j'allai voir la malade, qui, de l'avis de plusieurs médecins, n'offrait plus aucun espoir de guérison; et chez laquelle tous les moyens de la médecine officielle étaient impuissants à produire, non-seulement une amélioration, mais encore le moindre soulagement à cet état désespéré.

Devant un semblable arrêt, il fallait donc s'estimer heureux si, grâce au magnétisme, on parvenait à procurer à la malade un peu de calme et quelques moments de répit à ses tortures.

Après avoir observé la physionomie de Mme D..., je lui pris les pouces pendant quelques minutes; puis, afin de ne point agiter la malade qui était d'une faiblesse extrême, je me plaçai à quelques pieds de distance de son fauteuil, je fis lentement de grandes passes, sans employer aucune force pour émettre le fluide; car je comprenais que si je provoquais une crise, je pouvais amener la mort, et que, pour éviter un ac-



cident, il me fallait agir doucement, bien doucement, en cherchant cependant à envelopper tout le corps pour calmer d'abord le système nerveux en général, et ensuite l'envahir et le saturer de fluide. J'eus le bonheur de réussir, et, dès la première séance, je produisis du calme dans le système nerveux, et j'atténuai la violence des souffrances. La nuit fut bonne, et Mme D... put même goûter quelques instants d'un sommeil qu'elle ne connaissait plus.

Le lendemain j'agis de la même manière, j'obtins un résultat plus grand; les douleurs diminuèrent, et il y eut des intermittences pendant lesquelles la malade ne souffrit pas. Je l'engageai à prendre pour boisson de l'eau magnétisée, dont l'action intérieure devait être salutaire, et je lui fis poser sur le ventre et sur l'épine dorsale des compresses d'eau magnétisée qui produisirent un excellent effet.

Après trois séances, j'avais fait cesser presque entièrement les douleurs affreuses qui torturaient la malade, et la vie lui redevint supportable.

Mme D... se faisait parfois illusion, et elle espérait encore guérir. Cependant, elle était d'une faiblesse extrême, elle mangeait à peine, et sa principale nourriture était l'eau magnétisée, qu'elle buvait avec un plaisir infini et qu'elle digérait très-bien, tandis qu'elle ne pouvait supporter ni l'eau naturelle, ni celle d'Evian, ni aucune autre.

Je continuai, depuis ce jour, à maintenir les souffrances dans un état de calme relatif; et quand parfois il se présentait une douleur aiguë, l'imposition de ma main sur la partie du corps où elle se manifestait la calmait instantanément et l'empêchait de se représenter; mais les forces et l'appétit ne revenaient pas.

L'action magnétique par les passes à distance calmait et soulageait toujours, et les nuits étaient meilleures; cependant, le bras gauche s'engourdissait, et, malgré mes efforts, la paralysie montait toujours et la décomposition cancéreuse envahissait de plus en plus tout le corps. Vers le 20 mai, Mme D... dut renoncer à quitter son lit; puis elle eut, le 23 et le 24, des étouffements que je parvins facilement à faire cesser; mais le 27 au matin il y en eut un troisième, dont je ne fus maître qu'après une heure d'insufflations chaudes faites continuellement sur le cœur, les bronches et l'estomac. Pendant la durée de cet étouffement, la malade souffrait des douleurs intolérables dans l'estomac, la poitrine et le ventre. Mais aussitôt que j'eus ra-

mené les fonctions des organes respiratoires, et que la suffocation eut disparu, toutes les douleurs cessèrent comme par enchantement, et jusqu'au dernier moment Mme D... ne souffrit plus du tout, si ce n'est d'une faiblesse extrême qui présageait la fin de ses souffrances.

En effet, elle s'éteignit le lendemain vers deux heures, avec toute sa connaissance et sans douleurs.

Le magnétisme avait constamment réussi à la soulager et à faire cesser toutes ses souffrances, à mesure qu'elles se présentaient. L'action magnétique était si grande sur elle, que, trois heures avant sa mort, je lui procurai encore vingt minutes d'un sommeil calme et naturel ; en se réveillant elle me prit la main et me dit : « Adieu ; c'est la dernière fois que vous me soulagerez. »

Ce résultat, qu'aucun médicament de la médecine officielle n'a jamais procuré, n'est pas un fait à part dans les annales magnétiques ; il n'y a pas un magnétiseur sérieux qui n'ait dans sa pratique au moins un cas semblable. Pour moi, je pourrais en citer plusieurs où j'ai eu le même succès, c'est-à-dire que jusqu'au dernier jour j'ai obtenu la cessation presque entière des souffrances horribles qu'occasionne le cancer, et cela, toujours par le magnétisme sans sommeil, par des passes, par des insufflations chaudes et par l'imposition des mains ; j'ai quelquefois aussi employé les frictions, mais elles me réussissaient peu dans ces cas désespérés.

CH. LAFONTAINE.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Le dernier manifeste de M. Lafontaine. — On enlève un joujou au Correspondant. — Les profanes demandent qu'on leur ouvre une fenêtre. — Le Correspondant se coiffe du bonnet de docteur et monte en chaire. — Les angélistes, les fluidistes, les spiritualistes, les animistes, les volontistes, etc., etc.

Paris, 12 mai 1862.

M. Lafontaine a inauguré la quatrième année du *Magnétiseur* par un nouveau manifeste contre le *spiritisme*. Et après avoir chapitré d'importance les *médiums* et leurs affidés d'outre-tombe, il dit, en guise de péroraison : « Dès aujourd'hui nous déclarons fermer notre journal à toute controverse spiritualiste ou spirite, et, désormais, nous consacrerons toutes nos pages au magnétisme vital ; nous y trouverons bien assez de merveilleux et de mystérieux, sans qu'il soit nécessaire



pour nous d'aller nous jeter dans le monde des Esprits. »

Très-bien, mon maître! Mais que vais-je devenir, hélas! si vous m'enlevez mon plus précieux joujou? La gymnastique des Esprits fait ma joie et mon bonheur; les exploits des *médiums* me rafraîchissent le sang, entretiennent ma gaieté, sont nécessaires à mon tempérament : en leur fermant votre journal vous détruisez ma santé. La belle avance, pour vous et pour vos abonnés, d'avoir un correspondant malade!

J'aime mieux croire que votre manifeste ne s'adresse pas à votre correspondant parisien, et que vous voudrez bien le laisser en possession d'un hochet qui est devenu pour lui une affaire d'hygiène.

Revenons au magnétisme, je le veux bien; mais revenons-y largement, agrandissons le cercle, initions les profanes! Justement voici que m'arrivent plusieurs lettres dans lesquelles on m'invite à rendre « ma chronique mesmérienne » plus générale, plus élémentaire, plus à la portée des mas» ses. » (*Sic.*) Ces lettres sont signées de noms tout-à-fait étrangers au monde magnétique; ce qui me prouve que le *Magnétiseur*, — et je le savais du reste, — a des lecteurs en dehors des groupes mesmériens.

Je ne suis pas fâché de ces avertissements mystérieux, ou plutôt confidentiels; — notez que ce ne sont pas des lettres anonymes, elles portent des signatures d'artistes, d'hommes de lettres, de gens du monde. Tous ils me demandent de leur ouvrir une petite fenêtre sur ce domaine du fluide, dont ils n'ont aucune idée et dans lequel, moi, simple enfant de la presse, je me promène depuis vingt ans « si résolument et » sans canne. » (*Sic.*)

Or, je profiterai de cette invitation avec d'autant plus d'empressement, que les chroniqueurs de nos journaux ne cessent de se fourvoyer et de fourvoyer le public sur la question du magnétisme; qu'ils continuent de faire endosser à Mesmer, à Deleuze et à Puységur, les tours de passe-passe de certains *médiums*, la danse des tables et toutes les insanités américaines.

Commençons donc par dire tout haut, crions-le sur les toits, affichons-le dans les carrefours, que le mesmérisme n'accepte pas la solidarité des manifestations d'outre-tombe et des oracles de nos guéridons.

Je sais que j'entreprends une tâche épineuse, que je froisserai la religion d'une infinité de braves gens, que je ne satis-



ferai ni Pierre ni Paul ; j'aurai même du bonheur si les spiritistes ne demandent pas ma tête ; mais tant pis ! *Alea jacta est !* Dussé-je me brouiller avec M. Allan Kardec, encourir la disgrâce de M. Piérart, m'attirer le blâme de M. Roustan, la haine de M. Cahagnet et la défaveur de M. Henri Delaage, j'irai de l'avant, et au nom de Mesmer, au nom de Deleuze, au nom d'un agent physiologique conspué par les aveugles de la Faculté, je protesterai de toute la force de mon âme et de mes poumons contre le culte des Esprits, contre la gymnastique des meubles, des corbeilles et des planchettes.

— Tout doux, Monsieur le correspondant ! va-t-on me dire ; vous étiez pourtant plus charitable dans ces derniers temps...

— J'étais historien, — historien complaisant si vous voulez, mais rien de plus. Je l'ai dit maintes fois, et je le répète : qu'on me rende témoin oculaire des phénomènes qu'on prône, et sitôt que j'aurai la conviction de leur réalité, je serai le premier à mettre bas les armes, et je proclamerai ma défaite, *coram populo*, au risque de stupéfier Charles Lafontaine.

Mais, jusqu'à ce qu'on me convertisse, laissez-moi rire de la lucidité des tables et de l'angélique docilité de ces cinquante mille diablotins qui se rendent à l'appel des groupes spiritistes de ce bas-monde ; laissez-moi me cramponner au magnétisme pur et sans alliage. Ici, Dieu merci, ma croyance est telle, que les somnambules elles-mêmes n'ont pu m'en dégoûter.

En vérité, jamais le magnétisme ne s'est trouvé dans une situation semblable. Suspecté par la foule, bâillonné par les corps savants, pivotant sur des milliers de faits, se propageant souterrainement sans trouver un point d'appui, le voilà depuis dix ans jeté à la surface, hissé sur le pavois du journalisme par des chroniqueurs étourdis, et forcé de subir la responsabilité des théories les plus malsaines, des faits et gestes les plus excentriques !

Mais examinons les diverses phases de la situation, et voyons d'abord si les enfants de Mesmer n'auraient pas leur part de complicité dans les déboires qui leur viennent du dehors.

Sans doute, les magnétistes purs déclinent toute alliance, toute parenté avec les Esprits frappeurs et les tables parlantes ; malheureusement, les enfants de Mesmer se sont divisés en deux camps : les *fluidistes* et les *spiritualistes*, et cette scission devait déjà, dans le principe, jouer un fort mauvais tour au



mesmérisme; car, une fois lancée dans les profondeurs de la métaphysique, l'école spiritualiste s'est enfoncée jusqu'au septième ciel, elle a décroché les étoiles. Dès lors, les corps savants ont enveloppé dans une même condamnation et la grande église magnétique et la petite chapelle d'illuminés.

C'est ainsi que le colonel Roger, *magnétiseur spiritualiste*, évoquait l'esprit *Micas*, qui transportait d'un lieu à un autre les meubles et la vaisselle. C'est ainsi que M. Possin, *magnétiseur spiritualiste*, opérait avec son somnambule Ferdinand les prodiges les plus... pharamineux. M. Chambellan, *magnétiseur spiritualiste*, réalisait également des miracles. Ce n'était plus du magnétisme, c'était de l'*angélisme*.

Puis vint M. Cahagnet, qui, brochant sur le tout, se mit à réunir tous ces miracles en un corps de doctrines, nous donna du Swédenborg réchauffé, se plongea dans les évocations jusqu'au cou, et prépara les voies au moderne spiritisme.

Et voilà comme, de pente en pente, pour n'avoir pas voulu rester *fluidiste* comme nos premiers maîtres Mesmer et Deleuze, tout le groupe des scissionnaires a roulé dans l'abîme de la magie noire.

Je dis *tout le groupe*, je me trompe; car il y a d'honorables exceptions, et plusieurs de nos frères, tout en désertant le camp des *fluidistes*, se sont maintenus dans les limites d'un spiritualisme rationnel, qu'ils déduisent des phénomènes psychologiques du somnambulisme lucide. Ce sont les *animistes* et les *volontistes* : le docteur Ordinaire appartient à cette catégorie. — On dit que lui aussi a glissé sur la pente, mais je ne vous l'affirmerai pas, n'ayant pas l'honneur d'être initié à ses faits et gestes.

J'ai parlé tout à l'heure de M. Cahagnet. Je n'hésite pas à le proclamer, sinon le chef d'école, du moins le précurseur de nos *spiritistes* français; mais, comme il faut que tout progresse, lui aussi a été dépassé par ses successeurs. Jamais les manifestations du cénacle Cahagnet ne se présentaient avec ce cortége bruyant, excentrique, *réaliste*, avec cet appareil tapageur dont s'entoure le *spiritisme* de nos jours. M. Alphonse Cahagnet, auteur des *Arcanes de la vie future dévoilée*, et d'une innombrable quantité d'autres ouvrages de même nature, se livrait à son apostolat avec beaucoup moins de vacarme. Chez lui point d'ascension de table, point de bouleversement d'ustensiles. C'est un excellent homme, un théosophe convaincu, un honnête visionnaire. Ses livres sont écrits sous la dictée,



ou plutôt d'après les visions de ses somnambules extatiques. Il forma, en 1848, une Société de magnétiseurs *spiritualistes* et créa un journal mensuel. La Société se disloqua au bout de deux ans; le journal disparut également de l'horizon; mais la doctrine n'en poursuit pas moins son chemin. On la cultive en chambre. M. Cahagnet, retiré à Argenteuil, continue, avec quelques fidèles, à évoquer tous les morts qui veulent bien l'honorer de sa confiance.

Et pourtant, c'est une justice à rendre aux groupes mesmériens de France, ce n'est pas à eux qu'on doit l'invasion des *médiums* transatlantiques et des folies américaines. Ni les *fluidistes* ni même les *spiritualistes* n'ont attaché le grelot de ces insanités. Elles sont venues sévir tout d'un coup à tous les points cardinaux de la société française, et les églises magnétiques elles-mêmes en ont été surprises, embarrassées. Entre l'angélisme calme et bénin du cénacle Cahagnet et les lugubres manifestations américaines, il y avait toute la distance qui sépare le paradis de l'enfer.

Mais le diable est si malin!... Une fois à Paris, il ne désespéra pas de faire tomber sous sa griffe tout le camp *spiritualiste* des enfants de Mesmer.

(*La suite au prochain numéro.*)

JULES LOVY.

DE L'INFLUENCE MAGNÉTIQUE SUR LES FOUS.

Peut-on magnétiser les fous? Grande question pour les personnes qui n'admettent point le fluide vital, et qui déclarent que tous les effets magnétiques sont dus à l'imagination, à la volonté. Nous ne voulons point entamer aujourd'hui une discussion, nous voulons seulement raconter des faits qui nous sont personnels, et nos lecteurs apprécieront si l'imagination ou le fluide ont produit les effets dont il va être question.

Lorsque je me trouvais à Nantes, le docteur Bouchet, médecin en chef de l'hôpital Saint-Jacques, dans lequel il se trouvait plusieurs fous, me pria de vouloir bien essayer mon influence magnétique sur l'un de ces aliénés.

Je me rendis à l'hôpital, et je trouvai réunis plusieurs médecins et plusieurs personnes de la ville, entre autres le prince de la Moskowa, qui était à cette époque colonel d'un régiment de hussards en garnison à Nantes, M. Fontenillia, receveur-général à Nantes, aujourd'hui à Bordeaux, etc., etc.



Le docteur fit amener dans la salle une femme de trente-cinq à quarante ans, enfermée dans l'établissement depuis plusieurs années; elle était grande et forte. Sa folie, ordinairement inoffensive, devenait parfois furieuse; alors elle frappait et brisait tout ce qui se trouvait sous sa main, aussi bien les hommes que les objets.

Lorsqu'on me la présenta, elle était surexcitée, et le docteur eut beaucoup de peine à la faire asseoir dans un coin de la cheminée qui avançait dans la salle. Je me plaçai devant elle et je lui pris les pouces; mais aussitôt elle les dégagea, tout en me regardant d'un air colère. Je lui saisis les mains; mais je ne pus en retenir qu'une seule, la gauche, et de la droite qu'elle avait libre, elle commença à essayer de me frapper. Je parai tant bien que mal les coups qu'elle cherchait à me porter sur la tête, et je me mis en devoir d'agir avec force et promptitude; en ce temps-là (1840) je possédais une puissance magnétique devant laquelle peu de personnes résistaient. Mes yeux cherchèrent les siens, et aussitôt que j'eus rencontré son regard, il se fixa sur le mien, sans pouvoir s'en détacher; elle était fascinée, vaincue; sa main resta tranquille, je pus la reprendre, et, dix minutes après, ses yeux étaient fermés, sans qu'elle pût les ouvrir, malgré tous les efforts qu'elle faisait; puis sa tête se renversa en arrière; elle était endormie du sommeil magnétique. Je fis quelques grandes passes, afin de dégager le cerveau qui avait été envahi avec violence par le fluide que j'y avais accumulé. Bien convaincu dès-lors qu'elle était plongée dans le sommeil magnétique, je lui enfonçai de longues aiguilles dans les mains et dans les joues, à la stupéfaction des personnes présentes; je lui cataleptisai les quatre membres en croix, et ils restèrent dans cette position. On ne pouvait accuser l'imagination de cette femme, on ne pouvait non plus l'accuser de s'être prêtée à cette expérience, puisqu'elle n'avait pu se douter de l'épreuve à laquelle on l'avait soumise.

A Nottingham, en Angleterre, j'ai fait aussi quelques expériences sur des fous. Un jour où j'étais excessivement fatigué, souffrant, en outre, dans l'épaule gauche, d'une douleur rhumatismale aiguë qui me paralysait entièrement le bras et m'ôtait une partie de mes forces magnétiques, je me rendis cependant à l'hôpital des Lunatiques avec un médecin qui était venu me chercher pour m'y conduire, d'après un arrangement pris à l'avance. Nous y trouvâmes plusieurs médecins et quelques autres personnes réunies dans le salon du direc-



teur, qui me présenta aussitôt un homme assez grand et assez fort, atteint d'une folie inoffensive, mais très-fatigante. Dès qu'il était assis, cet homme se levait et faisait le geste d'un orateur qui va parler, il ouvrait la bouche et il prononçait le mot « *Sir;...* » puis il se rasseyait pour recommencer aussitôt à se lever et à se rasseoir, et cela pendant toute la journée, sans prendre un instant de repos.

On le fit asseoir, je me plaçai devant lui, je lui pris les pouces; aussitôt il se leva, faisant un geste noble de la main droite qu'il avait dégagée de la mienne, en disant : « *Sir...* » Je le fis rasseoir; mais ce manége continua pendant vingt minutes au moins. Je ne pouvais fixer son regard qui errait incessamment de côté et d'autre; le mouvement qu'il faisait sans cesse pour se lever et s'asseoir, détruisait en un instant l'effet que j'avais produit en quelques minutes; mais enfin, au bout d'une demi-heure, il eut l'air de s'apercevoir que j'étais devant lui; en me regardant, ses yeux rencontrèrent les miens qui les cherchaient; il tressaillit, et quelques secondes après son regard ne pouvait déjà plus se détacher du mien; peu de minutes me suffirent alors, non-seulement pour le subjuguer, mais encore pour le magnétiser entièrement. Ses yeux se fermèrent, je provoquai le sommeil, et, pendant qu'il dormait, je m'éloignai de lui pour causer avec les assistants : je le laissai près d'une heure dans ce sommeil, pendant lequel il ne fit pas un seul mouvement; puis je le dégageai, et, à son réveil, il demeura les yeux attachés sur moi, sans se lever de son siége, comme il le faisait habituellement.

On m'amena ensuite une vieille femme; celle-ci avait le corps courbé en deux, et elle prononçait continuellement des mots sans suite qui n'offraient aucun sens. Comme le dessus de sa tête touchait ma poitrine, que ses regards étaient tournés vers la terre, il m'était impossible de voir ses yeux et d'user de la fascination, qui est un moyen excellent pour dominer les aliénés. Je me contentai de lui prendre les pouces, et je fis tous mes efforts pour envahir son système nerveux. Pendant ce temps elle ne cessait de parler : *Ah! ta, ta, ta, ta! ah! ta, ta, ta, ta!* personne n'y comprenait rien; mais elle babillait toujours, et sa tête restait dans la même position. Cependant, après quelques minutes de magnétisation, sa parole se ralentit un peu, puis il y eut des intermittences, et enfin on cessa d'entendre ces sons monotones et continus. Elle s'endormit, non-seulement du sommeil naturel, mais du sommeil magnétique, que nous constatâmes en la piquant et en la pin-



çant, et en lui mettant de l'ammoniaque sous le nez. On lui ouvrit les yeux, pour toucher légèrement la prunelle et la cornée avec une fusée de papier, sans qu'elle donnât aucun signe de sensibilité; nous en avions fait autant pour l'homme que j'avais magnétisé auparavant. Lorsque je réveillai notre vieille femme, sa tête et son corps, que nous avions redressés pendant le sommeil, restèrent droits, et elle ne reprit pas de suite son discours incohérent ni sa pose habituelle; ce ne fut qu'après dix minutes, et parce que le directeur de l'établissement lui adressa la parole.

Ces trois faits, auxquels nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres, sont la preuve évidente que l'influence magnétique serait d'une grande utilité dans les traitements suivis pour obtenir la guérison de l'aliénation mentale. Cette puissance qui, sans force apparente, parvient à se rendre maîtresse d'un être furieux, et même à le plonger dans un sommeil comateux, agit nécessairement sur toute l'économie humaine, et principalement sur le cerveau, siége de l'intelligence; tout le système nerveux se calme, la quantité de fluide vital qui, par son accumulation sur le cerveau ou sur tout autre centre nerveux, avait rompu l'équilibre entre le moral et le physique, se déplace par la force même de l'action magnétique et rentre dans la circulation générale. Alors les organes stimulés, excités par le fluide du dehors qui leur est communiqué, reprennent leurs fonctions actives; et bientôt, sans secousse, l'équilibre se rétablit dans toute l'économie organique, et l'on obtient la guérison du moral en rétablissant les libres fonctions de la circulation.

On ne peut méconnaître que ces résultats sont dus au fluide vital du magnétiseur, qui, par son introduction, ramène l'équilibre dans toute l'organisation du malade. Les partisans de la volonté ne peuvent réclamer ici la plus petite part; les partisans de l'imagination seraient encore moins fondés pour le faire. Pour nous, qui ne reconnaissons en pareil cas qu'une cause, le *fluide vital*, et qui avons pour nous appuyer l'autorité de faits patents, nous croyons fermement être dans le vrai, quand nous disons que la volonté ne peut avoir une action quelconque sur un objet ou sur un être animé, qu'autant qu'elle est transmise à ce corps par une émanation fluidique, et que, sans un intermédiaire entre elle et le corps, elle n'a aucune action sur ce dernier. Ne le voyons-nous pas tous les jours? Quand notre volonté est exprimée mollement, son action est nulle; elle n'agit même pas sur nous-même, et



ne produit aucune émanation; mais quand, au contraire, la volonté est intense et formulée avec vigueur, l'émission du fluide se fait d'une manière complète, et il va frapper le but vers lequel la volonté le dirige; pour nous, nous ne pourrons jamais assez le dire, le *fluide vital* est la seule cause de tous les phénomènes magnétiques de quelque ordre qu'ils soient, et la volonté n'est là qu'un accessoire, comme dans tous les actes matériels et intellectuels de la vie. CH. LAFONTAINE.

Nous lisons dans la *Feuille d'Avis* certaines annonces, et sur les murs de la ville et de la banlieue, certaines affiches, ainsi conçues :

ELECTRISATION HUMAINE guérissant les maladies nerveuses, par M. BRUNET DE BALLANS, *à Moillesulaz, près Genève.*

Nous remercions pour notre part M. Brunet de Ballans, qui, en 1859 et 1860, se disait *professeur de magnétisme décoré et honoré de la confiance de divers souverains*, de n'avoir point pris de nouveau le titre de professeur de magnétisme; mais nous croirions cependant manquer à nos devoirs envers nos collègues sérieux et envers le public, si nous ne faisions savoir, autant qu'il dépend de nous, que M. Brunet de Ballans est le même qui, en septembre ou octobre 1860, a été condamné à Genève pour *escroquerie*, à deux ans de prison, et dont l'honorable M. Jobard, de Bruxelles, disait précédemment dans la *Revue contemporaine des sciences occultes et naturelles* publiée à Nîmes : « *Et Brunet de Ballans est allé de prison en prison jusqu'à Genève.* » Quelques mois plus tard, M. Brunet, pour ne pas mentir à ses antécédents, se faisait mettre en prison et condamner comme escroc.

Avis aux amateurs qui iront consulter M. Brunet de Ballans à Moillesulaz. Nous craignons pour eux que leur bourse se ressente plus que leur santé de ces électrisations bénévoles qui leur sont offertes.

Nous prions M. Coutet, directeur du journal LE MAGNÉTISME, *rue Madame, 21*, d'avoir l'obligeance de timbrer dorénavant à cinq centimes l'exemplaire qu'il veut bien nous adresser. Le timbre de quatre centimes, suffisant pour la France, ne l'est pas pour la Suisse; et quand, pour les imprimés, le timbre est insuffisant, ceux-ci paient au poids comme lettre. Aussi nous le prévenons que, déjà trois fois, nous avons payé quatre-vingts centimes pour un exemplaire de son journal, timbré à quatre centimes au lieu de cinq

---



PRIX DE L'ABONNEMENT :

Genève. . . . . 5 fr.
Suisse, Savoie, Piémont, France, Belgique, Italie. 6 fr.
Angleterre, Amérique, Allemagne. . . . . 10 fr.

Les abonnements se font pour un an, du 15 avril 1862 au 15 mars 1863. — Le numéro séparé se vend 1 fr.

ON S'ABONNE :

A Genève, chez M. Lafontaine, quai des Bergues, 31.
A Paris, chez M. Germer-Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 17.
A Florence, chez MM. Cammelli frères, libraires, place du Grand-Duc.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Lafontaine.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

— GENÈVE, IMPRIMERIE CH. GRUAZ. —



LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME AMIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

Paraissant le 15 de chaque mois par livraison de 16 à 32 pages in-8.

Prix : 5 fr. par an.



Ce qui était mystère est devenu lumière et bienfait pour tous.

N° 3. — 4me ANNÉE. — 15 JUIN

GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

Quai des Bergues, 31

1862

N° 3. 15 Juin 1862. 4me Année.

LE MAGNÉTISEUR

DE L'EAU MAGNÉTISÉE.

Deleuze a dit avec raison, que l'*Eau magnétisée* est un des agents les plus puissants et les plus salutaires, qu'on puisse employer pour soulager et même guérir les malades.

« J'ai vu, dit-il, l'Eau magnétisée produire des effets si merveilleux que je craignais de me faire illusion, et je n'ai pu y croire qu'après des milliers d'expériences. »

Ce que Deleuze a écrit dans son *Instruction pratique* en 1825 [1], nous pouvons le répéter nous aussi, car nos propres expériences nous ont prouvé qu'il n'avait rien exagéré.

En effet, sans faire du romantisme, on pourrait avec quelque apparence de raison, appeler l'Eau magnétisée, l'*Elixir de longue vie,* l'*Eau de la fontaine de Jouvence,* car si elle ne fait pas vivre cent ans, si elle ne rajeunit pas, si elle ne rend pas la beauté dans le sens que les poëtes et les romanciers ont prêté à l'Eau de cette fontaine célèbre, elle n'en produit pas moins des effets merveilleux. L'Eau magnétisée, en ravivant toutes les forces de la nature, en stimulant les organes digestifs, et en les obligeant à fonctionner, rend la santé à un corps débile, embellit un corps amaigri, en lui donnant des forces par l'activité qu'elle provoque dans la circulation générale; dès lors les chairs se reforment, le corps prend un certain embonpoint, et bientôt un air de santé, de jeunesse, se fait remarquer sur le visage et dans toute la personne.

Les élixirs, les philtres des magiciens produisaient ces effets; pourquoi donc, l'Eau magnétisée qui certainement était le principe de ces divers baumes universels, ne produirait-elle plus aujourd'hui ce qu'elle produisait autrefois? Serait-ce peut-être, parce qu'au lieu de l'entourer de tout le charlatanisme

[1] Deleuze, *Instruction pratique*, un vol. in-8°, 1re édit. 1825, et 2me édit. in-12°. Chez Germer-Baillière, libr.-édit., rue de l'Ecole-de-Médecine.



de ces temps, nous la donnons avec simplicité, nous la présentons sans emphase, et comme la chose la plus naturelle, sans lui attribuer d'autres propriétés, que celle de contenir le principe vital que nous lui avons communiqué, lequel agit, non selon notre volonté, mais bien selon les besoins du corps du malade.

Ici nous devons déclarer, que non-seulement il n'est point nécessaire de magnétiser l'Eau avec l'intention de lui communiquer telle ou telle propriété, mais encore, qu'il est illusoire de supposer que nous puissions lui en donner certaines à notre volonté.

Non, ceci dépasse les limites des possibilités humaines, la volonté ne peut être communiquée à un corps inerte.

Nous pouvons changer la nature de l'Eau, en lui communiquant le fluide vital qui est en nous, mais rien de plus, et c'est ce principe dont nous l'avons saturée, qui agit selon le besoin des corps divers auxquels cette Eau est dispensée. Cela est si vrai, si positif, que, si vous employez pour cinq personnes différentes, de l'Eau prise dans la même carafe magnétisée sans une intention spéciale, cette même Eau fera sur l'une des personnes l'effet d'un purgatif, sur la seconde elle produira de l'engourdissement et même du sommeil, pour la troisième elle sera un digestif excellent, chez la quatrième elle cicatrisera une plaie et chez la cinquième elle ne produira aucun effet.

Si, au contraire, vous avez magnétisé l'Eau avec une intention formelle, elle n'en produira pas moins sur les différentes personnes auxquelles elle sera donnée, les effets signalés plus haut, indépendamment de toute intention, de toute volonté, grâce à cette merveilleuse facilité qui lui est propre, de s'assimiler au corps qui l'absorbe selon les besoins spéciaux de celui-ci.

Dans toutes les maladies aiguës et chroniques, nous avons fait usage de l'Eau magnétisée avec les plus heureux résultats.

Dans les maladies aiguës, nous avons vu des effets presque instantanés par l'application d'une compresse d'Eau magnétisée sur la partie affectée de rhumatisme ou de névralgie. La douleur cessait aussitôt, l'enflure diminuait lorsqu'il y avait gonflement arthritique, et l'inflammation disparaissait comme par enchantement.

Dans les cas de brûlures profondes, combien de fois n'avons-nous pas constaté, qu'en plongeant pendant une heure, la partie brûlée dans un bain d'Eau magnétisée, en appliquant



ensuite une compresse de cette même Eau, et en répétant dans une journée trois ou quatre fois ces bains et ces compresses, on obtenait non-seulement la cessation des douleurs horribles qui sont la suite d'une brûlure qui attaque profondément les tissus, mais encore que les cloches ne se produisaient pas, que l'inflammation cessait, et qu'au bout de deux ou trois jours toute trace de brûlure avait disparu.

En employant l'Eau magnétisée de la même manière pour les panaris, je parvenais à faire cesser les douleurs lancinantes qui en résultent, l'inflammation diminuait, le panari perçait et laissait échapper le pus, sans qu'il y eût besoin de bistouri, le gonflement disparaissait, le mal cessait et le membre reprenait son état normal.

Dans les fluxions de poitrine, dans les dyssenteries, dans les gastrites, une compresse d'Eau magnétisée dégageait le poumon, faisait cesser les évacuations, donnait du ton à l'estomac et aux intestins, et en enlevant toute inflammation, elle ranimait la vie, rétablissait la circulation interceptée, et le malade recouvrait promptement la santé.

Les affections du foie ne résistent pas aux compresses répétées d'Eau magnétisée ; celles du cœur en éprouvent une amélioration constante, et si nous ne craignions de passer pour un enthousiaste, nous dirions que l'Eau magnétisée est la panacée recherchée par les anciens, car nous ne connaissons aucune affection, aucune maladie, pour laquelle elle ne soit salutaire et efficace.

L'Eau magnétisée employée soit en boisson, soit en compresses ou en lotions extérieures, produira toujours des résultats inespérés.

Dans les maux d'yeux, soit pour l'inflammation des paupières, soit pour l'affaiblissement de la vue, l'Eau magnétisée est encore d'un puissant secours, surtout quand elle est assez fortement magnétisée pour supporter l'action du feu et être employée presque bouillante.

Dans les hémorrhagies nasales, utérines ou même de la poitrine, elle est d'un secours immense et arrête presque instantanément l'écoulement sanguin.

Nous avons vu tous ces effets et bien d'autres, nous les avons constatés d'une manière exacte, positive ; mais pour bien des gens, ces résultats seront les effets de l'imagination, et l'incrédulité les repoussera malgré leur efficacité, malgré leur réalité bien avérée. Il faut à certains hommes, à certains savants, des



faits d'une nature toute autre, ils ne veulent admettre que des effets qu'ils appellent *mathématiques*, comme si hors des mathématiques, il n'y avait rien. On a bien entendu un savant mettre en doute son existence, et déclarer qu'il ne savait pas s'il vivait réellement. Qu'on nous permette de dire, dûssent ces lignes passer sous les yeux de ce membre d'un Corps scientifique et le blesser vivement, que nous n'admettons pas une incrédulité pareille et qu'elle est pour nous une preuve de sottise et d'ignorance à force de savoir ; malheureusement cette fatuité se rencontre assez souvent chez les hommes qu'on est convenu d'appeler des savants.

Mais pour se satisfaire et se convaincre, qu'ils se donnent donc la peine de faire magnétiser devant eux un verre d'eau, et qu'ils se chargent eux-mêmes de le mettre en rapport avec un instrument de physique très-sensible, un galvanomètre de Rhumkorf par exemple, ils auront la preuve *positive, exacte, mathématique,* que l'Eau magnétisée possède une vertu acquise par la magnétisation, puisqu'elle aura une action positive sur les aiguilles de cet instrument, action qu'elle ne possédait pas avant d'être magnétisée.

Mais ils ne le feront pas ; et ils n'auront pas la franchise d'en convenir, comme le faisait un des leurs, homme véritablement savant et qui *regrettait de n'avoir plus assez de temps devant lui pour étudier les effets que je lui présentais* [1].

Mais laissons les savants, ils viendront forcément à nous un jour ; nous voudrions aujourd'hui, que les magnétiseurs praticiens s'attachassent un peu plus à étudier les effets qui ont un côté scientifique, et qu'ils ne les abandonnassent pas comme ils le font aux théoriciens, qui, n'ayant point ou peu pratiqué par eux-mêmes, les induisent souvent en erreur.

Par exemple, l'expérience de l'action du fluide vital par l'intermédiaire de l'Eau magnétisée sur les aiguilles d'un galvanomètre, est assez importante pour que chaque magnétiseur y consacre bien des heures, bien des jours ; cette expérience, — pour laquelle, lorsque nous l'avions annoncée en 1844, l'Académie des Sciences avait nommé une Commission qui n'a jamais voulu se réunir pour observer et constater le fait, — mérite cependant d'être étudiée par les magnétiseurs et répétée souvent avec persévérance, car l'honneur d'avoir établi l'existence et l'action du fluide vital, par un fait *mathémati-*

[1] Le célèbre Dr Marjolin.



que, serait certes assez grand, pour ne pas laisser de place au regret de s'occuper d'une expérience déjà proclamée par un autre quelques années auparavant.

Prouver l'existence du fluide vital par une expérience toute mathématique, devrait être le but constant des magnétiseurs, car l'existence du fluide une fois prouvée, tous les phénomènes qui en résultent, s'expliquent et sont admis, et la théorie scientifique est toute trouvée. A l'œuvre donc, messieurs!

CH. LAFONTAINE.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Suppression du banquet de Mesmer. — Séances littéraires et musicales. — Le Dr Léger rouvre la saison des concerts. — Gémissements du Correspondant, qui sort d'en prendre. — Encore le *Jury Magnétique!* — Une question au concours. — Le journal le *Magnétisme.*

Paris, 10 juin 1862.

J'ai besoin d'interrompre ma causerie rétrospective pour vous parler de la grande affaire du moment.

Le banquet de Mesmer se meurt! Le banquet de Mesmer est mort!..

Plus de pique-nique annuel! Plus de festin! plus de toasts! Adieu Chapard, adieu Lemardelay, adieu Vendanges de Bourgogne! adieu fraternisation des cœurs et des fourchettes!..

Il était écrit que cette année, pour la première fois depuis seize ans, le 23 mai passerait inaperçu dans les groupes mesmériens de Paris.

En revanche, nous aurons une séance **MUSICALE ET LITTÉRAIRE.** Ainsi l'a voulu la *Société de magnétisme de Paris.* Elle a pensé que « la fête de Mesmer devait avoir un « caractère PLUS SCIENTIFIQUE que ne le comporte ordinairement « une réunion de convives. »

Cette modification, proposée aux deux dernières séances, a été accueillie à l'unanimité des membres présents... (Les absents n'ont que ce qu'ils méritent.) Et « la *Société de magné-« tisme* aura désormais une séance générale annuelle, à l'instar « des sociétés scientifiques de la capitale... »

Ainsi voilà qui est convenu : Nous n'aurons plus de BANQUET. Ces agapes fraternelles fondées en 1846 par le baron du Po-



tet, et dont on s'était fait une douce habitude, sont abolies à jamais ; il n'en restera plus que le souvenir.

Je doute que beaucoup de nos frères soient heureux de cette suppression. Pour ma part, je la trouve regrettable, et je vous prie de croire qu'aucune arrière-pensée gastronomique ne se mêle à ce regret.

Hélas ! on dînait assez mal dans les banquets ; mais digérerons-nous mieux un menu musical et littéraire ?

Il est possible que la fête de Mesmer acquière sous cette nouvelle forme un caractère plus sérieux, un cachet plus scientifique, puisque *scientifique* il y a ; mais ne perdra-t-elle pas quelque chose au point de vue de la cordialité ?

Les groupes magnétiques accouraient à ces agapes comme à un rendez-vous de famille ; on serrait la main à des frères, les esprits se rapprochaient, les liens de solidarité se formaient, on apprenait à se connaître, à s'estimer, à s'aimer les uns les autres, — ne fût-ce qu'une fois par an. On sait avec quelle abondance le fluide sympathique se dégage à table : s'épanouira-t-il ainsi dans une salle de concerts ? ne l'espérez pas.

Mais ils l'ont voulu. Et au moment où je vous expédie ce courrier, la salle Barthélemy dispose ses tentures, orne ses banquettes et son estrade, et met toutes voiles dehors pour le festival de la présente année. Car c'est aujourd'hui même, 10 juin, que la séance doit avoir lieu.

Je croyais jusqu'à présent que les fêtes anniversaires se célébraient aux jours anniversaires ; il paraît que c'était encore une de mes erreurs : on s'instruit à tout âge ; et c'est le *10 juin* que nous fêterons cette année le *23 mai*.

Pour la partie musicale, la *Société de magnétisme* a donné carte blanche à son président le D[r] Léger, et le docteur nous prépare, dit-on, un concert-monstre.

La saison musicale est close, mais le docteur Léger veut la rouvrir avec éclat, — j'allais dire avec effraction.

Un concert au cœur de l'été ! et dans la salle Barthélemy encore !

Un concert quand les oiseaux chantent dans les bois, quand le soleil rôtit l'asphalte !..

Un concert !.. ce mot seul me fait frissonner de la tête aux pieds, moi malheureux critique musical qui vient d'en entendre 150 !..

O Mesmer, que de cruautés on exerce en ton nom !..

. . . .



Parlons d'autre chose.

Ecce iterum crispinus! Le JURY MAGNÉTIQUE recommence à se remuer. Cela lui arrive régulièrement à chaque anniversaire de Mesmer. L'an dernier, quand le Dr Léger provoqua la fusion de ce Jury avec la *Société de magnétisme,* j'avais espéré qu'il résulterait de cette fusion une décomposition chimique et une absorption. C'est le docteur même qui m'avait bercé de cette espérance :

« *J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer !* »

« Laissons-le se baigner dans nos flots, puis nous lui ferons faire un plongeon dans l'éternité... »

Si ce ne sont ses paroles, c'en est le sens.

Vains projets! espoir chimérique! Ce charmant Jury se cramponne à la vie : Mêlé à nos flots, il s'y étend avec béatitude, s'y grandit, nage entre deux eaux, fait la coupe et la planche, et s'obstine à former un Etat dans l'Etat.

Ce n'est pas tout. Le voilà qui met officiellement au concours pour l'année 1863 la question suivante :

Indiquer les meilleurs moyens d'affermir le magnétisme dans la voie scientifique.

Une médaille d'argent ou de bronze sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question.

Je me hâte de vous annoncer en même temps que le Jury a choisi pour rapporteur un homme très-expert et très-compétent en pareille matière ; car ce monsieur a écrit un livre, il y a trois ans, qui a singulièrement « affermi le magnétisme dans la voie scientifique... » O bigarrure des choses mesmériennes d'ici-bas !..

J'ai mon petit compte à régler avec une autre actualité qui a déjà plusieurs mois de date. Je veux parler du nouveau journal publié à Paris depuis février dernier sous le titre : le MAGNÉTISME, *journal des sciences magnétique, hypnotique et occultes*. Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement les rédacteurs de ce nouvel organe, destiné à combler la lacune laissée par le baron du Potet. La forme de leur publication a toujours été celle qui m'a paru le plus favorable à la vulgarisation du magnétisme. Quant au fond, il se présente à nous sous un aspect sérieux, et MM. Delphin Carrère, J. Bloc, Timothée Coutet, Mossmann, de Lapeyrouse, etc., me semblent animés des meilleures intentions.

Jusqu'à présent, leur journal ne lésine pas sur la partie théorique et l'élément historique du mesmérisme. Espérons que les faits contemporains auront leur tour.



— Dans la *Revue méridionale* du 5 juin, M. MANLIUS SALLES m'adresse personnellement quelques lignes obligeantes et amicales dont je prends note. Je n'hésiterai même pas à déclarer que ce manifeste fraternel m'a causé un peu de surprise. Un de mes collègues de la *Société de magnétisme*, M. X..., que j'aurai la charité de ne pas nommer, m'avait dépeint M. Manlius Salles comme un de mes ennemis les plus acharnés, comme un tigre départemental altéré de mon sang. Au dire de ce cher collègue, j'étais périodiquement mis en pièces par le *Glaneur du Gard*, déchiqueté, hâché menu comme chair à pâté.

Fiez-vous donc aux dénonciations de ces bonnes âmes!.. Vérification faite, les coups de griffes de M. Manlius Salles se bornaient à quelques flèches inoffensives ; — ce n'était pas même des flèches, mais des regrets sincères exprimés au sujet de mes critiques trop acerbes.

Au lieu d'un tigre altéré de mon sang, j'ai trouvé à Nimes un homme plein de courtoisie, un magnétiste intelligent, un confrère animé des sentiments les plus affectueux et avec qui je ne suis pas fâché d'entrer en correspondance.

Les mauvais propos de mon collègue X... avaient donc cela de bon qu'ils devaient amener un excellent résultat. Aussi je les lui pardonne de toute mon âme. Bien mieux : à notre prochaine entrevue, je le remercirai de sa mauvaise langue.

JULES LOVY.

DE L'ÉPILEPSIE AU POINT DE VUE DE LA MÉDECINE LÉGALE.

Avant d'aborder la question qui a trait à la médecine légale, nous croyons devoir ajouter quelques mots sur la nature et les causes qui produisent l'épilepsie.

Dans la discussion qui a eu lieu au sein de l'Académie de Médecine, M. le docteur Fabret s'est exprimé en ces termes : — « Au-delà de la congestion cérébrale, qui est dans l'attaque épileptique un fait anatomique fréquent, mais, à notre avis, secondaire, nous apercevons une lésion anatomique initiale *inconnue dans son essence, qui échappera peut-être toujours à nos investigations, qui peut-être finira par être découverte*. Cette lésion réside dans l'*intimité même de la fibre nerveuse*. Elle préside aux manifestations variées de cette maladie. Elle la constitue essentiellement à l'état de névrose cérébrale. Elle



plonge ses racines dans les profondeurs mystérieuses de la prédisposition individuelle, originaire ou acquise. Elle remonte souvent, par l'hérédité, jusqu'aux ascendants. Elle se perpétue pendant toute la vie de l'individu *à l'état latent,* et détermine ainsi la continuité de la maladie en puissance, malgré le caractère souvent intermittent de ses manifestations. Enfin elle prolonge son influence même au-delà de l'existence de l'individu malade, en se transmettant à ses descendants. »

Si l'on rapproche ces données des notions que nous avons publiées dans notre premier article [1], l'on reconnaitra aisément que M. le docteur Fabret s'est beaucoup approché de la vérité ; il n'a manqué à ce praticien que quelques connaissances en fait de magnétisme animal, pour partager entièrement l'opinion que nous avons émise au sujet de l'*une* des causes morbides de l'épilepsie.

Généralement, les médecins attribuent toutes les crises épileptiformes à une cause unique, tandis que ces maladies doivent être divisées en deux classes bien distinctes, sous le rapport de l'étiologie. . . . .
. . . .

(Nous sommes obligés, à regret, de supprimer ici et plus loin, beaucoup de détails pleins d'intérêt, mais qui se rattachent trop peu au magnétisme pour pouvoir trouver place dans notre journal. — Après avoir cité mainte opinion compétente sur le sujet qu'il traite, M. d'Arbaud reprend :) C. LAFONTAINE.

Quelques médecins spiritualistes ont considéré les maladies mentales comme étant le résultat de troubles psychologiques. C'est là une hypothèse toute gratuite. Pour réfuter cette hypothèse et pour prouver que les affections de ce genre sont *essentiellement organiques,* il suffit de citer le passage suivant, que nous empruntons au docteur Fabret : « *L'hérédité est la cause prédisposante la plus ordinaire* dans toutes les classes de la société et surtout parmi les personnes d'un rang élevé, parce que, chez celles-ci, les mariages entre parents étant nombreux, le croisement est nécessairement très-limité. *On a remarqué que l'influence de cette cause était plus marquée par transmission maternelle et lorsque la conception était postérieure à l'établissement du délire maniaque.* »

Tel est le point où en est aujourd'hui la science officielle.

Parmi tous les auteurs qui ont cherché à découvrir la cause

[1] Voir le *Magnétiseur*, n^os du 15 octobre et du 15 novembre 1861.



des maladies mentales, Esquirol est celui qui s'est le plus approché de la vérité. Ce praticien a dit : « Le cerveau des aliénés ne présente aucune lésion organique. Certaines folies ne dépendent que des *forces vitales* du cerveau ; d'autres n'ont pas toujours leur siége dans cet organe, mais dans les divers foyers de sensibilité situés sur les divers points du corps »

On peut regarder ces notions comme à peu près exactes. Toutefois elles laissent à désirer sous un certain rapport, en ce sens qu'elles sont incomplètes.

Nous n'avons point la prétention de combler entièrement cette lacune ; nous allons essayer simplement de répandre quelque lumière sur cette question, en l'étudiant sous un jour nouveau, c'est-à-dire au point de vue du magnétisme animal.

Les causes qui produisent les aberrations de l'esprit, les hallucinations, la monomanie, la démence sont de deux sortes : *idiopathiques* et *accidentelles*.

La première catégorie comprend la transmission par voie d'hérédité, autrement dit la forme particulière du cerveau, les propensions naturelles. Dans la seconde catégorie, l'on doit ranger toutes les causes étrangères, comme les lésions organiques, les maladies aiguës, l'action exercée sur les centres nerveux de l'estomac par les helminthes, les émotions vives, le milieu dans lequel vit l'individu, l'éducation, les mœurs, les habitudes, les préjugés, le régime, la suggestion, l'imitation, la captation. Enfin certaines *influences occultes* qui, bien que niées par la science officielle, n'en sont pas moins réelles. Nous n'entendons nullement faire allusion ici à des *puissances surnaturelles,* comme la prétendue *intervention des esprits, les caprices de l'âme* et autres idées saugrenues. . . . . . .

. . . .

. . . .

D'après nous, les opérations les plus délicates de l'esprit, ou, pour mieux dire, *du cerveau,* telles que la formation des idées, la mémoire, les penchants, les affections, l'amour, les sympathies, les antipathies, etc., sont des phénomènes *physiques* et non *psychologiques,* comme l'ont admis la plupart des auteurs qui ont traité cette question. Il en est de même pour ce qui concerne les aberrations de l'esprit, les lubies, les tocades, les hallucinations, les idées fixes, la monomanie, la démence, etc. En résumé, *toutes les maladies mentales constituent un phénomène organique,* et elles ont pour origine *une cause physique* connue ou inconnue.



Si nous voulions traiter cette question d'une manière complète, nous devrions analyser ici la plupart des données scientifiques qui ont trait à la physiologie de l'encéphale et du système nerveux, à l'étude de la chimie, de l'acoustique, de l'optique, de la lumière, de l'électricité, de l'électro-magnétisme. Le cadre de ce journal ne nous permet pas d'aborder ce travail colossal ; nous nous bornerons, en conséquence, à poser quelques principes fondamentaux et à citer quelques faits à l'appui.

— Tous les êtres de la création sont formés de deux éléments distincts : *le corps* et *le principe vital.*

— Les animaux diffèrent des végétaux en ce sens que les derniers sont privés du système nerveux ; ils sont *insensibles* et ne présentent que le phénomène de la vie organique, tandis que les premiers possèdent en quelque sorte une vie double, *la vie organique* et *la vie animale ;* celle-ci a pour principal attribut : la *sensibilité.*

— Le siége de la vie organique est dans toutes les parties du corps.

— Celui de la vie animale réside uniquement dans le cerveau et la moelle épinière.

— Le principe de la vie organique et celui de la vie animale, c'est le mouvement de l'*éther*, autrement dit la circulation de l'*influx nerveux* ou *fluide vital* s'exerçant dans les *spires* qui forment les cellules du règne végétal et du règne animal, ainsi que dans les fibres primitives du système nerveux ; cette circulation s'opère dans deux sens différents : chez les animaux, elle est *centrifuge* et *centripète ;* chez les végétaux, elle n'est que centrifuge.

— L'âme ou *le moi* n'est, à proprement parler, qu'un *effet reflèxe* de l'action exercée sur l'organe cérébral par le monde extérieur. *Le subjectif procède de l'objectif.*

— Dans toute l'échelle des êtres les facultés sont proportionnées aux besoins de l'individu.

— L'exercice de ces facultés constitue un phénomène physique et non une opération psychologique.

Le cerveau est un organe complexe qui réunit les propriétés d'un appareil photographique et d'un clavecin. Il conserve l'*empreinte* des images extérieures et vibre suivant certains modes. Les images perçues, les impressions ressenties, autrement dit les *idées*, les *sensations,* sont *localisées*, par espèce, dans telle ou telle partie du cerveau.



Tous les phénomènes de la nature, comme le sont la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, les odeurs, les combinaisons et les réactions chimiques, la vie organique et la vie animale, sont le résultat d'un principe unique : *les différents modes de vibrations de l'éther et de la matière pondérable*. La vie et l'harmonie qui règnent dans l'univers peuvent être résumées en un seul mot : *le mouvement.*

— De même que les corps non organisés réagissent les uns sur les autres au moyen de ce qu'on est convenu d'appeler les *forces physiques* ou *chimiques,* de même l'homme exerce une influence occulte, *magnétique* sur les corps inertes et sur les êtres organisés. En d'autres termes, il possède le pouvoir d'annihiler l'âme ou *le moi* chez son semblable, et de modifier à sa guise telle ou telle faculté.

Cette influence occulte peut s'exercer dans trois conditions différentes, savoir : 1° Dans l'état de veille ; 2° dans le sommeil naturel ; 3° dans le noctambulisme et le somnambulisme provoqué.

Dans l'état de veille elle s'opère au moyen de la parole, du regard, du geste, de l'exemple, puis encore à l'aide de certains procédés spéciaux, tels que l'emploi du mesmérisme, de l'hypnotisme, de l'idioplastie. On connaît les effets magiques produits par l'éloquence, l'expression du regard, le jeu de la physionomie. Ces effets se traduisent vulgairement par ces mots : la séduction, la captation, l'entraînement, le fanatisme, l'action de charmer, d'enjôler, de magnétiser, de fasciner.

En dehors de ces phénomènes, que l'on considère comme *naturels,* nous signalerons les effets *extraordinaires* qui résultent de l'application du magnétisme animal. Ainsi une personne éminemment *sensitive* pourra être influencée, à son insu, par un magnétiseur ; celui-ci provoquera d'abord une espèce de somnolence, puis le sommeil magnétique, puis le somnambulisme réel. Dans cet état, il réagira sur l'esprit de cette personne à l'aide de la *suggestion mentale* ou de la *transmission de pensée ;* il s'emparera de son *moi,* il forcera son libre arbitre, il la dominera entièrement, il modifiera l'état de son cerveau, il lui suggérera des idées, *il la forcera* à exécuter tel acte qu'il voudra, cet acte fût-il contraire aux lois et à la morale. Ces effets se produiront non-seulement pendant le somnambulisme, mais encore lorsque la personne influencée aura recouvré l'usage de ses facultés, *lorsqu'elle sera rentrée dans son état normal.* C'est ainsi que, sans faire aucun geste



et à distance, nous avons exercé notre pouvoir sur plusieurs sensitifs, comme par exemple sur des érémiques naturels, sur des femmes hystériques, sur des épileptiques, etc. Nous avons obligé ces individus à commettre des actions répréhensibles, telles que le vol, la pyromanie, cela malgré eux et à leur insu, car ils n'avaient point conscience du pouvoir que nous exercions sur eux, ils agissaient automatiquement sous le poids d'une idée fixe, *d'un instinct inné*.

Le sommeil naturel ayant une grande analogie avec le noctambulisme et le somnambulisme provoqué, un magnétiste peut réagir sur le cerveau d'une personne endormie. C'est ainsi que nous suscitons des rêves, des impressions, des séries d'idées, des mouvements inconscients chez les personnes de notre entourage ou chez celles qui se trouvent en rapport direct avec nous, soit en voiture, soit ailleurs.

On comprend que si l'action magnétique s'exerce pendant le sommeil naturel chez une personne impressionnable, on peut aisément transformer cet état en véritable somnambulisme, et produire alors des effets semblables à ceux que nous avons mentionnés plus haut.

Ce que nous venons de dire à propos de l'état de veille et du sommeil ordinaire s'applique naturellement au noctambulisme et au somnambulisme provoqué. On n'ignore pas qu'un magnétiseur habile modifie à sa guise le cerveau d'un somnambule, il le façonne, le pétrit, le modèle comme bon lui semble, il est tout-puissant! . . . .

. . . .

Il annihilera la volonté de son sujet, il en fera un être qui ne s'appartient plus, qui n'est plus maître de son libre arbitre, qui agit automatiquement, qui obéit à une force inconsciente, irrésistible, fatale!

(En donnant à nos lecteurs les lignes qui précèdent dans leur intégrité, nous croyons devoir faire observer à ceux qui ne connaîtraient pas les opinions énoncées dans nos précédents écrits, — que les idées de M. d'Arbaud sont entièrement opposées aux nôtres sur ce sujet.) C. Lafontaine.

Quelques lecteurs auront de la peine à admettre ces faits, qui sont néanmoins de la plus rigoureuse exactitude. Ils se révolteront contre cette espèce de fatalité. Mais leur ressentiment ne modifiera en rien les desseins de la Providence.

Pour corroborer ces données, nous signalerons encore les phénomènes suivants :



1° Les effets physiologiques que produit la compression ou la lésion de certaines parties du cerveau, effets qui se traduisent par l'oblitération des facultés, par la stupeur, l'idiotie, la monomanie, etc.

2° Les phénomènes que présentent les diverses phases de l'*éthérisation*. Nous attirons tout particulièrement l'attention du lecteur sur les états pathologiques qu'on désigne sous les noms de *torpeur*, de *coma*, de *syncope*, et nous poserons cette question : — Que devient l'âme ou *le moi* d'un individu dans l'état comateux ou la syncope?

3° Nous citerons encore les phénomènes magnétiques de la *suggestion mentale* et de la *transmission de pensée*, ainsi que les *essais phrénologiques*, c'est-à-dire les effets que l'on produit en *localisant* le fluide sur telle ou telle partie du cerveau d'un somnambule. Ainsi l'on provoque à volonté le chant, le rire, la joie, la frayeur, etc., en réagissant sur les portions de l'organe cérébral qui président à l'exercice de ces facultés.

4° Enfin nous ajouterons qu'une personne initiée aux secrets de la science du mesmérisme peut, à son gré, annihiler l'âme chez un somnambule en provoquant l'*état comateux*, et, après avoir ainsi paralysé la *vie animale*, elle peut produire la *mort réelle* en interrompant l'action de la *vie organique*, c'est-à-dire en suspendant le jeu des poumons et du cœur.

Si l'on ne s'empresse de rétablir l'harmonie du principe vital, de réveiller *la circulation normale de l'influx-nerveux*, le sujet s'éteindra brusquement, il succombera *sans avoir recouvré un seul instant la conscience de son être*.

De tout ce qui précède, on peut déduire les conséquences suivantes :

1° Les maladies mentales ont un caractère essentiellement organique et non psychologique.

2° Dans le plus grand nombre des cas, ces maladies ont leur siége immédiat dans l'encéphale. Il arrive parfois cependant que la cause première réside ailleurs, comme, par exemple, dans le tube digestif, dans la moelle épinière ou toute autre partie du corps. *Alors cette cause exerce une influence sympathique sur le cerveau*, par le moyen des nerfs et de la sensibilité.

L. d'Arbaud,

Agent supérieur de la culture des tabacs. (Cahors.)

(*La suite au prochain numéro.*)



PRIX DE L'ABONNEMENT :

Genève. . . . . 5 fr.
Suisse, Savoie, Piémont, France, Belgique, Italie. 6 fr.
Angleterre, Amérique, Allemagne. . . . . 10 fr.

Les abonnements se font pour un an, du 15 avril 1862 au 15 mars 1863. — Le numéro séparé se vend 1 fr.

ON S'ABONNE :

A Genève, chez M. Lafontaine, quai des Bergues, 31.
A Paris, chez M. Germer-Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 17.
A Florence, chez MM. Cammelli frères, libraires, place du Grand-Duc.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Lafontaine.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —



LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

Paraissant le 15 de chaque mois par livraison de 16 à 32 pages in-8.

Prix : 5 fr. par an.



Ce qui était mystère est devenu lumière et bienfait pour tous.

N° 7. — 4me ANNÉE. — 15 OCTOBRE

GENÈVE
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Quai des Bergues, 31

1862

N° 7. 15 Octobre 1862. 4me Année.

LE MAGNÉTISEUR

LE MAGNÉTISME DANS LES MALADIES AIGUES.

On pense généralement que le magnétisme ne peut et ne doit être employé et n'a d'effet que dans les maladies anciennes, longues et chroniques ; les médecins qui, sans l'avoir étudié, ne repoussent pas entièrement le magnétisme, ont aussi la même opinion ; on leur entend dire, et il faut leur en savoir gré, que dans les maladies nerveuses qui existent depuis un grand nombre d'années, on peut essayer de ce moyen, dont ils engagent même les malades à user. Mais nous qu'une longue pratique a initié aux ressources immenses que possède le magnétisme, nous croyons devoir protester contre ces tendances, et venir affirmer ici que le magnétisme, employé avec intelligence et dévouement, est le moyen le plus efficace, le plus prompt, le plus certain pour guérir toutes les maladies aiguës, n'importe leur nom, n'importe leurs symptômes, n'importe leur genre. Notre pratique pourrait nous fournir des milliers d'exemples, nous nous contenterons d'en citer un ou deux récents.

A la fin du mois de septembre de l'année dernière, une des malades que je traitais depuis longtemps avec succès, pour une de ces névroses générales, qui font perdre la tête aux médecins, impuissants, non-seulement à faire cesser, mais encore à soulager tous ces accidents qui semblent renaitre de leurs cendres, et qui se représentent sous toutes les formes ; cette malade que j'avais bien soulagée et dont j'avais amélioré l'état d'une manière très-sensible, fut atteinte tout à coup d'une fluxion de poitrine, dans sa chambre dont elle ne sortait pas, et qui était cependant rembourrée, matelassée et fermée par de triples fenêtres.

Devant un état aigu, devenu violent et dangereux, et en dehors de la maladie pour laquelle je traitais la malade, j'enga-



geai la famille, pour la tranquilliser et pour mettre ma responsabilité à couvert, à appeler un médecin.

Je continuai à magnétiser, et le docteur ordonna certains remèdes dont la base était l'aconit. La marche de la maladie sembla s'arrêter pendant quelques jours, mais elle reprit avec plus d'intensité: le poumon gauche s'engorgea davantage, la respiration devint plus courte et plus difficile; les douleurs au cœur furent plus aiguës, les palpitations plus fréquentes mêlées de soubresauts et de temps d'arrêt; les maux de tête plus continus et plus douloureux; la fièvre plus intense et sans intermittence; des transpirations excessives, qui loin de provoquer un dégagement, ne produisaient qu'une faiblesse extrême et l'épuisement du peu de force que la malade possédait. Les accidents augmentèrent de violence, et malgré tous les soins du médecin et tous mes efforts, l'instant fatal avançait à grands pas.

Le 4 octobre, le médecin ne me cachait pas qu'il croyait la malade entièrement perdue, et, le 5, il disait au père que, si la malade était un homme fort, il n'aurait pas un quart d'heure à vivre.

Je ne comprenais rien à l'impuissance du magnétisme sur cette malade, que j'avais déjà sauvée lorsque j'avais commencé son traitement; j'étais irrité contre moi-même, et je m'accusais de ne plus avoir de force. Cependant, stimulé par le danger, ce fut alors que, tout fatigué que j'étais par de longues magnétisations, répétées jour et nuit, je me mis à faire, sans discontinuer, pendant deux heures et demie, des insufflations chaudes sur le cœur, sur les poumons, sur l'estomac; je ne m'accordai pas une seconde de repos pendant tout ce temps, et cependant je ne voyais aucun changement, je ne sentais aucun effet produit; j'étais au désespoir; et, malgré tout, je ne perdais pas courage; je sentais en moi que je pouvais la sauver. Mais comment? — Tout à coup une idée intuitive s'empara de moi: je sonnai et je demandai du bouillon et du bordeaux au père et à la mère, qui arrivèrent tout éperdus, croyant que tout était fini. — Ils s'empressèrent tous deux, persuadés que c'était pour moi, qu'ils savaient épuisé, et quand ils revinrent, armés, l'un d'une bouteille de bordeaux, l'autre d'une tasse de bouillon, ils furent stupéfaits de me voir tremper un doigt dans le bordeaux et en frotter les lèvres de la malade, puis lui introduire dans la bouche le quart d'une cuillerée à café de bouillon. Les lèvres de la malade remuèrent aussitôt; je renouvelai la



même quantité de bouillon, puis, une minute après, je glissai entre les lèvres un quart de cuillerée de vin de Bordeaux; je fis aussitôt des insufflations chaudes sur l'estomac.

Je continuai ainsi à donner, à petits intervalles, du bordeaux et à faire des insufflations chaudes sur l'estomac, sur le cœur et sur la poitrine, et, après une heure, la malade avait recouvré un peu de vie.

Je sentis alors, que si je pouvais magnétiser encore assez fortement pour stimuler les organes de manière à ce qu'ils pussent reprendre leurs fonctions avec un peu d'activité, je pourrais espérer de faire vivre la malade, et profitant d'un moment où elle était un peu moins abattue, je pris un instant de repos, puis je la magnétisai toute la nuit.

Le lendemain elle était sauvée.

Je fis continuer le bouillon et le bordeaux, en augmentant la quantité; je repris les magnétisations ordinaires, et, quelques jours après, tous les accidents et tous les symptômes de cette fluxion de poitrine avaient entièrement disparus; il ne restait plus qu'une sensation douloureuse au côté gauche; mais nous nous retrouvâmes en face de la maladie première, la névrose; celle-ci avait semblé faire relâche comme si elle attendait son tour.

Le magnétisme fut donc le seul moyen qui, dans cette maladie aiguë, produisit un résultat décisif; cependant nous devons convenir ici que les moyens médicaux, employés avec beaucoup de prudence par le médecin, contribuèrent à la guérison complète.

Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Réponse à deux lettres anonymes. — Mlle Désirée Godu. — M. Marcillet. — Deux opuscules de M. Vasseur Lombard. — La volonté. — L'eau magnétisée. — Catéchisme spiritiste. — La grammaire du *medium*. — L'art de parler et d'écrire correctement sous la dictée des Esprits. — — *Méfiez-vous!* mot d'ordre des spiritistes.

Paris, 10 octobre 1862.

J'ai reçu deux lettres anonymes.

Dans l'une on me demande avec instance des nouvelles de Mlle *Désirée Godu.*

Dans l'autre, on me reproche d'avoir *éreinté* M. Marcillet.

Bien que je n'aie guère l'habitude de me préoccuper des



missives anonymes, celles-ci méritent une réponse, parce qu'elles sont formulées avec politesse et ne me semblent dictées par aucune pensée malveillante.

Au correspondant qui me demande des nouvelles de Mlle *Godu*, je répondrai que je n'entends plus parler de la Jeanne d'Arc bretonne : rien ne transpire au sujet de ses exsudations d'or et d'argent ; ou, pour rester dans le vrai, rien ne parvient jusqu'à moi, car on a pris le parti de ne plus m'envoyer de lettre d'invitation pour les séances spiritualistes, de crainte d'introduire un loup dans la bergerie. Oui, Monsieur, on m'exclut des cénacles où s'occomplissent les saints mystères et les manifestations de la haute école. C'est un des chagrins de ma vie. Ce sera aussi pour ces Messieurs un remords éternel. Ils sauront un jour quel magnifique prosélyte ils ont perdu en moi, et ils pleureront plus de larmes de sang que Mlle Godu n'a jamais secrété de métaux.

Je réponds maintenant à mon deuxième correspondant, M. X..., qui me reproche d'avoir *éreinté* M. Marcillet.

Sauf ce mot *éreinter*, qui ne sera jamais qu'une expression d'estaminet, la lettre est conçue dans les meilleurs termes et respire les sentiments les plus charitables.

Mais si je n'accepte pas le mot, je n'en admets pas non plus le sens. J'ai toujours su rendre justice à M. Marcillet, aux qualités de son cœur, à son infatigable dévouement ; et pour donner ici pleine satisfaction à mon correspondant, je ne crois pouvoir mieux faire que de reproduire ces lignes de ma *Chronique du fluide* (*Union magnétique,* 1857) :

« Sans appartenir à la classe lettrée, M. Marcillet a rendu d'inappréciables services à la cause du mesmérisme. Son nom vivra, sinon comme magnétologue, du moins comme un des hommes de ce temps-ci auxquels la science doit le plus de prosélytes. Grâce à l'excellent instrument que le ciel a mis entre ses mains, il a pu démontrer aux masses la réalité de ces phénomènes somnambuliques que les matérialistes de la science ont rangés parmi les chimères.

» Du reste, si le nom de M. Marcillet devait s'effacer de la mémoire des hommes, nos enfants retrouveraient un jour les traces de ses faits et gestes dans deux notices biographiques imprimées : l'une, due à la plume de M. Gentil ; l'autre esquissée par M. Marcillet lui-même dans son *Almanach magnétique.* Car M. Marcillet, bien qu'il n'ait jamais eu la prétention



de passer pour un littérateur, nous a dotés, en 1854, d'un *Almanach du magnétisme et du somnambulisme*, avec un *Aperçu de l'art de magnétiser*. Cet opuscule, dont la plupart des chapitres étaient consacrés aux hauts faits d'Alexis, constituait en même temps un petit brûlot lancé contre le baron du Potet. M. Marcillet n'avait pas encore complétement digéré le banquet de 1847; et plaçant sa plume vengeresse sous l'invocation des saints du calendrier, il s'en est donné à cœur joie.

» Cet almanach, orné de dessins drolatiques, émaillé de paragraphes railleurs et de mordantes apostrophes, a dû coûter des efforts suprêmes à un homme doué d'un tempérament doux, inoffensif et débonnaire. Mais vous savez que lorsque les gens paisibles sortent de leur caractère, ils n'y vont pas de main morte. On sent que M. Marcillet éprouvait le besoin d'épancher sa bile. Voyez avec quelle piquante naïveté il s'en confesse dans son chapitre V, intitulé : *Inclairvoyance dupotécnne :*

« Je voulais terminer ici mon article critique contre M. du Potet; mais j'ai pensé que, faisant un almanach pour la première fois, je suis loin d'être sûr qu'il plaira au public ; et ma foi, s'il en est ainsi, l'année prochaine je n'oserai en publier un second : semblable donc à ces pauvres diables qui n'ont pas mangé depuis vingt-quatre heures, et qui trouvent l'occasion de faire un bon repas, à leur instar je vais en profiter. »

» La-dessus M. Marcillet continue à dire de grosses vérités au baron.... Et ma foi, pas trop cavalièrement pour un ancien troupier.

» M. Marcillet, qui avait passé les premières années de sa vie dans la carrière militaire, quitta le service sous la Restauration pour s'établir commissionnaire de roulage. En 1830, on le trouva dans les rangs de la garde à cheval. Nommé capitaine-commandant, il se signala par de nombreux actes de dévouement et de patriotisme Vers 1838, le magnétiseur Vincent Joussen l'initia au mesmérisme : plus tard, les séances de M. Ricard achevèrent sa conversion : là il fit connaissance avec Alexis Didier, et se livra entièrement au magnétisme professionnel.

» En 1845, le docteur Teste forma, avec MM. Marcillet et Alexis, une association pour ouvrir un cours de mesmérisme. Mais cette tentative n'amena aucun résultat. Le docteur Teste, reniant ses croyances, ne tarda pas à rompre cette stérile association. Dès lors, M. Marcillet, se passant de tout auxiliaire scientifique, poursuivit seul ses séances avec Alexis.



» M. Marcillet ne possède ni les brillantes qualités de l'esprit, ni les dons de la science ; mais son cœur honnête, sa foi robuste et chaleureuse, ses façons toutes cordiales et ses bons sentiments, lui ont gagné l'estime et la sympathie de tous. Et si naguère de belles actions ont marqué sa carrière militaire, il s'est signalé, depuis qu'il marche sous les drapeaux du fluide, par des faits non moins honorables. Il aime la *réclame,* direz-vous ; sans doute : il partage ce faible avec beaucoup de ses frères : il n'en est pas moins vrai qu'on l'a vu maintes fois en public, dans les rues, au spectacle, arborer, sur des poitrines frappées de malaise, le signe de sa religion et de la nôtre, au risque d'être bafoué par la foule inepte, ou inquiété pour exercice illégal de la médecine. N'est-ce pas là du dévouement réel ?

» Aussi le jury magnétique s'est-il bien gardé de lui décerner la moindre médaille. »

Je n'ai rien à rétracter de ces lignes, écrites il y a cinq ans. Depuis 1857, la notoriété de M. Marcillet a pu décliner, mais son ardeur mesmérienne, son zèle philanthropique sont toujours vivaces.

Oserez-vous dire, mon cher M. X...., que j'*éreinte* M. Marcillet ?

Abordons un autre sujet.

J'ai, tout récemment, fait connaissance avec M. Vasseur Lombard, un frère bien intentionné qui partage son cœur entre le magnétisme rationnel et le spiritualisme transcendant. Il a publié deux opuscules dans lesquels il a consigné ses idées et ses croyances. L'un, intitulé : *Principes universels du magnétisme humain,* est un précis élémentaire sur la théorie du fluide, sur la pratique du magnétisme, sur son application thérapeutique, etc. Le tout, divisé en petits chapitres, est conçu avec assez de clarté et ne sort pas des limites mesmériennes. C'est évidemment l'œuvre d'un praticien, ou d'un homme qui a bien profité de ses lectures. J'excepte toutefois le chapitre premier, qui traite des fluides *planétaires* et *atmosphériques*. Cette théorie nuageuse ne sera pas du goût de tout le monde : elle échappe au critérium humain, et jure avec l'ensemble de l'opuscule, qui forme un petit catéchisme assez présentable.

J'excepte aussi le chapitre des liquides magnétisés ; ici l'auteur tombe dans une erreur que partagent beaucoup de praticiens.



Les boissons imprégnées de fluide, dit-il page 50, *ne doivent pas être employées à une autre destination que celle qui leur a été désignée par la volonté du magnétiseur.*

Non-seulement les fluidistes n'accepteront pas cette théorie, mais l'assertion est inexacte. La *volonté* n'est qu'un accessoire, elle n'agit que sur le magnétiseur, en produisant une sécrétion plus active au cerveau ; de là l'émission d'une plus grande quantité de fluide et plus d'intensité dans l'action. Mais cette volonté ne saurait faire produire au fluide aucun effet spécial, ni en préciser la destination. C'est une grande hérésie que de croire qu'il faut magnétiser l'eau de diverses façons pour lui communiquer des qualités diverses. L'eau magnétisée agit de différentes manières selon le tempérament et l'état de santé de celui qui la boit. Elle présente ce phénomène qu'elle semble prendre les propriétés qui conviennent à la maladie, quelle qu'elle soit. C'est la théorie des praticiens expérimentés, c'est celle de M. Lafontaine. Si d'autres peuvent nous prouver qu'elle est erronée, le concours est ouvert. Nous attendons les faits.

L'opuscule de M. Vasseur Lombard, intitulé les *Manifestations spirituelles dévoilées,* se dérobe à ma compétence. Je ne demanderais pas mieux que de le suivre sur ce terrain ; mais je suis un malheureux profane, les *mediums* me tiennent rigueur, les esprits ne veulent pas de moi. Pourtant Dieu sait si je leur ai fait des avances !

Ce n'est pas que l'opuscule soit indigeste ou chargé de brouillards : loin de là : jamais rien de plus net, de plus limpide n'avait été publié dans cette spécialité. Sous le rapport de la forme et de la conception, c'est le frère jumeau du catéchisme magnétique : même méthode, même simplicité de moyens, même concision. Une succession de chapitres mignons vous renseigne sur la forme des Esprits, sur la façon de les invoquer, sur les aptitudes pour être *medium*, sur les tables tournantes, sur les corbeilles et les planchettes, sur l'art de parler et d'écrire correctement sous la dictée des Esprits, etc., etc.

Mais après avoir consacré un petit précis élémentaire à tous ces mystères, M. Vasseur Lombard se décide à un aveu peu consolant pour les néophytes. Sa conclusion est une pierre d'achoppement, un phare et un poteau de sauvetage. En d'autres termes, voici l'avertissement placé à la fin de son petit livre :

« En terminant, j'engage les personnes qui sont animées de



l'amour de la vérité à consulter les Esprits avec prudence, et à ne point ajouter une foi absolue à leurs communications incohérentes et souvent mensongères. »

Souvent mensongères!... Si les spiritistes eux-mêmes se résignent à cet aveu, sur quelle base nous autres profanes pouvons-nous asseoir notre croyance? Singulière religion que celle qui enseigne une foi relative! — Autant dire une foi douteuse.

Du reste, c'est là l'ouvrage blindé derrière lequel se retranche toute l'école d'Allan Kardec; c'est son mot d'ordre pour expliquer les échecs et répondre aux objections :

« Oui, disent ces messieurs, l'espace est peuplé de bons Esprits; mais il est aussi infesté d'Esprits malins, espiègles, perfides, menteurs, de truands et de sacripans.... »

Ainsi, voilà qui est bien entendu. Vous avez passé des heures entières à invoquer des anges, épuisé des trésors de recueillement pour vous mettre en rapport avec eux, et tandis que vous croyiez converser avec d'honnêtes esprits, vous n'avez eu affaire qu'à une bande de coquins....

Ma foi, ce n'était guère la peine de quitter la terre; elle en a autant à notre service.

JULES LOVY.

OPINION DU DOCTEUR GILIBERT DE LYON, EN 1784.

Nous nous faisons un plaisir de publier, en 1862, l'opinion sur le magnétisme d'un médecin distingué de 1784. Le Dr Gilibert adressa à cette époque, à M. Prost-de Royer, un recueil de lettres sous le titre d'*Aperçu sur le magnétisme animal, ou résultat d'observations faites à Lyon sur ce nouvel agent.* Cette brochure, peu connue est devenue presque introuvable, et sans M. Mialle, qui en a donné quelques fragments dans son ouvrage, l'*Exposé par ordre alphabétique des cures opérées en France par le magnétisme animal depuis Mesmer jusqu'à nos jours* (1774-1826), nous l'aurions entièrement ignorée. Nous allons laisser parler l'auteur, afin que nos lecteurs puissent mieux juger de sa candeur et de l'importance de ses observations.

Lettre première.

Lyon, le 14 juillet 1784.

« . . . . Voici les faits qui ont entraîné mon esprit et déterminé ma conviction.



» Je dis *conviction*, et *elle n'était pas aisée à mon égard*. Depuis vingt-cinq ans, les études profondes et suivies de toutes les branches de la médecine m'ont acquis le droit de juger les opinions des plus grands maîtres, et je me suis toujours conservé, comme mon illustre professeur, M. de Sauvages, une porte ouverte à la vérité. Guidé par une logique qui vous a souvent paru trop rigoureuse, j'ai appris à n'adopter les faits et les inductions qu'après les avoir analysés, comparés, *et pesés dans la balance du doute le plus sévère*.

» Cependant, à l'âge de quarante-trois ans, me voilà convaincu des effets du magnétisme, et d'une conviction aussi intime que celle du petit nombre de principes généraux que l'évidence médicinale fait adopter. Certes, je n'ai pu être déterminé, entraîné *que par une suite d'expériences souvent répétées*, uniformes dans leurs produits, *portant un caractère inébranlable de netteté, de précision, de certitude*. Voici l'histoire de mon changement et ma justification, si l'on en a besoin, quand, ébloui par la vérité, on lui rend hommage.

» Dès que les élèves de M. Mesmer ont commencé à opérer à Lyon, j'*ai vu et connu* les principales personnes sur lesquelles ils ont essayé de produire des révolutions dans l'état de santé et dans l'état de maladie.

» Quelques-uns de ceux qui ont été touchés ou magnétisés de loin m'ont assuré qu'ils n'avaient absolument rien senti ; d'autres, au contraire, surtout les femmes, ont déclaré avoir éprouvé alternativement chaleur, froid, étonnement, respiration gênée, anxiété à la région épigastrique, c'est-à-dire au creux de l'estomac ; quelques-uns ont eu de vrais spasmes, des mouvements convulsifs, des pulsations dans les artères, des palpitations de cœur. Plusieurs n'ayant rien senti au moment de l'attouchement, ont ensuite ressenti des convulsions très-fortes, très-accélérées ; et ce qui est bien singulier sans doute, après ces agitations extraordinaires, bien loin d'être rebutés, ont désiré de les éprouver encore.

» *Ces faits bien vérifiés*, je commençai à me remémorer tout ce que j'ai vu et lu avant les recherches de M. Mesmer. En soumettant à un examen réfléchi tout ce que je connaissais d'analogue, cherchant un fil qui pût me conduire dans ce nouveau dédale, je m'assurai bientôt que les grandes vues d'Hippocrate, de Vanhelmont, de Bordier et de Barthès pourraient seules m'éclairer sur ces phénomènes. Aussi ne tardai-je pas à amener à cette précieuse doctrine les assertions théoriques



du mesmérisme, qui, les mots changés, présentent précisément *la pure et vraie doctrine* de Vanhelmont et de Lacase [1].

» Déjà, depuis plusieurs années, cette théorie de la vitalité des organes et de leurs rapports, avait rendu plausibles quelques secours médicinaux communément méprisés par les médecins mécaniciens, dans la pratique journalière. *J'avais ordonné avec un étonnant succès l'attouchement des mains* sur les parties latérales du cou, sur l'épine du dos, sur la région de l'estomac : *j'avais éprouvé qu'en passant souvent la main sur des membres douloureux, les douleurs se calmaient.* Peu de médecins avaient prescrit plus souvent les peaux d'animaux nouvellement écorchés ; les animaux eux-mêmes, comme pigeons, appliqués sur les douleurs, après les avoir ouverts tout vivants. *J'ai vu* des chiens couchés avec leurs maîtres, *les guérir de plusieurs maladies;* des valétudinaires se rétablir en couchant avec des enfants ; des hommes épuisés dormant avec des nourrices fraiches et vigoureuses, et s'en trouvant bien.

» Je savais que ceux qui vivent dans une atmosphère surchargée d'émanations d'animaux sains et vigoureux, comme les bouchers, avaient le teint plus beau et les chairs plus colorées que ceux qui respiraient un air surchargé d'émanations putrides. Mais les prétentions de l'ancienne médecine magnétique m'étaient inconnues. J'étais surtout étonné que le grand Sthal, *très-sceptique,* eût favorisé *sous certains aspects* cette doctrine, méprisée et tournée en ridicule par Boeharve et Hoffmann.

» *Je voyais* comme tous les autres, c'est-à-dire sans réflexion, des hommes et des femmes prétendus privilégiés, *avoir le don de suspendre les affections vaporeuses, hypocondriaques et convulsives.* Je savais qu'il y avait, dans plus d'un village, des femmes connues *pour relever la masle, du mal de mère.*

» Je me souviens encore d'un singulier fait arrivé à Lyon en 1772. Une jeune femme très-jolie, séparée d'avec son mari, prend, le lendemain de son arrivée au couvent, des attaques de vapeurs hystériques si violentes que l'on désespérait de sa vie. Les convulsions étaient extraordinaires, le globe hystérique la suffoquait : après avoir épuisé tous les secours connus, une vieille servante s'avise de faire monter le garçon jardinier,

1. Voyez la dissertation de M. Deleuze sur Vanhelmont, *Bibliothèque du magnétisme.*



qu'elle instruit auparavant. *Cet homme appliqua sa main bien tendue sur le menton en touchant le cou, et la descendit jusqu'à la région épigastrique.* Dès la seconde passe, les spasmes cessèrent promptement, et la malade éprouva un bien-être qu'elle exprima par un sourire plein de reconnaissance.

» Je ne fus point le témoin de la première expérience ; mais m'étant trouvé au couvent dès le commencement de la seconde attaque, je fis revenir le paysan, *qui fit disparaître de nouveau dans le moment tous les symptômes.* J'avoue que cela me surprit ; mais ne voyant pas que ce fait pût entrer dans la chaine des connaissances médicinales, je le laissai isolé comme tant d'autres.

» Depuis cette époque, j'avais souvent essayé *avec succès* de calmer les mouvements convulsifs hystériques, *en faisant des frictions sur les membres de haut en bas,* et passant les mains sur le cou et la poitrine.

» Mais ce qui aurait dû m'éclairer et me mettre sur la voie d'accumuler des faits analogues, c'est ce que j'éprouvai moi-même à Grodno. A peine arrivé en Lithuanie, je vis que le climat m'était contraire. Dès le premier hiver, j'éprouvai une toux sèche et des resserrements de poitrine. Le printemps suivant, en 1776, je fus attaqué d'une fièvre tierce, simple, compliquée d'affections nerveuses, et accompagnée d'une toux sèche qui me déchirait la poitrine. Dans une de ces attaques spasmodiques, ayant perdu connaissance, *je ne revins à moi que par les frictions répétées que me fit un ami chéri.*

» L'année suivante, encore languissant, je fus attaqué d'une fièvre rémittente pernicieuse, qui me mit presque à la mort. Depuis ce temps, les affections nerveuses continuèrent, accompagnées de fréquents étourdissements suivis de palpitations de cœur effrayantes ; d'ailleurs, j'avais perdu tout embonpoint. Outre une maigreur extrême, j'offrais le teint livide d'un cadavre ; de temps à autre, tous les trois mois, pendant un an et demi, j'avais des attaques de spasmes si violentes que je restais sans connaissance. Revenu de cet état d'asphyxie, des spasmes douloureux me tourmentaient pendant une heure avec une palpitation de cœur très-considérable, suivie de chaleur, comme dans un accès de fièvre, qui finissait par une sueur très-abondante. L'accès revenait tous les deux jours à heure fixe. Le même ami, qui ne me quittait pas, *imagina de s'étendre transversalement sur moi.* Je ne saurais rendre la révolution qu'il me fit éprouver ; une *détente générale survint tout*



à coup. De l'état le plus douloureux, *je passai à un bien-être inexprimable*. A chaque paroxisme il tenta le même moyen, qui produisit toujours le même effet [1]. Je me rappelle encore très-distinctement que chaque soir, pendant plus de six mois, j'étais dans un état de mal-être ; je sentais mes nerfs en travail douloureux. Cet état était très-souvent très-pénible. Dans ces moments d'anxiété, j'éprouvais des sympathies et des antipathies bien marquées ; *le voisinage, l'attouchement de certaines personnes me procuraient un bien-être sensible,* tandis que d'autres me fatiguaient prodigieusement.

» Tous ces faits m'ont également occupé ; mais ne trouvant aucune analogie sûre pour les lier avec les phénomènes généraux de la médecine clinique, je les avais laissés flottants autour des connaissances réelles, n'espérant pas même de pouvoir jamais les ramener dans la série des observations bien vérifiées ; mais lorsque j'ai pu consulter les phénomènes du mesmérisme tels que je les ai rapportés ci-dessus, j'ai cru devoir faire des recherches relatives à ces objets, trop longtemps négligés.

» Historien véridique, je vous dirai comment j'ai vérifié le *magnétisme par émanation,* ce que le soufre m'a fait éprouver, ce que les différents appareils que j'ai imaginés ont successivement fait sentir à quinze personnes qui les ont essayés sous ma direction ; comment ces succès m'ont conduit à la découverte de ce que j'appelle le *magnétisme spontané,* c'est-à-dire celui que j'ai fait naître sans me charger par émanation, puis celui que je puise *à volonté* dans tout être organisé, et qui a produit sous ma main du froid, de la chaleur, des douleurs, des spasmes, le sommeil même *sur ceux qui ignoraient absolument que je les magnétisais.* (Il ne faut pas oublier que ceci a été écrit en 1784.)

« Ces faits avancés, je chercherai leur liaison avec la doctrine de Stahl et de Vanhelmont.

» Cette théorie bien développée, vous pourrez entrevoir la possibilité d'un magnétisme plus étonnant encore, *agissant à de grandes distances ;* magnétisme développé dans cette ville, et qui, dit-on, chaque jour se confirme par des expériences, etc. [2] »

1. M. Gilibert dit, page 55, que c'est l'histoire du prophète Elie qui fit naître à son ami l'idée de cette expérience.

2. C'est le magnétisme des spiritualistes, dont M. le chevalier de Barbarin était le chef.



Lettre deuxième.

Lyon, le 16 juillet 1784.

« Vous avez vu, Monsieur, mes dispositions ; lors de ma première expérience sur le magnétisme animal, je ne pouvais nier ni les faits dont j'étais *témoin oculaire*, ni ceux qui m'étaient attestés par des hommes *dignes de foi*, observateurs sans préjugés et sans *enthousiasme*, mais je n'avais rien ressenti ni fait éprouver.

» *J'ai ressenti, j'ai fait éprouver*, et je vais vous détailler les faits d'après lesquels je distingue trois différents magnétismes : 1° celui par affluence ou émanation : celui que j'ai nommé *spontané*; 3° celui qu'on nomme *mental* ou *intentionnel*.

» Le magnétisme par effusion ou émanation a différents appareils : le soufre, l'aimant, l'eau aimantée et soufrée, l'eau simple avec des conducteurs en fer, et l'eau avec des conducteurs en corde, le grand, le petit appareil, etc., tout cela entraîne des détails qu'on ne peut saisir que par une pratique suivie. »

N. B. Ici l'auteur détaille les effets produits par les divers appareils ci-dessus nommés, soit sur lui, soit sur plusieurs de ses amis. (Pages 10, 11, 12, 13 et 14.)

» Arrivons, dit-il (page 14), au magnétisme spontané : un accident me mit à la portée de le découvrir, ou plutôt de me convaincre de sa réalité, car j'avais fait quelques expériences, et *j'avais produit des effets*; mais je les regardais ensuite comme une suite pure et simple de la réaction de l'imagination sur les objets que je magnétisais.

» Un jeune homme de cette ville *croit avoir trouvé le magnétisme*, en examinant avec attention un des plus célèbres magnétiseurs. Conséquemment à cette idée, il étend les deux mains, en leur donnant de la raideur, sur les sourcils et sur les tempes d'un autre jeune homme son ami, descend les deux mains, toujours en tension, sur les parties latérales du cou et de la poitrine, et s'arrête, en les réunissant, vis-à-vis le creux de l'estomac. Il répète trois ou quatre fois cette opération sur son *ami, qui ne faisait qu'en rire*; à la cinquième il le voit pâlir, se roidir, et tomber avec tant de violence sur le parquet, qu'il se fit une plaie vers l'angle externe de l'œil. Le magnétisé resta près de deux heures sans connaissance ; revenu à lui, se sentant la bouche pleine de sang, et ne se souvenant de rien, il demanda avec étonnement ce qui avait pu le



réduire dans cet état. Son père m'ayant fait appeler, je questionnai le magnétisé et le magnétiseur pour savoir si celui-ci s'était chargé par quelque méthode artificielle, par émanation. Il m'assura, avec cette candeur qui est le caractère de la jeunesse, qu'il n'avait employé d'autre méthode que celle qu'il avait vue et tâché d'imiter.

» Rentré chez moi, je fis l'expérience sur dix personnes, en leur déclarant que je n'y croyais point, *et qui n'y croyaient point davantage*. Huit éprouvèrent une chaleur très-sensible toutes les fois que mes mains passaient des sourcils sur les tempes, sur l'angle de la mâchoire inférieure, sur le cou ; mais cette chaleur augmentait évidemment lorsque mes mains, dans une espèce de mouvement spasmodique, étaient dirigées quelque temps sur la région épigastrique. Une d'entre elles éprouva une chaleur plus vive après que j'eus appuyé un de mes doigts sur le creeux de l'estomac, tandis que j'appuyais l'autre, toujours en tension, sur l'épine du dos, vis-à-vis la région épigastrique. Je ne pouvais plus douter.

» Partant de là, combien j'ai dû faire d'observations sur ce magnétisme que j'appelle *spontané!* En voici seulement les les résultats.

» J'ai opéré de cette manière sur environ quarante personnes *de tout âge, de différents sexes et de différents tempéraments*, et cinq seulement n'ont absolument rien senti, et vous êtes du nombre.

» En général, j'ai vérifié que ce magnétisme, de même que celui par émanation, a plus d'énergie sur les femmes que sur les hommes, sur les jeunes gens que sur les vieillards, sur les personnes d'un tempérament vif, sanguin et sensible, que sur les flelgmatiques, doués d'une sensibiltté bornée. »

L'auteur continue à citer les effets qu'il a observés, et il donne les moyens de démagnétiser les individus : c'est *de repasser en sens contraire* sur les parties qui ont été chargées. (Page 17.)

(La suite au prochain numéro.)



PRIX DE L'ABONNEMENT :

Genève. . . . . 5 fr.
Suisse, Savoie, Piémont, France, Belgique, Italie. 6 fr.
Angleterre, Amérique, Allemagne. . . . . . 10 fr.

Les abonnements se font pour un an, du 15 avril 1862 au 15 mars 1863. — Le numéro séparé se vend 1 fr.

ON S'ABONNE :

A GENÈVE, chez M. Lafontaine, quai des Bergues, 31.
A PARIS, chez M. Germer-Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 17.
A FLORENCE, chez MM. Cammelli frères, libraires, place du Grand-Duc.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. LAFONTAINE.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

Paraissant le 15 de chaque mois par livraison de 16 à 32 pages in-8.

Prix : 5 fr. par an.



Ce qui était mystère est devenu lumière et bienfait pour tous.

N° 8. — 4me ANNÉE. — 15 NOVEMBRE

GENÈVE
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Quai des Bergues, 31

1862



N° 8. 15 Novembre 1862. 4me Année.

LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — Opinion du docteur Gilibert de Lyon, en 1784 (Suite.) — Un mot de Ch. Lafontaine. — Extrait du Moniteur du 24 juin 1816 : Sciences, Médecine. — Correspondance parisienne, par M. Jules Lovy. — Jury magnétique.

OPINION DU DOCTEUR GILIBERT DE LYON EN 1784.

Suite de la deuxième lettre (V. le n° 7, p. 105).

« Malgré ces expériences, j'étais encore tenté de croire que la réaction de l'imagination pouvait produire, ou du moins augmenter ces effets. Pour éclaircir ces doutes, il me restait à magnétiser plusieurs personnes *sans les prévenir*.

« Je choisis pour premier sujet une dame qui, magnétisée trois jours auparavant, avait éprouvé chaleur légère, oppression, anxiété, sueur, et qui, ayant voulu dîner immédiatement après, avait été considérablement fatiguée, malgré sa frugalité. *Je ne l'avais pas prévenue;* parlant avec sa fille de quelques remèdes qu'elle devait prendre, je dirigeai ma main très-tendue sur la mère, *qui ne me voyait point,* depuis le sommet de la tête jusqu'au milieu du dos, en suivant la colonne vertébrale. Dès la troisième passe (ma main était distante de dix-huit pouces), elle s'écria, en se tournant brusquement : « Docteur, vous m'avez magnétisée : j'ai senti une chaleur brûlante depuis le sommet de la tête jusqu'au milieu du dos. Touchez mes mains, je suis tout en sueur. » Effectivement, elle était dans cet état, quoique, deux minutes auparavant, elle eût les mains très-fraîches et très-sèches. »

L'auteur cite encore une expérience faite sur une demoiselle de 16 ans, en parfaite santé, et qui, loin de croire aux effets magnétiques, se moquait de lui.

Ailleurs il dit qu'il avait magnétisé sept personnes qui avaient éprouvé des *effets sensibles;* il ajoute encore, une dame de 30 ans, fort gaie, et qui, l'ayant traité de visionnaire et de charlatan, le défia de lui produire le moindre effet. Le magnétisme



lui occasionna une attaque d'asthme convulsif hystérique, dont elle avait été atteinte il y avait dix ans, etc.

L'auteur ajoute qu'il pourrait présenter d'autres exemples aussi intéressants, mais que sa lettre est déjà trop longue, etc. Il ajoute (et ceci est remarquable) : « Vous penserez sans doute avec moi qu'il serait très-utile d'exposer avec candeur ce que les hommes doivent *craindre* et *espérer* du magnétisme, et d'examiner quelles précautions on doit prendre pour prévenir *les abus trop faciles*. »

Lettre troisième.

« Ma dernière lettre, monsieur, a dû vous montrer suffisamment l'énergie de cet agent dénommé *magnétisme animal*.

« Je ne vous ai présenté que des faits dont j'étais *témoin oculaire*; leur réunion, et la conviction qu'ils entraînent, donnent, à mon avis, un très-grand poids à cette multitude de phénomènes que j'ai aperçus dans le grand traitement établi chez M. Dutreich, d'après les principes et la méthode de M. Barberin. Là, *j'ai vu* précisément les mêmes phénomènes que j'avais excités par mes expériences particulières.

« Je peux cependant vous assurer, en restreignant dans les bornes les plus étroites l'assentiment intérieur que j'ai donné aux faits, que plusieurs malades que j'avais envoyés au traitement, soit des élèves de M. Mesmer, soit des élèves de M. Barberin, *ont été véritablement soulagés;* je tiens de science certaine que des hémiplégiques *ont recouvré le mouvement de leurs membres paralysés;* que l'attouchement bien dirigé *a dissipé,* comme par enchantement, *plusieurs douleurs très-vives;* que des personnes dont l'estomac et les intestins ne faisaient presque plus les fonctions, ont été évidemment soulagées, ont recouvré l'appétit, *et ont obtenu des digestions tranquilles et sans anxiété*. Je peux également vous assurer que la plupart des personnes atteintes de maladies nerveuses et convulsives, quoiqu'elles éprouvent des accès très-violents par l'influence du magnétisme animal, bien loin d'en être dégoûtées, *désirent ardemment d'être encore soumises à toute l'énergie de ce puissant agent*. »

L'auteur demande après cela : 1° si les effets attribués au magnétisme animal ne sont point de purs effets de l'imagination; 2° si, en supposant qu'on ne puisse pas tous les ramener à la réaction de l'imagination sur les organes du corps humain, on ne doit pas isoler, pour chaque observation, les effets de l'imagination.



Il avoue qu'il est peu de phénomènes du magnétisme animal qu'il ne puisse *calquer* sur des phénomènes produits par la seule imagination ; mais qu'il y a des effets de l'imagination bien plus étonnants que tout ce que le magnétisme présente. Ceux qu'il cite (pages 24, 25, 26, 27, 30 et 31), extrêmement curieux d'ailleurs, montrent évidemment qu'il n'entend, par le mot *imagination,* que ce que l'on désigne maintenant par ceux de *sympathie* et d'*antipathie*. En effet, quel rôle peut jouer l'imagination d'un homme qui se trouve mal, s'il y a dans la maison où il entre, un chat, un fruit, ou telle autre substance qu'il ne voit pas, ou qu'il ne peut sentir? Et les envies bizarres, et quelquefois si désordonnées, des femmes enceintes? Au reste, pour prouver que l'imagination n'agit pas toujours, il cite (page 32) le fait suivant :

« Une femme âgée de 33 ans, très-maigre, très-vive, ayant presque toujours les extrémités froides, vint à moi, après avoir été inutilement magnétisée par un des élèves de M. Mesmer, qui n'avait pas produit sur elle le moindre effet. Après trois reprises, elle m'assura n'avoir rien senti ; alors je m'avisai d'instruire sa fille, âgée de 11 ans, à diriger ses mains. Dès la seconde passe, cette femme fut frappée d'étonnement ; elle éprouva une chaleur très-vive dans la poitrine, et surtout au creux de l'estomac. Sa physionomie s'anima, et elle annonça sentir, pour ainsi dire, un nouvel ordre de choses. Je fis cesser l'opération, vu qu'une anxiété inexprimable commençait à la fatiguer ; cet état singulier dura presque toute la journée. Le surlendemain, son mari, qui avait été présent, me pria aussi de le magnétiser. Je lui annonçai que, quoiqu'il fût très-éveillé, il serait, avant trois minutes, plongé dans un sommeil profond : l'événement justifia ce que j'annonçais. Je le laissai endormi un quart d'heure, après lequel je l'éveillai en soutirant le fluide magnétique. Si quelqu'un doute de ce phénomène, je peux le faire parler à deux personnes sur lesquelles je l'ai excité, et que j'ai *endormies* et *réveillées à ma volonté*.

« Or, si ce phénomène est vrai, peut-on le rapporter à la réaction de l'imagination? »

Ces faits, analysés, suivis et discutés par un médecin de bonne foi, suffisent pour prouver la réalité du magnétisme, et pour empêcher de confondre tous ses effets avec ceux de l'imagination.



Lettre quatrième.

L'auteur expose dans cette lettre la manière dont il conçoit les lois de l'économie animale, et s'appuie, en passant, de quelques expériences magnétiques.

Un des passages les plus remarquables est celui-ci : « Portez les mains *bien tendues* sur la région hypogastrique ; tenez-les un moment dans cet état ; dirigez-les sur les cuisses, les jambes, à plusieurs reprises.... Cette manière de magnétiser produit, sur différents sujets, des *bâillements fréquents,* le *sommeil,* précédé d'une pesanteur sur les yeux, etc. »

Il dit quelques mots touchant une faculté que possédaient une grande partie des élèves de Mesmer et de d'Eslon, et que nous semblons avoir perdue : c'est la propriété de reconnaître la maladie de la personne qu'on magnétise, par la sensation qu'elle vous fait éprouver (1). Malheureusement les médecins, seuls en état de traiter cette importante question, n'ont rien écrit, ou du moins n'ont rien publié. Les seuls ouvrages dans lesquels il en soit question sont ceux de M. de Bruno (*des principes et des procédés du magnétisme animal,* tome I) et de MM. Bapst et Azaïs (*Explication et emploi du magnétisme*). L'on est tenté d'en conclure que ces auteurs ont trop généralisé des faits qui dépendent entièrement de leur organisation individuelle. *Voyez* également, sur le même sujet, le *Système universel* de Thilorier, article MAGNÉTISME.

Au reste, M. Gilibert cite une expérience fort curieuse de ce genre faite à l'école vétérinaire de Lyon. Un chirurgien magnétiseur s'y rendit avec quelques amateurs, qui l'aidèrent. Il demanda un cheval malade à mort, afin d'essayer si le magnétisme pourrait lui indiquer le siége de la maladie, par les sensations qu'il en éprouverait. Il opéra, et fit écrire le résultat de ses opérations. Puis on tua le cheval, on l'ouvrit sur-le-champ, et on reconnut la vérité de ce qu'il avait annoncé. Il est inutile d'ajouter que les antagonistes du magnétisme niè-

(1) Nous pensons que le Docteur fait erreur, mais qu'il a voulu seulement indiquer une propriété qui n'est point perdue, comme il semble le croire, et que les magnétiseurs praticiens de nos jours possèdent aussi : c'est la faculté, en passant les mains sur le corps ou à une petite distance du malade, *de sentir et de reconnaître le foyer ou siége du mal, sans cependant pouvoir apprécier positivement le genre de la maladie.* Ceci est déjà fort essentiel et fort utile, car le malade indique quelquefois un point douloureux, qui n'est souvent que la conséquence du premier, et de cette manière il peut induire en erreur le magnétiseur ou le médecin.

(Note de Lafontaine.)

rent, raillèrent, et défigurèrent cette expérience. Il en est également fait mention dans la brochure intitulée : *Réflexions impartiales*, etc. Lyon, 1784, page 9.

Après avoir indiqué la manière de faire quelques expériences magnétiques, il ajoute : « Si ces faits, *que je crois avoir vérifiés*, sont confirmés par une suite nombreuse d'expériences, non-seulement le magnétisme éclairera la thérapeutique, mais encore il sera le flambeau du diagnostic et du pronostic.

« Voilà, Monsieur, la somme des faits que l'on peut enchaîner sans se jeter dans des théories arbitraires ; vous voudriez sans doute que je m'expliquasse sur cette étrange sympathie d'un individu avec un autre ; que je développasse comment, par contact ou par rapprochement, on peut exciter sur le corps d'un de nos semblables de grandes révolutions, comme chaleur, fièvre, spasmes, convulsions, sommeil, etc. Pour cela, il faudrait connaître le principe vital que l'être des êtres nous a départi, l'essence de ce principe ; il faudrait savoir si c'est un fluide d'une nature spécifique qui possède des qualités particulières ; s'il agit à telle distance par contact ou sans contact ; il faudrait savoir si c'est un être immatériel pouvant non-seulement mouvoir et modifier la matière qui lui sert de moule, mais encore celle qui sert d'enveloppe au fluide vital.

« Vous connaissez, Monsieur, ma manière lente de raisonner, ne procédant que par des faits bien constatés ; je ne hasarderai donc aucune idée sur cette grande question. *Elle est peut-être insoluble*, parce qu'elle échappe à la subtilité de nos sens, et que, sur ce malheureux globe, toutes nos connaissances solides ne sont que des rapports bien constatés de nos sens. Voilà tout ce que j'avais à vous dire des connaissances magnétiques, etc. »

Lettre cinquième.

L'auteur commence par poser en principe que, pour juger des effets du magnétisme animal sur les maladies, « nous n'avons d'autre moyen que de bien saisir les révolutions qu'il occasionne *dans l'état de santé*, et d'en faire l'application à l'état de maladie.

« Or, comme toutes les maladies guérissables ne sont détruites que par l'énergie du principe vital ou de la nature, ainsi que le témoignent les observations des plus célèbres médecins de tous les temps ; que, de plus, ces maladies ne parviennent

à une fin heureuse que par la réaction du principe vital, excitant une fièvre générale ou particulière, tant nerveuse que vasculeuse, il s'ensuit que si le magnétisme animal pouvait développer, exciter ou modérer cette fièvre à la volonté du médecin, ce serait la vraie panacée, la véritable médecine universelle, qui, bien dirigée, ramènerait l'art de guérir à cette noble simplicité tant désirée par le petit nombre d'hommes de génie qui ont eu assez d'activité pour saisir en grand les phénomènes de la santé et de la maladie. »

Lettre sixième.

28 juillet 1784.

« ..... Je me suis rangé, Monsieur, à la suite de ce petit nombre d'hommes qui veulent voir sans passion, sans prévention. Je vous ai exposé sans fard et sans enthousiasme ce que j'avais éprouvé; je vous ai présenté des observations isolées et une masse de faits, et vous pouvez compter sur toutes les circonstances.

« Je vous ai encore avoué que je croyais avoir entrevu la réaction de l'imagination dans plusieurs phénomènes; mais en dépouillant quelques faits isolés, j'ai pensé que cette imagination ne pouvait avoir produit tout ce que j'avais aperçu.

« Parmi les malades qui se sont présentés aux deux appareils, j'ai connu des femmes attaquées depuis longtemps d'affections hystériques, des hommes et des femmes obstrués, paralytiques, attaqués de différentes douleurs rhumatismales, et plusieurs avaient l'estomac ruiné.

« Voici les exemples tels qu'ils me viennent :

« Un gentilhomme *paralytique,* pour lequel j'ai été consulté, ne pouvant mouvoir le bras gauche, magnétisé depuis trois semaines, se trouve évidemment mieux, et peut déjà un peu mouvoir les doigts.

« Une jeune femme *hemiplégique,* que l'on apportait au traitement de M. Dutreich, y vint d'elle-même à pied. C'est une des plus belles cures du magnétisme.

« Un *hémiplégique,* Bressan, a été véritablement guéri.

« Une fille offrait un *physconia* volumineux, le ventre était très-gros et dur. Par l'effet du traitement de M. Dutreich, qui lui causait des secousses très-fortes, elle a rendu par la vulve une étonnante quantité d'une gelée très-froide, et son ventre est aujourd'hui tellement diminué, qu'on ne la soupçonnerait pas d'avoir été malade, la carnation étant assez belle.



« Une dame, attaquée, depuis un an, de *maladies nerveuses*, digérant difficilement, sentant fréquemment des douleurs d'estomac avec oppression, anxiété, ayant perdu son embonpoint, s'est enfin décidée pour le magnétisme, et a été traitée par M. Orelut. Elle m'assure aujourd'hui qu'elle digère tout sans peine, sans s'astreindre à aucun régime; elle a le teint plus animé, me paraît moins maigre, a plus de forces et est plus gaie.

« Une demoiselle, au moindre bruit, était attaquée de *spasmes* et *convulsions*. Tous les matins, depuis sept heures jusqu'à huit, et tous les soirs, depuis cinq jusqu'à six, elle était attaquée *d'une toux convulsive;* plusieurs fois, dans la journée, son estomac et ses intestins entraient en spasme, et faisaient entendre un bruit très-singulier, comparable au murmure des pigeons, quelquefois à celui des grenouilles; d'ailleurs, des *maux de tête affreux* la tourmentaient presque sans cesse; elle sentait dans la poitrine des *déchirements* et des *ardeurs insupportables :* on avait essayé inutilement les remèdes les plus efficaces; j'ai été son médecin. A peine fut-elle magnétisée quelques jours par M. Barberin, et ensuite par M. Dutreich, que ses toux et murmures cessèrent. Les spasmes ont aussi disparu, de même que les douleurs de tête et les ardeurs de poitrine.

« Ce petit nombre de faits, *que j'ai bien constatés*, nous prouvent au moins que, entre les mains d'un habile médecin, le nouvel agent peut coopérer à la guérison de plusieurs maladies; mais assurer qu'il les peut guérir toutes, ce serait folie.

« Dans les maladies aiguës, où, le plus souvent, le principe vital réagit avec tant d'énergie que nous devons sans cesse travailler à modérer ses efforts, je crains que ce magnétisme ne puisse être employé avantageusement; que dans les cas plus rares, où l'affaiblissement, la faiblesse exigent nos cordiaux, nos excitants, nos toniques, je crois du moins qu'il faut beaucoup de savoir et de prudence.

« Quant aux maladies chroniques, le magnétisme, excitant une fièvre momentanée que l'on peut renouveler à volonté, nous promet beaucoup plus de ressources, d'autant mieux que, comme je vous l'ai déjà dit, l'art d'exciter cette fièvre a toujours été un des premiers *desiderata* des praticiens.

« Le mesmérisme, au premier coup d'œil, m'a paru une charlatanerie : examiné de plus près, il m'a offert *des effets incontestables,* que j'ai d'abord attribués à l'imagination; enfin,



ces faits, mieux vus, m'ont paru dépendre d'un grand principe reconnu par les anciens, oublié par les modernes. »

L'auteur trace aux magnétiseurs la marche qu'ils doivent suivre pour porter la conviction dans tous les esprits. Il veut que le magnétisme soit pratiqué par des médecins, et qu'on fasse connaitre franchement le résultat des traitements; « car, ajoute-t-il, il ne suffit pas de pallier les maux, de faire cesser des convulsions, des douleurs; tôt ou tard la maladie reparaît sous sa première forme, ou, déguisée, présente un aspect plus terrible; et parmi les prétendues guérisons mesmériennes, j'en connais de telles. »

Lettre septième.

« Depuis ma première lettre, les expériences se sont multipliées : j'ai eu moi-même occasion d'en réitérer de nouvelles. Une des plus intéressantes a été d'exciter avec une plante magnétisée les mêmes phénomènes qu'avec la main; de donner, par le magnétisme, du mouvement à plusieurs plantes sensitives de la famille des papilionacées. »

L'auteur, parlant ensuite de la nécessité de remettre ce puissant agent dans les mains des médecins les plus éclairés, cite quelques exemples de l'abus des expériences. Les deux suivants nous paraissent devoir être mentionnés :

« Que le magnétisme soit l'effet de l'imagination ou d'un fluide particulier, toujours est-il vrai qu'après son application on voit succéder plusieurs révolutions dans les sujets magnétisés. Les personnes sujettes aux convulsions en éprouvent des accès plus violents, qu'on appelle *crises*. *J'ai vu* un médecin épileptique tomber dans son accès sous la main de celui qui le magnétisait. J'ai vu des femmes hystériques tomber promptement en défaillance, ou être attaquées de mouvements convulsifs; quelques sujets sont endormis, et restent pâles pendant ce sommeil séducteur; les pulsations diminuent de quart d'heure en quart d'heure. Un médecin *incrédule* sur le magnétisme a été si bien secoué, qu'il a passé toute une nuit agité par la fièvre, la chaleur et l'oppression. Aussi fut-il obligé, le lendemain, de convenir de l'énergie de l'agent; d'ailleurs ce médecin offre les formes du corps le plus athlétique, etc. »

1784. Dr GILIBERT.

Il fallait du courage et une conviction bien profonde pour



publier en 1784, une déclaration aussi éclatante; il est vrai que la conviction du docteur Gilibert était basée sur de nombreuses expériences sérieusement observées, et sur des guérisons obtenues par lui-même.

Le Docteur avait voulu s'éclairer, et il était arrivé à la conviction de l'existence et de l'utilité du magnétisme, après des études et des observations sérieuses, comme il en sera de tout homme qui étudiera le magnétisme sans prévention.

Une opinion aussi franchement et aussi consciencieusement déclarée, devrait donner à penser aux jeunes médecins de nos jours, qui, en sortant de l'école, nient le magnétisme et le traitent de charlatanisme, au lieu de l'étudier. — Ces messieurs n'ont pas cependant conquis toutes les sciences, et ils devraient savoir et se souvenir que les médecins réputés les plus savants, et dont quelques-uns ont été leurs professeurs, non-seulement ne repoussaient pas le magnétisme, mais y croyaient et le pratiquaient.

Pour leur rafraichir la mémoire, et le leur faire connaitre, s'ils l'ignorent, nous ferons suivre ces lignes d'un article du *Moniteur français*, publié en 1816; ils y verront que les médecins haut-placés par leur science dans tous les pays, admettaient le magnétisme et tous ses phénomènes, et qu'ils s'en servaient comme d'un moyen de guérison dans divers cas de maladie.

Ch. LAFONTAINE.

EXTRAIT DU MONITEUR DU 24 JUIN 1816.

SCIENCES. — MÉDECINE.

« Lorsqu'en 1784 l'Académie des sciences se prononça contre le magnétisme, le principe en était également inconnu à ses enthousiastes et à ses détracteurs : l'Académie ne put examiner que ce qu'on lui présentait; elle reconnut des effets extraordinaires, mais elle jugea que la théorie était fausse, que les procédés étaient insignifiants et ridicules, et que les traitements publics avaient beaucoup d'inconvénients. Elle eut parfaitement raison.

« Maintenant il n'existe plus rien de cette théorie ni de ces procédés : il n'y a plus de traitements publics. Le magnétisme, tel qu'on le considère aujourd'hui, n'a donc aucun rapport avec ce qu'on nommait ainsi en 1784. Les observations con-



tinuées pendant trente ans en ont changé la doctrine et fait connaître les phénomènes. Il est temps de porter la lumière dans cette nouvelle partie de la physiologie, pour qu'elle ne puisse plus être livrée à des ignorants et à des enthousiastes. Les folies de quelques hommes ne doivent pas empêcher qu'on ne cherche à démêler la vérité, à la séparer des erreurs qui l'environnent, à prévenir les abus d'une pratique qui n'est pas exempte de dangers, lorsqu'elle est en mauvaises mains. C'est ce qu'on a senti dans d'autres pays; c'est ce qui a déterminé M. Deleuze à écrire son histoire critique du magnétisme.

« Avant et après la publication de cet ouvrage, il en a paru plusieurs dans lesquels on soumet le magnétisme à un nouvel examen, et des hommes instruits ont constaté les faits et répété les expériences de toutes les manières.

« A Berlin, il y a un traitement dirigé par des médecins; M. le docteur Kluge y fait un cours de magnétisme pour l'instruction des élèves en médecine, et il a publié un ouvrage très-méthodique et très-savant dans lequel il en expose les principes. M. Wolfrath, médecin, jouissant d'une grande réputation, traite par cette méthode un grand nombre de malades. Il vient de faire imprimer l'ouvrage posthume de Mesmer, qu'il a accompagné de notes critiques.

« M. W. Huffeland, premier médecin du roi de Prusse, après avoir été l'antagoniste du magnétisme, s'est authentiquement déclaré en sa faveur : il a inséré dans son journal plusieurs observations dont il reconnaît la vérité. Parmi ces observations, il en est une très-curieuse du docteur Klein, premier chirurgien du roi de Wurtemberg.

« M. Stiéglitz, médecin du roi d'Angleterre à Hanovre, et savant distingué, vient aussi de publier un ouvrage qu'on dit rempli de faits bien observés.

« MM. E. Gmélin, Weinhold, Tréviranus, Bœckmann, Fréd. Huffeland, professeur à Iéna, et plusieurs autres médecins et naturalistes connus, sont au nombre des soutiens du magnétisme; ils diffèrent sur les explications physiologiques, tous sont d'accord sur la réalité des phénomènes.

« Le docteur Reil, professeur à Halle, mort depuis peu à Berlin, si connu par son traité des fièvres, et dont il est inutile de faire l'éloge, a constaté par des observations exactes et réitérées, les faits les plus extraordinaires.

« Dans plusieurs villes de Suède et d'Allemagne, le magnétisme est étudié avec zèle, et l'on va peut-être trop loin.



« Le savant Sprengel, auteur de l'histoire de la médecine, de celle de la botanique, et d'une physiologie très-estimée, a reconnu dans ce dernier ouvrage tous les phénomènes du magnétisme ; il a consacré un long chapitre à les exposer.

« A Pétersbourg, M. Stoffregen, premier médecin de l'impératrice de Russie, ayant été convaincu de l'efficacité du magnétisme, dans certains cas, a traité plusieurs malades avec beaucoup de succès. Il pense comme MM. Huffeland et Kluge, qu'il faut bien se garder de faire un jeu d'un instrument plus ou moins actif selon le degré de sensibilité des nerfs ; et qu'il est nécessaire d'avoir des connaissances médicales et physiologiques pour en diriger convenablement l'emploi.

« M. Muller, médecin de l'empereur de Russie, actuellement à Paris, est absolument dans les mêmes opinions.

« C'est aussi le sentiment de M. Deleuze, qui a voulu écarter d'une science encore imparfaite, le merveilleux et l'enthousiasme, et la lier aux autres sciences physiques. Dans un nouvel écrit qu'il vient de publier, il demande qu'on fasse l'essai du magnétisme dans un hôpital où les médecins seraient seuls chargés de l'exercer. Il indique les moyens de réussir, d'éclaircir les doutes, de détruire les erreurs, d'empêcher les abus, et de fixer l'opinion sur le parti qu'on peut tirer de cette découverte, qui, après avoir pris naissance en France, sera comme tant d'autres, mise à profit dans les pays étrangers, avant de revenir chez nous.

« Il paraît que plusieurs médecins distingués et plusieurs membres de l'Académie des sciences de Paris reconnaissent aujourd'hui la réalité de l'agent : c'est à eux d'empêcher qu'on n'en fasse un usage indiscret, et d'apprécier à leur juste valeur les phénomènes qu'il produit, pour qu'on ne les associe plus aux rêveries les plus étranges. »

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Une petite chicane. — La *Société de Magnétisme*. — Excursions aériennes des noctambules. — M. *Henri Delaage*. — Croquis et esquisse photographique.

Paris, 10 novembre 1862.

Du choc des opinions jaillit la lumière. C'est sur cet axiôme que s'appuient les corps législatifs ; c'est le principe des sociétés savantes et de toutes les assemblées délibérantes ; il définit leur mission, il explique leur but.



Mais comme ici-bas toute médaille a son revers, il faut bien s'attendre à ce que du choc des opinions humaines ne jaillisse pas toujours une lumière pure. Parfois elle éclate en flammèches dévastatrices; bénissons-la quand elle s'épand en feux-follets, comme dans la *Société de magnétisme de Paris*.

C'est, du reste, le péché mignon de tous les corps délibérants : il s'appesantit sur la lettre, se laisse entrainer par de brillants sophismes, remet en question les faits acquis, ergote sur des hypothèses, éternise les discussions oiseuses; et souvent l'objet qu'on veut éclaircir, battu par le flot des rhéteurs, roulant de doute en doute, de sophisme en sophisme, retombe sur son point de départ comme le rocher de Sisyphe....

Mais voilà un exorde bien ambitieux pour une toute petite chicane que j'ai à faire à la *Société de magnétisme,* à propos de sa conférence du 9 octobre.

M. d'Arbaud, de Cahors, avait envoyé à la Société une question ainsi posée :

« Il n'est pas d'effet sans cause; autrement dit, chaque phénomène a sa raison d'être. Partant de ce principe, je me demande pourquoi les noctambules naturels errent de préférence sur les toits et dans les endroits élevés plutôt qu'à la surface du sol ou dans les lieux bas. On alléguera peut-être que les noctambules agissent ainsi parce que, dans la plupart des cas, ils trouvent les portes du rez-de-chaussée fermées et ne peuvent sortir. Mais cette raison est inadmissible, car j'ai connu bon nombre de noctambules parfaitement libres de sortir de leur habitation, et qui néanmoins préféraient grimper sur les toits et sur les arbres, obéissant en cela à une force mystérieuse. Quelle est cette force, et comment s'exerce-t-elle? Là est la question. Le magnétisme terrestre ne jouerait-il plus un rôle quelconque dans la manifestation de ce phénomène? »

Cette question a eu les honneurs de la discussion dans la séance du 9 octobre.

Quelques magnétistes et membres honoraires ont donné leur opinion par correspondance, d'autres l'ont émise séance tenante. Chacun, à l'exception d'un seul peut-être, semblait accepter le fait signalé par M. d'Arbaud comme une prémisse indiscutable. Les uns attribuaient les instincts ascensionnels des noctambules à l'électricité statique du globe, les autres aux forces attractives de la lune, d'autres enfin au besoin d'un air plus éthéré et plus facile à respirer.



En vain un des vice-présidents, M. A. Bauche, demandait qu'avant toute discussion on acquît la certitude de la *préférence des noctambules pour les endroits élevés;* la délibération alla son train et ne fut close que pour être reprise plus tard.

Il est vrai que, sur la proposition de M. Dureau, cette clôture fut ensuite modifiée dans les termes suivants :

« La Société se réserve d'examiner la question de M. d'Arbaud dès qu'une statistique quelconque sera parvenue à sa connaissance..... »

Mais une statistique *quelconque,* dût-elle se produire à une époque prochaine, donne-t-elle une certitude complète? Jugez maintenant, *à fortiori,* si cette délibération du 9 octobre a été intempestive et oiseuse!.... N'est-ce pas perdre son temps — tranchons le mot, — n'est-il pas insensé de rechercher les causes d'un fait dont la réalité n'est pas encore démontrée? Et quelle que soit la confiance que peuvent inspirer les observations de M. d'Arbaud, doivent-elles engager la conviction d'une assemblée, servir de base à une règle et déterminer un vote?...

J'ai voulu chicaner un peu la *Société de magnétisme.* C'est fait. Parlons d'autre chose.

Une dame, — une lectrice assidue de ce journal, — c'est ainsi qu'elle signe, — ayant plusieurs fois déjà entendu parler de M. *Henri Delaage,* m'écrit pour me demander ce que c'est que M. *Henri Delaage,* et quel rôle il joue dans le monde magnétique.

Je n'ai rien à refuser à une dame, et je vais tâcher de satisfaire notre charmante lectrice; — je dis *charmante* à tout hasard, et elle ne viendra pas me démentir.

Avant de donner la photographie de M. Henri Delaage, essayons de donner un petit croquis au point de vue littéraire. Nous empruntons ces lignes, d'une bienveillance extrême, à M. Alexis Dureau :

« M. Henri Delaage est plus et mieux qu'un écrivain fécond, il est poëte parmi les magnétistes prosateurs. Il possède, ce qui est rare de nos jours, un style suave et mélodieux, un langage correct et élégant, priviléges accordés par les muses à quelques heureux enfants de la terre.

« Henri Delaage est mystique, spiritualiste. — Spiritualiste non pas à la manière de Swedenborg, mais seulement comme un orthodoxe chrétien un peu enthousiaste, et cette conviction de l'écrivain suffit à elle seule pour donner à ses ouvrages un parfum poétique. — Je viens de dire, cette conviction de *l'écrivain.*



« On a reproché à l'auteur d'être prolixe et nuageux; les sujets qu'il traite sont un peu la cause de ce défaut, qui n'en est même pas un, puisque beaucoup de lecteurs voient là, au contraire, une qualité; et puis d'ailleurs M. Delaage n'écrit ni des traités, ni des méthodes d'enseignement, ne soyons donc point trop sévères pour cette petite imperfection, qui disparaitrait d'ailleurs, si l'auteur voulait s'en donner la peine. Nous le lui conseillons. »

J'ai peur que M. Delaage n'ait pas encore profité de cet excellent conseil d'Alexis Dureau.

Maintenant, si vous voulez connaître notre homme sous toutes ses faces, permettez-moi de reproduire une petite esquisse photographique publiée par votre serviteur dans sa *Chronique du fluide*, et que maint lecteur avait prise pour un portrait de fantaisie :

C'est vers 1847 qu'on a vu surgir dans les cercles mesmériens un jeune amateur de magnétisme, qui, de même que M. Alexandre Dumas, juge la science de Mesmer avec son imagination.

J'ai nommé M. Henri Delaage. Je n'établis ici aucun parallèle littéraire, cela va sans dire; je constate une simple analogie entre deux hommes qui voient les phénomènes magnétiques à travers leur fantaisie.

Qu'est-ce que M. Henri Delaage? Est-ce un gnome? un sylphe? un farfadet?

C'est M. Henri Delaage. C'est le prophète de la décadence.

Des magnétiseurs m'assurent avoir connu M. Henri Delaage bien avant 1847. Quelques vétérans même affirment l'avoir vu se glisser dans les réunions mesmériennes du temps de Puységur et Deleuze.

C'est donc à tort que je vous désigne M. Henri Delaage comme un *jeune* amateur de magnétisme. M. Henri Delaage n'a pas d'âge : c'est un être mystérieux, un type fantastique, et ceux qui se figurent qu'il date du commencement de ce siècle pourraient bien commettre une erreur de plusieurs centaines, de plusieurs milliers d'années. M. Henri Delaage doit avoir été contemporain des Mages de la Perse : c'est peut-être le comte Saint-Germain lui-même, que nous croyons mort depuis 1784. Alors il aurait assisté aux noces de Cana.

Tous les jours je rencontre M. Henri Delaage sur les boulevards, dans les théâtres, aux concerts, dans les salons, — où ne le rencontre-t-on pas? — Je l'aborde, je lui souris, mais le

malaise et l'effroi sont au fond de mon âme ; le contact de cet homme me fait peur, car cet homme sait tout, voit tout, il est partout. Lui seul possède cette merveilleuse faculté que le ciel a refusée aux enfants de la terre, ce précieux don de l'ubiquité qui permet à un être de se transporter en chair et en os sur plusieurs points à la fois dans la même minute, dans la même seconde : distance, barrière, obstacle physique, entrave morale, tout disparaît, et les moments se succèdent sans l'atteindre ; il est ubiquiste dans le temps comme dans l'espace; et c'est ce qui me fait croire qu'il a existé de toute éternité.

Le matin, Henri Delaage assiste à l'inauguration d'un chemin de fer, à une séance d'académie, à une réunion d'artistes, à un raoût littéraire ; le soir, vous le voyez aux premières représentations, dans les salons du monde musical et dans les cercles magnétiques ; on l'aperçoit à la même heure au faubourg St-Germain, au faubourg St-Honoré, à la Chaussée-d'Antin. Partout où s'élève un pupitre, où s'épanouit un gosier, où s'agite un orateur, où s'inaugure un journal, où se crispe une extatique, où se révèle un *medium,* vous voyez se dessiner la figure de Henri Delaage.

Henri Delaage apparaît aussi avec une ardeur significative, — je dirai presque infernale, — aux lieux où bourdonnent les masses populaires, et il reste calme et placide au milieu des plus formidables événements. Le 24 février 1848, on l'a vu à la Chambre des députés, à côté de la duchesse d'Orléans. Le 15 mai il envahissait avec la foule la salle de l'Assemblée nationale et se plaçait à côté du fameux pompier.

Vous le rencontrez à la fois chez Regazzoni, chez Alexis, chez M. de Rovère, au Waux-Hall, à la Redoute et dans les salons de M. Delamarre. Il est au mieux avec M. Alexandre Dumas, tutoie Théophile Gautier, arpente le foyer de l'Opéra avec Fiorentino, fait des mamours au docteur du Planty et vit dans la familiarité du baron du Potet, quoiqu'il s'en défende comme un beau diable.

Il connaît toutes les somnambules de Paris ; toutes ont eu de ses cheveux. Et quels cheveux !

En vérité, cet homme n'a rien de terrestre. Voyez cette chevelure vague, vaporeuse, indescriptible, ces yeux phosphorescents, fascinateurs, ce regard de chat sauvage, cette bouche imbibée d'enthousiasme où le sourire est éternellement en suspension, et comme figé par une puissance occulte ! Voyez ce nez chaldéen, arménien, ces narines vibrantes, fatidiques !



sont-ce là les narines d'un simple mortel, je vous le demande?

Du reste, Henri Delaage ne vous regarde pas comme vous regarderait un être ordinaire. Il est enchanté et distrait à la fois, il écoute ici et ailleurs, regardant près et loin, souriant à ce qu'il voit et à ce qu'il ne voit pas.

Mais ai-je besoin de vous rappeler les traits de cet être mystérieux? Ils sont gravés dans tous les souvenirs. Il n'est pas un enfant de Mesmer qui ne connaisse Henri Delaage. Tous vous l'avez vu, soit dans nos séances, soit dans nos fraternelles agapes du 23 mai, où maintes fois sa parole inspirée tombant de ses lèvres frémissantes sous la forme d'un toast, éclatait comme la foudre dans la salle du banquet, et provoquait l'enthousiasme et les grincements de dents.

Je dis que tout Paris connaît Henri Delaage. Et le moyen de ne pas le connaître? son image vous poursuit à chaque angle du boulevard : partout vous rencontrez son portrait lithographié, photographié, gravé, colorié. Il se présente à vous sous toutes les formes, dans toutes les attitudes.

Mais enfin, direz-vous, que nous fait cet homme? quels sont ses titres auprès du monde magnétique? Nous avons son signalement. Montrez-nous ses papiers. J'arrive à ses papiers.

Pendant que M. Alexandre Dumas et quelques autres écrivains exploitent l'élément magnétique dans l'intérêt de leurs fictions romanesques, Henri Delaage se sert du même élément au profit de ses mystiques élucubrations et de ses voyages à travers les sciences occultes. Depuis huit ou dix ans il entasse volume sur volume sans jamais se lasser. Ses écrits ont un cachet tout particulier, une couleur *sui generis,* une étiquette spéciale. Sont-ce des romans? Non. Est-ce de l'histoire? Pas davantage De la philosophie? de la physiologie? du mesmérisme? Rien de tout cela. Les livres de Henri Delaage ne sont ni romanesques, ni scientifiques, ni magnétiques. Ce sont les livres de Henri Delaage.

Et l'énoncé de leurs titres seul suffit pour vous faire soupçonner ce qu'il y a dans cet homme d'hypernaturel et d'effrayant :

Perfectionnement physique de la race humaine;

Le Monde occulte;

L'Eternité dévoilée, ou vie future des âmes après la mort;

Doctrine des sociétés secrètes depuis les mystères d'Isis jusqu'à nos jours;

Les Ressuscités au ciel et dans l'enfer;



Le Monde prophétique, ou moyen de connaître l'avenir.

J'en passe deux ou trois peut-être.

Le style de Henri Delaage est chatoyant, il reflète les couleurs de l'arc-en-ciel. Chacune de ses phrases a quatre mètres carrés avec bordure indienne, dessins perses et liserés bibliques. C'est du saint Augustin, c'est du Lacordaire, du Paracelse et du Nostradamus.

Il y a quatre ou cinq ans, chaque écrit de Henri Delaage plongeait les masses dans une nouvelle stupeur. Aujourd'hui, hélas! le public est tellement habitué à ces livres qu'il ne s'en émeut pas plus que si c'étaient des brochures politiques du docteur Véron. Vainement M. Henri Delaage a fait réimprimer tout récemment son *Monde occulte* avec une couverture rouge, couleur de feu, nuance du diable ; le public reste froid devant cet accident de librairie, passe outre, et laisse *le Monde occulte* se morfondre dans ses cryptes. Entre nous, cette indifférence publique m'épouvante : c'est à mes yeux le plus sinistre de tous les symptômes, et je commence à croire à la fin du monde.

JULES LOVY.

JURY MAGNÉTIQUE.

CONCOURS DE 1863. — Une médaille d'argent ou de bronze sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : INDIQUER LES MEILLEURS MOYENS D'AFFERMIR LE MAGNÉTISME DANS LA VOIE SCIENTIFIQUE.

Les mémoires devront parvenir avant le 1er avril 1863. Ils pourront être écrits en français, anglais, allemand, italien, espagnol, et seront insérés s'il y a lieu. Le nom de l'auteur devra être sous enveloppe cachetée, sur laquelle se trouvera un signe ou une épitaphe reproduite sur le mémoire.

Adresser les pièces au bureau du journal, ou au rapporteur de la commission du jury, M. A. S. Morin, 51, rue St-Louis-en-l'Ile, Paris.

(*Union magnétique.*)



AVIS.

M. *Lafontaine* se proposant de donner cet hiver quelques séances de magnétisme expérimental, engage les jeunes filles qui désireraient être magnétisées pour devenir somnambules, à se rendre de onze heures à midi chez lui, quai des Bergues, 31.

Toasts et chansons magnétiques ; souvenirs des banquets de Mesmer, par M. Jules Lovy ; une brochure, 50 centimes. Chez l'auteur, Galerie Colbert, Escalier A, Paris, et chez M. Lafontaine, quai des Bergues, 31, à Genève.



PRIX DE L'ABONNEMENT :

Genève. . . . . 5 fr.
Suisse, Savoie, Piémont, France, Belgique, Italie. 6 fr.
Angleterre, Amérique, Allemagne. . . . . . 10 fr.

Les abonnements se font pour un an, du 15 avril 1862 au 15 mars 1863. — Le numéro séparé se vend 1 fr.

ON S'ABONNE :

A GENÈVE, chez M. Lafontaine, quai des Bergues, 31.
A PARIS, chez M. Germer-Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 17.
A FLORENCE, chez MM. Cammelli frères, libraires, place du Grand-Duc.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. LAFONTAINE.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —



LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

Paraissant le 15 de chaque mois par livraison de 16 à 32 pages in-8.

Prix : 5 fr. par an.



Ce qui était mystère est devenu lumière et bienfait pour tous.

N° 9. — 4me ANNÉE. — 15 DÉCEMBRE

GENÈVE
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Quai des Bergues, 31

1862



N° 9. 15 Décembre 1862. 4me Année.

LE MAGNÉTISEUR

LES EXTATIQUES D'AMASSIA (Turquie).

Pendant que les montagnes de la Savoie, à peu de distance de Genève, offrent le spectacle d'une démonomanie épidémique, dont les victimes sont connues sous le nom de possédées de Morzine, — il vient de se manifester, bien loin de nous, à Amassia, en Turquie, une épidémie de monomanie religieuse dont les principaux caractères sont des visions extatiques, des apparitions de Dieu, du Christ, du Saint-Esprit, etc.

En Turquie comme en Savoie, les premières manifestations épidémiques de cette nature ont été provoquées par des prêtres qui, par ignorance, par fanatisme, ou par d'autres motifs peu honorables, recouverts du manteau de la religion, ont fait sortir d'un accident isolé et maladif, des résultats désastreux qui envahissent et déciment des populations ignorantes et superstitieuses.

Ici, c'est le curé de Morzine, qui en exorcisant une enfant, chez laquelle un état somnambulique s'était déclaré après une frayeur accidentelle, bien suffisante pour déterminer tout naturellement une perturbation physique, — c'est, disons-nous, le curé de Morzine qui, afin de chasser, dit-il, les démons dont elle est possédée, frappe l'imagination de l'enfant et de toute une population par des exorcismes et des cérémonies religieuses bien faites pour impressionner des natures ignorantes et superstitieuses. De là, nouveaux accidents nerveux chez les autres enfants témoins de ce spectacle, et les exorcismes allant leur train, enfants et jeunes filles tombent en convulsions; dès lors les accidents se multiplient, se renouvellent à la moindre provocation.

Au cri d'une chouette, à la vue d'un serpent ou d'une peau de bête, au passage du carrefour où deux chemins se croisent, au hurlement d'un chien, à la rencontre inopinée d'un homme parfaitement inoffensif, voilà de jeunes filles qui s'effraient, tombent en crise, jettent des cris affreux, se roulent par terre,



exécutent sur les plus grands arbres une gymnastique effrénée et de fantastiques évolutions, et se déclarent poursuivies, envahies par le démon. Ces accidents, provoqués par la frayeur et l'imagination, se multiplient par les exorcismes et les aspersions d'eau bénite, et grâce à M. le curé de Morzine, toute la population d'une partie des montagnes savoisiennes se croit endiablée. Cette épidémie devient tellement désastreuse, que plusieurs en meurent,... et les choses en sont encore là, au moment où nous écrivons.

Là bas, en Turquie, nous voyons aujourd'hui des faits entièrement analogues. Voici une femme nerveuse qui va de très-bon matin à l'église; elle n'a pas assez dormi, tout en priant elle tombe dans cette somnolence où le rêve est mélangé d'hallucination; elle arrive à une exaltation nerveuse et mystique, qui la plonge dans l'extase; et c'est dans cet état qu'elle raconte ses rêves, ses hallucinations, ses visions, ses entretiens avec le Christ, avec le Saint-Esprit, etc.; elle tombe ensuite en catalepsie. On s'effraie, on l'emporte chez elle, accompagnée d'un prêtre ignorant et ivrogne, qui, sous l'influence des vapeurs alcooliques, est le premier à signaler la grâce de Dieu dans ce fait si simple et si naturel.

Cette femme, toujours dans le même état de catalepsie, voit de sa chambre ce qui se passe dans toute sa maison; elle mêle les faits réels à ses visions maladives. L'autorité ecclésiastique arménienne, informée de ces faits, se laisse à son tour entraîner au fanatisme ou à une spéculation religieuse, et reconnait cette femme pour une inspirée du Saint-Esprit.

Grâce à cette décision, et à toutes les ordonnances de jeûnes, de prières, aux défenses de se parer et de mettre tel ou tel soulier, qui ont été lancées, on a provoqué chez les jeunes femmes cette exaltation, et, qui plus est, cette coquetterie mystique qui donne à la femme, quelque soit son pays, sa religion, le désir de paraître un être exceptionnel. Aussi ces mesures ont-elles déjà produit six extatiques. L'épidémie est à son début, et nous ne craignons pas d'être au-dessus de la réalité, en annonçant pour notre premier numéro une centaine d'extatiques.

Ch. Lafontaine.

Voici l'article de notre abonné correspondant de Smyrne qui a donné lieu aux réflexions que nous venons d'exprimer :



« Amassia, 9 octobre 1862 (Turquie d'Asie) [1].

« Un cas de monomanie religieuse vient de se déclarer dans la personne d'une femme arménienne non unie. Par la nature de ses révélations et des apparitions célestes qu'elle prétend avoir eues, cette femme a plongé notre crédule et superstitieuse population dans un deuil si profond, qu'on dirait qu'on assiste à la prédication de Jonas et à la pénitence des Ninivites.

« Voici dans quelles circonstances la pauvre illuminée a fait ses révélations :

« Elle s'était rendue à l'église pour assister à un baptême, en qualité de marraine : les prêtres n'étant pas encore arrivés (il était de très-bon matin), elle se mit à prier avec une extrême ferveur ; elle tomba dans des transports extatiques si prolongés, qu'elle eut une foule d'hallucinations, soit du côté de la vue, soit du côté de l'ouïe. Dès que son esprit put se recueillir, elle s'empressa d'exposer, avec une grande exaltation, le récit de ses visions célestes.

« Elle raconte que Jésus-Christ lui est apparu, et lui a dit être fortement irrité de ce que ses élus d'Amassia se sont partagés en trois sectes différentes ; c'est ce qui l'a déterminé à châtier sévèrement cette population par un fort incendie en 1854, et par un torrent destructeur en 1862. Il a ajouté que si, à la prédication de cette femme, ils ne s'amendaient pas par une dure pénitence, il enverrait d'autres calamités beaucoup plus désastreuses. Le Christ lui fit voir les plaies de ses mains et de ses pieds, en disant que les habitants d'Amassia lui renouvelaient chaque jour la douleur de ses blessures, tandis que les juifs ne l'avaient fait souffrir qu'une seule fois. Enfin, elle raconte que des anges lui ont fait voir le paradis et l'enfer, et lui ont donné de grands détails sur la béatitude des âmes destinées au séjour céleste et sur les tribulations affreuses de ceux qui seront condamnés aux flammes.

« L'autorité ecclésiastique arménienne d'Amassia a pris, au sujet de cette femme, des mesures qui me semblent peu en rapport avec l'esprit progressif de la nation. Elle a reconnu que cette femme, depuis ses visions célestes, est inspirée par le Saint-Esprit, et que nous lui sommes redevables de pouvoir,

1. Amassia ou Amassieh est bâtie sur la rivière *Yechil ermak* (Rivière verte), l'ancienne Iris. Cette ville, qui se trouve à 133 kilomètres au sud de Samsoun, a été la patrie de Mithridate et de Strabon. Il y a là beaucoup d'antiquités ; des cavernes taillées dans le roc sont considérées comme étant les sépultures des anciens rois du Pont.



grâce à ses révélations, échapper à la catastrophe dont le Seigneur nous menace.

« En conséquence de cette grâce divine, ladite autorité ecclésiastique a décidé :

« 1° Que tous les Arméniens des deux sexes demeurant à Amassia, devront scrupuleusement faire carême pendant huit jours consécutifs, et consacrer cette huitaine à des prières nocturnes qui auront lieu dans les églises de la ville ;

« 2° Défense est faite aux femmes de faire parure de leurs cheveux et de porter des souliers à l'européenne : elles doivent se contenter de la chaussure du pays, en cuir jaune, et paraître en public coiffées comme si elles avaient la tête rasée.

« Un torrent, descendu des montagnes de Tokat, a heurté avec une si grande force contre un quartier, que quinze maisons ont été détruites de fond en comble : trois personnes ont péri. »

Un journal arménien, aussi de la même capitale, *le Masis,* tout en confirmant l'authenticité de la correspondance que nous venons de lire, ajoute ce qui suit :

« Notre correspondance particulière nous fait part encore qu'après avoir transporté chez elle l'extatique dans un état d'assoupissement et d'insensibilité complets, on s'est hâté de la faire communier, craignant peut-être que cette léthargie ne se prolongeât au-delà des bornes. Le prêtre, après avoir avec peine administré le Saint-Sacrement, s'est retiré, et voulut, on ne sait par quelle nécessité, prendre un verre d'eau-de-vie.

« La cataleptique pourtant se réveilla après quelque temps de sa profonde léthargie et raconta les visions qu'elle avait eues, en ajoutant que Jésus-Christ a été excessivement fâché de voir le prêtre boire de cette eau spiritueuse.

« A cette révélation, le ministre du Seigneur, terrifié, s'est empressé de communiquer à l'évêque de la ville tout ce qui venait de se passer, et ce dernier, à cette occasion, avait commandé les susmentionnées prières, etc., etc.

« Le nombre des femmes extatiques par contagion s'est élevé jusqu'à six. »

J'espère, dans peu, avoir à ce sujet des nouvelles plus détaillées encore ; en attendant, j'ai publié dans les journaux arméniens une explication scientifique, afin d'éclaircir la question et de tranquilliser l'esprit public.

C. Constant.

Membre de la Société asiatique de Paris.

Smyrne, ce 6 novembre 1862.



FRAGMENTS DES MÉMOIRES INÉDITS D'UN MAGNÉTISEUR.

. . . . En 1848, je passai l'hiver à Florence, où je donnai quelques séances expérimentales qui furent très-suivies. J'y étais arrivé sans somnambules, et ce furent quelques peintres et le célèbre sculpteur Bartolini qui me procurèrent des jeunes filles. Ce dernier m'adressa un de ses meilleurs modèles, la jeune Maria, âgée de 16 ans, fille lymphatique et peu nerveuse, quoique italienne. En effet, la vie indolente de la classe ouvrière, et sa nourriture peu substantielle, produisent peu de sang et développent encore moins le système nerveux; aussi une grande partie de cette population reste étiolée, non pas, à la vérité, comme en France ou en Angleterre, mais assez cependant pour qu'on ne reconnaisse point chez certains individus la richesse du sang italien.

Dès la première séance je parvins à endormir la jeune fille. Je lui tins les pouces pendant une heure entière, le regard fixé sur l'un de ses yeux, sans observer aucune altération dans la vue, sans qu'il y eût ni contraction, ni dilatation dans la pupille. Tout à coup les yeux se convulsèrent en haut et les paupières s'abaissèrent. Elle dormait; mais d'un sommeil léthargique accompagné de l'insensibilité la plus complète à la douleur et au bruit; la respiration était si faible qu'elle était à peine perceptible. Cependant les membres n'avaient pas la raideur cadavérique qu'on rencontre quelquefois dans l'état cataleptique. Ils pouvaient être placés dans toutes les positions, mais sans les conserver. Au bout d'une autre heure, pendant laquelle je fis de grandes passes jusqu'aux genoux, ne voyant aucun changement dans l'état de cette jeune fille, et jugeant que je ne pourrais obtenir du somnambulisme cette première fois, qu'en la magnétisant encore pendant une heure ou deux, je la réveillai. Le réveil eut lieu facilement, elle ouvrit ses grands yeux après quelques passes dégageantes, et fut bientôt dans son état normal, tout aussi bien portante qu'avant d'avoir été magnétisée.

Dans la deuxième et la troisième séance, je n'obtins également que du sommeil magnétique; et ce ne fut que dans la quatrième que le somnambulisme se déclara. J'aurais pu le provoquer en magnétisant d'une manière spéciale dès que le sommeil magnétique s'était déclaré, mais j'ai toujours préféré attendre pa-



tiemment que le somnambulisme se déclarât de lui-même, comme étant la conséquence de l'envahissement complet du corps par le fluide magnétique. J'ai toujours observé que dans ces conditions, les phénomènes physiques sont plus décidés, plus positifs, plus exacts; et en effet je les rencontrai chez Maria palpables et convaincants, comme il me les fallait pour mes séances publiques. J'obtins également l'extase, soit en agissant sur le cerveau, soit en me servant de la musique. Je fis encore plusieurs autres somnambules, entre autres une fort jolie fille, nommée Carolina, dont le sang était bien italien. Elle avait une voix fraiche et fort sympathique, qui me rappelait la voix si jeune et si fraiche de Mlle Massy à ses débuts dans le *Pré aux Clercs*. Carolina chantait en véritable artiste, surtout un morceau d'*Ernani*.

Dans une de mes séances publiques, il arriva un événement désagréable. Je venais de présenter plusieurs sourds-muets sur lesquels j'avais obtenu un effet d'amélioration sensible dans l'ouïe, entre autres le fils d'un rentier nommé Paoli, bien connu dans la ville comme sourd-muet n'entendant absolument rien, et qui, après quelques magnétisations, entendait distinctement et répétait plusieurs mots prononcés à son oreille. Le public s'était montré très-satisfait de ces essais, et j'avais passé à d'autres expériences, lorsqu'on entendit dans la salle un cri terrible auquel succédèrent des sons inarticulés et des cris qui n'avaient rien d'humain. — L'assemblée, aussi effrayée qu'étonnée, se retourna comme un seul homme du côté où les bruits se faisaient entendre. Le sourd-muet Paoli était debout, il gesticulait en montrant sa joue toute ensanglantée et en jetant des cris qui, je le répète, n'avaient rien d'humain, mais auxquels la douleur prêtait une certaine éloquence.

Je m'élançai vers lui, sans savoir ce qui pouvait être arrivé, mais pressentant une cruauté ou une infamie. — « Je savais bien que c'était une comédie! » — disait un jeune homme que le sourd-muet désignait comme l'ayant mordu à la joue, — « cet homme n'est pas sourd-muet; vous le voyez, il crie, il parle; non, cet homme n'est pas un sourd-muet, c'est un compère! » — Plusieurs personnes cependant lui affirmaient qu'elles connaissaient Paoli comme étant sourd-muet. — Lorsque je fus arrivé sur le lieu de la scène, je m'avançai vers le jeune homme et lui saisissant le bras, je lui dis : — « Vous êtes sot, ignorant et brutal, Monsieur; — vous êtes un ignorant, puisque vous semblez ne pas savoir que tous les sourds-muets

ont la faculté d'émettre des cris et des sons inarticulés, et qu'il y en a même quelques-uns auxquels on a montré à articuler les mots et qui parlent de manière à pouvoir se faire comprendre, sans cependant pouvoir entendre le son de leur propre voix. — Vous êtes cruel et stupide, car vous avez blessé cet homme en le mordant comme un chien, — aussi vous allez sortir à l'instant. » — Quelqu'un me fit observer que c'était le gouverneur du fils du ministre de France, M. ***. — « Raison de plus, » répliquai-je. — Je le pris par le bras et je le conduisis jusqu'à la porte, où il me dit encore une insolence personnelle qui méritait une correction, que je lui promis pour le lendemain.

Voici ce qui était arrivé. Ce jeune homme était fort incrédule et faisait l'esprit fort; se trouvant près du sourd-muet lorsque celui-ci revint à sa place, il lui parla comme à tout le monde. Paoli ne répondit pas, parce qu'il n'entendait pas et qu'il ne pouvait distinguer, ni même entendre, une conversation de ce genre. Après plusieurs tentatives infructueuses, M. ***, contrarié, piqué au vif de l'impassibilité de Paoli, qu'il ne croyait pas sourd, tenta de le pousser à bout, et en s'approchant de son oreille, il le mordit à la joue si fortement, que le sang coula. Il espérait que la douleur le forcerait à parler et ferait cesser ce qu'il appelait une comédie.

Le fils du ministre, indigné de cette méchanceté, était sorti aussitôt, et il la raconta le soir même à son père.

Lorsque le calme se fut rétabli dans l'assemblée, dont l'indignation était à son comble, car chacun était révolté de cette cruauté stupide, je continuai mes expériences, et il ne fallut rien moins que la jolie voix de Carolina, son extase et celle de Maria, pour ramener le calme dans les esprits de tous.

Aussitôt après la séance, M. Ch. Potier, banquier à Florence, que je connaissais par l'entremise d'un de mes bons amis, M. Jules Forest, de Lyon, vint me trouver, accompagné d'un brave commandant français que j'avais vu chez lui, et tous deux se mirent à ma disposition. Il fut convenu qu'ils se rendraient le lendemain matin à la légation, près de ce jeune gouverneur, et qu'ils lui demanderaient en mon nom des excuses, ou à défaut une réparation par les armes des insultes qu'il m'avait adressées.

Quand ils arrivèrent à la légation, M. de M*** les fit prier d'entrer dans son cabinet, où ils le trouvèrent avec son fils et le gouverneur. — « Messieurs, » leur dit le ministre, en

les voyant entrer, « veuillez dire à M. Lafontaine, que je n'a-
« vais pas attendu votre présence pour lui faire justice autant
« qu'il était en mon pouvoir. Je viens de déclarer à l'instant à
« Monsieur, qu'après sa conduite d'hier au soir, que je ne sais
« comment qualifier, il a cessé ses fonctions près de mon fils.
« Veuillez, Messieurs, présenter à M. Lafontaine mes excuses
« et mes regrets personnels, auxquels Monsieur va joindre les
« siens, en allant les porter lui-même chez M. Lafontaine. »
— Ce jeune homme étant en effet venu s'excuser chez moi, accompagné de ces deux Messieurs, l'affaire fut ainsi terminée, et il quitta Florence le jour même.

Ce même sourd-muet, ce pauvre Paoli joua de malheur; quelques jours après, dans un escalier qui n'était pas éclairé, il fut rencontré par un homme qui, l'ayant interpellé, ne recevant pas de réponse et se sentant poussé, fut pris par la peur, et lui donna dans le ventre un coup de couteau qui mit le pauvre Paoli en danger de mort. Il fut soigné d'abord chez lui, où je le vis; puis transporté à l'hôpital.

Ce fut très-malheureux pour lui et pour le magnétisme, car j'aurais pu lui rendre entièrement l'ouïe. L'amélioration produite jusqu'à ce jour m'en donnait l'espérance, et comme il y tenait lui-même beaucoup, et qu'il était très-régulier à venir se faire magnétiser, c'eût été là un de ces faits incontestables, comme ceux de Mlle Georgina Burton et de Sénégas, devant lesquels toute opposition est contrainte de se rendre.

Pendant mon séjour à Florence, je fis de belles cures qui eurent un grand retentissement. Je rendis la vue à un peintre grec nommé Callivoca, qui depuis plusieurs mois était au désespoir; la médecine ne produisait rien sur ses yeux, elle n'avait pas même pu arrêter la marche de la maladie, et il était enfin devenu entièrement aveugle, sans pouvoir rien voir, pas même se conduire dans sa chambre. C'est dans cet état qu'on l'amena chez moi. Je reconnus une amaurose complète, sans cependant qu'il y eût opacité dans l'iris; la lumière d'une bougie promenée devant ses yeux ne produisait aucune contraction de la pupille. Je l'entrepris sans lui donner beaucoup d'espoir, mais en quelques séances de magnétisme sans sommeil, il y eut chez lui une amélioration sensible; et après un mois d'un traitement magnétique régulier, qui consistait en passes tournantes faites avec le bout des doigts, devant les yeux ouverts, en insufflations chaudes sur les yeux également ouverts, et en un certain massage sur les paupières, M. Callivoca avait entièrement recouvré la vue, et put reprendre ses pinceaux.



J'avais obtenu des succès dans des cas d'hystérie, sur madame la comtesse Larderel, sur madame Charbonnel et sur madame Trollope, auteur de plusieurs romans très-goûtés en Angleterre. J'avais amélioré l'état de deux paralytiques anglais, M. Harris et madame Horne. J'avais rendu l'ouïe à plusieurs sourds et guéri de l'épilepsie une jeune fille, etc., etc.

Pendant que je séjournais dans cette ville, je reçus un jour une lettre et le lendemain la visite d'une personne qui me demandait une consultation somnambulique. — Ordinairement les somnambules dont je me sers pour mes expériences publiques, ne sont jamais lucides ; je me suis toujours fait une loi de ne jamais présenter en public le somnambulisme clairvoyant, qui échoue trop souvent par des causes indépendantes du sujet ou du magnétiseur.

Quant aux consultations somnambuliques, la lucidité d'un somnambule, comme je l'ai déjà dit, est par trop capricieuse, pour que j'aie voulu me hasarder à la présenter chaque jour à heures fixes.

Ce n'est pas dire que je n'aie pas obtenu des faits de lucidité qui pourraient être pris pour des miracles, ou de la magie. Mais je me suis toujours abstenu de les présenter au public, si ce n'est dans des cas exceptionnels comme celui que je vais citer.

Je répondis d'abord à M. C..., que je n'avais point de somnambules clairvoyants ; et que d'ailleurs, je ne donnais point de consultations de ce genre, m'attachant à magnétiser les malades eux-mêmes. Mais il insistait si vivement, et me demandait avec tant d'instances de lui rendre ce service, que je me décidai à lui dire que j'avais en ce moment une malade chez laquelle le somnambulisme magnétique s'était déclaré, qui m'avait donné déjà des preuves évidentes de lucidité, et qui sur ma demande, je l'espérais, voudrait bien consentir à lui rendre le service qu'il me demandait.

La réponse de cette dame fut favorable, et je conduisis M. C... chez la comtesse de ***. Je l'endormis dès que nous fûmes arrivés ; elle fut promptement plongée dans le somnambulisme, et me dit après quelques passes qu'elle se sentait très-bien, et qu'elle était dans un bon jour.

M. C... ne m'avait point communiqué ce qu'il voulait demander. Je mis sa main dans celle de la comtesse, en la priant de vouloir bien examiner l'affaire pour laquelle nous venions près d'elle.



— Après quelques instants, un sourire effleura ses lèvres : — « Ah ah ! Monsieur, vous avez des mines, et c'est pour cela que vous venez. — Eh bien ! voyons, que voulez-vous que je vous dise : — que vous avez perdu la trace du filon, — que votre puits est à une grande profondeur ; — que vos deux galeries sont déjà bien longues ; que cependant vous ne trouvez rien et que cela vous désespère. — C'est bien cela, n'est-ce pas, Monsieur ? — Oui Madame, répondit M. C..., mais.... — Attendez, attendez, vous savez tout cela aussi bien que moi, puisque c'est votre pensée que je viens de mettre au jour parce qu'il m'a fallu d'abord savoir ce que vous vouliez ; et que M. Lafontaine vous avait prié d'observer avec moi la même réserve que vous aviez eue avec lui, afin que vous puissiez *croire*. — C'est bien cela, Madame ; je vous avoue que je suis confondu et que vos paroles vont être désormais des oracles que je suivrai à la lettre. — Bien, très-bien, Monsieur, vous arriviez en *incrédule*, et ce n'était qu'en désespoir de cause que vous vous adressiez à M. Lafontaine ; et maintenant vous tombez dans un autre excès : vous êtes peut-être à présent le *plus crédule* de nous trois. — Prenez garde, prenez garde ! — Mais nous allons essayer de vous être utiles ; — d'abord nous sommes en ce moment dans les Maremmes, sur un mamelon élevé. — Oui, Madame. — Après avoir creusé votre puits, vous avez trouvé du minerai ; — vous avez fait alors une galerie ; vous étiez toujours guidé par du minerai que vous trouviez de temps en temps ; — puis il vous a manqué ; — vous avez continué cependant la galerie, mais, ne trouvant plus rien, vous avez ouvert à droite une nouvelle galerie presque à angle droit de la première, à partir du dernier point où vous aviez eu un indice. — Oui, Madame, tout cela est de la plus grande exactitude. — Maintenant vous demandez que je vous dirige dans les entrailles de la terre, pour atteindre le filon que vous cherchez. » La comtesse se recueillit un instant, puis, penchant la tête en avant comme une personne qui cherche à distinguer ce qu'elle voit confusément, elle reprit après un instant de silence : — « Vous avez appuyé trop à droite dans la seconde galerie. — Il faut tourner un peu et obliquer vers la gauche, — non pas en vous dirigeant vers la première galerie, mais bien un peu à gauche. — Vous n'aurez pas percé quinze ou vingt mètres dans cette direction que vous trouverez le filon. — Vous aurez de beau cuivre ; — la mine est riche. » — Elle prit un crayon, traça sur du papier les deux



galeries telles qu'elles étaient, et continua celle de droite avec l'inclinaison qu'elle avait indiquée.

Tout cela avait été dit sans hésitation, avec animation même et le sourire sur les lèvres ; toutes ces indications se trouvèrent parfaitement exactes et furent démontrées telles par les résultats des travaux que l'on dirigea rigoureusement selon le plan indiqué.

Dans la première partie de cette consultation, Mme *** avait reconnu l'objet de la pensée de M. C... ; c'était ce qu'on appelle de la transmission de pensée. Mais plus tard, lorsqu'elle discerna comment il fallait diriger la galerie pour arriver au filon, c'était de la vue positive à travers les corps opaques, puisqu'il s'agissait dès lors de choses inconnues à M. C..., et dont le résultat seul a pu prouver l'exactitude.

Mais nous n'étions pas au bout de nos étonnements.

Mme ***, qui s'était étendue dans son fauteuil où elle semblait reposer, se leva tout à coup d'un seul bond, puis sa figure prit une expression d'illuminée, son bras se souleva et sa main resta étendue en ayant l'air de désigner quelque chose. Nous attendions dans un état indicible de curiosité, lorsqu'elle s'écria : — « Sur le mamelon en face, je vois des caveaux, des voûtes, des arceaux ; — il y a des tombeaux. — Mais il y a eu un monastère en cet endroit, il en reste des ruines. — Il y a des souterrains. — Ils sont très-profonds et se prolongent très-loin sous la montagne. — Il y a une entrée. — Je sais. — Ah !... »

A cet instant les yeux de Mme *** s'ouvrirent plus grands qu'ils ne semblaient pouvoir le faire ; ils restèrent fixes et lumineux, sa physionomie devint radieuse : elle arrivait à cet état si rare, si saisissant dans le somnambulisme, et qui constitue le véritable état extatique. Sa parole devint brève, saccadée ; elle parlait sans en avoir conscience, le corps penché, l'œil fixe ne voyant rien devant elle, mais perçant les temps et les entrailles de la terre.

Elle reprit, parlant par phrases entrecoupées :

— « Ah ! je vois un tombeau ; — sur le milieu il y a une boule surmontée d'une croix. — Ah !... c'est un Empereur. — Il est très-bien conservé. — La figure est découverte. — Le corps est recouvert d'un manteau de pourpre. — Une couronne d'or massif ornée de pierreries. — Une coupe en or massif très-artistement ciselée et dont le couvercle est surmonté d'une boule portant une croix. — L'intérieur de la coupe est

rempli de pierres précieuses mais brutes, sans être travaillées. — Il y a des pièces en or et en bronze. — Je vois une date sur une pièce en or. — C'est — oui, c'est bien cela — 1077. — C'est un Empereur mort dans le couvent. — Il a des brodequins blancs ornés de pierreries. — Il y a d'autres tombeaux. — Il y a aussi des vases en or et en argent ciselés. — Tout est parfaitement conservé. — Cela tient aux émanations minérales qui règnent dans toute la montagne. — Oh! c'est une fortune... » — Après un instant de silence, elle s'écria avec énergie : « Oh! je trouverai le moyen de nous procurer ces richesses. — Mais patience! — Il faut que cela vienne seul. — Ah! je sais... »

Ses yeux se fermèrent, son bras retomba, et elle s'affaissa sur elle-même; nous la replaçâmes sur son fauteuil et je la magnétisai fortement par de grandes passes faites très-lentement, afin de calmer son exaltation.

Lorsqu'une demi-heure après je la réveillai, elle était très-bien.

Mais le lendemain, M. C... arriva dès le matin, en me disant : — « Tout ce que nous avons entendu hier doit être vrai. J'ai été chez un vieux savant de mes amis lui raconter notre aventure. Après m'avoir laissé dire, il s'est levé, a pris un vieux in-folio qu'il a interrogé, et bientôt il m'a dit : — « Au « onzième siècle il y eut dans les environs une bataille pen- « dant laquelle en effet un Empereur ou un proconsul fut tué; « il a dû être enterré dans ce couvent. — Cherchez, peut-être « trouverez-vous [1]. »

. . . .

Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Le massage. — Les masseurs dans la garnison de Paris. — Une nouvelle recrue pour Messieurs les spiritistes. — Pas de nouvelles de Mlle Godu.

Paris, 10 décembre 1862.

Le *massage* prend, depuis quelque temps, à Paris, un assez

1. Il ne fut pas fait de recherches par suite du changement de gouvernement, de certaines lois qu'il aurait fallu éluder, et de certains droits qu'il aurait fallu acheter. Du reste, il y eut plusieurs consultations, entre autres une sur les lieux mêmes, pendant lesquelles j'ai pu recueillir des détails que seul je possède, mais qu'il serait indiscret de publier ici.



curieux développement. Il se pose comme système de traitement spécial et donne lieu à une certaine exploitation. Comme il n'est pas sans affinité avec le magnétisme thérapeutique, et qu'il devient même un des modes auxiliaires du praticien, il est bon, je crois, d'en dire quelques mots.

C'est surtout dans les rangs militaires que le massage semble se propager et recruter en grande partie ses apôtres et ses opérateurs.

Le sieur *Gaspard,* gendarme de la Garde impériale, est en ce moment un des *lions* du massage. Ce sont les médecins qui le patronent, — mais à condition qu'il massera en uniforme. La clause est singulière, mais elle est expresse.

M. *Girard,* — ne pas confondre avec le sieur Gaspard, — a publié un mémoire sur le traitement de l'entorse par le massage. M. Girard est vétérinaire en chef de la Garde de Paris. Il y a une commission nommée à l'Académie pour examiner ce mémoire, et l'on en attend le rapport.

M. *Rizet,* docteur-médecin, chirurgien-major du 2e régiment du génie, a également publié une brochure sur le massage.

Enfin, dans le quartier de la Madeleine, rue de l'Arcade, on vient d'ouvrir un *Gymnase de chambre* (massage et frictions).

Et, pour couronner le tout, voici qu'on m'envoie cette circulaire :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous annoncer que je viens de m'adjoindre à mon établissement, M. *Albéric Vasseur* pour faire les massages. La méthode employée consiste principalement dans la combinaison de la gymnastique et du massage. On connaît l'efficacité de l'un et de l'autre de ces deux moyens pour combattre les affections nerveuses ; par leur réunion l'on obtient encore de bien meilleurs résultats.

« Ainsi, Monsieur, par cette combinaison l'on peut rendre de grands services à l'humanité, M. Albéric Vasseur ayant *obtenu* de *très-grands résultats* par les massages sur les maladies nerveuses, les rhumatismes, les névralgies, etc.

C. Fallut. »

Je ne chercherai pas chicane à M. *Fallut* sur l'élégance de sa rédaction, mais il paraît que, pour M. Fallut, les névralgies ne sont pas des maladies nerveuses....

Il est fâcheux que nous ne puissions plus ranger dans ce formidable personnel de masseurs, M. *Charavet,* naguère le roi

de la spécialité ; mais la *photographie* a complètement absorbé cet athlète du Gard.

Le massage n'est pas jeune. Mais si les médecins commencent enfin à s'apercevoir, après dix-huit siècles, qu'il peut être de quelque efficacité, nous ne devons pas désespérer des progrès de l'art médical.

Pour nous enfants de Mesmer, le massage est un mode de magnétisation ; il a ses procédés, il se pratique dans certaines conditions, et avec *dépense de fluide ;* pour nous cette salutaire opération n'a pas seulement pour but d'attirer la chaleur à la peau et d'activer la circulation, mais encore de pénétrer d'effluves vitales l'individu soumis à notre traitement.

Quand il sera reconnu que le massage n'est pas seulement un frictionnement et une macération de l'épiderme, peut-être s'ouvrira-t-il par là une éclaircie sur la vérité magnétique.

On sait que le SPIRITISME compte dans ses rangs un de nos jeunes auteurs en voyage, M. *Victorien Sardou*. C'est à lui que nous devons la découverte de l'*habitation de Mozart dans la planète de Jupiter*. Aujourd'hui je vous apprendrai que Messieurs les spiritistes ont aussi fait une conquête dans le monde musical. C'est M. *Adrien Boïeldieu,* compositeur, et fils de l'illustre auteur de la *Dame blanche*. Puissent les Esprits dicter à ce nouvel adepte de *spirituels* opéra-comiques d'outre-tombe !

En attendant, pas de nouvelles de Mlle Godu ! — Les deux derniers numéros du journal de M. Piérart laissent percer un découragement profond.

JULES LOVY.

M. le baron DU POTET a donné la dernière livraison de la *Thérapeutique magnétique*. Cet ouvrage forme un fort beau volume in-8° de 540 pages. Nous pouvons assurer dès aujourd'hui à nos lecteurs que c'est un livre sérieusement écrit et très-instructif, dans lequel on retrouvera toutes les connaissances que peuvent donner quarante ans d'une pratique consciencieuse.

Les magnétiseurs et tous ceux qui s'occupent en amateurs du magnétisme, ne peuvent se dispenser de posséder dans leur bibliothèque cet ouvrage, indispensable surtout à ceux qui se vouent à magnétiser les malades ; ils y trouveront des observations qui pourront leur servir de leçons dans la pratique curative.

Ch. LAFONTAINE.



PRIX DE L'ABONNEMENT :

Genève. . . . . 5 fr.
Suisse, Savoie, Piémont, France, Belgique, Italie. 6 fr.
Angleterre, Amérique, Allemagne. . . . . . 10 fr.

Les abonnements se font pour un an, du 15 avril 1862 au 15 mars 1863. — Le numéro séparé se vend 1 fr.

ON S'ABONNE :

A GENÈVE, chez M. Lafontaine, quai des Bergues, 31.
A PARIS, chez M. Germer-Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 17.
A FLORENCE, chez MM. Cammelli frères, libraires, place du Grand-Duc.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. LAFONTAINE.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —



LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

Paraissant le 15 de chaque mois par livraison de 16 à 32 pages in-8.

Prix : 5 fr. par an.

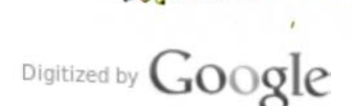


Ce qui était mystère est devenu lumière et bienfait pour tous.

N° 10. — 4me ANNÉE. — 15 JANVIER

GENÈVE
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Quai des Bergues, 31

1862



N° 10. 15 Janvier 1863. 4me Année.

LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — Correspondance, par Lafontaine. — Correspondance parisienne, par M. Jules Lovy. — Fragments des mémoires (inédits) d'un magnétiseur, par Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE.

Un de nos abonnés, M. C***, nous adresse plusieurs questions, sur les moyens de magnétiser une jeune fille épileptique, dont il a commencé le traitement, et chez laquelle il ne peut provoquer le somnambulisme, quoiqu'il produise un sommeil qui dure une heure, mais dont elle sort naturellement et sans aucun besoin d'être dégagée du fluide qui a pu lui être communiqué par la magnétisation.

Nous répondons.

La manière dont vous avez magnétisé en prenant les pouces et en faisant les passes est bonne, puisque vous produisez un sommeil profond. Mais la malade s'éveillant seule au bout d'une heure, malgré les moyens que vous employez pour provoquer le somnambulisme, cette circonstance nous fait demander si ce sommeil est naturel ou magnétique.

S'il est naturel, comme nous le pensons, les passes que vous faites pour provoquer le somnambulisme ne doivent pas produire le résultat que vous cherchez. Il faut continuer les grandes passes jusqu'à ce que vous ayez produit le sommeil magnétique. Celui-ci se reconnait généralement à un calme complet, à l'adoucissement des traits; les aspérités du visage disparaissent et se fondent entièrement; la respiration ne se fait plus entendre, quoiqu'elle ne se ralentisse pas sensiblement, mais elle devient surtout d'une égalité parfaite, et la déglutition ne se fait plus. Lorsque vous avez produit cet état, vous pouvez commencer des passes courtes devant le visage et l'estomac, pour provoquer le somnambulisme, et vous l'obtiendrez après une demi-heure ou une heure de magnétisation dans ce sens.

Si le sommeil que vous avez obtenu en premier lieu est magnétique, ce qui pourrait être, il vous faut agir avec beaucoup de force, afin d'envahir assez complètement l'organisme de la malade, pour maintenir son système nerveux dans un calme parfait, qui ne lui permette pas ce mouvement de réaction in-



térieure, par lequel il provoque le réveil, et auquel il tend par son état maladif d'excitation ou d'*inervation*. Aussitôt que vous aurez produit le sommeil magnétique ou seulement le sommeil naturel, il faut donc magnétiser avec la plus grande intensité, cependant sans secousse et dans un grand calme, sans vous occuper du somnambulisme qui se présentera de lui-même probablement, et que vous reconnaîtrez à une grande inspiration qui semble indiquer le réveil intérieur.

Evitez de provoquer des crises épileptiques, quoique certains magnétistes, certains magnétologues prétendent *qu'on use* ainsi la maladie; c'est là une erreur, selon moi; il n'est point rationnel de croire qu'en ébranlant encore le système nerveux d'un malade, par des secousses affreuses telles que des crises épileptiques, dont la multiplicité désorganise le corps humain, l'on puisse parvenir à calmer et à guérir cette horrible maladie. Non, cela n'est point rationnel, je le répète, et je n'ai jamais employé ce moyen, que *je condamne avec force*. Ce n'est point de crises semblables que Mesmer entendait parler, quand il engageait à en provoquer.

Ne cherchez la guérison, que par le calme que vous produirez dans le système nerveux et dans tout l'organisme de la malade, soit avec le sommeil, soit même sans le sommeil.

Ce que vous me racontez de l'état dans lequel se trouve cette jeune fille, quand elle a, ce qu'elle appelle une fausse crise, prouve évidemment qu'il y a au moins autant d'hystérie que d'épilepsie dans sa maladie; que ce n'est point de *l'épilepsie pure*, mais de l'*hystérie-épileptiforme*.

Courage donc, Monsieur, continuez, comme vous avez commencé, tenez les pouces jusqu'à ce que les yeux soient fermés, faites avec intensité de grandes passes sur tout le corps; imposez les mains sur l'estomac, puis sur le bas-ventre, dépensez votre vie avec ardeur, et vous obtiendrez la guérison complète de cette jeune malade.

Si, sans trop vous fatiguer, vous pouvez maintenir cet état de sommeil pendant deux heures, vous aurez le bonheur de voir apparaître, non-seulement le sommeil magnétique, mais encore le somnambulisme clairvoyant. Ce qui m'en donne presque la certitude, c'est l'état dans lequel se trouve la malade pendant ses fausses crises, qui ne sont que des crises hystériques. Celles-ci provoquent un état mixte, état inconscient, que vous pourriez, avec un peu de force magnétique, transformer en somnambulisme magnétique; vous trouveriez sans doute dans ce dernier une lucidité remarquable, mais sans uti-



lité pour la guérison, car le magnétisme direct bien employé est le seul moyen capable de guérir l'épilepsie.

Je crois avoir répondu à toutes vos questions en répondant à une seule. Courage donc, Monsieur.

CH. LAFONTAINE.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Petites satisfactions accordées au magnétisme. — L'Académie de médedecine et le Dr Charpignon. — Eclipse d'un journal.

Paris, 10 janvier 1863.

L'année qui vient de s'écouler ne laissera pas de traces bien vives dans l'histoire du magnétisme. Et pourtant, en récapitulant les faits, en remontant le cours de ces douze mois, on trouve des symptômes de concession de la part de nos magistrats, et même, chose plus significative encore, une certaine tolérance de la part de notre éternelle adversaire, Madame l'Académie de médecine.

Tout le monde se rappelle certain procès intenté à une somnambule qui donnait des consultations à l'aide d'une bague magnétisée. Ce sommeil magnétique obtenu sans l'assistance directe du magnétiseur devint, on s'en souvient, pour le parquet et pour les magistrats, une présomption d'imposture. Or, en exigeant l'intervention personnelle d'un magnétiseur pour obtenir l'état somnambulique, on reconnaissait à la fois l'existence du magnétisme et la réalité d'un sommeil artificiel provoqué par la magnétisation. Tirer d'autres conséquences de ce point de vue judiciaire, serait faire injure à la logique.

Pour nous autres qui croyons à l'efficacité des objets magnétisés, nous eussions amnistié la somnambule tout en blâmant ce mode d'action indirecte. Mais de la part d'un tribunal, cette cause de suspicion renferme un aveu tacite de la plus haute importance.

Quant à l'Académie de médecine, elle nous a donné une satisfaction d'un autre genre, et cela dans la personne d'un de nos plus honorables magnétologues. Le fait est tout récent, et ne pouvait terminer l'année 1862 d'une façon plus heureuse.

L'Académie avait mis au concours pour le prix Civrieux la question suivante : *De la part de la médecine morale dans les maladies nerveuses*. Elle n'a pas décerné de prix, mais elle a accordé à M. le docteur Charpignon une mention honorable.



Or, dans le mémoire couronné le magnétisme tient une large place, comme vous le pensez bien.

Cet événement — car c'en est un — ne doit pas être passé sous silence ; il n'a point échappé à mes confrères et collègues de l'*Union magnétique.*

« C'est la première fois, dit ce journal, qu'un corps savant français décerne une récompense à un ouvrage où le magnétisme est considéré comme agent thérapeutique ; et il faut en savoir gré à l'auteur, qui depuis longtemps soutient de sa plume et de sa pratique ce qu'il y a de vraiment utile dans le magnétisme, en dégageant ce dernier des exagérations dont on se plait trop souvent à l'entourer. »

Il n'est pas non plus sans intérêt de noter que le docteur Charpignon a reçu l'avis de sa récompense par une lettre de M. Dubois d'Amiens, — lettre *fort aimable;* et le président de l'Académie est cette année M. Bouillaud ! !

C'est-à-dire que le magnétisme a été couronné par deux de ses plus anciens et farouches adversaires !

Telles sans doute n'auront pas été les intentions de ces deux doctes personnages ; probablement ils ont couronné le mémoire de notre honorable ami le Dr Charpignon, non *parce qu'il* mentionne le magnétisme, mais *quoique*....

Mais ne scrutons pas le cœur des savants. Si d'ordinaire l'intention est réputée pour le fait, ici la charité nous commande d'accepter le fait sans nous préoccuper du mobile.

Dans son propre camp le magnétisme n'a guère progressé pendant l'année 1862. A Paris du moins rien n'a surgi de remarquable, ni en pratique ni en théorie, qui soit digne d'être noté. Un nouvel organe mesmérien, le *Magnétisme,* avait essayé au printemps dernier de prendre la place de feu le journal du baron du Potet. Après avoir paru pendant quelques mois dans le format d'un petit in-quarto, le *Magnétisme* se métamorphosa en brochure ; puis il disparut de l'horizon, et ses fondateurs, MM. Delphin, Carrère, Bloc, Timothée Coutet, ne donnent plus signe de vie. Ces Messieurs se sont éclipsés des sphères mesmériennes comme on s'éclipse d'un salon les jours de grande soirée. Espérons que vis-à-vis de leurs abonnés ils auront mis leur conscience en repos... et leurs comptes en règle.

Il ne reste donc plus sur la brèche, pour entretenir le feu sacré, que l'*Union magnétique,* à Paris, dont la rédaction est devenue plus substantielle, et le *Magnétiseur* de Genève, auquel il ne serait pas de bon goût de faire une *réclame* ici.



Somme totale, deux organes mesmériens ; l'un en France, l'autre en Suisse. Franchement, ce n'est pas trop ; l'on peut même hardiment dire que ce n'est pas assez.

Je ne parle pas des journaux spiritualistes et spiritistes. Ceux-là sont subventionnés par les Esprits : leur existence est assurée. D'ailleurs s'ils ne font pas fortune ici-bas, le royaume des cieux leur est ouvert ; c'est une douce compensation.

JULES LOVY.

FRAGMENTS DES MÉMOIRES (INÉDITS) D'UN MAGNÉTISEUR.

Dans tous les pays que j'ai parcourus, dans toutes les villes où je me suis arrêté, j'ai reçu généralement un accueil bienveillant, non-seulement des populations, mais encore des autorités ; j'ai bien, il est vrai, rencontré par-ci par-là quelques difficultés, mais je les ai toujours aplanies en ne demandant que ce que je croyais avoir le droit de réclamer. Ainsi j'ai eu à lutter contre la police de Naples, les prêtres, les ministres et même le Roi, et quoique ce fût un pays où l'arbitraire dominait, où les prêtres étaient les maîtres, où le Roi, souverain absolu, gouvernait selon son bon plaisir, cependant, moi chétif, moi pauvre magnétiseur, luttant contre tous, j'ai été plus fort que tous ; j'avais *le droit* pour moi, et partout encore, quand l'homme *voudra*, quand il *saura s'en servir, le droit* dominera et fera la loi.

Ce fut en octobre 1849 que je fis mon entrée à Naples, dans une voiture à quatre chevaux ; qu'on ne s'effraie pas de ce luxe, il était à bon marché ; j'avais loué un *vetturino* pour le voyage, car, c'est là le moyen le plus économique de parcourir l'Italie, si l'on veut en voir toutes les beautés. Nous ne faisions que cinq ou six lieues par jour, nous arrêtant partout où il y avait quelque chose de curieux à voir ; descendant de voiture sur la route, auprès d'un clair ruisseau, nous tirions de la voiture un pâté ou une volaille froide, nous mangions de bon appétit, en buvant notre vin rafraîchi dans le ruisseau, puis nous remontions en voiture et nous arrivions dans une petite ville ou dans un village, où le meilleur hôtel était pour nous. Telles étaient les conditions faites avec le *vetturino,* qui était chargé de pourvoir à tout, nourriture et logement, d'après les engagements écrits, et je dois dire à l'honneur des *vetturini,* que jamais je n'ai eu le plus léger reproche à leur faire ; ils étaient



esclaves des engagements écrits, mais il ne fallait pas avoir oublié d'inscrire quoique ce fût sur le papier, chevaux et bœufs supplémentaires, passage de bacs, nombre de repas, de plats de viande, de poisson, de légumes, le nombre de chambres, de lits, l'heure de partir, l'heure d'arrivée, etc.: le tout fixé par écrit, on n'avait plus que des relations agréables pendant le voyage.

Ma voiture renfermait cette fois-ci une caravane complète: car, indépendamment de ma somnambule, je faisais le voyage en même temps qu'une de mes malades de Paris, à laquelle ses médecins avaient ordonné un séjour en Italie; elle s'y rendait alors avec son fils et une femme de chambre, et j'avais consenti à les conduire jusqu'au lieu de leur destination. Enfin, j'avais encore pour compagnons de voyage cinq ou six canaris dans une cage, et cinq chiens, dont une petite levrette de pure race d'Asie, ses trois petits et un épagneul, des plus intelligents que j'aie jamais rencontrés.

En arrivant à la porte de Naples, la voiture s'arrêta; un personnage tout habillé de noir et ganté de jaune, se présenta à la portière, et avec des formes polies me demanda mon passeport et si je n'avais rien à déclarer à la douane; ma réponse fut négative, comme on le pense bien. Mais le monsieur tout en noir restait là, et Francesco le *vetturino* me faisait des signes que je ne voulais pas comprendre, malgré les instructions préalables de ce dernier; il m'était impossible d'admettre, que ce monsieur qui paraissait être un homme comme il faut, attendit là que je lui donnasse la pièce pour me dispenser d'ouvrir mes malles. Enfin Francesco devint si explicite, que je me décidai à offrir une pièce de cinq francs, qui fut acceptée et enfouie dans les gants jaunes et dans un profond salut.

Nous allions partir, Francesco était déjà remonté à cheval, lorsque le même personnage se présenta de nouveau à la portière, et me fit observer que le sergent de service n'ayant rien reçu, exigeait la visite des bagages. Je me dépêchai de lui donner un franc, il me fit un nouveau salut un peu moins profond et nous partîmes enfin.

Nous descendîmes à l'*Hôtel de Genève*, chez M. Jacques Monnier, père de M. Marc Monnier dont je fis la connaissance, et qui depuis est devenu l'auteur de plusieurs pièces de théâtre et d'autres ouvrages de mérite.

Mais tout n'était pas encore fini, et quoique la voiture fût entrée dans la cour, que la porte cochère eût été fermée aussitôt, huit ou dix *facchini*, ayant une espèce de chef également en



habit noir comme le douanier, s'étaient glissés près de nous, et déjà ils déchargeaient la voiture, et montaient les bagages dans les chambres; qui un parapluie, qui un sac de nuit, celui-ci la cage aux serins, celui-là un carton à chapeau, un autre une petite caisse, et se réunissant trois, si ce n'est quatre, pour une malle. Jusqu'ici il n'y avait pas grand mal, mais quand je voulus les payer d'après le prix que la maîtresse d'hôtel m'avait indiqué (car j'ai toujours eu le soin de me conformer aux usages du pays où je me trouvais, mais sans jamais me laisser faire la loi par les individus mêmes); lorsque je voulus les payer, dis-je, en leur donnant quelques carolins, ils me demandèrent dix francs. Je les envoyai promener et je leur jetai les carolins à la tête. Je voulus entrer dans ma chambre; mais ils m'avaient entouré et acculé à une fenêtre du corridor, et le chef me réclamant impérieusement les dix francs, fit le geste expressif de me saisir et de me jeter par la fenêtre. Je leur montrai alors un pistolet qui me servait dans mes séances à brûler quelques capsules, dans lequel il n'était jamais entré un grain de poudre, et qui se trouvait par hasard dans ma poche. A sa vue ils reculèrent; les garçons de l'hôtel se mirent alors à les pousser dehors, et j'en fus débarrassé.

Dès le lendemain j'allai rendre visite à M. Defly, le consul général français, dont j'avais connu la sœur à Nice, puis à M. le comte de Rayneval, ambassadeur de France, pour qui j'avais une lettre d'introduction de M. de Belcastel, premier secrétaire de l'ambassade à Rome.

Quelques jours après, M. de Rayneval avait eu l'obligeance de me former un public pour une soirée de magnétisme que je donnais chez moi. Mon salon contenait ce soir-là tout ce qu'il y avait de plus noble dans Naples; le duc de Rivas, ambassadeur d'Espagne, le comte de Boutenieff, ambassadeur de Russie, lord Temple, ambassadeur d'Angleterre et beau-frère de lord Palmerston, et les premières familles de Naples, ainsi que le comte et la comtesse de Rayneval.

Je fis sur la somnambule Carolina des expériences d'insensibilité, de paralysie, de catalepsie, d'attraction, etc., puis je magnétisai trois sourds-muets que le directeur-général de la douane avait eu l'obligeance d'amener chez moi (c'est dans cette administration qu'on faisait entrer les sourds-muets intelligents). Non-seulement je parvins à faire percevoir les sons de la voix humaine à ces jeunes gens, et à leur faire entendre, distinguer et répéter plusieurs mots en français; mais encore je plongeai l'un d'eux dans le sommeil magnétique, et j'obtins



sur lui de la paralysie et de l'insensibilité. — Ces expériences, sur lesquelles le doute ne pouvait s'exercer, firent une sensation profonde sur l'assemblée, et plusieurs personnes en eurent l'imagination fortement frappée; l'amiral Baudin, qui était présent avec sa femme et son fils, premier secrétaire de l'ambassade de France, subit à son insu l'influence magnétique et tomba endormi dans une pièce contigüe au salon.

Mais ce qui étonna le plus, ce fut l'effet produit sur le comte Skariatine, chargé d'affaires de Russie. Il était fort incrédule en arrivant chez moi, et il me pria de lui magnétiser un bras, pour le convaincre entièrement; je préférai attaquer l'une de ses jambes. Dix minutes après que j'eus commencé à le magnétiser, sa jambe était tendue horizontalement sans qu'il pût la baisser, et de plus, insensible aux longues aiguilles que j'enfonçais dans les chairs. Ce fait et ceux que j'avais produits sur les sourds-muets démontrèrent d'une manière péremptoire, que tous les autres effets obtenus sur Carolina étaient tout aussi exacts et aussi vrais.

Mais il n'y avait pas seulement chez moi des personnes invitées, il s'y était faufilé un homme de la police qui, en voyant les sourds-muets entendre et tous les autres phénomènes, s'était sauvé en criant : « *Oh! s'il fait entendre des sourds-muets, c'est le Diable que cet homme!* » Ce fut M. Henri Blanvalet, le poète, qui me rapporta ces mots, ainsi que M. Marc Monnier.

Le lendemain matin, un agent de police se présenta chez moi en se signant sur la poitrine comme devant un *jettatore*, pour me demander pourquoi tant de voitures étaient venues la veille, et ce qui se passait chez moi. Je lui répondis que cela ne le regardait pas, et je le priai de sortir, ce qu'il fit aussitôt. Mais la police était en émoi, et M. Monnier père vint me prier d'aller chez le commissaire de police, qui s'était adressé à lui pour s'informer de moi, comme ayant demeuré dans son hôtel. Je trouvai un homme fort poli, auquel j'expliquai la manière dont je pratiquais le magnétisme; il m'observa qu'à Naples le magnétisme était défendu, et m'engagea à aller voir le préfet de police, M. Pecchienetti.

Lorsque j'arrivai dans le salon d'attente de celui-ci, il était plein de monde; je donnai ma carte à un huissier, qui, après l'avoir remise, me fit entrer aussitôt dans le cabinet du préfet. Je le trouvai en compagnie de deux personnes, et tenant en main ma carte. Dès qu'il me vit, il me dit tout en marchant : — « Impossible, Monsieur, impossible. » — Je le saluai, et lui, tout en me rendant mon salut, me répétait : — « impossi-



ble, impossible. » — « Mais qu'est-ce qu'il y a d'impossible, Monsieur le préfet? » — « Vous ne pouvez magnétiser ici. » — « Je vous demande pardon, Monsieur, si vous voulez m'accorder cinq minutes, je vous expliquerai comment je pratique le magnétisme, et alors... » — « Non, non, Monsieur, impossible. » — « Alors, M. le préfet, puisque vous ne voulez pas m'accorder cinq minutes aujourd'hui, je viendrai demain et je vous prendrai une heure. » — Etonné de mon insistance et de mon ton positif, il se laissa tomber dans un fauteuil plutôt qu'il ne s'assit, et me montra un canapé près de lui.

Je lui dis que je ne faisais point d'expériences de clairvoyance, que je ne donnais point de consultations somnambuliques, mais que j'employais directement le magnétisme sur les malades et sans les endormir. Après quelques autres explications qu'il écouta avec attention et bienveillance, il me dit : « C'est tout autre chose que ce qu'on a fait ici jusqu'à présent ; il faut alors demander au ministre une autorisation, et ne rien faire avant sa réponse. » — « Je demanderai volontiers une autorisation, quoique je n'en voie pas la nécessité, » répliquai-je ; « mais je ne puis attendre, je me suis engagé hier soir, à répéter chez moi, dans trois jours, les mêmes expériences ; si vous voulez bien, Monsieur le préfet, y assister, vous me ferez grand honneur, et vous pourrez vous convaincre par vous-même que mes séances peuvent être autorisées. Vous vous trouverez avec la meilleure compagnie de Naples. » — « Non, non, je ne puis. » Et pendant tout le temps de notre conversation, il avait tenu une de ses mains derrière son dos en faisant les cornes avec deux doigts, afin de conjurer tous les maléfices que je pourrais lancer sur lui.

Je le quittai bien décidé à continuer. Je ne faisais point payer mes séances, je ne recevais que les plus hauts personnages, et assuré de la protection de M. de Rayneval, je me croyais le droit d'être maître chez moi, puisqu'on n'y parlait ni politique, ni religion. En effet, on me laissa tranquille, et je magnétisai plusieurs malades que je parvins à guérir, entre autres M. Vanotti, consul de Portugal, âgé de quarante ans ; il avait une paralysie des jambes par suite d'une affection de la moëlle épinière qui lui causait une douleur aiguë, une grande faiblesse et un tremblement fréquent dans tout le corps ; de plus il était dans une excitation telle, que depuis plusieurs années il ne pouvait dormir.

Après quelques séances pendant lesquelles j'avais agi, d'abord par de grandes passes sur tout le corps, puis par des



passes et des frictions magnétiques sur la colonne vertébrale, le sommeil était revenu et toutes ses nuits étaient excellentes. La douleur avait diminué, puis elle avait disparu, ainsi que le tremblement. Enfin, après un mois de magnétisations suivies, M. Vanotti marchait parfaitement et se déclarait entièrement guéri.

Je fis entendre neuf sourds-muets à Naples ; j'obtins une grande amélioration dans l'état de folie d'une dame dont le mari était Suisse. Je guéris plusieurs cécités par amaurose, des surdités, des paralysies, des épilepsies, etc.; mais mon plus grand succès fut certainement la guérison d'une jeune fille de Palerme, âgée de dix-huit ans, qui était atteinte de crises d'hystérie des plus violentes et des plus longues, pendant lesquelles elle avait des moments d'agilité et de légèreté incompréhensibles. Ainsi, au milieu de la crise, les mouvements convulsifs s'arrêtaient, les cris cessaient, elle se levait d'un bond, s'élançait sur le dossier des chaises, sur le haut des fauteuils ; elle posait ses pieds nus sur les tables, sur la cheminée, sur la pendule, et même sur les bougies non allumées sans les écraser. Elle courait ainsi dans la chambre, en quelque sorte suspendue en l'air ; ses pieds se posaient dans sa course sur l'espagnolette de la fenêtre, sur le bouton de la porte, sur les patères des rideaux ; elle faisait des bonds immenses, puis tout à coup elle se précipitait à terre, jetait un cri, se roulait dans des convulsions horribles ; tantôt son corps faisait le cercle, les talons touchant la tête ; tantôt le corps devenait raide comme celui d'une morte ; puis elle se dressait sur la tête, retombait et quelquefois se retrouvait sur les pieds. Enfin tout mouvement cessait, et après une demi-heure d'une espèce de sommeil, qui était plutôt du coma, elle revenait à elle brisée, anéantie. Ces crises duraient quelquefois deux heures. Il y avait déjà six mois que cet état existait, rien n'avait pu faire cesser, ni même diminuer ces crises ; la malheureuse enfant dépérissait et restait dans un état de faiblesse d'autant plus dangereux, qu'elle passait quelquefois quatre et même six jours sans pouvoir prendre aucun aliment, ni même une goutte d'eau.

Avant de me décider à entreprendre le traitement d'une si épouvantable maladie, je voulus l'observer et en suivre toutes les phases pendant la durée de deux crises à peu près semblables, qui ne différèrent entre elles que par la nature des convulsions ; dans la première, les mouvements convulsifs agitaient plutôt les membres ; dans la seconde, qui eut lieu le



lendemain, les mouvements convulsifs avaient plutôt lieu à l'intérieur; ainsi par moments le corps était gonflé comme un tonneau et le ventre soulevé par des borbogygmes effrayants. Un instant après, le corps était si aplati, qu'en posant une main sur l'estomac et l'autre sur le dos en face, il n'y avait pas deux pouces d'épaisseur entre les deux mains.

Je la magnétisai pour la première fois après une crise; je la plongeai en quelques minutes dans un sommeil calme, après lequel elle passa quarante-huit heures sans crise; ses parents la croyaient déjà guérie, mais le jour suivant la crise se présenta plus longue, plus violente, sans qu'il me fût possible de la modifier. Néanmoins, après la quatrième séance, lorsque la crise se présenta, j'en fus maître en un quart d'heure; puis je magnétisai pendant une heure en faisant des insufflations chaudes sur le cerveau, sur l'estomac et surtout sur le bas-ventre. J'avais reconnu que celles-ci produisaient beaucoup plus de calme et qu'elles prévenaient le retour des contractions. Au bout de quinze jours il n'y avait plus de crise, et un mois plus tard, c'est-à-dire après six semaines de traitement, la jeune fille était entièrement guérie.

Deux ans après, je recevais encore des lettres dans lesquelles la famille m'exprimait toute sa reconnaissance et m'annonçait que les crises n'ayant jamais reparu et que la santé étant excellente, Mlle de.... allait se marier avec le comte de ***.

Un soir que j'avais diné chez M. de Rayneval, M. Skariatine, à qui j'avais donné des leçons de magnétisme depuis qu'il était devenu croyant, se mit à magnétiser un des convives, M. de Soucy. Après lui avoir promptement fermé les yeux, il continuait les passes pour produire le sommeil, lorsque M. de Soucy éprouva des secousses nerveuses, soit que M. Skariatine eût donné avec trop de vigueur, soit que la disposition du sujet y prêtât. — Les mouvements spasmodiques et convulsifs devinrent de plus en plus violents, et le système nerveux étant fort ébranlé, le moral même s'affecta sensiblement. Ainsi, dans cet état qui n'était pas le somnambulisme, ni même le sommeil magnétique, mais dans lequel il y avait un engourdissement, un anéantissement du *moi*, un état inconscient de ce qui se passait, M. de Soucy s'écriait au milieu de pleurs et de sanglots convulsifs : — « Oh! ma mère, ma pauvre mère, — je vais mourir, — je ne vous verrai plus! » — M. Skariatine, à qui j'indiquais les moyens de calmer et de faire cesser un état qui devenait pénible non-seulement pour M. de Soucy, mais encore pour les assistants, était lui-même



trop troublé, trop impressionné du mal qu'il avait fait, pour pouvoir suivre mes conseils.

Dans ce moment, Mme de Rayneval me prévint que M. de Soucy était atteint d'une maladie au cœur : je compris tout le danger de la situation et la nécessité d'agir avec vigueur et promptitude. Je priai M. Skariatine de me céder la place, ce qu'il fit avec empressement, bien heureux que je vinsse à son secours.

J'attaquai alors le cœur et le cerveau d'abord en imposant une main sur la tête et l'autre sur la région du cœur. Je fis ensuite des insufflations chaudes sur ces deux organes après avoir glissé ma main du cœur sur l'estomac, et j'appuyai fortement sur l'épigastre : le diaphragme se détendit alors, les contractions cessèrent, et quelques minutes après, le calme était rétabli dans tout l'organisme ; — le cœur, qui avait donné peut-être deux cents pulsations par minute, était revenu à quatre-vingt cinq. — Le moral s'était calmé de lui-même aussitôt que M. de Soucy s'était senti dans mes mains, — et de cet accident qui pouvait devenir très-grave, il ne restait plus qu'une légère émotion et un peu de tremblement que je dissipai entièrement par quelques passes.

Dans une autre soirée également chez M. de Rayneval et devant une nombreuse réunion, après avoir fait des expériences sur Carolina et présenté l'extase sous l'influence de la musique, je magnétisai Mme la comtesse Galleatti, qui m'en avait prié. Ensuite Mme Baudin, la femme de l'amiral, me pressa de lui magnétiser un objet pour savoir ce qu'il en adviendrait. Comme je m'étais rendu à son désir, et que je magnétisais un petit cachet d'ivoire et d'argent, que j'avais trouvé sur une table, Mme de Rayneval passa près de moi et me demanda en riant quel sortilége je fabriquais? Je le lui dis, alors elle insista pour que je lui donnasse le cachet : Mme Baudin, qui causait tout auprès et qui nous suivait du regard, devinant le désir de Mme de Rayneval, me fit signe d'y consentir. — Je remis alors le cachet dans la main de cette dernière qui ne l'eut pas plutôt saisi qu'elle sentit sa main se crisper, puis son bras se contracter et se raidir sans pouvoir ouvrir sa main ni plier son bras. — Elle me pria de la piquer ; ce que je fis légèrement d'abord, puis plus fortement, au grand effroi de M. de Rayneval, mais elle ne sentait rien. — Alors enchantée, elle s'écria qu'elle voulait être magnétisée. — Je me mis en devoir de la satisfaire, et quelques minutes après elle était endormie. Je fus obligé cependant de la réveiller presqu'aussi-



tôt, car une de mes malades qui se trouvait dans un salon adjacent venait de subir à distance l'influence magnétique et éprouvait quelques mouvements convulsifs qui nécessitaient ma présence. Je les calmai et je profitai de son sommeil pour faire quelques expériences de clairvoyance. — Sur la demande de la maîtresse de maison, elle indiqua tout ce qu'il y avait dans sa chambre à coucher, entre autres choses un baromètre, et derrière la porte d'un cabinet un grand singe empaillé qui se tenait debout et qui lui fit très-peur. — Puis on lui donna une lettre qu'elle lut sans la déplier. Elle indiqua l'heure à une montre dont on avait changé l'heure véritable. — Mais ce qui fit le plus d'impression sur les assistants, ce fut la lecture de deux lignes à la page indiquée dans un livre que M. de Rayneval était allé chercher dans son cabinet et qu'il tenait dans sa main, hors de la portée de la personne magnétisée. — Ces expériences mirent le comble à l'étonnement de la société. Je réveillai alors cette dame qui se trouva très-bien.

Ma présence à Naples avait-elle produit un bon effet pour le magnétisme? la propagande que j'avais faite dans la classe élevée par des séances, et parmi le peuple en magnétisant gratuitement les pauvres, en les guérissant de ces infirmités, qui sont si repoussantes qu'elles mettent l'homme au-dessous de la brute, avait-elle eu quelque résultat? avais-je fait tort à la religion? comme le craignait le brave préfet de police, qui s'en allait disant *que l'on ne pouvait pas me garder à Naples, car je faisais tout ce que le Christ avait fait.* Non, je n'avais rien fait qui pût attaquer la religion, j'avais au contraire déraciné chez beaucoup de personnes cette idée du *jettatore;* j'avais chassé certaines erreurs pour mettre à leur place une grande et sublime vérité, *le magnétisme en action*. Cependant je faillis d'être victime de l'ignorance de ce bon peuple. Un soir que je m'étais rendu à une invitation de M. Blanvalet, celui-ci me proposa de descendre chez un homme qui avait eu, dans la journée, une attaque d'apoplexie dans la rue, et que l'on tenait pour mort, mais qui, le soir, était encore tellement chaud, que lui, Blanvalet, ne pouvait croire que toute étincelle de vie eût disparu.

Nous descendîmes dans une salle basse où se trouvaient réunies huit ou dix personnes. Je vis le pauvre homme étendu sur un lit, et il me parut bien mort. Mais comme *rien ne prouve la mort, si ce n'est la putréfaction,* je me mis à le magnétiser. — Le lit était très-élevé. Après quelques passes, voulant faire des insufflations, je montai sur le lit et je m'escri-



mai de bonne foi comme si j'agissais sur un vivant. Mais pendant que je faisais des insufflations sur le cœur, sur les bronches et sur l'estomac, dans l'espoir de les faire fonctionner, les personnes présentes, augmentées de trois ou quatre autres qui étaient arrivées depuis, commencèrent à crier tout bas au sacrilége, disant que j'étais plutôt un être diabolique qu'un médecin. Alors M. Blanvalet, qui entendait et comprenait leurs menaces, vint me prier de descendre du lit, et m'emmena promptement; il ne s'agissait de rien moins que de m'assommer, à ce qu'il paraît. Nous remontâmes en riant de cette ignorance fanatique et en plaignant le mort qui, je le pense toutefois, était bien mort, comme on l'avait constaté, et comme le constata encore un autre médecin que l'on était allé chercher.

Mais pourquoi le bon peuple de Naples aurait-il agi autrement? pourquoi n'aurait-il pas suivi les faux principes qu'on a inculqués dans sa nature chaude et enthousiaste, et qu'on a maintenus par l'ignorance, la superstition et le fanatisme soi-disant religieux; car à Naples la religion n'est autre chose que l'adoration des idoles païennes; quant à Dieu, jamais il n'en est question, les prêtres n'en parlent pas.

Les membres de la classe privilégiée et soi-disant instruite, les administrateurs, les magistrats haut-placés n'ont-ils plus les erreurs des lazzaroni, ne partagent-ils plus avec eux tous les préjugés à l'égard du *jettatore* et de tous ces saints, qui, sous la main des prêtres hypocrites et dominateurs, remplacent Dieu avec avantage pour eux? Si vous en doutez, sachez qu'en 1849, la police voulut me chasser de Naples, parce que je faisais, disait-elle, *tout ce que le Christ avait fait;* et, comme je ne voulais pas obéir à cet ordre, auquel M. de Rayneval s'était formellement opposé, la question de mon expulsion fut agitée dans deux Conseils de ministres. Le second était présidé par le roi Ferdinand lui-même de sanglante mémoire. Après deux heures de délibération qui n'aboutissait à rien devant l'opposition de l'ambassadeur de France, le roi se décida à prendre la plume, et il écrivit lui-même : « *Je consens à ce que M. Lafontaine reste à Naples, à condition qu'il ne fera pas voir des aveugles, ni entendre des sourds-muets.*[1] »

1. M. de Rayneval m'a affirmé avoir lu ces mots écrits de la main du roi.

Ch. LAFONTAINE.



PRIX DE L'ABONNEMENT :

Genève. . . . . 5 fr.
Suisse, Savoie, Piémont, France, Belgique, Italie. 6 fr.
Angleterre, Amérique, Allemagne. . . . . 10 fr.

Les abonnements se font pour un an, du 15 avril 1862 au 15 mars 1863. — Le numéro séparé se vend 1 fr.

ON S'ABONNE :

A GENÈVE, chez M. Lafontaine, quai des Bergues, 31.
A PARIS, chez M. Germer-Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 17.
A FLORENCE, chez MM. Cammelli frères, libraires, place du Grand-Duc.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. LAFONTAINE.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Chez GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'École de Médecine, 17, à PARIS.

L'ART DE MAGNÉTISER, ou le Magnétisme animal considéré sous le point de vue théorique, pratique et thérapeutique, par **CH. LAFONTAINE**, 3me édition, 1860, corrigée, augmentée, entièrement refondue. 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr.

ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LE MAGNÉTISME, Cures magnétiques à Genève, par le même. 1 vol. in-12. 1855. Prix : 1 fr. 50.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL.

1re année, 1859 à 1860, un vol. in-8° broché. 6 fr.
2me année, 1860 à 1861, un vol. in-8° broché. 6 fr.
3me année, 1861 à 1862, un vol. in-8° broché. 6 fr.

Se vend à l'administration, quai des Bergues, 31, à Genève.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —



LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

Paraissant le 15 de chaque mois par livraison de 16 à 32 pages in-8.

Prix : 5 fr. par an.



Ce qui était mystère est devenu lumière et bienfait pour tous.

N° 11. — 4me ANNÉE. — 15 FÉVRIER

GENÈVE
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Quai des Bergues, 31

1863

N° 11. 15 Février 1863. 4me Année.

LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — Le Magnétisme en Turquie, par M. C. Constant, membre de la Société asiatique de Paris — Correspondance parisienne, par M. Jules Lovy. — Paralysies rhumastimales, par C. Lafontaine. — Jury magnétique.

LE MAGNÉTISME EN TURQUIE.

L'OKOUDMAK, L'AGHOTÈLE.

Nous avons donné en juillet dernier, quelques explications sur les amulettes et les prophilactiques dont on se sert en Orient pour se garantir du *Keutu-Nazar* (mauvais œil); aujourd'hui, nous donnons à nos lecteurs des renseignements plus détaillés sur les magnétisations en Orient, extraits des communications récentes de notre correspondant de Smyrne, M. C. Constant, membre de la Société asiatique de Paris.

« .... Les magnétistes d'Europe seront bien étonnés d'apprendre que les Orientaux magnétisent presque de la même manière qu'eux! En Orient, si quelqu'un tombe malade du Nazar (ou de quelque autre maladie), les gens du peuple, turcs ou chrétiens, recourent à la magnétisation, appelée généralement *Okoudmak,* qui veut dire *faire lire*. Les Arméniens l'appellent *aghotèle*, c'est-à-dire *prier*[1]. Voici, en peu de mots, leur manière d'agir. On place le souffrant sur un siége, assis ou presque couché, ensuite le magnétiseur s'assied auprès de lui ou vis-à-vis, puis il commence à marmoter tout bas des prières particulières. Le patient, pendant tout le temps que le magnétiseur continue de prier, doit rester tranquille et silencieux, car le moindre bruit ferait rompre le charme.

« Puis le magnétiseur dirige sa *main* ou plutôt ses deux mains ouvertes sur le souffrant, le touche en commençant de la tête ou des épaules, puis il les descend, en frottant légèrement tout *le corps* jusqu'aux *pieds*.

« Ce sont là de VÉRITABLES PASSES! mais le peuple n'en connait point toute la valeur scientifique.

1. Ces noms, vulgairement employés, démontrent que le magnétisme était en Asie, comme il l'est encore, mêlé à la religion, car on lit des prières quand on magnétise. Nous pouvons conclure de là que cette science était le grand mystère des prêtres de l'antiquité. Le signe sacré *Abéaston* le démontre clairement.



« S'il y a une douleur locale, les mains du magnétiseur s'y arrêtent un peu plus. Mais, en général, la magnétisation est continuée ainsi pendant un quart d'heure, et, selon la maladie, on la répète trois ou sept jours successivement.

« En Orient, les hommes ainsi que les femmes exercent également le magnétisme, mais les femmes, et surtout les vieilles, sont préférées.

« Parmi les chrétiennes âgées, celles qui ont visité les Lieux-Saints et touché avec leurs mains le tombeau du Christ, sont considérées comme celles dont les procédés sont plus efficaces. L'*Okoudmak* est pour elles une profession, qu'elles conservent dans leur famille seulement [1].

« Les passes se font de différentes manières. Magnétiser avec *les mains vides,* c'est la manière ordinaire; mais, si le cas est grave, on tient alors dans la main différentes choses, comme quelques grains d'*orge,* du *sel,* une *épingle,* etc. [2] Les Levantins magnétisent souvent avec un couteau, et une fois l'opération terminée, ils mettent le couteau, la lame en bas, dans un lieu secret (ou derrière le battant d'une porte), pour un quart d'heure. Cette manière d'agir contient en soi peut-être une vérité; c'est pour que le fluide magnétique accumulé dans le couteau par la magnétisation s'écoule par la lame. On voit là chez les Orientaux une notion non-seulement de magnétisme animal, mais encore de magnétisme minéral.

« Souvent les magnétiseurs, pendant l'opération, commencent à *bâiller,* à avoir des *nausées,* et si cela continue d'une manière assez forte, ils finissent par *vomir;* — ceci fait voir que l'*Okoudmak* devient *quelquefois* la cause d'irritations intérieures, soit de l'estomac, soit de toute autre partie du corps, irritations *ressenties* par les magnétiseurs eux-mêmes.

« On trouve partout dans la Turquie des gens persuadés fermement d'avoir été guéris par l'*Okoudmak.*

« En un mot, tous les procédés magiques, les enchantements et autres qui s'opèrent journellement dans nos contrées, ne peuvent être expliqués que par cette belle science appelée magnétisme animal [3], science qui, s'étant transmise à nous d'âge

1. Ce qui prouve encore que le magnétisme était anciennement connu du clergé seulement. Les profanes ne connaissaient point ce mystère.

2. Les chrétiens ont aussi l'habitude de faire leurs passes en tenant des chapelets apportés de Jérusalem et bénis sur le tombeau du Christ.

3. Les rapports entre la science magnétique d'Europe et les conceptions magiques de l'Orient, sont exposés aussi, en abrégé, dans *le Mesmérisme,* treizième livraison de la bibliothèque populaire, publié en arménien par le même auteur.



en âge, contient bien des mystères encore qui seront, je n'en doute point, reconnus et approfondis par tous les savants du monde qui ont pris à tâche, par amour de la vérité, de poser cette science sur des fondements inébranlables....

« .... Nous qui sommes né et élevé dans un petit coin de l'Asie, nous tâchons de soulever un peu le voile qui cache à nos yeux bien des faits étranges, mal compris, et réputés sottises par les esprits forts. Nous disons aussi sans hésitation aucune, que l'*Agothèle* est réellement ce qu'on nomme en Europe magnétisme animal. Cette découverte n'aurait donc pas été faite en Occident, car elle existe en Orient dès les temps immémoriaux.

« Il est extrêmement difficile de pouvoir décrire d'une manière plus ou moins claire l'acte de l'*Okoudmak,* car ce procédé est malheureusement mis en usage par des gens qui, ne sachant pas lire, sont pour cela plongés dans la plus grande ignorance. J'espère pourtant arriver à donner une explication satisfaisante des conceptions magiques de l'Orient, afin que le monde magnétique ait un exposé clair et précis sur tout ce qu'il y a de mystérieux encore dans ce pays.

« D'abord, il faut qu'on prenne en considération, qu'en Orient, il y a toujours une différence de procéder entre les magnétiseuses de diverses nations, différence causée peut-être par les croyances religieuses de chaque pays.

« La manière que nous allons décrire est celle des magnétiseuses arméniennes de Smyrne.

« J'ai remarqué parmi les magnétiseuses de cette nation, deux sortes de magnétisation ; l'une, faite avec les deux mains, et l'autre avec la main droite seule.

« Tout en faisant des passes, les magnétiseuses d'Orient récitent des prières.

« Ces prières ne sont pas les mêmes pour toutes les maladies. Il est vrai que chaque magnétiseuse prie à sa manière ; elles ont cependant des phrases, ou pour mieux dire des patenôtres particulières, qui ne sont connues que d'elles seules, et destinées à agir pour telle ou telle affection.

« Nous allons maintenant (afin de rendre nos descriptions plus compréhensibles encore) exposer aux magnétistes, quatre gravures au trait représentant les quatre positions principales de l'Okoudmak.

« Un coup d'œil suffira pour comparer *la parfaite ressem-*



blance de l'Aghotèle avec les figures égyptiennes et la magnétisation européenne [1].

MAGNETISEUSE ARMÉNIENNE DE SMYRNE.

MAGNÉTISATION AVEC LES DEUX MAINS.

Première position.



Կին Աղօթող اوقويان قارى

« 1re *position*. — La magnétiseuse s'assied vis-à-vis de son sujet, et en même temps celui-ci pose ses mains sur ses ge-

1. A propos de cette *ressemblance parfaite*, j'ai à citer une toute petite anecdote frappante qui m'est arrivée récemment. Désireux de répandre le germe de nos principes chez mes coreligionnaires, et voulant leur donner une idée de nos procédés magnétiques, je me mis à magnétiser un soir dans une maison amie. Quelques femmes s'y trouvaient et me regardaient faire avec étonnement. Quand après avoir laissé les pouces du sujet, je commençai à faire des passes, une de ces femmes âgées, qui non-seulement n'avait aucune idée du magnétisme, mais qui ne savait pas même lire, dit à ses compagnes d'une voix à être entendue : « Mais il *aghote*... » — « Il fait de l'*aghotèle*... »
Que voulons-nous de plus concluant que cet aveu spontané?
Comme orientaliste je ne suis pas le premier qui ait posé cette vérité. Bien avant moi, un de nos auteurs, M. M.-T. Taghitiantz, V. A., avait mentionné dans un de ses ouvrages (*Dissertation sur l'éducation des filles,*

noux ; puis la magnétiseuse élève la main droite, dans laquelle se trouve un chapelet bénit, fait un signe de croix à quelques centimètres du visage de son sujet, puis elle dirige ses deux mains ouvertes sur la tête de ce dernier. Elle fait ensuite trois grandes passes, non pas à distance, mais en touchant le corps et en frottant jusqu'aux genoux, et, selon le cas, jusqu'au bout des pieds. Elle répète encore ces trois passes sur le dos.

Deuxième position.



Կին Աղօթող   اوقويان قاري

2[me] *position.* — Après les grandes passes, la magnétiseuse dirige ses mains sur les articulations des bras, ainsi que sur celles des genoux et des pieds. Ces passes sont faites non en frottant, mais en serrant les membres du patient dans une espèce de massage. Après ces passes, la magnétiseuse pose les mains sur le visage de ce dernier, et lui frotte légèrement les sourcils et les yeux avec ses deux pouces.

publié en arménien à Calcutta, en 1847), que, sous le nom d'AGHOTÈLE, le *mesmérisme a été connu par nos vieilles et pratiqué pour les cas de maladies, dès les temps immémoriaux.* M. Taghitiantz était natif d'Arménie, et c'est des magnétiseuses de ce pays qu'il parle.

Cela prouve encore que ce n'est pas seulement en Asie-Mineure que le peuple, sans être initié par des Européens, sait magnétiser.

Troisième position.



Կին Աղօթող   اوقويان قارى

« 3me *position.* — Après les susdites passes, la magnétiseuse met la main droite sur la région épigastrique, et avec la main gauche elle fait des passes sur le corps et sur les bras, en commençant de la tête, de la même manière qu'à la première position, c'est-à-dire en touchant le corps et en frottant jusqu'aux genoux, etc.

Quatrième position.



« 4[me] *position*. — La magnétiseuse pose sa main gauche sur la tête du patient, et de la main droite, passée derrière le corps de ce dernier, elle fait trois passes, en commençant de l'encéphale et allant le long de l'épine dorsale[1].

MAGNÉTISATION PAR LA MAIN DROITE SEULE.

« 1[re] *position*. — La magnétiseuse s'assied auprès du sujet, puis, tenant encore un chapelet, elle fait des passes sans frotter ni toucher, et un peu plus vite. La direction des passes va de la tête à l'épigastre, et d'un sein à l'autre, de sorte que ces passes se croisent sur la poitrine du patient.

« 2[me] *position*. — La magnétiseuse fait quelques passes en frottant tout le long des bras, ensuite elle recommence de nouveau les passes croisées.

1. J'ai amené chez M. A. Svobodu, peintre-artiste, une magnétiseuse de ma nation, et je l'ai prié de photographier devant moi, pendant que l'Arménienne magnétisait. Les quatre positions dont je viens de parler me parurent, entre plusieurs autres, former, au point de vue scientifique, la base de l'*aghotèle*.

« En les terminant, elle fait une insufflation froide, à distance, sur la poitrine, et sur le corps en général[1].

Particularités et remarques.

« Après cet exposé, j'ai besoin d'ajouter une petite dissertation sur quelques particularités, ainsi que sur l'ensemble de l'Aghotèle.

« Il est nécessaire qu'on sache bien qu'en général la magnétisation orientale diffère un peu, soit pour les positions, soit pour les passes, selon les magnétiseuses. Malgré cela, l'uniformité règne partout, et les magnétiseuses usent de plusieurs procédés pour toutes sortes de maladies ; ainsi, la seconde magnétisation que je viens de décrire se fait plutôt pour les maladies du cœur et des organes respiratoires, tandis que la première est pour les rhumatismes, etc.

« De même aussi en Orient, chaque affection a sa magnétiseuse particulière, de sorte qu'il est rare de trouver une femme réputée pouvoir guérir toute espèce de maladie par l'Aghotèle.

« Je connais plusieurs de ces femmes, dont l'une, parmi elles, est renommée seulement parce qu'elle guérit les affections nerveuses, rhumatismales ; une autre les plaies, etc.

« Actuellement, il existe à Smyrne une vieille arménienne, qui exerce la profession de magnétiseuse, et qui ne vit que de cela. Elle est très-connue pour l'efficacité du pouvoir de sa main, tellement qu'elle n'a presque point de repos ; du matin au soir elle est mandée dans les maisons pour visiter les malades et les magnétiser.

« J'ai eu dernièrement une petite entrevue avec elle, et voici à peu près notre entretien.

« — Quelle est, lui ai-je dit, l'origine de l'Aghotèle, et pourquoi faites-vous des gestes avec vos mains et vos bras, lorsque vous vous mettez près du malade?

» — Je n'en sais rien, me répondit-elle avec indifférence ; nos aïeux pratiquaient ainsi, et c'est de ma belle-mère que je tiens cet usage.

« — De combien de manières *aghote*-t-on (magnétise-t-on)? lui demandai-je.

« — On *aghote* avec les deux mains aussi bien qu'avec l'une : j'aghote avec une main seulement, et mes malades me

1. J'ai remarqué aussi qu'après chaque passe, et pendant les deux positions, la magnétiseuse allonge la main vers le sofa et la laisse tomber avec assez de force.



disent que *j'ai la main sébébli*[1], et aussitôt que je commence à *aghoter* avec *sedk*[2], je suis certaine de réussir.

« — Sentez-vous quelque chose, lui demandai-je, quand vous aghotez?

« — Ah! oui, me répondit-elle, en *aghotant, je prends, je reçois* les douleurs du malade[3].

« Cet aveu de la transmission des maladies, certifié par toutes les magnétiseuses de ma connaissances, me paraît, au point de vue scientifique, mériter l'attention du monde magnétique. Car cela prouve assez nettement, que, même dégénéré, l'okoudmak transmet quelquefois le fluide du malade à la magnétiseuse[4]. (Voyez l'*Orient*, Mélanges, art. IV.)

« Outre les magnétiseuses des diverses maladies, il y a aussi dans le Levant des magnétiseuses d'animaux. La vieille, dont je viens de parler, m'a dit que sa belle-mère magnétisait des chevaux atteints du nazar.

« En Orient, on croit *généralement* qu'une femme ne peut jamais apprendre à une autre femme l'acte de l'*aghotèle,* pas plus qu'un homme à un autre homme ; mais c'est à un homme de l'apprendre à une femme, et à une femme de l'enseigner à un homme. L'initiation ne consiste pas seulement dans l'indication des prières et des passes, mais il est de rigueur que l'*initiateur* donne, à la fin de l'initiation, *une poignée de main* à son disciple, et c'est ainsi, disent les vieilles, *que le pouvoir et la force de l'aghotèle se transmettent.* On remarque très-bien ici une pure vérité de la science.

« Maintenant, il nous reste une autre question à éclaircir ici, c'est de savoir pourquoi, en matière *d'okoudmak,* les vieilles sont préférées en Orient. Je pense que l'histoire peut nous en donner l'explication. On sait que dans l'antiquité le magnétisme n'était pratiqué que par des prêtres, c'est-à-dire par des hom-

1. Ce mot signifie en turc *ayant une cause ;* il est un des modes du mot arabe *sébèbe* (cause). Mais en terme d'Okoudmak, il change de signification, et *avoir la main sébebli (eli sebebli)* signifie *avoir une efficacité particulière dans la main.*

2. Mot arabe qui signifie *foi, confiance, espoir.*

3. La magnétiseuse dont j'ai fait photographier les positions m'a dit, sérieusement, qu'en s'approchant auprès d'un malade, *elle comprenait, par la sensation de ses yeux*, si ce dernier avait des douleurs ou non. J'ai remarqué que cette femme avait les yeux bleus!...

4. A ce qu'il paraît, c'est pour ne pas recevoir et absorber en elles le fluide du patient, que les magnétiseuses du Levant frappent (comme je l'ai dit plus haut) leurs mains sur le sofa, après chaque passe, afin que l'émission s'y fasse. Je trouve que l'aghotèle est mêlé de passes inverses.



mes âgés, et, à ce qu'il paraît, cette science fut enseignée seulement aux chefs de familles, car les anciens prévoyaient que la jeunesse pourrait en abuser[1].

« S'il était possible de connaître le nombre de toutes les magnétiseuses et les magnétiseurs répandus en Orient, je suis sûr qu'un nouveau monde magnétique apparaîtrait à l'Europe.

« Mais une chose est à remarquer.

« En Orient, et surtout dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, le peuple n'a point d'autres médecins que de misérables derviches-pharmaciens et les magnétiseuses. Mais, depuis que la civilisation d'Europe a un peu pénétré dans ces contrées, et que les allopathes sont venus dans le Levant, l'*aghotèle* a beaucoup perdu de sa renommée, de manière que la nouvelle génération orientale, imbibée du matérialisme des médecins à diplôme, se fait parade de considérer les magnétiseuses comme des sorcières stupides, et l'aghotèle comme une pure superstition...

« Les magnétiseuses arméniennes, par exemple, dont je viens de parler, sont de pauvres femmes du peuple; la classe civilisée de cette nation, ayant recours aux médecins, par leur mépris pour tout ce qui n'est pas de leur compétence, tâche d'anéantir les croyances populaires. Maintenant, cet état de choses continue toujours; le magnétisme et le spiritualisme, attaqués de toutes parts par des soi-disant civilisés, sont, je ne le dissimule point, atteints mortellement; mais heureusement ils ne sont pas morts tout à fait, et j'ai tout lieu de croire qu'ils renaîtront encore, non plus parmi la classe ignorante, mais au sein même de cette société qui leur assène les plus terribles coups. M. E. Rossi, membre de la Société de Magnétisme de Paris, fait assez voir, aux médecins eux-mêmes, que le magnétisme n'est pas, comme on l'a cru jusqu'à présent, une véritable utopie, mais la plus belle et la plus utile des sciences.

Smyrne, 1er février.

C. CONSTANT.
Membre de la Société asiatique de Paris.

1. Dès la plus haute antiquité, c'était la bénédiction d'un père ou d'un homme âgé qui était considérée comme efficace. La nature a inspiré à l'homme, dans tous les temps, d'imposer les mains sur la tête d'un autre pour le bénir.



CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Le *fluide associé.* — MM. Louis D... et Victor M... — Action conjointe et simultanée. — Passe-temps de la *Société du mesmérisme.* — Un chapitre du Musée-Dubreuil. — *Pompe nerveuse aspirante.*

Paris, 10 février 1863.

Vers la fin du mois dernier, j'ai fait connaissance avec une nouvelle espèce de fluide magnétique : c'est le *fluide associé.*

Me trouvant en soirée chez M. de S..., rue de Rivoli, j'y rencontrai plusieurs partisans et amateurs de magnétisme, qui, selon l'habitude, n'y entendaient rien, ne cessaient de confondre le magnétisme avec le somnambulisme, et le somnambulisme lucide encore!

Je fis de mon mieux mon métier d'apôtre et d'instructeur, et ramenai les choses à des proportions tellement tempérées, que je dessillai les yeux des uns, tout en triomphant du scepticisme des autres. Bien entendu que je limitais les merveilles du fluide plus que de raison, et que ma profession de foi du moment se tenait en deça de mes convictions personnelles. En présence des profanes, ce système m'a toujours réussi. En effet, je parvins à gagner à la cause de Mesmer tout le salon de M. de S..., qui ne se serait jamais rendu, si j'avais crié les prodiges mesmériens par dessus les toits.

Cette propagande sournoise m'a encore valu une autre bonne fortune magnétique. Huit jours après, M. de S... saisit l'occasion de m'aboucher avec deux hommes qui se livrent au magnétisme pratique depuis plusieurs années, sans faire partie d'aucune société. MM. Louis D... et Victor M..., tous deux employés le jour dans une maison de commerce, consacrent leurs soirées à des expériences mesmériennes, et dépensent leur fluide au profit des amis malades qui veulent bien les honorer de leur confiance. Or mes deux magnétiseurs, déjà vous l'avez deviné, mettent leur fluide en commun et dirigent sur leurs sujets une action conjointe et simultanée. Ce procédé, dit-on, est presque toujours couronné de succès, et on parle dans le quartier des Ecoles des cures opérées par MM. Louis D... et Victor M...

Le fait n'a rien d'improbable : Nés dans le même pays, vivant de la même vie, doués du même tempérament, il se peut que nos deux intimes émettent un fluide similaire, presque identique, et acquérant plus d'intensité en se doublant.



Il est donc possible que dans de telles conditions, une association de fluides produise d'heureux résultats. Mais il ne faudrait pas s'y fier ; et je doute qu'on produise des miracles en étendant cette association sur une grande échelle. Je crois qu'il n'existe pas cinq ou six tempéraments parfaitement identiques, et plusieurs fluides mis en commun doivent se neutraliser ; heureux s'ils ne suscitent pas chez le *sujet* des troubles organiques !

Il y a quelques années, la *Société du Mesmérisme*, présidée par M. Hébert de Garnay, s'amusait parfois à ces expériences de fluide associé Le président lui-même encourageait les membres titulaires à se livrer séance tenante à ce petit passe-temps ; mais aucun miracle curatif, aucun phénomène de lucidité n'a jamais jailli de ces tentatives.

En attendant que les gros bonnets du magnétisme veuillent bien élucider cette grande question du *fluide associé* dont on ne s'occupe pas assez, permettez-moi de reproduire ici un ancien chapitre du Musée-Dubreuil.

Ce Dubreuil — un type fantastique éclos dans les colonnes de la petite presse parisienne, — avait formé un musée qu'il enrichissait chaque jour d'un objet rare et curieux. C'était la plus merveilleuse et la plus bizarre collection qu'on pût imaginer. Ce musée contenait des choses impossibles ; et moins elles étaient possibles, plus elles tentaient la convoitise de Dubreuil, — car *il y mettait le prix*. Dubreuil était richissime, il avait quelque chose comme quatre cent millions à manger par minute !..

Feu Cordelier Delanoue et moi nous nous étions constitués les historiographes de ce précieux musée.

« Dubreuil s'était initié à la science de Mesmer et de Puységur. Dubreuil était devenu magnétiste, et avait transformé en somnambule la fille de sa portière, mademoiselle Flibochon. Il lui donna le nom de *Nini la Voyante*.

« Grâce à quatre heures de magnétisation par jour, à une averse de *passes* et à des paquets de fluide, *Nini la Voyante* ne tarda pas à être extra-lucide.

« Dans les premiers temps, cette extra-lucidité avait des hauts et des bas, comme celle de toutes les sibylles modernes qu'on annonce dans les journaux. *Nini la Voyante* se maintenait au niveau de la quatrième page, et voilà tout. C'était une excellente pythonisse à dix francs l'oracle et à quinze francs l'amende, rien de plus. Ses effluves somnambuliques ne dépassaient pas l'étiage de la médecine illégale.



« Or Dubreuil avait remarqué que, dans les sociétés mesmériennes et dans les séances de magnétisme, il se perdait énormément de fluide. Pour un homme qui fait collection de tout, cette remarque fut un trait de lumière.

« Il donna ordre aux plus habiles ouvriers de Paris de lui fabriquer une *pompe nerveuse aspirante*, et il obtint cette machine à prix d'or.

« Vous devinez le reste.

« Chaque soir, M. Dubreuil faisait poser son élégant petit meuble dans les endroits où l'on mesmérisait, où l'on somnambulisait. Moyennant un ingénieux mécanisme, la pompe aspirait tout le fluide magnétique dont l'air ambiant se trouvait saturé, et le conduisait dans un réservoir spécial. Une fois bien remplie, la petite machine revenait chez Dubreuil, qui en humait le contenu à l'aide d'un tube d'or. Cette provision de force nerveuse venait s'ajouter au fluide secrété par le cerveau de Dubreuil, et le sommeil de *Nini la Voyante* acquérait par là un degré de lucidité phénoménal.

« Merveilleuse puissance du fluide accumulé dans un réservoir!... Telle était la force de cette essence de magnétisme concentré, qu'elle réagissait sur le magnétiseur. Dubreuil s'endormait à côté de *Nini;* alors c'était un duo à ravir la pensée!...

« — Les magnétiseurs sont des niais, me disait quelquefois Dubreuil : quand ils obtiennent sur leurs somnambules la *seconde vue,* c'est le bout du monde. Avec moi, *Nini* arrive à la *troisième,* et même à la *quatrième vue :* elle arrivera à la *cinquième* dès que je le voudrai. Il ne s'agit que d'y mettre le prix... »

JULES LOVY.

PARALYSIES RHUMATISMALES.

A Cinq-Mars-la-Pile, près Tours, le Docteur Casimir Renault fit venir chez lui un homme de cinquante ans à peu près, qui, depuis quelque temps, avait une paralysie rhumatismale dans le bras gauche; il souffrait des douleurs intolérables, et son bras était ployé et collé près du corps.

Aucun des moyens employés par le Docteur n'avait soulagé les douleurs, ni ramené le plus petit mouvement; le malade pouvait à peine remuer un doigt.



Je le magnétisai devant douze personnes réunies en ce moment dans le salon du Docteur; je localisai toute l'action sur le bras et sur l'épaule par des passes seulement; et vingt minutes après la main était descendue, le bras étendu sans douleur. Je continuai, et dix autres minutes ne s'étaient pas écoulées, que cet homme avait recouvré l'usage de son bras. Il pouvait le lever, le remuer, le baisser, s'en servir enfin comme avant d'être paralysé. Il était si stupéfait, qu'au lieu de me remercier, il s'éloignait de moi et me regardait en dessous, comme si j'avais été le diable en personne.

Du reste, j'avais produit en 1838, à Bruxelles, le même effet sur un garçon chapelier, qui, lorsque je lui eus rendu l'usage de son bras, s'enfuit de la maison sans vouloir rien entendre.

A Paris, Mme Cosson se trouvait dans le même état. J'agis de la même manière, mais il me fallut trois magnétisations, et je fus obligé d'employer le massage sur le trajet des muscles, ce qui la fit beaucoup souffrir pendant l'opération, mais elle fut entièrement guérie en trois séances.

A l'hôpital de Liverpool, devant les médecins et les élèves, je produisis un effet semblable sur un homme qui, depuis longtemps, était paralytique du bras droit. En deux séances, je le mis en état de s'en servir, et quelques jours après il sortit de l'hôpital.

Ch. LAFONTAINE.

JURY MAGNETIQUE.

CONCOURS DE 1863. — Une médaille d'argent ou de bronze sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : INDIQUER LES MEILLEURS MOYENS D'AFFERMIR LE MAGNÉTISME DANS LA VOIE SCIENTIFIQUE.

Les mémoires devront parvenir avant le 1er avril 1863. Ils pourront être écrits en français, anglais, allemand, italien, espagnol, et seront insérés s'il y a lieu. Le nom de l'auteur devra être sous enveloppe cachetée, sur laquelle se trouvera un signe ou une épitaphe reproduite sur le mémoire.

Adresser les pièces au bureau du journal, ou au rapporteur de la commission du jury, M. A. S. Morin, 51, rue St-Louis-en-l'Ile, Paris.

(*Union magnétique.*)



PRIX DE L'ABONNEMENT :

Genève. . . . . 5 fr.
Suisse, Savoie, Piémont, France, Belgique, Italie. 6 fr.
Angleterre, Amérique, Allemagne. . . . . . 10 fr.

Les abonnements se font pour un an, du 15 avril 1862 au 15 mars 1863. — Le numéro séparé se vend 1 fr.

ON S'ABONNE :

A Genève, chez M. Lafontaine, quai des Bergues, 31.
A Paris, chez M. Germer-Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, 17.
A Florence, chez MM. Cammelli frères, libraires, place du Grand-Duc.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Lafontaine.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —



N° 2. 15 Mai 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

À GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



FRAGMENTS DES MEMOIRES (inédits) D'UN MAGNETISEUR.

. . . . Pendant mon séjour à Nice, en 1847, j'avais fait entendre plusieurs sourds-muets, dont quelques-uns étaient bien connus ; l'un était un ouvrier relieur, travaillant chez M. Visconti, libraire ; et deux autres, frère et sœur, que M. le comte de Maistre, alors gouverneur de Nice, m'avait prié lui-même de magnétiser.

J'avais obtenu, par le magnétisme, sur ces trois sourds-muets, qui n'entendaient rien, une grande sensibilité dans l'organe de l'ouïe ; ils entendaient, distinguaient et répétaient plusieurs mots prononcés près de leurs oreilles ; mais l'amélioration, tout en se maintenant, n'augmentait pas, et je ne



voyais pas qu'il y eût possibilité de leur rendre entièrement l'ouïe. Seulement, les effets obtenus sur eux étaient une preuve nouvelle de l'action du magnétisme dans les affections de l'ouïe.

Je magnétisai une négresse, demeurant chez Mme Prœschel; elle avait une tumeur dans le côté gauche du ventre. En quelques séances, cette tumeur devint molle, diminua de grosseur, et après une dizaine de magnétisations locales, pendant lesquelles la tumeur s'était entièrement vidée et cicatrisée, la malade fut complètement guérie.

Cette négresse, nommée Sally, était devenue somnambule lucide sous l'influence du magnétisme ; elle me donna souvent des preuves d'une clairvoyance remarquable.

J'avais essayé sur elle et sur une autre somnambule, que j'avais aussi formée à Nice, certaines pratiques dont la connaissance m'avait été communiquée par un Français propriétaire à Santiago, qui se trouvait momentanément à Nice. Ces procédés sont employés fréquemment dans l'Amérique espagnole sur les négresses, lorsqu'on veut les exalter jusqu'au délire, pour obtenir d'elles des révélations.

Ils consistaient à allumer, pendant que les sujets étaient endormis, une bougie de cire vierge, préparée dans un bain composé d'assa-fœtida et de deux autres éléments.

Cette bougie, ainsi préparée, éclairait le salon d'une lumière rougeâtre, et répandait une épaisse fumée d'une odeur âcre et désagréable. Les somnambules étaient d'abord agitées, elles éprouvaient des tremblements, des spasmes, des mouvements convulsifs, elles tombaient dans une exaltation excessive, elles se levaient, tout en se tordant, et restaient l'œil fixe, grand ouvert, regardant au loin ; puis des sons inarticulés, des paroles incohérentes s'échappaient de leurs lèvres ; ensuite elles répondaient avec une précision, une lucidité remarquable, aux questions qui leur avaient été adressées dans leur somnambulisme, avant que la bougie ne fût allumée. Elles rappelaient à nos yeux la pythie de Delphes, sur son trépied, enveloppée d'une vapeur qui l'exaltait et que les assistants ne pouvaient supporter.

Elles avaient l'air, par moments, d'être vraiment inspirées ; leur physionomie prenait une expression de grandeur intellectuelle qui frappait les plus incrédules. Ce n'étaient plus les mêmes êtres que quelques minutes auparavant, une transformation s'était opérée chez ces jeunes filles.



Dans ces instants, toutes les questions pouvaient être résolues par ces somnambules ; elles lisaient dans des livres fermés, posés à distance ; la pensée enfermée dans le pli le plus profond du cœur était découverte et jetée à la face des personnes avec une volubilité extrême et une exactitude positive. J'ai vu des dames effrayées quitter le salon et fuir dans une salle à côté, pour ne pas être mises sur la sellette ; mais les murs n'étaient point des obstacles à cette clairvoyance ; non-seulement les somnambules disaient ce que ces dames faisaient dans cette autre chambre, mais encore tout ce qu'elles pensaient, comme si leur âme eût été à découvert.

Des consultations et des remèdes fabuleux me furent indiqués pendant ces accès de lucidité vraiment extraordinaires. Mais il faut l'avouer bien vite, chaque fois que je soumettais ces deux jeunes filles à cette influence, leur santé s'en trouvait altérée pendant un jour ou deux, et ce n'était que par des magnétisations de plusieurs heures, répétées plusieurs fois le lendemain, que je parvenais à rétablir le calme dans le cerveau et l'équilibre dans tout l'organisme.

J'ai renouvelé ces expériences sur d'autres somnambules, et chaque fois les mêmes effets se sont présentés, la lucidité toujours aussi belle, mais aussi, toujours les mêmes accidents se répétaient après, excepté chez une seule, qui était d'une force de constitution et d'une santé exceptionnelles. Celle-ci supportait cette influence morbide sans en éprouver ensuite le moindre malaise, quoiqu'elle ressentit la même exaltation et que sa lucidité fût tout aussi remarquable que celle des autres somnambules.

Je puis déclarer aussi, que jamais les accidents provoqués par ces pratiques, n'ont eu de suites fâcheuses. J'ai toujours pu les dissiper, les détruire entièrement, et jamais les personnes que j'y ai soumises, n'ont ressenti le plus petit malaise, une fois ramenées à leur état normal par les magnétisations spéciales, nécessaires en pareil cas.

C'est dans l'Amérique du Sud, comme dans les Indes et d'autres pays de l'Asie, que ces moyens accessoires et bien d'autres sont usités ; cependant ce sont précisément ces pays dans lesquels ils seraient le moins nécessaires, car la constitution, le tempérament chaud et lascif des habitants, leur système nerveux développé et excité par un soleil qui brûle le sang, joints à l'exaltation religieuse, à la superstition, à l'ignorance, font de tous ces êtres, blancs, noirs ou cuivrés, des su-



jets précieux pour le magnétisme. Il n'est pas rare, dans ces pays, de voir des négresses et même des créoles blanches tomber d'elles-mêmes dans un somnambulisme naturel, dans un état demi-extatique, qui leur permet de percevoir des choses au loin, d'avoir des intuitions de certains remèdes, et de guérir avec de certaines plantes qui ont des propriétés particulières à ce climat, et qu'elles choisissent et trouvent dans ces moments d'exaltation.

Je vais rapporter deux faits qui m'ont été racontés par des personnes dignes de foi sous tous les rapports, lesquelles, d'ailleurs, n'avaient aucun intérêt à me tromper.

Un jeune garçon de dix à douze ans, avait depuis longtemps mal aux yeux. Le médecin avait employé tous les moyens à sa disposition, sans que l'enfant en éprouvât du mieux ; le mal, au contraire, prenait chaque jour plus de gravité, et depuis une semaine, les yeux étaient entièrement fermés, envahis par une humeur sanguinolente qui suintait de l'intérieur et qui déterminait l'occlusion des paupières en en collant les bords. L'enfant ne pouvait les mouvoir ; et quand le docteur les ouvrait un peu, afin de constater l'état des yeux, il reconnaissait avec douleur que les yeux diminuaient de grosseur, rentraient dans leur orbite et semblaient se fondre ; et il ne cachait pas aux parents que l'enfant perdait entièrement la vue.

C'est dans ces circonstances que la mère, essentiellement nerveuse, impressionnable et dévote, comme on l'est dans les colonies espagnoles, veillait un soir près du lit de son enfant, absorbée dans une prière mentale. Tout à coup sa sœur et sa tante, qui étaient assises près d'une table dans la même chambre, l'entendirent parler et distinguèrent ces paroles : *Merci, sainte Vierge, merci, je vais aller les chercher, oh! mon enfant!* Puis elle se leva, sortit dans le jardin, gagna une prairie et un bois, suivie par sa tante et sa sœur, qui lui avaient adressé plusieurs fois la parole sans obtenir de réponse. — Cette pauvre mère avait l'air de chercher, puis elle se baissait, cueillait des herbes, arrachait même la racine ; ensuite elle revint du même pas calme et tranquille, les yeux ouverts, mais fixes, et sans qu'on pût croire qu'elle voyait. Elle alla droit à la cuisine, et sans dire une parole à qui que ce fût, elle hâcha, pila les herbes qu'elle avait apportées, et en fit une espèce de bouillie qu'elle appliqua comme un cataplasme sur les yeux de son fils. Puis elle s'étendit dans un fauteuil et y passa la nuit.



Le lendemain, elle fut fort effrayée quand sa sœur et sa tante lui rapportèrent ce qu'elle avait fait, car elle ne se souvenait de rien. Ce fut avec une inquiétude croissante qu'elle attendit l'arrivée du docteur. Quand on eut fait connaître à celui-ci ce qui s'était passé, il s'approcha du lit de l'enfant, leva le cataplasme, et vit avec la plus grande stupéfaction que toute l'humeur restait adhérente aux herbes, que les paupières étaient dégagées, que les yeux s'ouvrirent seuls et que l'enfant put voir.

En constatant un si prodigieux effet, il engagea à mettre le soir un second cataplasme ; mais grand fut l'embarras de la mère pour retrouver les plantes, car elle ne se souvenait de rien. Heureusement que le soir l'état somnambulique se représenta au milieu de sa prière ; elle se leva, sortit, et sa sœur qui la suivit put lui dérober quelques feuilles de chaque plante, afin de les reconnaître le lendemain. Mais ceci ne fut pas nécessaire, car après la seconde application de ces herbes, l'enfant se trouva guéri, ses yeux étaient entièrement débarrassés, et il voyait mieux qu'il n'avait jamais vu même avant sa maladie.

L'autre fait que je vais citer se passa dans un salon et fut en quelque sorte public. La réunion fut tout à coup troublée par les cris perçants d'une dame qui, depuis quelques instants, paraissait absorbée en elle-même, et qui s'écria : *« Mon mari est mort, ils viennent de l'assassiner ! »* puis elle s'évanouit.

Le mari de cette dame était en voyage à une cinquantaine de lieues et fut, en effet, attaqué sur la route ce jour-là par quatre hommes, dont l'un le tua d'un coup de fusil.

Ces deux faits de somnambulisme naturel n'ont rien d'incroyable, il s'en présente souvent de semblables, même dans nos climats, chez certaines natures impressionnables, qui ont un système nerveux d'une sensibilité excessive. J'ai eu personnellement connaissance de faits analogues, que j'ai été à même de vérifier.

Je magnétisai aussi une jeune négresse nommée Henriette, fille de la première ; j'en fis une somnambule pour servir à mes expériences physiques, et plus tard, après avoir donné quelques soirées chez moi, je présentai dans une séance publique cette jeune négresse et une autre jeune fille de Nice. Lorsque ces deux somnambules étaient plongées en même temps en extase, elles formaient un ravissant tableau, fort curieux à voir. Les grands yeux de la négresse, dont le blanc tranchait si vivement sur son visage d'un beau noir, ses mouvements si



souples, ses poses si abandonnées, sa physionomie qui resplendissait d'un bonheur indicible, offrait un contraste des plus heureux avec la jolie somnambule Madeleine, dont les grâces plus modestes, le visage doux et expressif, les poses plus réservées, mais charmantes, semblaient personnifier l'idéal à côté de la matière. Ces deux jeunes filles si différentes d'aspect, électrisaient, enthousiasmaient les personnes présentes ; aussi j'aurais pu prolonger indéfiniment leur extase, sans que le public s'en lassât.

J'entrepris dans cette même ville plusieurs traitements, qui eurent les plus heureux résultats, entre autres celui d'un jeune épileptique, fils du médecin Torneri. Ce jeune homme avait douze à quinze crises par mois ; et l'ébranlement continu qu'elles provoquaient au cerveau affaiblissait considérablement ses facultés intellectuelles. Je parvins, par des magnétisations journalières, continuées pendant deux mois, à réduire ces crises au nombre d'une seule par mois. Pendant toute la durée de mon séjour à Nice, l'amélioration se maintint dans ces mêmes conditions, et il est probable que le malade eût pu être guéri entièrement par un traitement d'une année.

J'obtins aussi une grande amélioration, sans qu'il y eût pourtant une guérison entière, dans un cas de paralysie des deux jambes, conséquence d'une affection de la moëlle épinière. M. Cauvain était un jeune homme de vingt-cinq ans ; il marchait avec une grande difficulté, en s'appuyant sur un bras et sur une canne. Ses jambes n'obéissaient pas à sa volonté, et quand il voulait en avancer une, souvent elle demeurait en l'air sans qu'il pût poser le pied à terre.

Après quelques magnétisations, la raideur cessa de se présenter, et le malade put marcher en s'aidant seulement d'une canne. Les douleurs qu'il ressentait au bas de la colonne vertébrale avaient presque entièrement disparu, et il reprenait des forces. J'obtenais sur lui un singulier effet, que j'avais rencontré quelquefois, entre autres chez M. Bordères, avoué à Rouen.

Lorsqu'après avoir fait des passes sur les jambes, je posais la main sur son genou, la jambe se mettait à trembler, le pied se soulevait, et la jambe finissait par s'agiter toute entière ; quand je retirais ma main, le calme se rétablissait.

Mais si je posais l'une de mes mains sur le bas de la colonne vertébrale, aussitôt les deux jambes s'agitaient convulsivement, se contournaient sur elles-mêmes ; elles étaient lancées avec force à droite, à gauche, en haut, en bas, avec un tremble-



ment effrayant. Pendant tout ce temps, le malade riait au milieu de ces soubresauts; il essayait bien de les faire cesser, mais sans pouvoir y parvenir. Tous ces mouvements duraient aussi longtemps qu'une de mes mains restait placée sur le bas de l'épine dorsale, mais aussitôt que je la retirais, tous les mouvements s'arrêtaient instantanément, et il restait à peine un léger frémissement dans les jambes.

Pendant toute la durée de ces mouvements convulsifs, le malade n'éprouvait aucune souffrance, et après, au contraire, il ressentait une grande chaleur, plus de souplesse et plus de force dans les jambes, qui obéissaient alors facilement à sa volonté.

J'obtins encore beaucoup de guérisons à Nice, entre autres celle d'une femme de cinquante ans, laquelle était percluse des deux jambes par suite d'un rhumatisme aigu qui durait depuis un an, sans amélioration, et qui provoquait des souffrances horribles. En quelques séances, les douleurs disparurent, une constipation très-grande cessa, et bientôt cette femme, qui était impotente depuis si longtemps, put reprendre son travail, étant entièrement guérie.

Celle aussi, d'un homme de quarante ans, qui, à la suite d'une fièvre cérébrale, avait été atteint de douleurs si violentes dans la tête, qu'il en perdait la mémoire entièrement. En dix magnétisations il fut radicalement guéri.

En deux séances, je fis disparaître chez une jeune fille des maux de tête qui ne la quittaient pas d'un instant; ils provenaient de la mauvaise circulation du sang, qui fut rétablie très-abondamment pendant plusieurs mois et qui devint régulière sans qu'aucun mal de tête se présentât. Elle fut entièrement guérie en deux magnétisations.

J'obtins des améliorations, des soulagements dans bien des cas de paralysie, de pulmonie, de rhumatisme, de névralgie, d'épilepsie, etc., etc.

Je produisis des effets instantanés très-remarquables, dans des salons, sur des personnes en très-bonne santé. C'est ainsi que Mlle Amélie Borg, fille du consul français, fut endormie en trois minutes et plongée dans le somnambulisme, pendant lequel, soumise à l'influence de la musique, elle eut une extase des plus belles.

M. Sasserno, dont le talent sur le violon est européen, quoiqu'il soit seulement un amateur (comme le comte de Césolles, sénateur, qui, lui aussi, a un talent des plus distingués et



qui a acheté à un très-grand prix le violon de ce pauvre et malheureux Artaud, mort si jeune dans les bras de Mme Damoreau-Cinti à Nice), M. Sasserno, dis-je, nature très-impressionnable, fut endormi par Mme de Césolles, et plongé, d'après mes indications, dans le somnambulisme.

Je magnétisai aussi M. le baron Borys d'Uxkul. Je produisis en quelques séances le sommeil et l'insensibilité qu'il désirait pour se faire extraire plusieurs dents.

Mais ayant vu un jour, chez moi, quelques expériences sur une jeune somnambule, le baron, dont l'imagination était très-vive et les idées religieuses très-portées au spiritisme, fut tellement effrayé, qu'il se refusa à continuer, malgré tout, et qu'il abandonna l'extraction de ses dents sous l'influence du magnétisme.

Son imagination était tellement frappée, qu'une nuit il se jeta à bas de son lit en criant : *au secours !* et en disant à sa femme *que moi ou un de mes esprits familiers lui avions mordu la jambe.* Il souffrit de cette jambe et boita toute la journée.

Quelques jours après, rencontrant M. Brett, le dentiste qui avait dû faire l'opération, il lui demanda sérieusement s'il n'avait pas remarqué comme lui que j'avais quelque chose de diabolique dans les yeux. M. Brett, qui était Anglais, lui répondit en souriant qu'en effet il me croyait un peu de la race de Satan. Le baron le quitta, fit quelques pas et revint vers lui ; il lui avoua que je produisais sur lui un tel effet, que, lorsqu'il arrivait à un bout du Pont-Neuf, s'il m'apercevait de l'autre côté, il rebroussait chemin aussitôt et courait s'enfermer chez lui. En effet, je m'étais aperçu de l'empressement avec lequel ce pauvre M. d'Uxkul m'évitait, car lorsque j'entrais dans une maison et qu'il y était, il se sauvait aussitôt, et par une autre porte s'il le pouvait.

Il n'est pas étonnant que dans une disposition d'esprit pareille, qui n'a pu qu'augmenter, M. d'Uxkul ait accepté les idées de M. le baron Guldenstubbé sur les *écritures authentiques* des esprits évoqués par le dit baron chez lui et dans les caveaux de Saint-Denis . . . .
. . . .

Ch. Lafontaine.



BIBLIOGRAPHIE.

Nous avons parlé, il y a quelques mois, du dernier ouvrage de M. *Du Potet*, la *Thérapeutique magnétique*. Nous disions que c'est un ouvrage sérieux et instructif, dont la lecture sera nécessaire et profitable aux personnes qui s'occupent ou qui voudront s'occuper du magnétisme.

Nous nous permettons aujourd'hui d'en reproduire partiellement le chapitre intitulé : *Résumé*. C'est la profession de foi de l'auteur ; l'on y retrouve les sentiments élevés qui l'ont toujours animé et qui lui ont fait consacrer son existence entière à la propagation du magnétisme. Si tous les magnétiseurs étaient mus par le même mobile, le magnétisme serait bientôt reconnu et accepté comme étant le flambeau qui portera la lumière dans toutes les sciences.

RÉSUMÉ.

« Voici notre profession de foi. Nous admettons comme vrai et indiscutable l'agent que l'on appelle fluide magnétique, le regardant comme cause immédiate ou médiate de tous les phénomènes et des guérisons chaque jour enregistrés dans nos annales. Nous tenons le même agent pour la cause et le principe de la reproduction et du développement du somnambulisme et de ses facultés, telles que la vue sans le secours des yeux, l'audition sans le secours de l'organe matériel de l'ouïe, la perception intuitive des objets éloignés, la communication des pensées, la découverte des choses cachées, dérobées, et surtout l'instinct des remèdes propres aux maladies, etc., et, dans un état plus avancé encore, nous admettons que la vue intérieure, développée dans le phénomène que l'on appelle extase ou ravissement d'esprit, puisse aller jusqu'à voir l'avenir, dévoilant ainsi la réalité d'une science innée, obscurcie seulement par notre genre de vie et notre éducation.

« Le magnétisme est aussi pour nous une des causes premières et évidentes du mouvement et de l'ébranlement des corps matériels. Ce premier point franchi, ses propriétés s'étendent et se multiplient à l'infini. Nous croyons qu'il sert d'intermédiaire pour établir des rapports entre l'homme et des agents intelligents dont l'univers paraît rempli, et que c'est alors que les lois matérielles sont comme brisées ou détruites. L'attraction, pour un instant du moins, cesse d'exister ; les corps matériels sont enlevés à une certaine hauteur dans



l'espace, ils s'y balancent, et l'homme lui-même peut être soulevé, suspendu par cette sorte d'attraction mystérieuse, sans que sa volonté puisse en rien maîtriser l'effet.

« Nous avons vu de sens rassis, en compagnie de plusieurs personnes suffisamment instruites, ces phénomènes inouïs. . . . .

. . . . . « Appuyer la résistance que l'on oppose à l'étude des phénomènes nouveaux sur des actes de charlatanerie, de jonglerie, etc., signalés jusqu'à ce jour, et que nous ne nions pas, du reste, c'est montrer peu de philosophie et trop de rétrécissement dans l'esprit. S'arrêter à de telles considérations pourrait faire croire que derrière cette résistance opposée par les savants, se cachent des intérêts et peut-être la peur. Le magnétisme démolit les systèmes et les doctrines établis par nos grands hommes et nous jette dans l'inconnu, voilà sans doute les motifs qu'on n'avoue point, et comme nous n'avons pas les mêmes scrupules et que chez nous la vérité est un devoir de conscience, nous l'avons dite, quel que soit le sort que le temps lui réserve. . . . .

. . . . « Tous les agents que Dieu a créés ont un mode d'action déterminé, et le commun des hommes les emploie souvent sans aucune réflexion : on laisse à la science le soin de commenter et d'expliquer, tandis que les agents font leur office.

« Ainsi le magnétisme, présent du ciel, pourra soulager et même guérir des malades, sans que le magnétiseur sache autre chose que sa valeur curative, ignorant même les procédés réguliers qui favorisent le succès des traitements. ***Je n'ai rien que ce que Dieu m'a donné ; je te le donne, lève-toi et marche.*** Tel sera le mouvement de son cœur et de son esprit. J'ai peur, je l'avoue, qu'on attache une trop grande importance aux règles que j'ai tracées et que beaucoup d'êtres se récusent en apercevant les difficultés que j'ai signalées. Je dois les rassurer et leur dire à tous : Quand un malade échauffé par la fièvre demande à boire, vous étanchez sa soif sans disserter sur l'eau ni sa composition ; quand il manque d'air ou d'aliments, vous pourvoyez à ses besoins, et, s'il manque de vie, vous avez en vous un trésor que vous pouvez épancher sur lui. Tant que vous n'agirez qu'en vue de lui rendre un bien suprême, la santé, vous n'avez rien à craindre, la nature vous suivra, car vous êtes dans sa loi ; ce que vous ferez sera bien,



quoique ne s'expliquant point à votre esprit. C'est le magnétisme des Puységur et des Deleuze, qui ne voyaient point les difficultés de cet art, animés qu'ils étaient de l'amour de l'humanité. Ce qui est complexe ne se découvre qu'en soulevant le voile qui couvre les vérités. On distingue alors le mélange qui existe dans une chose que l'on croyait simple, et combien la nature a rendu difficile la connaissance parfaite des agents qu'elle emploie. Mais si, quittant cette voie, vous voulez entrer dans le vaste champ de l'expérimentation et surmonter de grandes difficultés, mon ouvrage alors vous deviendra nécessaire, car les règles qu'il enseigne sont utiles à connaître et se trouveront justifiées. . . . .

. . . .

. . . . . « Nous avons souvent dit les motifs qui empêchaient les savants d'étudier l'agent nouveau, afin de le faire rentrer dans le programme des études générales. Ces motifs sont de ce siècle et tout à fait contraires aux sentiments des savants du passé, qui aimaient à éclairer de leur intelligence tout ce que la nature renferme d'occulte. Ce qui nous fait craindre que le magnétisme n'accomplisse point tout le bien que ses propriétés promettent, c'est qu'il demande deux sortes de vertus : l'amour du prochain et le dévouement. Si nous jugeons par ce qui nous est connu d'un relâchement sensible dans les liens sociaux, le magnétisme ne trouvera pas au foyer domestique de nombreux instruments d'application. . . . . .

. . . .

. . . . . « Ce sont donc des tiers qu'on enverra chercher pour apaiser les douleurs et guérir ceux que la science abandonne. Qu'attendre des magnétiseurs, en ce cas, à moins que ceux-ci ne se considèrent comme exerçant une sorte de sacerdoce et ne soient tous des gens d'élite? Ils appliqueront machinalement des procédés qui exigent des sentiments élevés et, comme nous l'avons dit, l'amour du prochain ; ils demandent en outre un effort sérieux et une tension d'esprit à la fin fatigante. Faites des passes tant que vous voudrez, dirons-nous aux magnétiseurs, si elles ne sont pas accompagnées d'émission fluidique, le fait que vous cherchez ne viendra point. Dans certains cas, pour guérir un malade il ne faut qu'un moment ; mais cet instant, il faut le faire venir par un appel de toutes les forces. Toutes les magnétisations, même bien dirigées, n'ont point la même efficacité, le magnétiseur et le malade en ont bien la conscience ; voilà pourquoi on doit s'abandonner sans



réserve, être tout entier à ce que l'on cherche à obtenir ; ce n'est qu'à ce prix qu'on produit un chef-d'œuvre, car c'en est un vraiment que d'arrêter la décomposition des matériaux qui composent un être humain lorsque la nature elle-même avait résolu la destruction de l'être. On comprend dès lors tout ce que la profession magnétique exige, tout ce qui devrait se trouver au foyer, la charité, l'amour, qui seul détermine en nous l'*exaltation*, ce feu nécessaire qui chauffe sans brûler et qui, lançant au dehors de nous les jets pénétrants de son principe, surpasse les effets de la foi. . . . .
. . . .
. . . . . « Je viens, en quelques lignes, d'exprimer mon sentiment sur ce qui m'a paru une incontestable vérité pratique. Qui me comprendra bien, qui s'initiera complètement à son point de départ, s'il a une longue carrière, fera faire un grand pas au magnétisme. Ce que j'ai pu acquérir, je le dois à moi-même, je ne l'ai point puisé dans les ouvrages d'autrui ; je l'aurais d'ailleurs cherché vainement.

« *Aimez-vous les uns les autres ; faites aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fît*. La science, la politique, pas plus que la médecine, n'ont point, à la rigueur, besoin de ces formules ; mais l'humanité ne saurait trop en comprendre la portée. Elles indiquent qu'il est des choses essentielles au bonheur des hommes et à leur santé, et que la vie s'entretient et se prolonge lorsque nous sommes entourés d'êtres rayonnants ; leur désir et leur pensée échauffent à notre insu notre cœur, et nous nous soutenons tous contre les agents destructeurs qui nous menacent sans cesse. C'est ce que le magnétisme dévoile aux yeux pénétrants et ce qui nous lie d'ailleurs à ceux qui ne sont plus de ce monde. » . . . .
. . . .

Baron Du Potet.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Résurrection du banquet. — Mesmer fêté sous les deux espèces. — Suite du coup-d'œil rétrospectif. — La danse des tables entre dans la phase américaine. — *Mediums*, Esprits frappeurs, évocations, apparitions, miracles transcendants, etc.

Paris, 10 mai 1863.

Voici venir la fête anniversaire de la naissance de Mesmer. On se rappelle que l'an dernier le banquet a été remplacé à



Paris par un CONCERT. Cette transformation d'un festin commémoratif en un menu musical était due à l'initiative du Docteur Léger, un mélomane très-prononcé. Quelques magnétistes dont le cœur est médiocrement accessible aux solos de violon et aux expansions chorales, ont réclamé contre la suppression du banquet. Ils ont trouvé des auxiliaires parmi d'autres frères qu'un vice d'organisation avait empêché l'an dernier de prendre part à la séance musicale. — Ne faisons pas de quiproquo : je parle du vice d'organisation du concert. — Et de grief en grief, et de plainte en plainte, on a résolu que le banquet serait rétabli cette année, sans préjudice du menu vocal et instrumental.

Ainsi Mesmer sera fêté cette fois sous les deux espèces. Une solennité *scientifique et artistique* aura lieu le 23 de ce mois ; et le lendemain 24, une agape fraternelle réunira les enfants de Mesmer dans les salons de Chapart.

Espérons que cette combinaison satisfera tous les tempéraments.

Je vous transmettrai le mois prochain le résultat de cette double fête. Trente jours auront roulé sur nos têtes ! Hélas ! musique et discours officiels, petits pois et filets aux olives, tout aura été digéré. D'avance je gémis du retard de mon compte-rendu ; mais qu'y faire ? Ce sera ainsi tant que le *Magnétiseur* ne sera pas un journal quotidien.

Je crains d'avoir longtemps à gémir...

En attendant, reprenons le fil de notre petit coup-d'œil rétrospectif.

La danse des tables se maintint pendant quelques mois à l'état de joujou pur et simple. C'était pour les Parisiens une petite expérience de physique amusante, et rien de plus. En s'engouant d'une futilité, Paris ne faisait qu'obéir à ses instincts natifs. On aurait donc eu fort mauvaise grâce à le chicaner sur les tables tournantes.

Mais bientôt les meubles entrèrent dans une nouvelle phase. La fièvre giratoire se compliqua de symptômes américains, de manifestations d'outre-mer et d'outre-tombe, de *médiums* et d'*esprits frappeurs*.

Tables et guéridons se mirent à parler.

Dès lors la maladie prit des proportions graves.

La conversation, qu'on croyait morte en France, s'était réfugiée dans les meubles, et elle s'en donnait à cœur-joie. Dans



certains salons, le palissandre jacassait du soir au matin, l'érable babillait comme une pie et l'acajou ne tarissait pas.

D'imberbes guéridons prenaient part à tous les propos du jour, abordaient les questions les plus délicates, résolvaient les problèmes les plus insolubles.

Il va sans dire que le monde artiste, ce monde si impressionnable, si prompt à s'assimiler toutes les fantaisies, à chaperonner toutes les excentricités, se jeta avec ardeur dans ce mouvement spiritiste. L'auteur se mit à consulter les tables sur le sort de son manuscrit ; l'acteur les interrogea sur son avenir théâtral. Et ces dames donc !.. Et les figurantes !.. Et le corps du ballet !.. Et le demi-monde ! Et le quart de monde !.. Avec ces dames les *médiums* n'avaient pas un moment de répit. C'étaient des consultations et des horoscopes à n'en pas finir. Que de gloses charitables sur le prochain ! que de piquants oracles ! que de malicieuses révélations !.. Tous les secrets d'alcôve, toutes les confidences de boudoirs, tous les mystères des coulisses, tous les arcanes de la toile de fond, tout ce qu'on croyait enfoui dans les profondeurs du troisième dessous, s'échappait, jaillissait et s'éventait à travers les fissures d'un meuble. Je vous laisse à penser si le diable y trouvait son compte.

A cette orgie de colloques venait se joindre la fantasmagorie des évocations, accompagnement obligé de cet étrange passe-temps. Le comédien faisait apparaître Talma, Lekain, Garrick, Roscius ; le musicien évoquait Mozart, Beethoven, Weber, Gluck, Lulli, Therpandre et le roi David ; le poète se mettait en rapport avec lord Byron, Corneille, Shakspeare, le Dante, Pindare, Homère ; le chanteur entrait en communication avec Mme Malibran, avec Elleviou, Garat, Nourrit, Martin, Laïs, Farinelli. D'autres, enfin, conversaient avec Socrate, Pythagore, Moïse, Charlemagne, Saint-Louis, Mme de Sévigné, le roi Dagobert ou les quatre fils Aymon.

Et tous ces trépassés apparaissaient en chair et en os et faisaient la causette avec les vivants, à toute heure du jour ou de la nuit, selon le bon plaisir des évoquants.

Nos mandarins lettrés, nos feuilletonistes ne furent pas à l'abri de cette contagion. Les uns se jetèrent dans le mouvement en joyeux *compères,* d'autres s'y détraquèrent le cerveau ; mais le char du spiritisme était lancé ; et Henry Delaage poussait à la roue.

Et notez que cette moderne démonologie avait déjà sa théorie occulte, son catéchisme technique et son jargon spécial.



Puis, indépendamment des ***médiums,*** on comptait un nombreux personnel d'esprits enrégimentés, de coopérateurs invisibles dont les noms étaient divulgués par les adeptes : ***Alidex, Mordex, Iael, Fratin, Sutur,*** formaient dans certains cénacles l'état-major des esprits frappeurs.

En présence de pareils faits, on ne sait si l'on veille ; on se demande comment de semblables folies peuvent s'exhiber en plein dix-neuvième siècle. Que nous veut toute cette bande d'illuminés? d'où viennent ces sorciers attardés qui viennent placarder leur vieux grimoire au front de la civilisation?

Moi aussi, modeste historien de cette période de démence, j'ai maintes fois voulu avoir le cœur net de toutes ces scènes de l'autre monde, qui se présentaient dans l'esprit du vulgaire et dans l'opinion de quelques journalistes comme une des formes du magnétisme. Eh bien, le hasard, ou les Esprits, se sont toujours arrangés de manière à ce que pas un grain de croyance ne pût entrer dans mon âme.

Quant aux miracles transcendants, aux manifestations de la haute école, à la musique mystérieuse et à tous les exploits de Home, devant lesquels s'extasie Henry Delaage, — (car Henry Delaage a tout vu) — je ne puis en parler que par ouï-dire.

Or, pour de pareils faits, le témoignage d'autrui ne me suffit pas, quand il émanerait de la bouche la plus pure, du cœur le plus loyal.

Du reste, vous remarquerez que les merveilles les plus renversantes sont toujours celles auxquelles vous n'avez pas assisté.

J. Lovy.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

LE DOCTEUR ROESSINGER.

Nous empruntons au *National Suisse,* de Neuchatel, les lignes suivantes :

« Le cortége qui s'était formé pour se rendre sur le cimetière de Couvet et assister à l'inauguration du monument élevé à la mémoire du docteur Rœssinger, comptait environ 3500 personnes. La marche était ouverte par la jeunesse des écoles de Couvet ; le Conseil d'Etat était représenté par cinq de ses membres. Il y avait quatre musiques, plusieurs sociétés de chant, un grand nombre de bannières ; les cloches sonnaient, le canon tonnait. C'est M. le pasteur Redart qui a prononcé le



discours d'inauguration; puis MM. Jeanrenaud-Besson et Eugène Borel ont prononcé chacun un discours. Au banquet, plusieurs orateurs ont pris la parole. MM. Henri Grandjean, du Locle; Corsat, de Genève; Michel Jacky, de la Chaux-de-Fonds, etc. — Le monument exécuté par M. Custor, sculpteur à Neûchatel, se compose d'un socle supportant un piédestal d'environ six pieds de haut, surmonté d'un obélisque; la hauteur totale du monument est d'environ quinze pieds. Sur la face antérieure du piédestal est sculptée, en forme de médaillon, une couronne de chêne et de laurier, au centre de laquelle on lit ces mots : *Au martyr républicain Frédéric Rœssinger, les patriotes reconnaissants,* 1863. La corniche du piédestal est formée par un fronton funéraire, surmonté de l'obélisque, sur lequel se détache un médaillon en marbre de Carrare, représentant la tête du docteur Rœssinger, sculptée en bas-relief. »

Nous ne laisserons point passer cette occasion de rendre hommage à la mémoire du docteur Rœssinger. Homme de progrès en tout, il fut notre ami et devint un zélé partisan du magnétisme; il créa et soutint seul le *Journal de l'âme,* dans lequel il développait, avec une conviction profonde, ses idées spiritualistes. Nous ne partagions pas ses idées, mais nous ne pouvions nous refuser à rendre une justice entière à la loyauté et à la probité avec lesquelles il les exprimait.

En sortant des cachots prussiens, il s'était réfugié à Genève, où il exerçait la profession de médecin, qui, pour lui, était un véritable sacerdoce. Sa porte était toujours ouverte au pauvre qui venait y frapper; et la nuit comme le jour, par des torrents de pluie comme par le plus beau temps, sans jamais le faire attendre, il l'accompagnait jusque dans sa mansarde, jusque dans son grenier; et là, non-seulement il donnait avec affection au malade ses soins médicaux, mais encore, par de bonnes paroles bien senties, il ranimait son courage, rappelait son énergie, et bientôt, grâce à ces soins dispensés à la fois au corps et à l'esprit, une réaction morale venait tirer le pauvre malade des bras de la mort.

Le docteur Rœssinger était un des hommes les plus honorables et les plus humains que nous ayons jamais connus, et nous sommes heureux de pouvoir répéter ici ce que nous avons dit souvent, qu'on ne saurait trop honorer sa mémoire, et trop regretter cet homme de bien. CH. LAFONTAINE.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —



N° 3. 15 Juin 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

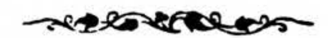
PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



TRAITEMENT MEDICAL COMPARÉ A UN TRAITEMENT MAGNÉTIQUE.

Un jeune homme de vingt-huit ans, M. Henri Marcinhes, marié depuis trois mois, éprouvait depuis quatre ou cinq semaines une faiblesse croissante; ses jambes fléchissaient parfois; il n'avait plus d'appétit, et il ressentait une pesanteur dans la tête. Depuis huit jours, des évanouissements se présentaient souvent dans la journée et même dans la nuit. Il avait, en outre, à l'estomac des douleurs affreuses qui l'empêchaient de prendre aucune nourriture; quelques gouttes d'eau les exaspéraient d'une manière inouïe, et des évanouissements s'en suivaient, qui duraient quelquefois une heure.

[illegible] médecin fut appelé; il fit poser un vésicatoire sur le c[illegible]e la poitrine pour dégager le poumon qui ne fonctionnait pas, et il ordonna quelques médicaments et une



potion dont l'effet fut si désastreux, que l'état du malade empira, et que le malheureux fut bientôt en danger.

On vint alors me chercher. Le mardi soir, 2 juin, je trouvai le pauvre jeune homme pouvant à peine respirer, ayant les dents serrées sans pouvoir ouvrir la bouche, étouffant dans des contractions nerveuses du cou, qui avaient quelque analogie avec celles de la boule hystérique. Il s'évanouissait à toute minute, et, à peine revenu à lui, il s'évanouissait encore. L'estomac était dur, contracté; il en souffrait horriblement. Les extrémités inférieures étaient froides.

Je fis enlever le vésicatoire et mettre du cérat. Je magnétisai le malade, en posant une main sur l'estomac et l'autre sous le dos en face de l'estomac. Au bout d'une demi-heure, une moiteur d'abord, puis une transpiration abondante se déclara; les douleurs de l'estomac diminuèrent, et le malade put respirer facilement et profondément. Je fis ensuite des passes pendant une demi-heure. La tête fut dégagée; le malade but de l'eau magnétisée; la première gorgée réveilla la douleur quand elle atteignit l'estomac; mais quelques instants après, quand il en prit une seconde, l'eau passa sans souffrance. La quantité était minime (j'ai l'habitude de recommander à mes malades de boire souvent, mais seulement la valeur d'une cuillerée à la fois): je fis mettre sur l'estomac des compresses d'eau magnétisée.

Le lendemain, mercredi 3 juin, il avait encore un peu souffert dans la nuit, mais ne s'était évanoui que quatre fois. Après cette deuxième magnétisation, les douleurs de l'estomac étaient entièrement passées. Je fis continuer les compresses, et l'eau magnétisée pour boisson. Il ne s'évanouit que deux fois pendant le jour.

Le mercredi soir, après la magnétisation, il se sentait si bien, qu'il demanda à manger.

Pendant la nuit du mercredi au jeudi 4, il ne s'évanouit pas; il eut seulement deux fois les dents serrées. Depuis ce moment, le malade n'a plus eu d'évanouissements.

Je continuai le jeudi 4, la même magnétisation, c'est-à-dire l'imposition des mains dessus et dessous l'estomac, et les grandes passes; je fis aussi continuer les compresses et l'eau magnétisée pour boisson. Je fis prendre du bouillon, un potage et quelques cuillerées de vin de Bordeaux.

Le malade n'avait plus de douleurs à l'estomac et se sentait complétement libre; la poitrine, qui n'avait été affectée que nerveusement, était dégagée depuis la première magnétisation.

Le vendredi 5, une seule séance, même régime, plusieurs potages, et une côtelette qui passa très-bien. Il se leva.

Le samedi 6, je cessai de le magnétiser. Il mangea des côtelettes, fut levé toute la journée; et le dimanche 7, il sortit. Il était guéri depuis vendredi.

Il continua encore l'eau magnétisée pour boisson, se promena le lundi, et alla à son atelier pour reprendre ses travaux.

La médecine avait exaspéré ses maux par ses drogues. Le magnétisme en une heure calma ses souffrances, et, en trois jours, guérit le malade, qui, de l'avis du médecin, en avait pour un mois ou six semaines au lit.

Nous trouvons dans l'ouvrage de M. de Lausanne [1], un cas analogue, mais pour une maladie beaucoup plus longue (une phlegmasie) et pour un traitement beaucoup plus compliqué. Nous croyons bien faire en le mettant sous les yeux de nos lecteurs, afin qu'ils apprécient et jugent par eux-mêmes, en faisant la comparaison entre les deux manières de traiter les malades.

Le magnétisme a pour adversaires et même pour ennemis les médecins. La plupart s'empressent, chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion, de le dénigrer et même de le nier, afin de conserver le prestige qui entoure encore le diplôme de médecin.

Nous pouvons donc leur faire de temps en temps la guerre, puisqu'en fin de compte ce n'est qu'une défense, et que ce sont eux qui nous attaquent. Du reste, nous ne la faisons qu'en nous appuyant sur des faits. CH. LAFONTAINE.

Nous laissons parler le malade de M. de Lausanne.

PHLEGMASIE.

« J'en réchapperai malgré les dieux! » s'écriait très-irrespectueusement l'un des Ajax, quand il se crut sauvé du naufrage. « J'en réchapperai malgré la médecine! » aurais-je pu dire aussi, en me retrouvant tout à coup sur pied, après avoir lutté dans mon lit, pendant six mois, contre mon mal et les remèdes. Mais je n'ai pas été si impie envers elle; je me suis seulement permis d'invoquer un autre secours, en promettant d'en proclamer l'efficacité, si je l'éprouvais; et j'acquitte mon vœu.

« Je crois devoir d'ailleurs aux nombreux amis qui se sont

1. *Des principes et des procédés du magnétisme*, tome II, page 165.



occupés de mes maux, et à ceux de mes semblables souffrants qui pourront y reconnaître une voie de salut, le tableau de la maladie cruelle, dangereuse et remarquable, dont je viens d'être délivré. Elle a été cruelle par sa durée et par les vives douleurs qui en ont marqué les commencements; dangereuse par les divers traitements auxquels on a d'abord cru devoir la soumettre; remarquable enfin sous le rapport de la physiologie et de la médecine, par sa nature, qui semble avoir été rarement observée, et par sa guérison, si longuement demandée à la Faculté, et si promptement obtenue du magnétisme.

« A la suite d'affections morales, j'avais été atteint, vers la fin de mars 1814, d'un ictère ou jaunisse, qui avait été guéri en vingt jours par l'eau de carotte et une dissolution de sel d'absinthe.

« Le docteur Z*** me prescrivit surabondamment un élixir stomachique, dont je vais rapporter ici la composition, pour mettre à même de juger de quelle manière et jusqu'à quel point il a pu contribuer aux accidents qui vont suivre, et qu'on lui attribue. Il contenait les teintures de quinquina, de gentiane et de safran à doses égales, et quelques gouttes d'élixir de vitriol aromatisé; la dose à prendre par jour était de deux cuillerées à bouche, que je pris pures, n'ayant pas reçu de prescription contraire.

« Jusque-là je n'avais point cessé de vaquer à mes affaires; mais au second jour où je fis usage de cet élixir, après avoir été subitement saisi d'un violent mal d'estomac, qui me fit rendre des eaux en abondance, et fut suivi, pendant toute la soirée, de coliques très-fortes, je fus, dans la nuit du 22 avril, frappé d'un choléra-morbus. Un effrayant débordement de bile par haut et par bas, presque sans interruption, et accompagné de douleurs affreuses, soit à l'estomac, soit aux basses régions, me tortura toute la nuit, et la fièvre se déclara.

« L'huile douce de ricin me fut administrée avec la teinture de séné. Dès le premier jour les vômissements cessèrent; mais tous les autres symptômes furent vainement combattus pendant plusieurs jours par le docteur Z***, avec les bains, les lavements, les frictions d'huile camphrée et teinture d'opium, les fomentations d'herbes émollientes, les potions calmantes, narcotiques, tisanes, sirops, etc.

« Le 27 avril, je fis appeler un autre médecin, le Dr Y***. Il maintint l'usage des bains et lavements, et substitua au reste les sirops d'althéa et des cinq racines, pris dans des infusions froides de violette et de camomille, et le petit-lait avec addition de terre foliée de tartre.



« Ce nouveau régime éteignit la fièvre. Je fus de nouveau purgé ; les douleurs diminuèrent peu à peu ; les symptômes enfin disparurent ; j'entrai en convalescence dans les premiers jours de mai, et vers le milieu du mois j'avais repris mes occupations et mes habitudes.

« Mais cette apparence de santé ne dura pas ; j'eus, au milieu de juillet, une seconde atteinte qui fut qualifiée par le docteur Y*** de fièvre bilieuse. Il prescrivit le même traitement que la première fois, et il ajouta l'eau de chaux seconde, les eaux de Vichy, le petit-lait, et m'envoya à la campagne.

« J'y fus poursuivi par de fréquents dérangements, avec des coliques violentes de plusieurs jours, pendant lesquelles le ventre était ballonné, dur et douloureux.

« Tant de tribulations n'étaient que le prélude de nouvelles souffrances à endurer, et de nouveaux remèdes à faire. Ont-elles été la cause de ce qui va suivre? ou bien provenaient-elles déjà de cette cause qui serait restée jusqu'alors inobservée?

« C'est ici que commence donc, du moins à ma connaissance, la maladie nommée *phlegmasie chronique* par un troisième médecin, M. X***, qui, se trouvant à la même campagne que moi pendant une de mes crises, fut prié de me visiter.

« Après un examen scrupuleux et quelques jours de réflexion, le docteur X*** m'effraya par la consultation suivante. Quoiqu'il s'y trouve certains termes et certaines prescriptions surtout, qui rappellent un peu les médecins de Molière, je suis obligé de publier avec détail cette consultation, et le traitement auquel elle me détermina à me soumettre, ainsi que les autres consultations dont elle fut appuyée, et les modifications qu'elle éprouva. Ces rapprochements sont indispensables pour établir le parallèle entre les procédés de la médecine et ceux du magnétisme.

« *Consultation (par M. X***) pour M. Razy.*

« En explorant attentivement tous les viscères abdominaux, « j'ai trouvé, à la partie inférieure et droite du ventre, un corps « renitent, qui paraît jouir d'une excessive sensibilité, puisque « la moindre pression détermine des douleurs vives que le « malade éprouve à l'instant. Tout me porte à croire que la « partie affectée est une portion de l'intestin iléon ; de manière « que je pense que le point maladif est une phlegmasie chro- « nique dont l'intensité est très-souvent augmentée, soit par « la qualité des aliments, soit par l'action de toute liqueur al- « coolique. La cause de cette inflammation latente me paraît



« dépendre du choléra-morbus dont le malade a été atteint, et « qui fut déterminé chez lui par un traitement médical très-in- « cendiaire. Ces phlegmasies chroniques avaient échappé à la « perspicacité des anciens, et nous en devons la connaissance « aux modernes, et particulièrement au docteur Broussais, qui « en relate une foule d'exemples dans son excellent ouvrage « sur les phlegmasies.

« Les symptômes caractéristiques de la maladie de M. Razy « sont :

« 1° Un point très-douloureux par la moindre pression, le- « quel se trouve situé entre l'épine antérieure et inférieure des « os des isles et la branche horizontale du pubis.

« 2° Le développement de coliques ; et alors on observe un « gonflement très-sensible et assez considérable au lieu que « j'ai déjà cité.

« 3° Une chaleur assez vive et assez mordicante dans la « paume des mains, avec agitation dans le pouls, sont les in- « dices de plusieurs accès d'une fièvre erratique, mais dépen- « dante de l'inflammation intestinale.

« 4° Enfin, le *facies* du malade, son teint d'un blanc jaune, « et une espèce de mélancolie triste et inquiète, décèlent l'exis- « tence d'une affection organique... »

Les moyens médicinaux, — les moyens hygiéniques, — le régime, — ordonnés par le docteur X***, remplissent cinq pages. La consultation et le traitement étaient approuvés par le médecin en chef d'un des grands hôpitaux de Paris et par trois commissaires d'une société médicale, qui, par leurs explorations consécutives, soit dit en passant, parurent avoir fortement irrité le mal pour plusieurs jours après.

« A l'occasion de diverses crises, le docteur X*** prescrivit en outre cinq fois l'application des sangsues ; le tout pour comprimer seulement et suspendre mes forces ; ces moyens, écrivait-il, étant incapables de me les faire dépenser : distinction que je n'entends guère.

« Enfin, un de mes amis ayant voulu que je prisse l'avis d'un autre de nos plus célèbres médecins, le docteur N***, celui-ci m'avait laissé la petite consultation suivante :

« Il y a dans la fosse iliaque droite, un peu au-dessus de « l'arcade crurale, une tumeur fort dure, dont je ne connais « pas du tout la nature.... » Puis il approuva tout ce qui avait été fait et ordonné.

« Après avoir signé sa consultation, le docteur N***, alors mieux inspiré, comme on le jugera bientôt, ajouta que, s'il

était lui-même attaqué d'une pareille affection, il essaierait, au lieu de remèdes, de manger du pain, du bœuf, des pommes de terre, etc.; que si cela lui faisait du mal, il s'arrêterait et recommencerait ensuite.

« Par malheur pour moi, l'opinion contraire, que venait de signer M. N***, et jusqu'à sa généreuse prudence de n'oser tenter que sur lui-même une semblable épreuve, ne me donnaient pas sur les résultats de cet avis une sécurité capable de me faire dédaigner tous les autres. Je continuai donc de me conformer à ceux-ci ; mais leur observance, je pourrais dire, religieuse de ma part, n'empêchait point ma maladie de tourner constamment dans un cercle vicieux : ma tumeur pendant quelques jours diminuait de volume, jusqu'à se réduire à celui d'une très-petite poire, et peut-être à moins ; sa sensibilité au toucher diminuait aussi proportionnellement, et cessait quelquefois tout à fait ; puis, dans l'espace à peine de quelques heures, cette tumeur reprenait presque la grosseur du poing, et redevenait excessivement douloureuse au tact. Le moindre bruit importun ou imprévu me causait une secousse vive et pénible dans tout le corps, et particulièrement vers le nombril et la tumeur. Généralement alors elle rendait difficiles beaucoup de mouvements que j'aurais voulu essayer, et impossible souvent la position, même instantanée, sur l'un et l'autre flanc. Il fallait, dans ce cas-là, rester couché sur le dos ; et cette nécessité, combinée avec la recommandation d'avoir *les cuisses fléchies sur le bassin,* produisait certains effets très-peu agréables. Il en résultait d'abord la corrosion de la peau, et une chaleur, j'allais dire mordicante, vers mon échine, décharnée par *le régime suspensif de mes forces;* ensuite des douleurs insupportables aux talons et à la plante des pieds, qui dans cette attitude faisaient les arcs-boutants pour retenir mon corps toujours prêt à glisser vers le pied du lit ; enfin la circulation d'air que mes genoux élevés favorisaient entre mes draps.

« Aussi, vers la fin de ce traitement, j'avais beau faire porter à un degré intolérable pour les personnes qui m'entouraient, la température de ma chambre, et charger de couvertures, d'oreillers et de coussins mes extrémités refroidies : je ne pouvais y rappeler la chaleur. Sa disparition momentanée n'était-elle due qu'au courant d'air que mes genoux élevés introduisaient dans mon lit? Ou bien étais-je fondé à craindre que les substances réfrigérantes, *destinées à tempérer* la chaleur naturelle, n'eussent commencé à l'éteindre?

« Je demande pardon d'un pareil doute à la Faculté; et, pour



me remettre bien vite en grâce avec elle, je vais donner, sans compter les deux premières périodes de ma maladie, le résumé des principales prescriptions que mon obéissance a suivies depuis les premiers jours de septembre dernier jusqu'au 8 décembre suivant, c'est-à-dire pendant trois mois.

« On va me prendre pour Argan, qui compte le mémoire de M. Fleurant ; mais je ne parlerai pas du prix, qui cependant, pour quelques personnes, paraîtrait bon à considérer.

« J'ai donc employé dans ces trois mois, environ

Deux cents bains,
Une centaine de lavements,
Une trentaine de sangsues,

liv.	onc.	gr.		
5	3	»	de baume tranquille,	qui ont arrosé environ trois cents cataplasmes.
5	3	»	d'huile d'amandes,	
1	4	6	de laudanum liquide,	

« J'ai été contraint d'avaler, en outre, environ

Cent pintes de tisane de diverses sortes,
Neuf ou dix pintes de petit-lait,

liv.	onc.	gr.		
1	8	4	d'huile d'amandes,	
4	16	»	d'eau de laitue,	distillées.
4	4	»	d'eau de bourrache,	
3	7	»	d'eau de pourpier,	
3	4	5	de sirop de Diacode.	
1	15	5	de sirop d'Althéa,	
»	13	6	de sirop d'œillets,	
1	8	4	de gomme arabique,	
32	14	6	poids total des drogues médicinales seulement, que j'ai employées ; voire même quatorze *goulles philosophiques ;* rien que quatorze ! Parce qu'enfin le temps nous a manqué.	

« Cependant, je crois que je vivais encore ; mais, ennuyé de n'en être plus bien sûr, et encouragé par le récit merveilleux de l'amélioration de santé d'une dame dont j'avais connu l'état désespéré, je prêtai l'oreille à l'offre qui me fut faite de me présenter le magnétiseur qui opérait ce miracle.

« Après avoir longtemps partagé l'aveugle incrédulité de beaucoup de gens, je commençais à réfléchir aux nombreux phénomènes que l'habitude d'en jouir nous empêche de remarquer, et qui restent inexplicables, quoique nous en soyons nous-mêmes journellement les agents. Un prodige de plus me coûtait moins à admettre ; cependant, n'ayant pas vu, je doutais encore, mais je n'osais plus nier.

« *Du 8 décembre* 1814. Ce fut dans ces dispositions équivoques que je reçus la première visite de M. de Lausanne. Sa jeunesse et son apparente légèreté, je l'avoue, ne m'inspirè-

rent pas d'abord un profond respect ; le sérieux même dont ensuite s'arma sa physionomie, quand il commença à me magnétiser, ne m'empêcha pas de rire de la bizarrerie de ses gestes tout nouveaux pour moi ; mais six ou huit minutes après, ma respiration s'accéléra, des sanglots m'oppressèrent, mes yeux se remplirent de larmes qui coulèrent en abondance, une sueur froide me couvrit, mes paupières s'appesantirent, et je me sentis forcé de les fermer, sans dormir pourtant. Malgré cet état, et quoique enveloppé de flanelle et de cataplasmes, et sous les nombreuses couvertures de mon lit, je pouvais, même lorsque les mains du magnétiseur ne touchaient point à ces épaisses enveloppes, suivre leur mouvement au-dessus de mon corps, par la seule sensation de chaleur d'abord, et ensuite de froid, que me causait leur passage. Dès ce moment, M. de Lausanne me promit mon rétablissement sous trois semaines ; j'y crus, et l'on verra si j'eus raison d'y croire.

« Immédiatement après la séance, je sentis la chaleur revenir ; j'eus même un peu de moiteur ; et, ayant mangé, je m'endormis aussitôt d'un sommeil profond, pendant lequel je transpirai abondamment.

« Je cessai dès ce premier jour tous les médicaments internes, de quelque manière qu'ils dussent être pris. Il me fut permis de leur substituer indistinctement tous les aliments non nuisibles en santé, en ayant soin seulement d'en proportionner la dose au plus ou au moins d'activité de mon estomac, que la nature de mon précédent régime avait bien pu rendre paresseux ; mais je reconnus bientôt avec plaisir qu'il ne lui manquait, pour faire ses fonctions, que d'avoir de quoi les exercer. Le devais-je à la bonté de mon tempérament ? ou plutôt à la vertu de l'eau magnétisée, qui fut ma seule boisson pendant les premiers jours, à la fin desquels je la buvais pure et froide, sans en éprouver aucun inconvénient ?

« La première nuit fut agitée ; la transpiration continuait fortement, et de fréquentes effluves me faisaient doucement frémir de la tête aux pieds ; le pouls, qui depuis longtemps ne marquait que cinquante battements par minute, s'accéléra de quinze pulsations, et retomba vers le matin à soixante, pour se relever ensuite progressivement jusqu'à environ quatre-vingts, qu'il bat encore aujourd'hui, et cela toujours sans fièvre. Je n'ai plus éprouvé depuis ni spasmes ni contractions de muscles, comme cela m'arrivait, soit spontanément, soit au moindre bruit désagréable ou imprévu.

« Mais n'anticipons pas, à moins que ce ne soit pour remer-



cier dès à présent, au nom du magnétisme, quelques personnes qui, m'ayant entendu raconter les effets de cette première séance, voulurent bien me dire que mon imagination, affaiblie par la diète, les remèdes et la maladie, avait pu y jouer un grand rôle. Je ne sais s'il est bien raisonnable de supposer qu'une action aussi dépourvue de tout appareil que celle du magnétisme, puisse, en vingt-cinq ou trente minutes, frapper assez fortement une imagination, même affaiblie, pour produire de pareils effets physiques pendant vingt-quatre heures seulement, sans parler de leur durée ultérieure. Mais, si le soupçon relatif à mon imagination a été fondé, je crois pouvoir, présomption à part, faire honneur au magnétisme d'une cure de plus; car il m'aurait alors rendu la santé et le bon sens à la fois, et j'inviterais volontiers les personnes en question à se faire magnétiser.

« *Du 9 décembre.* La séance du lendemain offrit moins de résultats apparents. Cependant, je sentais distinctement un travail s'opérer dans l'abdomen, lorsqu'il posait sa main dessus.

« Ce second jour, ma tumeur parut commencer à se débarrasser par une série de détonations intérieures.

« J'avais renoncé la veille à tous les médicaments internes; le docteur X*** me conseilla vainement, ce jour-là, de faire au moins concourir son julep avec le magnétisme. Les cataplasmes et les bains furent au contraire supprimés à dater de cette même séance.

« Je n'ai depuis employé aucune espèce de remèdes, si ce n'est de l'eau magnétisée; en revanche, j'ai fait dès lors par jour quatre repas, dont deux à la fourchette; ces derniers furent d'abord suivis de plusieurs heures de sommeil. Le sommeil de la seconde nuit n'en fut pas moins assez tranquille; mais l'habitude de me réveiller à des heures fixes, venait encore l'interrompre; et, dans ces intervalles, je m'aperçus que le travail de ma tumeur continuait. Des courants presque continuels, tantôt bruyants, tantôt insonores, et je ne sais de quelle nature, la traversaient en me parcourant l'estomac dans tous les sens; quelques effluves moins fréquentes me donnaient encore de ces légers frémissements; et la chaleur rappelée dans tout mon corps, y entretenait une transpiration douce.

« *Des 10 et 11 décembre.* Le lendemain matin, la tumeur était sensiblement diminuée de volume, et avait, en se resserrant, rendu toute leur liberté aux voies urinaires, gênées depuis longtemps.



« *Du 12 décembre.* Dès cette quatrième séance, je restai levé pendant quelques heures, en trois reprises, soit pour être magnétisé, soit pour prendre mes repas. Ma marche était déjà plus libre et mon attitude plus droite. Je recommençai le même jour à boire du vin rouge : et mon imagination affaiblie me persuada qu'il ne me causait aucun des inconvénients dont la Faculté m'avait menacé.

« *Du 13 décembre.* Le docteur X*** vint observer mon état ; il trouva ma tumeur diminuée des deux tiers depuis sa visite du 9, et surtout très-aplatie.

« Je m'endormis tard dans la nuit ; et je sentis qu'un grand travail continuait de s'opérer, quoique mon magnétiseur, fatigué par d'autres malades, n'eût mis que peu de temps et d'action dans cette séance. Les courants se multipliaient de la tumeur aux divers points de l'abdomen, et produisaient de nombreux dégagements de gaz, de fréquentes et faciles déjections urinaires.

« *Des 14 et 15 décembre.* Magnétisé, dans la première de ces séances, un peu plus longuement que de coutume, environ quarante-cinq minutes, j'éprouvai, outre les sensations ordinaires, un engourdissement tel que M. de Lausanne eut à me rendre l'usage de mes bras, que je ne pouvais plus soulever.

« Ma tumeur, qui, s'aplatissant de plus en plus, laissait dès la veille mieux distinguer les détails des muscles qui tapissent la fosse iliaque, se perdait presque, le 14, dans un peu de boursoufflement qui l'environnait encore. Le lendemain, elle s'enfonçait tellement parmi ces muscles, que lorsqu'elle était en repos, on ne l'y reconnaissait plus qu'à son adhérence et à sa solidité.

« Mais déjà toutes les forces revenaient ; l'appétit augmentait ; l'estomac le secondait puissamment ; toutes les fonctions se faisaient sans peine, et se régularisaient comme en état de santé ; je restais levé la plus grande partie de la journée ; j'agissais même et je marchais chez moi sans éprouver de fatigue. Cette nuit, un sommeil profond répara l'insomnie, et tempéra la chaleur que m'avaient donnée les ouragans des deux nuits précédentes. Le travail de la tumeur, ralenti, se bornait à quelques flactuosités qui la gonflaient et se dissipaient soudain ; sa solidité diminuait de jour en jour.

« *Du 20 au 23 décembre.* Ma tumeur était disparue ; les impressions du magnétisme devenaient plus légères de séance en séance : elles se bornaient à produire, de temps en temps et pour quelques secondes, un gonflement vers l'endroit où cette tumeur avait existé. Le 22 je pus enfin sortir.



« *Du 29 au 31 décembre.* Malgré un peu de mal de gorge et de rhume de cerveau, j'eus enfin la satisfaction de pouvoir travailler à mes affaires accoutumées, ou plutôt abandonnées depuis six mois. Dès ce moment j'ai toujours pu rester levé depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à neuf ou dix, et même quelquefois plus de onze heures du soir.

« *Le* 28, je n'avais pas eu de séance magnétique; les deux suivantes, sans rien offrir de remarquable, n'en avaient pas été moins efficaces, puisqu'elles me donnèrent la force de retourner enfin au milieu de ma famille, assez loin de chez moi.

« *Du* 1er *janvier* 1815. Je ne fus point magnétisé ce jour-là; mais, déjà plus sûr de mes forces, augmentées encore par mon excursion de la veille, je restai dehors toute la journée, et je fis même des visites pendant plusieurs heures.

« Dans les premiers jours de janvier, je ne fus pas magnétisé régulièrement; et M. de Lausanne, en venant chez moi le 10 janvier, pour la dernière fois, m'annonça que je n'avais plus besoin que d'aller de temps en temps me faire magnétiser chez lui, pour ne pas me sevrer trop brusquement du magnétisme; ce qui peut produire de fâcheux effets.

« En résumé, après avoir vainement suivi pendant six mois les prescriptions de la Faculté, j'ai commencé, au 2 décembre, un traitement magnétique qui, douze jours après, m'avait guéri : car, ma tumeur étant dissoute avant le 20 décembre, je ne considère ce qui a suivi que comme une rapide convalescence.

« J'avais cependant été soigné ou observé par huit médecins, qui, d'après d'attentives explorations, se sont tous plus ou moins trompés. Je n'ai vu qu'un seul magnétiseur; il a rencontré juste, quoique tous ses procédés se soient réduits à peu près à ceci :

« *Consultation magnétique.*

« Le malade croit que son mal est dans le côté droit du ventre.

« *Moyens médicaux.*

« Une demi-heure de magnétisme par jour; une carafe d'eau fraiche prise à la fontaine du malade, et magnétisée, souvent sans la déboucher.

« *Moyens hygiéniques.*

« Tout exercice que les forces du malade lui permettront.

« *Régime.*

« Tous les aliments qui ne sont point nuisibles en santé.



« Ce traitement ayant réussi, il ne demanderait pas d'autre apologie. J'invite pourtant à le comparer au traitement médicinal que j'ai détaillé plus haut ; je ne croirais pas qu'il perdît rien au parallèle

« Ceux de nos médecins qui repoussent encore le magnétisme vont répéter sans doute ce que quelques-uns m'ont déjà dit : que ma tumeur se trouvait d'une espèce qu'il peut résoudre, ou bien que la nature avait à se guérir elle-même, ou bien, enfin, que la cessation des remèdes avait pu suffire. Eh ! Messieurs, qui décidez après l'événement, que ne laissiez-vous donc faire, il y a six mois, le magnétisme ou la nature?

« RAZY jeune,
« Boulevard Montmartre, 10.

« Paris, le 18 janvier 1815. »

DES MÉDIUMS ET DES ESPRITS.

On lit dans la première et la quatrième livraison du tome VI de la *Revue spiritualiste de Paris,* publiée par M. Z.-J. Piérart, le récit de certains faits d'une nature si extraordinaire, — s'ils sont réels, — que nous nous décidons à les analyser brièvement pour les offrir à la curiosité de nos lecteurs Il est bien entendu que nous en laissons toute la responsabilité au rédacteur de la revue et aux signataires des articles, quelle que puisse être d'ailleurs notre opinion personnelle à ce sujet.

Il ne s'agit de rien moins que de faits de photographie spiritualiste, grâce auxquels on pourrait espérer de reproduire les traits de personnes mortes, et des autres habitants du monde spirituel.

Ainsi le docteur Gardner, de Boston, raconte que dans l'atelier photographique de M. Stuart, un photographe amateur, M. Numler, a obtenu d'une manière spontanée, un portrait-carte représentant M. Numler lui-même, ayant à ses côtés une forme plus ou moins distincte, et dans laquelle l'opérateur assure reconnaître une parente morte depuis douze ans. Cette ombre, assez nettement dessinée dans le haut du corps, serait de plus en plus vague et transparente, au point de laisser apercevoir au travers de la poitrine les barreaux de la chaise sur laquelle elle est assise, et finirait par se perdre dans une *brume sombre* qui occupe le bas du portrait.

Le docteur Gardner assure que cette production spiritualiste a été suivie de plusieurs faits analogues : il cite une douzaine de portraits rétrospectifs obtenus d'outre-tombe de la même



façon, un, entre autres, qui représente à côté de sa mère, une jeune fille assez reconnaissable ; un autre, qui a ramené auprès d'un gentleman américain l'ombre de sa mère, morte également depuis longtemps, cette dernière dans une proportion de grandeur très-supérieure à celle de l'être de chair et d'os qu'elle accompagne.

Il faut ajouter qu'à la suite de ces opérations, *l'artiste éprouve une si grande déperdition de forces, qu'il ne peut exécuter que trois ou quatre de ces portraits par jour.*

Ailleurs, c'est le docteur H.-T. Child, qui, dans une lettre adressée au « *Banner of Light,* » — affirme également l'existence et la réussite de ces singulières expériences. Parmi *une centaine* de portraits d'outre-tombe sortis des mains de M. Numler, il cite celui d'un M. Taylor, venu à Boston d'une distance de 800 milles, afin d'obtenir la ressemblance d'un enfant mort à l'âge de sept mois, et dont la forme s'est retrouvée sur le bras du père. Plus loin, c'est le portrait d'un monsieur qui a obtenu à côté du sien celui de sa première femme, coiffée d'une façon particulière, tandis que sa seconde femme obtenait le même portrait avec une autre coiffure. — Ensuite vient celui d'une jeune fille, nièce d'une dame Isaac Babbit, à la demande de laquelle cette photographie fut exécutée ; sur le front de la jeune fille se trouve le portrait en miniature de la tante, laquelle, dans une autre séance, a obtenu celui de son défunt mari. On cite une cinquantaine d'autres exemples, et malgré quelques accusations de fraude, les honorables observateurs se tiennent pour convaincus.

Disons, d'autre part, que le fait ne manque pas de contradicteurs, entre autres un M. Boyle, qui a mis au défi M. Numler, se faisant fort de démasquer son *truc* devant une commission compétente. — La question n'est pas vidée.

Pendant que ces faits surnaturels occupent la curiosité des habitants de Boston, un jeune médium, Charles Forster, également originaire des Etats-Unis, fait merveille à Londres, s'il faut en croire un docteur encore, M. Ashburner. Ce jeune homme a la faculté de *voir* les Esprits qui accompagnent les personnes qui viennent le visiter ; il suffit, pour une évocation de ce genre, qu'on lui remette, écrit sur un papier, le nom du mort que l'on appelle ; aussitôt il vous décrit exactement cette personne, dont le nom se trouve écrit sur son bras, en lettres rouges, que l'on voit se former, puis disparaître.

Ce jeune médium a évoqué, pour l'édification du docteur Ashburner, le célèbre sir Astley Cooper, en compagnie d'au-



tres personnages connus. Il a fait apparaitre des *mains de chair* sur la table, et, à son ordre, des tableaux se sont détachés des murailles pour s'avancer près de lui. — Il a eu plusieurs *ascensions;* les tables qu'il touche s'élèvent en l'air, où elles sont soumises aux plus étranges mouvements, et le piano dont il joue *flotte dans l'espace et s'agite en cadence.*

Pendant la succession de toutes ces merveilles, M. Forster semble plongé dans une sorte d'extase, il peut alors s'identifier avec les personnes mortes qu'il évoque pour le spectateur, au point que celui-ci peut concevoir l'illusion de la présence et de l'entretien de ces amis perdus.

Enfin, nous voulons encore citer, dans un autre genre, les *détonations* étranges provoquées, assure-t-on, par Mme K.., dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris.

Cette dame, récemment initiée aux phénomènes spiritualistes, s'entretenait, parait-il, avec un Esprit de ses amis, lorsque celui-ci lui annonça qu'en vue de fortifier sa foi, il allait faire un genre de manifestations tout nouveau. C'est alors qu'eurent lieu trois détonations successives qui répandirent l'effroi dans tout le quartier, effrayèrent les chevaux de trois omnibus qui passaient, et mirent en émoi tous les sergents de ville, qui, ne trouvant aucune trace, aucun vestige de bombes, de pétards sur le pavé, visitèrent de fond en comble la maison en face de laquelle ces effets se produisaient. On ne trouva que la dame, réfugiée chez une voisine, et plus effrayée que personne des prodiges qu'elle avait évoqués.

Ch. LAFONTAINE.

NÉCROLOGIE.

La mort vient de frapper notre correspondant et ami, M. Jules Lovy; il a succombé, le 8 de ce mois, à une maladie fort douloureuse.

M. J. Lovy était non-seulement un écrivain spirituel, mais il était encore un excellent musicien. Il rédigeait avec un talent remarquable, depuis sa création, le journal de musique le *Ménestrel*. Il avait fondé avec M. Commerson, il y a quelque vingt ans, le fameux *Tintamarre,* dans lequel, pendant deux ans, ces deux écrivains ont pu continuer en luttant d'esprit, de verve et d'entrain, sans se démentir un seul instant, la fameuse charge du *Père Hémès, épicier provençal,* laquelle a fait pouffer de rire le monde parisien.



Converti par nous au magnétisme en 1844, et devenu un zélé partisan de cette science, il écrivit dans l'*Union magnétique* une série de feuilletons des plus goûtés. Nous regretterons pour nous et nos lecteurs sa Correspondance parisienne, dans laquelle il attaquait si finement, si spirituellement les abus, les excès, les fautes des magnétiseurs et des détracteurs du magnétisme, que jamais personne ne se sentit blessé, tant les attaques étaient faites avec tact, avec convenance.

Il n'est pas un journal de la petite presse pour lequel il n'ait écrit; et, cependant, nous sommes heureux de le dire, il ne s'est jamais fait un ennemi. C'était pour nous un vieil ami, aussi le regrettons-nous bien sincèrement. LAFONTAINE.

FAITS DIVERS.

Un de nos abonnés nous a écrit pour nous exprimer son regret de n'avoir pas trouvé dans notre dernier numéro, l'*indication précise* du moyen que nous avons employé à Nice pour provoquer la lucidité complète chez les somnambules.

Nous pourrions répondre que ce moyen n'étant point magnétique, nous n'étions pas tenu de l'indiquer ; mais le véritable motif de cette abstention est que ce moyen étant dangereux, il nous a paru convenable et prudent de ne point l'indiquer entièrement, pour ne point supporter la responsabilité des essais que l'on pourrait en faire. Quant aux moyens purement *magnétiques* que notre longue pratique a pu nous indiquer, nous les communiquons toujours pleinement avec le plus grand plaisir.

— Nous avons reçu des lettres de divers membres de la Société de Magnétisme de Paris, qui se plaignent de la manière d'agir de plusieurs dignitaires de la Société, lors du banquet et de la fête de Mesmer. Ces lettres contenant des expressions très-vives et des accusations qui n'ont aucun rapport avec le magnétisme, nous avons dû nous abstenir de les insérer. Nous nous sommes fait une loi de ne permettre dans notre journal aucune attaque sur la vie privée ; et nous devons ajouter que nous n'aimons pas davantage les discussions auxquelles se mêlent des personnalités scientifiques. On peut toujours discuter les opinions sans mettre les personnages en jeu.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

N° 4. 15 Juillet 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.





AVIS.

Nous prions nos abonnés qui n'ont point encore renouvelé leur abonnement, d'avoir l'obligeance de le faire pour Genève et la Suisse, à notre domicile, Quai des Bergues, 31; et pour Paris, la France, etc., chez M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17, à Paris.



RHUMATISME AIGU GÉNÉRAL.

Dans les premiers jours de mai, M. Schmid, âgé de 63 ans, fut atteint à la jambe gauche d'une douleur rhumatismale qui envahit bientôt tout le corps. La souffrance devint aiguë, et, malgré l'emploi des moyens médicaux, le mal empira, au point que M. Schmid fut obligé de ne plus quitter le lit, dans lequel les douleurs le tinrent paralysé sans qu'il pût faire un mouvement. Ainsi, lorsqu'il voulait changer une jambe de place, il fallait qu'il s'aidât de ses mains, et encore ce n'était qu'avec des difficultés et des souffrances inouïes qu'il pouvait y parvenir. Depuis la nuque jusqu'au bas de la colonne vertébrale, il éprouvait de violentes douleurs qui se prolongeaient dans toute la longueur des nerfs sciatiques. Il lui était impossible d'élever les mains jusqu'à la tête, qu'il ne pouvait même pas tourner à droite ou à gauche ; il éprouvait enfin de telles douleurs dans tout le corps, que le plus léger attouchement les rendait intolérables. Il avait en outre la tête lourde et douloureuse ; il était non-seulement sans appétit, mais c'était à peine s'il pouvait se décider à prendre quelques boissons.

Le 6 juin, premier jour où je le vis, je le trouvai dans cet état.

Je lui pris les pouces, que je tins pendant quelques minutes. Je fis ensuite des passes sur tout le corps pendant vingt minutes, et après l'avoir massé fortement pendant vingt autres minutes, je revins ensuite aux passes pendant un quart d'heure; puis je le dégageai, et lorsque la séance magnétique fut terminée, M. Schmid put élever les bras et porter sans douleur les mains à sa tête, qui n'était plus lourde ni douloureuse, et qu'il tournait facilement à droite et à gauche ; il remuait aussi les jambes dans son lit, et pouvait même s'asseoir sans aucun secours ; il éprouvait enfin un bien-être général et trouvait son état très-agréable relativement à celui dans lequel il était avant la séance.

Mais l'effet le plus remarquable de cette magnétisation, ce fut la facilité avec laquelle il put supporter le massage après les premières passes ; ce fut pour lui un effet d'autant plus extraordinaire qu'auparavant le contact de la main, et même des draps le faisait crier.

Je lui donnai pour boisson de l'eau magnétisée, et quand je le revis le lendemain, il m'apprit qu'il avait bien dormi et qu'il avait mangé avec plaisir une petite soupe.



Dans la seconde séance, je me bornai à faire des passes, et, dans la journée, il put se lever et se trainer près d'une fenêtre, où il resta assis dans un fauteuil pendant trois heures.

Pendant la troisième séance, je le massai après avoir fait des passes; une douleur aiguë s'était réveillée dans le mollet gauche. Dans la quatrième séance, je ne fis que des passes, mais lorsque je revins le cinquième jour, au lieu de le trouver mieux, j'appris qu'il avait éprouvé une sorte de rechute.

Après avoir fait des passes, je le massai ce jour-là avec une énergie telle qu'il se sentait brisé par la douleur; j'avais attaqué avec vigueur le mollet, qui le faisait tellement souffrir qu'on ne pouvait lui toucher légèrement la jambe sans le faire crier; on doit juger de la souffrance que dut lui faire éprouver ce massage violent sur cette partie malade. J'avais ensuite massé avec autant de force le nerf sciatiqne, vers sa naissance. J'avais réuni toutes mes forces, j'avais donné tout ce que j'avais de fluide en moi, car je voulais qu'il ne souffrît plus. Aussi je le laissai anéanti, et le lendemain, il était encore si accablé qu'il désira ne pas être magnétisé; j'y consentis, sachant fort bien que le mal était vaincu; et, en effet, deux jours après son frère vint me remercier et me dire que M. Schmid était très-bien. Depuis ce moment, il n'a plus ressenti qu'un peu de faiblesse, mais il est guéri de toutes ses douleurs.

CH. LAFONTAINE.

FLUXION DE POITRINE.

Madame G... G..., qui habite à quelques lieues de Genève, fut atteinte d'une fluxion de poitrine. Le médecin de l'endroit fut appelé, il fit usage des moyens médicaux qu'il connaissait, et il eut un moment l'espoir d'avoir enrayé la maladie. Mais le dimanche 16 mai le mal fit des progrès immenses, et envahit toute la poitrine; le poumon droit avait cessé de fonctionner, le gauche le pouvait à peine; la fièvre et le délire s'étaient emparés de la malade, qui ne pouvait plus respirer.

Le médecin désira avoir l'avis d'un confrère, et l'on me fit prier d'amener un médecin de Genève.

Nous arrivâmes vers dix heures du soir : les deux médecins, après avoir examiné et auscultė la malade, la considérè-



rent comme perdue. Ils tentèrent cependant un moyen pour provoquer de la transpiration et dégager les poumons.

Les médicaments ne produisirent point l'effet qu'on en espérait, et le lendemain matin les deux médecins étaient presque surpris de trouver la malade encore vivante.

La nuit avait été affreuse, la fièvre était des plus violentes, et le délire ne cessait que pour laisser la malade dans un état de somnolence comateuse. Les médecins n'ayant aucun espoir de la sauver, je déclarai alors que j'allais la magnétiser, et je me mis de suite à l'œuvre.

Je plaçai l'une de mes mains sous les épaules et l'autre sur la poitrine, je magnétisai ainsi pendant deux heures sans résultat apparent. Le soir, Mme G... était dans un état aussi désespéré ; je la magnétisai de la même manière, et j'eus le bonheur d'obtenir une transpiration abondante qui sembla amener quelque soulagement ; cependant la malade était toujours sans connaissance, et plongée dans cet état comateux.

Les médecins, profitant de l'effet produit par la transpiration, ordonnèrent un médicament qui malheureusement fut trop violent ; il produisit dans l'estomac et dans le ventre des douleurs intolérables, accompagnées d'évacuations très-fréquentes qui laissaient la malade sans connaissance ; après avoir pris la troisième cuillerée de cette potion, Mme G... était froide et l'on ne sentait plus le pouls. Le mari effrayé s'opposa heureusement à ce que l'on continuât ce médicament, et le médecin l'approuva fortement, en voyant le lendemain matin l'état de la malade.

Lorsque j'arrivai, les évacuations n'avaient pas encore cessé, le peu de forces qui restaient à la malade étaient épuisées, et la malheureuse femme donnait à peine signe de vie.

En présence d'un aussi fâcheux résultat, et voyant la médecine impuissante à faire cesser l'état désastreux qu'elle avait produit, je demandai qu'on cessât de lui administrer aucun remède.

Je magnétisai alors par l'imposition des mains sur l'estomac et le ventre, pour calmer les douleurs qui torturaient la malade ; j'y parvenais momentanément, mais elles reparaissaient avec les évacuations, que je ne pouvais arrêter entièrement, quoique je les eusse éloignées et diminuées.

Le lendemain, malgré ce qu'on pouvait craindre pour la poitrine, je me décidai à faire appliquer sur l'estomac et sur tout le ventre, une large compresse d'eau froide magnétisée,



que je fis renouveler à mesure qu'elle séchait ou qu'elle devenait brûlante.

J'obtins, par l'application de ces compresses, la cessation entière et immédiate des douleurs et des évacuations ; les magnétisations par l'imposition des mains sur la poitrine, l'estomac, le ventre, et les grandes passes dégagèrent les poumons, les stimulèrent et leur permirent de reprendre partiellement leurs fonctions ; cependant l'engorgement du poumon droit était encore considérable et douloureux.

Je donnai pour boisson ordinaire de l'eau magnétisée à prendre par cuillerée de quart d'heure en quart d'heure. Je fis donner quatre ou cinq fois dans la journée un peu de bouillon, puis un peu de vin de Bordeaux pour ranimer les forces.

Les magnétisations continuèrent à provoquer des transpirations, et les compresses firent disparaître toute inflammation ; la fièvre diminua d'intensité et bientôt ne fatigua plus la malade.

Mme G... put prendre des potages et une nourriture plus substantielle ; je continuai encore quelques jours à magnétiser pour ramener toutes les forces, et j'eus enfin le plaisir de voir la malade entièrement guérie. Il ne lui restait qu'un peu de gêne dans le poumon droit, qui se dissipa tout naturellement.

Ch. LAFONTAINE.

LES PHOTOGRAPHIES SPIRITISTES
ET LES MÉDIUMS.

Nous avons rapporté, dans le numéro de juin dernier [1], sous la responsabilité de la *Revue spiritualiste*, des faits de spiritualisme fort extraordinaires. Nous n'avions pu les faire suivre de quelques réflexions, la place nous ayant manqué. Aujourd'hui nous venons réparer cette omission en nous demandant ce qu'il faut penser de ces phénomènes si étonnants, si merveilleux, attestés par des hommes honorables qui prétendent avoir vu et bien vu. — Faut-il y croire? — Nous le voudrions en vérité : mais nous avouons que nous ne pouvons encore nous y décider, et que nous préférons douter si ce n'est nier.

Comment admettre, en effet, qu'on puisse obtenir sans un

1. Le *Magnétiseur*, 15 juin 1863, page 45.



dessin, sans une image quelconque, la reproduction des traits d'une personne morte, c'est-à-dire d'un Esprit qui n'est pas matière, qui n'a pas de corps, qui n'est pas visible? Comment admettre que cet être qui *n'existe* pas, puisse reprendre son corps matériel, et, qui plus est, les vêtements, les coiffures qu'il portait avant sa mort?

Nous aimons mieux supposer que M. *Mumler*, le fameux médium, photographe spiritiste, est doué d'un esprit inventif et tant soit peu mystificateur.

Cette supposition s'appuierait au besoin sur ce qui se passe à Londres, à l'institut polytechnique, où le docteur Pepper, à l'aide d'une combinaison très-ingénieuse d'effets d'optique, est parvenu à évoquer sur la scène des *spectres* dont l'effroyable perfection ne laisse rien à désirer. — Un fantôme se présente sur le théâtre, et un homme en chair et os passe à plusieurs reprises *au travers* de cette apparition. L'effet en est si saisissant et le succès a été si grand que le docteur a pris un brevet, et qu'on annonce déjà plusieurs drames avec fantôme.

Mais, en photographie spiritiste comme en toutes choses, nous aimons à ne nous en rapporter qu'à nous-même et à nos expériences personnelles. — Nous avons donc voulu faire un essai sérieux sur ce sujet, d'autant plus que nous savions nous mettre dans l'état mixte bien avant que le nom de médium eût été inventé.

Nous nous sommes rendu chez un photographe de nos amis, M. Garcin, place de Bel-Air, et nous avons mis sa complaisance à contribution.

Nous avons posé plusieurs fois dans l'état de médium, en cherchant à évoquer, par un effet intense de volonté, l'Esprit d'une personne qui nous avait été chère, pour qu'il vînt poser sur une chaise placée à côté de nous. Le photographe lui-même concentrait de son côté sa volonté sur cette même idée.

Après des expériences consciencieusement faites et dans les conditions voulues pour réussir, mais cependant infructueuses, nous nous sommes décidé à évoquer les Esprits d'une autre manière; car nous tenions à avoir l'explication de ce fait si étrange.

— Eh bien! nous le déclarons; — nous avons parfaitement réussi, — et nous pouvons montrer aux curieux plusieurs cartes représentant notre portrait très-ressemblant; à côté



de nous, — l'on aperçoit une figure, un corps vaguement dessiné, — dont l'apparence vaporeuse et confuse permet à peine de reconnaître les traits du visage.

Est-ce là un Esprit? — Oui, — mais un Esprit appartenant à la terre, un fantôme de chair et d'os.

Après avoir constaté l'insuccès de nos premières expériences, voici comment nous avons expérimenté.

L'Esprit (M. Garcin) a posé tantôt à côté de nous, tantôt en arrière pendant deux secondes seulement, et il s'est retiré, tandis que pour nous-même la pose était de six secondes. — Nous avons obtenu de cette manière notre portrait très-net, bien modelé, et celui de l'Esprit vague et indistinct comme une ombre.

Est-ce de cette façon que M. Mumler exécute ses portraits spiritistes? — Nous ne le pensons pas. — Mais ne serait-il pas possible, probable même, que le fond de son atelier eût un panneau mobile, qui pendant la pose, glisserait sans bruit dans une coulisse, pour permettre à une personne d'apparaître un instant, par l'ouverture, et qui se refermerait aussitôt? Tout cela pourrait se passer devant les personnes présentes, qui, comme on le sait, sont placées de manière à n'être pas vues de celle qui pose, afin de ne point lui donner de distraction, et qui, bien que dans la même salle, sont placées dans une partie rentrante de l'atelier, ou cachées par un rideau, et ne peuvent par conséquent voir elles-mêmes la personne qui pose, ni le fond de l'atelier.

Mais pourquoi nous étendre plus longtemps sur ce sujet? M. le Docteur Gardner et M. le Docteur Child n'ont-ils pas déclaré, reconnu, constaté, que *M. Mumler les avait trompés,* qu'il avait agi *frauduleusement pour deux portraits*? — Quelle confiance peut-on accorder à un imposteur? comment pourrait-on ajouter foi aux actes d'un homme qui n'a pas craint de tromper deux honnêtes savants?

Nous pouvons le dire hardiment, la photographie spiritiste est un mensonge; jamais on n'a obtenu et jamais on ne pourra reproduire réellement l'image de ce qui n'existe pas matériellement.

Ces jongleries prônées par les journaux spiritualistes, dans le but de prouver l'immortalité et la spiritualité de l'âme, sont plus nuisibles qu'avantageuses à cette théorie, et n'ont d'autre résultat que de faire pencher, au contraire, vers le matérialisme.



Nous aimons mieux les paroles si simples, et cependant si consolantes et si bien senties, que Victor Hugo a adressées à M. de Lamartine sur la mort de sa femme elles élèvent l'âme et font rêver une autre vie.

« 23 mai 1863.

« Cher Lamartine,

« Un grand malheur vous frappe, j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérais celle que vous aimiez.

« Votre haut esprit voit au-delà de l'horizon, vous apercevez distinctement la vie future.

« Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : *Espérez,* vous êtes de ceux qui savent et qui attendent.

« Elle est toujours votre compagne, invisible, mais présente.

« Vous avez perdu la femme, mais non l'âme.

« Cher ami, vivons dans les morts.

« Victor Hugo. »

Quant à M. Forster, médium qui fait danser à Londres les meubles, les pianos, et qui exécute des ascensions, cela rentre dans les tours de force et d'adresse du médium Squire. Il en est de même des noms des morts qu'on écrit sur un papier qu'on lui donne, et qui se retrouvent écrits en lettres rouges sur son bras : c'est une imitation de Robert Houdin, qui, lui, imprimait devant nous une bande de toile dont l'encre était encore toute humide, et cependant nous n'avions rien vu.

Quant aux détonations du médium, Mme K..., c'est l'*a*, *b*, *c*, des physiciens ; cela nous rappelle les pierres qui tombaient, sous la Restauration, en 1822 ou 1824, dans une maison de la rue des Grès, à Paris, près de la rue des Postes, et les détonations qui s'y produisaient. Une célèbre société, qui existait alors dans les environs, aurait pu expliquer ce qui préoccupait tout le monde.

Si tous les médiums américains, si renommés, ressemblent aux médiums que nous avons vus il y a quelque temps dans la salle du Casino, les fameux Eddwards Girroodd, médiums américains, prestidigitateurs-magnétiseurs de Québec (Canada), dont les programmes ébouriffants promettent la vue des morts, etc., etc., nous pouvons leur dire hardiment, comme à ceux-ci, qu'ils ne nous ont rien montré, si ce n'est de la pres-



tidigitation et de la double vue de Robert Houdin, *perfectionnées;* mais du magnétisme, point, mais des faits spiritualistes, encore moins. Ils nous ont édifiés sur ce que les médiums savent faire, et même sur ce qu'ils sont, et ce qu'ils ne sont pas : car si nous ne nous trompons pas, et — nous croyons ne pas nous tromper, — M. *Eddwards Girroodd* portait dans une petite ville de France, en 1852, un autre nom, — un peu moins américain, et un peu plus français; — et il y a quatre ou cinq ans, quand il vint nous rendre visite à Genève sur le quai des Bergues, il n'était pas encore M. *Eddwards Girroodd.*

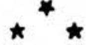
Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Pressentiments de Jules Lovy. — Son successeur; deux mots de son histoire. — L'Esprit de feu J. Bloc. — Création d'un dispensaire magnétique. — Les conclusions précoces de M. S. Morin, — Séance annuelle du 23 mai.

Paris, 8 juillet 1863.

Dans sa dernière correspondance, Jules Lovy vous a parlé du concert et du banquet qu'organisait en ce moment la *Société de Magnétisme.* Il terminait ainsi : « Je vous transmettrai le mois prochain le résultat de cette double fête. Trente jours auront roulé sur nos têtes! Hélas! musique et discours officiels, petits pois et filets aux olives, tout aura été digéré... »



« Trente jours auront roulé sur nos têtes! » — Hélas! pressentait-il déjà sa fin prochaine à l'heure où il écrivait ces lignes? Ne dirait-on pas que cette gaité joyeuse qui lui était si familière avait fait place, à son insu, à des idées tristes, à des sensations confuses de douleurs prochaines, à des pressentiments néfastes?



Il tardait à Jules Lovy de faire un compte-rendu de la grande réunion mesmérienne; et, sur ces entrefaites, la mort nous l'enlève...

Et c'est un autre qui, à l'avenir, vous adressera cette cor-



respondance qu'il rendait si attrayante par son esprit charmant, par son excessive bonté.

C'est un autre qui racontera les faits mémorables ayant cours dans le monde mesmérien. C'est un autre qui les appréciera et les jugera d'après son caractère, ses convictions, sa conscience....

Et cet autre n'a, de Jules Lovy, ni cet esprit charmant, ni cette excessive bonté...

*
* *

Cet autre n'a tenu la plume que pendant quelques mois, et ce laps de temps lui a suffi pour s'attirer des inimitiés considérables parmi Messieurs les magnétistes, voire même chez Messieurs les spiritualistes.

Ah! c'est un grand coupable!

*
* *

Un jour il s'est permis de soumettre à une analyse sévère certaine observation clinique due à la plume de M. le Docteur E.-V. Léger, président de la Société de Magnétisme de Paris.

Quel sacrilége et quel scandale!

Au comble de l'indignation, la Société de Magnétisme fit répondre par son premier coryphée, M. Alexis Dureau, un article virulent qui finissait de la sorte : « Jeune imprudent! vous voulez mordre? attendez au moins d'avoir fait vos dents...... »

Or, le moutard, qui cependant avait atteint la deuxième dentition et qui possédait incisives, canines et molaires de la meilleure trempe, se sentait envie de mordre de plus belle; toutefois, sa nature bienveillante finit par prendre le dessus, et il dit adieu à la critique acerbe pour entrer dans le domaine de la chronique.

*
* *

Il avait poussé, dans le monde mesmérien, absolument comme un champignon dans les bois; — il disparut aussitôt comme une étoile filante.

Depuis on n'en a plus eu de nouvelles. Beaucoup se sont réjouis de le voir rentrer dans le néant dont il n'aurait pas dû sortir.

Sujet, depuis six mois, du sombre empire de Pluton, il avait pris la ferme résolution de ne plus s'occuper de la terre.



Mais cet Esprit rebelle n'avait pas compté sur la puissance évocatrice dont la nature m'a doué. Mes charmes ont eu facilement raison de sa volonté opiniâtre, de sa résistance acharnée, et il s'est vu forcé d'accourir. Il a dévoré les espaces infinis où se meuvent, dans des régions éthérées, des cohortes d'Esprits de perfection variable. Il a passé, sans mot dire, au milieu de ces légions invisibles, et il est venu se soumettre aux ordres de votre serviteur.

Que de belles et étranges choses il m'a apprises sur les arcanes de l'avenir, sur le sanctuaire du spiritualisme, sur la vie future des âmes!!

Pourquoi me défend-il de dévoiler ces grands mystères?...

*
* *

Magnétisme! telle est la seule science dont cet Esprit me permet de parler — ou plutôt dont il me force à parler. Car c'est lui qui me fait prendre la plume et qui me force à écrire,... à écrire sans que ma tête dirige ma main, sans que mon œil voie le papier......

*
* *

La *Société de Magnétisme* vient d'ouvrir une souscription dont le produit est destiné à fonder un *Dispensaire magnétique*. C'est là une création des plus importantes et des plus utiles. Le mesmérisme ne peut qu'y trouver de grands avantages, surtout si la médecine que l'on va pratiquer ainsi ouvertement doit se montrer désintéressée autant qu'éclairée.

*
* *

A la suite des nombreuses discussions qui se sont élevées au sein de la Société de Magnétisme, au sujet du fluide, de l'imagination, etc., M. Morin semble constater, dans un article récent, la défaite des partisans du fluide.

Outre qu'il me semble que ceux-ci n'avaient pas eu le désavantage, je ne saurais partager l'opinion de M. Morin sur la nature des faits capables de démontrer l'existence du fluide magnétique. Contrairement à ce qu'il avance, je soutiens que la magnétisation à l'insu du sujet ne prouve rien en semblable matière.

Je trouve Messieurs les magnétistes quelque peu exigeants quand il s'agit de l'excellente théorie du fluide, eux que l'on pourrait cependant accuser d'être trop faciles en tant d'autres



occasions. Il faut savoir se contenter d'une démonstration de certitude restreinte quand une démonstration absolue n'est pas possible ; et en magnétisme on ne doit pas être plus difficile qu'en physique ou en physiologie.

*
* *

Un mot seulement sur la séance du 23 mai. La soirée a été ouverte par une cantate dont le titre : *Gloire à Mesmer!* demandait une musique du lyrisme le plus élevé. M. Borelli n'a trouvé dans un tel sujet que de médiocres inspirations, et la Société chorale de l'Odéon n'a pas racheté par une bonne exécution la pauvre harmonie de cette cantate.

M. Borelli a été infiniment mieux inspiré en composant cette *Fantaisie sur un air suisse,* qu'ont si bien rendue MM. Portehaut, Max, Lévy, Borelli, Van-der-Gucht, Baute, Simon et Lallemant.

M. Lévy, premier grand prix du Conservatoire, élève de M. Allard, a exécuté sur le violon quelques morceaux (entre autres une fantaisie sur *La Muette*), qui ont été vivement applaudis.

Un autre artiste qui a eu sa bonne part d'applaudissements est M. Léderac, qui a chanté le grand air du baryton de *Il Trovatore*. Je ne serais pas étonné de voir bientôt paraître M. Léderac sur la scène de notre Opéra, la première scène du monde.

Je ne dis rien des discours prononcés, pas même des *Embarras de maître Raimbaut,* racontés par M. le Docteur Léger. Je me contente de demander à ceux qui se trouvaient dans la salle Barthélemy, le samedi 23 mai, s'ils pensent que de semblables réunions soient de nature à servir la cause du magnétisme.

J. Bloc.

OBSERVATIONS DU DOCTEUR DESLON

MEMBRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Nous croyons utile de reproduire certaines guérisons et les réflexions qui les accompagnent, quand elles sont faites par des hommes de la valeur du docteur Deslon, qui, pour ses croyances magnétiques, fut rayé du tableau de la Faculté de médecine de Paris, dont il était l'un des membres les plus distingués.



MARASME A LA SUITE DE FIÈVRE MILLIAIRE [1].

« M***, âgé de dix ans, était au collége à quelques lieues de la capitale. Il revint à Paris le 14 août 1779, avec quelques signes de mauvaise santé. Sept jours après son arrivée, il se plaignit de mal d'estomac. Le lendemain, fièvre; successivement agacement de nerfs, tremblement des mains, des bras, des jambes. Je fus appelé au troisième jour de la maladie, et ne me trompai pas sur le genre; j'annonçai du onzième au quatorzième une éruption qui eut effectivement lieu au temps indiqué : c'était une fièvre milliaire.

« L'éruption se fit très-mal : elle se maintint sur le front, et depuis le menton jusqu'au bas et à l'entour du col. Ce qui parut de boutons sur les bras était fort peu de chose. Dès lors toute transpiration fut interceptée; la peau devint terreuse, et le malade exhalait une odeur de cadavre. Les évacuations qui n'avaient jamais été suffisantes, furent totalement supprimées vers la fin de la maladie. Alors le dégoût fut entier; les faiblesses se succédèrent; le froid gagna successivement les mains, les pieds, les jambes, les cuisses et le ventre : nul moyen de les réchauffer; l'affaissement devint absolu, le marasme excessif; enfin le malade tomba dans cette espèce de léthargie, qui sert d'avant-coureur à l'agonie et à la mort. Telle était la maladie au quarante-cinquième jour. Un de mes confrères et moi avions inutilement prodigué tous nos soins pour faire prendre à la nature un cours moins funeste.

« Dans cet état de désespoir, j'engageai M. Mesmer à venir voir le malade. Nous y arrivâmes vers le midi. Il fut tellement effrayé du froid glacial et du marasme, qu'il me reprocha, en secret, de le rendre l'inutile témoin d'un malheur inévitable. Néanmoins il prit l'enfant par les mains, et quelques minutes après, l'estomac et la poitrine furent couverts d'une moiteur gluante. L'attouchement de la langue procura une chaleur intérieure et agréable. Demi-heure après le malade urina. Vraiment étonné de voir produire dans ce court intervalle au magnétisme animal des effets que quarante-cinq jours de nos remèdes avaient peut-être éloignés, je pressai M. Mesmer d'achever ce qu'il commençait aussi bien. Il s'y refusa; car il voyait cet enfant hors de tout espoir : il le voyait mort. Mais si la résistance fut grande, mon obstination fut opiniâtre : je

1. *Observations sur le Magnétisme animal*, par le Docteur Deslon; page 37, 1781.



l'emportai ; et en conséquence le malade fut mis dans un bain. Il y resta cinq quarts d'heure, disant gaiement qu'il se portait bien. Dans la soirée, la chaleur revint : la moiteur se répandit dans l'universalité du corps ; l'appétit se fit sentir ; le malade mangea une écrevisse, du pain, et but de l'eau mêlée de vin de Champagne blanc. Dans la nuit, le sommeil fut calme : l'enfant ne se réveilla que pour demander à manger ; et enfin une évacuation infecte soulagea la nature affaissée.

« Le reste de cette cure demanda trois ou quatre semaines. J'ai peu vu ce jeune homme depuis ; mais je l'ai vu. Il était gras, alerte, et avait tous les signes d'une bonne santé. »

RÉFLEXIONS.

« On demande quelquefois si M. Mesmer fait des cures. Moi, je demanderais volontiers si la médecine ordinaire en cite beaucoup de cette évidence. Encore puis-je dire que, pour ne pas fatiguer mes lecteurs, j'élague des détails aggravants, surprenants et intéressants.

« La nature, dit-on, fait souvent de ces choses-là. Pas si souvent, répondrai-je. Quand la nature a pendant quarante-cinq jours suivi une marche constamment progressive vers la mort, il est très-rare qu'elle revienne sur ses pas. Mais soit : accordons que cette objection soit valable dans le fait particulier que je viens de citer, et réduisons-nous à demander qu'elle ne serve pas de champ de bataille éternel. En matière importante, il ne faut pas croire légèrement, mais il faut être de bonne foi.

« J'ai quelquefois entendu décider hardiment que M. Mesmer n'avait fait aucune découverte, et que s'il faisait des choses extraordinaires, c'était en séduisant l'imagination. J'observe que ce n'est pas ici le cas de l'application. Personne n'était prévenu de l'arrivée de M. Mesmer. Le malade ne le connaissait pas : il n'en avait jamais entendu parler, et il était d'ailleurs trop affaibli pour s'en occuper le moins du monde volontairement.

« Mais enfin, si M. Mesmer n'avait d'autre secret que celui de faire agir l'imagination efficacement pour la santé, n'en aurait-il pas toujours un bien merveilleux? Car si la médecine d'imagination était la meilleure, pourquoi ne ferions-nous pas la médecine d'imagination?

« Pour ne plus revenir sérieusement à ces deux objections, je vais citer un fait qui me paraît les combattre tous deux suffisamment.



« Je fus appelé dans une maison de Paris par un chirurgien justement estimé. J'y vis le spectacle d'une jeune demoiselle, étendue sur son lit, sans connaissance, et en état de convulsions depuis cinq jours. Les évacuations étaient supprimées, et les mouvements convulsifs étaient si violents, que les efforts de quatre personnes ne pouvaient s'y opposer. Je remarquai que la malade, couchée sur le dos, n'appuyait sur son lit que de la tête et des talons.

« Le chirurgien avait employé toutes les ressources de l'art ; je ne pouvais faire mieux. Alors je me déterminai à requérir M. Mesmer. Il était très-tard, et nous ne pûmes nous joindre qu'à dix heures du soir auprès de la malade. M. Mesmer l'ayant examinée, m'annonça qu'il lui faudrait peut-être trois ou quatre heures pour la faire revenir de cet état ; et malheureusement les circonstances ne lui permettaient pas de demeurer ce temps-là auprès d'elle. Il fallut que le sentiment de l'humanité cédât à la nécessité, et remettre l'opération au lendemain. Nous fûmes en quelque sorte consolés de ce fâcheux contretemps, en ce que nous crûmes reconnaître qu'il n'y avait pas de danger pour la vie. Cependant M. Mesmer ne se retira qu'après avoir obtenu une évacuation par les urines.

« Le lendemain, à neuf heures du matin, moment de l'arrivée de M. Mesmer, l'état était le même. Je ne me rendis qu'à dix chez elle. A onze la malade reprit son entière connaissance ; les évacuations se rétablirent, et trois jours après elle fut en état de se rendre au traitement de M. Mesmer. Je ne parlerai pas de la suite de ce traitement. Il est cependant un des plus singuliers, des plus apparents et des plus instructifs que j'aie vus chez M. Mesmer.

« L'exemple d'une personne sans connaissance depuis cinq jours laisse peu de prise, ce me semble, aux partisans de l'imagination.

« D'un autre côté, si la nature renvoyée au lendemain par la nécessité, a eu la bonté d'attendre l'heure de M. Mesmer, il faut convenir qu'elle est bien complaisante à son égard, et en même temps bien cruelle pour moi, qu'elle paraît prendre à tâche de faire tomber en erreur. » Dr DESLON.

JURY MAGNÉTIQUE.

Concours de 1863. — Le JURY MAGNÉTIQUE avait mis au concours la question suivante : « *Indiquer les meilleurs moyens d'affermir le magnétisme dans la voie scientifique.* »



Sept mémoires ont été adressés. Deux ont obtenu chacun une mention honorable, ce sont ceux de MM. Ludwig d'Arbaud, de Cahors, et Guibert, vice-consul de France en Espagne.

Le Jury a accordé la médaille d'argent à M. le Docteur Roux, de Cette (Hérault).

Le mémoire du Docteur Roux sera publié *in extenso* dans *l'Union magnétique.*

Concours magnétique. — Une médaille d'argent ou de bronze sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : *Traiter de la lucidité en général et principalement au point de vue magnétique ; de sa nature et des matières sur lesquelles elle peut s'exercer ; des moyens de la constater et du parti qu'on en peut tirer.*

Les mémoires devront parvenir avant le 1er avril 1864. Ils pourront être écrits en français, en anglais, en allemand, en italien, en espagnol, et seront insérés s'il y a lieu. Le nom de l'auteur devra être sous enveloppe cachetée, sur laquelle se trouvera un signe ou une épigraphe reproduite snr le mémoire.

Adresser les pièces au bureau du journal ou au rapporteur de la commission du jury, M. A. S. Morin, rue Saint-Louis-en-l'Ile, 54.

SOCIÉTÉ PHILANTHROPO-MAGNÉTIQUE DE FLORENCE.

Il vient de se fonder sous ce titre une société de magnétisme à Florence, à la tête de laquelle se trouvent M. le comte Pettorelli, président, et M. le Dr Molini, secrétaire. C'est avec un vrai plaisir que nous voyons se réunir en société les hommes sérieux qui s'occupent de magnétisme. C'est un des meilleurs moyens de propager le magnétisme et de le faire connaître comme science, car dans une société chacun contribue à éclaircir certaines questions théoriques et pratiques qui ne sont point encore résolues, en apportant le contingent de ses idées et les observations qu'il a faites dans sa pratique journalière.

Nous nous ferons un plaisir de publier les faits pratiques et les articles scientifiques que la Société ou Messieurs les membres voudront bien nous adresser.

CH. LAFONTAINE.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —



N° 5. 15 Août 1868. 5me Année.



LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



DE L'EMPLOI DU MAGNETISME ANIMAL

DANS LES MALADIES AIGUËS OU CHRONIQUES.

Le magnétisme est bien réellement le moyen de guérison le plus puissant que l'homme ait à sa disposition, non-seulement pour les maladies nerveuses, — comme les médecins condescendent à le reconnaitre, — mais encore pour les maladies chroniques et même aiguës. Les succès sont là, pour constater d'une manière irrécusable cette force unique, presque divine, qui réside chez l'homme, et à laquelle aucun mal ne peut résister.

Si parfois une guérison n'est pas obtenue, ce n'est pas que le magnétisme lui-même n'ait pu la produire; non : c'est à



d'autres causes qu'on doit attribuer un insuccès, qui dépend tantôt du malade, tantôt du magnétiseur.

Ainsi, c'est le malade d'abord, qui, impatient de souffrir, perd l'espérance en ne sentant point du soulagement dès les premières séances, et qui bientôt se décourage et suspend le traitement magnétique au moment où, avec un peu de persévérance, il allait atteindre le but. Cela tient à ce que ces malades, qui n'ont d'autre connaissance de la science à laquelle ils s'adressent, que pour avoir entendu parler de certaines guérisons merveilleuses et presque instantanées obtenues par ce moyen, s'imaginent qu'ils doivent inévitablement ressentir des effets analogues, sans tenir compte des différences essentielles qui existent entre les maladies, ni de celles qui peuvent se rencontrer dans la constitution des malades eux-mêmes.

D'un autre côté, le magnétiseur dont l'action aura été molle, indécise et mal dirigée, soit par ignorance pratique, soit par faiblesse de constitution, soit par manque de fermeté ou de dévouement, peut faire échouer une guérison qui eût été obtenue, si le magnétiseur eût été dans d'autres conditions.

En effet, il est reconnu et admis, par toutes les personnes qui ont sérieusement étudié et pratiqué le magnétisme, qu'il faut une force d'organisation très-grande pour pouvoir supporter, — sans en éprouver soi-même une altération dans sa santé, — les fatigues, la déperdition des forces vitales, qui sont la conséquence de magnétisations fréquentes et répétées. — Il faut aussi un courage et un dévouement surhumains pour ne pas se laisser abattre ni tomber dans le découragement, en présence des tracas, des ennuis, des défiances dont les parents, les amis du malade et le malade lui-même accablent le magnétiseur. — Il faut surtout un caractère énergique et une foi entière, non-seulement dans le magnétisme, mais encore en soi-même, devant la responsabilité qui pèse sur la tête du magnétiseur, qui n'a point, — lui, — de diplôme pour abriter son insuffisance, et qui prend au sérieux la vie de son semblable.

La profession de magnétiseur n'est point un métier que tout le monde puisse exercer dignement ; — il faut joindre à des connaissances profondes et indispensables en magnétisme, en physiologie et en anatomie, des qualités morales toutes spéciales ; — il faut que le cœur soit doué d'une sensibilité exquise, que le dévouement soit absolu. — Il faut que le magnétiseur ait toujours pour drapeau ces paroles sublimes qui se



retrouvent dans toutes les religions et qui sont si peu mises en pratique : — « AMOUR ET CHARITÉ ; » — voilà la loi qui doit diriger toutes les actions du magnétiseur. S'il se maintient dans cette voie, il réussira presque toujours, là où le médecin, même le plus savant, n'aura pu guérir ni soulager.

Aujourd'hui, dans le monde médical, on accorde assez généralement au magnétisme la faculté de soulager et de calmer les maladies nerveuses ; mais on nie fortement, malgré des exemples multipliés, qu'il puisse agir avec efficacité dans les maladies aiguës ; et cependant, dans l'état aigu comme dans l'état chronique, même quand les organes ou les principaux viscères sont attaqués, le magnétisme triomphe facilement du mal. Il a surtout le grand avantage de ne point laisser, — comme la médecine officielle, — la guérison suivie d'une longue convalescence occasionnée par l'emploi des remèdes plus ou moins violents qui déterminent chez le malade une grande faiblesse, convalescence pendant laquelle les imprudences qu'il commet dans cet état de transition, provoquent des accidents qui deviennent souvent funestes.

En employant le magnétisme, on passe immédiatement de la maladie à la santé, car le corps n'est point affaibli par les saignées, par les sangsues ; — il n'est point irrité, usé, désorganisé par les médicaments, poisons violents qui souvent et presque toujours altèrent ou anéantissent les fonctions des organes par lesquels ils sont obligés de passer pour atteindre celui auquel ils sont destinés.

Le magnétisme, dans son emploi comme moyen de guérison, est d'une simplicité inouïe ; de grands gestes à une légère distance du corps, l'imposition des mains sur les parties affectées, un massage tantôt léger, tantôt rude, de l'eau magnétisée pour boisson et pour compresses, voilà toute la pharmacopée magnétique.

On reconnaîtra facilement qu'avec des moyens aussi simples, le magnétisme ne peut jamais aggraver l'état du malade. Cependant il faut qu'ils soient employés avec discernement pour obtenir ces résultats brillants, ces guérisons qui semblent miraculeuses ; il faut que le magnétiseur sache diriger son action, soit pour aider et soutenir la nature, soit pour stimuler et provoquer une crise salutaire, que le corps affaibli par la maladie n'a pas la force de produire en lui-même ; soit enfin pour calmer et faire cesser les fausses crises, produites par la maladie, qui épuisent les forces ; il faut donc que le magnéti-



seur sache discerner ce qui se passe chez le malade et qu'il possède certaines connaissances spéciales, et une expérience pratique, fortifiée par un exercice continu.

Pour démontrer que nous n'avons rien avancé de trop présomptueux, nous citerons aujourd'hui une maladie que nous avons traitée à Genève en 1854, et que nous avons radicalement guérie en deux mois, lorsque la médecine avait échoué pendant des années.

HYSTÉRIE ÉPILEPTIFORME

GUÉRIE EN DEUX MOIS.

Mademoiselle Marianne D..., âgée de 18 ans, nièce de Madame Mazetti de Turin, était depuis plusieurs années atteinte d'une maladie hystérique, qui, dans certains accès, semblait prendre la forme de l'épilepsie.

Les crises étaient fréquentes (quatre ou cinq par jour), et duraient généralement d'une heure à deux. Pendant les accès Mlle D... jetait des cris, éprouvait des frayeurs, des mouvements convulsifs dans les membres et dans tout le corps, l'écume sortait de sa bouche; elle éprouvait aussi des crampes à l'estomac, elle se sentait tantôt étranglée, tantôt étouffée par la boule hystérique; elle avait le hoquet hystérique qui la fatiguait excessivement, et qui se présentait même en dehors des accès.

Cette jeune malade sortait de ces crises affreuses pour tomber dans un sommeil profond qui durait plusieurs heures, et qui présentait les apparences du sommeil comateux dont les accès épileptiques sont ordinairement suivis.

Les soins de la médecine officielle n'avaient point été épargnés à Mlle D..., mais ils n'avaient produit aucune amélioration dans son état, qui semblait au contraire s'aggraver chaque jour. — Les médecins l'avaient envoyée aux eaux d'Evian, qui avaient été aussi impuissantes à la soulager que les moyens médicaux. — Elle avait perdu tout espoir de guérison, lorsqu'elle entendit parler du magnétisme; -- sans réflexion et presque instinctivement, elle se décida aussitôt à venir me trouver à Genève.

Pendant la première séance de magnétisme, qui eut lieu le 4 septembre 1854, une crise se déclara. Je ne cherchai point d'abord à la calmer, afin d'en observer le développement.

Je vis alors les mâchoires fortement contractées, comme dans un trismus, les dents serrées et un peu d'écume sortant des lèvres serrées elles-mêmes. Des sons rauques et inarticu-



lès s'échappaient au milieu des hoquets et des étouffements pendant les convulsions, dans lesquelles la malheureuse jeune fille se roulait comme un serpent, se tordait sur le plancher qu'elle frappait de la tête, des pieds, des mains et de tout le corps; puis les mouvements convulsifs s'arrêtaient et la laissaient épuisée, affaissée sur elle-même, sans pouls, sans battement de cœur, et le corps inerte et sans consistance, comme un paquet de chiffons; pendant le moment de repos, le mal semblait se recueillir pour prendre de nouvelles forces dans le système nerveux. Bientôt, en effet, les convulsions recommençaient avec plus de violence, elles ébranlaient de nouveau ce pauvre corps, le secouaient, le tordaient, le torturaient, jusqu'au moment où il retombait anéanti. Ces secousses si violentes et si fréquentes bouleversaient le cerveau, troublaient l'intelligence, et, si l'on ne parvenait à les faire cesser, la pauvre enfant devait bientôt sortir folle ou idiote de l'une de ces crises.

Après une heure de ce pénible spectacle, qui m'avait été nécessaire pour que je pusse me rendre un compte à peu près exact de ce qu'éprouvait la malade, je crus être certain, que malgré quelques-uns des symptômes de l'épilepsie entremêlés à ceux de l'hystérie, la maladie positivement épileptique n'était encore qu'à son début, et qu'elle pouvait être maitrisée facilement en même temps que la maladie hystérique.

Ma conviction formée, je me disposai à faire cesser cet état épouvantable, sans attendre la fin de la crise, ni le sommeil qui l'accompagnait ordinairement.

Je me mis à genoux près de Mlle D..., et au plus fort des convulsions je parvins à poser et à maintenir l'une de mes mains sur l'estomac, appuyant avec force sur le diaphragme contracté, qui était dur et ferme comme une barre de fer, puis retirant ma main, je posai le bout de mes doigts sur l'estomac, en appuyant de manière à l'enfoncer, mais le diaphragme résista. Je retirai de nouveau mes doigts et je les replaçai aussitôt en faisant un effort violent; la contraction céda, mais se reforma immédiatement; enfin, après quelques nouveaux efforts je devins maitre du diaphragme, qui cherchait bien à se contracter encore, mais qui ne le pouvait plus; dès lors les mouvements convulsifs s'arrêtèrent instantanément, les contractions cessèrent dans les mâchoires comme dans tout le corps, et tout enfin se détendit.

Je relevai la malade et la mis sur un lit, puis je posai l'une de mes mains sur sa tête et l'autre sur son estomac, sans ap-



puyer, mais en faisant un effort pour que le fluide magnétique sortît en abondance de chez moi, et s'infiltrât doucement dans les centres nerveux, afin de calmer toute cette organisation si profondément agitée. Dès les premiers moments de cette imposition, que je maintins pendant une demi-heure, la malade ouvrit les yeux et revint entièrement à elle, sans avoir passé par le sommeil.

Je fis ensuite, pendant une autre demi-heure, des passes sur tout le corps, à cinq ou six pouces d'abord, puis à deux pieds de distance : j'ai toujours remarqué que ces dernières passes rétablissaient le calme entier dans tout l'organisme. La malade se trouva ensuite assez bien pour se lever ; sa tête était encore lourde, mais beaucoup moins qu'après ses crises ordinaires.

Ce jour-là, 4 septembre, Mlle D... n'eut pas d'autres crises. Le 5 il y en eut une, mais je fus assez heureux pour arriver dès le commencement, et je pus la faire cesser promptement.

Le 6 et le 7 il n'y eut aucun accès, mais le 8, à la suite d'une vive émotion, elle en eut un très-fort. La magnétisation, qui n'eut lieu que deux heures après cet accès, parvint à calmer assez fortement la malade, pour que les 9, 10 et 11 il n'y eût point de crises, mais le 12, Mlle D... ayant vu une araignée, fut saisie de peur ; il y eut alors une crise qui dura à peine quelques minutes ; cependant il lui en resta un hoquet qui ne cessa que sous l'effet de la magnétisation suivante.

Depuis ce jour, 12 septembre, il n'y eut plus une seule crise accompagnée de convulsions ; Mlle D... éprouva encore de temps en temps, soit un hoquet, soit des crampes à l'estomac, soit des pesanteurs dans la tête, qui cessaient en buvant un peu d'eau magnétisée.

Mais l'appétit et les forces revinrent avec le calme produit dans le système nerveux par la disparition des crises, le flux de sang mensuel s'accomplit sans provoquer de malaise, et elle put supporter sans accident l'émotion provoquée par l'arrivée de sa mère.

La gaîté et la fraicheur avaient reparu sur son visage, elle pouvait faire des promenades assez longues sans en éprouver autre chose qu'un peu de fatigue. C'est dans cet état d'amélioration que nous atteignîmes le 15 octobre. Il se présenta alors une toux nerveuse accompagnée de hoquet, qui provoqua deux évanouissements. Il en resta une grande chaleur à la tête, avec un peu de pesanteur et d'embarras à l'estomac ; il survint pendant plusieurs nuits une fièvre violente qui fatiguait



beaucoup la malade ; mais, le 20 octobre, tous ces accidents disparurent à leur tour, ainsi que les petits malaises qui les précédaient ou les suivaient.

Depuis ce moment, je considérai Mlle D... comme étant parfaitement guérie ; je continuai cependant le traitement jusqu'au 5 novembre, jour de son départ pour Turin, et j'eus depuis, le plaisir d'apprendre que les fatigues du voyage, pas plus que les émotions causées par la joie de se retrouver au milieu de sa famille, n'avaient produit aucun résultat fâcheux.

Plus tard même, la douleur que Mlle D... ressentit de la mort de sa mère, et les fatigues qu'elle éprouva en lui prodiguant ses soins pendant plusieurs mois, n'ébranlèrent point sa santé, comme on aurait pu le craindre.

Depuis, Mlle D... s'est mariée, et elle n'a jamais eu aucun retour de cette affreuse maladie, contre laquelle la médecine officielle était demeurée impuissante pendant plusieurs années, non-seulement pour guérir ou soulager, mais encore pour arrêter l'hystérie dans sa marche ascendante.

Cependant, c'est quand les progrès du mal étaient arrivés en quelque sorte à leurs dernières limites, que le magnétisme, dans un moment aussi peu favorable, réussit à calmer d'abord, et à guérir radicalement en deux mois (du 4 septembre au 5 novembre), cette maladie ancienne arrivée à l'état le plus aigu, et cela, par des moyens si simples qu'ils en seraient presque ridicules, si au fond de ces passes, de ces gestes, de ces grimaces, de cette eau naturelle, ne se trouvait ce ***fluide vital***, principe général de la vie dans tous les êtres animés.

Nous citerons, comme exemple de maladies aiguës, une ***hémorrhagie nasale*** arrêtée instantanément.

HÉMORRHAGIE NASALE.

Il y a quelques années, M. Malègue, demeurant place du Molard, me fit appeler pour secourir une jeune fille qu'il ne connaissait pas, et qui, atteinte d'une hémorrhagie nasale, s'était évanouie devant la porte de son magasin.

Elle avait été transportée dans un arrière-magasin ; M. Malègue lui avait prodigué sans succès tous les soins ordinaires en pareil cas : des tampons dans le nez, de l'eau fraiche sur la tête, des clefs froides dans le dos, entre les deux épaules et sur la nuque ; il avait même essayé du magnétisme, se souvenant qu'il avait été mon élève.

Lorsque j'arrivai, il y avait une heure que le sang coulait



par les deux narines comme par deux robinets de fontaine; le plancher était inondé et la malade, réduite à une faiblesse extrême, était soutenue par deux personnes qui la maintenaient assise sur une chaise.

Sans m'arrêter à prendre les pouces, je posai l'index de ma main droite à la naissance de l'un des sourcils, et le médius à la même place sur l'autre sourcil, en appuyant légèrement.

Une minute après, l'écoulement était diminué et se ralentissait au point de laisser un intervalle de temps entre les gouttes, et, après cinq autres minutes de cette imposition magnétique, l'hémorrhagie était entièrement arrêtée.

Nous terminerons ces exemples de guérisons magnétiques faites en peu de temps, lorsque la médecine avait été impuissante, en rapportant une maladie chronique publiée en 1781 par le docteur Deslon, et guérie par Mesmer.

OBSTRUCTIONS COMPLIQUÉES.

« Madame ***, âgée de trente-six à quarante ans, a toujours été d'une santé délicate, sujette à des migraines fréquentes et à des suppressions. Elle usa beaucoup de remèdes dans sa jeunesse. A peine se passait-il deux mois dans l'année qu'elle n'eût recours aux saignées, purgations, pilules, etc. Il y a quinze ans que les humeurs acrimonieuses se manifestèrent au dehors. Les médicaments les firent passer dans le sang; mais elles reparurent de temps à autre jusqu'à la formation de glandes et d'obstructions. La malade a souffert il y a six ans l'extirpation de l'une de ces glandes. Quatre ans après elle a eu une fièvre maligne; ses obstructions ont augmenté, surtout celles de la rate : le désordre de l'estomac était au comble, tout aliment causait indigestion. Les médecines ne faisaient plus d'effet, le petit-lait était la seule nourriture. Dans cet état de douleur, d'épuisement et de maigreur, elle a eu recours à M. Mesmer, le 20 novembre dernier.

« Dans son traitement elle a été sujette, jusqu'au 6 janvier suivant, à des crises très-vives et douloureuses : elle est demeurée quelquefois six heures sans connaissance. Pendant les crises, la mélancolie était profonde et les larmes abondantes. Au 6 janvier, les évacuations se sont déclarées et les crises de pleurs se sont changées en crises de rire, mais l'estomac avait repris ses fonctions; les migraines ont cessé, les nerfs se sont tranquillisés, les glandes ont disparu, l'embonpoint



est revenu. Enfin les crises n'ont plus eu lieu et la malade a quitté M. Mesmer avec parfaite santé et pénétrée de reconnaissance. »

Lisez et jugez : je n'ai rien à ajouter.

CH. LAFONTAINE.

CAUSERIE SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

SOMMAIRE. — Examen de la théorie des volontistes, des partisans de l'imagination et des fluidistes. — Manifestation naturelle du fluide. — Méthode pour produire le somnambulisme à l'insu du sujet, soit directement, soit au moyen d'un objet mis en rapport à distance. — Expérience pour démontrer l'existence du fluide.

Plusieurs questions importantes se débattent en ce moment dans le monde magnétique, soit au sein même de la Société de magnétisme de Paris, soit dans les journaux spéciaux, soit dans les feuilles politiques. Ce mouvement d'idées qui se fait à propos du mesmérisme prouve que cette branche des connaissances humaines a enfin acquis la place qu'elle mérite d'occuper dans la science.

Parmi les questions en litige figure au premier rang la théorie du magnétisme.

Les adeptes du mesmérisme sont divisés en trois camps : les *volontistes*, les partisans de l'*imagination* et les *fluidistes*.

Les premiers considèrent la volonté comme étant le seul agent mesmérien ; les seconds attribuent tous les phénomènes magnétiques à l'imagination des somnambules ; les uns et les autres regardent ces phénomènes comme des effets physiques; les troisièmes considèrent ces mêmes phénomènes comme des *faits physiques* produits par l'action *mécanique* du fluide vital ou influx-nerveux.

Nous allons essayer de découvrir quelle est celle de ces trois théories qui est réellement fondée.

Laissant de côté les longues dissertations, nous nous bornerons à examiner un petit nombre de faits et à déduire les conséquences qui résultent naturellement de l'examen de ces faits.

Pour asseoir notre jugement au sujet de la théorie des volontistes, il suffit d'étudier ce qui se passe chez un paralytique ou chez un individu dont on a lié ou comprimé un nerf quelconque. Dès l'instant que l'influx nerveux ne circule plus dans



les fibres atrophiées, le sujet ***a beau vouloir,*** il ne peut plus entrainer les parties malades. Donc, la volonté ne peut rien absolument, sans l'intervention de l'influx nerveux. Ce fait n'a pas besoin de commentaires.

D'un autre côté, les volontistes sont forcés de reconnaître l'impuissance de la volonté pour faire cesser certains accidents magnétiques, tels que l'idiotisme, la folie, la léthargie, etc. Ils ne peuvent nier, non plus que bon nombre de phénomènes se produisent à l'encontre de la volonté, que d'autres peuvent se produire également sans aucune intervention de ce ***prétendu*** agent, par l'action de la foudre, de l'électricité dynamique, par le seul contact de l'eau de la mer. Enfin, les volontistes se montrent peu conséquents avec leur théorie, car ils ont recours à l'emploi des passes et autres moyens d'action pour provoquer les effets magnétiques, et par cela même ils admettent implicitement l'existence d'un agent physique dans le corps humain. De tout ceci il résulte que la théorie des volontistes repose sur une hypothèse gratuite.

Voyons maintenant si celle des partisans de l'imagination est mieux fondée.

Un simple raisonnement suffira pour nous fixer à cet égard.

Tous les magnétistes savent qu'en réagissant sur les crisiaques, les épileptiques, les femmes hystériques, on peut à volonté provoquer des crises artificielles. Si l'on considère l'imagination comme étant la cause de ces phénomènes, on doit admettre, pour être conséquent, que toutes les crises naturelles désignées sous le nom générique de névrose, telles que l'épilepsie, l'hystérie, la chorée, le noctambulisme, l'extase, la catalepsie, la léthargie, le tétanos, etc., sont également des effets dus à l'imagination des crisiaques. Cette hypothèse pourrait être admise, si l'on ne connaissait pas l'action des agents physiques et chimiques sur le système nerveux, mais aujourd'hui cela n'est plus possible.

Reste donc la théorie des fluidistes.

Le fluide vital ou influx nerveux existe-t-il réellement?

Le fait relatif au paralytique, dont nous avons parlé plus haut, suffirait au besoin pour résoudre cette question. Toutefois, nous ajouterons encore quelques preuves tirées de l'étude même du magnétisme animal.

La principale objection que nous opposent les anti-fluidistes, c'est que nul n'a jamais vu le fluide vital. Telle est, du moins, l'opinion de ces Messieurs.



Cette objection n'a aucune valeur. Car nous pourrions leur répondre : Avez-vous vu le fluide magnétique minéral? assurément non; et pourtant vous admettez l'existence des courants magnétiques autour du globe. Vous êtes loin de révoquer en doute le principe occulte qui produit tous les phénomènes qu'on désigne sous le nom de magnétisme.

Maintenant nous ajouterons : Si vous n'avez pas vu le fluide vital ou le fluide minéral, *ce qui est absolument la même chose*, c'est que vous n'avez pas voulu ou que vous n'avez pas su le voir, car rien n'est plus facile.

Il y a plusieurs moyens pour résoudre ce problème; le premier, c'est de répéter les expériences odo-magnétiques du docteur Reichenbach; le second, qui est beaucoup plus simple et se trouve à la portée de tout le monde, c'est de se frotter simplement les yeux dans l'obscurité. Vous apercevrez alors le fluide vital sous la forme de lueurs phosphorescentes, qu'on désigne sous le nom d'*arblutes*.

Mais, interrompent les savants, vous commettez une erreur, ce phénomène n'est point produit par le fluide vital, c'est un effet particulier de la rétine.

Soit. Nous admettrons pour un moment cette hypothèse, et partant de ce principe, qu'il n'y a pas d'effet sans cause, nous demanderons aux savants quelle est la cause réelle qui produit ce phénomène?

Les savants se taisent sur ce point et ils se bornent à faire cette réponse : C'est une sensation exaltée, une lumière subjective. — Bon. Qu'est-ce qu'une lumière subjective? — Une lumière qui appartient en propre à la rétine. — C'est bien. Néanmoins nous pensions que la rétine était un simple *réflecteur*, ou plutôt un clavier qui transmettait au cerveau les vibrations que lui avaient fait éprouver les rayons lumineux. Mais non, la rétine est un miroir qui *engendre* de la lumière, mais une lumière qui n'est point lumineuse, etc., etc.

Et voilà comment les savants élucident les sciences! ô savantasses de la savantasserie!

Quant à nous, qui ne sommes qu'un pauvre ignare, nous avons acquis la certitude que les arblutes constituaient bien et dûment un phénomène fluidique dans la production duquel la rétine ne joue absolument aucun rôle, si ce n'est celui de réflecteur.

En effet, point n'est besoin de se frotter les yeux, de comprimer les paupières, de mettre la rétine en feu pour provo-

quer ce phénomène, il suffit de se moucher, d'éternuer ou de tousser un peu fortement, dans les ténèbres. C'est que les arblutes ne sont pas un effet particulier de la rétine, comme le supposent les savants, mais bien une manifestation produite par la contraction des muscles...

Tous les phénomènes physiologiques, sans exception aucune, ont pour origine une *cause physique*, visible ou non, connue ou ignorée. Adopter une hypothèse contraire, c'est admettre qu'il peut y avoir des effets sans cause, ce qui est absurde.

Si les savants veulent se convaincre de l'existence du fluide, ils n'ont qu'à répéter l'expérience suivante :

On se place dans un lieu parfaitement obscur, comme une cave sans soupirail ou un cabinet hermétiquement fermé. On attend que l'action exercée sur la rétine par la lumière soit entièrement dissipée; une heure suffit ordinairement pour cela. Alors on contracte les muscles du thorax, du cœur et de la face, comme nous l'indiquerons plus loin, et bientôt l'on voit apparaitre des espèces de lueurs phosphorescentes à l'extrémité des doigts. Ces lueurs, plus ou moins vives, suivant l'énergie des individus, sont *bleuâtres* pour la partie droite du corps, et *rougeâtres* pour la partie gauche. Le corps de l'homme est donc *polarisé*, le côté droit correspond au pôle *positif*, et le côté gauche au pôle *négatif*.

Le flux vital ou influx nerveux n'est pas un fluide particulier, comme l'ont admis certains auteurs; c'est une manière d'être de l'ETHER ou OD, principe universel qui, par ses différents modes de vibrations, engendre toutes les *forces* physiques, chimiques et animales. Cette hypothèse, que l'on doit à l'immortel Newton, est aujourd'hui admise par la généralité des savants.

A l'appui de ces données, nous signalerons les phénomènes calorifiques, lumineux, électriques, magnétiques qui se manifestent chez les êtres du règne animal, comme par exemple la chaleur animale, les arblutes, la phosphorescence des lampyres, des fulgores, l'électricité dégagée par la contraction des muscles (expérience de Du Bois Reymond), l'aimantation des aiguilles implantées dans les tissus musculaires, l'attraction magnétique exercée par certains individus du genre ophidiens. Tous ces phénomènes sont produits par une cause unique : les différents modes de vibrations de l'éther ou fluide universel.



Tout homme possède en lui-même une certaine dose de fluide. Ce fluide, réparti avec une juste harmonie, constitue l'*état normal* de l'individu. Si une cause quelconque dérange cette harmonie, il se manifeste aussitôt une série de phénomènes ou de crises.

Apprendre à déplacer le fluide et à le distribuer avec méthode, tel est le but de la science du magnétisme animal.

Le corps humain peut être assimilé, par rapport au fluide universel, à une espèce de pompe aspirante et foulante.

Le fluide est absorbé naturellement par l'acte de la nutrition et de la respiration, par les pupilles nerveuses et par les vaisseaux lymphatiques; il est *animalisé* en quelque sorte.

Pour *projeter* le fluide hors de l'organisme, pour le faire *rayonner,* il faut faire ce que nous appelons la contraction magnétique externe, c'est-à-dire contracter les muscles du thorax, de la face et du cœur ; en d'autres termes, *gonfler fortement la poitrine.* Cette contraction bouleverse la masse de l'influx nerveux, rompt l'équilibre des forces et refoule le fluide au dehors. Celui-ci rayonne alors autour du corps et réagit sur les objets environnants, soit directement, soit *par influence,* au moyen de l'éther ambiant.

Pour *soutirer* le fluide, il faut faire la contraction inverse ou interne, c'est-à-dire contracter les muscles de l'abdomen intérieurement, en accompagnant cet acte d'une forte inspiration ; en d'autres termes, il faut *rentrer la poitrine* et aspirer fortement.

Ces quelques mots résument en eux-mêmes tout le secret du magnétisme humain.

Toute contention d'esprit entraîne nécessairement la contraction des muscles, ceci à l'insu de l'expérimentateur ; c'est ce qui induit les volontistes en erreur.

Les bras et les doigts sont les conducteurs naturels du fluide, cela en vertu de la propriété que possèdent les pointes.

Ces principes posés pour l'explication de ce qui va suivre, nous reprenons notre examen.

Comme preuves irrécusables de l'existence du fluide, nous mentionnerons les résultats que l'on obtient avec le galvanomètre ou le baromètre, le somnambulisme provoqué à distance et à l'insu du sujet, soit directement, soit au moyen d'un objet que l'on a préalablement saturé de fluide ; l'action thérapeutique de l'eau magnétisée, la paralysie produite par la localisation du fluide sur telle ou telle partie du corps, la cata-



lepsie, l'attraction magnétique, la mise en rapport à distance, ou l'action fluidique exercée sur un somnambule par un magnétiseur étranger, les effets physiologiques provoqués par les différents genres de passes, etc.

Quelques-uns de ces faits, tels que le somnambulisme produit à distance à l'insu du sujet, ou le même état provoqué par un objet, ont été révoqués en doute, dans ces derniers temps, par certains adeptes du mesmérisme, qui n'ont pu les produire. Cela prouve qu'ils procédaient mal. Si ces messieurs avaient mis en pratique la méthode que nous avons bien voulu leur signaler, ils auraient réussi facilement. Mais non ! au lieu de vérifier l'exactitude de nos procédés, ils préfèrent nier systématiquement, ils se posent en juges suprêmes et condamnent doctoralement ceux qui ne partagent pas leur manière de voir ou qui possèdent un peu plus d'expérience qu'eux. Cette façon d'agir est fort commode, mais peu loyale. Elle ne prouve rien d'ailleurs, car cent négations ne valent pas une seule affirmation.

Afin de mettre le lecteur à même de vérifier l'exactitude de nos procédés, nous nous permettrons de reproduire ici notre méthode.

Pour provoquer le somnambulisme à distance, à l'insu du sujet, il faut se procurer un somnambule très-impressionnable et agir comme nous allons l'indiquer.

En toutes choses, on doit procéder avec ordre, c'est-à-dire graduellement. Avant de chercher à endormir un somnambule à distance et à son insu, il faut d'abord réagir sur lui en le prévenant.

On se place à deux ou trois mètres du sujet, on étend les bras le long du corps, les poings fermés, les pouces en dedans, et l'on fait la contraction magnétique externe comme nous l'avons dit plus haut. L'emploi des passes est inutile et même nuisible ; le fluide doit agir par le *rayonnement* naturel seul.

La première épreuve ayant réussi, le lendemain on s'éloigne davantage, et l'on opère à travers un obstacle quelconque, tel qu'une porte, une cloison, un mur. Lorsqu'on est parvenu à endormir le somnambule à une assez grande distance, on peut alors agir à son insu. On choisit un moment où il est occupé à lire, à écrire, à coudre ou à broder, on se place à quelques pas derrière lui et l'on agit sans rien dire. Bientôt le sujet suspendra son travail, il éprouvera une somnolence



involontaire et s'endormira insensiblement, sans se douter de l'influence que l'on exerce sur lui. A la séance suivante, on augmente la distance et l'on agit à travers un obstacle. On fait d'abord la contraction par secousses, jusqu'à ce qu'on suppose que le sujet a senti l'action du fluide; ensuite on soutient la contraction d'une manière uniforme, jusqu'au moment où se déclare le somnambulisme, résultat qui s'annonce chez le magnétiseur par une sensation inexprimable à la région de l'épigastre. Cette sensation, que nous désignons sous le nom de *choc en retour,* est produite par le courant induit.

Dès qu'un somnambule a été endormi à distance, on doit se rapprocher de lui pour régulariser l'action du fluide au moyen de grandes passes faites *en donnant* et *sans donner,* comme nous l'indiquerons plus loin. Cela afin de prévenir les accidents.

Pour provoquer le somnambulisme au moyen d'un objet, on en choisit un qui soit assez volumineux, comme un livre, un album, on le pose sur le coin d'une table, puis on le sature de fluide en procédant ainsi qu'il suit. On étend les bras le long du corps, les poings fermés, comme nous l'avons dit. On les rejette en arrière en les roidissant fortement et en faisant en même temps la contraction externe. Les mains étant ainsi chargées de fluide, on les élève au-dessus de l'objet que l'on veut magnétiser, à vingt centimètres de distance environ; on allonge les doigts, qui doivent être souples, ainsi que les bras, ce qui est une condition indispensable, et l'*on donne* par secousses et sans contact pendant une minute, en imitant le mouvement d'une personne qui touche du piano, et en soutenant la contraction externe. On charge de nouveau les mains et l'on recommence cela pendant dix minutes ou un quart d'heure, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on suppose que la saturation est complète, ce qui varie suivant le volume de l'objet sur lequel on opère, suivant l'état de l'atmosphère, la température du lieu où l'on se trouve et les forces physiques de l'expérimentateur. On doit s'abstenir de déplacer l'objet qui a été magnétisé et se prémunir contre les courants d'air qui dissipent aisément le fluide. Il est bon, en outre, de ne tenter ces sortes d'expériences, de même que la production du sommeil à distance, que par un temps favorable, qui ne soit ni humide, ni trop chargé d'électricité; sans cela, on se fatiguerait inutilement.

On doit abandonner le sujet à lui-même et magnétiser tantôt



un objet, tantôt un autre, comme un journal, une assiette, une chaise, un tabouret, un fauteuil, un tapis, une portion du plancher, etc., afin que le somnambule n'éprouve aucune appréhension et qu'on ne puisse invoquer les effets de l'imagination.

Si un sujet impressionnable vient à toucher, par hasard, l'objet qui a été ainsi saturé de fluide, il éprouvera une commotion violente et s'endormira instantanément. Quelque soit le lieu où vous vous trouviez, vous serez averti de la production du phénomène par *le choc en retour*. Il faudra alors se rapprocher du somnambule pour régulariser l'action du fluide à l'aide de grandes passes faites en *donnant* et sans *donner*. Voici comment se font ces passes.

On se place à côté du somnambule, on charge les poings de fluide, comme il a été dit, et on les porte au-dessus de la tête du sujet. Alors on étend les doigts et l'on joint les mains par les index, les pouces en dessus. Les bras et les doigts étant dans un état de souplesse parfait, on les descend parallèlement au corps, à quelques centimètres de distance, en suivant la ligne médiane et en écartant les mains devant l'épigastre. On arrête les passes avant d'arriver aux genoux, en fermant vivement les doigts et en écartant brusquement les mains.

Toutes les passes doivent être ainsi arrêtées pour prévenir la contraction du fluide. On soutient la contraction externe pendant tout le temps que durent les passes, et l'on a le soin, en relevant les bras, de ne jamais les passer devant la poitrine ou la figure du sujet, afin d'éviter les accidents.

Les grandes passes sans *donner* se font à peu près de la même manière, mais sans aucune contraction musculaire. Après avoir joint les mains par les index, les pouces en dessus, on les descend en suivant la ligne médiane jusqu'aux genoux, sans qu'il soit besoin d'écarter les mains devant l'épigastre.

Les doigts doivent être dirigés perpendiculairement au corps ; ils agissent alors comme simples conducteurs du fluide qu'ils absorbent, en vertu de leur forme pointue.

Parmi les expériences qui peuvent servir à prouver l'existence du fluide vital, nous mentionnerons encore les suivantes :

Un somnambule qui nous est complétement étranger est endormi par un magnétiseur quelconque. Nous nous approchons du sujet, et sans recourir aux procédés magnétiques,



nous constatons l'*isolement* et l'*insensibilité*. Nous adressons la parole au somnambule, il ne nous entend point; nous tirons des coups de pistolet à son oreille, il ne bouge pas; nous le pinçons fortement, nous lui faisons respirer de l'ammoniaque concentrée, du soufre en combustion, il ne manifeste aucune sensation, il ne se doute même pas de notre présence.

Nous nous plaçons alors à quelques pas de lui, sans qu'il soit prévenu en aucune façon, et nous faisons la contraction magnétique externe par secousses; bientôt le sujet tressaille, il éprouve de la difficulté pour respirer, il souffre visiblement, il a senti notre influence; le *rapport* fluidique est établi entre lui et nous. Si nous l'interpellons par son nom, il frissonne et répond à nos questions. Si nous le pinçons, il se plaint et se fâche, ne comprenant pas le motif qui nous fait agir. Nous ne pouvons le toucher, si légèrement que ce soit, sans qu'il s'en aperçoive aussitôt, et cependant, tout à l'heure, nous pouvions le martyriser impunément.

Désormais, sans recourir à la transmission de pensée, sans articuler une parole et sans faire aucun geste, nous pouvons faire manquer toutes les expériences que tentera le premier magnétiseur, cela en *saturant* le sujet de fluide à distance, au moyen de la contraction externe ou en le *dégageant* à l'aide de la contraction interne.

Nous resterons en rapport tant que durera la crise, et le somnambule ne pourra être soustrait à notre influence qu'en le réveillant, qu'en le dégageant complètement, résultat que nous paralyserons jusqu'à un certain point, si nous le voulons.

Tout cela ne prouve-t-il rien, et doit-on attribuer ces faits à l'imagination du somnambule ou à la volonté du premier magnétiseur?

Pendant qu'un somnambule est en train de causer avec une personne qui a été mise en rapport avec lui, nous nous plaçons derrière le sujet sans le prévenir. Nous chargeons nos mains de fluide, comme il a été dit, et nous dirigeons l'extrémité de nos doigts médius vers l'articulation de la mâchoire, en soutenant la contraction externe pendant un moment. Nous paralysons ainsi les mâchoires, sans contact, par un simple jet de fluide; nous produisons la symphise, et, à son grand mécontentement, le sujet ne peut plus articuler une parole, et, malgré tous ses efforts, il lui est impossible de desserrer les dents; cela ne prouve-t-il rien encore?



Un somnambule étant en crise, nous posons l'une de nos mains sur l'articulation de l'épaule, de manière à envelopper les muscles extenseurs; de l'autre main, nous saisissons celle du sujet, de telle façon que l'extrémité de nos doigts corresponde avec la paume de sa main; nous étendons brusquement le bras du somnambule et nous le maintenons dans cette position *en donnant* fortement, jusqu'à ce que nous sentions la rigidité tétanique se produire dans nos doigts. Nous faisons ensuite quelques passes descendantes, en donnant par saccades et en insistant sur les articulations. Le bras étant ainsi paralysé, nous pouvons le piquer, le brûler, le torturer à notre aise, sans que le sujet ressente la moindre douleur. Si nous dégageons alors la main ou l'avant-bras, à l'aide de passes transversales faites *en retirant* ou simplement en *soufflant froid* sur ces parties, la sensibilité reparaît aussitôt. Nous pouvons impunément meurtrir le haut du bras, et nous ne pouvons point pincer la peau de la main sans que le somnambule ne se plaigne. Si, après avoir paralysé les jambes d'un sujet, nous le réveillons sans dégager les membres inférieurs, nous pouvons les torturer à notre guise, sans que le patient éprouve d'autres impressions que celle de l'étonnement. — « Mais je rêve donc, » s'écriera-t-il; « mais je suis donc mort? » et il se palpera pour s'assurer qu'il est bien et dûment en vie.

Tout cela ne prouve-t-il rien non plus? et croyez-vous que ce soient là des effets de l'imagination? Quant à nous, nous pensons que l'imagination produirait un résultat tout opposé.

Nous pourrions multiplier ces expériences. Mais nous en resterons là pour aujourd'hui. Ces faits nous paraissent concluants.

Ludwig D'ARBAUD.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Prescience des sexes. — Application du magnétisme à l'art obstétrical. — Des meilleurs moyens d'affermir le magnétisme dans la voie scientifique. — Mémoire de M. le Dr Roux. — Dispensaire magnétique. — La Ruche Spirite bordelaise. — Un Esprit, lauréat des Jeux-Floraux. — Lettre d'un mort à son neveu qui l'a empoisonné.

Paris, 10 juillet 1863.

L'année dernière, j'ai mis en somnambulisme une femme enceinte de trois mois environ. Cette somnambule ne présen-



tait aucun des signes de la lucidité quand on appelait son attention sur des personnes ou sur des choses étrangères à son individualité.

Je songeai à l'interroger au sujet de sa grossesse.

— Etes-vous enceinte? lui dis-je.

Elle ne répondait pas. J'ajoutai alors :

— Tâchez de voir dans l'organe de la conception.

Il fut visible que cette femme faisait un effort particulier dans le but de remplir le mandat dont je venais de la charger. J'attendis un instant; après quoi je lui demandai si elle voyait.

— Je vois, répondit-elle.

— Quoi donc?

— Je vois mon enfant.

Et, sur ma demande, elle fit très-exactement, quoique dans un langage non scientifique, la description d'un fœtus de trois ou quatre mois.

— Quel est ou quel sera le sexe de votre enfant?

— Ah! j'aurai encore une petite fille! n'aurai-je donc jamais que des filles? dit-elle avec un mécontentement des plus marqués.

*
* *

Quelques jours après, je magnétisai dans la même maison, une dame enceinte de cinq mois qui, sous l'influence de M. le docteur Mossmann, avait été souvent mise en somnambulisme. Je cherchai à mettre à profit la clairvoyance dont elle était douée.

Elle m'indiqua d'abord très-exactement le siége d'une douleur que je ressentais au côté droit de la poitrine. Cela m'engagea à la prier de voir, dans l'intérieur de mon thorax, l'état des organes.

— C'est affreux! me dit-elle avec une expression de dégoût. Elle compara ce qu'elle avait sous les yeux à la poitrine de certain animal qu'elle avait vu égorger...

Il fallut insister pour lui faire surmonter la répugnance qu'elle éprouvait à regarder et pour lui faire dépeindre l'état de la plèvre du côté droit, laquelle était rouge, injectée et en contact avec un liquide séro-purulent.

Ce sont bien là les signes d'une pleurésie, dont j'étais atteint et qui commençait à s'amender.

Ensuite, je l'interrogeai sur le produit de sa conception, et ses réponses, de même ordre que celles de la somnambule précédente, m'apprirent qu'elle accoucherait d'un garçon.



— Pourrai-je, en vous magnétisant au moment de l'accouchement, vous épargner la souffrance?

— Assurément, répondit-elle.

— Et je ne nuirai point à cet acte qui, d'après l'Ecriture, doit s'accomplir dans la douleur?

— Non ; vous pourrez, au contraire, en diminuer le danger.

Elle me fit alors entendre que le sommeil magnétique ne paralysait en rien les fonctions de l'utérus.

*
* *

Que fallait-il croire de tout cela?

En tous cas, j'étais résolu à magnétiser cette dame quand serait venue l'époque de la parturition. Le mari se prêtait de bonne grâce à cette expérience que désirait sa femme et qui, en présence du médecin de la famille, n'aurait pu être poussée assez loin pour devenir dangereuse, si tel eût paru devoir être son rôle. Eh bien! je laissai échapper cette occasion d'essayer les bienfaits du magnétisme. La maladie dont j'ai parlé, me força à abandonner Paris. Quand j'y rentrai :

La première de ces femmes était mère d'une jeune fille;

La deuxième était mère d'un garçon.

Le sexe du fœtus avait donc été reconnu de très-bonne heure par ces deux somnambules! Comme je n'avais point réservé pour moi seul leurs prédictions auxquelles je ne croyais pas, il en est résulté que tous ceux qui habitaient la maison de ces dames, et un grand nombre de mes amis, sont aujourd'hui convaincus de la possibilité de prévoir le sexe des enfants, au moyen du somnambulisme.

Quant à moi, je me garde d'étendre, à une loi générale, un fait particulier; mais je suis convaincu qu'il serait du plus grand intérêt d'expérimenter, dans l'accouchement, les propriétés anesthésiques du magnétisme. Je ne me rappelle point avoir rien lu, à ce sujet, dans les auteurs. A vous, cher M. Lafontaine, dont je ne possède ni l'expérience, ni l'érudition, de m'apprendre s'il a été écrit quelque chose touchant les ***applications du magnétisme à l'art obstétrical***[1] !

1. Voir, dans l'*Art de magnétiser*, par Lafontaine, 3me édition, p. 197, et dans le dixième numéro du *Magnétiseur*, janvier 1860, première année, la lettre du Dr Fauconnet, de Genève, sur un accouchement arrivé pendant l'existence de l'insensibilité magnétique, chez une jeune femme de 25 ans. Nous avons fait cette expérience trois fois, avec succès.
(*Note du Rédacteur.*)



⁂

L'*Union magnétique* publie, sur la question posée au concours : ***Indiquer les meilleurs moyens d'affermir le magnétisme dans la voie scientifique***, le mémoire de **M.** le docteur Roux (de Cette). Ce mémoire parait être sagement conçu, et je ne m'étonne pas que le Jury lui ait décerné une médaille d'argent ; mais fera-t-il avancer la science mesmérienne ? Nul ne saurait l'affirmer. En effet, ce n'est point par des amplifications sur la méthode à suivre en matière magnétique, méthode qui ne peut être différente de celle des autres sciences, que l'on parviendra à réaliser des progrès réels et ineffaçables. Ce jour-là seulement, l'on mettra le magnétisme dans la véritable voie scientifique, où l'on adoptera les procédés restreints mais rigoureux de la physiologie moderne, où l'on reprendra un à un tous les faits signalés, où on leur fera subir le triple examen de l'observation, de l'expérience et de la raison, où on les soumettra successivement aux procédés de l'analyse et de la synthèse.

Il y a donc beaucoup à faire !

Ce n'est pas à dire que rien n'ait été fait de vrai, de bon, de durable. Il serait malséant de prétendre une pareille chose quand on possède les ouvrages de **MM.** Charpignon, Lafontaine, Du Potet, etc., et quand on lit périodiquement ***le Magnétiseur*** et l'***Union magnétique***.

D'ailleurs la création d'un ***Dispensaire,*** par la Société de magnétisme, est un projet qui peut bien faire augurer pour l'avenir de la science mesmérienne. Que ce dispensaire ne soit pas une entreprise prématurée, que la Société consacre une année, s'il le faut, à réfléchir longuement aux mesures à prendre, aux ressources à acquérir, aux précautions à garder, et, ainsi, pourra-t-elle mettre au jour une œuvre grande et durable ! Devra-t-on, à cause de cette dénomination, de ***Dispensaire magnétique,*** se priver des ressources de la médecine des Ecoles ? Je ne le pense pas. Quand un malade sera atteint d'une affection que le magnétisme ne saurait enrayer, je crois qu'on ne devra pas le soumettre à un traitement magnétique quand même, ni le laisser sans traitement aucun.



M. Trousseau l'a dit, dans ses conférences sur l'Empirisme, « ce n'est pas dans les bouges de quelques ivrognes que l'on



évoque les esprits. » J'ai sous les yeux les premiers numéros d'une publication bordelaise : « *La Ruche Spirite,* revue de l'enseignement des Esprits, » et j'y trouve la signature des hommes du meilleur monde. *La Ruche Spirite* contient d'excellentes dissertations sur la morale, la charité, la fraternité, et je les goûterais volontiers, si elles n'avaient la prétention d'émaner des Esprits. MM. les spirites bordelais se sont placés sous l'égide du grand pontife M. Allan Kardec, qu'ils appellent « notre cher maître » par ci, « notre vénéré maître » par là. En vérité, M. Allan Kardec doit rire dans sa barbe, si tant est qu'il possède cet attribut de la virilité !

Je ne saurais passer sous silence les lignes suivantes de *la Ruche Spirite :*

« Le mois de mai, ce joli mois des fleurs et des amours, n'a pas voulu fuir cette année, sans marquer d'un sceau indélébile la puissance des manifestations des Esprits. Aussi vient-il de laisser échapper de son délicieux parterre une charmante fleur qu'a cueillie un Esprit.

« Cette fleur, c'est la primevère que l'Académie des Jeux-Floraux vient de décerner, en séance solennelle, à son honorable interprète M. T. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne. »

Je me demande s'il est bien loyal de présenter à un concours, établi seulement pour les œuvres des hommes, les productions nécessairement supérieures des Esprits. N'est-ce pas de la dernière indélicatesse? Quoi qu'il en soit, je vais vous citer une pièce de vers dictée par un Esprit, à M. T. Jaubert et portant pour titre :

LETTRE D'UN MORT A SON NEVEU QUI L'A EMPOISONNÉ

Je t'écris, cher neveu, du fond de ma retraite.
Tu recevras bientôt ce paquet affranchi,
Mon courrier de vapeur ne se met pas en quête ;
Je pense, je commande, et l'espace est franchi.
Surtout lis pour toi seul ; même à ta gouvernante,
Mon épître pourrait paraître malsonnante.
Mais c'est trop discourir ; j'arrive. Franchement,
J'ai ri de bien bon cœur à mon enterrement.
A l'Eglise d'abord je fus un peu novice.
J'observai cependant beaucoup après l'office.



Chacun disait son mot. Le fossoyeur maudit,
Sur sa bêche appuyé, lorgnait mon vieil habit.
Un plaisant s'écriait : « Le vois-tu l'imbécile?
Pour son neveu vingt ans il s'échauffa la bile. »
Mes porteurs, respirant dans un air infecté,
Ne rêvaient qu'au plaisir de boire à ma santé ;
Et le Suisse, pour mieux consacrer ma mémoire,
Comme eux, à ma santé, se promettait de boire.
Le vicaire irrité chantait entre ses dents :
« Ce cimetière est froid, ouvert à tous les vents.
« Choisir un pareil temps pour franchir cette porte !
« J'ai du monde à dîner ; que le diable l'emporte ! »
Penché sur mon cercueil tu murmurais tout bas :
« Le bonhomme est bien mort. Un mort ne revient pas. »

. . . .

. . . .

Erreur !.... Un mort revient. Ma paupière est glacée.
Mais mon œil mieux ouvert fouille dans ta pensée.
Je te vois secouant de sinistres terreurs,
Cacher, avec mon corps, ton secret sous les fleurs.
Je te vois marmottant d'hypocrites prières ;
Je vois mes vieux écus rouler sur les bréviaires.
Un jour tu réunis les curés du canton,
Et ta gloire éclipsa la gloire de Caton.
Te souvient-il, neveu, du jour où ta maîtresse,
Du trépied magnétique imprudente prêtresse,
Sous ses doigts injectés, tordus par le frisson,
Sentit jaillir ces mots : « *L'infâme, du poison !* »
L'oracle avait parlé ; sa sentence était claire ;
Le guéridon criait, frémissait de colère.
Sous un rire bigot tu cachais ton effroi :
« Le démon ! » disais-tu. Le démon c'était moi !....
Le démon ! ! le démon ! ! la conscience pure
Au Très-Haut d'un rival ne fit jamais l'injure.
Dans nos sphères les morts ne connaissent que Dieu.
Avocat du démon, empoisonneur, adieu !....

Pas trop mal, pour un esprit ! Qu'en pensez-vous?

Jean Bloc



Sur la demande de notre confrère de l'*Union magnétique* de Paris, nous repruduisons l'avis suivant :

JURY MAGNÉTIQUE.

Concours de 1864. — Une médaille d'argent ou de bronze sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : — TRAITER DE LA LUCIDITÉ EN GÉNÉRAL, ET PRINCIPALEMENT AU POINT DE VUE MAGNÉTIQUE ; DE SA NATURE, ET DES MATIÈRES SUR LESQUELLES ELLE PEUT S'EXERCER ; DES MOYENS DE LA CONSTATER ET DU PARTI QU'ON EN PEUT TIRER.

Les mémoires devront parvenir avant le 1er AVRIL 1864. Ils pourront être écrits en français, en anglais, en allemand. en italien, ou en espagnol, et seront insérés s'il y a lieu. Le nom de l'auteur devra être sous enveloppe cachetée, sur laquelle se trouvera une épigraphe ou un signe reproduit sur le mémoire.

Adresser les pièces au bureau du journal, ou au rapporteur de la Commission du Jury, M. A.-S. Morin, rue Saint-Louis-en-l'Ile, 54, à Paris.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —





N° 6. 15 Septembre 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florenee.

AVIS.

Nous engageons les personnes qui n'ont point encore soldé leur abonnement, à vouloir bien nous en faire remettre le montant, soit pour Genève à notre domicile ; soit pour Paris et la France, à M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris ; et pour l'Italie, soit à MM. Cammelli frères, libraires à Florence, soit directement à Genève, par un mandat sur la poste.



DES MALADIES AIGUËS.

Nous allons encore aujourd'hui nous permettre de donner la relation d'une ou deux maladies aiguës, guéries par le magnétisme, car nous tenons à démontrer et à bien établir que le magnétisme agit avec efficacité et promptitude dans ces sortes de maladies, et que même il les guérit d'une manière plus facile, plus radicale et plus sûre que la médecine officielle.

Jusqu'à ce jour, les médecins ont accordé au magnétisme une action curative sur les maladies nerveuses; c'est déjà beaucoup pour des hommes qui sont nos adversaires nés, et que nous forçons à descendre de leur rang suprême. C'est là, il faut le dire, une de ces concessions immenses qui montrent l'inanité de la science médicale, en prouvant la vérité et la puissance du magnétisme. En effet, ce dernier, malgré tous les obstacles, toutes les préventions, toutes les entraves qu'on lui suscite, grandit toujours, doucement, mais sûrement, comme l'eau qui mine le rocher avec lenteur et qui cependant le perce à la longue.

Mais le public imbu, lui aussi, des anciens principes, marche lui-même lentement et avec une sorte d'effroi dans la voie du progrès, quelqu'en soit le genre. C'est ainsi qu'il n'a recours au magnétisme que pour les maladies vieilles et chroniques ; et encore, n'est-ce qu'après avoir épuisé tous les médicaments et tous les genres de médecine. Car il en est de toutes sortes, et il serait trop long de les énumérer, trop difficile de les apprécier, et surtout de décider à laquelle il faudrait donner la préférence. Car chacune est préconisée par ceux des diplômés qui l'exercent, et dépréciée par tous les autres diplômés qui en pratiquent une autre.

Nous disons donc que le public ne s'adresse presque jamais au magnétisme pour les maladies aiguës, c'est-à-dire pour les maladies qui se déclarent tout à coup, telles que les fluxions de poitrine, les pleurésies, les inflammations d'estomac, d'intestins, les gastrites, les gastro-entérites, les congestions cérébrales, les fièvres typhoïdes, putrides, malignes, les fièvres éruptives, varioles, rougeoles, scarlatines, suettes, ni pour les inflammations d'organes essentiels.

En effet, le public semble penser que le magnétisme ne saurait exercer une action curative dans ces cas imprévus; il ne veut pas comprendre que, si le magnétisme agit avec efficacité et guérit lorsque le corps est usé tant par les remèdes,



saignées, etc., que par des maladies devenues chroniques; à plus forte raison, le magnétisme employé au début d'une maladie quelconque, peut agir avec bien plus de chances de succès, puisque l'on n'a que la maladie même à combattre, que le corps possède encore toutes ses forces, n'étant point encore affaibli par de longues souffrances, ni épuisé par les médicaments ou les saignées. Les organes qui ne sont point encore atteints par la maladie, mais seulement inactifs, embarrassés et presque paralysés, sont néanmoins disposés à produire une réaction, pourvu que celle-ci soit provoquée par une force active que les organes ne possèdent plus en eux-mêmes. Eh! bien, le magnétisme leur donne sans secousse cette force absente; il les stimule, il excite la circulation de tous les fluides; il l'active, il provoque de fortes transpirations, qui raniment les fonctions de la peau et ramènent la circulation dans le réseau nerveux de l'épiderme; — il débarrasse le corps par des exsudations critiques des effluves viciés qui gênent les fonctions des organes principaux; — il calme le système nerveux, abat la fièvre en rétablissant la circulation et le calme; — puis il remonte le moral, en impressionnant l'imagination du malade, et en lui faisant en quelque sorte toucher du doigt sa guérison, par le prompt soulagement qu'il procure.

Aussi, dans les maladies aiguës traitées par le magnétisme, la guérison est plus prompte, plus certaine, plus radicale, et, comme nous l'avons dit, sans convalescence.

INFLAMMATIONS DE LA MATRICE ET DE LA VESSIE.

Madame H... M..., jeune femme de vingt-six ans, fut atteinte en juillet dernier d'une inflammation de la vessie et de la matrice.

Elle éprouvait des douleurs violentes dans le bas-ventre et dans le bas de la colonne vertébrale. Les urines étaient très-chargées et d'un rouge de brique; il y avait des cuissons très-vives et très-douloureuses dans la vessie, dans les urétères de droite et de gauche, et dans le canal de l'urètre au moment de l'expulsion des urines, qui ne se faisait que goutte à goutte, et dont le besoin se faisait sentir à chaque minute, sans pouvoir être satisfait. La matrice était grosse, pesante et trop basse, la malade y ressentait des élancements très-vifs et un brûlement continu qui causait une angoisse incessante; il y avait dans les cuisses des douleurs et des élancements crampoïdes accompagnés de fatigue et de faiblesse.



La malade éprouvait une pesanteur douloureuse dans la tête, à l'os frontal et au cervelet. Elle n'avait plus d'appétit, mais au contraire tous les aliments lui inspiraient du dégoût, et il régnait dans tout le corps une faiblesse telle, que la malade ne pouvait se tenir sur ses pieds, et qu'elle s'évanouissait lorsqu'on voulait l'asseoir.

Il y avait quelques jours que cette jeune femme souffrait ainsi, lorsque je fus appelé, le 5 juillet.

Après avoir constaté son état, je lui pris les pouces, je fis de grandes passes, puis posant une de mes mains sur le bas-ventre, et l'autre sous les reins, je magnétisai avec force.

Au bout d'une demi-heure, les douleurs commencèrent à diminuer dans les reins, mais elles persistaient avec violence dans la matrice et la vessie. Cependant, au bout d'une heure de magnétisation, elles se calmèrent, et la malade, qui pouvait à peine respirer auparavant, put le faire à pleins poumons. Je fis appliquer des compresses d'eau magnétisée sur le bas-ventre, sur les reins et entre les jambes, sur les parties génitales ; je les fis renouveler souvent et maintenir continuellement. J'ordonnai pour boisson l'eau magnétisée prise par petites quantités.

Après la deuxième magnétisation, un changement très-sensible s'opéra ; les douleurs n'étaient plus continues, mais intermittentes et moins aiguës.

Je magnétisai également la tête et l'estomac par l'imposition des mains, et après huit jours de soins magnétiques, tous les accidents eurent entièrement disparu.

Cependant, chaque fois que la malade se levait et s'asseyait, elle éprouvait encore dans le bas-ventre une secousse, comme si la matrice tombait et voulait sortir du corps ; et ce ne fut qu'après quinze jours de magnétisations soutenues, et grâce à l'application continue des compresses, que ce dernier accident disparut.

Dès lors, la malade put sortir et reprendre ses occupations ; elle était entièrement guérie et ne conservait plus aucun ressentiment douloureux dans les organes qui avaient été si violemment attaqués.

J'avais commencé ce traitement le 5 juillet, et le 19 du même mois, c'est-à-dire en quinze jours, la guérison était complète.

Ch. LAFONTAINE.



FASCINATION ET MAGNÉTISATION D'UN SERPENT PROUVANT LA THÉORIE FLUIDIQUE.

Il n'y a pas de doute que la question du fluide soulèvera, peut-être pour longtemps encore, de bien vives discussions dans le monde magnétique; mais je crois qu'on finira un jour par s'entendre, car il me semble qu'il est et qu'il sera toujours impossible d'expliquer d'une manière rationnelle le moindre fait magnétique sans un agent quelconque.

Faire du magnétisme avec rien, guérir tant de maladies, obtenir une foule de phénomènes par la seule puissance de l'imagination, c'est ressembler exactement à cet avare qui, un morceau de pain à la main, dinait en face d'une boutique de restaurant. Prendre un repas imaginaire n'est pas chose difficile, sans doute, mais l'imagination suffit-elle pour contenter l'estomac?...

Le fait suivant, prouve d'une manière patente et irrécusable, l'existence d'une force, nommée, par un grand nombre de magnétistes, fluide impondérable, et qui circule non-seulement dans tous les organismes vivants, mais encore dans toute la création.

Plusieurs voyageurs ont parlé des charmeurs de serpents et ont raconté des choses vraiment merveilleuses concernant la puissance fascinatrice de ces aventuriers nomades. Parmi ces voyageurs, très-peu ont cherché à approfondir ces étranges phénomènes, les uns par ignorance des phénomènes magnétiques, les autres par une espèce de répugnance à entrer dans le domaine d'une science regardée comme une véritable chimère par les écoles dominantes. Quoiqu'il en soit, quelques-uns d'entre eux, plus courageux dans leur opinion, reconnaissent aujourd'hui que ces curieux phénomènes sont dus au magnétisme, c'est-à-dire à cette force occulte qui se porte de l'homme à un être organisé quelconque et qui peut aller jusqu'à lui soustraire sa volonté propre, et à le jeter momentanément dans un état de mort apparente.

Cataleptiser les reptiles les plus venimeux jusqu'à pouvoir les toucher et les enrouler autour du bras, et, souvent, se faire mordre par eux sans ressentir aucun effet de leur redoutable venin, sont des jeux pour ces aventuriers qui s'amusent à étaler aux yeux des voyageurs étonnés leur savoir et leur puissance (1).

1. Les charmeurs arabes de la province de Sons, au Maroc, qui se nomment Eisowys, se font mordre par les serpents les plus venimeux et sucent la plaie qui leur est faite. Ils mangent souvent tout crus les serpents d'une nature moins venimeuse. (*Voyage au Maroc*, par F. de Lanoye).



Devant de pareils spectacles, il serait très-hardi de recourir à l'influence seule de l'imagination pour expliquer comment un reptile de la plus redoutable espèce peut, momentanément, tomber dans un état cataleptique et sentir, sous le regard foudroyant du bateleur, son imagination assez frappée pour se laisser dévorer tout cru.

Non, l'imagination est incapable de produire de pareils prodiges. Comment surtout recourir à son influence pour expliquer les étranges phénomènes qui se sont dernièrement passés sous nos yeux?

Je me trouvais, il y a quelque temps, dans les ruines d'Éphèse avec un de mes amis, M. le colonel Réchat Bey. Nous avions pour conducteur un turc nommé Osman, qui marchait à pied à côté de nous, selon l'usage oriental. Nos montures avançaient lentement à travers les ruines de cette ville jadis célèbre, lorsque, au détour d'un sentier, nous vîmes apparaître, au-dessus des broussailles qui bordent le chemin, la tête verdâtre et visqueuse d'un énorme serpent. Nos chevaux effrayés s'arrêtèrent d'eux-mêmes. Effrayés nous-mêmes de cette apparition inattendue, nous nous consultions du regard, ne sachant quel parti prendre, lorsque Osman nous fit signe de la main de rester immobiles, puis, sans manifester aucune crainte, il se mit à fixer ses yeux noirs et brillants sur ceux du reptile. L'animal, qui se préparait à passer au-dessus des broussailles, sentit apparemment la puissance de ce regard qui s'était attaché sur le sien, et, au lieu d'avancer vers nous, il se laissa tomber presque inerte et sans mouvement sur le sol. Notre conducteur fit alors quelques pas vers lui, et, tout en marmottant des paroles dans une langue qui nous était inconnue, il se mit à lui cracher à plusieurs reprises sur la tête, accompagnant cette étrange magnétisation de force contorsions et de grimaces horribles.

L'immobilité du serpent ne dura que quelques secondes; il releva lentement la tête, et le premier mouvement qu'il fit fut du côté de notre guide. — « Osman, éloignez-vous, » criâmes-nous saisis de crainte et incertains, en ce moment de danger, de la puissance magnétique de notre conducteur.

« Ne craignez rien, *effendi,* » nous dit-il en souriant, et en continuant ses étranges manœuvres, « le yelanc (serpent) va dormir. » En effet, le reptile se traîna sur le sol pendant quelques secondes seulement, puis s'affaissant sur lui-même, il resta cette fois-ci, pendant trois minutes, tout-à-fait sans mou-



vement. Alors Osman s'approcha de lui et le toucha avec son bâton. Voyant qu'il ne donnait plus aucun signe de vie, il le prit, l'enroula autour de son bras, autour de son cou et autour de sa tête en guise de turban, puis le remettant à terre il traça autour de l'animal engourdi, un grand cercle avec son bâton, sauta en-dehors de ce cercle magique, et, allongeant la main, il frappa tout doucement le reptile. Celui-ci, démagnétisé sans doute, se réveilla tout-à-fait et commença immédiatement à ramper avec force, mais arrivé à la circonférence du cercle, il s'arrêta comme foudroyé, étourdi, et ne pouvant franchir cette ligne mystérieuse, il se replia sur lui-même, fit un demi-tour et rampa, mais avec peine, vers le centre. J'avoue que ce spectacle me frappa de stupeur; une telle puissance magnétique jetée sur une ligne n'était point chose facile, pour nous autres magnétistes de salon. Et encore nous, nous avons affaire à des hommes, et le plus souvent à des femmes très-sensibles, tandis que notre guide magnétisait en plein air, et magnétisait un serpent.

Osman étendit encore la main vers le reptile, mais cette fois il ne le toucha point. Il tira seulement et avec force, une ligne droite à partir du centre du cercle jusqu'au-dehors de la circonférence, à un mètre de distance à peu près. Le serpent restait toujours immobile, mais peu après nous vîmes son corps onduler. Attiré sans doute par cette nouvelle ligne, il rampa tout doucement sur elle, mais chaque mouvement qu'il faisait le réveillait de son engourdissement. Arrivé enfin à la circonférence du cercle qui le retenait captif, il parvint à le franchir, et désormais libre de toute fascination, il s'enfuit et disparut dans les broussailles.

Ce fait parle de lui-même, et je crois qu'il serait inutile, je dirai même illogique de vouloir l'expliquer par l'influence de l'imagination. Un reptile qui s'endort et qui tombe dans un état cataleptique, ou qui, réveillé en sursaut, rampe et fuit cette atmosphère qui l'oppresse, et au moment où il se croit libre, se sent foudroyé par le simple contact d'une ligne tracée sur le sol, tout cela, à moins de croire sérieusement que l'imagination du serpent peut l'influencer jusqu'à le rendre esclave de la volonté d'autrui, prouve d'une manière évidente qu'un agent plus matériel que l'imagination est la cause unique de cette foule de phénomènes qui se produisent aux yeux de celui qui étudie avec amour la sublime science de Mesmer.

E. M. Rossi.

Smyrne, le 10 août 1863.



CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Nécessité d'une démonstration du fluide magnétique avec les seules ressources de l'anatomie et de la physiologie. — Résumé de la note de M. de Lapeyrouse publiée sur ce sujet. — Appel à la discussion. — *Révélations sur ma vie surnaturelle*, par M. Douglas Home.

Paris, 10 septembre 1863.

Mille preuves ont été données de l'existence du fluide magnétique.

Pourquoi tant de personnes ne veulent-elles pas les accepter comme probantes et définitives et aiment-elles mieux rapporter à une autre théorie l'explication des faits magnétiques?

Parce que, jusqu'ici, tout en voulant démontrer une propriété extérieure de l'organisme, on n'a pas recherché, dans l'organisme même, les dispositions seules capables d'en rendre compte et d'en donner la réelle démonstration.

Un fluide, dites-vous, sans doute le fluide nerveux, émane de nous et possède, sur nos semblables, une puissance spéciale.

Je veux bien partager votre avis, mais, au moins, établissez d'abord comment le fluide nerveux fonctionne dans la machine humaine; montrez-nous ensuite qu'il est possible à ce fluide de s'échapper du corps, et de s'échapper, non avec une intensité toujours la même, mais avec une intensité très-variable, et directement en rapport avec l'action de la volonté.

Si, à l'aide de l'anatomie et de la physiologie, vous atteignez ce résultat, vous enlevez tout moyen sérieux de réfutation, aux détracteurs du fluide magnétique et vous faites rentrer, dans les lois ordinaires de la science, le magnétisme qui paraît, au premier abord, s'en écarter considérablement.

Eh bien! ce résultat, qui n'avait pas encore été tenté, vient d'être atteint dans une note publiée par l'*Union magnétique* du 10 août dernier. Je regrette que l'amitié qui me lie à M. de Lapeyrouse m'empêche de faire ressortir autant que je l'eusse voulu, l'importance et le mérite de son travail. Je dois me borner à en faire une analyse succincte, et à en présenter, sous forme de proposition, les points principaux.

1° Les nerfs sont formés d'éléments microscopiques appelés *tubes nerveux primitifs*.

2° Ces tubes présentent, à leur centre, une fibre de consistance solide (*cylindre-axe*) nageant dans un liquide visqueux et transparent (*moëlle nerveuse*).



3° Les centres nerveux (*encéphale, moëlle épinière*) se composent de deux parties distinctes, l'une *blanche,* formée comme les nerfs de tubes nerveux, l'autre *grise,* contenant encore des tubes, mais étant surtout caractérisée par des corpuscules ou *cellules nerveuses.*

4° A la périphérie et particulièrement à la paume de la main qui, à cause du sens du toucher, est très-riche en innervation, les nerfs se terminent par le *cylindre-axe* dépouillé de sa gaine médullaire et complètement libre.

5° On ne peut expliquer les phénomènes de la vie physique sans admettre, dans le système nerveux, une force particulière appelée principe, agent ou fluide nerveux. (A l'appui : opinion de Pujol, Cuvier, Longet, Matteucci, Helmotz, Du Bois-Reymond, Valentin, Kölliker, etc.

6° Le *cylindre-axe* est la seule partie active du nerf, « le seul conducteur du principe nerveux. » (Kolliker.)

7° Les nerfs se terminant à la périphérie par « le cylindre-axe dépouillé de toute matière isolante, l'agent nerveux n'est plus isolé à l'extrémité de ses conducteurs, » (Béclard) et se répand à la fois dans les parties intermédiaires et au-dehors de l'épiderme, c'est-à-dire au-delà de nos limites corporelles.

8° L'agent nerveux rayonne avec une intensité que la volonté commande.

9° Ce rayonnement du fluide nerveux est, selon toute probabilité, la cause des effets magnétiques.

Que si l'on va jusqu'à demander à M. de Lapeyrouse de quelle façon ce fluide nerveux agit sur le magnétisé, il vous répondra que ses investigations ne s'étendent pas aussi loin. J'ajouterai que, dans l'état actuel de la science, je ne crois pas possible la solution d'un problème aussi délicat.

Quoique ses assertions soient appuyées sur les plus grands noms de la science, M. de Lapeyrouse n'a pas, dit-il, la prétention de les croire à l'abri d'objections sérieuses, et il accueillera avec reconnaissance la critique que l'on voudra bien en faire.

A l'œuvre donc, messieurs les ennemis du fluide!

* * *

Le monde des Esprits s'agite toujours. Il ne se passe pas de semaine qu'on ne voie apparaitre une publication spirite nouvelle.

Le célèbre médium Douglas Home a publié, il y a deux



mois à peine, un volume qui en est déjà à la deuxième édition et qui porte pour titre : ***Révélations sur ma vie surnaturelle.***

M. Oscar Commettant, qui venait de combattre à outrance le spiritisme dans son livre des ***Civilisations inconnues,*** s'est armé de nouveau de sa plume la plus acérée et a disséqué, sans le moindre respect, ces ***Révélations*** desquelles il a fait jaillir toutes sortes de bouffonneries inattendues. Nous n'essaierons pas d'imiter le spirituel rédacteur du ***Siècle*** et nous nous contenterons de vous apprendre que Douglas Home avait déjà des conversations avec les Esprits à un âge où, d'ordinaire, on ne brille pas par la facilité d'élocution, à l'âge de quatre ans.

Les talents du médium n'ont fait que grandir, et, aujourd'hui, à peine âgé de 30 années, il a eu l'honneur d'***opérer*** devant toutes les cours d'Amérique et d'Europe.

« M. Home, » dit Desbarolles, « tire sa puissance de la lumière astrale, ou, si l'on veut, de l'électricité dont il est saturé, et puis, si l'on en croit les savants et les mages, du concours des esprits élémentaires qui nagent dans cette lumière et qui, grossiers et imparfaits, entrent volontiers en rapport avec les personnes maladives, que leur faiblesse ou leur irritation organique met plus à leur portée. Ils sympathisent avec elles et vivent de leur vie, pour ainsi dire. »

« Selon nous, » c'est toujours M. Desbarolles qui parle, «M. Home est une torpille humaine, » et la comparaison paraît juste en cela qu'après plusieurs expériences, sa puissance s'émousse et se perd, et qu'il a besoin de repos pour se charger de nouveau d'électricité, comme le fait la torpille.

« C'est une grande table tournante incarnée.

« C'est un hercule en force électrique ; il réunit en lui l'énergie fluidique de cent, de mille hommes peut-être, et, dès lors, il peut à son gré, comme une multitude parfaitement d'accord, élever des courants qui déplaceront des meubles, ouvriront des fenêtres, briseront des tables, ou feront apparaître des mains qui, en résumé, ne sont en quelque sorte que les mains de rechange de M. Home ; en un mot, c'est son être multiplié. »

Foudroyer ce qui l'entoure et avoir des mains de rechange... Décidément cet ***Home*** est bien heureux !

Jean Bloc.

Nous nous faisons un plaisir de nous rendre à la prière de nos collègues de Florence, en publiant le programme de la



Société Philantropo-Magnétique qui vient d'y être fondée nouvellement.

SOCIÉTÉ PHILANTROPO-MAGNÉTIQUE DE FLORENCE

La Société Philantropo-Magnétique de Florence est aujourd'hui officiellement constituée; — elle se réunit dans des séances périodiques, elle a déjà constaté plusieurs phénomènes, et entrepris la cure de plusieurs maladies par le magnétisme animal, tantôt en suivant les aphorismes de la science médicale, tantôt en lui venant en aide par ses propres lumières.

La science de la médecine peut trouver d'immenses bénéfices dans l'étude et l'application du magnétisme animal; l'un des principaux buts que la Société cherchera à atteindre, c'est la conciliation de ces deux éléments pour apporter leur puissance réunie au soulagement de l'humanité souffrante. Déjà plusieurs médecins distingués font partie de cette institution; les cures entreprises par quelques-uns d'entre ses membres sont toutes gratuites, et s'accomplissent sans qu'il soit nécessaire de provoquer le sommeil magnétique. Pleinement assurés de l'encouragement et du concours des amis du magnétisme dans cette voie bienfaisante que nous nous appliquerons à parcourir, nous nous bornons à engager les personnes qui désirent connaître les règlements de la Société, à s'adresser aux soussignés.

Le Président,
Dr J. MOLINI, fondateur.

Le Secrétaire,
Dr C. TEDESCHI.

Errata.

Messieurs les typographes ont transformé ma première causerie en un véritable banc d'huîtres hérissé d'une multitude de ***coquilles.*** Je prie ces messieurs de vouloir bien apporter un peu plus d'attention dans la lecture de mon griffonnage et d'éviter, autant que faire se pourra, ce genre de métamorphoses.

Page 73. Au lieu de :... soit au moyen d'un objet mis en rapport à distance, il faut :.·. ***soit au moyen d'un objet. — Mise en rapport à distance.***

Même page. Au lieu de : les uns et les autres regardent ces phénomènes comme des effets physiques, lisez : des effets ***psychiques.***

Page 74. Au lieu de : il ne peut plus entraîner les parties malades, lisez : il ne peut plus *actionner,* etc.

Page 75. Lisez : *odi*-magnétiques et *orblutes*.

Même page. Au lieu de : mettre la rétine en feu, lisez : en *jeu*.

Page 76. Lisez également : c'est que les orblutes ne sont pas un effet particulier de la rétine, comme le supposent les savants, mais bien une manifestation directe du fluide vital, manifestation produite par la contraction des muscles.

Même page. Lisez : on contracte les muscles du thorax, du *cou* et de la face.

Même page. Au lieu de : le flux vital, lisez : le *fluide* vital.

Page 77. Au lieu de : pupilles nerveuses, lisez *papilles* nerveuses ; au lieu de baromètre, lisez *biomètre*.

Page 80. Au lieu de : toutes les passes doivent être ainsi arrêtées pour prévenir la contraction du fluide, lisez : la *déperdition* du fluide.

Même page, ligne 21. Au lieu de : les pouces en dessus, lisez : les pouces *en dessous*.

Page 82. Au lieu de : jusqu'à ce que nous sentions la rigidité tétanique se produire dans nos doigts, lisez : *sous* nos doigts.

Daigne le lecteur excuser les fautes de l'auteur et les erreurs de Messieurs les typographes ! ..

UN MOT D'EXPLICATION SUR L'ERRATA DE M. D'ARBAUD.

Nous insérons aujourd'hui un long *errata* de M. L. d'Arbaud, qui accuse nos typographes de toutes les *coquilles* qui existent dans son article du mois d'août et que nous regrettons autant que lui. Il est bien vrai que ce sont eux qui ont fait les fautes d'impression, mais ils ne sont peut-être pas sans excuse.

Nous déclarons, nous, qui corrigeons toutes les épreuves de notre journal, que nous n'avons jamais pu lire en entier un manuscrit de M. d'Arbaud ; son écriture est pour nous indéchiffrable. On ne doit donc pas trop s'étonner que les typographes fassent des erreurs de mots, d'autant plus que M. d'Arbaud emploie quelquefois des mots nouveaux, tels qu'*orblutes* ou *arblutes*, qui ne sont encore ni dans le *Dictionnaire de l'Académie*, ni dans le *Dictionnaire de Médecine*, ni même dans celui de Bescherelle.

Nous lui ferons observer que nos articles et ceux de nos autres correspondants ne sont point lardés de fautes d'impression comme les siens, et cela parce que nous pouvons les lire.



Pour éviter toutes ces fautes qui sont aussi désagréables pour nous que pour l'auteur, nous avons envoyé à M. d'Arbaud les épreuves de l'article que nous insérons aujourd'hui, afin qu'il les corrige lui-même.

Dans un prochain numéro, nous exposerons nos idées théoriques et pratiques, lesquelles ne sont peut-être pas précisément les mêmes que celles de M. d'Arbaud, sur la manière de procéder pour la production de ces divers phénomènes.

LAFONTAINE.

CAUSERIE SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

SOMMAIRE. — Examen de la question mise au concours pour 1864. — La vue magnétique simple. — La clairvoyance ou lucidité. — Méthode pour provoquer la vision magnétique chez tous les somnambules. — Choix des sujets. — La vue à travers les corps opaques. — Conditions de réussite. — Analyse de la vision magnétique. — Réfutation de la prétendue transposition des sens. — Fugacité de la clairvoyance.

Le jury magnétique de Paris a mis au concours pour 1864, la question suivante : ***Traiter de la lucidité en général et principalement au point de vue magnétique; de la nature et des matières sur lesquelles elle peut s'exercer; des moyens de la constater et du parti qu'on en peut tirer***. Sans attendre l'époque du concours, nous examinerons succinctement cette question.

Laissant de côté la lucidité naturelle qui se produit durant le cours de certaines névroses, telles que le noctambulisme, l'extase, etc., nous nous occuperons spécialement des phénomènes qui se manifestent pendant les crises magnétiques.

Mais avant de discourir sur les choses, il faut se fixer sur la valeur des expressions que nous allons employer.

La plupart des auteurs confondent ***la vue magnétique*** proprement dite, ou la faculté que possèdent les somnambules de se diriger sans encombre dans les ténèbres, de lire, d'écrire, d'accomplir un travail quelconque, avec la véritable ***lucidité*** ou ***clairvoyance***. Ce dernier phénomène entraine avec lui une idée de prévision, d'intuition, d'inspiration. Un somnambule n'est réellement ***lucide*** que lorsqu'il prédit l'avenir; lorsqu'il a la prescience d'un événement non encore accompli. Celui qui ne fait que scruter le passé, qu'apercevoir ce qui s'accomplit autour de lui quelque soit la distance, au moment même où on l'interroge, celui-là n'est point lucide, il n'est que ***voyant***.



La véritable lucidité est un phénomène exceptionnel qui se présente très-rarement. Ce phénomène est indépendant de la volonté du somnambule et du magnétiseur.

Nous ne pouvons mieux comparer cette faculté qu'à la *verve* ou à l'*inspiration* chez le poëte. Il n'en est pas de même de la *voyance* ou de *la vue magnétique simple*. Ce dernier phénomène peut toujours s'obtenir et chez tous les somnambules sans exception. Nous n'admettons point qu'un sujet ne soit pas *voyant*. S'il s'en trouve de cette espèce, c'est qu'ils ont été *gâtés*, ou bien encore c'est la faute des magnétiseurs qui ne possèdent pas assez d'expérience.

Pour nous, le magnétisme animal est une science positive, exacte; si l'on procède convenablement, on obtient des résultats constants, précis, mathématiques en quelque sorte.

Pour atteindre ce but, il faut opérer sur des somnambules *vierges*. Un somnambule vierge présente les conditions suivantes : Il n'a pas conscience de son état, *il ignore qu'il dort*, il parle de lui à la troisième personne, il jouit de toutes ses facultés, il est *voyant*, il agit comme un véritable noctambule, soit au grand jour, soit dans les ténèbres : l'obscurité n'existe pas pour lui.

Tous ces phénomènes ne peuvent se produire que dans le *somnambulisme parfait*, cet état est caractérisé par l'isolement complet, l'insensibilité absolue, l'oubli au réveil.

Hors de ces conditions on n'obtient que des résultats incertains, vagues, négatifs; nous ne saurions trop insister sur ce point capital.

Un magnétiseur qui veut obtenir des résultats positifs, constants, doit avoir un sujet dressé pour chaque genre d'expériences : un pour les épreuves qui ont trait à la vue magnétique et à la lucidité; le sujet affecté à ces sortes d'expériences ne doit pas être apte aux phénomènes de transmission de pensée, ce qui est une condition indispensable si l'on veut éviter les erreurs; un pour les épreuves physiques, telles que la paralysie, la catalepsie, l'attraction à distance, etc.

Un magnétiseur doit être jaloux de ses somnambules, comme un virtuose de son instrument, car rien ne se *fausse* plus aisément qu'un sujet vierge. Il faut par conséquent se garder de confier ses somnambules à des mains inhabiles, si l'on ne veut s'exposer à des mécomptes. Il faut en outre traiter les sujets comme des automates et ne jamais leur faire part des expériences auxquelles on a pu les soumettre; on doit tout leur



laisser ignorer, voire même leur propre état de somnambule, autant que cela sera possible.

Les somnambules doivent mener deux existences bien distinctes : la vie naturelle et la vie magnétique ; il faut éviter qu'ils aient conscience de la seconde si l'on veut conserver vierges toutes leurs facultés somnambuliques.

Maintenant nous allons enseigner au lecteur un moyen de rendre tous les somnambules voyants, c'est-à-dire de les mettre à même d'agir comme s'ils étaient parfaitement éveillés, de les faire lire, écrire, coudre, broder, soit au grand jour, soit dans les ténèbres, soit directement, soit avec l'interposition d'un corps opaque entre l'œil du sujet et l'objet sur lequel est portée son attention.

Un somnambule étant parfaitement disposé de corps et d'esprit et le temps favorable, sec et non chargé d'électricité, vous provoquerez le somnambulisme parfait.

Lorsque vous avez acquis la certitude que le sujet est *chargé* convenablement, qu'il n'éprouve aucune gène dans ses mouvements, aucune oppression, que son cerveau fonctionne régulièrement, vous appliquez la main à plat sur son front, les doigts étendus sur le haut de la tête (*sans donner*). Vous restez dans cette position pendant cinq à dix minutes pour dégager l'encéphale. Ensuite vous vous asseyez devant le somnambule, vous prenez un objet quelconque très apparent, une tabatière ou un livre et vous le présentez au sujet à une distance de quarante centimètres en le priant de nommer cet objet.

Il répondra probablement qu'il ne voit rien, ou qu'il n'aperçoit qu'un brouillard épais. Vous donnez alors la ferme assurance au somnambule que le voile qui couvre sa vue va disparaitre comme par enchantement, s'il veut bien faire un effort pour surmonter cet obstacle. Vous l'exhortez de la voix, vous l'encouragez le mieux possible, vous insistez, et bientôt le sujet vous dira qu'il croit apercevoir quelque chose, mais qu'il ne distingue pas très-bien. Vous lui ordonnez de mieux préciser les contours, de se rendre un compte très-exact de ce qu'il entrevoit. Peu à peu il finira par distinguer nettement cet objet. Pour vous en assurer vous le questionnerez sur les moindres détails. Ensuite vous lui présenterez un autre objet, il le nommera immédiatement. Alors vous l'obligerez à se lever et vous attirerez son attention sur une chose qui peut l'intéresser, comme un livre nouveau, un tableau, un bouquet de fleurs, une broderie, etc., vous l'interrogerez à propos de



cette chose et vous le forcerez à se mouvoir, à agir. Dès lors il se conduira comme s'il était parfaitement éveillé, telle sera sa conviction intime ; gardez-vous bien de le dissuader à cet égard, laissez-le dans cette disposition d'esprit et traitez-le comme tel.

Vous pourrez alors aborder les expériences de la vision à travers les corps opaques. *Ce résultat peut toujours s'obtenir et chez tous les somnambules.* Pour cela il suffit de procéder d'une manière convenable.

Avant de résoudre cette question, nous croyons devoir poser ici un principe qu'on ne doit jamais perdre de vue. — *Un somnambule vierge n'a pas la conscience de son état; il ignore qu'il dort, par conséquent tout ce qui choque son raisonnement ou ses habitudes naturelles, paralyse ses facultés magnétiques.*

C'est pour avoir méconnu ce principe, que la plupart des magnétiseurs n'obtiennent chaque jour que des résultats négatifs. En opérant comme nous allons l'indiquer, ils réussiront infailliblement.

Vous donnez un livre à un somnambule et vous le priez de lire, à haute voix, une page quelconque. Dès qu'il a commencé sa lecture *et jamais avant,* vous interposez un écran entre le livre et l'œil du sujet à une distance égale de ces deux points. Le somnambule continuera de lire sans s'apercevoir de cet obstacle. Si vous placez l'écran directement sur le livre, c'est-à-dire là où est portée l'attention du sujet, celui-ci s'interrompra aussitôt et il se fâchera, ne comprenant pas pourquoi vous agissez ainsi vis-à-vis de lui.

Bref, pour que les expériences de vision à travers les corps opaques puissent réussir, *il ne faut point que les somnambules aient conscience de ces obstacles.* Vouloir obliger un sujet à voir un objet renfermé dans une boîte qu'on remet entre ses mains, ou le forcer à lire dans un livre fermé, c'est exiger de lui l'accomplissement d'un tour de force qui échoue le plus souvent, c'est le fatiguer inutilement, c'est le gâter, c'est courir le risque d'oblitérer ses facultés magnétiques pour toujours.

Il existe, ce nous semble, assez d'expériences concluantes, sans qu'il soit nécessaire de pousser les choses à l'extrême.

Ainsi nous plaçons un livre ouvert ou un écrit quelconque *dans le fond* d'une boîte, dite carton à papiers, nous prions le somnambule de lire ou de copier tel ou tel passage, et dès qu'il a commencé son travail, nous faisons fermer le carton par une personne isolée; le sujet continue comme si de rien n'était.

(La suite au prochain numéro.) L. D'ARBAUD.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —



N° 7. 15 Octobre 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'École de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.

LE MAGNÉTISME ET LA MÉDECINE.

Nous avons toujours pensé, et nous pensons encore aujourd'hui, que ce ne sont point les discussions plus ou moins savantes sur les théories émises en magnétisme, qui ont fait faire un pas à cette science, et qui pourront le placer un jour au rang des autres sciences naturelles. Nous avons toujours reconnu que ce sont les faits seuls qui pourront lui donner la popularité nécessaire pour qu'il prenne sa place publiquement et scientifiquement.

Le magnétisme, nous l'avons toujours dit (et notre ligne de conduite magnétique a toujours suivi cette direction), ne peut être prouvé que par des faits et non par des discussions théoriques.

On doit surtout chercher à présenter au public les phénomènes magnétiques ; à démontrer et à établir par des faits positifs, cette force occulte contenue dans l'homme, qui lui permet de modifier la vie ordinaire de son semblable. C'est ainsi

que nous avons toujours agi depuis trente ans que nous pratiquons le magnétisme.

Peu importent les théories pour l'instant.

Ce qu'il est essentiel d'établir d'une manière irrécusable, c'est cette puissance curative qui rend la vie à des malades réputés *incurables*, pour lesquels l'art médical a été *impuissant*.

Il faut prouver par des faits que le magnétisme guérit en fortifiant, en augmentant la force vitale; que son action rétablit l'équilibre et l'harmonie dans tout le corps, sans jamais l'altérer, et qu'en sortant d'un traitement magnétique, l'homme est plus fort, plus vigoureux qu'avant de tomber malade.

Il faut démontrer par des faits que le magnétisme est l'antithèse de la médecine, qui guérit — quand elle guérit, — en affaiblissant, en épuisant le malade.

Il faut présenter les faits au public, qui seul est compétent. S'imagine-t-on qu'il ne commence pas à reconnaître que la médecine est plus nuisible qu'utile, avec ses poisons pharmaceutiques, qui, s'ils ne tuent pas sur l'heure, altèrent la santé pour le reste de la vie?

La médecine, qui se dit une science, n'en est pas une. Placez dix médecins près d'un malade, il ne s'en trouvera pas deux qui comprendront la maladie de la même manière, et qui indiqueront les mêmes remèdes.

La médecine n'est pas une science invariable, elle change ses allures. Tous les sept ou huit ans elle se prend de mode pour tel médicament, pour telle méthode, qui lui sert pour toutes les maladies; puis plus tard elle revient à ce qu'elle a abandonné. Elle tourne dans un cercle vicieux dont elle semble ne pouvoir sortir.

Après les purgatifs et les vomitifs, n'avons-nous pas vu à la suite de Broussais, tous les médecins saigner les malades, jusqu'à ce que leurs veines ne contenant plus que de l'eau, ils mourussent à la peine. Puis, quelques années après, la médecine répudiait la saignée et se prenait de passion pour la quinine, qui servait à tout.

L'homœopathie, avec ses doses infinitésimales, n'a-t-elle pas enterré à tout jamais ces médecines noires et dégoûtantes — délices des pharmaciens et désespoir des malades, — dans lesquelles on réunissait huit ou dix poisons, dont le mélange annulait, il est vrai, l'action curative, mais qui n'en altéraient pas moins l'organisation du malade.

Aujourd'hui les médecins donnent des poudres et de petites doses; ils se ruent sur l'électricité, et — Dieu merci, — ils en — usent, — même quand il ne le faut pas.

Nous le répétons, la médecine n'est pas une science. On rencontre de temps à autre quelques médecins, — ou plutôt des hommes qui, depuis de longues années, courbés du matin au soir sur le lit des malades, ont arraché à la nature une partie de ses secrets. — Mais ceux-là n'enrichissent pas les pharmaciens, — ils sont sobres de médicaments ; — ils ne suivent pas la mode pour tel remède ou pour tel procédé : — ils se contentent de venir en aide, avec prudence, à l'action de la nature. — Ces hommes-là sont savants, — ces hommes-là sont véritablement médecins. — Aussi sont-ils rares et même très-rares.

Le magnétisme n'est pas comme la médecine, il est *un*, il ne change pas. — Son action est simple et toujours la même, comme ses procédés. — Il tend toujours à rendre libre la circulation souvent interceptée des divers fluides, et à régulariser le jeu des différents organes dans leurs fonctions, soit en stimulant celui-ci, soit en calmant celui-là ; — il agit toujours selon les besoins du corps, et ne peut, dans aucun cas, devenir préjudiciable au malade, par son action sur un organe non affecté ; — *lui*, principe vital, il s'attaque au principe vital même du malade, il l'augmente, le diminue, le fortifie, le régularise en se communiquant et en se mélangeant à lui. C'est ainsi qu'il vient en aide à la nature, qu'il provoque chez elle des crises salutaires, et qu'il guérit — en changeant et en renouvelant en quelque sorte le principe vital dans le corps du malade. —

C'est donc par des faits positifs, par des guérisons qui ne sauraient être attribuées à aucune autre cause, que le magnétisme pourra se propager d'une manière utile, et briser les barrières et les obstacles que les savants officiels lui opposent.

Déjà quelques hommes de cœur et de talent commencent à le comprendre, et le magnétisme y gagne ; sa marche est lente, mais sûre ; il avance toujours.

Voici quelques faits qui viennent corroborer ce que nous avons dit, voici des guérisons qui prouvent combien la science médicale est vaine, combien elle est nulle dans son action. Ces guérisons prouvent en même temps la puissance qui appartient au magnétisme, la force qui le rend vainqueur de la souffrance, et dont les grands effets l'avaient fait considérer jadis comme une divinité bienfaisante.

FLUXION DE POITRINE.

Mademoiselle Henriette Heil, âgée de vingt ans, d'une constitution lymphatique-nerveuse, fut atteinte dans les premiers jours de septembre dernier, d'un coup de froid qui se porta sur la poitrine et le larynx. Le côté droit fut surtout com-

promis : outre une douleur dans la poitrine, qui correspondait au-dessous de l'épaule et qui empêchait la malade de respirer, il se forma dans l'intérieur du cou une grosseur nerveuse de la nature des glandes, qui disparaissait presque entièrement par moments, et qui dans d'autres se développait et grossissait beaucoup ; de plus cette grosseur était très-douloureuse et donnait les sensations d'une plaie intérieure ; il s'y était joint une toux sèche d'abord, puis accompagnée d'expectoration. Bientôt une fièvre violente s'empara de la malade ; on appela le médecin de la famille, qui avait guéri cette jeune fille quelques années auparavant d'une maladie grave ; il donna quelques remèdes et ordonna une diète sévère.

Quelques jours après, la faiblesse devint extrême ; la tête s'embarrassait, les idées devenaient confuses ; un délire momentané se déclara, accompagné d'une insomnie complète. L'ouïe perdit sa sensibilité, la vue se troubla, des évanouissements se présentèrent.

Le médecin voulut essayer du magnétisme, mais soit que l'expérience pratique lui manquât, soit qu'il eût plus de bonne volonté que de force, la malade n'éprouva aucun soulagement dans ses souffrances, et elle continua à s'affaiblir de plus en plus, au point que le dimanche 27 septembre, elle eut un évanouissement de plusieurs heures, après lequel elle ne semblait plus ni voir, ni entendre, et ne pouvait plus parler.

Ses parents, fort inquiets, envoyèrent chercher le médecin, qui malheureusement n'était point chez lui ; on alla chez un autre sans être plus heureux. Ce fut alors que le père vint me chercher.

Il était près de minuit, je trouvai la malade dans un accès de fièvre des plus violents, lequel s'unissait toutefois à un état de faiblesse excessive ; elle eut grand peine à m'indiquer les souffrances qu'elle éprouvait.

Je reconnus, ou, si on le préfère, je crus reconnaître que l'inflammation, la maladie même n'était pas la cause de l'état dangereux dans lequel se trouvait la malade, mais que cet état critique provenait d'une diète trop sévère et trop prolongée, et que cette jeune fille se mourait tout simplement d'inanition.

Je la magnétisai en prenant les pouces d'abord, puis, lorsque j'eus observé que la malade ressentait les premiers effets magnétiques, je fis de grandes passes sur tout le corps, afin de dégager la tête et de calmer tout le système nerveux. Bientôt en effet, les douleurs de tête diminuèrent, le pouls se ralentit et devint régulier tout en restant nerveux, et la fièvre cessa presqu'entièrement.

Je plaçai ensuite ma main gauche sous l'épaule droite où se

faisait sentir le point douloureux ; je posai ma main droite sur la poitrine, et plus tard, descendant celle-ci sur l'estomac, je maintins cette position pendant une demi-heure ; je provoquai d'abord une grande chaleur par tout le corps, puis de la moiteur et enfin une forte transpiration qui continua après la magnétisation. La tête se dégageait de plus en plus. Je demandai à la malade si elle voulait manger, elle répondit affirmativement et avec un sourire qui éclaira toute sa physionomie.

Malheureusement il n'y avait pas de bouillon dans la maison, et la nuit était trop avancée pour qu'on pût en trouver ailleurs. Je demandai du vin que je mélangeai avec un peu d'eau, je magnétisai cette boisson dont la malade but quelques gouttes avec un plaisir évident ; je lui en donnai à plusieurs reprises la quantité d'une cuillerée à soupe.

Enfin je me retirai à une heure du matin, et la malade qui depuis quinze jours avait entièrement perdu le sommeil, dormit jusqu'à six heures. Elle but alors quelques gouttes d'eau et de vin magnétisés, et lorsque je revins vers onze heures et demie, elle avait déjà pris du bouillon et un potage léger qui avaient passé sans douleur. La tête était bien moins douloureuse, les idées moins confuses, le regard n'était plus vague et vitreux.

Je magnétisai Mlle H. pendant une heure et demie par de grandes passes après avoir pris les pouces, et je provoquai de nouveau une forte transpiration. Je lui permis encore un potage et une petite côtelette dont elle mangea une partie ; elle but aussi une cuillerée de vin de Bordeaux pur.

L'accès de fièvre se présenta à la même heure que les jours précédents, mais il fut beaucoup moins violent et plus court ; il avait à peu près cessé lorsque j'arrivai à sept heures et demie.

Mlle H. était déjà moins faible, la voix était revenue ainsi que l'ouïe et la vue ; je la trouvai si bien que je ne la magnétisai pas. Je travaillai seulement cette espèce de glande au cou qui la faisait encore souffrir. Je fis une légère friction digitale. L'eau magnétisée que la malade buvait, agissant intérieurement, cette glande diminua de grosseur.

Le mardi je fis ma visite à sept heures du soir ; l'accès de fièvre n'avait point reparu, le cou ne faisait plus mal et la douleur de l'épaule ne se faisait plus sentir.

Je magnétisai cependant la malade, afin de consolider le mieux et d'en faire une guérison complète. En effet, quand le mercredi j'allai voir Mlle H., ce fut elle qui m'ouvrit la porte et qui me déclara que jamais elle ne s'était si bien portée. Ce fut donc grâce à trois magnétisations, dans l'espace de

deux jours, que cette jeune fille fut guérie entièrement d'un mal excessivement grave.

HÉMORRHAGIE UTÉRINE.

Madame Laué, d'une constitution nerveuse et lymphatique plutôt que sanguine, fut atteinte, à l'âge de trente-sept ans, et à à la suite de grandes fatigues et de violents chagrins, d'hémorrhagies utérines qui duraient vingt-deux jours, en laissant à peine huit ou neuf jours d'intervalle. Pendant leur durée, cette malheureuse femme perdait des flots de sang, à tel point que lorsqu'elle était forcée de marcher dans sa chambre, le plancher était littéralement arrosé; lorsqu'elle était alitée, les matelas étaient traversés et le sang coulait sous son lit.

Elle avait plusieurs fois par jour des crises au cœur qui se manifestaient par des contractions, des pincements, des élancements extrêmement douloureux, qui en arrêtaient les battements; il lui semblait que son cœur était serré dans un étau et qu'avec des tenailles on le tiraillait en tous sens, le tordant et le déchirant. Tous les trois ou quatre jours elle avait une crise dont la violence et la durée de plusieurs heures mettaient la malade en danger de mort. Il s'y joignait encore des étouffements et des étranglements hystériques.

Cette dame était d'une faiblesse extrême; elle éprouvait en outre dans la tête des douleurs aiguës qui brouillaient ses idées et les rendaient si confuses, qu'elle craignait de devenir folle. Pendant un an, elle avait eu l'idée fixe de se jeter par la fenêtre; heureusement que, par son ordre, on ne l'ouvrait jamais sans qu'il restât quelqu'un près d'elle; et dans ces moments, elle restait au milieu de la chambre, sans oser s'approcher de la fenêtre, sentant bien qu'elle n'aurait pu résister à l'impulsion qui la poussait à se précipiter dans la rue; — elle avait entièrement perdu le sommeil et l'appétit.

Cet état durait depuis neuf ans, sans que l'art médical eût pu lui procurer le plus léger soulagement, sans que les médecins fussent parvenus à réduire les hémorrhagies, dont la violence et la durée avaient persisté pendant ces neuf années.

Madame Laué avait cependant été traitée à Marseille, où elle habitait, par des médecins auxquels on reconnaissait du talent et du dévouement pour leurs malades. Il nous suffit de citer parmi eux le docteur Roberti et le docteur Behm. Ce dernier continua toujours ses visites.

Ce fut le 29 juillet dernier, que Madame S....., qui se trouvait à Genève en même temps que Madame Laué y était



venue pour respirer l'air natal au milieu de sa famille, me conduisit chez cette dame et me pria de l'entreprendre.

J'avoue qu'après avoir appris les détails de cette affreuse maladie, racontés par la malade elle-même; après avoir vu Madame Laué dans l'état de faiblesse et d'anéantissement où elle était plongée, ce fut avec regret que je me décidai à lui donner mes soins. Je n'osais pas espérer, dans un cas aussi grave, aussi ancien, et sur un sujet aussi épuisé et aussi énervé, non-seulement produire la guérison, mais encore aucune amélioration, aucun soulagement.

Cependant, à la prière de Madame S......, je magnétisai Madame Laué le 30 juillet. A peine eus-je pris les pouces, que ses yeux se fermèrent; je fis quelques passes, sans descendre plus bas que l'estomac, et j'aurais obtenu promptement le sommeil, mais j'avais promis à la malade de ne point l'endormir. Je ne m'occupai donc absolument que de calmer le système nerveux, qui était dans un état difficile à décrire. J'y parvins, et dans la journée elle n'eut au cœur que deux crises fort légères, et elle dormit deux heures pendant la nuit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis de longues années.

Je magnétisai de la même manière pendant plusieurs jours, observant de ne faire que des passes légères et calmantes, et de ne point descendre plus bas que l'estomac, afin de ne pas donner d'impulsion au sang en agissant trop fortement. Peu à peu la tête devint moins lourde, moins vide et moins douloureuse.

J'avais fait appliquer dès le premier jour, sur le bas-ventre, des compresses d'eau magnétisée. Le 3 août l'hémorrhagie se présenta. La précédente avait duré vingt-deux jours et s'était arrêtée le 27 juillet. Elle n'avait donc laissé que sept jours d'intervalle, du 27 juillet au 3 août.

Je fis continuer l'application des compresses d'eau magnétisée, mais je cessai les passes, et je plaçai une main sur le bas-ventre et l'autre sur le bas des reins. Il me fut impossible, pendant le premier et le second jour, de modérer l'écoulement qui était d'une force extrême. La malade, qui avait repris un peu de force depuis les premières magnétisations, était retombée dans une faiblesse effrayante. Les douleurs de tête étaient redevenues violentes, les crises de cœur ne lui laissaient pas un instant de repos, et quoiqu'elles ne fussent plus que des pincements, elles devenaient intolérables par leur répétition.

Enfin le troisième jour le magnétisme commença à produire des effets décisifs, l'écoulement diminua légèrement, et dès le quatrième jour il n'était plus autre chose que des règles abondantes. Je maintins cet état pendant les dix-sept jours que dura



l'évacuation, du 3 au 20 août, mais la malade était beaucoup moins faible, parce qu'elle avait perdu bien moins qu'à l'ordinaire et bien moins longtemps.

Je repris les passes jusqu'à l'estomac; elles calmèrent la tête et ranimèrent un peu les forces.

La malade se trouva mieux; elle avait seulement, tous les deux ou trois jours, une légère crise au cœur au lieu de cinq ou six chaque jour. Il est vrai que chaque séance de magnétisme en provoquait une autre dont j'étais maître presque instantanément.

Je constatai cet effet avec plaisir; je ne le cherchais pas, mais cette crise arrivant pendant la magnétisation et dominée de suite, amenait du calme pour le restant de la journée.

L'intervalle suivant entre les hémorrhagies fut plus long; il fut de douze jours au lieu de neuf; il dura du 20 août au premier septembre, jour où se déclara une nouvelle hémorrhagie.

Madame Laué perdit peu durant la première nuit; pendant la matinée l'écoulement fut violent, mais la magnétisation le calma, et le deuxième jour la malade perdit très-peu. Bref, cette hémorrhagie n'en fut presque plus une, elle s'arrêta le 12 septembre, n'ayant duré que onze jours au lieu de vingt-deux, c'était donc déjà onze jours de gagnés et de plus, l'écoulement n'avait pas été violent. Aussi la malade reprenait-elle des forces, les maux de tête devenaient rares, les crises de cœur ne se présentaient plus que pendant la magnétisation, elles étaient courtes et promptement dominées. Cependant il y en eut une en-dehors de la magnétisation, qui fut très-violente et qui laissa la malade dans un état de malaise assez grave pendant un jour.

L'appétit était revenu, les nuits étaient bonnes et calmes, la malade, qui avait repris des forces, sortait quand il faisait beau; la gaité et l'espérance reparaissaient chez elle et sa physionomie était entièrement changée.

L'intervalle suivant fut encore plus long, du 11 au 28 septembre, 17 jours, les règles ayant paru le 28. Je dis les règles, car il n'y eut pas, à proprement parler, d'hémorrhagie; l'écoulement eut lieu pendant les deux premiers jours comme chez les femmes très-sanguines, et devint ensuite à peine sensible; il s'arrêta le 5 octobre, n'ayant duré que 7 jours et demi au lieu de 22. Jamais pareillle chose n'avait existé depuis l'origine de la maladie, c'est-à-dire depuis 9 ans.

Pendant les règles, le 2 octobre, une crise plus violente que je n'en avais jamais vu, s'était présentée: on était venu me chercher. L'état dans lequel je trouvai la malade m'effraya véritablement, et il ne me fallut pas moins de 15 minutes pour



faire cesser cet épouvantable accès, qui laissa le cœur et l'estomac serrés jusqu'au 8; la malade éprouva ce jour-là une crise pendant la magnétisation, mais celle-ci, quoique aussi très-violente, fut promptement terminée, et dissipa le malaise qui existait depuis la crise violente du 2 octobre.

Cependant la malade n'en fut pas autrement affectée, et son état est aujourd'hui des plus satisfaisants. Les crises ont cessé depuis longtemps d'être journalières ; il se fait encore sentir quelquefois un peu de gène au cœur, mais ces ressentiments sont peu douloureux. La malade sort, agit, se promène; il lui semble être entrée dans une nouvelle vie ; arriverai-je à la guérir entièrement? Je l'espère; je fais plus, je le crois. Et c'est avec quelque raison, car le plus difficile est fait.

Le magnétisme a été assez puissant pour modérer et arrêter les hémorrhagies quand elles étaient dans toute leur violence, et lorsque la malade n'avait en elle-même aucune force pour réagir contre le mal. Aujourd'hui que Madame Laué s'est reprise à la vie et qu'elle n'est plus aussi faible ; aujourd'hui que les hémorrhagies sont dominées, il ne reste plus qu'à continuer le même traitement, en proportion duquel les forces conquises par la malade augmenteront par la cessation des crises de cœur et des hémorrhagies.

Après avoir obtenu de si grands et de si prompts résultats, je dois espérer fermement une guérison complète. Le magnétisme aura donc une fois de plus, montré combien il est supérieur à la médecine, qui avait été impuissante à produire le moindre soulagement pendant de longues années.

C'est ici qu'il faut reconnaître la réalité de cette puissance donnée à l'homme: c'est ici qu'il faut avouer la nullité de la médecine, et proclamer le magnétisme comme le remède souverain, comme le remède divin, auquel rien n'est impossible.

Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Absence de nouvelles magnétiques. — Le siècle de la publicité. — La poésie dans la science. — Un mémoire concis. — Critique du *Magnétiseur*. — Orblutes. — Phosphènes. — Question à M. d'Arbaud.

Paris, 10 octobre 1863.

Si je devais vous parler de locomotion aérienne ou si j'avais à vous entretenir des événements politiques, il est un grand nombre de considérations intéressantes qui me viendraient spontanément à l'esprit. Mais c'est sur le magnétisme que je dois écrire, c'est-à-dire sur une science muette en quelque



sorte, et qui n'offre au chroniqueur aucun fait digne d'être enregistré.

Si c'était dans le domaine spirite que je voulusse pénétrer, je n'aurais qu'à choisir au milieu d'un amas de productions surnaturelles, et ma besogne ne saurait être fort difficile; mais j'ai pris l'engagement de ne pas trop me hasarder en compagnie des Esprits.

Je sais ce qu'il peut en coûter d'un manque de prudence, et j'entends encore l'honorable M. Clever de Maldigny traiter de « brave et aventureux jeune homme » votre très-humble serviteur.

Toutefois, je puis constater en passant que, plus heureux que le magnétisme, le spiritisme ne cesse pas d'être l'objet de discussions sérieuses dans la presse et dans la société.

La *Revue française* a publié une série de lettres spirites, et la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre dernier contient un examen de la doctrine fondée par M. Allan Kardec avec la collaboration d'un nombre indéfini d'Esprits de toute nuance.

Quant au magnétisme, c'est à peine s'il trouve quelques modestes publications qui veuillent bien lui faire une petite place. De ce nombre sont : *La Science pittoresque*, *L'Abeille médicale* et *le Qui-Vive*, revue bi-mensuelle à peine éclose et pleine d'avenir.

Cependant Lacordaire a dit : « Notre siècle est marqué au front du signe de la publicité. » Pas d'idée qui n'ait aujourd'hui des organes. Nous possédons le *Journal des toqués* et le *Journal des urines!!*

Nous avons la faveur d'assister à la naissance du *Petit Journal*, ce recueil à cinq centimes des crimes et débats, bientôt suivi du *Peuple*, du *Journal du Peuple*, du *Parisien*, tous de même prix et de même valeur.

Enfin, n'avons-nous pas senti la nécessité d'acheter à trois cent mille exemplaires la chanson du *Pied qui r'mue?*

Et, pour comble, ne lisons-nous pas des feuilles périodiques émanées des Esprits et qui s'appellent :

La Revue Spirite, La Revue Spiritualiste, Le Progrès spiritualiste, La Vérité (!), *La Ruche spirite?*

Eh bien! dans notre belle France, si fertile en élucubrations de toutes sortes, au milieu de ce déluge de livres, de brochures et de journaux, la science mesmérienne ne compte qu'un organe : l'*Union magnétique*.

Organe officiel, ce qui n'est pas un mince inconvénient; organe insuffisant par la quantité, quand il ne l'est point par la qualité.

Ouvrez les deux dernières livraisons de l'*Union magnétique*, qu'y trouvez-vous? un compte-rendu officiel des discussions de la Société sur l'influence des saisons et la part de l'âge et du sexe, dans la production des phénomènes magnétiques. Or, qu'enseignent ces discussions?

Nous n'hésitons pas à répondre : rien.

Ce n'est pas en faisant de la littérature qu'on résout un problème scientifique, ni même en dissertant ou plutôt en *ergotant*, comme aiment à le faire quelques membres de l'Association mesmérienne.

Assurément, ce n'est pas sans plaisir qu'on peut lire des phrases telles que la suivante :

« Au printemps, la nature à son réveil développe une ac-
« tion vitale s'étendant au dehors avec une suavité, un charme
« inexprimable ; effluves magnétiques, les phénomènes d'at-
« traction se produisent sur tout ce qui existe ; un bonheur in-
« connu ou oublié rapproche les êtres de la création. »

Ce n'est pas, dis-je, sans plaisir qu'on peut lire cette prose poétique, mais est-il bien utile de nous rappeler que les oiseaux se caressent au printemps? Au fond, cette phrase signifie-t-elle autre chose?

S'il vous plaît, moins de poésie et un peu plus de rigueur quand il s'agit de science!

Je vois ensuite dans l'*Union* un article de notre collaborateur M. d'Arbaud, magnétiste plein de savoir, mais un peu trop fantaisiste quand il s'agit d'anatomie ; puis, quelques bons travaux bibliographiques de M. A. Dureau, sans oublier le rapport de la commission chargée de décerner le prix du concours de 1863.

Ce rapport nous fait connaître un mémoire conçu dans ces termes :

« Le meilleur, l'unique moyen d'affermir le magnétisme dans
« la voie scientifique, c'est d'affermir la science elle-même dans
« la voie des phénomènes naturels en général et dans celle du
« magnétisme en particulier. Tout est là. »

Oui, tout est là. Somme toute, M. le Dr Roux n'a pas dit davantage.

Les enfants mordent le sein de leur mère ; j'imite les enfants et, après avoir critiqué l'*Union magnétique*, je vais critiquer le *Magnétiseur*.

Pardonnez, cher monsieur Lafontaine!

N'est-ce pas dans le *Magnétiseur* que j'ai naguère entendu parler de contractions magnétiques internes et externes? N'est-ce pas dans le *Magnétiseur* qu'on *rentre la poitrine* quand on aspire fortement ; que l'on contracte à volonté *les muscles du*

cœur; que « l'on aperçoit le fluide vital sous la forme de lueurs phosphorescentes, qu'on désigne sous le nom d'orblutes! » (1)

Je ne connais pas le mot *orblute*, mais en supposant qu'il soit synonyme de phosphène (deux mots grecs signifiant *lumière* et *faire briller*). Je demanderai à M. d'Arbaud si c'est bien le fluide vital que l'on voit quand, ayant fermé les yeux, on exerce sur la paupière une pression quelconque?

Il est établi que l'on éprouve des sensations de lumière quand on excite directement ou indirectement le nerf optique, et l'on appelle la lumière ainsi produite *lumière subjective*. Cette expression, n'indiquant pas la nature du phénomène, ne plait pas à M. d'Arbaud qui pense que la lumière subjective n'est autre chose que la manifestation évidente du fluide vital. Je ferai observer à M. d'Arbaud que les nerfs acoustiques, gustatifs, olfactifs, jouissent de propriétés analogues à celles du nerf optique. De même que la galvanisation du nerf optique a donné une sensation de lumière, de même la galvanisation des nerfs acoustiques, gustatifs, olfactifs donneront des sensations de bruit, de goût et d'odeur.

M. D'Arbaud verra-t-il encore, dans ces *sensations subjectives*, des manifestations visibles (*ab oculo*) du fluide vital? Je lui adresse cette question.

Jean Bloc.

CAUSERIE SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

(Suite et fin.) [2]

Autre épreuve. Nous prions une personne de placer un écrit ou une feuille d'impression dans un passe-partout cacheté, pour qu'on ne puisse attribuer le résultat obtenu au tact; ce passe-partout, après avoir été recouvert de plusieurs enveloppes, est enfermé dans une boîte, laquelle est remise au somnambule dans un lieu parfaitement obscur et éclairé momentanément par une seule bougie. Le sujet est invité à ouvrir la boîte et à transcrire le manuscrit qui est renfermé dans le passe-partout. Dès que le somnambule s'est mis en devoir d'exécuter notre ordre, nous éteignons la bougie et nous le laissons agir, en l'invitant à nous prévenir lorsqu'il aura fini. Le sujet n'a point conscience de l'obscurité dans laquelle il se trouve, car, s'il en était autrement, l'épreuve manquerait. D'un autre côté, ce que nous entendons par le mot *ténèbres* n'a pas de raison d'être pour les somnambules : l'obscurité n'est qu'une chose relative qui n'existe pas pour eux.

(1) 3me annee, numéro 5, pages 75 et 77.
(2) Voir le numéro de septembre, p. 101.

L'espace est occupé par le fluide universel; celui-ci produit une lumière particulière qui n'est appréciable que de la part des sensitifs et des somnambules. Aux yeux de ces derniers, tous les corps sont diaphanes; pour les distinguer, les somnambules sont en quelque sorte obligés de les reconstituer. L'univers entier est rempli par une lueur incandescente que nous ne croyons pouvoir mieux comparer qu'à un léger brouillard éclairé par les rayons solaires.

La vision magnétique s'opère *par ondulations concentriques* et non par *rayonnement direct* comme la vue ordinaire. Les vibrations de l'éther ou fluide universel agissent directement sur la rétine et non sur la cornée, le cristallin et l'humeur vitrée. La vision magnétique s'exerce dans toutes les directions à la fois. Pour apercevoir un objet, un somnambule est obligé de *se mettre en rapport* avec le dit objet. Il faut qu'il fasse rayonner son propre fluide, qu'il réagisse *par influence* sur le fluide ambiant, et il ne perçoit la sensation que par *le choc en retour* ou le courant induit.

La vision magnétique a ses limites comme la vue naturelle; elle est proportionnée aux facultés de l'individu; elle peut être en outre modifiée par une foule de causes internes ou externes, telles que l'afflux du sang au cerveau, l'état de l'atmosphère, le milieu dans lequel se trouve le somnambule, etc.

Un sujet qui cherche à se rendre compte du lieu où il est, aperçoit successivement les objets suivant leur distance respective par rapport à lui, quelle que soit d'ailleurs la situation de ces objets, qu'ils soient placés devant lui ou derrière, peu importe.

Quelques auteurs ont prétendu que la vision magnétique pouvait s'exercer sans le secours des yeux; que certains somnambules voyaient par la nuque, par l'épigastre. Ce sont là des hérésies grossières qui résultent d'observations fausses.

Les somnambules ne peuvent se passer du concours des yeux, pas plus que des oreilles ou de tout autre organe. En un mot, les fonctions des sens ne peuvent être changées. C'est là un principe immuable qui a été méconnu par quelques myopes qui ont admis *la transposition des sens*. Erreur physiologique, monstruosité s'il en fut jamais!

Les somnambules voient et entendent au moyen des yeux et des oreilles. Il est vraiment curieux que nous soyions obligé de soutenir cette vérité, digne de feu M. de la Palisse! Voici d'ailleurs une preuve irrécusable : c'est qu'un aveugle ou un individu atteint de surdité n'y voit pas plus clair et n'entend pas davantage dans le somnambulisme que dans son état naturel. Ce qui prouve encore l'exactitude de cette vérité, c'est qu'il

suffit d'exercer un frottement assez intense, soit sur les paupières, soit dans le tube auditif d'un somnambule, pour paralyser immédiatement la vue et l'ouïe. Ce fait n'a pas besoin d'être commenté.

Pour que la vision magnétique puisse s'exercer dans des conditions normales, les somnambules ne doivent pas être dressés aux expériences de transmission de pensée. Sans cela *ils se laissent influencer* par les personnes qui les entourent, ils jouent le rôle de miroirs sphériques et réfléchissent simplement les images microscopiques qui sont photographiées dans la substance grise du cerveau de ces personnes. C'est ce qui arrive dans le plus grand nombre des cas. On doit éviter également d'appliquer un bandeau sur les yeux des somnambules afin de ne pas attirer le sang dans l'encéphale, ce qui peut suffire pour oblitérer les facultés naturelles du sujet. Enfin on ne doit tenter les épreuves de vision à distance, de clairvoyance et de lucidité proprement dite, que dans des conditions tout à fait favorables, tant pour ce qui regarde la disposition d'esprit du sujet, que l'état de l'atmosphère. Si le somnambule est préoccupé ou distrait, s'il hésite pour répondre à vos questions, s'il manifeste la moindre impatience, gardez-vous de tenter aucune épreuve, car dans ce cas vous vous exposeriez infailliblement à des mécomptes. Les somnambules ne voient *réellement* que ce qu'ils *veulent bien voir :* ce qui a de l'attrait, du charme pour eux, ce qui les intéresse directement. Si vous cherchez à attirer leur attention sur un sujet qui leur est indifférent, qui les ennuie, soyez assurés qu'ils se moqueront de vous ; ils vous débiteront la première bourde qui leur passera par la tête, pour se débarrasser de votre importunité et poursuivre, à leur aise, le cours de leurs idées. Vous croirez le somnambule en rapport avec la personne que vous lui aurez désignée et il sera préoccupé d'un autre individu qui habite un lieu diamétralement opposé. Il vous transmettra des détails vrais pour lui, mais faux pour vous, qui ne connaîtrez pas le mot de l'énigme.

Quant à ce qui est de la clairvoyance ou véritable lucidité, cette faculté ne se manifeste ordinairement que pour ce qui concerne *la prévision personnelle*. Comme nous l'avons dit plus haut, la clairvoyance est indépendante de la volonté du somnambule et du magnétiseur. Ce phénomène est essentiellement fugace, il ne se produit qu'accidentellement ; on ne doit donc pas chercher à l'obtenir d'une manière permanente ; il faut se contenter de l'observer lorsqu'il se présente, ce qui arrive fort rarement.

Beaucoup de personnes considèrent comme des faits de lu-



cidité, des phénomènes qui ne sont que *des effets de transmission de pensée*. Il faut se tenir en garde contre ces erreurs, et, pour cela, suivre les prescriptions que nous avons tracées.

L. D'ARBAUD.

CHRONIQUE.

Le magnétisme semble prospérer actuellement à Genève, sinon par la qualité de ses grands prêtres, au moins par leur quantité. On y compte bon nombre de magnétiseurs, — non, je me trompe, — de *professeurs de magnétisme ;* — on y rencontre des somnambules lucides, extra-lucides, extra-extatiques, qui voient à travers les corps humides comme les aveugles voient en plein jour à travers les murs. Et qu'on n'aille pas croire que nous parlons ici de ces somnambules qui pullulent à Genève à chacune de nos fêtes nationales, et qui, établis dans une voiture, ou sous une tente, ne font qu'apparaitre pour s'évaporer comme leur lucidité.

Nous avons d'abord, car à tout seigneur tout honneur, nous avons la marquise de San Milan ; — nous lui demanderions bien, — si nous l'osions, — si c'est là un titre ou un nom, — mais qu'importe, — elle est somnambule *clairvoyante,* et de plus, *professeur de magnétisme.*

Dans ses annonces elle s'adresse à *ses relations,* car il paraît qu'une somnambule, quand elle est *marquise* et *professeur,* n'a pas de clientèle, ni de public ; aussi Mme la marquise de San Milan *reçoit-elle ses nombreuses relations* tous les jours de 11 à midi et de 3 à 5 heures.

Puis vient M. Lecomte, *professeur de magnétisme*, qui magnétise sa femme, dont on a fait une somnambule pour les affaires d'intérêt. Puis Mme Michaud, qui est à Genève depuis une dizaine d'années et qui avait annoncé en 1855, après le tremblement de terre du mois de juillet, qu'il y en aurait un autre en août, lequel bouleverserait de fond en comble la ville et transporterait le lac sur le Salève où il se tiendrait en équilibre. Cependant, rendons justice à Mme Michaud, elle est clairvoyante quelquefois et nous connaissons chez elle, quoi qu'ils soient rares, quelques faits positifs.

Nous en avons une autre à Plainpalais, puis encore une autre à Rive ; nous n'en connaissons pas les noms, malheureusement. Nous possédons en outre la somnambule de M. Lacroix ; quant à celle-ci, elle doit être merveilleusement lucide, car M. Lacroix, son magnétiseur, est *professeur de magnétisme;* et de plus, s'il faut en croire les paroles qu'il a prononcées dans no-

tre domicile, en s'adressant à nous-même, — *« il attire à lui, — même à travers les murs, — les maladies, les douleurs des malades, il s'en charge, puis s'en débarrasse facilement. »* — Nous avouons en toute humilité, que, nous, simple magnétiseur, et *non professeur,* — malgré nos trente ans de pratique sérieuse, ou peut-être à cause de l'expérience que nous sommes censé avoir acquise, nous avouons, disons-nous, que nous ne sommes pas de cette force.

Il y a encore près de Chêne, dans un petit village de la Savoie, un *somnambule magnétiseur* nommé Moreau, venant de Lyon. Quant à celui-là nous n'osons pas en parler, nous craindrions de nous compromettre.

Nous avons bien encore cinq ou six autres *professeurs et somnambules* hommes ou femmes, dont nous ne donnons pas les noms. Toutes ces personnes donnent du matin au soir, des consultations bonnes ou mauvaises, — le plus souvent mauvaises, — mais ceci importe peu ; ce qu'il est essentiel de constater, c'est que la petite ville de Genève possède à elle seule douze ou quinze *professeurs* de magnétisme et autant de somnambules.

Ch. Lafontaine.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —





N° 8. 15 Novembre 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.

LE MAGNÉTISME ET LA MÉDECINE.

Rhumatisme général aigu. — Suite de l'hémorrhagie utérine.

Dans les numéros précédents, nous avons cherché à démontrer par des faits la puissance infinie du magnétisme, comme moyen de guérison des maladies les plus terribles, les plus incurables par les moyens médicaux. Nous avons osé dire que la médecine n'était pas une science; nous avons provoqué, probablement, le rire chez les uns, et chez les autres un sentiment de pitié. En effet, pour la généralité du public, une pareille déclaration est un acte de folie, et cependant si l'on veut bien mettre en regard les maladies traitées par la médecine officielle, et celles traitées par le magnétisme, on reconnaîtra facilement que nous n'avons rien exagéré, et que nous sommes dans notre bon sens.



Généralement, lorsqu'on est malade, on appelle le médecin : il traite, il médicamente de telle sorte, qu'après un temps plus ou moins long, si l'on n'est pas guéri, ce qui arrive fréquemment, ennuyé de toujours souffrir, et fatigué de médicaments, on se décide à en appeler au magnétisme. La médecine a tenu le malade de longs mois sans lui procurer du soulagement; le magnétisme, lui, sans fatiguer par des médicaments qui sont plus nuisibles qu'utiles, guérit en quelques semaines et souvent en quelques jours.

Dans d'autres cas où la médecine a franchement déclaré qu'elle se trouvait à bout de moyens, et qu'elle considérait le malade comme perdu, ou tout au moins comme incurable, le magnétisme a toujours soulagé, et souvent, très-souvent, il a guéri le malade abandonné par le médecin.

D'ailleurs, que fait le médecin? il fait tirer la langue, il tâte le pouls; il reconnait ou croit reconnaitre à divers symptômes telle ou telle maladie, et il ordonne tel ou tel médicament. Cependant telle autre maladie, entièrement opposée à la première, présente les mêmes symptômes, mais en exigeant un traitement tout contraire au premier.

Qu'arrive-t-il en pareil cas, si le médecin s'est trompé, ce qui arrive plus fréquemment qu'on ne le pense, c'est que les médicaments étant contraires à la maladie, ont causé des ravages intérieurs, affecté tel ou tel organe et déterminé une tout autre maladie dont le malade n'était nullement atteint, et qu'il faut alors combattre par d'autres médicaments, lesquels en réalité ne sont que des poisons plus ou moins mitigés, et dont les effets désastreux portent un trouble général dans toute l'organisation. Dès lors le malade, épuisé par la maladie, mais bien plus encore par les médicaments violents qu'on lui a administrés, succombe; — *mais* il a été traité par la médecine officielle, et alors, tout est pour le mieux; la terre recouvre la bévue, — et tout est dit.

Qu'on ne croie pas que nous exagérons à plaisir, et qu'il y ait chez nous parti pris contre les médecins; non, on se tromperait, nous en connaissons d'ignorants, mais nous en connaissons beaucoup qui ont étudié sérieusement, et qui apportent dans l'exercice de leur art toute leur conscience et tout leur savoir. Aussi lorsqu'ils sont impuissants à combattre telle affection, et si malgré toute leur science, ils commettent des erreurs, ce n'est point à eux qu'il faut s'en prendre, mais bien plutôt à l'art même qu'ils pratiquent.



Le magnétisme, lui, ne peut commettre d'erreurs. N'ordonnant point de médicaments, il ne saurait porter le trouble ou la désorganisation chez le malade. Quelle que soit la maladie, quels qu'en soient les symptômes, le magnétisme agit toujours d'une manière générale d'abord et dans un seul but: il cherche à ranimer la circulation de tous les fluides, pour obtenir la libre fonction des organes, et rétablir ainsi l'équilibre en aidant la nature entravée par une cause dont elle se débarrasse elle-même, grâce aux forces de réaction qu'elle ne possédait plus et que le magnétisme lui a rendues en stimulant les organes.

Nous citerons, pour exemple de cette vérité, un rhumatisme articulaire avec altération plus ou moins compliquée des séreuses, des ligaments, des cartilages, des os, et en même temps avec altération de quantité ou de nature dans les liquides inter-articulaires; si en pareil cas, on magnétise tantôt par des passes, tantôt par un massage léger les muscles, les tissus fibreux, on stimule ainsi le réseau nerveux de la peau; le fluide nerveux circule alors avec plus d'activité et réagit bientôt sur tout l'organisme en liquéfiant les liquides qui s'épaississaient dans les capsules et qui faisaient obstacle au jeu des articulations. Aussitôt la circulation, devenue plus active, s'augmente par elle-même, l'ordre se rétablit dans l'organisme entier, les douleurs disparaissent, les membres affectés reprennent le mouvement et tendent, par leur action même, au rétablissement de l'équilibre momentanément interrompu. Aussi la guérison arrive-t-elle promptement.

M. Prod'hom, relieur, âgé d'une trentaine d'années, fut pris tout-à-coup, en juillet 1853, dans toutes les articulations, de douleurs générales qui paralysèrent entièrement les mouvements des membres et de tout le corps. Il était depuis un mois étendu dans son lit, non-seulement sans pouvoir faire un mouvement, mais encore sans pouvoir tourner la tête ni remuer un doigt, et même sans pouvoir desserrer les mâchoires pour laisser passer un peu de bouillon, ou les potions ordonnées par les médecins. Il souffrait de tout le corps, au point de jeter des cris aigus; il n'avait plus de repos, et les nuits s'écoulaient sans lui apporter un instant de sommeil.

Aucun des moyens employés par la médecine officielle n'avait apporté de soulagement à cet état vraiment affreux.

M. Prod'hom me fit appeler le 4 août. Je le trouvai dans l'état que je viens de décrire; quoique le rhumatisme se fût étendu sur tout le corps, je ne jugeai pas nécessaire d'en-



dormir le malade; il devait suffire d'envahir fortement le système nerveux, de le saturer de fluide vital, afin de ramener par une circulation plus active le calme dans tout l'organisme, en faisant cesser la fièvre qui dévorait le malade.

Je pris les pouces pendant une demi-heure et je fis des passes pendant une heure; ensuite je posai mes mains sur les deux épaules, ce qui fit jeter au malade un cri perçant, car il ne pouvait supporter le plus léger attouchement. On peut juger par là, de ce qu'il dut éprouver de souffrance, lorsque mes doigts massèrent légèrement, il est vrai, ses épaules, ses bras, sa poitrine. Ce n'était plus un homme, c'était un moribond perdant connaissance à chaque attouchement, et qu'il me fallait ramener à lui à chaque instant. Le soir je recommençai de la même manière.

Le lendemain 5 août, je trouvai M. Prod'hom calme et souriant; il avait dormi, ce qu'il n'avait pu faire depuis un mois, et il remuait les mains et ouvrait la bouche sans douleur, ce qui lui permettait de prendre du bouillon et même un peu de nourriture plus substantielle.

Après la quatrième séance, qui eut lieu le 5 août, il put mouvoir, sans souffrir, les bras ainsi que les jambes; dès le 7 il se leva, le 8 il fit quelques pas dans sa chambre, et le 11 il allait se promener.

Sept jours m'avaient donc suffi pour obtenir cette guérison; j'ajouterai que depuis cette époque, M. Prod'hom n'a jamais éprouvé le plus léger ressentiment de ces affreuses douleurs.

Or, pendant un long mois la médecine s'était trouvée impuissante à amener aucun changement, ni même la plus légère amélioration à un état si douloureux.

Le magnétisme obtint un soulagement dès la première séance, et la guérison entière en sept jours.

Nous complétons aujourd'hui la relation du traitement de l'hémorrhagie utérine de Mme Laué. (1). On se rappelle que les règles, après dix-huit jours d'intervalle, avaient paru le 28 septembre, et s'étaient arrêtées le 5 octobre, n'ayant duré que 7 jours et demi au lieu de 22.

L'intervalle suivant entre les règles fut bien plus long, il dura 31 jours; les règles ne parurent que la nuit du 5 au 6 no-

(1) Voir le numéro 7 du 15 octobre, page 110 et suivantes.



vembre, l'écoulement était naturel et n'avait plus rien qui ressemblât à une hémorrhagie, au contraire, il fut trop faible, pour ainsi dire, et s'arrêta tout-à-fait le 12.

La malade avait eu le lundi matin 2 novembre, une crise de cœur très-violente, qui s'était présentée au moment où j'allais magnétiser, j'étais parvenu à la calmer. Aujourd'hui la malade est très-bien, très-gaie, les forces sont revenues; elle peut travailler, sortir, et nous pouvons la considérer comme guérie.

Ainsi cette femme qui depuis neuf ans perdait régulièrement des flots de sang pendant 22 jours, avec un intervalle de huit jours seulement, ne perdit plus que très-peu pendant six jours à peine, après avoir eu 31 jours de repos entre les deux apparitions des règles.

Nous donnerons le mois prochain la relation du traitement d'une jeune fille paralytique dont nous achevons en ce moment la guérison.

Ch. LAFONTAINE.

Observations du docteur Deslon, membre de la Faculté de Médecine de Paris.

Nous ajoutons ici la relation d'une cure faite par le magnétisme de MESSMER et rapportée par le docteur Deslon, l'un des premiers médecins de Paris dans le siècle dernier, et qui, comme on le sait, fut rayé du tableau de la Faculté de médecine de Paris, parce qu'il admettait le magnétisme et s'en occupait.

Ces observations tendent à prouver combien le magnétisme est puissant combien il est préférable à la médecine officielle si souvent impuissante et même nuisible.

CANCER OCCULTE.

Mademoiselle ***, d'environ trente-cinq ans, s'aperçut, il y a quelques années, d'une tumeur douloureuse dans la partie inférieure du sein gauche. Depuis, elle a employé différents remèdes; le succès n'a pas été heureux. Il s'est formé plusieurs glandes autour et à la partie supérieure du sein, qui, en s'agrandissant, se rapprochant et s'unissant, sont tellement enflées, que la peau y résistait avec peine. Deux éminences douloureuses et de couleur plombée se sont jointes aux premiers



maux, et le bout du sein a formé, en s'enfonçant, un cercle noirâtre: siége de douleurs particulières et lancinantes. Enfin, le sein droit était engorgé de glandes éparses. Toutes les habitudes salubres du corps étaient perdues : la simple marche occasionnait à la malade des douleurs très-vives; la voiture lui était insoutenable, elle ne se couchait plus dans son lit, elle s'y tenait sur son séant, et le plus souvent c'était pour se plaindre de ne trouver ni sommeil ni repos.

On ne connaissait plus d'autres ressources que l'amputation, avec cette circonstance effrayante, qu'un tel secours ne pouvait être regardé comme efficace, en ce que la masse du sang ou des humeurs étant viciée, il paraissait impossible de détourner la cause ou de la détruire.

Telle est la maladie que M. Messmer entreprit de traiter avec l'espoir du succès. Quand nous examinâmes l'état de la malade, nous en conclûmes que s'il empêchait le sein de s'ouvrir, il aurait fait une cure merveilleuse. Il s'y engagea cependant, et il a été bien plus loin, puisque la malade est infiniment soulagée. Les glandes vagues ont disparu; la principale est considérablement diminuée; les douleurs sont tolérables; la malade a repris le sommeil; elle marche et va librement en voiture; elle connait enfin une tranquillité dont elle avait désespéré pour la vie.

Réflexions.

Ceci n'est pas une cure, ceci n'est qu'un traitement; mais quel traitement! qu'il est consolant par les effets connus et par les espérances qu'il donne! le temps, la patience et la résignation de la malade peuvent seuls autoriser une décision plus tranchante.

D^r^. Deslon.

RÉPONSE A M. BLOC.

Notre collaborateur, M. Bloc, s'est amusé à critiquer certaines expressions dont nous nous sommes servi dans nos précédentes causeries.

Nous avons emprunté à George Sand le mot *orblute* pour désigner les lueurs phosphorescentes qui se manifestent devant les yeux dans les ténèbres lorsqu'on se frotte les paupières, lorsqu'on se mouche, qu'on éternue, qu'on tousse fortement ; lorsqu'on opère, en un mot, une contraction musculaire un peu énergique. Nous avons choisi le mot *orblute* plutôt que



celui de *phosphène*, que veut bien nous signaler M. Bloc, parce que le premier nous a paru plus euphonique et surtout moins savantasse.

Pour ce qui est de la contraction magnétique interne et externe, nous avons dit que le corps humain jouit, par rapport à l'*éther, od,* ou *fluide universel*, le rôle d'une pompe aspirante et foulante; que l'absorption et l'émission du fluide se produisaient par le jeu des muscles; que tous les phénomènes magnétiques étaient le résultat de *l'action mécanique* du fluide vital ou influx nerveux; que pour émettre le fluide, pour le faire rayonner autour de l'organisme, pour actionner un sujet soit directement, soit à distance, il fallait contracter fortement les muscles de la face, du cou et du thorax, en d'autres termes, *gonfler la poitrine*, c'est-à-dire imiter les mouvements d'une personne qui soutient un lourd fardeau sur ses épaules; que les bras et les mains devaient conserver une souplesse parfaite, afin de pouvoir servir de conducteurs naturels à la masse de l'influx nerveux, laquelle masse se trouve déplacée par cette contraction violente; que toute contraction d'esprit entrainait nécessairement la contraction des muscles, cela à l'insu de l'expérimentateur, chose qui a induit en erreur les *volontistes*.

Que pour absorber, pour soutirer le fluide, il fallait *rentrer la poitrine*, suivant l'expression consacrée, ou si vous le préférez, la région épigastrique ; c'est-à-dire contracter le diaphragme, imiter, en un mot, le geste d'une personne qui aspire un liquide au moyen d'un long tube. Le premier acte constitue la contraction dite *externe*, et le second la contraction *interne*.

Expériences. 1° Une personne hystérique est en proie à une crise naturelle, elle contracte la poitrine, elle éprouve de l'étouffement; si nous appliquons l'extrémité de nos doigts sur le creux de l'estomac, et si nous faisons la contraction externe, la crise continue, la suffocation augmente. Si nous changeons alors de tactique, si nous faisons la contraction interne, si nous *soutirons* le fluide, la poitrine se dégage, la crise cesse comme par enchantement. Par les mêmes procédés, nous provoquons à volonté des crises artificielles et nous les arrêtons.

2° Un sujet étant plongé dans le somnambulisme parfait, nous posons l'une de nos mains sur les muscles extenseurs du bras, et avec l'autre main nous saisissons celle du somnambule, de manière que l'extrémité de nos doigts se trouve placée



dans la paume de la main. Nous allongeons brusquement le membre, et faisant alors la contraction interne, nous maintenons le bras du sujet dans cette position, jusqu'à ce que nous sentions la rigidité tétanique se produire sous nos doigts. Si nous nous contentons d'allonger simplement le membre sans faire la contraction magnétique, *sans vouloir fortement*, la rigidité ne se produit point. Si après avoir paralysé le membre, nous le saisissons à l'articulation du coude avec le pouce et l'index, et si nous opérons une friction *en retirant*, c'est-à-dire avec la contraction interne, la rigidité cesse immédiatement.

Quelques magnétiseurs obtiennent la paralysie des membres simplement par la *transmission de pensée*, mais cet état n'est que factice. Pour se convaincre si la paralysie est réelle ou simulée, il suffit de suspendre pendant un quart d'heure, un poids de dix kilogrammes aux doigts du sujet, ou bien encore, après s'être mis *en rapport* avec lui, de transpercer les chairs ou d'appliquer un charbon ardent sur la paume de la main; si le bras du somnambule n'éprouve aucune flexion, et si ce dernier ne manifeste aucune sensation, on peut être assuré que la paralysie est réelle. On ne saurait prendre trop de précautions pour se prémunir contre les supercheries des somnambules.

Nous signalerons comme une preuve évidente de l'existence du fluide et du rôle important que joue la contraction musculaire dans la production des phénomènes magnétiques, l'impuissance où se trouvent tous les magnétiseurs pour provoquer certains phénomènes, tels que la paralysie des membres ou la catalepsie du corps entier, lorsqu'ils ont éprouvé une grande fatigue ou des souffrances physiques.

Dans ces conditions, les efforts de volonté les plus énergiques ne produisent aucun résultat. Dès l'instant où l'individu a dépensé la somme de fluide qu'il possédait dans son organisme, il devient impuissant, il faut qu'il absorbe, qu'il s'assimile une nouvelle dose de fluide pour pouvoir agir de nouveau; cette assimilation peut s'effectuer de trois manières, soit par la nutrition, soit par la respiration pulmonaire et lymphatique (par les poumons et par l'orifice des vaisseaux lymphatiques, espèces de stomates répandus sur toute la surface du corps), enfin, par la magnétisation ou transfusion du fluide, transfusion s'exerçant au moyen des papilles nerveuses et des vaisseaux lymphatiques, ceci en dépit des idées admises par la plupart des physiologistes.

Quant à ce qui est de la contraction des muscles du cœur,



c'est là une erreur typographique (voir l'errata dans le numéro du 15 septembre). Est-ce à dire pour cela que le cœur ne puisse être considéré comme un muscle et qu'on ne puisse modifier, pour ainsi dire, à volonté, les contractions de cet organe? Non!.. Nous savons, pour notre propre compte, qu'il est très-facile d'activer ou de ralentir les mouvements du pouls.

Si M. Bloc s'était donné la peine de vérifier les expériences odi-magnétiques de M. le baron de Reichenbach, et s'il avait répété celle que nous avons mentionnée dans notre causerie du 15 août, il se serait abstenu de nous adresser la question qu'il nous a posée dans le dernier numéro du *Magnétiseur*. M. Bloc aurait vu d'abord qu'il n'est nullement nécessaire de fermer les yeux et d'exercer une pression sur les paupières, d'exciter le nerf optique, en un mot, pour provoquer le phénomène des orblutes, qu'il suffit d'opérer une contraction musculaire quelconque, de *tousser*, par exemple; que dans ce dernier cas la lumière est beaucoup plus intense que lorsqu'on excite directement le nerf optique. S'il avait en outre répété l'expérience que nous avons fait connaître, il aurait aperçu distinctement le fluide vital ou od rayonnant sous la forme d'aigrettes à l'extrémité des doigts, il aurait vu encore que le fluide dégagé par la main gauche est *rougeâtre*, et celui dégagé par la main droite *bleuâtre*, d'où il s'ensuit que le corps humain est polarisé.

De tout ceci nous tirons les conséquences suivantes :

I. Le phénomène des orblutes n'est pas produit par le nerf optique.

II. La cause efficiente de ce phénomène réside hors de l'organe.

III. Les orblutes sont le résultat de l'action exercée par l'*éther* ou *od* sur les fibres nerveuses, c'est-à-dire une manifestation directe du fluide vital.

IV. Le mot *lumière subjective* est une expression vide de sens.

V. Si l'on considère les effets que nous venons de signaler comme étant dus à la prétendue lumière subjective, on doit également attribuer à la même cause : 1° les phénomènes lumineux observés par les *sensitifs*; 2° le genre de vision qui est propre aux noctambules et aux somnambules magnétiques, vision s'exerçant soit dans l'obscurité parfaite, soit à travers les corps opaques.

Or, cette hypothèse est inadmissible.



Pour ce qui regarde les sensations soi-disant subjectives du goût, du tact, de l'ouïe et de l'odorat, elles découlent toutes du même principe, elles sont produites par le *mouvement moléculaire* ou *vibratoire* de l'éther et de la substance cérébrale ; mouvement modifié d'une manière toute spéciale par chacun des organes. Bref, tous les phénomènes qui se manifestent dans la nature sont engendrés par une cause unique : *les différents modes de vibrations de l'éther et de la matière pondérable, le* MOUVEMENT MOLÉCULAIRE, en un mot.

Pour notre compte particulier, nous modifions à notre guise la manière d'être d'un somnambule. Après avoir provoqué le somnambulisme parfait, nous cataleptisons le sujet, nous produisons l'extase, nous plongeons le somnambule dans le *coma*, nous le ramenons au sommeil magnétique, et *vice versâ*. Nous paralysons à volonté la vue, l'ouïe, le goût, le tact, l'odorat, tout cela en *saturant* de fluide les divers organes, qui sont le siége des sens, autrement dit, *en modifiant le mouvement moléculaire* de chacun de ces organes.

Quant aux erreurs et fantaisies anatomiques et physiologiques que nous avons commises volontairement, nous nous dispenserons de nous expliquer à cet égard, vu que cela nous entraînerait beaucoup trop loin; nous ferons observer simplement que les erreurs et les fantaisies de la veille sont devenues bien souvent les vérités du lendemain.

Cette question étant vidée, nous reprendrons nos *causeries* le mois prochain.

Ludwig d'ARBAUD.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Les miracles de Jésus. — Insuffisance des explications de M. Ernest Renan. — Opinion de Lacordaire sur le magnétisme. — L'expulsion des démons pratiquée par Jésus. — L'exorciste Gassner. — Les guérisons par « la force morale » et « l'imposition des mains. » — Transport des influences médicamenteuses par l'électricité humaine.

Paris, 10 novembre 1863.

Le premier livre de M. Ernest Renan sur les origines du christianisme se termine par ces mots : « Tous les siècles proclament qu'entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus. » Abstraction faite de la sublimité de ses conceptions, Jésus ne serait qu'un homme ordinaire... Comment alors se rendre compte des nombreux miracles qu'il a opérés ?



« Quand ses ennemis, » dit M. Renan, « lui demandent un miracle, *surtout un miracle céleste, un météore*, il refuse obstinément.

« . . . Tous les miracles que Jésus crut exécuter paraissent avoir été des miracles de guérison. La médecine était à cette époque en Judée ce qu'elle reste encore en Orient, c'est-à-dire nullement scientifique, absolument livrée à l'inspiration individuelle. La médecine scientifique, fondée depuis cinq siècles par la Grèce, était, à l'époque de Jésus, inconnue des Juifs de Palestine. Dans un tel état de connaissances, la présence d'un homme supérieur, traitant le malade avec douceur et lui donnant par quelques signes sensibles l'assurance de son rétablissement, est souvent un remède décisif. Qui oserait dire que dans beaucoup de cas, et en dehors des lésions tout-à-fait caractérisées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie? Le plaisir de la voir, guérit. Elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est pas vain. » (*Vie de Jésus*, p. 260).

Non, en vérité, le contact d'une personne exquise ne peut valoir les ressources de la pharmacie. Non, ce n'est point assez pour guérir qu'un sourire ou qu'une espérance. J'ai peu de foi à la médecine de sentiment.

Il a paru que l'auteur de la *Vie de Jésus*, ne sachant de quelle manière expliquer les nombreuses guérisons opérées par le fondateur de la religion chrétienne, a voulu masquer son insuffisance par les quelques phrases ambiguës que nous venons de citer. Je ne partage pas cette idée, mais je ne puis cependant m'empêcher de regretter que tant de vague fasse la part du chapitre : Miracles. Assurément il est difficile de fournir sur un pareil sujet des explications claires et précises; mais, abordant cette question, il aurait fallu tenter de la résoudre avec une plus grande perfection.

N'existe-t-il pas, dans l'ordre des choses naturelles, une force qui pourrait, sans avoir recours à une intervention céleste, rendre accessible à l'intelligence les faits de guérison et même de résurrection?

Peut-être répugnait-il à M. Renan de nommer cette force généralement niée et qui s'appelle magnétisme. Peut-être ne la connaissait-il pas suffisamment... Si le magnétisme n'eût pas



été pour lui lettre close, à coup sûr il n'aurait pas négligé d'en parler.

Lacordaire a bien osé prononcer en pleine chaire le nom de magnétisme et affirmer hautement ses croyances! Il a fait plus, il a admis que Jésus a pu se servir de cet agent. Voici les paroles de Lacordaire :

« . . . Vous invoquez les forces magnétiques : eh bien, j'y crois sincèrement, fortement. Je crois que ces forces donnent à celui qui en est doué une puissance de vision et d'opération tout-à-fait supérieure à ce que l'humanité peut faire, et que, par conséquent, il n'est pas étonnant qu'à des époques antérieures, ce fait ait pu être découvert par le Christ et par des hommes qui se sont trouvés dans une situation analogue.»

Quel est le genre de guérison que Jésus opérait le plus souvent?

« L'exorcisme ou l'expulsion des démons. »

« Une facilité étrange à croire aux démons régnait dans tous les esprits. » On expliquait par la possession démoniaque l'épilepsie, l'hystérie, les maladies nerveuses. « On supposait qu'il y avait des procédés plus ou moins efficaces pour chasser les démons; *l'état d'exorciste était une profession régulière comme celle de médecin.* » (*Vie de Jésus.*)

Depuis le « fils de Dieu, » plusieurs hommes n'ont-ils pas possédé comme *exorcistes* une réputation considérable? Aux magnétistes, je citerai Gassner, et je n'aurai pas besoin de leur faire remarquer qu'il employait des procédés analogues à ceux que Mesmer a plus tard popularisés.

Comme Gassner, Jésus ne peut-il avoir admirablement usé d'une puissance dont il n'avait pas conscience?

A son époque, « guérir était considéré comme une chose morale; Jésus, qui sentait sa force morale, devait se croire spécialement doué pour guérir. » (p. 24). Du reste, il était convaincu que *l'imposition des mains* faisait du bien aux malades. (Luc, IV, 4°).

Marc (III, 6-7; IX, 29-30), Mathieu (XII, 14-16; XIV, 13), Jean (VII, 1 et suiv.), nous apprennent que « dans ses miracles, on sent un effort pénible, *une fatigue comme si quelque chose sortait de lui;* » et que « dans les exorcismes, le diable le chicane et ne sort pas du premier coup. » (*Loc. cit.* p. 251).

Eh bien, ces guérisons par un emploi pénible de « la force morale » et de « l'imposition des mains, » ne s'expliquent-elles pas aisément par le magnétisme?



M. Renan, s'il eût été magnétiste, n'aurait donc pas été obligé d'en appeler à la thérapeutique par trop idéaliste d'un *sourire* ou d'une *espérance*, pour comprendre les nombreuses guérisons accomplies par Jésus.

Une lacune considérable ne serait pas contenue dans son livre.

Disons, en terminant cette courte ébauche, que notre sujet n'est pas d'admettre ou de rejeter la divinité de Jésus. Ce n'est pas à cette place que nous pouvons formuler des opinions de ce genre, et d'ailleurs nous ne tenons pas à passer pour un *mécréant* ou un *fanatique*, deux épithètes qui, suivant notre ami Timothée Coutet, sont peu gracieuses pour un ami déclaré de la tolérance. Jean Bloc.

P. S — Je signale à l'attention des magnétistes un article de l'*Union magnétique* sur le *transport des influences médicamenteuses par l'électricité humaine*. Les idées émises par le docteur Viancin sont très-hardies; en même temps, sont-elles vraies? Voilà ce qu'il importe de rechercher.

FRAGMENTS DES MÉMOIRES (INÉDITS) D'UN MAGNÉTISEUR.

. . . En 1851, j'étais à Marseille, où je donnais des séances auxquelles se pressait un nombreux public, et où je magnétisais des malades dont les guérisons faisaient grand bruit. Je reçus à cette époque une lettre de Fribourg, par laquelle M. ***, habitant de cette dernière ville, me demandait des conseils pour magnétiser une jeune parente atteinte depuis dix ans d'une hémiplégie complète qui l'empêchait absolument de se servir de ses jambes; cette jeune fille avait en outre des crises nerveuses qui se présentaient à heure fixe et duraient plusieurs heures. Je m'empressai de donner les indications demandées, mais un mois après je reçus une lettre de la mère de la malade, laquelle me priait instamment de venir jusqu'à Genève, où sa fille pourrait se rendre, et où sans nul doute, ajoutait-elle, je trouverais beaucoup de malades.

J'hésitai un instant, mais le désir de voir les montagnes de la Suisse que je ne connaissais pas; le besoin de locomotion et de changement, et de plus un certain sentiment intime que je n'aurais su définir, m'inspirait la conviction que je guérirais



cette jeune fille si gravement malade, et vis-à-vis de laquelle la médecine s'était trouvée jusqu'à ce jour absolument impuissante : ces diverses considérations me déterminèrent à me rendre à l'appel que je recevais.

Je partis pour Genève, où j'arrivai le 16 juillet 1851, croyant y passer quelques mois seulement, et où j'habite depuis lors, c'est-à-dire, depuis plus de douze ans, sans avoir pu m'en éloigner un seul jour pendant ce long espace de temps. — Je descendis à l'hôtel de la Couronne, et dès le lendemain je louai la salle du Casino, car je voulais utiliser mon séjour à Genève en y faisant de la propagande, et j'allai à l'hôtel-de-ville m'informer des démarches nécessaires pour obtenir l'autorisation de donner des séances de magnétisme; il me fut répondu d'une manière fort aimable par M. Ritzchel, directeur de la police, que celle que je faisais dans ce moment était la seule nécessaire.

Je fis faire alors des affiches, et des annonces dans les journaux pour une séance expérimentale dans laquelle j'essaierais de faire entendre des sourds-muets de la ville.

Tout allait bien jusque-là, mais les contrariétés et les difficultés commencèrent bientôt.

D'abord, une de mes somnambules de Marseille qui devait me rejoindre, m'écrivit qu'elle ne viendrait pas. Il me fallut donc chercher une jeune fille dans Genève, qui voulût bien être magnétisée, ce ne fut pas chose facile; cependant j'en trouvai une qui se nommait Emilie, et que je parvins à endormir dès la première magnétisation. Le second jour j'obtenais déjà sur elle tous les phénomènes physiques du magnétisme. Mais à peine étais-je rassuré de ce côté, que je fus tourmenté d'un autre. On me fit prier de monter à l'hôtel-de-ville, où le directeur de la police me déclara qu'il était obligé de me retirer la permission qu'il m'avait d'abord accordée.

Aux questions que je lui adressai pour savoir si cette défense m'était personnelle au point de vue magnétique, politique ou à tout autre, il répondit négativement, et sur mes instances, il m'apprit enfin que M. le docteur Mayor père, président de la Société de médecine ou du Conseil de santé (je ne sais), s'opposait à ce qu'on laissât donner à Genève des séances de magnétisme.

Je ne compris pas d'abord comment la police se faisait la très-humble servante du président d'une Société plus ou moins savante, mais M. Ritzchel m'engageant à m'entendre avec le



docteur Mayor, je me rendis chez celui-ci; il était à la campagne. Je ne trouvai que son fils, M. le docteur I. Mayor, qui me dit qu'il ne faisait pas partie de cette Société, et que je devais m'adresser à M. le docteur Lombard, vice-président.

Je me rendis chez ce dernier, qui me reçut en ricanant au mot magnétisme, et qui m'engagea à adresser une demande en forme à la Société de médecine, qui s'assemblerait le mercredi suivant (nous étions au jeudi); ajoutant que la Société statuerait sur ma demande, et que dans la semaine suivante elle me ferait connaître sa décision. Je le remerciai poliment, mais en lui manifestant mon étonnement de voir la Société de médecine s'immiscer dans des affaires qui ne concernaient que la police; je lui déclarai en outre que je donnerais ma séance le samedi, comme je l'avais décidé, et que de plus je magnétiserais les malades de la ville de Genève sans faire aucune démarche auprès de la Société de médecine, attendu que mes séances ne la concernaient en rien, le magnétisme n'ayant aucun rapport avec la médecine.

Je retournais à l'hôtel-de-ville fort ennuyé de ces tracasseries, et décidé à passer outre, lorsque je rencontrai le docteur Despine, qui m'avait fort bien accueilli dans une visite que je lui avais faite quelques jours auparavant. Dès qu'il fut informé de ce dont il était question, il me proposa obligeamment d'écrire une lettre officieuse dans laquelle, comme membre de la Société de médecine, il déclarerait que ladite Société n'avait point à s'occuper de mes séances, et qu'elle outrepassait ses droits en entendant le faire. J'acceptai cette offre avec plaisir, et muni de cette obligeante déclaration, je retournai à l'hôtel-de-ville, où je trouvai près de M. Ritzchel, M. Fazy, alors président du département de justice et police. Dès qu'il sut ce dont il était question, il trancha la difficulté en m'autorisant avec la plus grande obligeance à donner une séance, quitte à s'opposer ensuite à ce que j'en donnasse d'autres, si la première n'était pas à sa convenance.

Le soir même de ce jour qui m'avait apporté tant de tribulations, j'avais chez moi, à l'hôtel de la Couronne, une réunion de plusieurs médecins, journalistes, etc., devant lesquels je devais essayer de faire entendre des sourds-muets, lesquels, sur la demande du docteur Despine, médecin de l'établissement, m'avaient été amenés par madame Chomel, la directrice. — Voici le compte que rendit de cette séance le *Journal de Genève* du 24 juillet 1851.



« M. Lafontaine, magnétiseur, dont nous avons annoncé l'arrivée à Genève, a fait hier soir, dans une réunion particulière, une expérience fort curieuse. Parmi plusieurs sourds-muets enfants, qui lui ont été présentés, il a choisi une jeune fille de quinze ans environ, qui n'entend absolument aucun son, et qui n'en reproduit aucun. Après l'avoir soumise pendant une demi-heure environ à l'influence du fluide magnétique (sans l'endormir), M. Lafontaine est parvenu à lui faire entendre et répéter plusieurs sons, dans lesquels entre la voyelle *O,* et à les lui faire reconnaître sur une feuille de papier où ils étaient tracés. Nous sommes assurés que c'était la première fois que M. Lafontaine voyait cette jeune fille. Quant au fait en lui-même, nous le donnons tel que nous l'avons vu et plusieurs médecins avec nous. »

Je donnai le samedi suivant ma séance publique, qui réussit à merveille, et quand le lendemain je montai à l'hôtel-de-ville, je reçus des compliments et l'autorisation de faire tout ce que je voudrais.

Le *Journal de Genève* contenait ces quelques mots dans son numéro du 30 juillet 1851, et l'on sait qu'il ne prodigue pas la louange.

« Avant-hier soir, M. Lafontaine a donné au Casino une première séance de magnétisme. Nous devons dire tout d'abord que les expériences de M. Lafontaine n'ont pas jusqu'à présent l'ombre d'un rapport avec celles de M. Lassaigne, et qu'il ne s'agit que des phénomènes infiniment curieux de la catalepsie. Dans cette séance, nous avons vu les jambes de la cataleptique conserver pendant tout le temps que les spectateurs l'ont désiré, une position rigide et horizontale; la sensibilité des membres était si complètement détruite, qu'on a pu lui enfoncer dans les chairs et même sous les ongles de longues aiguilles, sans que la somnambule témoignât le moindre sentiment de douleur, et sa force d'attraction était telle, que deux hommes vigoureux, dont un de nos docteurs-médecins, ont été absolument incapables de la retenir, lorsqu'elle était attirée par le magnétiseur. Ce sont ces phénomènes et bien d'autres avec ceux-ci, qui doivent être ***vus et touchés,*** nous en convenons, pour être ***crus,*** et ils méritent à notre sens, une attention infiniment plus sérieuse que les tours de jonglerie que nous avons vus au théâtre. Nous apprenons que M. Lafontaine se propose de répéter ces expériences d'une manière plus complète et plus décisive encore, vendredi prochain, et nous



croyons qu'elles sont dignes d'attirer un nombreux concours de spectateurs. »

Cette séance et celles qui suivirent m'attirèrent plusieurs malades que je magnétisai avec succès, guérissant les uns, améliorant l'état des autres. La jeune malade, Mlle de Landerset, pour laquelle je m'étais décidé à venir à Genève, y arriva; je la magnétisai et je parvins à la guérir entièrement de sa paralysie, de ses crises nerveuses et de bien d'autres maux dont elle était affectée, ainsi que j'en ai donné la relation dans le journal *le Magnétiseur*, dans les numéros des 15 septembre, 15 octobre et 15 novembre 1861.

C'est aussi à Genève que je guéris en 1853, Sivori, le grand violoniste, lorsqu'il se cassa le poignet gauche en tombant de voiture, et quand la nature de l'accident faisait craindre que les arts eussent perdu un de leurs plus dignes interprètes.

Grâce à l'habileté de l'un des premiers chirurgiens de Genève, M. le docteur Théodore Maunoir, la fracture fut réduite avec une adresse extrême. Pendant un mois on prit les précautions les plus minutieuses, et lorsqu'on enleva l'appareil, on reconnut que le bras était parfaitement remis. Malheureusement il était tellement raide et douloureux, que le jeu du poignet avait entièrement cessé pour faire place à une immobilité complète; les doigts remuaient un peu, mais la main ne pouvait se fermer; de l'avis des chirurgiens, Sivori ne pourrait jamais reprendre sa place artistique.

Ce fut alors qu'on m'appela. Après avoir magnétisé pendant un mois, je fus assez heureux pour avoir rendu à ce poignet et à ces doigts si précieux pour l'art, toute leur agilité, toute leur souplesse, toute leur vigueur primitive. Sivori le prouva dans une soirée musicale qu'il donna le 3 août.

Le *Journal de Genève* du 9 août 1853, terminait ainsi un article sur cette soirée :

«Lorsque Sivori parut, tenant son violon, tous les cœurs battaient vivement, et sur chaque visage on lisait une émotion facile à comprendre. A peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées, que toute crainte disparut pour faire place à la joie la plus vive, à l'étonnement le plus profond. Jamais peut-être cet archet magique n'avait versé tant d'harmonie et rendu les cris de cœur avec une vérité tour-à-tour si touchante et si vigoureuse. Les tours de force dont il éblouissait autrefois ses auditeurs, nous les avons entendus de nouveau. Réjouissons-nous



donc, car grâce à un miracle, Sivori restera le premier violoniste que nous ayons entendu; mais non, il n'y a point de miracle, c'est le magnétisme qui a produit cet heureux résultat.

« M. Lafontaine, avec cette puissance magnétique qu'on ne saurait lui nier, est parvenu, en un mois, à rendre à ces nerfs frappés d'immobilité la souplesse et la force qu'ils avaient perdues. »

Je continuai dès lors à magnétiser des malades sans que les médecins me cherchassent de nouveau querelle ; les petites difficultés que j'avais rencontrées à mon arrivée, m'avaient été suscitées par eux à l'occasion des sourds-muets, principalement parce qu'ils craignaient que je ne cherchasse à empiéter sur leurs droits ; mais comme je me suis toujours renfermé dans ma profession de magnétiseur, sans jamais me permettre d'ordonner le plus petit médicament, puisque je n'ai pas l'honneur d'être médecin (ce dont je suis très-glorieux), jamais les médecins de Genève, pas plus que d'autres, n'ont pu trouver l'occasion de m'attaquer ouvertement. Plusieurs d'entr'eux m'ont même donné des malades, ce dont je les remercie ; quelques autres m'ont fait une petite guerre sourde, à laquelle j'ai répondu par une déclaration de guerre ouverte. Mais les hostilités en sont restées là, comme dans l'affaire du Holstein entre la Confédération germanique et le Danemark...

. . . .
. . . .

Aujourd'hui où tout le monde s'occupe du voyage aérien de M. Nadar, qui a éprouvé tant de péripéties épouvantables, peut-être lira-t-on avec plaisir le récit du voyage infiniment plus modeste que j'accomplis de la même manière à Genève, en 1852, en compagnie de M. et de Mme Poitevin. Cette excursion fut aussi calme que l'expédition de M. Nadar fut agitée, et ne procura aux heureux passagers que des sensations agréables, sans la plus légère contrariété. Je me bornerai à répéter ici la narration que j'en écrivis alors dans le *Journal de Genève* du 2 mai 1852, sous l'empire des impressions délicieuses que j'avais éprouvées et qui sont encore loin d'être éteintes chez moi.

« Ce fut le dimanche 25 avril 1852 que je fus assez heureux pour faire partie d'une ascension en ballon. En voici l'histori-

que ; ce ne sera point une description pompeuse, mais le récit exact et simple de cette ascension, qui pour moi a été la première, mais qui, je l'espère, ne sera pas la dernière. J'ai été trop heureux, heureux, c'est le mot, d'avoir pu contempler le magique panorama qui se déroulait à ma vue, et je suis encore aujourd'hui sous le charme des sensations inouïes de douce quiétude et de bonheur dont mon âme a été remplie pendant ces trop courts instants.

« Pour beaucoup de personnes, et c'est le plus grand nombre, une ascension est un danger plus ou moins grand, et pour l'affronter, il faut un certain courage.

« Pour d'autres, le but est plus sérieux ; il est utile et scientifique, et il fait rêver à l'immense révolution qui s'opérera dans les sociétés, aussitôt qu'on aura trouvé le moyen de diriger les ballons dans les airs.

« Pourra-t-on obtenir un résultat pareil? oui ; car l'impossible d'hier est possible aujourd'hui ; il n'est pas donné à l'homme de mettre des bornes au possible.

« L'impossible, est-il dit quelque part, est un arrêt de notre ignorance cassé par l'avenir.

« Je n'avais point un but scientifique en accomplissant une ascension ; je l'avoue en toute humilité, j'étais poussé, comme notre mère Eve, par la curiosité ; j'avais un violent désir de savoir ce qu'on pouvait éprouver à quelques mille pieds de notre pauvre planète. Lorsqu'à Marseille j'avais vu les frères Godard exécuter une ascension en compagnie de plusieurs autres personnes, j'avais beaucoup regretté de n'en pas faire partie, et lorsque j'appris le triste dénouement de ce voyage, mes regrets n'en diminuèrent point. On sait, en effet, que ces messieurs allèrent se jeter sur des rochers, où ils se blessèrent en sautant hors de la nacelle pour ne point aller tomber en mer. Le ballon s'en alla seul ensuite s'abattre dans une plaine où il fut brûlé par des paysans malveillants ou ignorants.

« Les apprêts considérables qui étaient nécessaires pour mettre la masse énorme du *Zodiaque* en état de s'élever dans les airs, m'avaient frappé lors de la première ascension de M. Poitevin, le 18 avril, et c'était avec un vif intérêt que j'en avais suivi les plus petits détails. J'avais observé avec quels soins M. Poitevin suivait de l'œil tout ce travail, en y mettant lui-même la main ; et j'avais reconnu en lui l'homme prudent et expérimenté qui laissait le moins possible de prise au hasard.

« Tout en comprenant le danger qui pouvait exister dans



une excursion de cette nature, et sans être bien certain de ne pas manquer de courage, j'allai trouver M. Poitevin, aussitôt que j'entendis parler d'une seconde ascension.

« Nous fûmes bientôt d'accord, et je me retirai tout joyeux, quoique un peu tourmenté. M. Poitevin ne s'engageait que conditionnellement à m'enlever ; il objectait que le gaz pouvait être trop lourd, que l'atmosphère pouvait s'opposer à ce qu'on mit une charge trop pesante pour le ballon ; enfin il ne voulait rien décider avant l'heure même du départ, et cependant, il désirait mettre mon nom dans les journaux et sur les affiches.

« Après une telle publicité, s'il ne m'enlevait pas avec lui, j'étais couvert de ridicule. Le public n'aurait point voulu admettre que le refus venait de lui ; il aurait préféré penser que je reculais au moment du départ.

« Ce fut dans cette disposition d'inquiétude et d'espérance que je me rendis le dimanche 25 avril, vers trois heures, dans l'enceinte préparée à la *Coulouvrenière,* et que je trouvai encombrée par une foule compacte. Le temps était calme : le soleil resplendissait ; le gaz était plus léger que le dimanche précédent ; l'employé avait eu l'obligeance de passer la nuit pour donner à M. Poitevin les dernières couches de gaz plutôt que les premières.

« Tout allait donc au mieux : le ballon était gonflé, j'allais être enlevé ; mon inquiétude était dissipée, lorsque tout-à-coup j'aperçus M. Poitevin pesant son aérostat, et il me sembla qu'il ne pouvait s'enlever !...

« Oh ! je l'avoue en toute franchise, dans ce moment *j'eus peur,* sérieusement *peur*..., de ne pas partir.

« Aussi, lorsque quelques minutes plus tard, M. Poitevin me chercha des yeux pour m'appeler, ce fut en courant que je m'élançai et que je sautai dans la nacelle ; une fois là, bien sûr de partir, ma joie fut complète et mon calme reparut.

« Mme Poitevin se présenta bientôt sur son poney, qui devait faire partie de l'expédition, suspendu sous la nacelle et monté par l'intrépide écuyère. M. Poitevin monta dans la nacelle avec moi, et je m'y casai le moins mal possible ; car, soit dit en passant, on n'a pas toutes ses aises dans cette petite corbeille percée au milieu, ce qui fait qu'on ne sait où placer les pieds pour ne pas descendre plus vite que l'on n'est monté.

« On lâcha un peu de corde pour nous élever de quelques pieds, afin de pouvoir attacher le cheval de Mme Poitevin sous la nacelle.



« Cela fait, M. Poitevin donna ses derniers ordres de la voix ferme d'un commandant sur son banc de quart, qui sent que le succès de la manœuvre dépend de l'exactitude avec laquelle on les exécutera. Aux mots : —*lâchez, lâchez tous ensemble!* — nous nous trouvâmes enlevés d'un seul coup à une centaine de pieds.

« Nulle secousse ne s'était fait sentir; aussi n'éprouvai-je point de frayeur, pas même un serrement dans la poitrine, ni dans l'estomac; mais une sensation douce, inconnue s'empara de moi, tandis que je saluais le public, en le regardant se faire petit à mes yeux.

« La foule immense qui stationnait sur les hauteurs des Tranchées s'amoindrit graduellement à notre vue, l'espace se resserra, la ville et la campagne diminuèrent de proportions appréciables, à mesure que pour nous l'horizon s'agrandissait; quelques secondes encore et nous nous trouvâmes à une grande hauteur.

« Je demandai à Mme Poitevin comment elle se trouvait sur son cheval. — « *Très-bien,* » me dit-elle; « *mais c'est à vous qu'il faut faire cette question.* » — « *Oh! pour moi, la position est un peu nouvelle,* » répondis-je, « *mais je suis vraiment heureux de ce que je vois et de ce que j'éprouve.* »

« Nous montions toujours et nous pouvions être à 8 ou 900 mètres de hauteur, quand la voix de Mme Poitevin se fit entendre : «*Mon ami, je désirerais monter.*» — «*Bien, bien,* répondit tranquillement M. Poitevin, tout en continuant de mettre en ordre divers cordages. Mais Mme Poitevin répéta sa demande en ajoutant : — «*Je me fatigue.*» Alors son mari lui dit : — «*Vous le pouvez maintenant,* » et il laissa glisser jusqu'à elle une petite échelle de corde.

« Notre courageuse écuyère se lève debout sur son cheval, prend le devant de son amazone et le met entre ses dents, puis sans quitter sa cravache, elle monte tranquillement à l'échelle de corde; sa tête apparait au trou de notre demeure aérienne, je lui propose de l'aider en passant une main sous son bras, elle me répond : « *c'est inutile;* » cependant son pied ne trouve pas l'échelon et cherche dans le vide l'échelle que le vent agite.... Enfin elle est près de nous, assise, — si l'on veut, — sur le bord du trou et les jambes pendantes.

« Lorsque le dimanche précédent j'avais aperçu d'en bas M. Poitevin se dresser sur le cheval et monter à l'échelle,

mon cœur s'était serré, et je n'avais pu respirer que lorsque je l'avais vu disparaître dans la nacelle.

« Eh bien, ici, point d'émotion, point d'inquiétude, tout cela s'était dit sur un ton tranquille, et s'était fait avec un calme, un sang-froid impossible à rendre, et que l'on ne peut comprendre que dans une telle position, au milieu de ce silence entier de la nature même, et qui ne se trouve que là; dans cette immensité dont l'horizon recule à chaque seconde, dans cette atmosphère dont la pureté dégage le corps et l'âme de tout ce qui appartient à la terre; au milieu de ce vide, il n'est pas de sentiments terrestres, point de petites passions, tout est grandiose; l'âme s'élève à la hauteur du grand être ordonnateur de toutes ces lois immuables comme lui. J'ai la conviction qu'il serait impossible à l'homme le plus irritable de se mettre en colère en de telles conditions, et je crois aussi que toutes les crises nerveuses seraient calmées instantanément, si pendant leur durée, on pouvait enlever les malades à quelques centaines de mètres au-dessus du sol.

« Depuis que Mme Poitevin n'était plus sur le cheval, celui-ci s'agitait parfois, et par ses mouvements brusques donnait au ballon et à la nacelle, des secousses qui pouvaient faire chavirer cette dernière. Mais il suffisait à Mme Poitevin de dire : —«*Allons, Cocotte, allons,*» — pour que cet animal tournât la tête vers elle, puis il restait calme, tranquille et sans mouvements, pour recommencer un peu plus tard.

« Il faudrait la plume de Théophile Gautier ou de Lamartine, pour trouver des mots qui pussent exprimer et rendre toutes les sensations dont mon âme se sentit envahie, en apercevant le lac tout entier, et ses bords parsemés de villes que je distinguais très-bien; en voyant les montagnes bleues et le Jura que la brume nous cachait à demi, le Mont-Blanc avec ses teintes dorées, violettes, et qui changent d'aspect à chaque instant, nous dominait encore, lorsque les autres montagnes semblaient descendre à notre niveau. Le Salève, vers lequel nous nous dirigions et qui ressemblait à une pauvre colline; ces champs, ces villes, ces rivières qui dessinaient au-dessous de nous leurs sinuosités, ces points noirs qui semblaient des fourmis et qui étaient des hommes.

« L'esprit s'arrête, et l'âme reste ravie en extase devant un semblable panorama qui donne une idée de l'infini et que l'on ne peut comprendre sur terre, où tout est borné. Aussi l'âme jouit-



elle à ces hauteurs de ses facultés propres, et se réfugie-t-elle dans le sein de la Divinité, en contemplant et en admirant. Dire le bonheur inconnu dont j'étais pénétré, et qui coulait dans tout mon être, serait chose impossible. J'étais envahi, *magnétisé*, — qu'on me permette le mot, — par la grandeur du spectacle qui se déroulait à mes yeux, par ce silence si éloquent dans sa gravité.

« Arrivés à quinze ou seize cents mètres, de l'avis de notre habile aéronaute, nous n'avancions plus, nous tournions sur nous-mêmes; je n'en éprouvais cependant aucun malaise. Comme nous restions en place, et que nous ressentions une chaleur étouffante, le soleil dardant ses rayons sur nous avec une force extrême, M. Poitevin nous proposa de descendre. Il tira la corde de la soupape pour laisser échapper un peu de gaz, et nous descendîmes avec rapidité; un air frais frappa notre visage et nous rafraîchit. Nous fûmes légèrement poussés vers la ville de St-Julien, et M. Poitevin se disposa à choisir un endroit propice pour attérir.

« Nous continuâmes à descendre, et bientôt les cris des gens qui couraient sur les routes frappèrent nos oreilles : ces premiers bruits de la terre me furent extrêmement désagréables, et je ressentis un vif regret de ne pouvoir remonter.

« Nous approchions du sol; nous n'en n'étions plus qu'à quelques centaines de pieds. Jusqu'alors tout avait été calme et tranquille dans notre nacelle et autour de nous, nos paroles avaient été douces, nos voix harmonieuses, nos regards avaient exprimé la sérénité de nos âmes. Tout-à-coup cet homme sur lequel repose la responsabilité de trois existences, s'anime et change de visage; l'énergie et le courage se peignent sur ses traits et dans ses yeux; sa parole devient brève et saccadée; c'est cette voix de commandement qui s'est fait entendre au départ; — nous sommes près de la terre : voici l'heure du danger, il faut agir.

« Nous laissons filer l'ancre, et bientôt elle atteint un champ qu'elle laboure; un jeune homme de quinze à seize ans saisit la corde : il est entraîné. S'il lâche la corde, il aura les reins brisés par l'ancre qui est derrière lui; si le ballon s'élève, le malheureux est perdu, il retombera sur la terre et sera mutilé. A la voix de M. Poitevin, quelques hommes se précipitent en courant sur cette corde, ils en entourent un arbre, quelques-autres se saisissent des cordes de l'aérostat, qu'ils attirent au-dessus d'un champ



de luzerne, choisi du haut des airs par M. Poitevin pour le lieu de l'attérissement.

« Tout en dirigeant et en donnant ses ordres, notre aéronaute faisait échapper le gaz par la soupape, de manière à nous laisser arriver doucement sur la terre. C'est le cheval qui, le premier, touche le sol; il reste aussi calme que lorsqu'il planait dans les airs, où il suffisait de quelques paroles de Mme Poitevin pour qu'il restât parfaitement immobile.

« *Quittez vos pipes, jetez vos cigares!* » sont les cris de M. Poitevin, que nous répétons, afin d'éviter que le feu ne prenne au gaz, et n'enflamme le ballon, qui a coûté 20,000 francs.

« Bientôt nous touchons la terre sans secousse, et le ballon se couche mollement en laissant échapper le gaz qui infecte l'air; nous nous multiplions pour surveiller la foule qui nous entoure et qui voudrait toucher le ballon. Enfin, après une heure de travail, le *Zodiaque* se trouve vidé, plié, chargé sur un chariot avec sa nacelle, et nous prenons le chemin de Genève dans des voitures qui nous sont obligeamment offertes par des personnes accourues à la descente, qui certes n'est pas l'épisode le moins intéressant, ni le moins curieux d'une ascension.

« Je ne puis terminer cette relation sans rendre hommage à la science pratique de M. Poitevin. En le voyant descendre à terre à l'endroit précis qu'il a désigné, lorsqu'il était encore à plusieurs centaines de mètres de hauteur, on ne saurait mettre en doute que la direction des aérostats dans les airs ne soit bientôt découverte et mise en pratique. »

Ch. Lafontaine.

Errata. — Notre imprimeur a commis un non-sens que nous tenons à réparer.

Dans le numéro d'octobre, à la ligne 11 de la page 119, il a été imprimé en parlant des somnambules lucides : *elles voient à travers les corps humides;* lisez : *à travers les corps humains.*

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —





N° 9. 15 Décembre 1863. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



LE MAGNÉTISME ET LA MÉDECINE.

Le magnétisme est-il, — oui ou non, — un agent puisé dans la nature même, offre-t-il des phénomènes qui lui sont propres et qui, infiniment supérieurs aux effets de tout autre agent connu dans la médecine officielle, prouvent que rien ne peut lui être comparé, et que la nature se déploie en lui dans toute sa magnificence?

Les phénomènes du magnétisme sont si étonnants pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, ou qui n'en ont pas été témoins, qu'on les prend souvent pour l'effet de l'enthousiasme ou de l'illusion des esprits assez faibles ou assez crédules, pour attribuer à une cause physique des phénomènes qu'elle ne produit pas. Ces phénomènes apparaissent, au contraire, aux yeux du spectateur calme et tranquille, comme ayant une cause natu-

relle dont les effets immédiats doivent laisser infiniment loin ceux de tout autre agent.

Ainsi les premiers de ces phénomènes sont la puissance avec laquelle il ranime dans un corps épuisé les forces, puis, la chaleur et la nutrition qui en sont la conséquence, et l'énergie que donne le magnétisme au corps le plus affaibli pour supporter les effets des remèdes de la médecine officielle.

Un autre phénomène non moins étonnant et qui se lie étroitement avec ceux-là, c'est le courage et l'espoir qu'inspire le traitement magnétique. Plus on le suit, plus on s'y attache; aucun médecin ne saurait inspirer au malade la même confiance, ni éveiller en lui cette ardeur qui triomphe du temps et des obstacles.

Le magnétisme présente encore d'autres phénomènes directement opposés aux exigences accoutumées de la médecine ordinaire, — et cela doit être, dès que les traitements ne sont pas semblables, ou qu'ils reposent sur des bases et des principes différents.

Ainsi, dans la médecine officielle, qui est dénuée de secours assez prompts pour rétablir l'organisation générale du corps, et surtout le jeu de l'estomac, en le débarrassant de ses engorgements, on est réduit à suivre un régime sévère, à s'abstenir d'aliments substantiels, à observer une diète exacte qui, loin de réparer les forces et de disposer le corps à une réaction, l'affaiblit de plus en plus. — C'est là ce que la médecine appelle vaincre l'ennemi, en l'*affamant*.

Le contraire a lieu exactement dans le magnétisme; comme celui-ci débarrasse promptement l'intérieur du corps de tout ce qui l'incommode, l'estomac ne tarde pas à se trouver assez libre pour accomplir ses fonctions habituelles, sans aucune gêne et sans conséquence fâcheuse; aussi, dès le premier jour du traitement magnétique, le malade crie famine et demande à manger.

Si les médecins permettaient aux malades de prendre des aliments, lorsqu'ils ordonnent une quantité de remèdes plus ou moins inoffensifs, ils tueraient immédiatement les malades. Aussi le public qui commence à voir clair dans ces vérités, arrive à préférer un traitement qui donne des forces à celui qui affaiblit et épuise le corps, non-seulement par la diète, mais encore par des médicaments qui désorganisent et détruisent l'économie vitale.

Chez beaucoup de malades, la souffrance physique n'est que la conséquence d'une souffrance morale, d'une peine, d'un



chagrin, d'un sentiment contrarié qui frappe le système nerveux, siége des sensations et foyer des émotions qui se communiquent de là à tout l'organisme, en y semant le trouble et l'agitation.

La médecine n'a pu élever encore son pouvoir jusqu'à réagir par ses drogues pharmaceutiques sur l'être moral, puisqu'elle n'a pas encore trouvé le moyen d'agir sur les nerfs.

Il n'en est pas de même du magnétisme : celui-là n'étant autre que l'usage ou l'application du fluide dont s'abreuvent nos nerfs, et à l'activité duquel ils obéissent, cet agent, communiqué directement à tout le système nerveux, doit rétablir l'harmonie primitive dans tout l'organisme, en stimulant les organes chez lesquels il y avait une perturbation momentanée produite par une secousse morale, et en les obligeant à fonctionner.

Le magnétisme peut donc, par son action directe et positive sur le système nerveux, et grâce au calme et à l'équilibre qu'il tend à rétablir dans la circulation et les fonctions organiques, réagir favorablement sur la cause morale des malaises physiques, si tant est qu'il ne parvienne à la vaincre entièrement.

Le moral étant lié intimement au physique, et le premier comme le second réagissant sur l'autre, il est donc de la plus haute importance, si l'on veut guérir, d'employer un agent dont l'action se fasse sentir en même temps sur les deux parties dont le corps de l'homme est composé.

Le magnétisme *seul* possède cette propriété, et la puissance qu'il exerce par sa double action est telle, qu'il guérit souvent et presque toujours les malades réputés incurables et abandonnés par la médecine officielle. Les exemples sont là pour démontrer l'évidence et la réalité de ce que nous avançons. Nous en avons déjà cité beaucoup; aujourd'hui nous en rapporterons encore quelques-uns, car il faut, sans se lasser, accumuler des preuves palpables, jusqu'au moment où les vérités magnétiques seront proclamées et reconnues par tous.

HYSTÉRIE.

L'hystérie est une maladie nerveuse des plus épouvantables, et dans certains pays elle devient en quelque sorte constitutionnelle, par mille raisons dépendantes du climat, des habitudes et de l'éducation des enfants. Les accès, quoique n'of-



frant pas les mêmes symptômes que l'épilepsie, sont effrayants par leur durée et par leur violence. L'hystérie est un vrai Protée, elle change de forme à chaque instant, et lorsqu'après avoir fait disparaître un genre d'accès, l'on espère la guérison, les crises se sont transformées, et l'on se trouve en présence d'accidents nouveaux qu'il faut combattre encore.

Le magnétisme est peut-être le seul remède à cette maladie toute nerveuse d'abord, et où le moral et l'imagination jouent un rôle d'auxiliaires en augmentant les souffrances et multipliant les accès.

Mlle Sh... avait depuis plusieurs années des accès d'hystérie qui duraient six heures et qui se renouvelaient tous les trois ou quatre jours. Elle éprouvait une angoisse indéfinissable à l'épigastre; c'était un poids comparable à ce qu'on ressent lorsqu'on est tourmenté d'un violent chagrin, une gêne au creux de l'estomac, qui le rendait douloureux à la moindre pression; des étouffements momentanés, une respiration pénible et suspirieuse; souvent aussi des bâillements réitérés qu'elle ne pouvait réprimer, ou un hoquet fatigant; des pleurs ou des rires convulsifs et quelquefois simultanés; enfin des convulsions accompagnées d'une sensation intérieure tout-à-fait semblable à celle que causerait une boule roulant dans le corps, et qui, partant tantôt de l'abdomen, tantôt de l'épigastre, remontait vers la gorge et produisait un véritable étranglement semblable à une violente suffocation. Les convulsions continuaient avec force, et pendant leur durée, Mlle Sh... se tordait, se roulait par terre et jetait des cris tantôt rauques, tantôt aigus.

Elle souffrait en outre d'une douleur au côté droit qui l'empêchait presque de marcher; elle éprouvait aussi des douleurs dans les reins et des palpitations fréquentes. Elle avait de plus une névralgie dans la tête, dont les douleurs aigües provoquaient les crises hystériques, de même que parfois les accès produisaient à leur tour les douleurs névralgiques.

Tous les traitements qu'elle avait suivis, loin de la soulager, avaient, au contraire, irrité la maladie. En tirant du sang, on avait appauvri, affaibli l'organisme, et développé de plus en plus l'irritabilité du système nerveux.

Lasse de n'avoir pu trouver aucun soulagement, aucune amélioration dans la médecine ordinaire, elle finit par où elle aurait dû commencer, et s'adressa au magnétisme.

Je la magnétisai : je provoquai de la torpeur, de la somnolence, qui amena du calme dans le système nerveux; pen-



dant la troisième magnétisation, une crise se présenta ; quand elle fut développée, je la fis cesser presqu'instantanément en magnétisant fortement l'estomac par l'imposition des mains et par une insufflation chaude.

Cette crise fut la dernière. Non-seulement il ne s'en représenta plus pendant le traitement, mais après avoir été magnétisée pendant six semaines, tous les accidents avaient cessé, et Mlle Sh... fut entièrement guérie et l'est encore maintenant.

Là encore, le magnétisme avait été plus puissant que la médecine ; il avait guéri en quarante jours une maladie épouvantable, que tous les moyens médicaux n'avaient pu même soulager pendant des années. Les passes, l'imposition des mains et de l'eau magnétisée avaient suffi.

Ch. LAFONTAINE.

CORRESPONDANCE DE LA *REVUE SPIRITUALISTE* DE PARIS.

Angers, 19 septembre 1863.

« Cher Monsieur Piérart,

« Notre médium guérisseur, M. Charles de Tr.., dont je vous ai plusieurs fois entretenu, a encore obtenu des guérisons remarquables ; mais ses facultés s'affaiblissent. Son Esprit docteur lui a déjà fait quelques mauvais tours mêlés à des manifestations curieuses. Cet Esprit, qui a procuré à M. de Tr... le bonheur de guérir miraculeusement des centaines d'affligés, lui fait souvent payer cette faveur par des convulsions effrayantes, qui semblent devoir le lancer au bout de sa chambre ou au plancher. Dans ces cas, de courte durée, sa figure crispée n'est pas reconnaissable, mais il n'en éprouve aucune douleur. C'est un menu plaisir que se procure son docteur, pour se payer, probablement, de ses consultations. Dira-t-on que ce médium est soumis à une possession? Moi, je me contenterai de penser qu'il a affaire à un farceur, un de ces Esprits qu'on a appelés lutins, et qui, tout thaumaturges qu'ils paraissent, sont loin d'être du premier ordre dans la hiérarchie spirituelle.

« Un ancien ministre d'une nation éloignée, ne pouvant pas marcher depuis vingt ans, est venu tout exprès ici pour se faire guérir. L'Esprit a dit au médium qu'il suffirait qu'il le touchât aux pieds, ce qu'il a fait chez moi. Cet étranger repartit le lendemain 16 août. Est-il guéri? Je ne sais ; mais ce dont



je suis certain, c'est que, de son hôtel à la rivière, à une grande distance, il était allé presque immédiatement faire des explorations.

« Le docteur aérien, qui avoue lui-même n'être pas un Esprit supérieur, a voulu prouver que le pouvoir qu'il avait de faire des miracles ne se bornait pas à guérir, mais qu'il savait aussi donner la maladie à qui se portait bien, puisqu'il m'a donné, *subito*, un frisson de cheval avec froid glacial pendant six minutes. Il a prouvé aussi qu'il peut lire dans les poches comme beaucoup de somnambules et de médiums. Une jeune fille que j'ai dû renvoyer de chez moi a été rencontrée dernièrement par mes domestiques à la porte de M. de Tr... ; elle était allée le consulter. Il lui dit : « Votre conduite n'est pas régulière. — Comment cela? Monsieur? — Vous avez des intelligences cachées avec un jeune homme. — Non, Monsieur. » — L'Esprit dit au médium de prendre du papier, et lui fit une dictée. M. de Tr... lut cette dictée à la jeune fille, qui ne put nier que c'était le contenu de sa *lettre* et se sauva confuse.

« Cela m'a rappelé qu'un Esprit a écrit également un jour le double d'un papier que j'avais dans ma poche, sans que j'en eusse le souvenir.

« Dans une maison de spiritualiste où l'on fait des ornements d'autels et de vierges, un collier en perles de verre avait disparu et on le chercha partout en vain. Soupçonnant qu'un Esprit avait pu le cacher, on fit un appel, et il fut dit d'en haut que ce collier serait trouvé dans l'un des trois placards de la chambre qu'il désigna, et sur la *première* planche. On débarrassa tout sans rien trouver, et, quelqu'un étant venu, on ne put pas en savoir davantage. Quelques jours après on eut besoin d'une pelote de laine, qui était dans le placard et sur la planche indiquée, et l'on trouva le collier au *fond de cette pelote*.

« Ceci me rappelle les ciseaux d'une dame, qu'un Esprit avait cachés dans sa paillasse. (Voir le 4e vol. 1860 de la *Revue spiritualiste*.)

« C'est dans cette même maison qu'un Esprit se présenta un jour sous le nom de Socrate, et donna, pendant plus d'un an, comme je vous l'ai rapporté en mars 1858, des leçons de grec tous les jours au plus jeune des fils de M. G..., ce dont j'ai eu des preuves. Or M. G..., voulant s'assurer s'il avait véritablement affaire à Socrate, lui demanda le nom de *sa femme*. Un nom lui fut donné. Il alla le lendemain le vérifier à la Bibliothèque, et il reconnut qu'il n'avait pas été trompé.



« L'Esprit docteur de M. de Tr... lui dit, d'une jeune fille qui était allée le consulter, que sa mère, très-malade, serait morte dans quinze jours; qu'elle avait un jeune frère qui la suivrait de près, et une petite sœur qui mourrait dans six semaines; que son père, mauvais sujet, la mettrait à la porte, mais qu'il ne tarderait pas à venir lui demander un gîte. Eh! bien, tout cela est arrivé suivant la communication faite au médium.

« Que dirait donc encore ici le docteur Brière de Boismont, qui a sué sang et eau pour nous prouver dans 700 pages de grosses erreurs, que les prétendues manifestations des Esprits ne sont dues qu'à des hallucinations, choisissant comme d'habitude à l'appui de sa thèse ce qu'il y a de plus aisé à combattre? Des lecteurs aussi peu familiarisés que lui avec les matières qui font le sujet de son livre en concluent que les Spiritualistes sont des fous. Voilà comment on parvient à égarer l'opinion publique. Mais quelles sont les conclusions de ces infaillibles? Elles sont toujours ainsi formulées : Il est *probable*...; on peut *supposer*...; je *présume*..., etc. Tout affirmatifs qu'ils paraissent, ils ne sont pas plus sûrs de leurs théories que ceux qui attribuent les communications et les manifestations des Esprits à l'influence des étoiles, du soleil, de la lune, des nébuleuses, des pantacles, des diagrammes, des grimoires et des saintes clavicules.

« Veuillez agréer, mon cher Monsieur, l'assurance de mon entier dévouement.

SALGUES.

« J'oubliais de vous parler d'autres faits que je tiens de personnes honorables et dans la bonne foi et le jugement desquelles j'ai parfaitement confiance.

« M. le baron C. de G. me disait dernièrement : « Un conseiller d'une de nos cours royales, d'abord très-incrédule en spiritualisme, puis convaincu, était chez moi avec un sceptique de Bordeaux. Celui-ci, pour acquértr une preuve de la possibilité d'action des invisibles, essaya cette proposition en *javanais :* étendant sur la table ses deux mains *ouvertes,* il dit à l'Esprit : « Si vous m'êtes *sympathique,* touchez-moi la main droite ; ou dans la *gauche,* si vous m'êtes *antipathique*.» L'Esprit enleva très-haut la main du conseiller, et frappa comme un hercule en colère dans la main *gauche* de l'incrédule, qui jeta un cri de *douleur*, tandis que le conseiller n'en éprouva *aucune*.



« Notre médium de Latour-B. . n'est pas toujours heureux avec les Esprits, qui sont parfois espiègles, parfois *méchants* et *beaucoup*. Il me disait, il y a deux jours, que souvent à la chasse, ayant le doigt sur la gachette pour faire feu, son *bras* était *chaque fois tiré* en *arrière*, et qu'il n'avait d'autre chance que de voir le gibier se sauver. En d'autres temps, lorsque son chien semblait se mettre en arrêt, il paraissait saisi d'une terreur panique et allait précipitamment se cacher à plat ventre entre ses jambes, ce qu'il n'avait jamais fait autrefois. Cependant, une fois, le même Esprit familier lui indiqua un champ clos de haies, comme ils le sont tous ici, et le lieu où était un beau lièvre. M. de Tr... l'y trouva en effet et le tua.

« Mais les Esprits ne sont pas toujours de bonne humeur, ou ne sont pas toujours les mêmes. Récemment, une femme se présente chez ce médium, lui demandant la guérison de l'épilepsie dont elle était affligée depuis *cinq* ans, ayant une *vingtaine* d'accès en vingt-quatre heures *tous* les jours, et il en eut le témoignage de plusieurs personnes et même la preuve par un accès incontestable qui se passa *en sa présence chez lui*. La malade éprouvait des douleurs atroces dans les pieds, dans les genoux, dans les hanches et dans les épaules. L'Esprit guérissant dit à M. de Tr... qu'il devait seulement la *toucher* pour faire disparaître tous ses maux. Il est de notoriété publique que, de ce moment, cette femme n'a plus eu d'accès pendant près d'un mois.

« Attaqué de nouveau pendant trois ou quatre jours, elle s'est présentée chez ce médium, qui l'a encore touchée, et depuis ce moment elle n'a rien ressenti. Cette femme a cité un homme très-méchant qui, mécontent d'elle il y a *cinq* ans, lui dit : « De ce moment tu te souviendras de moi. » Peu après son départ, elle éprouva son premier accès d'épilepsie. Cet homme est mort depuis, mais cette femme dit l'avoir vu souvent la nuit en songe ou en vision sous une apparence effroyable, lui faisant entendre un bruit *vocal très-rauque*, effrayant. C'est à sa dernière visite que cet *Esprit bandit* jugea à propos d'ajouter les douleurs aux accès d'épilepsie. Or, depuis le moment où M. de Tr... délivra cette femme de ses maux, il a ressenti les mêmes douleurs pendant huit jours, mais de la manière la plus cruelle, et accompagnées de convulsions effrayantes et de crispations indicibles, à ce point que l'Esprit faisait *broyer, réduire* presque en *particules* les objets *cassants* qu'il pouvait avoir dans les mains. Ce médium, assez fréquemment obsédé



chez lui, comme je l'ai vu chez moi, à en éprouver de la terreur si je n'y avais pas été habitué, m'a dit que cet Esprit l'avait tellement mis hors de lui, pendant ces huit jours de tourments, qu'il av. it par moments l'apparence d'un hydrophobe.

Enfin une femme, parmi les nombreuses personnes qui font tous les jours queue à la porte de M. de Tr..., était sortie de la maison emportant une chaise. Mme de Tr... s'opposa à cet enlèvement qui eût été répété sans mesure. Alors cette femme, de très-mauvaise mine, lui dit : « *A partir de demain matin vous vous souviendrez de moi.* » En effet, le lendemain, vers six heures, commença pour cette dame un premier accès de *convulsions* qui se produisit *quatre* fois dans la journée et autant de fois pendant *quatre* jours. Alors ce médium fit, me dit-il, une conjuration et une prière spéciale à Dieu pour détourner le maléfice, et de ce moment Mme de Tr... n'a plus rien ressenti de fâcheux.

Qu'un sceptique lise ces détails, il dira que ces faits insolites résultent d'une imagination frappée. Peut-être que le chien de M. de Tr... avait aussi l'*imagination* frappée, une *hallucination*. C'est peut-être dans son *imagination* que ce Monsieur de Bordeaux a reçu une *vigoureuse tape* dans la main gauche, répondant d'une manière *sensible* et *très-sensible* à une question faite dans une langue que ne connaissait pas le conseiller.

Mais assez pour aujourd'hui, et sur ce, je vous prie, mon cher Monsieur, de me croire tout à vous.

SALGUES.

P. S. — M. de Tr... va aller demeurer en Bretagne. Qu'on le sache bien, pour qu'il ne me tombe pas encore une avalanche de lettres de malades. Je suis heureux de rendre service, mais l'état de mes yeux ne me permet pas d'écrire tant de lettres.

A côté de la lettre de M. Salgues, nous ne pouvons mieux faire que d'insérer l'article suivant, que la plupart des journaux ont reproduit.

Le *Courrier de Dax* a reçu de son collaborateur, M. le docteur Hiard, médecin à Mugron, le récit suivant :

« Vers le mois d'octobre 1862, une jeune bergère âgée de douze ans ramenait, au soleil couchant, son troupeau avec une grande précipitation et un air tout effaré, lorsqu'elle rencontre



son père, auquel elle raconte qu'elle avait laissé au bord du ruisseau voisin une vieille déguenillée qui, depuis cinq jours, suivait tous ses pas, la priant de lui ôter ses poux et de lui donner du pain, ce en quoi elle n'avait pu lui être agréable. « Rentrons à la maison, lui dit le père, elle ne viendra pas t'y « chercher. »

« Tous les deux avaient à peine rejoint au logis les autres membres de la famille, que de petites pierres commencèrent à pleuvoir dans les appartements, quoique portes et fenêtres fussent exactement fermées. Bientôt une voix mystérieuse sort des murs, des lits, des armoires, appelant chacun par son nom et répondant aux différentes questions qu'on lui adresse. On ne tarde pas à entendre des battements de mains, des sifflets faibles ou assourdissants; parfois la voix fredonne ou imite les grincements d'un violon campagnard. On fouille et refouille dans tous les recoins de l'habitation, on explore les alentours : rien ne fait découvrir la source du tapage, qui continue jusqu'après minuit.

« Ce n'est pas tout ; malgré les bougies bénites, malgré le concours des curieux, malgré les voisins qui viennent alternativement coucher à Beyrac pour rassurer nos colons, qui, tout effrayés, ne peuvent plus goûter de sommeil, toujours, dès l'entrée de la nuit jusqu'au matin, cela pendant trente-cinq jours consécutifs, cette singulière scène se renouvelle. Depuis, ce n'est qu'à des intervalles plus ou moins longs que les mêmes phénomènes se répètent pendant quatre mois, pour disparaître tout-à-fait.

« Pendant ce temps, plus de cent témoins, et peut-être deux cents, ont été à même de pouvoir affirmer que nous n'exagérons rien. Le maire de Goutz, entre autres, à quatre reprises différentes, est entré en colloque avec la voix mystérieuse, dont il a été quelquefois impuissant à réprimer certaines paroles obscènes.

« Que dire de tout cela? Que nous avons été plusieurs fois à même d'interroger partie de ceux qui ont vu et entendu, et que de l'identité de leurs réponses on peut conclure que ce que nous venons de raconter est bien réel. Beaucoup, par ce seul motif qu'ils n'ont ni vu ni entendu, ne sachant pas que mille négations ne peuvent détruire un seul fait positif, de sourire de pitié et de crier à l'absurde!... D'autres nous parleront de ventriloquie; mais il n'existe pas dans Goutz un seul être assez intelligent pour être ventriloque. Puis, un ventriloque n'est pas invisible; puis, des battements de mains, des sifflets, des pierres

qui pleuvent dans les appartements fermés, ne sont pas non plus des faits de ventriloquie. Il en est de même de la rencontre qu'a faite la jeune fille d'une vieille inconnue qui semble avoir ouvert cette scène de désordre. »

« Lorsque ces faits nous furent connus, nous priâmes un de nos amis d'écrire au docteur Hiard et au maire de Goutz afin d'en avoir la confirmation. Voici la réponse du docteur : »

Monsieur,

« Malade depuis plus de deux ans, et ne pouvant écrire qu'avec beaucoup de difficulté, je me sers de la main de mon neveu Gaston Lataste pour répondre à vos désirs.

« Le récit que j'ai fait dans le *Courrier de Dax* des phénomènes qui se sont passés à Beyrac, ma métairie, située dans la commune de Goutz, n'est que trop vrai. Ces phénomènes m'ont été attestés par mon domestique et un voisin que j'ai envoyés sur les lieux, par plusieurs de mes métayers, par une infinité d'autres voisins, qui tous en ont été témoins oculaires et auriculaires. En un mot, ces phénomènes ont trouvé peu d'incrédules. Le maire de Goutz, accompagné de témoins, après s'en être assuré, en a cherché inutilement la cause. Loin donc d'avoir rien exagéré, je n'ai même pas tout rapporté.

« Ainsi, quatre témoins qui n'ont aucun intérêt à me tromper m'ont assuré avoir vu à plusieurs reprises les pailles sortir toutes seules de dessous un lit, et se placer au milieu de l'appartement comme conduites par une main invisible. Je vous dirai même que le matin de Noël cette scène de désordre se produisit en plein jour, à huit heures du matin; qu'un jour, au retour d'une lessive, des laveuses étrangères étant à dîner, à six heures du soir, avec plusieurs hommes, à ma métairie de Beyrac, la voix mystérieuse s'installa au milieu de la table, demandant du pain, du vin, de la morue; qu'une autre fois cette scène de désordre se transporta dans une maison voisine pour revenir à son point de départ. M. Claveri, maire de Goutz, m'a affirmé lui-même avoir été plusieurs fois témoin de la plupart de ces faits, avoir causé avec la voix, ainsi que les témoins qu'il avait amenés avec lui.

« J'aurais bien d'autres choses à raconter, mais ceci me paraît suffisant.

« Encore un mot cependant : je ne serais pas étonné qu'on entendît encore à Beyrac, quelque rare sifflet, que l'on vit quelque pierre tomber; mais, soit par honte, soit par crainte



du procureur impérial, qui a fait des menaces, je crois que mon métayer l'avouerait difficilement, quoiqu'il me l'ait secrètement confié il y a environ deux mois, n'y attachant du reste, *lui*, qu'une médiocre importance, vu que le désordre est peu stable et peu marqué.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« Votre dévoué serviteur,

« T. HIARD,

« D. M. P. »

Mugron (Landes), 19 novembre 1863.

Nous avons puisé dans la *Revue Spiritualiste* de Paris de décembre 1863, les lettres qui précèdent, laissant à chaque signataire la responsabilité qui lui incombe.

Nous ne pouvons, cependant, nous empêcher de dire que les faits relatés dans ces lettres ont, selon nous, un principe tout différent de celui qu'on leur assigne, et que nous les expliquons très-bien par une cause aussi simple que naturelle, le *magnétisme*.

Quand M. de Tr... voit la maladie, le remède, ce n'est point un *Esprit* bon ou mauvais qui les lui indique. Quand M. de Tr... a des convulsions épileptiformes, après avoir guéri un épileptique en le touchant, ce n'est point un *Esprit* qui tourmentait le malade, qui, de colère, s'est vengé sur M. de Tr... d'avoir été mis en fuite.

L'épilepsie a pour cause soit un défaut de conformation dans le cerveau, soit une frayeur subite; — elle est souvent aussi la conséquence d'un excès de boisson, ou de *mauvaises habitudes*.

On ne peut plus croire aujourd'hui aux possessions, nous ne sommes plus au temps où elles étaient admises; par conséquent M. de Tr... a tout simplement été impressionné fortement par les convulsions qu'il a pu observer, et son imagination frappée a fait le reste. Il en a été de même pour sa femme.

Qu'on nous fasse grâce de toutes ces opinions *sataniques*, qui étaient bonnes alors que l'ignorance dominait les générations; mais aujourd'hui, dans un siècle éclairé comme celui dans lequel nous vivons, ces histoires d'*Esprits*, de *Démons* s'emparant des êtres humains, ne sont que des hallucinations, des aberrations d'hommes frappés, dont le jugement, sain sur tout autre point, est obscurci sur celui-ci.

Tous les faits attribués à M. de Tr..., toutes les guérisons qu'il a obtenues, nous ne les contestons pas. Nous n'attaquons que la cause à laquelle on les attribue, et nous reconnaissons en M. de Tr... un état semi-extatique naturel, pendant lequel il voit, il sent le mal et le remède. Si M. de Tr... avait été magnétisé pour calmer son système nerveux, ces facultés extatiques auraient disparu; si au contraire M. de Tr... se fait magnétiser pour exalter davantage la surexcitation nerveuse dont il est atteint, on doit obtenir de lui une lucidité des plus remarquables, mais qu'il faudra rapporter à sa cause naturelle, le magnétisme. C'est également par le moyen du magnétisme seulement qu'on pourra diriger cette lucidité, sans craindre les *Esprits* bons ou mauvais, qui ne peuvent rien sur nous, et qui doivent bien rire entr'eux du rôle que nous leur faisons jouer; si toutefois ils peuvent voir ce qui se passe dans ce monde terrestre.

Quant aux scènes de la ferme de Beyrac, les pierres jetées, les cris, les grincements de violon, les voix entendues, ce sont de ces tours de bohémiens très-connus, et répétés par ceux qui les commettent jusqu'au moment où le procureur impérial les met sur la sellette correctionnelle. Il y a là-dessous des fripons qui cherchent à exploiter, par la frayeur, d'honnêtes gens dont l'intelligence et l'instruction sont encore dans l'enfance.

Ch. LAFONTAINE.

FRAGMENTS DES MÉMOIRES (INÉDITS) D'UN MAGNÉTISEUR.

. . . . J'arrivais à Turin en janvier 1848, par un froid de quinze degrés et par une neige qui tombait avec tant d'abondance que l'on y voyait à peine pour se conduire dans les rues, où elle atteignait déjà une hauteur de deux pieds. C'était un changement bien grand pour moi qui venais de Nice, où la température était si chaude que le 14 janvier, veille de mon départ, je m'étais encore baigné dans la mer.

Mais si le climat était froid, l'exaltation populaire était chauffée à 36 degrés réaumur. C'était le moment où Gioberti, par ses écrits et par ses discours en plein air, mettait en mouvement tous les esprits et les poussait à la révolution.



Le soir même de mon arrivée à Turin, je fus spectateur d'une ovation aux flambeaux qu'on fit à ce patriote : j'étais à peine entré dans l'hôtel (où demeurait aussi Gioberti,) que la rue s'emplit d'une foule compacte ; des cris, des vivats, des hourras se firent entendre, et par-dessus tout, le nom de cet homme célèbre répété par toutes les bouches.

Gioberti se montra au balcon, et parla pendant une demi-heure à ces hommes qui, la tête découverte, malgré le froid intense de la nuit, l'écoutèrent dans le plus profond silence ; puis des bravos, des vivats, des applaudissements frénétiques couvrirent sa voix. On sentait comme un courant électrique qui secouait toute cette foule et annonçait un événement d'importance.

Toutefois je n'étais pas venu à Turin pour faire de la politique, mais bien de la propagande magnétique ; aussi, dès le lendemain de mon arrivée j'étais en course avec mon bon et excellent ami le comte de Seyssel, et nous allions ensemble chez le ministre de l'intérieur, qui nous déclarait qu'il ne pouvait pas en un tel moment m'autoriser à donner des séances publiques de magnétisme ; ajoutant que si je voulais être prudent, il fermerait les yeux et les oreilles sur des séances qui n'offriraient pas un caractère de publicité ; il termina en nous assurant que si j'attendais quelque temps, j'aurais alors toute liberté pour faire tout ce que je voudrais. Je le remerciai, et me résignant à cette contrariété, je ne fis qu'annoncer modestement dans les journaux quelques séances dans un des salons de l'hôtel où je demeurais, au lieu de prendre une grande salle et de faire beaucoup de publicité.

Ces séances cependant furent suivies par beaucoup de monde, et le salon se trouva malheureusement trop petit pour contenir tous ceux qui se présentaient. J'y suppléai en multipliant les séances qui eurent un grand succès.

De son côté, le comte de Seyssel organisa quelques séances dans plusieurs salons aristocratiques ; j'en donnai deux entr'autres chez la marquise Doria de Cirié, qui eurent un grand retentissement.

Dans la première, après quelques expériences faites sur la somnambule Madeleine que j'avais formée à Nice, et après avoir présenté les phénomènes du sommeil, de l'insensibilité, de la catalepsie artificielle, de l'attraction, de l'extase, etc., je me mis en devoir de magnétiser la maîtresse de la maison qui en manifesta le désir.

En quelques minutes, la jeune et belle marquise, renommée



aujourd'hui comme alors par l'éclat un peu hardi de sa riche chevelure dorée, ferma les yeux, et fut bientôt endormie et amenée à l'état de somnambulisme; son sommeil était calme, on constata son insensibilité, et il est probable que si l'on eût provoqué la lucidité chez une nature aussi impressionnable, elle eût apparu dans le somnambulisme. La marquise se trouvait très-bien et voulait rester ainsi sans être réveillée, mais on insista pour qu'elle fut démagnétisée.

A quelques jours de là, dans une seconde séance, Madame de Cirié me demanda de la magnétiser; je m'y prêtai aussitôt. Elle fut promptement plongée dans la somnolence, mais chaque fois qu'elle était sur le point de passer au sommeil magnétique elle se trouvait tout-à-coup presqu'entièrement dégagée. En faisant un effort violent, je parvins à l'endormir magnétiquement, mais en levant les yeux pour me rendre compte de cet effet qui m'étonnait, j'aperçus non loin de là, la marquise Carpeneto qui était aussi endormie. J'allai à elle, je lui fis quelques passes pour consolider ce sommeil, puis je revins à la marquise de Cirié que je réveillai sur sa demande, car elle commençait à se trouver inquiète et agitée, mais au réveil elle fut très-bien, et fort étonnée de voir Mme de Carpeneto endormie.

Voici ce qui s'était passé : Madame Carpeneto, jeune femme brune et d'une impressionnabilité nerveuse excessive, avait attiré à elle le fluide que je cherchais à communiquer à Madame de Cirié. Je voulus faire quelques expériences, mais on s'y opposa, et voici ce qui en résulta : ....

(*La suite au prochain N°.*)

Ch. Lafontaine.

A NOS LECTEURS.

Nous n'avons pas cru devoir insérer la *correspondance parisienne* que nous avons reçue, et qui était une nouvelle réponse à M. d'Arbaud, éternisant une discussion qui n'offre d'utilité pour personne. Nous nous permettons, pour la clore, de relever quelques idées pratiques que nous considérons, personnellement, comme erronées, afin de ne pas laisser croire à nos lecteurs que nous partageons celles de M. d'Arbaud.

Laissant de côté les idées théoriques qui peuvent toujours être discutées, nous arrivons à ce que M. d'Arbaud avance que :

« Pour *projeter* le *fluide* en dehors de l'organisme, pour le *faire rayonner*, il *faut faire une contraction externe*, c'est-



à-dire contracter les muscles du thorax, de la face, du cœur et du cou, en d'autres termes *gonfler fortement la poitrine.* »

Nous déclarons avec notre vieille expérience pratique, que personne ne contestera, — qu'il ne faut point agir ainsi, et que, pour magnétiser, quelque soit le phénomène ou l'expérience que l'on veuille obtenir, ou dans un cas de crise accidentelle, il ne faut faire aucune contraction volontaire, soit interne, soit externe, — nous disons plus, c'est que les contractions volontaires, loin de faire émettre le fluide avec force, en paralyseraient l'émission. — Si dans certains moments, où l'on veut agir fortement, comme dans les cas de crise, il y a contraction chez le magnétiseur, elle se fait inconsciemment, sans aucune volonté de sa part et tout à fait à son insu, de même que l'homme qui fait un violent effort pour soulever un pesant fardeau, raidit ses jambes et ses bras sans en avoir conscience. Ces contractions ne sont pas le résultat de sa volonté, mais la conséquence de l'acte même de soulever le fardeau.

Nous nous arrêterons ici, ne voulant point réfuter d'autres assertions de M. L. d'Arbaud.

Ch. Lafontaine.

JURY MAGNÉTIQUE.

Concours de 1864. — Une médaille d'argent ou de bronze sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : *Traiter de la lucidité en général et principalement au point de vue magnétique; de sa nature et des matières sur lesquelles elle peut s'exercer; des moyens de la constater et du parti qu'on peut en tirer.*

Les mémoires devront parvenir avant le 1er avril 1864. Ils pourront être écrits en français, anglais, allemand, italien, espagnol, et seront insérés s'il y a lieu. Le nom de l'auteur devra être sous enveloppe cachetée, sur laquelle se trouvera un signe ou une épigraphe reproduite sur le mémoire.

Adresser les pièces au bureau du journal, ou au rapporteur de la Commission du Jury, M. A.-S. Morin, rue Bellechasse, 50.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —



N° 10. 15 Janvier 1864. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

***On s'abonne* pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'École de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.**



PARAPLÉGIE

AVEC ATROPHIE DES DEUX JAMBES.

En avril dernier (1863), Mlle Césarine Jaquemot fut atteinte de boutons aux jambes, puis d'un malaise général. Le médecin appelé ordonna une friction et quelques boissons rafraichissantes; les boutons disparurent; mais il se présenta dans les jambes une raideur douloureuse qui rendit la marche difficile : puis une suppression mensuelle et une inflammation générale se déclarèrent. La malade ne pouvait plus supporter aucune nourriture; elle eut de violents vomissements de bile. Il y eut alors chez elle un état général de douleurs rhumatismales et névralgiques, de crampes à l'estomac, de crises nerveuses, de nuits sans sommeil, puis enfin une fièvre bilieuse.

Nous ne dirons pas que toutes ces misères furent provoquées par les remèdes médicaux; — non. — mais nous dirons, que tous ces accidents arrivèrent *malgré* l'emploi de tous les moyens pharmaceutiques qu'ordonnèrent les médecins.

La malade était retenue au lit par une fièvre des plus violentes, souvent accompagnée de délire: ses sens s'affaiblissaient, elle devenait sourde, au point qu'elle n'entendit pas ces fameux coups de tonnerre qui éclatèrent un dimanche de juillet; ses yeux lui permettaient à peine de distinguer dans la chambre.

Elle accusait des picotements, des fourmillements dans les pieds; elle ressentait en outre, dans les jambes, des douleurs crampoïdes qui lui faisaient jeter des cris, et avec cela un engourdissement qui la mettait dans l'impossibilité de remuer les jambes dans son lit. Elle avait de plus une diarrhée continuelle, avec coliques aiguës dans le ventre.

Cet état durait depuis plusieurs mois, pendant lesquels les moyens médicaux étaient demeurés non-seulement impuissants à procurer aucun soulagement à la malade, mais encore semblaient venir aggraver un état aussi douloureux.

La malade accusait journellement au médecin toutes les souffrances de ses jambes et de ses pieds, et le suppliait de s'en occuper; mais ce ne fut qu'à la fin d'août qu'il consentit enfin à le faire.

A la première inspection, il trouva, à sa grande surprise, non-seulement les jambes et les pieds paralysés, et sans un seul mouvement, mais il eut encore à constater une atrophie complète qui avait envahi ces deux jambes depuis les hanches jusqu'aux pieds. La maigreur des bras et du corps était considérable, toutefois elle n'était que la conséquence ordinaire d'une maladie aussi prolongée.

Mais à la vue des jambes et des cuisses, le médecin fut stupéfait, et il déclara une paralysie accompagnée d'atrophie.

En effet, la jeune fille, dont la constitution était nerveuse, avait toujours été bien portante, et sans être grasses, ses jambes et ses cuisses avaient toujours été garnies de chairs en plus grande quantité qu'on n'aurait pu le supposer en considérant ses traits nerveux; elle avait ce qu'on appelle les membres forts, charnus et bien fermes. Hélas! après cette période de maladie, il ne restait absolument plus rien sur les membres que la peau, non collée sur les os, — comme on le dit vulgairement, — mais cette peau vide, flasque et pendante qui accuse tout ce qu'elle a perdu.



En présence d'un état aussi sérieux, le médecin employa divers remèdes : les bains soufrés, l'électricité, des eaux ferrugineuses, des pilules diverses furent tour à tour mis en usage, mais rien n'arrêtait la marche ascendante de la maladie ; au contraire, l'électricité, moyen trop fort et trop excitant pour une nature épuisée par la maladie et les médicaments, produisit un effet désastreux sur le système nerveux de la malade. Les douleurs, les contractions des membres et celles du diaphragme, ne laissèrent plus, ni le jour ni la nuit, un instant de repos à Mlle Jaquemot, qui ne possédait plus en elle-même aucune force pour soutenir cette action trop excitante et trop irritante.

Car il faut bien comprendre que l'électricité, salutaire dans certaines affections et chez certaines natures, peut être nuisible dans les mêmes affections chez d'autres tempéraments, par son action plus excitante que fortifiante. — C'est là ce qui arrive trop souvent.

L'électricité que les médecins emploient, et qui est presque toujours l'électricité à courants continus provenant d'une pile modifiée de telle ou telle manière, est toujours de nature à ébranler le système nerveux, pour arriver à exercer ensuite une action tonique, par une réaction nerveuse, quand cette dernière peut avoir lieu.

Mais qu'on veuille donc bien considérer que lorsqu'un corps est épuisé, que la vie s'en va, ce n'est pas en produisant seulement une surexcitation dans le système nerveux de ce corps anéanti, qui ne peut même plus la soutenir, que l'on parviendra à obtenir une réaction favorable.

Il faut autre chose, — il faut ce fluide, que le magnétisme seul peut transmettre, qui, tout en calmant, tout en fortifiant le système nerveux du malade, pénètre sans secousse par toutes les fibres nerveuses, jusqu'au plus profond des organes, stimule ceux-ci sans cependant les agiter ni les ébranler, ranime la vie dans ce corps déjà presque inerte, et lui donne la force réelle de réagir sur lui-même, en le soutenant continuellement par la transmission de ce principe vital.

La médecine ordinaire a-t-elle un moyen, un médicament pour arriver à ce résultat? — hélas, non! —

L'opium, la belladone, la jusquiame, la morphine, etc., et tant d'autres poisons tout aussi stupéfiants, et qu'on est convenu d'appeler des calmants, n'arrivent à produire un certain

calme, qu'en entravant la circulation par un engourdissement du système nerveux, qui paralyse alors le mouvement. Ils produisent tout le contraire de ce qu'il faudrait produire. Ils engourdissent et éteignent la vie au lieu de la ranimer.

Aussi, quand ils ont produit leur effet, le médecin cherche alors, par un autre médicament violent, à obtenir une réaction. Mais le corps, épuisé autant par les remèdes que par la maladie, ne peut plus supporter l'action trop vive du dernier médicament, et il s'éteint dans ses souffrances, ou bien il se débat quelque temps dans une agonie convulsive et des plus douloureuses.

On conçoit qu'en suivant de pareils traitements, Mlle J... s'affaiblissait de plus en plus; elle avait des défaillances dont elle ne sortait que pour retomber dans des évanouissements plus longs, et son état devenait de plus en plus inquiétant pour sa famille.

Ce fut alors, 12 septembre, qu'on eut recours au magnétisme. La maladie, qui existait depuis le mois d'avril, avait toujours fait des progrès. Aussi, lorsque j'eus examiné la malade, et constaté dans les membres inférieurs une paralysie compliquée d'une atrophie complète, qui ne laissait aucun vestige de chair sur les jambes ni les cuisses; lorsque je reconnus qu'en outre, les organes réparateurs ne fonctionnaient pas, que la malade ne pouvait prendre aucune nourriture, je trouvai l'état bien dangereux, mais non désespéré; Mlle J... n'était âgée que de vingt ans, on pouvait espérer de sa jeunesse une réaction salutaire, si l'on parvenait à arrêter la marche ascendante de la maladie. — J'entrepris le traitement.

Je fixai mes regards sur les yeux de la malade, en tenant ses pouces, afin d'envahir doucement et fortement toutefois les centres nerveux. Bientôt les yeux se fermèrent et les paupières alourdies ne purent se relever. Voulant éviter de produire le sommeil, je cessai de tenir les pouces, et je fis des passes sur tout le corps, afin de régulariser l'action magnétique dans tout l'organisme, de stimuler par ce moyen certains organes, et de rétablir tout d'abord la circulation nerveuse, pour ramener le calme et la force dont ce malheureux corps avait tant besoin. Après une heure et demie de magnétisation de ce genre, j'obtins une diminution dans les douleurs; les crampes devinrent moins violentes et plus rares, la nuit fut moins mauvaise, la malade put dormir un peu. Je fis suspen-



dre l'usage de tout médicament et je fis prendre ce premier jour seulement de l'eau magnétisée.

Le lendemain, après une magnétisation pareille, qui me montra chez la malade une sensibilité à l'action magnétique, égale à celle du premier jour, je permis deux potages et un peu de vin, tout en continuant l'usage de l'eau magnétisée pour boisson ordinaire. Je fis appliquer sur le bas-ventre des compresses d'eau froide magnétisée, qui enlevèrent promptement l'inflammation et firent cesser la diarrhée et les douleurs intestinales qui en étaient la conséquence.

En quelques jours je devins maître de toutes ces douleurs qui fatiguaient et irritaient la malade; le corps n'était plus secoué nerveusement par des soubresauts violents, le mal de tête et la diarrhée avaient entièrement cessé, les crampes des jambes et même celles de l'estomac disparurent aussi, ce qui permit à Mlle Jaquemot de prendre une nourriture plus substantielle. Je l'autorisai à manger de la viande de bœuf et de mouton deux fois par jour, à boire un peu de vin de Bordeaux, et bientôt tous les accidents cessèrent, les crises nerveuses comme les autres; puis le sommeil reparut complet, et produisant ce calme qui repose et fortifie les malades. L'appétit était revenu avec le sommeil; toutes les fonctions de l'estomac et des intestins se faisaient régulièrement et les forces augmentaient de plus en plus.

L'amélioration produite dans toute l'organisation de la malade, et qui avait été de jour en jour en augmentant, pouvait donc me faire espérer que je deviendrais maître de la paralysie et de l'atrophie, puisque le magnétisme avait eu déjà pour effet de débarrasser la jeune malade de tous les symptômes et de tous les accidents des autres maladies qui l'avaient accablée jusque-là. Je me trouvai dès lors en face de la paralysie seule, qu'il m'était par conséquent plus facile de combattre.

C'était là un succès immense obtenu en quelques jours par le magnétisme en regard de la médecine, qui pendant de longs mois n'avait pu procurer le moindre soulagement et qui semblait aggraver au contraire l'état général par ses médicaments.

Les magnétisations se succédèrent, et avant la fin de septembre (nous avions commencé le 12), la malade put rester assise pendant deux heures dans un fauteuil; depuis les premiers jours d'octobre elle y resta sans fatigue une partie de la journée.

Puis les jambes s'agitèrent sous l'imposition des mains sur



les genoux et sous les passes jusqu'au bout des pieds ; et quelques jours après Mlle J... essaya, étant soutenue, de faire quelques pas dans la chambre; ses jambes lui obéissaient bien, mais ses pieds étaient encore inertes, ils s'en allaient à l'aventure et se posaient à terre d'une façon indépendante de la volonté de la malade.

Pendant la journée, Mlle Jaquemot recommença à pouvoir lire et travailler un peu à des ouvrages d'aiguille; l'ouïe et la vue étaient entièrement revenues.

Les règles, qui avaient disparu depuis le mois d'avril, époque du commencement de la maladie, reparurent enfin le 21 octobre, après des magnétisations spéciales faites dans ce but, du 10 au 20 de ce même mois. La circulation ainsi rétablie constituait un grand progrès, aussi les forces augmentèrent dans les jambes qui reprirent un peu de vie, les chevilles devinrent moins molles et les pieds plus obéissants; cependant ces derniers étaient encore bien douloureux: au moindre attouchement, ils faisaient jeter les hauts cris à la malade, qui se tordait convulsivement lorsque je faisais un massage sur les cuisses, les jambes et les pieds. Les frictions sur l'épine dorsale avaient fait disparaitre tous les petits points douloureux, en fortifiant considérablement le corps entier.

Les grandes passes que je continuais calmaient tout le système nerveux, le fortifiaient et en régularisaient toutes les fonctions : les règles reparurent régulièrement aux époques voulues dès leur première réapparition.

Nous sommes en janvier, et malgré un rhume violent, gagné on ne sait comment, nous avons, malgré la rigueur de la saison, le plaisir de constater que Mlle Jaquemot marche seule, en tremblant encore, il est vrai, mais plutôt de crainte que de faiblesse.

Le magnétisme peut enregistrer une belle guérison de plus, là où la médecine n'avait pu produire aucun soulagement, et où elle entrainait fatalement la malade à une fin précoce.

Ch. LAFONTAINE.

Nous empruntons encore aujourd'hui, aux *Observations sur le magnétisme animal* faites et publiées en 1781 par le Docteur *Deslon,* membre de la Faculté de médecine de Paris, expulsé de son sein comme partisan du magnétisme, les diver-



ses guérisons qui suivent et qui ont été obtenues à cette époque par Mesmer. Elles ont d'autant plus de mérite pour nous, qu'elles ont été accomplies sans sommeil magnétique.

Cancer occulte compliqué de goutte sereine.

«Mademoiselle ***, âgée de vingt ans, a eu la vue basse dès l'âge le plus tendre. Elle n'apercevait de l'œil gauche que les objets placés directement vis-à-vis de l'organe.

«Au mois d'octobre 1778, elle sentit tout-à-coup une tension douloureuse autour des yeux, un déchirement dans la tête et sur les paupières un spasme qui l'empêchait de les lever.

«Au mois de juin 1779, elle observa que l'œil gauche avait totalement perdu la faculté de voir. L'œil était tellement affecté, qu'il suffisait à peine à la conduire : tout travail des mains lui causait des douleurs très-vives, et elle ne pouvait se tenir en face du grand jour qu'elle ne risquât de tomber dans des convulsions. Les médecins consultés attribuèrent ces accidents à la délicatesse du genre nerveux.

«Mais il existait une autre maladie. La demoiselle *** avait depuis quinze ans des glandes squirreuses au sein. La plus considérable était adhérente. En tout, elles étaient au nombre de vingt-deux. De longs traitements n'avaient produit aucun bien, et la terrible extirpation était le seul remède conseillé par les gens de l'art.

«Le magnétisme animal réussit encore dans cette occasion. En moins de cinq semaines la demoiselle *** vit parfaitement des deux yeux. Elle distinguait sans douleur les objets à des distances éloignées ; et même l'œil gauche voyait non-seulement directement, mais encore de côté ; avantage dont il n'avait jamais joui. Les succès ne se sont pas démentis depuis. Cependant on observe toujours un reste de pesanteur dans les paupières.

«Le moyen employé ne s'arrêta pas là. En même temps qu'il attaquait la goutte sereine, il détruisit vingt-une glandes. Nous espérions que la dernière ne tiendrait pas longtemps. Sa forme aplatie et le travail journalier que nous y remarquions étaient des augures très-favorables ; nous nous trompions également, M. Mesmer et moi ; dans le fait, la glande était adhérente. On n'en découvrait que la superficie. Mais lorsque, par suite du traitement, elle se fut détachée et qu'elle fut devenue roulante, nous nous aperçûmes que le noyau en



était beaucoup plus considérable et beaucoup plus résistant que nous ne l'avions supposé.

«Ce qui doit consoler la malade de la longueur du traitement, c'est que d'ailleurs elle se porte très-bien, et qu'elle éprouve tous les jours de nouveaux soulagements. Le noyau va sans cesse en diminuant. Elle a même un moyen immanquable de prédire chaque diminution, qui ne se fait jamais, sans que la glande se gonfle et grossisse quelques jours auparavant. Cette marche assurée n'est pas un phénomène peu remarquable.

« *Réflexions.* —Ainsi qu'un torrent entraine aisément les sables amoncelés devant lui et ne détruit que par succession de temps le rocher qui leur servait de base, de même on voit ici le magnétisme animal enlever avec facilité les humeurs nouvelles non consolidées, et ne travailler qu'avec lenteur et confiance dès qu'il est parvenu au siége invétéré du mal.

« Y a-t-il ici une cure? n'yen a-t-il point? M. Mesmer répond assez froidement à cette interrogation, que faire voir des deux yeux une personne qui ne voyait pas d'un seul, est une cure réelle. Nous, nous lui répliquons que la cause de la goutte sereine étant, suivant les apparences, la même que celle du cancer : il n'y a qu'une seule maladie, qu'un seul traitement, qu'une seule guérison, et qu'ainsi il faut que tout soit détruit, pour annoncer une cure.

« C'est ainsique Descartes apprit à ses antagonistes à se servir de ses propres armes contre lui.

« Quoiqu'il en soit, voilà matière à disserter pour ceux qui en ont le goût. (1)

Taie sur l'œil avec ulcère et hernie. Système des glandes engorgé.

Lorsqu'on présenta la nommée*** à M. Mesmer, je jugeai qu'il refuserait de la traiter. En élaguant des détails très-graves, il suffira de dire qu'elle avait l'œil gauche profondément enfoncé dans l'orbite, et vraisemblablement fondu. L'œil droit au contraire était saillant en même proportion, et recouvert d'une taie grise et épaisse, en sorte que cette personne était absolument aveugle.

Après l'examen, M. Mesmer, jugeant que l'œil gauche était fondu; dit qu'il ne se chargeait pas de rétablir des organes

(1) Ces dernières lignes renferment un sens contradictoire avec le reste de la relation; nous pensons qu'il y a eu là quelque faute d'impression, ou que l'expression a mal répondu à la pensée de l'écrivain, mais nous ne nous sommes pas permis d'y rien changer.



détruits, mais qu'il se faisait fort de remettre les deux yeux à leur place, de rendre la clarté à celui qui était recouvert d'une taie, et de procurer de l'embonpoint à la malade. Il a parfaitement tenu parole en quatre ou cinq semaines : elle voit très-bien, et est aussi grasse qu'elle était maigre.

« Reste la cause qui existe vraisemblablement dans l'engorgement du système des glandes. Elle est vivement attaquée, mais non encore entièrement détruite par le magnétisme animal. On sait assez que les humenrs scrofuleuses ont été de tout temps le désespoir de la médecine. Cette enfant en particulier avait inutilement essayé les secours des gens renommés dans notre art.

« Il ne faut pas cependant en conclure que M. Mesmer ne réussira pas dans ce traitement. Les progrès en bien sont trop marqués à tous égards pour que l'on ne doive pas les compter pour beaucoup et tout espérer pour les suites.

« *Réflexions.*— On peut élever ici la même question que sur le fait précédent. Y a-t-il une cure? n'y en a-t-il pas? Des yeux sont-ils quelque chose ou rien? »

Jaunisse et pâles couleurs.

« La jeune demoiselle*** avait la jaunisse depuis deux ans. Les maux de tête, les maux de cœur, les lassitudes dans les jambes lui occasionnaient un tel anéantissement qu'elle pouvait à peine marcher. Un appétit fantasque, ainsi qu'il est d'usage en ces sortes d'incommodités, la portait à préférer les aliments nuisibles aux aliments nutritifs. Nubile depuis trois ans, elle n'en avait les apparences que tous les six mois.

« Cette demoiselle se présenta pendant quinze jours au traitement de M. Mesmer. Le troisième, les maux de tête, d'estomac, les lassitudes et les anéantissements disparurent successivement; les bonnes digestions rendirent à l'appétit des goûts salutaires : quelques accès de fièvre annoncés eurent lieu : la diarrhée dura cinq jours. Cependant il restait de la pâleur et le cours périodique de la nature ne s'était pas manifesté lorsque la demoiselle *** alla passer quelques jours dans une campagne près de Paris où elle réside : elle assista à un bal où elle mangea, but et dansa à l'égal de ses compagnes. A son départ, M. Mesmer l'avait prévenue qu'elle ressentirait sous peu des atteintes de coliques suivies de nouvelles éva-



cuations. Ces pronostics réalisés, la demoiselle*** est revenue passer six jours au traitement, après quoi elle s'est retirée en parfaite santé.

«*Réflexions*. — Il suffit d'aller aux promenades publiques pour s'assurer de l'insuffisance de l'art dans l'espèce de maladie que je viens de citer. Mille témoins décolorés déposent chaque jour contre l'inefficacité de nos soins les plus suivis.»

Flux hépatique.

«M***, âgé de trente-cinq ans, était depuis plusieurs années d'une assez mauvaise santé. A tous les renouvellements de saison, il éprouvait des dérangements d'estomac. Il fut attaqué dans les premiers jours d'octobre 1779, d'une espèce de dyssenterie, appelée flux hépatique. Il allait à la garde-robe trente à quarante fois dans la journée, tant de nuit que de jour : il y rendait des mélanges de sang et de glaires.

«Il s'adressa à un médecin estimé : il en fut traité pendant deux mois et demi sans succès.

«Un second lui fit prendre des tisanes : il ne fut pas plus heureux.

«Un troisième, après lui avoir déclaré que sa maladie serait longue, et lui avoir fait prendre quantité de remèdes, le remit au mois de mai suivant pour être guéri : le mal augmentait.

«Un quatrième le traita pendant un autre mois : nul soulagement.

«Le cinquième (M. Mesmer), l'entreprit le 3 mars 1780. Dès le quatrième jour le malade s'est senti beaucoup mieux. Successivement il a dormi, bu, mangé; les aliments qui lui étaient autrefois les plus contraires, lui sont salubres. Enfin, dans le mois d'avril il jouissait d'une santé beaucoup meilleure qu'avant sa maladie.

«*Réflexions*. — On a prétendu que les effets avantageux opérés par le magnétisme animal n'étaient que momentanés. Cela peut être. Nous verrons ailleurs quelle réponse solide on peut faire à cet argument; mais en attendant, on ne peut nier, d'après l'exemple ci-dessus, et bien d'autres, que le magnétisme animal n'ait opéré des soulagements là où les remèdes usités n'avaient fait qu'aggraver les maux.»

Paralysie commençante.

«L'hiver dernier, M. ***, tomba subitement paralytique de la moitié du visage. Il parlait de la moitié de la bouche, ne respirait que par une narine, ne remuait qu'un œil, était borgne, et les rides caractérisées de son front n'étaient visibles que d'un côté. Enfin la moitié de la figure était dans son état ordinaire, l'autre était tombante, faute d'élasticité dans les muscles destinés à la soutenir : à son aspect les uns riaient et les autres s'attendrissaient.

«Le malade ayant réflechi quelques jours sur son état, me pria de l'introduire chez M. Mesmer dont il avait beaucoup entendu parler. Je l'y menai, et quatre jours après, la paralysie était dissipée. Les amis du malade qui ne l'avaient pas vu dans l'état que j'ai dépeint, ne pouvaient pas croire qu'il eût été incommodé.

«*Réflexions*.. — Voilà une cure dont j'espère que l'on sera généralement satisfait. Son ostensibilité, sa singularité, son espèce, ont permis aux plus ignorants d'en reconnaître le genre et la vérité.

«Il n'y a que les partisans de l'imagination qui puissent le disputer au magnétisme animal.

«Cependant cette cure, toute extraordinaire qu'elle est, M. Mesmer en fait peu de cas. « Vous avez éprouvé,» disait-il au malade « un accident très-grave: mais vous ne l'avez « éprouvé que parce que vous êtes vaporeux, et vous n'êtes « vaporeux que parce que vous êtes rempli d'obstructions. » Il lui conseilla de se faire traiter plus amplement. Le malade sentit la vérité et la nécessité du conseil; mais plus amoureux de son cabinet et de ses livres que de sa santé, il ne s'occupe de cette dernière que lorsque, à son avis, il n'a rien de mieux à faire.»

Paralysie avec atrophie de la cuisse et de la jambe

«Mademoiselle ***, âgée de dix à onze ans, eut à la suite de la rougeole ou de la dentition, la jambe, la cuisse et le bras gauche paralysés. On parvint dans le principe à rétablir le bras, mais la jambe et la cuisse ont résisté pendant huit ans aux efforts de l'art. La malade présentée il y a deux ans aux écoles de chirurgie y fut jugée incurable.

«Lorsqu'elle entra chez M. Mesmer, vers le mois d'août 1779,



le pied, la jambe gauche et la cuisse avaient depuis longtemps perdu toute chaleur naturelle : les chairs étaient desséchées et racornies, et mêmes les os étaient plus courts et plus minces que ceux de l'autre côté du corps. Ces parties n'étaient susceptibles d'aucun mouvement spontané, et la malade ne marchait qu'en jetant sa jambe en avant à l'aide d'un mouvement de la hanche.

« Aujourd'hui les chairs sont revenues, les osont grossi, les mouvements sont libres, et ce qu'il y a de très-singulier, le pied gauche autrefois le plus court, est aujourd'hui le plus long, soit qu'originairement la nature l'eût voulu ainsi, et n'ait fait que reprendre ses droits à l'aide du magnétisme animal, soit par tout autre effet incompréhensible pour moi. Cette jeune fille cahote encore très-désagréablement en marchant; mais elle peut tellement passer pour ingambe en comparaison de ce qu'elle était autrefois, que tout en assistant au traitement, elle se plait à faire dans la maison les commissions des autres malades. »

« *Réflexions.*—M. Mesmer continue ce traitement. Il espère mieux. D'après le passé, on ne peut raisonnablement disputer avec lui l'avenir; mais quelque soit l'évènement, il m'est impossible de ne pas ranger les effets obtenus au nombre des cures parfaites. Il n'y a pas de médecin au monde qui ne se glorifiât d'en avoir fait autant, et qui ne taxât d'injustice celui qui en prendrait occasion de déprécier ses talents

« Pour ne plus parler de paralysie, j'ajouterai que j'en ai vu traiter deux *parfaites* par M. Mesmer. Les deux sujets étaient sexagénaires.

« L'un commençait à ressentir de bons effets, mais par des arrangements particuliers, il n'a pas suivi son traitement.

« L'autre a été plus confiant. Ses progrès sont très-visibles, puisqu'il marche, écrit de sa main paralytique, agit sans secours, et que d'ailleurs il a acquis de l'embonpoint et de la vigueur. Néanmoins, je pense que tout en aurait été mieux si le chagrin le plus vif et le plus légitime n'avait pas traversé son traitement. »

RÉFLEXIONS.

Toutes ces cures obtenues autrefois par Mesmer, au moyen du magnétisme, de même que celle dont nous donnons aujourd'hui la relation en tête de ce journal, et que nous avons

obtenue en magnétisant directement la malade (sans parler de toutes les autres que nous avons citées précédemment), ne prouvent-elles pas d'une manière positive, combien la médecine est insuffisante à guérir, et combien, au contraire, le magnétisme est efficace et puissant?

En effet, voici des maladies traitées par plusieurs médecins; ceux-ci, dont le talent est souvent incontestable, n'ont rien négligé; ils ont, au contraire, mis en œuvre, durant plusieurs mois, tous les moyens pharmaceutiques connus, et cependant ces maladies ont résisté à tous leurs médicaments, et les résultats ont été nuls, sinon fâcheux. De guerre lasse, on en appelle au magnétisme; à peine celui-ci est-il employé, qu'aussitôt on voit se produire du soulagement d'abord, puis une amélioration soutenue, et enfin la guérison même de ces diverses maladies.

Pourquoi donc alors s'obstiner à repousser encore le magnétisme? Pourquoi donc ne se décider à l'employer qu'après avoir épuisé les ressources de tous les médecins diplômés et toutes leurs médecines; pourquoi?

— Parce que le public routinier ne peut encore admettre, que sans médicaments, et avec des moyens aussi simples que ceux dont le magnétisme prescrit l'emploi, on puisse guérir des maladies aiguës, qui sont dangereuses dès leur début. Parce qu'il faut à ce public, pour le satisfaire, des moyens plus matériels, sangsues, saignées, purgatifs, vomitifs et tous ces médicaments qui, tous plus ou moins vénéneux, détériorent à tout jamais une constitution, quand ils n'entraînent pas la mort elle-même.

— Le magnétisme n'est pas encore employé :

— Parce que les médecins en ont toujours été et en sont encore les ennemis déclarés; non qu'ils ne le reconnaissent pas, non qu'ils ne l'admettent pas dans leur for intérieur; ils ont trop étudié pour en être là; mais, parce que le magnétisme lèze leurs intérêts, en froissant leur amour-propre, et parce qu'ils pensent que les malades sont leur bien, leur propriété, à laquelle il n'est permis à personne de toucher.

Voyez-les, quand il arrive dans leur ville un médecin étranger, voyez comme ils lui cherchent noise, comme ils prennent toutes les mesures possibles pour l'empêcher d'exercer, quelsque soient d'ailleurs son talent, sa science.

Napoléon Ier disait que les hommes étaient de la chair à ca-



non, — les médecins disent et pensent surtout, que les malades sont la marchandise, la vache à lait qui doit les enrichir, et ils crient au voleur sur quiconque se permet de guérir un de ces malades qui leur appartiennent.

— Puis encore, le magnétisme est négligé, sinon repoussé, parce que les magnétiseurs en général ont exploité presqu'exclusivement un seul des phénomènes du magnétisme, le somnambulisme; or, il est bien reconnu et admis par tous les magnétiseurs sérieux, que la lucidité, ce phénomène si merveilleux, n'apparaît que par moments, et qu'il est surtout indépendant en quelque sorte du magnétiseur et du magnétisé, quoiqu'il subisse leur influence, et de plus celle de mille autres causes, suivant lesquelles il brille comme un météore, ou au contraire demeure enfoui sous une enveloppe de brouillards.

Si les magnétiseurs s'étaient plus occupés du magnétisme direct sur les malades, ils auraient fait faire des pas à la croyance populaire, en donnant de la publicité aux guérisons positives et presque toujours certaines, des maladies dont le traitement leur aurait été confié.

Dans un avenir plus ou moins prochain, la vérité se fera jour; les magnétiseurs comprendront qu'avant de présenter au public les phénomènes éblouissants du magnétisme, il faut d'abord l'édifier sur la réalité du magnétisme lui-même, sur sa puissance et son efficacité comme moyen thérapeutique applicable à toutes les maladies; nous disons *toutes* les maladies, *aiguës* ou *chroniques, inflammatoires* ou *nerveuses,* car nous n'avons pas eu à reconnaitre de différences entre ces diverses affections; ou plutôt, quand une maladie inflammatoire ou aiguë nous a été confiée au début, la guérison s'est faite si promptement sous l'action magnétique, que souvent les malades et leurs familles mettaient en doute l'existence d'un danger qui avait été si facilement dompté.

Répétons donc ici ce que nous avons dit dans l'*Art de magnétiser* (1) que :

« Sans faire du magnétisme une panacée universelle, nous pouvons conclure qu'il peut être employé avec succès dans toutes les maladies, car il est le principe de vie sans lequel nous ne pouvons exister.

« Nous pouvons penser, avec quelque apparence de raison, que Dieu, dans sa bonté infinie, en nous donnant le magné-

(1). L'*Art de magnétiser*, par Ch. Lafontaine, 3me édit., p. 409 et 410. Germer-Baillère, éditeur, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17, à Paris.



tisme, a placé dans l'homme même le principe qui répare, à côté de la cause qui détériore, et qu'ici, comme dans toute la nature, le bien est à côté du mal. Disons donc avec Sénèque : *ad id sufficit natura quod poscit* (la nature suffit à ce qu'elle demande).

« Considérons donc le magnétisme principalement sous le côté thérapeutique ; ne voyons en lui d'abord qu'un moyen de guérir; c'est sous ce point de vue que je l'ai surtout observé, pratiqué, et que je le présente au public. Mon but est de décider les hommes de science à s'occuper du magnétisme. D'illustres savants, à croyances faites, à volonté ferme, l'ont déjà reconnu et admis sous les rapports physique et physiologique; bientôt ils accepteront aussi les phénomènes psychologiques qui ne sont pas plus étonnants que la plupart des phénomènes que l'on rencontre dans l'organisation humaine. Mais c'est quand l'art de guérir aura fait tourner au profit de l'humanité l'action thérapeutique du magnétisme, que le but principal sera atteint.

« Le magnétisme ne prendra rang parmi les sciences et ne rendra véritablement de grands services à l'humanité, que lorsque les corps savants l'auront reconnu et adopté.

« Magnétiseurs! si vous comprenez bien votre mission, vous abandonnerez provisoirement le côté merveilleux du magnétisme, tant de fois présenté et tant de fois repoussé; vous ne vous occuperez que du côté simple et facile, du côté utile et sérieux; la part est large et belle, et vous pouvez vous en contenter. Réunissez d'innombrables masses de faits, afin que les académies s'en émeuvent et finissent par provoquer un examen sévère, mais vrai.

« Présentez les phénomènes physiologiques qui sont les plus simples, les plus faciles à produire et les moins contestables; n'offrez que des effets dont l'utilité soit reconnue : le sommeil, l'insensibilité, qui permettent de faire les opérations chirurgicales, sans que les malades éprouvent les douleurs affreuses qui en sont la conséquence.

« Soumettez à l'action curative du magnétisme des malades dont on ne puisse mettre en doute les affections; faites constater l'état de ces malades avant et après; ayez de la persévérance et du courage; ne vous rebutez pas pour des taquineries de mauvais goût, qui retombent d'elles-mêmes sur leurs auteurs; dédaignez le sarcasme et le ridicule; n'offrez aux injures que le froid mépris d'une conscience tranquille. C'est en agissant





ainsi que vous pouvez conquérir, pour le magnétisme, la place qu'il doit occuper.

« Puisse ma voix être entendue des magnétiseurs et du public. »

Ch. Lafontaine.

— Notre journal était sous presse, lorsque nous avons reçu un article de M. d'Arbaud. Nous l'insérerons dans le numéro de février.

— Nous avons reçu une lettre de Mme Laué, nous donnant de bonnes nouvelles de sa santé; nous l'insérerons aussi dans le numéro de février.

— M. Lafontaine donnera une séance expérimentale gratuite, le mercredi 20 janvier, à 8 heures du soir.

On peut se procurer des billets en s'adressant à M. Lafontaine.

JURY MAGNÉTIQUE.

Concours de 1864. — Une médaille d'argent ou de bronze sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : *Traiter de la lucidité en général et principalement au point de vue magnétique; de sa nature et des matières sur lesquelles elle peut s'exercer; des moyens de la constater et du parti qu'on peut en tirer.*

Les mémoires devront parvenir avant le 1er avril 1864. Ils pourront être écrits en français, anglais, allemand, italien, espagnol, et seront insérés s'il y a lieu. Le nom de l'auteur devra être sous enveloppe cachetée, sur laquelle se trouvera un signe ou une épigraphe reproduite sur le mémoire.

Adresser les pièces au bureau du journal, ou au rapporteur de la Commission du Jury, M. A.-S. Morin, rue Bellechasse, 50.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

N° 11. 15 Février 1864. 5me Année.



LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



La cinquième année du *Magnétiseur* finissant le 15 mars, nous engageons les personnes qui veulent continuer leur abonnement, à nous en faire remettre le montant à Genève, ou chez M. Germer-Baillière, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

FLUXION DE POITRINE.

Le mardi 26 janvier dernier, je fus appelé près de M. J. L., marchand tailleur bien connu à Genève. Depuis deux ou trois jours il avait été atteint d'un coup de froid, lequel s'aggravant chaque jour, avait déterminé une fluxion de poitrine.

Lorsque j'arrivai, M. L... avait le poumon droit entièrement



pris ; il ressentait des points douloureux dans l'épaule, sous l'omoplate et dans la poitrine, surtout vers le haut près de la clavicule, et tout en bas sous les dernières côtes. Il pouvait à peine respirer ; chaque inspiration, si courte qu'elle fût, le faisait souffrir ; la peau était sèche et brûlante, une fièvre violente, qui s'était emparée de lui, l'accablait et lui enlevait les forces et le repos ; il n'avait pas un seul instant de sommeil pendant la nuit, et il était absolument sans appétit.

Je le magnétisai en lui prenant les pouces, je fis ensuite de grandes passes dans l'intention de diminuer la fièvre. Je lui donnai de l'eau magnétisée à boire par petites gorgées et aussi souvent qu'il le désirait. Il passa encore une nuit sans sommeil, avec la fièvre aussi violente et la respiration lui manquant à chaque instant.

Le mercredi 27, je le magnétisai vers 8 heures du matin ; après avoir pris les pouces et fait de grandes passes, je posai une de mes mains sous l'épaule et l'autre sur l'estomac ; je cherchai, en magnétisant fortement, à provoquer de la transpiration ; je fus assez heureux pour qu'après une heure de travail, une forte moiteur s'établit, je fis ensuite des passes pour faire cesser la fièvre, et je permis au malade de prendre quelques globules d'aconit qu'il avait chez lui et dont il faisait quelquefois usage. Il continua à boire de l'eau magnétisée et un peu de bouillon de veau, en alternant avec une légère infusion des quatre fleurs.

Le soir, la fièvre avait diminué, il respirait moins péniblement, la moiteur avait persisté toute la journée. Je magnétisai de la même manière et j'amenai bientôt une forte transpiration. Les points douloureux sous l'épaule disparurent pendant la magnétisation, et M. L... dormit pendant quelques heures.

Le lendemain, jeudi 28, il respirait facilement, et ne ressentait plus à la poitrine que la douleur principale, celle des côtes avait disparu. La transpiration provoquée la veille au soir avait continué toute la nuit, et la fièvre avait entièrement cessé. Son eau magnétisée lui faisait toujours grand plaisir à boire, quoiqu'elle fût froide, car c'est ainsi qu'il faut la faire prendre. Il put ce jour-là manger un potage et boire quelques gouttes de vin de Bordeaux mélangées avec de l'eau magnétisée.

Après la magnétisation du soir, faite comme les précédentes, il dormit pendant cinq heures.

Le vendredi 29, il fut encore magnétisé deux fois, il se trouvait très-bien et ne ressentait que de temps en temps le point



au haut du poumon, mais presque sans douleur. Il mangea plusieurs potages, après chacun desquels il but du vin de Bordeaux pur.

La nuit du vendredi au samdi 30, M. L... dormit pendant sept heures; la fièvre n'avait pas reparu et la respiration était redevenue naturelle Il resta levé une partie de la journée, mangea de la viande et des potages avec appétit. Il avait déjà repris des forces et marchait solidement dans son salon. Le dimanche 31 janvier, il n'était plus malade, il n'y avait plus trace de fluxion de poitrine.

Le lundi 1er février, il prit deux cuillerées d'huile de ricin; malheureusement, le soir, en se couchant, il sentit un peu de froid, son lit n'ayant pas été bassiné, il en résulta une toux légère d'abord, qui dégénéra en un catharre, mais qui ne le faisait nullement souffrir, et qui ne ramena aucun accident.

Les magnétisations cessèrent le 4 février, et nous pouvons constater, que là encore, dans une maladie aiguë, une fluxion de poitrine, remise en nos mains sans que la médecine eût fait des siennes, a été guérie en quatre jours par le magnétisme seul. Nous ne pensons pas que la médecine eût beaucoup de cas pareils à enregistrer. Il en sera toujours de même toutes les fois qu'on s'adressera de suite au magnétisme, et cela à l'exclusion des sangsues, des vésicatoires, de tout l'attirail pharmaceutique que les médecins sont obligés d'employer.

Ch. Lafontaine.

Contre-coup à la tête, suite d'une chute avec engorgement sanguin sous le crâne, suivi de la paralysie de plusieurs muscles du cou, et de la difformité de cette partie, sur Mlle *Oberlin, âgée de* 8 *ans* (somnambule), *à Weisembourg*, 1786, *par M. le Blanc, médecin et chirurgien-major*.

(Magnétisme immédiat.)

De toutes les cures opérées par le magnétisme animal il n'en est point qui démontre avec plus d'assurance son efficacité, que la guérison des maladies externes susceptibles de tomber sous le sens du vulgaire. Une difformité frappe également les yeux de l'ignorant comme ceux du savant, le degré de certitude est égal pour l'un comme pour l'autre; et si le mal disparait, peut-on, sans injustice, ne pas attribuer la cause du retour de la santé au moyen qu'on a mis en usage? Au moins



c'est ainsi que la guérison d'une maladie prouve ordinairement la bonté du remède, surtout quand l'un et l'autre ne sont pas communs. L'humanité ne peut que gagner à leur publicité, et ces motifs m'ont déterminé à extraire de mon journal l'observation suivante :

« Une enfant de huit ans, fille de M. Oberlin, bourgmestre à Weissembourg, fit, au mois d'août 1786, une chute assez considérable pour lui casser le bras gauche ; on remédia à la fracture, mais on négligea la tête, qui avait reçu un choc dont les suites ne furent pas moins qu'une torsion forcée du cou, qui la jetait absolument de côté, de façon que le derrière était appuyé sur l'épaule droite, et le menton tourné vers la gauche, sans qu'il fût possible de lui donner une autre position. Les plus légères tentatives causaient les plus vives douleurs. Le cou était gonflé et très-dur ; une fièvre lente était survenue ; la maigreur était extrême, le teint jaune ; il n'y avait plus de sommeil, et le mal de tête était continuel. Excepté la saignée, qui était très-bien indiquée, et qu'on négligea, on employa beaucoup de remèdes, mais inutilement. Le peu de succès découragea, et l'on avait abandonné à son malheureux sort la petite malade, qui courait au moins les risques de rester estropiée toute sa vie.

« Ce fut dans cet état que, vers la fin d'octobre on me présenta cette petite fille, pour laquelle on me demandait mon avis. Le pronostic que je portai n'était pas bien consolant ; mais je fondai sur le magnétisme l'espoir de guérir, et l'événement a prouvé la solidité de ma confiance. Je n'avais pas alors de somnambules sur les connaissances médicales desquels je pusse assez compter pour suivre hardiment les conseils qu'ils auraient pu donner relativement à cette singulière maladie ; mais j'assistais régulièrement tous les jours aux séances magnétiques d'une dame somnambule très-savante, dont M. de ***, capitaine d'infanterie, était le magnétiseur. Je leur demandai la permission d'amener une nouvelle malade ; tous les deux y consentirent avec d'autant plus d'empressement, qu'il était question de secourir l'humanité souffrante, et d'accroître les preuves du magnétisme. Le 1er novembre, cette enfant fut donc mise en rapport avec notre somnambule, qui la toucha avec le plus grand intérêt ; elle s'arrêta surtout à la tête avec beaucoup d'attention et assura qu'il y avait eu contre-coup. Elle indiqua du doigt la place où elle voyait, sous le crâne, un amas de sang qui faisant compression sur le cer-



veau, avait causé la paralysie de plusieurs muscles au côté droit, raison qui déterminait les antagonistes à tirer la tête sur l'épaule gauche. La tête avait été frappée vers le milieu du pariétal droit, et le doigt de la somnambule désignait le milieu du pariétal gauche pour lieu de l'engorgement. Cet endroit était aussi celui où la malade permettait le moins d'appuyer, et conséquemment le plus douloureux. Ce diagnostic me parut d'autant mieux fondé en raison, que ces conséquences étaient pafaitement conformes aux observations des plus grands médecins. Ce rapport ne m'a pas toujours guidé dans ma confiance au dire des somnambules, mais toutes les fois que les oracles de la nature se sont trouvés d'accord avec nos idées médicales, j'ai vu avec un certain plaisir, que si les hommes se sont souvent trompés, leurs travaux ont eu aussi la vérité pour guide dans bien des occasions. On ne sera sûrement pas étonné de ce q'une compression sur le côté gauche du cerveau occasionne une paralysie du côté droit; la raison s'en trouve dans le croisement des nerfs, que les anatomistes ont observé depuis longtemps, et notre somnambule a encore approuvé cette explication, que les hommes n'ont pu donner que d'après la contemplation raisonnée de la nature. Un seul mot de notre somnambule avait donc éclairé la cause des accidents difformes qui avaient donné lieu à des avis différents, et à l'explication des remèdes variés qui, comme tant d'autres, avaient été au moins inutiles. J'avoue que ce n'était pas sous le pariétal gauche que j'aurais été chercher la cause de tous les désordres qui se passaient du côté du droit. Mais les ravages ne s'étaient pas bornés au cou; et conformément encore à l'observation des médecins les plus célèbres, qui ont constamment remarqué que le foie se ressentait toujours des commotions du cerveau, notre somnambule trouva de l'empâtement au foie de la petite, et l'estomac tapissé d'une bile épaissie. Cette nouvelle découverte nous expliquait aussi la perte d'appétit, la maigreur, la teinte jaune de la peau, et la fièvre lente dont nous avons parlé plus haut. D'après l'exposé que je viens de décrire, quels remèdes fallait-il prescrire? Devait-on prendre des tempéraments, et ménager un sujet faible, maigre, fiévreux, souffrant depuis trois mois et à qui la plus légère secousse d'un faux pas causait la plus vive douleur? ou bien son état exigeait-il qu'on brusquât la nature, et qu'on commençât le traitement par un vomitif? C'est pourtant à ce dernier parti que tint notre somnambule, qui ordonna pour le lendemain un



grain d'émétique dans trois verres d'eau, et ajouta que si, par des événements qn'on ne pouvait prévoir, les évacuations n'étaient pas relatives à la quantité de bile épaissie qui devait être évacuée par le haut, il faudrait recommencer la dose. Malgré le ton assuré avec lequel notre oracle dictait son ordonnance, de manière à persuader qu'elle connaissait aussi bien la nécessité de l'effet du remède que la maladie qu'elle avait décrite, les assistants doutaient encore si l'on devait suivre à la lettre ses conseils. La mère surtout exposait ses craintes, et je l'avouerai, la timidité générale s'empara aussi de moi : plus j'examinai cette enfant, qu'on ne pouvait toucher sans lui arracher des cris, et moins j'espérais un bon effet d'un émétique chez un sujet sec et moribond. Je fis alors des représentations à la somnambule, qui, par pitié pour notre peu de confiance, voulut bien prendre avec nous des arrangements plus doux ; elle ordonna le lendemain une médecine simple, mais c'était par complaisance, car elle nous assura qu'avant trois jours il faudrait toujours en revenir à l'émétique, que le retard obligerait peut-être de récidiver. Elle ne disait que trop vrai : ces évacuations qu'on désirait devait débarrasser les premières voies, rendre le jeu aux solides, et préparer les organes à recevoir un meilleur effet du magnétisme, qu'elle recommanda avec un intérêt qui annonçait déjà tout ce qu'elle a fait depuis, tant en somnambulisme qu'en veille : pour guérir plus sûrement cette petite malade, elle voulait se charger de la magnétiser, pourvu que son magnétiseur la suppléât en cas de fatigue. Cette prévoyance n'était pas hors de propos ; elle assura que la petite deviendrait somnambule avant la dixième séance; on verra tout à l'heure si la prédiction fut exacte. Le purgatif ne fit pas un grand effet ; l'état de la petite malade n'en devint donc pas meilleur, ce qui surprit d'autant moins que notre somnambule en avait assez prévenu, et, sur ce point, son avis se trouvait encore conforme à ce principe de la médecine qu'un vomitif bien indiqué ne peut jamais être remplacé par un purgatif.

Toutes les fois que l'occasion se présentera de prouver le rapport des connaissances médicales des somnambules avec celles des meilleurs médecins, je crois que les magnétiseurs ne pourront me savoir mauvais gré de montrer aux uns que leur incrédulité n'est que le produit d'une obstination mal entendue, qui leur fait refuser des oracles de la nature les lumières qu'ils acceptent des observateurs médecins, et de faire remarquer aux autres que la médecine, toute conjecturale

qu'elle est, a le plus grand nombre de ses principes fondés sur la nature même ; en conséquence, on peut donc avancer avec assurance que les deux partis pourraient naturellement se prêter de grands secours. La prenve de cette assertion exigerait des détails trop longs pour être renfermés dans l'exposé d'une simple observation, et je réserve cette matière pour une Dissertation dont un surcroit d'occupations étrangères ne m'a encore permis que de jeter les apperçus. Le lendemain de la purgation, on ne manqua pas de ramener la petite malade, et notre somnambule s'aperçut bientôt que la quantité de bile épaissie n'avait pas diminuée ; c'est alors qu'elle insista sur l'émétique d'une façon si persuasive, qu'on ne put se refuser à suivre son avis. Dès qu'elle fut rendue à l'état de veille, et qu'on lui fit le rapport de ce qu'elle avait dit, un instinct qu'elle ne pouvait expliquer alors anima son attachement pour cette enfant, que ci-devant elle connaissait fort peu ; et concevant déjà tout le plaisir de la soigner elle-même, elle fit aux parents la proposition de garder chez elle l'intéressante malade, qui semblait partager aussi le même désir ; et leur consentement fut une joie véritable pour les deux magnétisées. J'insiste exprès sur ces événements étrangers à la maladie, pour remarquer en passant que le rapport magnétique affectueusement établi laisse des traces d'intérêt qui, dans l'état de veille, forment des attachements dont on ne peut se défendre. Cette observation n'est pas neuve, les magnétiseurs l'ont faite avant moi ; au motns vient-elle à l'appui de celles qui l'ont précédée.

Cette enfant ne retourna donc pas coucher chez elle, et, dès le lendemain matin, son nouveau médecin lui présenta le premier verre d'eau émétisée, et continua ses soins toute la matinée pour lui faire prendre la dose prescrite. La qualité de la bile évacuée par les vomissements ne démentait pas le diagnostic qu'en avait porté notre somnambule ; mais soit qu'on eût dû plutôt suivre son avis, soit que la répugnance de la petite à boire assez d'eau tiède pour aider l'effet du remède se soit opposée à l'abondance des évacuations, nous apprimes, dans la séance du soir, qu'il fallait absolument, le jour suivant, donner encore un demi-grain d'émétique pour débarrasser entièrement l'estomac, ce qui fut exactement exécuté avec satisfaction. Dès lors la petite, qui fut magnétisée tous les jours, parut plus sensible, les paupières se fermaient quelques instants ; mais l'inquiétude et la curiosité d'une enfant qui est soumise pour la première fois à un appareil silencieux, ne lui permet-



taient pas de s'endormir facilement. Elle était si dépourvue de fluide, que notre somnambule, qui la comparait à un oiseau pour le sommeil, la regardait comme une éponge sèche et insatiable pour le fluide ; aussi, dès la cinquième séance, la fatigue qu'elle éprouvait à la magnétiser seule la détermina à prier son magnétiseur de se charger de cette besogne, qui ne fut pas moins accablante pour lui ; car il était si difficile de saturer cette malade, qui manquait absolument de principe vital, que tous les jours il était obligé de se faire magnétiser par sa somnambule, pour rétablir chez lui l'énergie qui s'affaiblissait. On verra dans la suite de cette observation, que la fatigue n'était pas le seul motif qui avait déterminé cette somnambule à se faire seconder par son magnétiseur ; car elle n'abonna pas tout à fait la malade, qu'elle touchait tous les jours en crise ; et même elle l'a magnétisée plusieurs fois dans le cours du traitement.

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Singulier rapprochement : Le Magnétisme et l'Hétérogénie, ou génération spontanée. — Les titres de M. le Dr Léger à la reconnaissance des magnétistes. — Fâcheuses tendances ; — indifférence vis-à-vis d'un travail important. — Une philosophie orthodoxe qui n'est point à sa place. — M. Bouchat et l'Histoire de la médecine. — Une déclaration.

Paris, 10 février 1864.

Il semble qu'une inexorable fatalité doive toujours s'appesantir sur les innovations scientifiques qui présentent un vrai caractère de grandeur. Je ne veux pas revenir vers le passé, pour énumérer toutes les découvertes qui ont été indignement repoussées ; mais je désire vous entretenir d'une doctrine que l'Académie des sciences va juger incessamment. C'est nommer la Génération spontanée.

Ici, vous êtes prêt à m'interrompre pour me rappeler que j'écris dans un journal consacré au magnétisme. — Je ne l'oublie point. Mon but est de vous présenter quelques rapprochements entre le magnétisme et l'hétérogénie.

Il vous semble, sans doute, que j'aborde tout bonnement



une impossibilité. — Que peut-il y avoir de commun entre le mesmérisme et la genèse des êtres inférieurs? Rien, si l'on n'envisage les choses que par leur côté exclusivement pratique; mais, pour l'hétérogénie, comme pour toutes les sciences, on a rattaché les phénomènes partiels à une loi générale : à une théorie. Or, cette théorie, — je voudrais vous le faire sentir — se rapproche beaucoup de celle du magnétisme.

Que faut-il entendre par génération spontanée? Veut-on dire que des animaux et des végétaux peuvent naître de toutes pièces dans un milieu privé de substances organiques, et faire croire à l'apparition subite d'organismes, sans une cause productive? — Nullement. Aussi, le mot ***hétérogénie*** a-t-il été substitué à la dénomination vicieuse de ***génération spontanée.***

L'hétérogénie, dit M. Ch. Musset (1), est la production d'un être organisé nouveau, dénué de parents, et dont les éléments primordiaux sont tirés de la matière ambiante organique

Y a-t-il, parmi les animaux et les végétaux inférieurs, des espèces qui peuvent se former sans parents, à l'aide de l'eau, sous l'influence isolée ou combinée des agents lumière, électricité, chaleur?... En un mot, est-ce que

« Vivre, c'est s'organiser? »

Je laisse de côté les faits et les expériences tendant à démontrer cette manière de voir, et je me demande sur quelle théorie repose l'hétérogénie. — J'ose répondre : Sur une théorie analogue à celle qu'a évoqué le génie de Mesmer pour abriter sa découverte. C'est à l'extension à l'homme et aux animaux, des lois de Newton sur les corps bruts, que se rattachent le mesmérisme et l'hétérogénie. A Mesmer et à Etienne Geoffroy Saint-Hilaire revient l'honneur d'avoir entrevu, dans l'organisation des animaux, une application de l'attraction planétaire. Pour ce dernier, « les corps vivants ne sont pas dus à d'autres lois que les corps bruts. »

C'est de « la loi d'affinité de soi pour soi » que l'on peut faire découler les phénomènes intimes du mesmérisme. C'est à cette loi qu'on a fait appel pour expliquer la naissance des organismes infiniment petits.

Par une véritable *attraction vitale,* les molécules organiques se portent les unes vers les autres pour se coordonner

(1) Nouvelles recherches expérimentales sur l'Hétérogénie ou génération spontanée. 1862.



et manifester bientôt le phénomène d'une vie plus complexe. D'après M. Ch. Musset, il n'y a ni molécules matérielles sans pesanteur, ni molécules organiques sans attraction vitale. Si, dit-il, il naît des êtres dénués de parents, c'est parce que les molécules organiques s'attirent en vertu d'une loi dérivée de l'attraction universelle. Que de fois, ajoute ce savant, n'avons-nous pas été assez heureux pour constater cette affinité physiologique? Nous l'avons vue de nos yeux, touchée, pour ainsi dire, du doigt; et c'était pour nous une cause d'émotion pleine d'un charme sans mélange de voir ainsi le monde des détails soumis à la même loi qui régit le monde des ensembles, de nous convaincre de plus en plus que le *tout* est *un*, et que cette « universelle unité se modifie seulement par les nouvelles relations que l'affinité fait contracter aux molécules qu'elle a rendues indépendantes, et par les nécessités mystérieuses de l'harmonie parfaite qui en résulte. »

Pour compléter les rapports qui existent entre le magnétisme et l'hétérogénie, je pourrais ajouter que l'une et l'autre de ces doctrines sont également proscrites par l'enseignement officiel. Nées d'un principe semblable, elles éprouvent des infortunes identiques. Bizarre coïncidence!...

— Vous savez déjà que la Société de Magnétisme de Paris a opéré quelques changements dans la composition de son bureau. Le fauteuil de la présidence a été accordé à M. le Dr Du Planty, à qui je souhaite des inspirations plus heureuses que celles de son prédécesseur. M. le Dr Léger, dont au reste je ne songe pas à médire, n'a rien fait pour mériter la reconnaissance de ceux qui s'intéressent réellement au progrès de la science mesmérienne. Ce qu'il croit avoir institué de plus profitable, je pourrais dire de plus grand, est la création d'une grande soirée *pseudo-musico magnétique*, le jour anniversaire de la naissance de Mesmer. Or, Jules Lovy l'avait dit avant nous, ce ne seront pas des ritournelles sur le violon qui feront adopter notre chère doctrine. Le temps du spectacle est passé; que la science ait son tour!

— Au risque d'être traité de pessimiste, je répéterai sans cesse que l'on abandonne le magnétisme sur une pente déplorable. Ceux-là même qui, par leur instruction et leur intelligence, devraient guider la barque et mettre la main à l'œuvre, laissent les vains phraseurs se jeter à grands pas dans des ré-



gions inaccessibles où leur pauvre bon sens ne tarde pas à faire naufrage. Je ne condamne pas les hautes spéculations de l'esprit, bien au contraire ; mais je ne les reconnais opportunes que lorsqu'elles trouvent un point d'appui solide sur les faits et sur les détails. Quelle valeur peuvent avoir les grandes dissertations sur le magnétisme, tant que ses phénomènes n'auront pas été scrutés minutieusement et appréciés avec certitude? Et cependant les magnétistes semblent leur donner la préférence, au détriment de l'analyse laborieuse qui, seule, permet de constituer quelque chose de durable. Ils aiment mieux s'endormir sur le *doux et mol chevet de l'ignorance et de l'incuriosité*, suivant l'expression de Montaigne, que de se livrer aux procédés de l'observation judicieuse et de l'expérimentation sévère. Afin de prouver ce que j'avance, je signalerai l'indifférence absolue qui a accueilli le travail de M. le docteur Viancin, sur la propriété qu'aurait le fluide magnétique, en passant sur une substance médicamenteuse, de se charger des principes actifs de cette substance.

Je m'attendais à voir les expériences de M. Viancin, quoique n'étant pas nouvelles, répétées par un grand nombre de travailleurs. Mon espoir a été déçu, et je ne serais pas surpris d'avoir presque été seul à en contrôler l'exactitude. Je dois même avouer que les résultats que j'ai obtenus sont loin d'être favorables à la thèse soutenue par M. Viancin.

— Dernièrement, M. S. Morin démontrait, dans un article excellent publié par l'*Union Magnétique*, combien il est ridicule de faire intervenir *Dieu et la Sainte Vierge* dans une question de science. Cela n'a pas empêché M. Loisson de Guinaumont de vider son encrier et d'érailler sa plume, pour démontrer que Rome n'a point qualifié de diabolique l'emploi du magnétisme. « Rome n'a point parlé, » nous dit-il. La sacrée pénitencerie est seule à s'être prononcée, et elle n'a pas reconnu d'intervention diabolique dans les pratiques mesmériennes ne tendant pas à une fin illicite ou mauvaise.

Est-ce bien la peine de noircir du papier pour argumenter sur des niaiseries renouvelées du moyen âge !... Au reste, M. Loisson de Guinaumont discute en homme fort au courant des subtilités de la *casuistique*. Il saisit cette occasion pour nous parler de Dieu et de ses saints, de l'immortalité de l'âme et d'une foule d'autres bonnes choses qui sont à leur place dans les séminaires. On peut aimer les paroles édifiantes et trouver



cependant que les *Etudes philosophiques* de M. Loisson de Guinaumont n'auraient rien à perdre en devenant moins orthodoxes.

— M. Bouchat, de qui M. S. Morin paraissait attendre une juste appréciation du magnétisme, s'est contenté de glisser sur ce sujet qu'il n'a pas l'air de comprendre. C'est faire un peu légèrement l'*Histoire de la médecine*.

— La suppression de ma réponse à M. d'Arbaud a peut-être fait croire que je m'étais livré à son égard à des personnalités blessantes. Je respecte toujours l'homme quand je m'attaque à ses opinions, et je considère M. d'Arbaud comme un magnétiste distingué et très-estimable. Telle est ma déclaration.

Jean Bloc.

CAUSERIE SUR LE MAGNETISME ANIMAL.

L'une de mes dernières *Causeries* a soulevé une discussion dans le sein de la *Société de magnétisme de Paris;* le journal de la Société, l'*Union magnétique*, rapporte ainsi les faits : « Le docteur Louyet communique un article de M. d'Arbaud, inséré dans le *Magnétiseur de Genève*, et relatif au fait de vision sans le secours des yeux, que notre collègue de Cahors repousse. M. Louyet pense que pour être d'accord, il faut distinguer la vision (magnétique) qui, en effet, ne peut avoir lieu qu'avec le secours des yeux et *la perception*. Celle-ci est incontestable.

MM. Ogier, Dubois, Voilquin, Chamonin, Moussart, parlent dans le même sens. »

Je ne sais ce que mes honorables collègues entendent par le mot perception. Mais je persiste dans mon opinion, à savoir : qu'un somnambule entièrement aveugle ne peut en *aucune façon* se rendre compte des couleurs, si l'on ne réagit sur son cerveau au moyen de la transmission de pensée. Bref, je nie formellement le phénomène que M. le docteur Louyet veut bien désigner sous le nom de *perception*.

Voici une des expériences qui ont servi à asseoir ma conviction

Après avoir provoqué le somnambulisme parfait chez un



individu atteint de cécité complète, je le conduisais dans un appartement parfaitement obscur; alors je remettais entre ses mains plusieurs billes de même grosseur, mais de couleurs différentes, et je l'invitais à m'accuser ces couleurs, ou bien encore je déposais dans un vase une poignée de maïs blanc, une de maïs jaune, une de maïs brun et je priais le somnambule de trier ces graines suivant leur nuance. Malgré tous ses efforts de volonté, et bien que le sujet en question possédât des qualités remarquables pour tout ce qui avait rapport à l'ouïe, au tact, à l'odorat ou au goût, le sujet, dis-je, n'a jamais pu résoudre ce problème, du moins lorsque j'ignorais moi-même la couleur de ces objets. Mais si j'étais fixé à cet égard, le somnambule exécutait assez facilement ce tour de force, grâce à la transmission de pensée, qui bien souvent s'opérait à mon insu, c'est-à-dire sans aucune intention formelle de ma part.

Mes collègues n'ont qu'à répéter cette expérience, et ils acquerront la certitude qu'un somnambule aveugle et livré à ses propres facultés est tout à fait incapable de se rendre compte des couleurs. Donc, la prétendue perception, considérée en dehors de la transmission de pensée, est un mot vide de sens.

Je n'ignore pas que l'ouïe et surtout le tact peuvent, jusqu'à un certain point, suppléer au sens de la vue. Ainsi, j'ai connu une dame aveugle, qui jouait aux cartes avec la plus grande facilité, qui reconnaissait la nuance des étoffes rien qu'au toucher. Je sais encore que le tact peut remplacer l'ouïe à un tel point, qu'on peut aisément se méprendre. Je connais un aveugle sourd-muet qui perçoit les moindres vibrations de l'air et se rend compte de presque tout ce qui se passe autour de lui, l'épigastre joue surtout un rôle important chez cet individu. On dirait qu'il sent, qu'il entend et qu'il voit par le creux de l'estomac. Ce phénomène se produit habituellement chez les somnambules et chez les personnes très-impressionnables. Ce fait physiologique a donné lieu à une foule d'erreurs et d'observations fausses.

Puisque je suis en train de faire la chasse aux préjugés et aux hérésies magnétiques, je dirai quelques mots de l'*instinct des remèdes* et de la *propriété intentionnelle communiquée aux objets inertes,* ces deux hérésies monstrueuses admises par la plupart des magnétiseurs.

J'ai failli être mis à l'index pour avoir osé combattre ces erreurs. Mais comme je cherche avant tout la vérité, je reviens à la charge.



Les personnes qui voudront se former une opinion à cet égard n'ont qu'à répéter les expériences suivantes :

1° A diverses reprises j'ai fait soumettre à l'appréciation de somnambules lucides des mèches de cheveux appartenant à des individus malades ou valides, cela par des personnes tierces qui ignoraient complétement la nature des affections, *ce qui est une condition essentielle*, si l'on veut éviter une transmission de pensée, laquelle joue un grand rôle dans les consultations magnétiques. Eh bien ! sur six somnambules consultés successivement, deux ont assez bien reconnu le genre de maladie, mais ils ont prescrit un traitement diamétralement opposé. Les quatre autres se sont fourvoyés entièrement, tant pour le diagnostic que pour les prescriptions. Ces épreuves ont été répétées un grand nombre de fois ; et elles ont toujours donné le même résultat négatif : les somnambules pataugeaient et divaguaient à qui mieux mieux.

2° Après avoir provoqué le somnambulisme lucide chez certains malades, je les consultais sur leur propre état ; j'écoutais leurs prescriptions, puis je réagissais sur leur esprit soit par la parole, soit par la suggestion mentale. Je leur persuadais qu'ils étaient dans l'erreur ; je leur faisais adopter un autre traitement en leur donnant la ferme assurance qu'ils guériraient, je les trompais sciemment, je substituais des boulettes de mie de pain aux remèdes prescrits, et ils guérissaient quand même, car ils avaient foi en moi.

Il résulte des nombreuses expériences que j'ai faites pendant plusieurs années, à propos de la faculté que l'on prête aux somnambules de pouvoir guérir les maladies, faculté désignée sous le nom d'*instinct des remèdes;* il résulte, dis-je, d'une foule d'expériences que cette hypothèse est loin d'être fondée. En effet, j'ai acquis la certitude que les somnambules qui n'avaient pas fait des études spéciales, divaguaient au moins quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent.

Les guérisons merveilleuses obtenues par les somnambules, les médiums, les neuvaines, les *ex voto*, doivent être attribuées *à l'action physiologique que le moral exerce sur le physique.*

Maintenant j'ajouterai quelques réflexions : Pourquoi les somnambules posséderaient-ils l'instinct des *remèdes* plutôt que celui de la chimie ou de la mécanique, par exemple?

Les somnambules ne possèdent réellement que les connaissances qu'ils ont acquises, seulement leurs facultés sont dans un état d'éréthisme extraordinaire, et leur esprit peut être *in-*



fluencé facilement. Le cerveau des somnambules est un instrument très-délicat qui vibre sous les moindres impressions, un miroir sphérique qui réfléchit non-seulement tous les objets à la ronde, quelque soit leur distance, mais encore la pensée intime des individus.

Depuis quatre-vingts ans que Mesmer a remis le magnétisme à la mode, plus de deux mille somnambules lucides ont été consultés, soit pour leur compte particulier, soit pour celui d'autrui. Si les somnambules possédaient réellement l'*instinct des remèdes*, il n'y aurait plus aujourd'hui de maladies réputées incurables. Mais les somnambules sont comme le commun des mortels, ils subissent l'influence de leur entourage, ils errent, ils radotent, dans les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des cas, ainsi que j'en ai acquis la certitude.

Pour mon propre compte je n'admettrai l'*instinct des remèdes* chez les somnambules que lorsque l'un de ceux-ci aura découvert un traitement efficace pour guérir la phthysie et les cancers.

Les personnes sérieuses ne doivent donc avoir recours aux somnambules que pour faciliter la diagnostic, encore faut-il que les sujets possèdent des connaissances spéciales, sans cela ils peuvent occasionner des erreurs grossières.

La seule méthode qui me paraisse rationnelle, c'est d'appliquer le magnétisme directement, comme agent thérapeuthique.

Quant à ce qui est de la propriété intentionnelle, communiquée aux objets inertes, c'est là une absurdité et rien de plus.

Eh quoi! vous supposez que par l'acte seul de la volonté, l'on puisse communiquer à de l'eau pure, par exemple, une propriété purgative, astringente, emménagogue, altérante, révulsive? etc. Allons donc! ce sont là des utopies.

On m'objectera peut-être que la plupart de ces effets se produisent avec l'eau magnétisée. Je l'admets, ceci dépend de la prédisposition dans laquelle se trouve le malade, de l'état des organes et surtout de l'action physiologique que le moral exerce sur le physique, car pour que le phénomène se produise positivement, il faut que le sujet soit prévenu, qu'il s'y attende, qu'il ait foi dans l'efficacité du remède. Dans ces conditions, l'eau *non magnétisée* produit également le même résultat, ainsi que j'en ai eu vingt fois la preuve.

Je n'ai nullement l'intention de révoquer en doute la propriété excitante que possède l'eau magnétisée.



Je sais en outre que l'eau qui a été influencée avec la main droite a un goût acide et une propriété purgative; que celle qui a été magnétisée avec la main gauche a une saveur alcaline et une propriété vomitive; que celle qui a été saturée de fluide avec la bouche est tonique. Tout cela parce que le corps humain est polarisé : la main droite dégage du fluide *positif*, la main gauche du fluide *négatif*, et la bouche du fluide *neutre*.

L. D'ARBAUD.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

N° 12. 15 Mars 1864. 5me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL
PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE
A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.

A NOS LECTEURS.

Voici le douzième et dernier numéro de l'année 1863-1864, nous osons espérer que nous avons satisfait nos abonnés, et les efforts que nous avons faits dans ce but nous permettent, croyons-nous, de venir aujourd'hui les prier de nous continuer encore leur concours, qui nous est de toute nécessité pour ne pas interrompre cette publication.

C'est avec un bien grand plaisir que nous constatons que presque tous nos abonnés des années précédentes nous sont restés fidèles ; nous nous plaisons à compter sur eux pour celle que nous commencerons en avril ; nous espérons aussi que les personnes qui ont répondu à notre appel l'année qui vient de s'écouler, ne nous abandonneront pas non plus; elles nous ont mis à même de continuer, avec moins de perte, ce journal, qui n'est point une spéculation, et qui, nous le pensons, n'est pas sans utilité.

En effet, si le *Magnétiseur* cessait de paraître, il n'existerait plus qu'un seul journal de magnétisme, l'*Union magnétique,* organe de la *Société de magnétisme* de Paris. Deux journaux sont bien insuffisants pour se faire l'organe d'une science, à plus forte raison un seul le serait-il, quand celui-ci, par sa position de représentant d'une Société, est obligé de consacrer bien souvent des pages à des rapports de réunions, à des questions privées, à des discussions théoriques qui, pour la plupart, sont plus ou moins oiseuses, et ne peuvent être d'aucune utilité à l'avancement du magnétisme.

Dans le *Magnétiseur*, comme dans nos ouvrages (1), nous nous sommes, avant tout, attaché aux faits, comme étant les seuls utiles au progrès et à la propagation du magnétisme. Nous avons relaté des guérisons anciennes opérées par Mesmer et ses contemporains; nous publions celles que nous obtenons, en y joignant les détails du traitement magnétique que nous employons pour y parvenir. Nous sommes souvent réduit à parler de nous-même; ce n'est pas que nous n'ayons engagé souvent et toujours, les magnétiseurs à nous adresser la relation des guérisons qu'ils ont obtenues, et celle des faits qu'ils ont pu provoquer et observer dans leur pratique; nous aurions inséré ces communications avec bonheur, elles nous eussent aidé à prouver combien le magnétisme est puissant comme agent thérapeutique et combien il se propage dans tous les pays.

Mais, disons-le hardiment, il règne, par malheur, chez les magnétiseurs de profession, une indifférence extrême, et de plus, un isolement réciproque qu'aucun d'eux ne cherche à rompre. Nous avons essayé d'y parvenir par notre publication, car un journal, quel qu'il soit, est toujours utile; en ralliant les partisans épars d'une même foi, il en forme une corporation, il les réunit en société, et par la publicité donnée aux guérisons obtenues par celui-ci, aux phénomènes observés par cet autre, il en forme un faisceau solide qui devient la pierre de l'angle d'une science qui a sa base, sa théorie, sa pratique et qui doit inévitablement prendre rang, tôt ou tard, parmi celles qui sont déjà reconnues.

Mais les magnétiseurs sont insouciants, nous l'avons dit et nous le prouverons facilement.

Une idée d'une haute portée humanitaire a pris naissance

(1) L'*Art de Magnétiser*, troisième édition, Paris, par Ch. Lafontaine. Chez Germer-Baillière. --- *Eclaircissements et Cures magnétiques*, à Genève, par Ch. Lafontaine.



dans la Société magnétique de Paris, celle d'un dispensaire ou hôpital magnétique où les malades seraient traités par le magnétisme, les plus pauvres gratuitement, les autres en payant une modique somme. Eh bien! il y a plus d'un an que la Société magnétique, qui est nombreuse, a cherché à mettre à exécution cette bonne pensée; elle a établi des listes de souscription, qui ont produit, d'après l'*Union magnétique*, la somme de 1,425 fr. 5 c.

Un fait comme celui-ci ne démontre-t-il pas toute l'indifférence des magnétiseurs aux progrès de la propagation du magnétisme? Aussi nous ne devons pas nous étonner que parmi le millier de magnétiseurs qui pratiquent à Paris et en France (1), nous en comptions à peine une centaine qui soient abonnés à notre journal.

Notre pauvre petit missionnaire, le *Magnétiseur,* n'a pas un bien grand mérite, nous le savons mieux que personne, et nous nous rendons justice; cependant nous pensons que bon nombre des magnétiseurs qui nous délaissent, arriveraient plus facilement à résoudre le problème d'une guérison devant laquelle ils échouent souvent par ignorance, s'ils voulaient bien se donner la peine d'étudier avec attention celles que nous publions, et la manière dont nous agissons pour les obtenir.

Si quelque lecteur est tenté de voir dans notre manière d'envisager cette question, un amour-propre déplacé peut-être, qu'on nous le pardonne, nous le puisons dans les succès que depuis trente ans nous avons pu enregistrer, pendant une pratique sérieuse et dévouée, qui nous a permis, en magnétisant des milliers de malades, d'étudier les diverses maladies qui affligent l'humanité, et d'y adapter les différents procédés de magnétisation par lesquels les guérisons sont obtenues avec le plus de rapidité et de certitude.

Nous prions ceux de nos lecteurs qui voudront bien s'abonner, de le faire à notre domicile, quai des Bergues, 31, ou à Paris, chez M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'École de Médecine, 17. Il suffit, pour la France, d'envoyer à cette maison un mandat sur la poste.

Ch. LAFONTAINE.

EPANCHEMENT AU CERVEAU.

Le jeune Ernest R., âgé de six ans, tomba, le samedi 13 février, dans le bassin du jet d'eau du square des Bergues. Il

(1) Nous ne parlons que des magnétiseurs de profession.



y avait été poussé par un de ses petits camarades d'école. Il en fut effrayé et se contusionna un peu l'épaule droite, puis, tout mouillé, il courut chez sa mère ; on le mit promptement au lit, où on le tint chaudement. Le dimanche matin il paraissait très-bien portant, n'éprouvait aucun malaise, et lui-même me racontait en riant sa mésaventure.

Le lundi soir il se plaignit d'un mal de tête, qui, le mardi matin, disparut. Mais le soir, en rentrant de l'école, il ne voulut pas manger, se plaignit d'un mal de tête violent; on le coucha, une fièvre violente se déclara, et alla en augmentant ; toute la nuit il eut une fièvre et un délire pendant lequel il croyait se battre avec tous ses petits camarades. Mais le matin, vers 4 heures, il s'apaisa et dormit d'un sommeil très-calme jusqu'à 8 heures. Il voulut se lever et aller à l'école, mais sa maman jugea prudent de le garder à la maison. Il mangea un peu, mais vers les 9 heures il vomit le peu qu'il avait mangé, puis quelques autres vomissements survinrent et vers midi il s'endormit d'un sommeil tranquille.

A 4 heures il eut de l'agitation, et le sommeil persistant, on m'envoya chercher. Je reconnus ce sommeil profond qu'on a désigné sous le nom de *coma* et qui dénote un état dangereux, provoqué par l'envahissement du cerveau. Les membres étaient agités, secoués convulsivement, sans cependant que l'enfant s'éveillât. Je ne voulus pas assumer sur moi seul la responsabilité de cet état, et pendant que je le magnétisais et que je lui mettais sur la tête des compresses d'eau magnétisée, j'envoyai chercher un médecin, qu'on ne trouva pas, on courut chez deux, trois, cinq, qui tous étaient absents. Je continuais à magnétiser, mais je sentais instinctivement qu'il fallait en plus, un dérivatif. Enfin à 9 heures du soir, le docteur S.... arriva. A son premier coup-d'œil je compris qu'il avait peu d'espoir de sauver l'enfant. Il ordonna une sangsue derrière chaque oreille, fit mettre de la glace sur la tête au lieu des compresses. Je l'accompagnai et il me déclara que l'envahissement du cerveau était tel, qu'il ne conservait aucun espoir ; que cependant il viendrait le lendemain matin.

Je mis les sangsues, je les fis saigner pendant trois heures, je maintins toujours de la glace sur la tête et je continuai toujours à magnétiser, en cherchant à attirer en bas pour dégager le cerveau. A onze heures le médecin de la famille, le Dr M...., arriva, il approuva ce qu'on avait fait et promit de se rencontrer le lendemain avec le docteur S..... En descen-



dant, il dit au père qu'il croyait l'enfant perdu, à moins d'un de ces revirements subits qui se présentent quelquefois sans qu'on n'ose l'espérer.

Je continuai sans cesser un seul instant à magnétiser l'enfant, cherchant à dégager la tête par de grandes passes, stimulant fortement l'estomac par l'imposition des mains. Mais l'enfant était toujours impassible, sans aucun mouvement, tout son côté droit paralysé, et ne donnant aucun signe de vie, si ce n'est que le cœur avait encore quelques battements à peine sensibles.

Enfin, à 4 heures du matin, sans faire un mouvement, l'enfant dit d'une voix faible : — *de l'eau.* — C'était le premier mot qu'il prononçait depuis 16 heures. Aussi je ne puis dire ce qui se passa en moi ; je trempai mon doigt dans de l'eau magnétisée et je le passai sur ses lèvres, ses mâchoires étaient toujours contractées et ne pouvaient rien laisser passer. Cependant ses lèvres remuèrent ; je passai plusieurs fois mon doigt mouillé, il semblait se ranimer. A 5 heures il dit encore — *de l'eau,* — je lui passai encore mon doigt mouillé sur les lèvres, et il me sembla que les mâchoires se dessérraient, alors j'essayai de lui introduire un peu d'eau magnétisée dans une cuillère à café, j'y parvins. A 5 heures trois quarts il me disait : — *à boire de l'eau.* — C'était cette fois plus facile, il y avait progrès ; mais l'enfant n'avait point encore ouvert les yeux.

A 7 heures le docteur S. vint et fut en quelque sorte étonné de trouver l'enfant vivant. Il ordonna un peu de calomel pour dégager les intestins. Je continuai à magnétiser jusqu'à 8 heures du matin ; je revins à 10 heures, puis à 1 heure : l'enfant avait demandé de l'eau plusieurs fois. A 3 heures et demie les deux médecins se rencontrèrent et déclarèrent qu'il y avait un peu d'espoir. Je magnétisai toute la soirée, jusqu'à 11 heures, et je me retirai après avoir fait administrer un lavement d'eau de savon qui fit beaucoup d'effet.

Le lendemain vendredi, je continuai à le magnétiser et à lui donner à boire tantôt de l'eau magnétisée, tantôt un peu de tilleul. Ce ne fut que le samedi enfin qu'il ouvrit les yeux et qu'il me dit : — ***bon jour, ami,*** — j'avais encore passé la nuit à le magnétiser, et vers les trois heures du matin, son bras droit, dont le mouvement était un peu revenu, se couvrit d'une éruption qui se changea en un érysipel. Bientôt le bras gauche en fut aussi couvert et deux ou trois pustules se présen-



térent sur le front, du côté gauche : je regardai cet effet comme salutaire et le médecin confirma mon opinion. On fit quelques lotions de glycérine sur les bras et quelques jours après l'enfant était très-bien. On lui donna un bain de son.

Aujourd'hui, il est sauvé, et très-bien portant.

Ch. LAFONTAINE.

CONTRE-COUP à la tête, suite d'une chute avec engorgement sanguin sous le crâne, suivi de la paralysie de plusieurs muscles du cou, et de la difformité de cette partie, sur Mlle *Oberlin, âgée de* 8 *ans* (somnambule), *à Weisembourg*, 1786, *par M. le Blanc, médecin et chirurgien-major.*

(Magnétisme immédiat.)

(*Suite.*) (1)

On apercevait pourtant chaque jour que le sommeil se soutenait davantage ; aussi, à la neuvième séance, l'enfant devint décidément somnambule. Assignerai-je le degré de sa crise? c'est ce qu'il serait assez difficile de faire d'une manière précise, même après les intéressantes remarques de M. le comte de Lutzelbourg. (Voyez *Extrait des journaux d'un magnétiseur*, p. 28.) Mais pour me servir des expressions de cet estimable auteur, il y aura tant de degré que l'on voudra dans le somnambulisme ; ce sera toujours monter du rez-de-chaussée au dernier étage. (Voyez l'ouvrage cité, p. 41.) Or l'état de crise de notre petite malade se trouvait certainement entre ces deux points : on lui donnera donc la place que l'on jugera à propos. Ainsi, je me contente de dire qu'elle voyait sa maladie, en assignait la place, et répondait très-bien à toutes les questions qu'on lui faisait à ce sujet ; cependant elle ne pouvait en expliquer le comment. Peu à peu, elle sut mesurer le temps, assigner à la minute son réveil, distinguer aussi chez les autres les parties malades, et magnétiser avec méthode. Elle assurait toujours que le magnétisme la guérirait, et que sans lui elle serait morte. Elle témoignait alors sa reconnaissance par tous ses moyens ; et ce qui lui méritait le plus notre confiance, c'est qu'elle était parfaitement d'accord avec notre autre somnambule sur la nature et le lieu de sa maladie. Quoiqu'elle ne put s'indiquer aucun remède, elle se reprochait pourtant d'avoir négligé la saignée dans les commencements.

(1) Voir le numéro du 15 février, page 179.



Presque tous les jours, la réunion de nos deux somnambules nous donnait le spectacle le plus intéressant. A peine la dame somnambule était-elle en crise, que la petite sentait le désir intérieur d'en faire autant, et l'autre lui tendait affectueusement la main, la mettait sur ses genoux, la tête appuyée sur son sein, leurs bras s'entrelaçaient, et la petite n'était pas deux secondes sans dormir.

Pendant toutes ces crises magnétiques, qui étaient presque toutes tranquilles et gaies, la petite malade remuait la tête avec assez de facilité : remarque qui vient à l'appui de l'observation faite à Toulon sur une jeune fille de dix ans, dont l'avant-bras s'était retiré sur le bras, et qui, en crise, s'étendait et exécutait tous les mouvements à la volonté du magnétiseur. (Voyez le tome 2 du *Journal* de M. Tardy, p. 39.) Mais, ainsi que le bras de celle-ci, la tête de notre malade reprenait sa position fâcheuse, et le cou la même raideur, dès qu'elle était éveillée.

Cependant, jusqu'au 24 novembre, notre espoir était soutenu par un mieux assez sensible ; la fièvre avait disparu, l'appétit se trouvait meilleur. Si ce n'est quelques promenades en carosse et quelques prises de poudre céphalique, d'après l'ordonnance de notre somnambule, que l'enfant approuvait aussi, quoiqu'elle y répugnât en état de veille, le magnétisme était le seul remède employé ; mais nous n'avions pas lieu de penser que la séance du soir de ce jour-là nous ferait toucher au but de nos désirs.

Il y avait une heure que notre petite somnambule dormait assez tranquillement, lorsque nous entendîmes très-distinctement se faire dans sa tête un bruit de déchirement semblable à celui que produirait la rupture d'une vessie remplie d'air, et aussitôt elle ouvrit les yeux d'elle-même, contre son ordinaire et fut éveillée. Ce bruit, ce réveil si brusque, étaient pour nous des choses si nouvelles, que nous avions déjà quelques inquiétudes sur les suites d'un événement si singulier. Cette espèce de claquement si extraordinaire m'annonçait trop un déchirement de membranes, pour ne pas craindre les dangers d'un épanchement. La malade éveillée, paraissait toute étonnée, stupéfaite du nouvel état où elle se trouvait ; et plus elle nous regardait avec surprise, et plus elle augmentait nos craintes ; c'était bien plutôt le cas de se livrer à la joie. La nature nous avait apprêté tous les agréments d'un prompt succès, la crise avait opéré le plus heureux changement, notre malade était guérie ; mais les hommes sont encore si éloignés de cette



bonne mère commune, qu'ils ne savent pas distinguer le moment de sa bienfaisance. Nous avions donc des terreurs paniques; aussi quel fut notre étonnement, quelques instants après, de voir que cette enfant tenait la tête parfaitement droite, et la remuait en tout sens avec la plus grande facilité. Nous ne pouvions nous lasser de lui faire répéter les mouvements qu'elle n'avait pu exécuter depuis trois mois. Le gonflement douloureux qui existait tout à l'heure avait entièrement disparu; le doigt fortement appuyé sur les parties qu'une heure avant on ne pouvait toucher, même légèrement, sans douleur, ne causait aucune impression désagréable. La joie de cette petite ne le cédait pas à la nôtre; elle se frappait la tête de plaisir, mais les plus fortes secousses n'étaient plus douloureuses. Elle chantait, dansait, sautait et devint d'une gaieté folle. Il était tard, et ce fut avec beaucoup de peine qu'on la fit mettre au lit. Son sommeil fut un peu agité, mais elle dormit toute la nuit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son accident. La guérison de notre petite malade n'était pas assez complète pour abandonner le moyen qui l'avait sauvée; il y avait encore du sang à rendre par le nez, et le magnétisme pouvait seul opérer une terminaison heureuse; aussi d'après les demandes de l'enfant et les conseils de la dame somnambule, elle fut magnétisée tous les jours jusqu'à l'époque fixée de sa parfaite guérison (le 8 décembre); et ensuite, pour l'accoutumer par degré à cette privation, à laquelle elle allait être obligée de se conformer chez ses parents, qui la demandaient pour le 1er janvier, on ne lui donnait des crises que tous les deux, trois et quatre jours, et sensiblement au bout de huit jours, jusqu'à l'instant où elle est retournée chez elle. Cependant elle resta encore longtemps susceptible de somnambulisme magnétique, et depuis elle me l'a prouvé plusieurs fois, en se mettant seulement au baquet. Depuis la crise qui a décidé de sa vie, elle a mouché beaucoup de sang, et à compter de ce moment l'appétit est devenu excellent; l'embonpoint augmentant tous les jours, a bientôt fait perdre à la peau son teint jaune, auquel a succédé le rosé et la blancheur animée chez une brune; les formes sont devenues plus rondes, l'accroissement s'est fait à vue d'œil; enfin, à la plus brillante santé, cette enfant a bientôt joint les traits d'un esprit sémillant, dont la maladie avait émoussé la finesse.

Voilà, je crois, une de ces guérisons publiques qui doit soutenir la réputation du magnétisme (1), tant en raison des cir-

(1) Tout le monde, à Weissembourg, avait vu la petite Oberlin dans



constances particulières qui l'ont accompagnée, qu'à cause de l'âge du sujet. Dira-t-on que cette malade a été guérie par ***imagination*** ou par ***imitation?*** Dira-t-on que c'était un jeu? L'auteur des ***Doutes sur le magnétisme*** pourrait-il crier encore à l'illusion, à l'imposture?

Il demande qu'on agisse sur les individus avec lesquels on ait le moins à craindre cette source d'erreurs, sur des personnes sensées, des têtes froides, sur des gens peu instruits, tels que des paysans, des enfants, enfin sur des animaux. Le magnétisme a été démontré sur tous ceux qu'il désigne. Un enfant de huit ans, guéri par ce moyen, achève, ce me semble, la solution du problème, et ce n'est pas le seul exemple qu'on peut citer.

Puisse cette cure venir à l'appui du grand nombre de celles qui, depuis longtemps, auraient dû éclairer les hommes sur leur plus cher intérêt, celui de la santé et de la vie!

Signé, LE BLANC, méd.

Témoin, OULÈS, STEINBRENOER, chir.

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE RIOM

LE SORCIER DES MONTAGNES D'AUVERGNE.

On a cru longtemps que les sorciers, si nombreux jadis dans les montagnes de l'Auvergne, avaient disparu sans laisser de postérité; mais voici qu'un de leurs descendants vient de comparaître devant le Tribunal correctionnel de Riom, sous la prévention d'exercice illégal de la médecine.

Jean May de Condat, dont la figure amaigrie et les cheveux en désordre rappellent le type de ses ancêtres, est âgé d'environ 50 ans. Domicilié aux confins des trois départements du Puy-de-Dôme, de la Creuze et de la Corrèze, il a eu occasion d'exercer son pouvoir occulte dans un grand nombre de localités, et plusieurs de ses clients, cités comme témoins, sont entendus successivement.

Une jeune femme, Françoise Chauvy, de Jangouloux, raconte qu'elle avait un grand mal de dents et une fluxion de la joue, le 15 août dernier, lorsqu'elle rencontra dans une maison Jean May, qui la *toucha* du bout du doigt en récitant tou

le pitoyable état que j'ai décrit. Le lendemain de la crise heureuse, on l'a menée au bal public, où elle a beaucoup dansé, et toute la ville a été témoin du rétablissement, qui se soutient toujours.



bas une petite prière qu'elle n'entendit pas, et lorsqu'elle fut rentrée chez elle, son mal avait cessé et sa fluxion avait disparu.

ANTOINE FAVIER, maréchal, à Tralaignes, fit conduire, il y a plusieurs mois, chez Jean May, sa petite fille, âgée de six ans, qui s'était tordu le bras. Jean May l'ayant *touchée*, l'enfant fut guérie deux jours après.

ANTOINE JALICON, scieur de long. — J'avais une douleur très-vive dans une jambe. Je trouvai Jean May à la porte de l'église de Condat et le priai de venir me voir. Sans regarder ma jambe, il me prescrivit une fumigation de graines de genièvre avec des prières et ma jambe fut guérie.

JEANNE SAINTIGNY, femme Blondel, âgée de soixante et un ans, avait des coliques fréquentes. Elle appela May, qui lui fit des signes sur la poitrine, lui prescrivit cinq *Pater* et cinq *Ave* neuf jours durant, et son mal s'en alla pour ne plus revenir.

PIERRE ANTONY, menuisier, âgé de quarante-cinq ans, raconte qu'il avait un violent mal de reins. Il manda May, qui lui fit des signes mystérieux sur le corps avec ordonnance de *Pater* et d'*Ave*, et son mal de reins cessa de le faire souffrir.

M. LE PRÉSIDENT, au témoin : — Ainsi, May est arrivé chez vous ; il vous a simplement *touché*, et il s'en est allé disant au mal de reins de le suivre?

LE TÉMOIN : — Oui, monsieur le président.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rappeler ici toutes les dépositions des témoins : la science de May est universelle ; il guérit les rhumatismes en tous genres, les fièvres, le choléra, les faiblesses, les coups de corne dans la poitrine, les maladies des femmes, etc., etc.

CÉCILE CHANAUD, jeune femme de gendarme, raconte au Tribunal qu'elle était alitée depuis deux mois, et que les soins des médecins étaient restés sans résultat, lorsqu'une de ses amies lui conseilla de faire venir Jean May. Celui-ci se rendit chez elle et la guérit très-promptement, sans lui prescrire aucun remède.

Cette dernière cure extraordinaire étant venue aux oreilles d'un brigadier, avait été la cause du procès-verbal dressé contre Jean May.

S'il est curieux de voir avec quelle reconnaissance tous les témoins parlent de la science merveilleuse et du désintéressement du prévenu, il est encore plus curieux d'entendre celui-ci parler de sa *mission* providentielle.



M. le Président : — Prévenu, le Tribunal espère que vous comprendrez désormais qu'il ne faut pas, encourageant la crédulité des gens malades, les exposer à se priver des secours des hommes de l'art, ce qui peut leur devenir funeste.

Me Lavraygne, qui présentait la défense de Jean May, fait valoir en sa faveur son excellente moralité, la complète innocuité des remèdes dont il s'est servi, et surtout son désintéressement. Le Tribunal, prenant tous ces faits en considération, ne condamne Jean May qu'à cinq francs d'amende et aux dépens d'une partie de l'instance.

(*Gazette des Tribunaux.*)

RÉFLEXIONS.

Ce brave Jean May n'est pas un sorcier, personne n'a pu le croire, et lui-même ne se donne pas pour tel, quoique les populations de l'Auvergne le nomment ainsi. C'est un bon et honnête homme dont la moralité a été reconnue, — même — par le Tribunal.

Comment se fait-il donc qu'il ait été condamné?

Il a guéri!

Oui, et cela suffit, par le temps qui court, pour qu'un homme honnête et bon soit puni d'avoir soulagé ses semblables souffrants. On dira peut-être, — comme le Tribunal, — il a *illégalement* exercé la médecine, — il n'est pas diplômé de par une faculté quelconque. — Ceci est-il bien vrai? — A-t-il exercé la médecine? — A-t-il fait quoi que ce soit que les médecins, — *ou les hommes de l'art,* — comme les appelle le président, aient jamais fait? — Depuis quand les signes, les gestes, les attouchements, les *Pater*, les *Ave* sont-ils inscrits dans le Codex et dans les habitudes de ces *hommes de l'art?* — Il a guéri, dit-on, — oui, il a guéri en un instant, en deux ou trois jours, ce que les médecins, — tout hommes de l'art qu'ils sont, — n'avaient pu guérir pendant des mois. — Il a guéri des hommes, des femmes et des enfants *en les touchant;* à son approche, tous les maux qui accablaient ces malheureux semblaient fuir : coliques, sciatiques, rhumatismes, foulures, maux de dents, maux de jambes, maux de ventre, tout disparaissait. Jean May a fait, dans son ignorance et dans sa simplicité, — ce que faisait le Christ, — il a *touché,* il a *guéri.*

N'est-il pas dit dans St-Marc, ch. VII, ch. VIII, que le Christ



a *touché* un sourd-muet, un aveugle et *qu'il les a guéris, mais qu'il lui a fallu les toucher deux fois?*

N'est-il pas dit, dans les *Actes des Apôtres*, ch. VI, que St-Etienne, qui n'était que disciple, accomplit les guérisons les plus miraculeuses en *touchant* les malades? etc., etc.

Oui, Jean May a *touché*, il a *guéri*, — et cela s'appelle faire de la médecine? — Nous en demandons pardon à messieurs les Juges, mais il est déplorable que des magistrats de sens droit et rassis, puissent, en 1864, avoir encore de pareilles idées.

Cet homme que l'on vient de condamner pour avoir fait *illégalement* de la médecine, n'a point donné des remèdes, à moins que les *Pater*, les *Ave* et les signes mystérieux se vendent maintenant dans les pharmacies.

Cet homme a touché. — Cet homme a magnétisé. — Cet homme a guéri.

Oui, cet homme magnétise, — oui, Jean May est un puissant magnétiseur, — il ignore ce qu'il fait et comment il le fait, — mais il sent en lui une force, une puissance, — dont il comprend la portée, sans en discerner la nature. — En honnête homme qu'il est, il reporte vers Dieu ce pouvoir même, et dans son innocence pieuse, il croit avoir reçu une mission providentielle pour soulager ses frères.

Cet homme a guéri par des signes, par des attouchements, des centaines de malades que les médecins ne pouvaient guérir ; il l'a fait instantanément et sans les empoisonner, comme le font les *hommes de l'art*. — Il a fait ce qui nous est ordonné par Dieu lui-même, — c'est là le crime pour lequel vous le condamnez, vous, juges, qui ne savez pas, ou ne voulez pas apprécier ce qu'il y a de grand, de sublime, de divin, dans les faits qui vous scandalisent.

L'humanité roulera-t-elle éternellement dans ces ornières où l'homme s'abaisse devant des convenances sociales, absurdes et surannées ; l'homme n'aura-t-il pas un jour le courage de secouer le joug et d'agir selon ce qu'il sent, selon sa conscience?

Oh ! juges de Jean May, si vous aviez rendu le verdict que vous dictait votre conscience, au lieu de vous attacher faussement à la lettre d'une loi, vous auriez acquitté Jean May en l'encourageant à suivre la voie dans laquelle il est engagé.

Jean May est un de ces hommes précieux, qui par leur candeur, leur bonne foi et la puissance dont ils sont doués, méritent au plus haut degré l'estime, la considération et le respect de tous.



Vous avez frappé cet homme pour sauvegarder un droit faussement acquis par les médecins, il eût été bien plus à propos que vous eussiez protégé les pauvres malades contre messieurs *les hommes de l'art*, qui, par droit de diplôme, les *déciment légalement*, comme bétail à eux appartenant.

CH. LAFONTAINE.

EMMANUEL DE SWEDENBORG

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

Matérialisme! Spiritualiste! Deux grands principes autour desquels ont tourné les plus beaux génies, sans jamais oser les fonder en un seul. Et pourtant, qui sait si les mots matérialisme et spiritualisme n'expriment pas les deux côtés d'un seul et même fait?...

Parmi les apôtres du spiritualisme, brille, entre tous, le philosophe suédois Emmanuel de Swedenborg, dont nous allons esquisser à grands traits la belle et étrange figure.

Le baron E. de Swedenborg naquit à Upsal, selon les uns, à Stockolm, suivant d'autres, en 1668. Il mourut à Londres, à l'âge de 85 ans, ou plutôt, suivant ses disciples, il ne fit que *changer d'état*, puisqu'ils purent le voir à Paris, postérieurement à cette date.

Dans la première moitié de sa vie, Swedenborg se fit remarquer par une science tellement vaste, qu'elle effraye nos intelligences bornées. Nous le voyons tour à tour aussi versé en physique, minéralogie, mathématiques, astronomie, que dans les langues grecque, latine, hébraïque et orientale. Ses écrits renfermaient des idées de l'ordre le plus élevé, que quelques savants osèrent s'approprier. Buffon, « ce naturaliste de cabinet, » puisa en grande partie sa *Théorie de la Terre* dans l'œuvre du philosophe suédois, qui parait avoir devancé de plus d'un siècle tous ses contemporains, dans la marche scientifique. Ainsi, il avait émis l'opinion que l'air, l'eau et le feu ne sont pas des *éléments* et avait entrevu la décomposition des substances organisées en principes immédiats. Il parait même avoir eu connaissance des faits magnétiques, longtemps avant Mesmer. Mais c'est assez nous arrêter sur cette partie de son existence, toute belle qu'elle est. Nous avons hâte de pénétrer dans cette période de sa vie où son ESPRIT lui dicta ces nombreux ouvrages mystiques que nous autres, pauvres positivistes, avons peine à concevoir.



Ce fut à Londres, en 1745, que notre philosophe eut ses premières visions, ou mieux, qu'il reçut les premiers ordres du ciel. Un soir, après un repas copieux, il fut enveloppé d'un nuage sombre, au milieu duquel se détacha bientôt une forme humaine, et il entendit ces mots prononcés par une voix retentissante : « Ne mange pas tant. » S'étant soumis à une diète absolue, il eut la nuit suivante la même apparition et il entendit cette phrase : « *Je suis envoyé par Dieu qui t'a choisi pour expliquer aux hommes le sens de sa parole et de ses créations. Je te dicterai ce que tu dois écrire.* » Cette fois, il avait pu distinguer un *ange*, vêtu de pourpre et éblouissant de lumière.

Depuis cette époque, il acquit la possibilité de détacher *son homme intérieur*, et de le faire voyager à travers l'immensité, retenant ce qu'il voyait et entendait. Il put écrire ses voyages dans les *Terres Astrales*. Il visita, avec un ange pour Cicérone, Jupiter, Mercure, Saturne, Vénus, la Lune, planètes qu'il nous dit être habitées par des êtres peu différents de nous, dont il dépeint les mœurs. Dans ses visions, il avait commerce continuel avec les anges et assistait à leurs fêtes et à leur mariage. Sur ce sujet, son récit est en contradiction avec l'évangéliste St-Luc, qui affirme que le mariage des Esprits n'a point de noces. «Un ange, dit Balzac, qui, dans *Séraphita*, a tracé une magnifique étude de Swedenborg, s'offrit à le rendre témoin d'un mariage, et l'entraina sur ses ailes (les ailes sont un symbole et non une réalité terrestre). Il le revêtit de sa robe de fête, et quand Swedenborg se vit habillé de lumière, il demanda pourquoi? — Dans cette circonstance, répondit l'ange, nos robes s'allument et se font nuptiales. (*Deliciæ sap. de am. conj.*, 20, 21). Il aperçut alors deux anges qui vinrent, l'un du Midi, l'autre de l'Orient; l'ange du Midi était dans un char attelé de deux chevaux blancs dont les rênes avaient la couleur et l'éclat de l'aurore; mais quand ils furent près de lui, dans le ciel, il ne vit plus ni les chars ni les chevaux. L'ange de l'Orient vêtu de pourpre, et l'ange du Midi vêtu d'hyacinthe accoururent comme deux souffles et se confondirent : l'un était un ange d'amour, l'autre était un ange de sagesse. Le guide de Swedenborg lui dit que ces deux anges avaient été liés sur la terre d'une amitié intérieure et toujours unis, quoique séparés par les espaces. »

Parmi les 27 ouvrages que Swedenborg prétend lui avoir été dictés par les anges, nous signalerons : *Les Délices de l'amour conjugal*, l'*Amour divin*, *le Vrai Christianisme*, l'*A-*



pocalypse révélée, l'*Exposition des sens internes* et surtout *la Sagesse évangélique de l'omnipotence, omniscience, omniprésence de ceux qui partagent l'éternité, l'immensité de Dieu*, où nous lisons : « Dans cet état (le somnambulisme), l'homme peut être élevé jusque dans la lumière céleste, parce que les sens corporels étant abolis, l'influence du ciel agit sans obstacle sur l'homme intérieur. » Les partisans de l'auto-magnétisme pourraient trouver dans cette phrase la clef des visions de Swedenborg, et y puiser un argument en faveur de leur doctrine.

Quelquefois notre inspiré mêle à ses révélations des détails passablement grotesques et qui font sourire. Il nous apprend que « la Vierge Marie est vêtue de satin blanc » et que « les Esprits rassemblés gardent des chapeaux sur leurs têtes !.... » Après cela, la politesse demande peut-être, là-haut, le contraire de ce qu'elle exige ici-bas !

La vie intime du philosophe est peu connue. Ses mœurs étaient simples et douces. Il se retirait, le plus possible, du monde, malgré les offres brillantes qui lui étaient faites, et ne recherchait ni la richesse, ni la célébrité. C'est à peine s'il voulait quelques prosélytes, et encore étudiait-il les personnes auxquelles il daignait faire partager ses opinions. Quand un homme lui avait paru digne d'écouter sa parole, le feu de son regard, l'entraînement de ses discours le changeaient en Voyant, et en faisaient un disciple fervent de la religion nouvelle.

Swedenborg a toujours été jugé par ses concitoyens comme une intelligence d'élite. Un prêtre qui se permit de le proclamer fou, devint fou lui-même peu de temps après.

H. de Balzac raconte dans ses *Etudes philosophiques*, que Mme de Staël, se promenant un jour sur la lisière d'un parc, rencontra un pauvre enfant absorbé par la lecture d'un livre. Ce livre était une traduction du *Ciel et de l'Enfer*. A cette époque, MM. Saint-Martin, de Geuce et quelques autres écrivains français, à moitié allemands, étaient les seules personnes qui connussent le nom de Swedenborg. Etonnée, Mme de Staël prit le livre avec cette brusquerie qu'elle affectait de mettre dans ses interrogations, ses regards et ses gestes ; puis, lançant un coup-d'œil à cet enfant (Louis-Lambert) :

— Est-ce que tu comprends cela ? lui dit-elle.

— Priez-vous Dieu ? demanda Lambert ?

— Mais.... oui



— Et le comprenez-vous?

Ce Louis Lambert qui, encore enfant, lisait Swedenborg, n'est autre que Balzac lui-même.

« J'ai lu Swedenborg tout entier, je le dis avec orgueil, puisque j'ai gardé ma raison. Ainsi fait parler M. Becker (dans *Seraphita*), le grand penseur honoré de Balzac. En le lisant, ajoute-t-il, il faut ou perdre le sens, ou devenir Voyant. Quoique j'ai résisté à ces deux folies, j'ai souvent éprouvé des ravissements inconnus, des saisissements profonds, des joies intérieures qui donnent seules la plénitude de la vérité, l'évidence de la lumière céleste. »

Louis Raize.

UN MOT.

Nous avons reçu une lettre d'un correspondant nouveau qui veut bien nous proposer son concours, pour des articles de fond, d'actualité, de critique ; nous lui exprimons dès aujourd'hui notre reconnaissance de vouloir condescendre à travailler pour notre petit journal, et nous l'en remercions bien sincèrement, car sa collaboration apportera sans nul doute un précieux élément scientifique à notre publication.

Nous regrettons de ne pouvoir insérer sa première communication, par plusieurs raisons qu'il est inutile d'énumérer ici et qu'il comprendra de reste : nous le prévenons qu'il trouvera (poste restante), un billet à la suscription qu'il nous a indiquée.

JURY MAGNÉTIQUE.

Concours de 1864. — Une médaille d'argent ou de bronze sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : *Traiter de la lucidité en général et principalement au point de vue magnétique ; de sa nature et des matières sur lesquelles elle peut s'exercer ; des moyens de la constater et du parti qu'on peut en tirer*.

Les mémoires devront parvenir avant le 1er avril 1864. Ils pourront être écrits en français, anglais, allemand, italien, espagnol, et seront insérés s'il y a lieu. Le nom de l'auteur devra être sous enveloppe cachetée, sur laquelle se trouvera un signe ou une épigraphe reproduite sur le mémoire.

Adresser les pièces au bureau du journal, ou au rapporteur de la Commission du Jury, M. A.-S. Morin, rue Bellechasse, 50.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE CINQUIEME VOLUME.

Ier NUMÉRO. — AVRIL 1863.

IIe NUMÉRO. — MAI 1863.

IIIe NUMÉRO. — JUIN 1863.

IVe NUMÉRO. — JUILLET 1863.

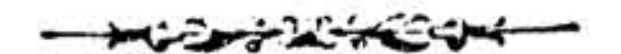
Ve NUMÉRO. — AOUT 1863.



X° NUMÉRO. — JANVIER 1864.

XI° NUMÉRO. — FÉVRIER 1864.

XII° NUMÉRO. — MARS 1864.



— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —

LE

MAGNÉTISEUR

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL

publié

PAR CH. LAFONTAINE

6me ANNÉE. — 1864 à 1865.

GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

Quai des Bergues, 31.

—

1865




CATALOGUED
F.K.M.



N° 1. 15 Avril 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



UN NOUVEAU CORRESPONDANT.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai lu avec peine l'appel que vous faites aux sympathies des magnétiseurs, dans le dernier numéro de votre journal. Comment, après cinq ans d'existence, vous comptez à peine cent abonnés en France! Quelle rude tâche que celle de journaliste, et combien j'admire votre abnégation. Il faut vraiment avoir du courage pour suivre une carrière aussi ingrate que celle d'écrivain magnétique. Si encore il y avait des compensations dans le concours de gens éminents et dévoués ; mais

vous vous plaignez autant de l'isolement que de l'indifférence.

Et puis, combien ne devez-vous pas avoir de peine à vous concilier l'estime d'esprits si divers! Le magnétisme n'étant pas encore une science formée, vous devez être en butte aux réclamations de toutes sortes, et souvent sollicité par les prétentions les plus opposées. Si vous marchez de l'avant, on trouve que vous allez trop loin et l'on vous traite de téméraire; d'autres, au contraire, se plaignent que vous n'avancez pas assez et vous accusent de timidité. — Ceux-ci veulent des faits et ne s'attachent qu'au positif; ceux-là désirent des raisonnements et prisent surtout les théories. Sans compter les érudits qui adorent l'histoire, les curieux qui abhorrent les citations et n'ont d'attrait que pour les choses nouvelles, enfin les idéalistes, à qui le présent ne suffit pas et dont tous les vœux sont acquis aux hypothèses. Telles idées qui charment les aspirations des uns, choquent la conviction des autres..... Mais ce n'est pas tout: la forme elle-même est critiquée : le style plaît à l'un, déplaît à l'autre. En un mot, jamais tout le monde n'est content; mais chacun étant en partie satisfait tour-à-tour, l'accord s'établit peu à peu au profit de l'avenir.

Ces réflexions me sont suggérées par la pensée que chacun doit s'efforcer de vous venir en aide comme il peut : le riche avec de l'or, l'écrivain par son savoir, le simple adepte par sa propagande, etc., afin que votre œuvre prospère, car elle nous intéresse tous. Aussi ferai-je tout mon possible pour vous envoyer quelques articles et vous procurer de nouveaux abonnés.

Simple soldat dans la milice dont vous avez le commandement, je ne puis aspirer qu'au rôle d'éclaireur, non à celui d'arbitre. S'il m'arrive de signaler des fautes, de montrer des écarts ou de blâmer des torts, je tâcherai toujours de le faire avec égard pour les personnes. Par contre, si je cite des faits incertains, si je porte des jugements erronés, ou si je manifeste des tendances qui blessent les sentiments de vos lecteurs, j'en sollicite d'avance votre indulgence et la leur. Ayons garde de disputer futilement, car la polémique qui prétend débrouiller les questions, les embrouille souvent.

Ces réserves faites, laissez-moi vous montrer mes états de service; vous verrez mieux à quoi ma plume est propice, et si elle peut concourir utilement au but de nos communs désirs : — l'assimilation du mesmérisme aux autres sciences. —



J'ai donc, comme quelques médecins de la génération qui commence à vieillir, étudié le magnétisme au début de ma carrière. Je le connaissais assez bien alors ; mais je n'ai pu en suivre tous les développements ultérieurs. Seulement, comme j'avais obtenu quelques succès, j'ai conservé d'agréables relations avec bon nombre de ces praticiens modestes en qui s'est perpétuée la tradition des bonnes œuvres par la magnétisation. Leurs communications bienveillantes m'ont ainsi tenu un peu au courant des événements du monde magnético-spirique. En sorte que sans faire partie d'aucun cercle, ni fréquenter la moindre réunion, je sais pourtant le principal de ce qui se passe, et je puis vous en parler avec autant de connaissance que si j'y participais.

J'ai surtout un vieil ami, M. le comte X***, qui est un amateur très-friand d'histoires, nouvelles et cancans ; il m'initie aux faits et aventures qu'il récolte de part et d'autre. Son excessive curiosité le rend bien un peu original et pourrait le faire prendre pour type du magnétomane ; mais il n'est ni moqueur, ni crédule, et j'ai pleine foi en ses récits. Erudit autant que savant, il désire tout connaître et s'amuse à dévoiler ce que les autres s'efforcent de tenir secret. Ennemi du mystère et des cachoteries, il croit le progrès attaché à la divulgation de la lumière. Aussi tient-il sa bibliothèque ouverte à tous les chercheurs, Disposant d'une grande fortune, il se procure tous les ouvrages qui paraissent pour ou contre le magnétisme et les lit en les annotant. Il a même de précieux manuscrits et d'intéressants autographes où se trouvent des anecdotes inédites peu connues.

C'est dans ce riche dépôt, ce trésor magnétologique, que j'ai puisé beaucoup de mes informations ; mais je n'ai pas pris note textuelle de tous les faits que je pourrai reproduire ou invoquer : je les évoque souvent du souvenir de nos causeries familières. Il ne serait donc pas étonnant que je commisse quelques inexactitudes, mais cette prévision laisse la porte ouverte aux objections que vous pourriez me faire ou aux rectifications qui vous seraient demandées. Puissé-je ne m'écarter en rien de la vérité, et mériter votre indulgence pour mes rapsodies.

Je compte d'abord traiter de courts sujets, jeter un coup d'œil sur les hommes et les choses de la phalange magnétique parisienne ; par exemple :

A. Aperçu du changement qui vient de s'opérer dans la direction de la Société de Magnétisme.

B. Ce que je pense du livre de M. Morin.

C. De l'incertitude des signes indiqués par le Dr Louyet comme impliquant l'aptitude d'une personne à être magnétisée.

D. Utilité de l'histoire au point de vue des découvertes.

E. Infériorité du personnel magnétiste, relativement à sa mission.

F. Comment nos chefs placés au point culminant de la science, ne voient pas ce qui se passe dans les bas-fonds.

G. Il ne faut pas trop dédaigner les objections de nos adversaires.

H. Citations de bons mots, traits d'esprit, plaisanterie.

I. Confessions et biographies.

J. Portraits comparatifs de médiums et de somnambules.

K. Des sectes en magnétisme, etc., etc.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, ce faible tribut de ma sympathie et me croire votre sincère admirateur.

Dr A. Z***.

20 Mars 1864.

DES SUPERSTITIONS.

De nos jours, comme dans l'antiquité, les croyances au merveilleux, au surnaturel, se sont introduites dans l'esprit des hommes, et s'en sont emparées aux dépens de la raison. Les uns ont été dominés par l'idée que le sort de chacun dépend d'une force supérieure contre laquelle l'homme ne saurait lutter, — le fatalisme ; — les autres pensent qu'ils sont maitrisés, dirigés par des divinités, par des génies inconnus ; ceux-ci se croient sous l'empire d'une puissance infernale, — le démon. — Ces diverses idées auxquelles les religions sont venues prêter leur appui, en les compliquant des superstitions propres à chacune d'elles, se sont non-seulement emparées de l'esprit des hommes, mais encore elles leur sont en quelque sorte devenues inhérentes.

Puis, des hommes ambitieux, profitant de l'ignorance générale, se sont plu à propager ces croyances absurdes, ou superstitieuses, et confondant avec intention le vrai et le faux, ils ont assigné à certains faits plus ou moins inexplicables, des causes surnaturelles et tout-à-fait en dehors de la raison, afin

de pouvoir dominer les peuples, pour les exploiter à leur profit, comme de vils troupeaux.

Cependant la nature qui, lorsqu'elle est interrogée, observée avec une attention judicieuse, permet à l'intelligence humaine de pénétrer ses secrets les plus profonds, la nature, en bonne et généreuse mère, a instruit ceux de ses enfants qui l'ont interrogée.

C'est ainsi que nous avons vu paraître, à diverses époques, dans divers pays, et sous des noms différents, les prophètes, les sybilles, les mages, les magiciens, les enchanteurs, les fées, les astrologues, les sorciers, les physiciens, les mèges, les magnétiseurs, les somnambules, les médiums, etc., dont les populations ont fait, selon les temps, des êtres surnaturels, démons ou divinités, en leur attribuant un pouvoir sans limites, tantôt bienfaisant, tantôt diabolique.

On a pu compter, dans cette mystérieuse phalange, beaucoup d'hommes instruits, savants, consciencieux ; mais aussi, beaucoup de charlatans, de fripons, dépourvus de toute science, exploitant d'une manière indigne des peuples ignorants et crédules.

Plus tard vinrent des hommes sans savoir aucun, mais honnêtes et de bonne foi, auxquels des hommes savants donnèrent quelques indications pratiques, se bornant seulement à leur indiquer quelques prières, quelques procédés fort simples, destinés à provoquer chez eux un état de concentration et de travail intérieur, qui les mettait à même de comprendre plus clairement qu'ils ne l'eussent fait en d'autres moments, les souffrances de leurs semblables et de les soulager, avec un discernement peu ordinaire.

L'action que de tels hommes exerçaient sur autrui, était d'autant plus forte, que leur ignorance même leur donnait plus de foi à la réalité de leur propre pouvoir ; dès lors, le travail intérieur et inconscient, qui provoque chez tout être humain l'émission du fluide vital, se faisait chez eux avec d'autant plus d'intensité, que la volonté était plus forte, plus concentrée, et moins susceptible de se laisser ébranler par le doute ou la crainte des obstacles.

C'est cette force que nous appelons aujourd'hui ***magnétisme vital***, qui, sous tant de noms divers, a été connue, exercée, pratiquée depuis les temps les plus reculés, jusqu'à nos jours, cette science inépuisable qui est la clef de toutes les autres. Si le vandalisme d'Omar eût respecté les monuments de l'Egypte, nous eussions trouvé dans la bibliothèque d'Alexandrie, des



preuves de cette vérité parmi les nombreux manuscrits qu'elle contenait. Mais il en est d'autres que le feu n'a pu détruire, celles-là sont tracées sur la pierre ; prenons-en pour témoins les figures gravées il y a 4 à 5000 ans, sur le zodiaque de Denderah (1). On y voit la déesse Isis tenant son fils dans une main, et de l'autre le magnétisant de la tête aux pieds ; on y voit encore des hommes promenant à distance leurs mains sur d'autres hommes couchés sur des lits, etc.

Le massage indien, dont le contact se fait à peine sentir et qui guérit de tous les maux ; les frictions mystérieuses que l'on pratiquait dans les temples égyptiens, et qui rendaient la vie aux moribonds qu'on y apportait ; les guérisons obtenues dans les mêmes temples, à l'aide des remèdes indiqués par les prêtres, nommés Onéiropoles, pendant que ceux-ci étaient plongés dans un sommeil particulier, tous ces faits sont autant de témoignages irrécusables à l'appui du magnétisme.

Ch. LAFONTAINE.

(La suite au prochain numéro.)

LE DEVIN DE VILLAGE.

TRIBUNAL CORRECTIONNEL D'ORLÉANS

Présidence de M. Foucher.

Le devin de village. — Exercice illégal de la médecine. — Escroquerie.

Jadis, les sorciers, devins, et autres magiciens étaient accusés d'entretenir un commerce coupable avec les esprits infernaux, et plus d'un a payé de sa vie de semblables inculpations. Actuellement, on ne leur fera pas ce reproche, car ils prétendent tirer leur puissance de simples prières extraites des livres saints.

Voyez Dubois, le sorcier d'Olivet ; il n'a pas le moindre rapport avec Satan, Belzébuth ou Astaroth ; toute sa science est dans l'office divin ; c'est-à-dire que loin de le poursuivre, on devrait le canoniser.

Ecoutons son interrogatoire.

M. le président : « Quels sont vos prénoms, nom, âge, pro-

(1). Le zodiaque de Denderah, apporté en France en 1823, et que tout le monde a pu voir au Musée du Louvre, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque impériale.



fession et demeure?» — «Je me nomme Alexandre Dubois, âgé de quarante-neuf ans, vigneron à Olivet.»

D. «Vous connaissez la nature de la prévention portée contre vous? Le ministère public vous reproche d'avoir exercé illégalement la médecine et commis de nombreuses escroqueries en faisant croire à un pouvoir imaginaire que vous prétendez posséder.» — R. «Je n'ai jamais commis d'escroquerie. J'ai guéri des gens par des paroles que je lis dans l'office divin; mais je n'ai jamais demandé d'argent.»

D. «Pourquoi et comment auriez-vous ce privilége, puisque tout le monde peut comme vous lire l'office divin et en prononcer les prières? La prévention vous reproche précisément de faire croire aux niais et aux superstitieux que vous avez des secrets surnaturels?» — R. «Je ne fais rien croire, je ne dis que des prières.»

D. «Et le fils Menard, est-ce par prière que vous lui avez fait espérer son exemption du tirage au sort?» — «R. M. Menard est venu pour me faire exempter son fils. Je lui ai dit que je n'y pouvais rien, mais que je pourrais bien faire des neuvaines.»

D. «Reconnaissez-vous avoir eu chez vous des livres de magie, tels que le *Grand* et le *Petit-Albert*, et d'autres qui sont assez obscènes?» — R. «Il y en a eu effectivement chez moi, que la femme d'un nommé Garnier m'a donnés à la mort de son mari.»

D. «Ce Garnier était un fameux devin aussi; c'est lui qui vous a légué ses secrets et ses livres. Vous savez qu'il avait été condamné pour escroquerie. Quels sont vos moyens d'existence?» — R. «C'est ma vigne et ma terre qui me font vivre.»

D. «Il paraît que vous avez travaillé fort peu et que vous êtes fort adonné à la boisson. En fait de vigne, vous en aimez beaucoup le produit?»

L'inculpé ne répond rien.

D. «Convenez-vous des faits relatifs à l'exercice illégal de la médecine?» — R. «Oui, Monsieur, je les reconnais.»

D. «Convenez-vous aussi que vous avez la réputation d'un sorcier, d'un savant possédant des secrets merveilleux?» — R. «Je sais que j'ai la réputation de guérir par des neuvaines et des prières, et aussi par le *toucher*.»

D. «Ah! par le toucher, vous l'avouez! Ce ne sont donc pas seulement des prières et des neuvaines, car tout le monde peut en faire?» — R. «Je ne fais pas de signes.»



D. « Mais vous touchez les plaies malades, les endroits douloureux ; en outre, vous ordonnez des tisanes, des cataplasmes ? » — R. « Je reconnais avoir ordonné des cataplasmes, et quand ce sont des nerfs forcés, je les guéris au toucher. Je sais guérir aussi les animaux qui ont des tranchées ; mais je ne donne pas de remèdes. »

D. « Les animaux ! Est-ce aussi par les prières que vous les guérissez ? » R. « Oui, Monsieur, la même chose ! »

D. « Et vous espérez faire croire au tribunal que vous ajoutez foi vous-même à de pareilles stupidités ? Asseyez-vous. Nous allons entendre les témoins qui ont été vos dupes. Il est fort à craindre qu'ils n'aient encore une croyance aveugle dans votre puissance et votre science mystérieuses. Huissier, faites venir le premier témoin. »

AUDITION DES TÉMOINS.

Les sieurs *Narcisse Venard*, charretier, *A.-A. Rouillé*, cultivateur, *Jacques Barbereau*, laboureur, *Justin Johanet*, cultivateur, *Eugène Bugeaud*, jardinier, *Aignan Vigoureux*, *Fr.-Henri Sicou*, *Barthélemy Bimbenet*, *Augustin Girard*, et d'autres, déposent que Dubois a *guéri ou soulagé eux-mêmes ou des personnes de leur famille*, le tout par des *attouchements, prières, cataplasmes*, sans avoir jamais demandé de salaire, quoiqu'il acceptât une rémunération, si elle lui était offerte, et quelquefois même ne l'acceptant que malgré lui.

— Ces témoins entendus, le président reprend la parole en ces termes :

D. « Eh bien ! Dubois, vous le voyez, voilà douze ou quatorze témoins, sur seize, à qui vous avez tellement tourné l'esprit, qu'ils sont encore actuellement persuadés de votre pouvoir. Les avez-vous assez dupés ces gens-là, pour que la justice ait le droit de vous demander un compte sévère de votre conduite ? » — R. « Je ne leur ai jamais fait de mal; au contraire ils ne font que se louer de moi.

D. « Mais vous avez bel et bien pris leur argent ? » — R. « Ils me l'ont donné volontairement, je n'ai jamais rien demandé. »

D. « Oh ! nous savons que c'est une habileté de plus de la part de vos semblables. La justice n'y rencontre pas moins les caractères de l'escroquerie. »

« Asseyez-vous, et écoutez les réquisitions de M. le procureur impérial. »

M. Grattery, substitut, chargé de soutenir la prévention,



examine avec autant de méthode que de clarté les nombreux faits de cette singulière affaire. L'honorable magistrat s'étonne qu'à notre époque, il y ait encore autant de superstition que de crédulité dans les populations qui nous entourent. Il flétrit en termes aussi énergiques que mesurés la conduite blâmable de Dubois, qui vit de l'argent de ses dupes et demande à l'escroquerie des moyens de vivre qu'il ne devrait tirer que de son travail. M. le substitut conclut donc à une condamnation bien méritée contre Dubois.

Me Dubec, chargé de la mission très-délicate de défendre Dubois, sauve la position par autant d'esprit que d'habileté ; il démontre que l'amour du merveilleux et la faiblesse de l'esprit humain sont choses, hélas ! communes, et que Dubois a été fait sorcier malgré lui ; les gens venaient chez lui persuadés de sa puissance ; il n'avait pas d'effort à faire pour les en convaincre ; il termine en sollicitant l'indulgence du tribunal et en promettant, au nom de son client, que dans l'avenir celui-ci n'aura plus recours au *Grand* ni au *Petit-Albert* et restera simplement vigneron comme devant.

Le tribunal condamne Dubois, pour exercice illégal de la médecine, à 15 fr. d'amende.

Et pour escroquerie, à deux mois d'emprisonnement, 50 fr. d'amende, et aux frais du procès.

Au moment où les gendarmes emmènent le condamné, des sanglots éclatent dans l'auditoire ; des femmes, des hommes entourent Dubois, lui serrent la main et l'embrassent en pleurant. Pauvre humanité !

(*Journal du Loiret.*)

RÉFLEXIONS.

Nous avons donné, dans le numéro de mars dernier, la relation d'un procès intenté à un brave et honnête homme, surnommé *le sorcier des montagnes d'Auvergne*, par les populations qu'il avait guéries, et que le tribunal condamna à 50 fr. d'amende, pour exercice illégal de la médecine, — délit qu'il n'avait pas commis, — car il se bornait à prier, à *toucher*, sans donner aucun remède.

Du reste, cette condamnation à une peine légère, prouvait bien, par cela même, qu'elle était en-dehors de la règle ordinaire, que le tribunal avait su reconnaitre l'inno-

cence de Jean May, et ne l'avait condamné qu'avec la lettre de la loi, interprétée dans sa plus rigoureuse acception. Mais ceci s'est passé à Riom, département du Puy-de-Dôme, où, comme on le sait, l'instruction n'est pas répandue.

Mais voici un fait bien autrement grave : A Orléans, grande ville scientifique, et située à trois heures de Paris, un procès du même genre vient d'avoir lieu, et il s'est terminé par une condamnation à 15 fr. d'amende, pour exercice illégal de la médecine, et de plus pour escroquerie, à deux mois de prison, à 50 fr. d'amende et aux frais du procès.

Ce malheureux Dubois, surnommé le devin du village d'Olivet, à une lieue d'Orléans, est aussi condamné pour avoir, en les touchant ou par des prières, guéri des malades, et surtout pour avoir accepté de l'argent, — sans l'avoir demandé, — ce qui est taxé d'escroquerie par le tribunal.

En vérité, est-ce bien au dix-neuvième siècle, qu'à trente lieues de Paris, on a entendu des paroles semblables à celles du procureur impérial et du président du tribunal correctionnel?

Quoi! l'on ose traiter de stupides et de dupes, ces malades guéris par des *attouchements* et des *prières;* quoi! l'on ose traiter d'*escroc*, l'homme qui a soulagé et guéri ces malades sans l'emploi des poisons de la médecine, appelée légale, avec et par laquelle seulement, il est permis de mourir. — Et malgré les nombreux témoins guéris par cet homme, et qui sont venus attester tout le bien qu'il leur a fait, à eux et aux leurs, les magistrats qui tiennent la balance de la justice, le privent de sa liberté en le condamnant à la prison et à l'amende, *surtout* parce qu'il a accepté de l'argent qu'il n'avait pas demandé, et qu'il avait été surnommé le *devin* ou le *sorcier du village.*

Où en sommes-nous donc, où en sont les lumières, si des hommes placés à la tête de la magistrature sont encore si peu versés dans les sciences?

Il n'est pas possible de croire qu'en pleine civilisation, loin des superstitions des pays plongés dans l'ignorance, des hommes aussi haut placés, n'aient aucune connaissance, aucune notion du magnétisme et de son application.

Si l'on condamne à la prison des hommes qui ont agi simplement et d'après la foi transmise de père en fils, que fera-t-on à des magnétiseurs sérieux, sachant ce qu'ils font, et qui non-seulement produisent ostensiblement des guérisons, là où les médecins diplômés ont été impuissants, mais qui présen-



tent en outre tous les phénomènes les plus extraordinaires du magnétisme?

Verrons-nous encore des condamnations aussi scandaleuses que celle de Laubardemont, dans le procès du curé Urbain Grandier? On l'a tenté, — il est vrai, — il y a quelques années, et on n'a point osé mettre en jugement le brave curé d'Ars, lequel, entouré de sept à huit cents malades, qui encombraient sa petite église et son village, les guérissait par des simples, des prières, et des neuvaines qu'il leur faisait faire, et lorsqu'on a poussé l'archevêque de Lyon à réprimander et à interdire ce digne curé, le prélat, désarmé par la simplicité, la foi sans enthousiasme, mais ferme et résolue, de ce vénérable vieillard, a reconnu dans ses intentions tant de pureté et de charité, qu'il l'a non-seulement réintégré dans son village, mais encore autorisé et encouragé à continuer tout le bien qu'il faisait à ses semblables.

Cependant le curé d'Ars acceptait, lui aussi, l'argent qu'on lui offrait; nous pouvons le dire hautement, nous qui avons eu quelques rapports personnels avec lui; mais il ne s'en servait pas pour lui-même, le digne homme, lui qui, avec une sublime abnégation donnait tout aux pauvres, et vivait, comme un anachorète, d'une tasse de lait, son unique nourriture pendant vingt-quatre heures. Mais enfin, ce qui constitue le délit n'est pas dans l'emploi de ce qu'on fait de ce qu'on reçoit.

Ce vieillard respectable restait vingt heures dans son église à écouter, à consoler et à soulager ceux qui, de toutes parts, venaient le trouver, mettant toute leur espérance en lui. Il *priait*, lui aussi, mais il ne *touchait* pas; nul doute cependant, qu'il n'eût obtenu des résultats encore plus grands, s'il eût ajouté et l'attouchement ou l'imposition des mains, à la foi qu'il éveillait chez les malades, qui produisait en eux une réaction qui était favorable à leur souffrance.

On n'a point osé le faire comparaître devant un tribunal, et pourquoi? Ne faisait-il pas ce que font aujourd'hui ceux qu'il plaît aux magistrats de flétrir par un inique jugement?

Dubois *touchait, priait, guérissait,* et il ne demandait rien, mais il acceptait ce qu'on lui donnait. Or, depuis quand l'homme ne peut-il recevoir un salaire pour le travail qu'il fait ou le service qu'il rend, et qu'on est venu solliciter de lui? — Pourquoi faut-il donc qu'il donne gratuitement ce que certains diplômés font payer si cher?

Est-il dans le monde quelqu'un qui agisse sans chercher



chaque jour à retirer de ses travaux un bénéfice quelconque? Les magistrats siégent-ils gratuitement dans leurs fauteuils? les médecins ne sont-ils pas payés, même quand leurs malades meurent entre leurs mains, et... . souvent par leur défaut de savoir? Les avocats qui perdent leurs procès ne sont-ils pas payés? Pourquoi veut-on donc qu'un homme quelconque, qu'on vient solliciter à tort ou à raison, ne soit pas payé? et pourquoi le condamne-t-on comme ayant commis des escroqueries, lui qui s'est empressé, par humanité, de rendre les services qu'on lui a demandés?

Nous croyons qu'il y a là matière à réfléchir et à changer d'allures dans certains procès.

Pauvre humanité! s'écrie le *Journal du Loiret*, en terminant le compte-rendu de ce procès. *Pauvre humanité!* en effet, mais ce n'est pas avec le sens que le *Journal du Loiret* donne à ces paroles, que nous les répétons ici, avec une pénible indignation. *Pauvre humanité!* qui ferme les yeux pour ne pas voir, et dont les représentants, soi-disant éclairés, ne voient que ténèbres dans le grand jour qui leur est apporté par les simples et les petits. *Pauvre humanité!* si elle a le sens du vrai assez faussé pour assister froidement à de pareilles ignominies, si elle ne discerne pas qu'entre les juges et l'accusé, c'est sur les premiers que retombe la flétrissure d'un tel jugement. *Pauvre humanité!* si elle ne contient pas dans son sein des hommes énergiques et sincères, qui élèvent leur voix pour protester contre les indignes organes de la justice. — *Pauvre humanité!* si un jour elle ne devait être amplement vengée!

Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Paris, 10 avril 1864.

Les professeurs de la Société de magnétisme. — Moment favorable pour instituer un cours public et gratuit. — Appel aux magnétistes. — Désintéressement d'un magnétiseur. — Reconnaissance peu productive d'un magnétisé. — Etudes sur la médecine animique et vitaliste, par M. le Dr Charpignon.

La Société de magnétisme a organisé cette année une série de cours.

MM. Bauche, Dureau, Du Planty, Du Potet, coiffent volon-



tiers la toque professorale et se livrent à de doctes dissertations. Il faut bien que les magnétistes de bonne volonté se constituent eux-mêmes professeurs, puisque l'Université ne paraît pas positivement décidée à créer une chaire de magnétisme. Mais, tout en rendant justice à leurs intentions, nous voudrions leur voir prendre une plus grande initiative. Au lieu d'un cours privé et d'un auditoire restreint, nous voudrions un cours public et un auditoire nombreux; car le moment est venu de développer au grand jour les véritables idées mesmériennes. Depuis qu'un ministre bienveillant a octroyé à de simples particuliers le droit d'émettre publiquement leurs opinions sur les sujets étrangers à la politique, les entretiens sur la littérature, la science et les arts, ont constamment attiré une foule sympathique et avide de jouissances intellectuelles. Jamais ne s'est présentée une occasion plus favorable pour combattre les préjugés du monde vis-à-vis du magnétisme, et pour répandre les notions de cette découverte si attrayante.

Il est assurément des magnétistes intelligents, capables de faire un cours public et gratuit, avec le talent et l'élévation nécessaires pour obtenir un grand et légitime succès.

A l'œuvre donc, sans témérité présomptueuse, mais avec confiance! « Quelle que soit la faiblesse d'une intelligence, » a écrit Jules Simon, « Dieu doit bénir et féconder les efforts de ceux qui n'ont que la vérité pour objet et ne cherchent pas d'autre récompense. » Que ces paroles fortifient ceux que la crainte empêcherait de parler.



On calomnie les magnétiseurs; on les représente incapables de philanthropie. Voici pourtant un fait qui ne permettra plus de nier leur désintéressement.

M. Louis Camus opère, en quatre mois et demi, **140** magnétisations sur la personne de M. Aubertin, atteint d'une sciatique rebelle, et parvient à le guérir radicalement.

Que lui rapporte cette cure? Le certificat suivant :

« . . . . Je dois ma guérison à M. Camus..., son dévouement est d'autant plus méritoire qu'il l'accompagne d'un désintéressement complet. Je lui aurai une éternelle reconnaissance. »

« AUBERTIN. »

Pour peu qu'il recueille beaucoup de reconnaissances sem-



blables, je conseillerai à M. Camus de vérifier s'il possède des inscriptions au Grand-Livre...

***

La librairie Germer-Baillière vient de mettre en vente un nouveau livre de M. le docteur Charpignon, ayant pour titre : *Etudes sur la médecine animique et vitaliste.*

Cet ouvrage, que chacun de nous voudra lire, comprend, outre le *Mémoire* mentionné honorablement par l'Académie de médecine en 1862, une deuxième partie destinée à l'agrandir et à le compléter.

Jean Bloc.

LE CARREAU.

Affection tuberculeuse des ganglions mésentériques, avec tuméfaction et dureté du ventre, amaigrissement et trouble général des fonctions nutritives.

Depuis quelques mois, le jeune Edmond M***, âgé de trois ans, ordinairement gai, mangeant avec appétit, et dont les fonctions du corps se faisaient très-bien, devenait triste, sombre même, et maigrissait d'une manière inquiétante. Il ne voulait plus manger, ni boire, ni parler, il ne dormait plus et toutes ses nuits étaient agitées. Ses membres s'atrophiaient et n'avaient plus que la peau sur les os ; son ventre, dur et ballonné, ne faisait plus aucune fonction, il souffrait d'une constipation que rien ne pouvait vaincre, et sa faiblesse était telle, qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes ; lui qui courait toujours, il restait des journées entières sur les genoux de sa mère ou de sa tante, sans parler et sans prendre aucune nourriture. Il éprouvait une espèce de frayeur ou d'antipathie pour tout le monde, et ne voulait se laisser toucher que par sa mère ou son père. Les jouets et les bonbons ne pouvaient le dérider : il les refusait tous avec humeur. Il n'accusait aucun mal, mais il n'avait plus de forces, ne mangeait plus; on le voyait s'éteindre lentement et la vie s'en aller peu à peu.

Plusieurs médecins avaient été consultés, et, après avoir donné quelques médicaments qui n'avaient eu aucun résultat, ne voyant aucun remède à cette maladie qui se termine toujours fatalement, ils conseillaient, en désespoir de cause, la campagne et le grand air, sans cacher qu'ils en espéraient peu de chose.

Depuis six semaines, le pauvre enfant ne mangeait chaque



jour qu'un biscuit à peine (c'était la seule nourriture qu'il consentit à prendre), lorsque le 23 mars on vint à moi.

Après l'avoir ausculté et avoir questionné sa mère, je voulus le magnétiser, mais aussitôt il se mit à pleurer et à se débattre. Cependant je parvins à maintenir une de mes mains sur l'estomac, et bientôt il se calma. Quelques instants après il répondait à nos questions, que ma main ne lui faisait pas mal, qu'elle lui *faisait chaud.*

Après la magnétisation, qui dura une heure, il prit sur la table un biscuit dont il n'avait pas voulu auparavant, et le mangea avec un sentiment de plaisir que remarqua sa mère.

Je lui fis donner de l'eau magnétisée pour boisson, et j'ordonnai de mettre pendant la nuit, sur le ventre, des compresses d'eau magnétisée froide.

Le lendemain et les jours suivants, il manifesta tout autant de répugnance à être magnétisé par moi.

Il continuait à ne point vouloir manger, mais il but un peu d'eau et de vin, et même un peu de vin pur, que j'avais conseillé de lui donner.

On lui fit prendre chaque jour un lavement, qui ne produisit pas grand effet, mais qui cependant rafraichissait les intestins.

Enfin, le 27, il éprouva un sentiment de mieux, mangea deux cuillerées de potage, et parla un peu dans une promenade en voiture qu'on lui fit faire. Mais reconnaissant que des magnétisations, dans les conditions où nous les faisions, c'est-à-dire, en ayant à maitriser la violente répugnance qu'éprouvait l'enfant à se laisser soigner par un étranger, ne pouvaient le sortir de l'état fâcheux où il était, je le fis magnétiser par son père, qui avait, quelques années auparavant, suivi l'un de mes cours.

L'enfant se laissa faire ; le père put alors agir d'après mes indications, avec force, sur le foie et sur l'estomac ; il fit des insufflations chaudes sur ces deux organes; il attaqua également le ventre, qui était toujours dur et ballonné, et quelques jours après, on put constater une amélioration positive ; l'enfant rendit, après des lavements, de petites boules blanches qui avaient la dureté de la pierre : puis, le lendemain ce furent des matières glaireuses verdâtres. Après les évacuations, l'enfant commença à manger quelques cuillerées de potage. Je fis continuer les insufflations chaudes sur le foie et sur l'estomac, ainsi que les compresses d'eau magnétisée sur le ventre

pendant la nuit. Il continua à rendre pendant quelques jours des mêmes matières glaireuses, mélangées avec les matières naturelles.

Dès lors la gaieté revint graduellement, ainsi que l'appétit ; l'enfant put jouer toute la journée dans l'appartement dont il parcourait toutes les pièces. Maintenant il marche dans les promenades que son père lui fait faire, il rit et parle tout le jour, mange à l'avenant; enfin sa bonne humeur naturelle et son entrain sont revenus, et l'on peut le considérer aujourd'hui comme entièrement sauvé.

Le magnétisme peut donc encore enregistrer une nouvelle et belle cure, car il s'agit ici d'une maladie devant laquelle la médecine reste presque toujours impuissante, et qui a été obtenue en moins de quinze jours.

CH. LAFONTAINE.

AVIS.

Nous prions nos abonnés de Paris et de la France, qui n'ont point encore renouvelé leur abonnement, d'avoir l'obligeance de le faire en envoyant un mandat sur la poste à M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'Ecole de Médecine 17, à Paris.

On peut pour la Suisse s'abonner directement à notre bureau, Quai des Bergues 31.

On y trouve aussi pour 20 francs, les cinq années brochées du journal le *Magnétiseur*.

— CAROUGE, IMPRIMERIE A. JAQUEMOT. —



N° 2. 15 Mai 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



AVIS.

Nous prions nos abonnés de Paris et de la France, qui n'ont point encore renouvelé leur abonnement, d'avoir l'obligeance de le faire promptement en envoyant un mandat sur la poste à M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'Ecole de Médecine 17, à Paris.

On peut pour la Suisse s'abonner directement à notre bureau, Quai des Bergues 31.

On y trouve aussi pour 20 francs, les cinq premières années brochées du journal le *Magnétiseur*.

LES POSSÉDÉES DE MORZINE.

L'épidémie démoniaque qui règne depuis 1857 dans le bourg de Morzine et les hameaux voisins, situés au milieu des

montagnes de la Haute-Savoie, n'a pas encore cessé ses ravages. Le gouvernement français, depuis que la Savoie lui appartient, s'en est ému. Il a envoyé sur les lieux des hommes spéciaux, intelligents et capables, inspecteurs des maisons d'aliénés, etc., pour étudier la nature et observer la marche de cette maladie. Ils ont pris quelques mesures, ils ont essayé du déplacement ; ils ont fait transporter ces filles malades à Chambéry, à Annecy, à Evian, à Thonon, etc., mais les résultats de ces tentatives n'ont point été satisfaisants ; malgré les traitements médicaux qu'on a jugé convenable d'y joindre, les guérisons ont été peu nombreuses ; et lorsque les malheureuses filles sont revenues au pays, elles sont retombées dans le même état de souffrances. Après avoir atteint d'abord les enfants, les jeunes filles, cette épidémie s'est étendue aux mères de famille et aux femmes âgées. Peu d'hommes en ont ressenti l'influence ; cependant il en est un auquel elle a coûté la vie ; ce malheureux s'était glissé dans un espace étroit, entre un poêle et un mur, dont il prétendait ne pouvoir sortir ; il est resté là pendant un mois, sans vouloir prendre aucune nourriture ; il y est mort d'épuisement et d'inanition, victime de son imagination frappée.

Les envoyés du gouvernement français ont fait des rapports, dans l'un desquels M. Constant, entr'autres, déclarait que le petit nombre de guérisons accomplies chez cette population étaient dues au magnétisme employé par moi à Genève sur les filles et sur les femmes qu'on m'avait amené en 1858 et 1859.

Nos lecteurs savent que ce fléau, attribué par les bons paysans de Morzine, et, ce qui est plus fâcheux, par leurs conducteurs spirituels, *à la puissance du démon,* se manifeste chez ceux qu'il saisit, par des convulsions violentes, accompagnées de cris (1), de maux d'estomac et des faits de la plus étonnante gymnastique, sans parler des jurements et autres procédés scandaleux dont les malades se rendent coupables, sitôt qu'on les contraint à entrer dans une église.

Nous sommes parvenu à guérir plusieurs de ces malades, qui n'ont subi aucune autre attaque tant qu'ils ont habité loin des influences fâcheuses de la contagion et des esprits frappés de leur pays ; mais à Morzine le mal horrible n'a pas cessé de faire des ravages parmi cette malheureuse population, et le

(1) Voir les numéros du *Magnétiseur* du 15 juillet 1860, p. 73, 2e année ; du 15 juin 1861, p. 64, 3e année.



nombre de ses victimes est au contraire allé croissant; en vain a-t-on prodigué les prières et les exorcismes, en vain a-t-on transporté les malades dans les hôpitaux de différentes villes éloignées, — le fléau, qui s'attaque en général aux jeunes filles, dont l'imagination est plus vive, s'est acharné sur sa proie, et les seules guérisons que l'on ait pu constater, sont celles que nous avons opérées et dont nous avons rendu compte dans les numéros précités de notre journal.

Enfin, à bout de moyens, on a voulu tenter un grand coup; Monseigneur Magnin, évêque d'Annecy, fit annoncer dernièrement qu'il se rendrait à Morzine, tant pour confirmer ceux des habitants qui n'avaient pas encore reçu ce sacrement, que pour aviser aux moyens de vaincre la terrible maladie. Les bonnes gens du village espéraient merveille de cette visite.

Elle a eu lieu samedi 30 avril et dimanche 1er mai, et voici les circonstances qui l'ont signalée.

— Samedi, vers quatre heures, le prélat s'est approché du village. Il était à cheval, accompagné d'un grand nombre d'ecclésiastiques. On avait cherché à réunir les malades dans l'église; beaucoup s'y étaient refusé; on en avait contraint quelques-unes à s'y rendre. « Dès que l'évêque eut mis « le pied sur les terres de Morzine, » dit un témoin oculaire, « les possédées, sentant qu'il s'approchait, furent saisies « des convulsions les plus violentes; et en particulier, celles « qui étaient renfermées dans l'église poussèrent des cris et « des hurlements qui n'avaient rien d'humain. Toutes les jeu- « nes filles qui, à diverses époques, avaient été atteintes de la « maladie, en subirent le retour, et l'on en vit plusieurs, qui « depuis cinq ans n'en avaient ressenti aucune atteinte, tomber « en proie au paroxisme le plus effrayant de ces horribles cri- « ses. » L'évêque lui-même pâlit à l'ouïe des hurlements qui accueillirent son arrivée; néanmoins, il continua à s'avancer vers l'église, malgré les vociférations de quelques malades, qui avaient échappé aux mains de leurs gardiens pour s'élancer au devant de lui et l'injurier. Il mit pied à terre à la porte du temple et y pénétra avec dignité. Mais à peine y fut-il entré, que le désordre redoubla; ce fut alors une scène véritablement infernale.

Les possédées, au nombre d'environ 70, avec un seul jeune homme, juraient, rugissaient, bondissaient en tous sens; cela dura plusieurs heures, et lorsque le prélat voulut procéder à la confirmation, leur fureur redoubla, s'il est possible;

on dut les traîner près de l'autel ; sept, huit hommes durent plusieurs fois réunir leurs efforts pour vaincre la résistance de quelques-unes ; les gendarmes leur prêtèrent main-forte. L'évêque devait partir à 4 heures ; — à 7 heures du soir, il était encore dans l'église, où l'on ne pouvait venir à bout de lui amener trois malades ; on parvint à en traîner deux, haletantes, l'écume à la bouche, le blasphème aux lèvres, jusqu'aux pieds du prélat ; — la dernière résista à tous les efforts ; l'évêque, brisé de fatigue et d'émotion, dut renoncer à lui imposer les mains : il sorti de l'église, tremblant, bouleversé, les jambes couvertes de contusions reçues des possédées, tandis qu'elles se démenaient sous sa bénédiction.

Il quitta le village en laissant aux habitants de bonnes paroles, mais sans leur cacher l'impression profonde de stupeur qu'il avait éprouvée en présence d'un mal qu'il ne pouvait se représenter aussi grand. — Il termina en avouant « qu'il ne « s'était pas trouvé assez fort pour conjurer la plaie qu'il était « venu guérir, et en promettant de revenir au plus tôt muni « de pouvoirs plus étendus. »

Nous ne faisons aujourd'hui aucune réflexion ; nous nous bornons à relater ces faits déplorables. Peut-être dirons-nous, dans le prochain numéro, tout ce qu'ils ont provoqué de pénible en nous.

Ch. Lafontaine.

RAPSODIES MAGNÉTIQUES.

I.

Du changement de direction de la Société de Magnétisme de Paris.

A. — La destinée du mesmérisme ressemble à celle des enfants abandonnés, qui se consolent du délaissement de leur mère en s'attachant pour toujours à leur nourrice. Né à Vienne, mais élevé à Paris, il en a fait son centre, sa vraie patrie ; aussi tout ce qui s'y passe a-t-il le privilége d'intéresser la masse des magnétiseurs, épars en d'autres lieux. C'est de là, pour lui, que tout part et où tout aboutit ; aussi vais-je commencer mes rapsodies par l'examen du changement de président survenu dans la Société, que j'appellerais volontiers *centrale* magnétique. Cette préférence accordée aux événements



de Paris n'a rien d'arbitraire ; elle est conforme à la nature des choses et se justifie d'ailleurs par une tradition constante, appuyée sur les paroles mêmes de Mesmer (1).

B. — Après une vigoureuse impulsion donnée à l'esprit d'association unitaire par le jeune et bouillant docteur Léger, l'on vit naguère les différents groupes mesmériens se fondre en une seule et grande Société, que l'Etat ne toléra plus seulement, mais *reconnut*. Le temps alors était aux fusions : gloire à celui d'entre nous qui sut discerner le moment propice et parvint à effectuer cette heureuse tranformation !

Les louanges ne manquèrent point à notre bienheureux confrère ; la reconnaissance et l'estime lui tressaient des couronnes, présageant ainsi qu'il serait le chef à vie de l'institution fortifiée et régénérée par ses soins (2). Mais tout change ; les idées passent, les sentiments s'affaiblissent et l'oubli même arrive pour les plus grands services. Bref, soit que l'auteur de la fusion n'eût pas les qualités requises pour la conduite d'une assemblée nombreuse ; soit que des ambitions ou des regrets lui aient suscité des difficultés, toujours est-il qu'une forte majorité l'a détrôné. Vos lecteurs savent déjà que c'est M. le marquis Du Planty qui l'a remplacé.

Cette substitution ne me paraît pas avoir été appréciée à sa juste importance. A mon sens, ce n'est pas un simple changement de personnes : il s'agit d'une modification de vues et d'intentions d'où doivent résulter une marche et une direction différentes.

Le président d'une Société est comme l'âme de la corporation, et s'il est issu du libre choix de ses pairs, il la personnifie tout entière. C'est donc toujours une chose grave que l'élection d'un tel fonctionnaire : le succès ou le revers en dépendent.

M. Du Planty réunit presque tous les avantages qu'on doit désirer dans un chef de Société scientifique. C'est d'abord un homme aimable, avenant, sympathique, et qui plaît généralement ; puis, habitué à l'administration, il mène carrément une discussion et pose bien les questions en délibération ; enfin il joint au talent d'un orateur à l'esprit souple et brillant, toute l'urbanité d'un ancien gentilhomme. Ajoutons qu'il a la répu-

(1) Voyez sa lettre à la reine Marie-Antoinette.

(2) Voyez l'*Union magnétique*. Compte-rendu de la fête en 1860 ou 1861.



tation d'être un médecin distingué et un habile chirurgien ; il est, en effet, décoré de plusieurs ordres et préside bien une dizaine de loges ou de sociétés diverses, ce qui dénote une capacité hors ligne, une véritable supériorité.

Malheureusement il y a une petite ombre à ce brillant tableau ; mon Dieu, j'ose à peine le dire !.... c'est qu'il ne connaît guère le magnétisme. Très-occupé, et de beaucoup de choses, notre estimé confrère n'a pas le temps d'étudier ; or, les faits, l'histoire, les doctrines ne se devinent pas ; il faut les apprendre. Voilà pour la magnétologie. Quant à l'art, je n'en veux rien dire ; d'abord parce qu'il y a encore tant de divergences dans nos procédés, que nul ne peut se flatter vraiment d'avoir la meilleure pratique ; ensuite parce que, n'ayant qu'une main de libre (une piqûre anatomique l'a rendu perclus d'un bras), on ne sait au juste si c'est la force qui lui manque, ou bien l'habileté.

C. — A propos de cette main impotente, l'ami dont j'ai invoqué les communications, M. le comte X***, m'a rapporté le trait suivant :

Les dernières élections n'eurent point le caractère paisible d'un renouvellement de confiance ; il y avait compétition de fonctions, partant lutte ouverte : le résultat fut considéré d'une part comme une défaite, et de l'autrecomme un triomphe. La première séance qui suivit fut très-animée ; le nouvel élu traça le programme de ses intentions, puis M. le baron du Potet promit son concours, si l'on voulait suivre les perspectives de ses désirs ; alors M. du Planty eut un beau mouvement. Faisant allusion à la main mutilée de M. du Potet, et montrant la sienne engourdie : « Réjouissez-vous, dit-il, à nous deux nous formerons un bon magnétiseur, et je vous promets que notre union réalisera des progrès, etc., etc. »

D. — Voici venir le temps de la fête de Mesmer ; c'est un objet d'actualité qui demande aussi réforme ou restauration ; permettez-moi d'en dire un mot en passant. Cette question n'est d'ailleurs pas étrangère à mon sujet. Le jury sorti du banquet fait aujourd'hui partie de la Société fusionnée.

Sur ce, voilà mon sentiment.

Une fête sans festin n'est que l'ombre d'elle-même : un repas lui est indispensable. Les anciens Germains, dans leurs *ghildes,* ne mangeaient et ne buvaient-ils pas en souvenir des personnages dont ils fêtaient la naissance, ou la mort héroï-



que? Et les Scandinaves, instituteurs primitifs des confréries, n'honoraient-ils pas aussi leurs patrons par de gais repas? De nos jours même, que seraient les anniversaires de famille, entre parents ou amis, si l'hommage du bouquet n'était suivi d'un diner? En un mot, si matériel que cela puisse paraitre, je suis d'avis que le Champagne lui-même ne nuit pas à la gloire des héros qu'on vénère.

Ainsi donc, par souvenir et par conviction, je désire le rétablissement d'un banquet le 23 mai, jour anniversaire de la naissance de ce grand Mesmer, dont nous continuons l'œuvre immense. Mais comment le rétablir? Faut-il revenir à ces grandes réunions où les magnétistes de toutes conditions, confondus, fraternisent intimement? Ce spectacle est grandiose et laisse des impressions durables; il excite la verve des poëtes et délie la langue des orateurs; sans lui, nous n'aurions eu ni les chansons de Lovy, ni les satires de Baïhaut, encore moins les fables de Jobard et les discours si applaudis du président du Potet. Ce sont là de précieux avantages; mais à côté d'eux se dresse le fantôme de la dépense, et quiconque ne peut sacrifier 10 fr. à un diner en est naturellement exclu. Or, la plupart des magnétiseurs n'étant pas riches, on s'expose à vexer le grand nombre, ou à l'éloigner d'une étude qui occasionne de trop lourds sacrifices.

Des banquets à plusieurs prix briseraient l'unité que M. Léger a eu tant de peine à établir et qu'il n'a pu conserver qu'en instituant des réunions où la musique remplaçait les mets. On n'y peut songer. Comment donc faire? Une souscription volontaire donnerait-elle de quoi solder les frais généraux, ce qui réduirait à un minimum la part des convives qui demanderaient à en profiter? ou bien, à l'aide de cette souscription générale, distribuerait-on des invitations à une série de zélateurs peu aisés? Ce dernier moyen a déjà reçu un commencement d'exécution de la part de M. d'O...; j'ai ouï dire qu'il souscrivait habituellement pour plusieurs places, et qu'il laissait aux organisateurs le soin de les donner à des personnes qui sans cela ne seraient point venues.

Il ne m'appartient point de prononcer sur la convenance des systèmes énoncés ci-dessus ou autres analogues; mais je veux en proposer un qui me parait plus praticable. Il est en usage dans une confrérie de vignerons et consiste en ceci :

Tous les intéressés assistent à la messe de leur patron (St Vincent). Après l'office, celui qui rend le pain béni invite à di-



ner celui qui l'a rendu l'année précédente et celui qui le rendra l'année suivante. Puis, tandis que les trois familles sont réunies en un joyeux festin, chaque vigneron traite chez lui ses parents, ses amis et ses serviteurs.

Ne pourrions-nous pas, imitant cet exemple, avoir aussi notre assemblée solennelle, publique, officielle : sorte d'assises du magnétisme, où le jury distribuerait ses récompenses et rendrait compte des progrès de l'année. A l'issue de cette séance, dont la musique et les chants pourraient ne point être bannis, un grand banquet réunirait les membres de la Société, seuls ou avec d'autres magnétistes qui désireraient y assister. En même temps, et pour communier dans la même pensée, de petits groupes d'amis se réuniraient chez l'un d'entre eux, tour-à-tour, en exemptant les moins fortunés, les nomades, etc. Non-seulement cela pourrait se faire dans les quartiers de Paris, mais dans toutes les localités éloignées, partout enfin où il y a deux partisans ou admirateurs de Mesmer, ils devraient ainsi honorer sa mémoire.

Une pareille manifestation a de l'importance ; espérons que les honorables chefs de la Société ne dédaigneront pas de s'en occuper, et qu'ils nous rendront nos agapes tant regrettés. Si, contre toute attente, ils ne faisaient rien ou ne voulaient rien changer, je prendrais l'initiative de la modification dont je parle ci-dessus, en invitant quelques intimes. Et si, de votre côté, vous tentiez quelque chose de semblable à Genève, nul doute que votre exemple ne fût bientôt généralement suivi.

Tel est, cher Monsieur Lafontaine, mon butin de ce jour, insérez-le, s'il vous convient, et en attendant la suite que je vous ai promise pour chaque numéro de votre courageux petit journal.

Dr A. Z***.

20 Avril 1864.

CLINIQUE.

Mademoiselle Minod a été traitée pendant longtemps comme étant poitrinaire. Elle avait une toux violente, avec expectoration abondante ; elle éprouvait une grande difficulté à respirer ; elle ressentait des douleurs dans la poitrine et dans le dos ; elle souffrait beaucoup de l'estomac, ne pouvait garder aucune nourriture, et elle avait des vomissements aussitôt



qu'elle avait mangé; ses jambes enflaient, et de jour en jour cette jeune fille s'affaiblissait de plus en plus. Depuis longtemps elle avait été obligée d'interrompre tout travail.

Fatiguée de prendre des médicaments, sans éprouver aucun soulagement à un état aussi fâcheux, elle vint avec sa mère me trouver le 21 mars.

Après l'avoir examinée attentivement et avoir écouté tout ce que sa mère et elle-même voulurent bien me dire, je fus convaincu qu'il n'y avait pas de maladie de poitrine, mais que la pauvre enfant, qui avait 15 ans, était tourmentée par le travail de la nature, qui ne trouvait point assez de force pour établir mensuellement la circulation sanguine dans cette constitution lymphatique, appauvrie par la maladie, et peut-être aussi par les médicaments.

Je magnétisai cette jeune fille pour provoquer le flux sanguin, puis pour soulager et fortifier l'estomac. Après huit jours de magnétisations, les douleurs de poitrine, ainsi que la toux, disparurent, les vomissements furent moins fréquents et les fonctions de l'estomac commencèrent à se faire régulièrement.

Le 25 avril, un mois après avoir commencé le magnétisme, il s'opérait une révolution chez cette enfant; elle devenait femme, sans souffrance aucune à la poitrine, ni à l'estomac; les vomissements avaient entièrement cessé; elle mangeait avec plaisir, digérait avec facilité; les forces revinrent promptement, et elle fut complétement guérie.

Ch. LAFONTAINE.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Paris, 10 Mai 1864.

A M. Ch. Lafontaine.

Toute publication qui veut plaire doit mêler à ses articles de fonds quelques pages légères, pour rompre l'uniformité et reposer le lecteur. De là mes correspondances, où la critique et le badinage tiennent la plus grande part.... Mais M. le D[r] A. Z*** qui, avec bonne grâce, vient de vous offrir sa plume, promet au ***Magnétiseur*** une riche collection de nouvelles piquantes. N'est-ce pas une circonstance dont je dois profiter,



si j'ai le désir d'aborder une question entièrement scientifique? Aussi ne vous étonnez pas que je vous adresse

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LE TRAITEMENT DES MALADIES AIGUES PAR LE MAGNÉTISME.

Lorsque le magnétisme fit son apparition dans le monde savant, on crut que cette science, qui surgissait inopinément, était en contradiction flagrante avec toutes les idées scientifiques. Il semblait que, en pratique comme en théorie, elle était inconciliable avec les lois physiques et naturelles. Aussi n'est-on pas surpris de cette parole prononcée par un membre de l'Académie de médecine, à propos des faits magnétiques : « Si, » dit-il, « ces faits étaient vrais, ils détruiraient toutes nos connaissances physiologiques. » Est-ce que les corps savants pourraient se résoudre à renier de vieilles doctrines péniblement conquises, pour mettre à la place quelque chose qui, par son merveilleux, étonnait et effrayait même la raison? Oubliant que la vérité ne peut jamais contredire la vérité, ils nièrent obstinément le magnétisme... Et pourtant, loin de bouleverser la science, le magnétisme éclairait des points obscurs et faisait entrevoir des horizons plus étendus.

Or, il est advenu que le magnétisme étant mis à l'écart, la science a poursuivi, dans les sentiers habituels, ses travaux et ses découvertes, et a réalisé de grands progrès. Et, au lieu d'augmenter, l'espace qui les séparait l'un de l'autre, a considérablement diminué. Il finira par disparaître.

Ces réflexions me sont suggérées par les transformations que viennent de subir certaines théories médicales. En devenant plus positives, ces théories sont devenues plus favorables à l'idée magnétique. Je ne veux point revenir sur les travaux relatifs au système nerveux qui ont fourni des preuves à nos croyances, je veux restreindre considérablement mon sujet et ne m'occuper aujourd'hui que de ce point limité : l'*Inflammation*.

Il y a près de deux mille ans, Celse écrivait : « *Notæ vero inflammationis sunt quatuor, rubor et tumor cum calore et dolore.* » Il faudrait ajouter peu de chose à cette définition pour en faire l'énumération la plus complète des phénomènes inflammatoires. On a donc connu de très-bonne heure les signes de l'inflammation ; mais c'est dans ces dernières années seule-



ment qu'on a pu, grâce au microscope, en découvrir la cause matérielle, immédiate, — en d'autres termes, — l'anatomie et la physiologie pathologiques. Wilson Philips, le premier, constate sur des animaux de différentes classes, que les capillaires d'une partie enflammée sont très-dilatées et que la circulation s'y ralentit. D'où vient l'engorgement de ces vaisseaux? Sous quelle dépendance se trouvent placés les capillaires? Un passage de la Physiologie de M. Béclard va nous fournir la réponse. « Lorsqu'on pratique la section des nerfs sympathiques qui vont sur les tuniques des vaisseaux capillaires, les fibres musculaires de ces tuniques sont paralysées, et la tension sanguine amène promptement la dilatation : de là, l'engorgement des parties et leur élévation de température par suite de l'afflux anormal du sang. » (1).

Que faudra-t-il à ces capillaires engorgés pour revenir à leur état primitif? Il leur faudra une incitation assez forte, un stimulus assez puissant pour réagir avec énergie et chasser le sang qui obstruait leur calibre. Et qu'est-ce qui pourra mieux conduire à ce résultat que l'influence du magnétisme sur l'activité du grand sympathique?

Ainsi s'explique, à mon sens, l'efficacité du magnétisme dans le traitement des maladies aiguës.

Je crois qu'on peut obtenir des guérisons rapides en combattant, par cet agent, les maladies inflammatoires à leur début; je crois encore à la bonté du même traitement pour une inflammation arrivée à son apogée. Les causes de cette croyance sont prises dans les considérations physiologiques et pathologiques qui précèdent, et dans les nombreux faits cliniques rapportés par M. Lafontaine. A l'appui, j'ajouterai l'observation suivante :

PNEUMONIE AIGUE; TRAITEMENT PAR LE MAGNÉTISME; GUÉRISON.

Dans le courant de l'année 1862, je magnétisais fréquemment Mme veuve C..., âgée de 32 ans. Cette dame, d'une forte constitution, et quelque peu obèse, était, pour tout ce qui a trait aux phénomènes physiques, d'une sensibilité exquise. Rien ne m'était plus aisé que de la mettre en somnambulisme, — état pendant lequel elle n'était douée que de facultés très-médiocres...

Je n'avais pas vu Mme C... depuis plusieurs jours, quand

(1) 2e édit. 1856. Page 951.



on vint me prévenir qu'elle était malade et qu'elle désirait me voir. Je me rendis chez elle et l'examinai attentivement.

Elle présentait tous les signes d'une pneumonie au premier degré : douleur sous-mammaire ; fièvre ; dyspnée ; toux suivie de crachats visqueux, finement aérés, adhérents ; matité légère ; râle crépitant d'inspiration... A peine eus-je porté mon diagnostic, que l'idée me vint de la mettre en somnambulisme, pour lui demander si je ne me trompais pas sur la nature de sa maladie, et pour savoir de quelle façon je devais la traiter. « — Magnétisez-moi, » me dit-elle. N'ayant pu obtenir d'autre réponse suffisamment claire, je procédai à une magnétisation qui consistait successivement à faire des passes générales, à maintenir ma main sur le côté malade et à exécuter de petites passes dérivatives. J'allais ensuite la réveiller, lorsqu'elle m'engagea à la laisser dormir jusqu'au soir à cinq heures (il n'était que neuf heures). J'accédai à son désir et j'allai la réveiller à l'heure indiquée. Elle avoua un soulagement marqué et me pria d'opérer plus tard une nouvelle magnétisation. Je lui donnai le sommeil jusqu'à ma visite du lendemain. A ce moment, elle avait moins de fièvre et se sentait moins oppressée. Je poursuivis le traitement commencé et l'amenai, en quatre jours, à une véritable convalescence.

Elle n'avait pris que de la tisane béchique, les deux premiers jours de sa maladie, et des bouillons chacun des deux autres jours. Le quatrième jour, je lui permis une côtelette. A dater de ce moment, ses forces, qui étaient abattues, revinrent avec rapidité, et la malade put bientôt reprendre ses occupations.

La diète seule aurait-elle suffi pour déterminer la résolution de l'inflammation ? Les saignées, ou le tartre stibié, auraient-ils amené une guérison aussi prompte ?

L'expérience médicale permet de répondre négativement à ces deux questions.

Jean Bloc.

FRAGMENTS DES MÉMOIRES (inédits)

D'UN MAGNÉTISEUR.

. . . .

L'effet produit chez le Dr Elliotson, sur un de ses amis qui avait été magnétisé, paralysé, cataleptisé et rendu insensible,



décida le docteur à me prêter son concours ; il me forma un public des personnages les plus distingués de l'aristocratie, et je donnai chez moi, une séance préparatoire et gratuite, dans laquelle je présentai, sur Eugène, que j'avais emmené avec moi en Angleterre, toutes les expériences que j'avais l'habitude de faire dans mes séances publiques.

Mon salon, quoique grand, ne l'était pas assez pour contenir toutes les personnes venues pour assister à cette séance, car le docteur avait frappé à la porte de tous ses amis et ils étaient nombreux.

Entr'autres sommités du grand monde, on remarquait dans cette assemblée, les filles de lord Byron, charmantes personnes qui n'ayant pu trouver de siéges, s'étaient assises sur le tapis, ainsi que lord Grey, pour être plus près du somnambule et plus à portée de bien suivre mes expériences ; la duchesse de Portland, lady Somerset-Granville, lord Stanhope, le comte d'Orsay, gentilhomme français, roi de la fashion de Londres à cette époque, et beaucoup d'autres grands personnages, des médecins, des journalistes, des hommes de lettres, des quakers, etc., etc.

Toutes mes expériences réussirent, au vif étonnement de cette honorable réunion : aussi reçut-on avec plaisir l'annonce d'une seconde séance que je comptais donner chez moi, avant d'en organiser de publiques.

Quelques jours après mon salon était rempli du monde le plus distingué, qui avait sollicité, près du Dr Elliotson, la faveur d'être admis.

Après cette seconde séance, je reçus les compliments les plus flatteurs, et l'assurance que tout ce beau monde s'empresserait de se rendre à ma séance publique.

En effet j'eus lieu de constater qu'en Angleterre, une promesse n'est pas de l'eau bénite de cour, et je puis rendre à la nation anglaise cette justice que toutes les personnes qui étaient venues chez moi, avaient fait prendre des billets à la porte de la salle d'Hanover-Square, et remplissaient entièrement cette salle qui contient cinq à six cents personnes.

Mes expériences de sommeil, d'insensibilité, de catalepsie, d'attraction, qui toutes dépendaient de moi seul, réussirent parfaitement, et le fait qui frappa le plus, fut la magnétisation presque complète du neveu de l'un des propriétaires du *Times,* jeune homme fort connu dans Londres, et sur lequel je produisis les principaux phénomènes du sommeil magnétique,



sans que je l'eusse toutefois absolument plongé dans cet état.

En sortant de cette séance, qui avait eu lieu à deux heures après-midi, je dînai chez le docteur Elliotson, où je rencontrai une vingtaine de ces spectateurs enthousiasmés; mon hôte lui-même était ravi, mon succès était aussi le sien; car en fervent défenseur du magnétisme, il combattait depuis longtemps pour cette science, à laquelle il avait sacrifié les places même qu'il occupait dans l'université et divers hôpitaux.

Il tenait le haut bout de la table, j'étais à sa gauche et le révérend Townsend se trouvait à sa droite. C'était la première fois que j'assistais à un dîner de cérémonie à Londres; il se passa gaiement; on parla beaucoup magnétisme et le docteur me proposa de prendre pour sujet, lors de ma seconde séance, une jeune fille qu'il avait magnétisée quelques années auparavant, et qui était somnambule clairvoyante : j'acceptai.

Tous les journaux de Londres parlèrent avec enthousiasme de ma première séance et annoncèrent la seconde. Le *Times* fit un long article sur ma barbe et mes moustaches, qu'il traitait d'*énormes* et *prodigieuses*. C'était me donner la plus grande publicité, car à cette époque (1841) j'étais le seul homme en Angleterre qui portât barbe et moustache, aussi j'avais vu, dans Regent-Street, bien des femmes se couvrir le visage en jetant un cri à mon aspect, ou se détourner pour ne pas me voir; d'autres, en voiture, me regardaient au contraire en riant.

Du reste, ma barbe et ma profession de *sleeper* (endormeur) me servirent plus d'une fois à me tirer de certains pas désagréables. Une nuit, entr'autres, je revenais seul, à pied, à deux heures, et je passais dans une petite rue parallèle à Regent-Street, lorsque je sentis une main un peu lourde se poser sur mon épaule; je me retournai, mais en m'apercevant, l'homme qui n'était autre qu'un voleur, jeta un cri : « le *sleeper!* » et se colla sur la muraille, de l'autre côté de la rue, dans un état de frayeur vraiment comique. Je le laissai là, et continuant ma route, j'arrivai sans autre aventure à mon domicile, situé dans *Pall-Mall-East,* en face le collége des médecins.

Les journaux avaient tant parlé de ma séance, les personnes qui y avaient assisté en avaient raconté tant de merveilles, que le jour de ma seconde séance, non-seulement la salle était entièrement pleine, mais encore les escaliers, les vestibules étaient encombrés de personnes qui avaient pris leurs billets;

de plus, il y avait sur le trottoir, au moins un millier de personnes faisant queue pour entrer.

On m'invita à faire ouvrir la grande salle des concerts dont les portes donnaient dans la salle que j'avais retenue; je m'y refusai, et j'essayai de pénétrer dans les escaliers pour ordonner au buraliste de refuser des billets et de rendre l'argent à toutes les personnes qui ne pouvaient entrer. Mais tout le monde me demanda, si avec les billets pris ce jour-là, on pourrait entrer un autre jour; j'y consentis bien volontiers. Tous ceux qui se trouvaient dans les escaliers et les vestibules gardèrent leurs billets, et toutes les personnes qui faisaient queue dans la rue voulurent aussi prendre les leurs d'avance.

Quelques jours après, la grande salle d'Hanover-Square était comble. Je magnétisai ce jour là Lucie *Clarke*, la jeune fille dont le Dr Elliotson m'avait parlé. Elle tomba seulement dans le somnambulisme naturel, état qui présente des différences très-marquées avec le somnambulisme magnétique.

Ainsi, quand on engage un somnambule magnétique à s'asseoir, ou à faire telle ou telle chose, on ne rencontre point d'opposition chez lui, il n'y voit point d'inconvénient, et d'ailleurs il est dans un état passif. Il n'en est pas de même du somnambule naturel, qui n'écoute que ses idées, n'en change que très-difficilement, et les exécute sans s'occuper des personnes qui l'entourent. C'est ainsi qu'on vit Lucie Clarke courrir sur l'estrade sans vouloir reconnaître mon autorité; je fus obligé, pour l'arrêter, de la cataleptiser entièrement et de la laisser dans cette position, raide comme une planche, jusqu'au moment où je voulus la réveiller. Lorsque je l'eus tirée de cet état, ce fut une nouvelle lutte, et je dus finir par l'éveiller, mais non sans peine.

Je n'avais pu obtenir d'elle aucune expérience de lucidité, quoiqu'elle fût, disait-on, très-lucide d'ordinaire; elle était ce jour-là trop occupée d'objets qui la concernaient personnellement.

Dans cette séance, un jeune homme, *M. Baggalay*, élève de l'université de Cambridge, et fort incrédule, se présenta; je me mis en devoir de le magnétiser : au bout de cinq minutes il étouffait; je le dégageai en agissant sur les bronches et en continuant mon action sur l'estomac. Quelques instants plus tard, des mouvements convulsifs agitèrent tous ses membres; je les calmai, mais chaque fois que j'agissais en vue de produire le sommeil, les convulsions reparaissaient; il y avait un con-



traste si grand entre ces deux états, qui provenaient des différences introduites dans la magnétisation, que l'assemblée, vivement frappée se disposa à tout croire, puisque j'opérais sur une personne qui m'était entièrement inconnue et dont le caractère était bien connu.

Cependant, tandis que j'agissais ainsi sur M. Baggalay, un jeune médecin incrédule s'approcha de mon somnambule Eugène qui dormait et dont les jambes étaient cataleptisées horizontalement. Doutant de son sommeil, ce jeune médecin crut faire une gentillesse en donnant au somnambule un coup de bistouri dans le dessous de la cuisse.

Eugène demeura insensible à cette blessure et ne donna aucun signe de sensation. Ce fait sembla d'abord devoir passer inaperçu, mais quelques instants après, je fis une expérience d'attraction et Eugène, auquel j'avais rendu les jambes, se mit en marche pour venir me trouver à l'autre bout de l'estrade. Un cri d'épouvante se fit entendre, une rumeur à laquelle je ne comprenais rien s'éleva dans la salle. Comme tout le monde regardait le somnambule d'un air effrayé, je m'approchai de celui-ci, et je compris alors l'épouvante du public. Eugène portait un pantalon blanc, et l'une de ses jambes était depuis le milieu de la cuisse jusqu'au pied, entièrement teinte de sang. Comme je regardais autour de moi pour comprendre ce qui était arrivé, le jeune médecin vint à moi en déclarant que c'était lui qui avait donné au somnambule un coup de bistouri, pour s'assurer de son insensibilité et de son sommeil. Le public montra, par son indignation, combien peu il goûtait des expériences de cette sorte, et surtout lorsqu'elles étaient faites sans que j'en fusse prévenu.

Je suspendis la séance, et je conduisis Eugène dans une autre salle pour m'assurer de la gravité de sa blessure. Plusieurs personnes m'avaient suivi, elles purent constater que le sang coulait encore d'une blessure longue de deux centimètres et profonde d'autant. J'arrêtai immédiatement l'effusion du sang, en posant deux doigts sur la plaie.

. . . .

Nous prions M. le docteur A. Z... de passer chez M. Lafontaine fils, rue Laffitte, 47, où il trouvera un petit paquet, que je lui envoie.

Ch. Lafontaine.

IMPR. JAQUEMOT ET Cᵉ, Plainpalais, Place des Philosophes (Genève).





15 Juin 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



RAPSODIES MAGNÉTIQUES.

II.

Comment on peut savoir si quelqu'un est magnétisable.

De toutes les manières de rendre le magnétisme évident, la plus efficace est celle qui consiste à montrer d'abord des faits aux gens qu'on veut convaincre, puis à les magnétiser eux-mêmes, afin que s'ils doutent en voyant, ils soient convaincus en sentant. Par malheur, tout le monde n'est pas magnétisable, au moins apparemment, et souvent il arrive qu'on s'évertue après une personne tout-à-fait réfractaire, tandis que d'autres, qui seraient peut-être très-accessibles, ne sont soumises à aucune épreuve. D'où cela vient-il? C'est que nous ignorons les conditions qui favorisent le plus notre influence,

et que l'empirisme est notre seul guide. Il en serait autrement si nous pouvions diagnostiquer l'aptitude à ressentir les effets de la magnétisation ; car alors, nous n'agirions qu'à coup sûr au lieu de tâtonner, d'agir à l'aventure.

Cette obligation de tâter le terrain, de sonder les dispositions de chacun, d'essayer enfin, indique une infériorité de moyen, une pauvreté de science très-préjudiciable. Aussi le magnétiseur qui connait son métier se montre-t-il très-circonspect et préférant l'insuccès au mécompte ; il ne promet rien avant d'avoir exploré la sensibilité des gens qu'il veut influencer. Mais pour cela il doit les soumettre à une magnétisation préalable, qu'il faudrait justement éviter, puisqu'en annonçant le résultat d'avance il ferait preuve à la fois de savoir et de puissance.

Celui donc, qui trouverait le moyen de reconnaître les êtres magnétisables rendrait un grand service à la propagande. En effet, pour peu qu'on tente de faire des prosélytes, rien n'est si commun que de s'entendre dire :

« Je croirais bien telle ou telle chose si je l'éprouvais ; mais on ne pourrait la produire sur moi. Voyez-vous si je serais un bon sujet? Pouvez-vous m'endormir? etc., etc. »

Ces questions si simples et d'une solution si facile en apparence, embarrassent pourtant beaucoup le magnétiseur instruit qui, dans son dépit, se demande lui-même : « Y a-t-il des signes de la magnétisabilité? Et, s'il en existe, à quels caractères, par quels moyens peut-on les reconnaître? »

Cette double et difficile question a préoccupé la plupart de nos prédécesseurs et beaucoup ont tenté de la résoudre ; mais leurs conclusions sont tellement différentes que nul accord n'est possible entre elles.

Ainsi, aux yeux des uns, les *malades* seuls peuvent être magnétisés ; d'autres, au contraire, pensent que ce sont plutôt les gens *bien portants*. Tels recherchent les êtres *faibles*, blonds, lymphatiques, tandis que d'autres préfèrent les sujets *forts*, bruns, sanguins. Ceux-ci croient à l'influence des sexes et s'adressent toujours aux femmes. Ceux-là voient la prédisposition dans le tempérament et choisissent les personnes *nerveuses*, mobiles, impressionnables. Combien d'autres théories n'a-t-on pas imaginées?... J'en passe donc et des plus drôles.

Cependant tout n'est pas stérile dans cette étude ; et, reprise dans ces derniers temps, par quelques observateurs judicieux,



elle a subi des évolutions qui font prévoir sa solution prochaine. De ce nombre sont surtout les recherches de M. le docteur Louyet, sur la valeur particulière desquèlles je viens vous offrir quelques considérations aujourd'hui.

Permettez-moi d'y arriver en passant par une légère digression.

Un soir d'hiver, il y a environ dix ans, je passais dans une petite rue parallèle au bas du faubourg du Temple, près de la Douane et du Canal. Une foule compacte y stationnait, faisant queue comme à la porte d'un théâtre, devant une maison sur laquelle je lûs *Conseils de prud'hommes*. Comme ïl n'était pas l'heure des plaids, je demandai la cause de cette affluence. Une femme âgée déjà, dont la mise annonçait plutôt une artisane qu'une simple ouvrière, me répondit avec la complaisance empressée du néophyte qui voit une conversion à faire : « qu'on attendait quelque chose de plus curieux qu'un spectacle. » Puis, elle ajouta : « C'est une séance de *magnatis, où y a des sonambules.* » Voyant sans doute que cela m'intéressait, elle reprit fièrement : « Si monsieur désire y assister, quelqu'un aura peut-être bien une place à lui offrir. » A ces mots, un homme en blouse, tirant un billet de sa poche, me le présenta en disant : « Tenez, voici, je vais en demander un autre, ça ne coûte rien. »

Les portes s'ouvrirent et naturellement j'allai me placer à côté de mes aimables introducteurs. J'appris d'eux une foule de détails sur les habitudes de la réunion et leur obligeance alla jusqu'à me faire connaître les noms des magnétiseurs à mesure qu'ils prenaient place au bureau. Je sus bientôt, en causant ainsi, comment les choses se passaient d'ordinaire, en sorte que je pus suivre le développement des faits sans préoccupation ni surprise.

Le président ouvrit la séance par un *speech* à l'adresse des nouveaux-venus, afin qu'ils comprissent immédiatement ce dont ils seraient témoins. Cet exposé, clair et concis, me parut fait avec l'accent de la plus profonde conviction et l'apparence d'une entière bonne foi. La sincérité débordait pour ainsi dire des paroles de l'orateur ; malheureusement sa voix ne parvenait que difficilement jusqu'à l'endroit où j'étais. Des applaudissements frénétiques accueillirent sa péroraison, qui était comme un canevas de récriminations, brodées de traits malicieux envers les médecins.

Le local qui servait à une salle de danse, était favorable-



ment disposé pour des expériences magnétiques. Le milieu de l'espace était réservé pour une vingtaine de personnes sur lesquelles on devait opérer; et de chaque côté s'élevaient des gradins où sept à huit cents assistants trouvaient place. C'était vraiment magnifique à voir et très-imposant. On aurait dit une assemblée religieuse, tant le silence était grand et le maintien convenable, malgré le mélange excessif des classes de la population

On procéda aux démonstrations, en invitant quiconque désirait être magnétisé à venir s'asseoir sur des siéges disposés à cet effet. L'empressement fut extrême : hommes, femmes, jeunes gens et vieillards prirent des numéros d'ordre et vinrent se placer à l'endroit désigné; des magnétiseurs, en nombre égal aux *magnétisendes,* (qu'on me pardonne ce néologisme) se placèrent respectivement devant chacun d'eux; et, à un signal donné, tous se mirent en devoir d'agir. Leur action fut simultanée et dura environ dix minutes; après quoi les personnes qui s'étaient soumises à cette expérience furent priées de dire hautement ce qu'elles avaient éprouvé ou si elles n'avaient rien senti. Sept ou huit déclarèrent leur conviction formée, confessèrent leur pleine satisfaction et demandèrent à recommencer l'épreuve pour mieux se rendre compte des effets éprouvés.

Je remarquai que l'opération était conduite avec ensemble; que tous les magnétiseurs agissaient de même, et que leurs procédés, simples et décents, éloignaient toute interprétation mauvaise. Ils se tenaient debout, légèrement penchés vers leurs sujets, qui, eux, étaient commodément assis. Ils leur prirent les mains comme pour tâter le pouls ou équilibrer la chaleur; puis firent des passes, courtes et concentrées vers la tête, à petite distance, sans friction ni attouchement d'aucune sorte.

Un seul se comporta différemment.

Il fit lever son sujet, compta gravement ses pulsations avec une montre à secondes, puis, à l'aide du sthéthoscope, consulta soigneusement les vaisseaux du cou et enfin approcha le bout de ses doigts du bord externe du petit doigt de celui-ci. Après ces préliminaires, il hocha la tête et fit quelques passes dans le dos en tentant l'attraction.

Ma voisine, qui avait suivi tous ses mouvements, me dit à l'oreille : « Ah! voyez, ce pauvre docteur, il n'a pas de chance, son sujet est insensible; il le savait bien, allez, mais il est si bon, qu'il n'a pas voulu reculer. »



Ces mots : « il le savait bien » joints à ce que j'avais observé piquèrent vivement ma curiosité.

« — Vous le connaissez donc? » demandai-je à mon tour.

« — Certainement ; c'est mon médecin.

« — Comment se nomme-t-il?

« — C'est M. Louyet ; ah ! quel honnête homme ! puis si doux, si bienfaisant ! C'est celui-là qui n'écoute pas ces messieurs de la Faculté, aussi est-il bien aimé, et toute sa clientelle vient ici.

« — Oui, c'est vrai ! il a l'air très-bon. Je voudrais bien lui demander quelques renseignements sur ce qu'il vient de faire? Croyez-vous que je puisse lui parler après la séance?

« — Par Dié, c'est facile ; attendez seulement qu'il ait trié ceux qu'on doit magnétiser (six). »

A ce moment on rappelait les personnes qui avaient manifesté le désir d'être magnétisées jusqu'au point que comportait leur prédisposition. M Louyet en fit deux parts : les unes qui devaient présenter des phénomènes rares et d'autres susceptibles d'effets plus communs. Il procédait à cet examen et à ce classement au moyen d'un stéthoscope appliqué sur le trajet des carotides, de chaque côté du cou, au-dessus des clavicules.

L'expérience qui suivit confirma pleinement ses prédictions : tous ses choix furent justifiés.

Emerveillé d'un pareil diagnostic, je profitai d'une suspension momentanée de la séance, pour aller en adresser mes félicitations à l'auteur et solliciter la connaissance de sa découverte. Ma démarche parut lui être agréable ; du moins manifesta-t-il beaucoup d'empressement pour répondre à ma demande. Je crois qu'il fut vraiment flatté qu'un confrère s'enquît de ses travaux et surtout qu'il en appréciàt les bases. On aime toujours à être jugé par ses pairs.

Il m'emmena dans un petit salon attenant à la salle où se passaient les expériences, et là, nous causâmes un bon quart d'heure, avec toute la familiarité de vieux amis, quoique nous ne nous connussions pas l'instant d'auparavant.

Voici ce que j'ai retenu de cette précieuse conversation.

Mon docte interlocuteur m'exposa avec une douce bonté et cette expression naïve des esprits sans prétention, dont la simplicité a tant de charmes, comment il était parvenu à réaliser le progrès que je venais d'admirer. Partant d'une opinion de Faria, qui considérait la liquidité du sang comme la cause pré-



disposante, la disposition nécessaire à la manifestation des effets magnétiques, il avait tout bonnement pensé que les personnes dont le sang est le moins riche en globules, c'est-à-dire qui contenait le plus d'eau, devaient être les plus facilement ou les plus profondément magnétisables. Toute la difficulté consistait dès lors à trouver un moyen de constater cet état de pauvreté, d'aquosité du sang; or, ce moyen est connu et la médecine s'en sert tous les jours : c'est l'auscultation de l'appareil circulatoire. . . . .

. . . .

La sonnette du président annonça la levée de la séance et mit fin à notre entretien... Puisse ce récit tronqué me rappeler au souvenir du magnétiste éminent dont je tâche de traduire ici la pensée.

Voyons si la théorie est fondée, comment se font ses investigations et le parti qu'on en peut tirer dans la pratique. C'est là le nœud de la question et le véritable objet de cette discussion.

La suite au prochain numéro.

Dr A. Z***

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Etudes sur la médecine animique et vitaliste, par M. le Dr Charpignon. Grand in-8°. 191 pages. — Germer-Baillière, éditeur.

10 Juin 1864.

Bacon a dit que la métaphysique disparaitrait quand la physique serait bien faite.

Par physique, il entendait l'ensemble de la philosophie naturelle. Cela voulait dire que le jour où les sciences positives auraient atteint leur maximum de développement, le physique suffirait à expliquer le moral.

Admettre cette manière de voir conduit à nier qu'il y ait en l'homme autre chose que des actions mécaniques, physiques, chimiques. C'est le matérialisme.

Il existe une autre doctrine, diamétralement opposée, qui fait intervenir une force abstraite, indépendante de la matière, et qui s'appelle le spiritualisme.

Laquelle de ces deux doctrines est la vraie?



Voilà la question que l'on se pose depuis des siècles, sans pouvoir la résoudre.

De nos jours même, le matérialisme et le spiritualisme trouvent un nombre égal de savants défenseurs. Néanmoins, il semble ressortir des mémorables discussions qui eurent lieu à l'Académie de Médecine, en 1860, que c'est la doctrine du spiritualisme qui est le plus généralement adoptée ; ou plutôt — pour exprimer une appréciation particulière,— il semble ressortir des brillants discours de MM. Bouillaud, Poggiale, Malgaigne, Piorry, Trousseau, etc., que leur désaccord est plus apparent que réel et que spiritualisme et matérialisme sont deux expressions vicieuses, ne désignant la vérité ni l'une ni l'autre.

S'il n'est pas possible de tout expliquer sans avoir recours à une force supérieure, il n'est pas plus possible de faire admettre une force qui, tout en présidant aux fonctions des corps organisés vivants, serait totalement indépendante de l'organisation. La vérité ne serait donc pas ni dans le physique expliquant le moral, ni dans le moral expliquant le physique. Il existerait dans l'homme quelque chose qui ne serait pas la matière, mais qui, en dehors de la matière, n'aurait aucune individualité propre.

Par conséquent, il ne faudrait point chercher la vraie philosophie médicale ni dans la chimiatrie, ni dans l'organicisme, ni dans l'animisme, ni dans le vitalisme. Telle n'est point la pensée de M. Charpignon, qui admet le vitalisme de l'école de Montpellier, avec ses trois catégories de substances : l'âme immatérielle, l'âme matérielle ou force vitale et l'agrégat matériel.

« De longues méditations, des expériences nombreuses, pleines d'intérêt, des résultats cliniques d'une efficacité positive, » dit M. Charpignon, « m'avaient depuis longtemps confirmé dans la réalité et dans la supériorité de la doctrine du vitalisme et dans celle de l'animisme. » Et plus loin : « L'homme est un composé binaire, c'est certain ; trinaire, car on trouve en lui une force électro-vitale.. Composé binaire, il offre : Le Corps et l'Ame. Composé trinaire, il serait Ame, Esprit et Corps. Ce dynamisme double et de nature différente, donne la vie et l'intelligence à l'agrégat moléculaire constituant le corps. »

Mais M Charpignon ne se contente pas, comme l'école de Montpellier, d'abandonner la doctrine des forces vitales et de la puissance animique à la stérilité d'une conception spécula-



tive ; il est convaincu qu'il est possible « de les faire passer à l'état de réalisation et de les utiliser comme une puissance active et comme un moyen thérapeutique. »

« La combinaison harmonique entre le dynamisme humain et le corps, qui constitue l'état normal, peut,» dit-il, « être rompue artificiellement, accidentellement ou volontairement. De cette désharmonie résulte un état particulier dans lequel le système nerveux primitivement, et les autres systèmes organiques secondairement, peuvent être modifiés dans leurs fonctions par l'influence animique inconsciente. L'ensemble de ces phénomènes constitue l'état *Ex-statique* (être hors de soi) dans toutes ses variétés et ses degrés.

« La production de l'état ex-statique et la direction de ses phénomènes constituent un art connu et honoré dans l'antiquité, transformé et persécuté dans le moyen-âge, vulgarisé et méconnu dans l'époque contemporaine. Intuition et inspiration sacrée, magie et sorcellerie, magnétisme et hypnotisme, tels furent et tels sont les noms de l'art de décomposer l'harmonie du dynamisme fonctionnel humain pour faire naître un état automatique dans lequel l'âme, par l'activité de telle ou telle de ses facultés, acquiert sur l'organisme une puissance modificatrice toute particulière. »

La question mise au concours, en 1862, par l'Académie de Médecine, pour le prix Ciprieux, offrait à M. le Dr Charpignon une occasion favorable de faire part de ces idées au monde médical. Elle était ainsi énoncée : ***De la part de la Médecine morale dans le traitement des maladies nerveuses.***

« Cette question, si concise en apparence, renfermait des problèmes de philosophie et de physiologie transcendantes. Non-seulement il fallait étudier le moral dans son acception la plus reçue en médecine, c'est-à-dire dans ses manifestations de volonté, d'imagination, de consolation, d'espérance, d'intimidation; mais il fallait aussi l'étudier dans sa nature et dans les divers phénomènes qu'il est susceptible de produire, tant au point de vue physiologique que thérapeutique.

Je n'ai pas besoin de faire l'éloge du mémoire de M. le Dr Charpignon, puisque l'Académie a jugé qu'il méritait une récompense. Je ne crois pas non plus, qu'il soit nécessaire de faire ressortir en quoi cette distinction académique est d'un heureux présage pour le magnétisme.

Le jour où le magnétisme sera cultivé par plusieurs hommes avec autant de science et de talent que par M. le Dr Char-



pignon, ce jour-là les Académies lui ouvriront leurs portes toutes grandes.

Je n'essaie pas de faire l'analyse des *Etudes sur la médecine animique et vitaliste*. Résumer en quelques lignes un volume de deux cents pages, n'est chose possible que pour une œuvre dépourvue de fond. Telle n'est point celle-ci qui, sous une forme à la fois élégante et concise, renferme de nombreux problèmes du plus haut intérêt. Mon but a été, par quelques citations, d'en indiquer l'esprit et de donner à tous les magnétistes le désir d'en faire la lecture.

Jean Bloc.

FRAGMENTS DES MÉMOIRES (inédits)

D'UN MAGNÉTISEUR.

. . . . . . J'étais parti de Nice pour Gênes par la Corniche, cette belle route si vantée, à juste titre, qui, tantôt prête à se baigner dans la mer sur laquelle glissent au loin des voiles blanches, tantôt s'élevant jusque sur le sommet des montagnes au milieu d'une végétation luxuriante, présente l'aspect le plus splendide qu'on puisse admirer. En outre de ces beautés naturelles il me fut donné encore de jouir d'un coup d'œil rare et frappant, dont peu de personnes auront eu la jouissance.

La voiture était arrivée au bas d'une montagne élevée qu'elle avait parcouru avec rapidité. De temps à autre j'avais rencontré quelques soldats, mais lorsqu'arrivé au bas de la côte je me retournai, je vis la route entièrement couverte par un régiment piémontais (le royal-Savoie), qui descendait la montagne. C'était un spectacle des plus pittoresque que la vue de cette troupe d'hommes, couverts de brillants uniformes, dont les armes brillaient au soleil, et qui du haut en bas de la montagne se déroulait comme les ondulations d'un long serpent, dans les mille contours de la route qui venait aboutir à la mer. Tous ces jeunes soldats, gais et alertes, dans leur enthousiasme s'en allaient en chantant vers la mort qui les attendait dans les plaines de la Lombardie, et ne pensaient pas que peut-être aucun d'entre eux ne reverrait la famille ou le pays qu'ils quittaient pleins de joie. Je serrai la main à plusieurs officiers que j'avais connus à Nice, entr'autres, au fils du comte de Maistre,



alors gouverneur du comté de Nice, qui était lieutenant dans le régiment, et que plus tard je retrouvai blessé à Milan et dans le dénûment le plus complet, n'ayant plus ni bas, ni chemises, ni souliers, ni argent.

Malgré le coup d'œil animé que la montagne me présentait, éclairée par un soleil du matin, aux rayons si chauds et si brillants, mon cœur se serra en pensant au sang qui allait être versé dans les combats, à tous ces jeunes gens pleins de courage et de santé, qui bientôt devaient payer de leur vie la liberté qu'ils allaient conquérir sur le despotisme d'un avide monarque. On se souvient encore à Milan, des excès révoltants qui poussèrent à bout les populations indignées; on y parle encore de ces femmes fouettées en place publique, et de toutes les cruautés indignes que la soldatesque autrichienne commit chez les infortunés Milanais.

Malgré moi, et sans fausse modestie, je fis un retour sur moi-même; j'allais, moi aussi, déclarer la guerre à l'ignorance, j'allais affronter l'opinion, j'allais combattre l'aveuglement du passé, j'allais présenter de nouvelles idées en contradiction avec les anciennes; j'apportais une vérité qui renversait les erreurs accréditées depuis des siècles. C'était un combat, un véritable combat que j'allais livrer, et dans lequel j'étais seul contre tous, moi, faible, contre les forts. Ces braves soldats allaient combattre pour la liberté de leur pays: j'allais combattre pour la liberté de la pensée.

Quoique je ne sois pas un homme politique, j'ai mes opinions personnelles; aussi à mon arrivée à Gênes, quelques jours après que le brave peuple de Milan avait chassé les Autrichiens, je donnai une séance publique au profit des blessés et des orphelins milanais; le public vint en foule; toutes mes expériences physiques sur Madeleine, jeune fille que j'avais formée somnambule à Nice, réussirent parfaitement et étonnèrent beaucoup. Je fis entendre dans cette séance, un sourd-muet de la ville de Gênes, il avait vingt-cinq ans, était imprimeur et n'entendait absolument rien des deux oreilles. Après la magnétisation qui dura à peu près vingt minutes, il entendit d'abord le son de la voix humaine, puis il perçut et distingua quelques mots français qu'il répéta d'une voix gutturale, quoiqu'il ne comprit que l'italien.

Ce fait remarquable, obtenu sur un sourd-muet de la ville, que je ne connaissais pas, et qui avait été amené à la séance par un journaliste honorablement connu de tous et dans l'imprimerie



duquel ce sourd-muet travaillait depuis longtemps, produisit une si profonde sensation dans l'assemblée, que le directeur de l'établissement des sourds-muets, l'abbé Bosselli, me pria, séance tenante, de venir dès le lendemain faire une expérience sur les sourds-muets de sa maison.

En effet, peu de jours après je magnétisai deux enfants devant une quarantaine de personnes, que l'abbé avait réunies dans l'établissement. Sur l'un je ne produisis rien, mais je fus plus heureux sur le second, car je parvins à lui faire entendre et distinguer deux ou trois mots qu'il s'efforça de répéter.

La recette de la séance publique fut envoyée, par le consul-général de France à Gênes, au consul-général à Milan, pour être remise au gouvernement provisoire de cette ville, qni s'empressa de répondre à cet envoi par une lettre de remerciment signée des trois membres du gouvernement. Casati, président, Borroméo, Berretta, pièce qui se trouve entre mes mains et dont voici la traduction :

GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

Milan, 17 avril 1848.

Monsieur le consul-général,

En même temps que votre précieuse lettre d'hier, le gouvernement provisoire de Lombardie a reçu la somme que M. Lafontaine, citoyen français, a bien voulu offrir gracieusement aux combattants des cinq journées.

Veuillez, Monsieur, faire agréer à M. Lafontaine nos remerciments pour cet acte de philanthropie, si conforme d'ailleurs à la nature généreuse de la nation à laquelle il appartient.

Nous saisissons cette occasion pour vous réitérer, Monsieur, l'expression de nos sentiments de considération sincère et distinguée.

CASATI, président.
BORROMÉO.
BERETTA.

Pendant que j'étais à Gênes, la princesse Belgiojoso y arriva à la tête de deux cents Napolitains qu'elle conduisait contre les Autrichiens, et descendit à l'hôtel Feder où je demeurais ; ayant appris que j'avais réuni chez moi quelques personnes auxquelles je présentais des expériences magnétiques,



elle me fit demander la permission d'y assister, y vint avec son médecin et fut enthousiasmée des expériences, surtout de l'extase. Plus tard, quand je la revis à Milan, elle m'accueillit de la façon la plus aimable et se chargea de placer des billets pour une séance publique. Quelques jours après elle vint elle-même me prier de placer quelques billets pour un concert qu'elle organisait dans le but de se procurer la somme nécessaire à l'achat de plusieurs canons.

Mon séjour à Gênes fut signalé par plusieurs guérisons ; je débarrassai de rhumatismes nerveux, une dame âgée dont les nerfs de la jambe s'étaient contractés par la douleur, ce qui lui rendait la jambe plus courte que l'autre. En quelques séances, non-seulement je fis disparaître les douleurs, mais je rendis l'élasticité et la souplesse aux nerfs et aux muscles qui se détendirent, et je ramenai la jambe à sa première longueur ; la malade ne boitait plus, sa guérison se consolida et devint complète. Ce fut par des passes et du massage que j'obtins ce résultat.

Dans une seconde séance publique, M. Benza, rédacteur du journal la *Lega Italiana,* se présenta pour être magnétisé. Il me fallut trois quarts d'heure pour obtenir l'occlusion des paupières ; ce premier succès fut accompagné d'un état de torpeur ou plutôt de sommeil, pendant lequel la sensibilité fut modifiée ; je pus piquer M. Benza sans qu'il donnât signe de sensation, et sans qu'il s'en souvint au réveil.

Dans cette même séance, je magnétisai madame Ronco, qui fut plongée dans un sommeil complet, accompagné d'une insensibilité absolue ; je provoquai même chez elle le somnambulisme, et, sous l'influence de la musique, Mme Ronco tomba dans l'état extatique.

Ces faits et bien d'autres produisirent un excellent effet, aussi le magnétisme, auquel peu de personnes croyaient à Gênes, trouva bientôt des croyants, et même des adeptes parmi les médecins. Je citerai entr'autres le docteur Gatti, directeur de l'institut homœopatique de Gênes.

Enfin je dus quitter Gênes pour Milan. Lorsque j'arrivai dans cette dernière ville, j'eus lieu de constater que l'enthousiasme patriotique était à son comble. Je ne vis pas une fenêtre qui ne fût ornée de plusieurs drapeaux italiens, la ville était en fête depuis le départ des Autrichiens, et bien que veuve de ses enfants, partis avec l'armée du roi Charles-Albert, elle n'écoutait que la voix de la liberté naissante. Hélas ! cette déli-



vrance ne dura pas longtemps : quelques mois plus tard, les fers étaient de nouveau rivés, les déportations, les incarcérations redevenaient à l'ordre du jour ; pour un mot, pour un regard, les Autrichiens jetaient un homme en prison, ou l'envoyaient en exil dans les autres parties de l'empire, le contraignant à devenir soldat pour asservir les autres nations.

Je fus parfaitement accueilli à Milan ; le gouvernement provisoire, avec la plus exquise obligeance, mit gratuitement à ma disposition toutes les salles publiques, et je choisis le foyer du théâtre de la Scala.

J'y donnai quelques séances de magnétisme, une entr'autres au profit des blessés et des orphelins.

J'y magnétisai un sourd-muet, amené par le directeur de l'établissement, qui me dit tout haut : « *Cet homme est complètement sourd et n'a jamais rien entendu de sa vie ; si vous faites entendre celui-là, votre cause est gagnée.* »

Après vingt minutes d'une magnétisation énergique, le sourd-muet entendit le son de la voix et répéta différents sons, à la stupéfaction du directeur et de l'assemblée entière.

Toutes ces expériences et beaucoup d'autres impressionnèrent vivement la population.

Le magnétisme n'était pas inconnu à Milan, les médecins s'en étaient occupés et ils avaient obtenu des guérisons. Je citerai les docteurs Bruni, Dugnani.

Ce fut à Milan que je fis la connaissance de Regazzoni, qui, en voyant mes séances publiques, eut l'idée de faire du magnétisme ; il vint me trouver, s'occupa sérieusement de la pratique expérimentale du magnétisme, et devint un des puissants magnétiseurs de l'époque pour la propagande. Paris l'a admiré, et je me suis laissé dire que le roi de Hollande l'avait décoré. C'est le premier magnétiseur qui ait reçu cette distinction pour ses actes magnétiques.

J'eus beaucoup de malades à magnétiser à Milan, des sourds, des sourds-muets, des paralytiques, des personnes atteintes de rhumatisme, de névralgie, d'hystérie, d'épilepsie.

Une des plus belles et des plus promptes guérisons que j'eus lieu d'enregistrer à cette époque, fut celle de la marquise de Porro, pour laquelle le Dr Dansi, médecin distingué de Milan, vint me chercher après avoir épuisé tous les moyens à sa disposition. Cette dame éprouvait dans la tête des douleurs si intenses qu'aucun médecin appelé n'avait pu la soulager : sa faiblesse était si grande qu'elle ne pouvait quitter le lit sur le-



quel elle restait toujours étendue sans pouvoir faire un mouvement ; d'heure en heure, il se présentait dans la tête une crise si douloureuse qu'elle se terminait toujours par un évanouissement, qui durait pour le moins vingt minutes.

Cet état avait été provoqué par un événement fâcheux.

Au moment où la révolution éclata, la marquise était accouchée depuis trois ou quatre jours seulement. Dès le premier moment, le marquis de Porro courut au milieu des combattants, mais par malheur il fut pris avec quelques autres par les Autrichiens.

La marquise ne recevant plus aucune nouvelle de lui depuis deux jours, le crut mort, et la malheureuse femme, à moitié folle de douleur, se soutenant à peine, s'échappa le cinquième ou le sixième jour de ses couches et courut dans les rues sans être habillée, en chemise, pieds-nus, les cheveux en désordre, demandant à ceux qu'elle rencontrait des nouvelles de son mari; après bien des heures passées ainsi à errer de tous côtés, elle apprit enfin que son mari était prisonnier, et que les Autrichiens l'avaient emmené.

Elle s'élança aussitôt du côté où ceux-ci tenaient encore, vers la porte de Monza. Mais l'exaltation fiévreuse qui lui donnait des forces factices la trahit enfin, et la malheureuse femme tomba sans connaissance sur le pavé.

On la releva, on la transporta chez elle et quelques heures après elle reprit ses sens, mais en restant dans un état qui faisait craindre pour sa vie et pour sa raison. Heureusement M. de Porro était parvenu à s'échapper des mains des Autrichiens, pendant qu'ils se retiraient en désordre, et il arriva chez lui le lendemain de cette nuit terrible.

Sa présence produisit chez sa femme une révolution violente qui semblait devoir amener une mort immédiate et qui, au contraire, produisit chez la marquise l'effet le plus heureux. Grâce à des soins multipliés, sa vie cessa d'être en danger, mais il lui resta de cette secousse des douleurs atroces et une faiblesse que rien n'avait pu vaincre pendant plusieurs mois.

Ce fut seulement quelques jours avant la rentrée des Autrichiens que l'on m'appela.

Dès la première séance que je fis durer trois heures, j'obtins du calme dans tout l'organisme, et la suspension des douleurs pendant la magnétisation ; elles se représentèrent après la séance, mais un peu moins vives, et la crise n'eut lieu que de deux heures en deux heures, au lieu de se présenter toutes les heures.



A la deuxième séance, le même effet se produisit; les douleurs ne parurent que quatre heures après la magnétisation, sans être suivies d'évanouissement.

Le troisième jour j'étais entièrement maître de cette névralgie aiguë, et depuis lors il n'y eut plus de crise, ni de douleurs continues. Les forces revinrent, et après cinq magnétisations *seulement*, de trois heures chacune, il est vrai, la malade se trouva entièrement guérie, sans avoir conservé aucune souffrance ni le moindre malaise.

Voici de quelle manière je magnétisai pour obtenir ce résultat :

Je pris les pouces pendant 15 minutes, je fis de grandes passes pendant une heure, depuis la tête jusqu'aux pieds, la malade étant couchée; j'imposai les deux mains sur la tête pendant une autre heure, je fis des insufflations chaudes sur la tête pendant dix minutes, et enfin des passes pendant près d'une heure, puis je dégageai fortement.

J'employai les mêmes moyens pendant les cinq magnétisations, que je fis toutes durer trois heures au moins.

Lorsque, le sixième jour du traitement, Charles-Albert rentra dans Milan, la marquise put s'enfuir avec son mari, sans attendre les Autrichiens qui entrèrent le soir et firent main-basse sur tous ceux qui les avaient combattus.

Comme je ne me souciais pas du tout de me trouver avec messieurs les Autrichiens, pour lesquels j'avais éprouvé jusqu'à ce jour, peu de sympathie, je cherchai à sortir de Milan avant leur entrée, mais la chose était difficile; tous les chevaux avaient été mis en réquisition, personne ne pouvait s'en procurer. Enfin, à force de recherches, je trouvai dans une mauvaise petite auberge, un cabriolet et un malheureux cheval, et de plus un gamin qui voulut bien me conduire jusqu'à *Novare*. Je laissai tous mes bagages à Milan, et prenant seulement un sac de nuit, j'entassai dans ce bienheureux cabriolet à deux places, trois personnes et un enfant, plus le cocher sur le brancard.

Nous n'allions pas vite, d'autant moins que le malheureux cheval avait bien de la peine à trotter pendant deux minutes; nous en avions pris notre parti, lorsqu'il arriva un orage qui effraya le cheval, et je fus obligé de le tenir pendant que l'eau tombait à torrents. Cela n'offrait pas de grands inconvénients pour la santé, car il faisait chaud, mais je me demandais comment je ferais à Novarre, n'ayant aucun vêtement de rechange.



Une fois arrivé, je donnai tous mes vêtements à faire sécher devant le feu de la cuisine, et je me roulai dans un drap que je fis attacher avec des épingles. Ce fut dans ce costume que je dînai d'un grand appétit, car nous étions au soir et je n'avais rien pris à Milan avant de partir.

N'ayant pu trouver à Novare ni cheval ni voiture, nous continuâmes le lendemain notre route dans notre cabriolet, et nous arrivâmes le quatrième jour à Turin. Il était temps, car à une centaine de pas de la ville, notre pauvre cheval tomba pour ne plus se relever, malgré toutes les invocations que notre jeune cocher adressait à la madone, et nous fîmes modestement à pied notre entrée dans la capitale du Piémont. . .

. . . .

Ch. LAFONTAINE.

IMPR. JAQUEMOT ET C°, Plainpalais, Place des Philosophes (Genève).



N° 4. 15 Juillet 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL
PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE
A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,
QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'École de Médecine, 17, à Paris. — Pour l'Italie, chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.

ACTUALITÉS.

De la thérapeutique magnétique. — Articles du *Journal de Genève*, de M. ***, et de M. X. — Somnambules de naissance et autres.

Nous avons reçu des lettres par lesquelles on reproche à notre journal de ne pas être assez *pratique;* et on cite, entre autres, la *Thérapeutique* de M. Du Potet, en nous engageant à suivre cet exemple.

Nous pourrions répondre que la *Thérapeutique* de M. Du Potet est un ouvrage spécial, et non un journal, quoiqu'elle ait

été publiée par livraisons, et qu'elle ait fait suite au *Journal de Magnétisme,* du même auteur.

Mais nous nous permettrons de dire, en outre, que nous nous sommes toujours attaché, en publiant nos relations de guérisons et d'expériences, à indiquer, autant que possible, la manière dont nous avions procédé, ou les moyens employés par les autres magnétiseurs, pour obtenir d'heureux résultats. Toutefois, nous n'avons pas cru devoir entrer dans certains détails pratiques, que nos critiques doivent connaître, s'ils sont magnétiseurs, et qui seraient peut-être oiseux pour des lecteurs qui n'exercent pas l'art de magnétiser.

Sans renvoyer, pour les directions, aux ouvrages spéciaux, tels que la *Thérapeutique* de M. Du Potet, l'*Art de magnétiser,* de Lafontaine, l'*Instruction pratique,* de Deleuze, et les *Manuels* d'Aubin Gauthier, de Teste, etc., nous engageons cependant les personnes qui ne connaîtraient pas ces ouvrages, à les lire avec attention et à les méditer; elles y trouveront des notions pratiques qui leur seront utiles et qu'elles ne pourront que difficilement rencontrer dans un journal.

Au surplus, nous déclarons que nous chercherons plus que jamais à satisfaire aux demandes qui nous sont adressées, en indiquant plus spécialement les procédés magnétiques employés par d'autres et par nous-même; nous tenons trop à propager le magnétisme, dans son application sérieuse comme moyen curatif, pour que nous ne fassions pas tous nos efforts pour éclairer, du peu de lumières que nous possédons, ceux qui veulent véritablement s'instruire.

Le magnétisme, employé avec discernement, peut produire, dans certaines maladies, des effets salutaires, tellement prompts, qu'il n'est pas étonnant de voir des hommes peu instruits, considérer cet agent comme merveilleux et surnaturel; et d'autres, au contraire, le traiter de charlatanisme et nier hardiment son existence et ses effets, sans que les uns ni les autres se soient donné la peine de l'examiner scrupuleusement.

Le magnétisme est un agent physique et naturel à tous les corps, et particulièrement à ceux qui sont sains et fortement constitués. Ceux-ci, sans nuire à l'économie de leur propre nature, peuvent disposer d'une partie de leur force vitale, et en faire profiter les malades en la leur communiquant. Mais encore faut-il régler l'emploi de cette force, pour qu'elle soit utile et bienfaisante à ceux auxquels elle est communiquée; et pour que la déperdition qui en est la conséquence, ne soit

pas nuisible à celui qui la supporte. Le premier venu ***peut*** magnétiser, mais il ne ***sait*** pas comment agir, comment diriger le fluide dans le corps malade ; il faut donc ***savoir***, il faut donc ***apprendre***, en magnétisme comme en toute chose, pour être en état de faire avec intelligence du bien à son semblable, plutôt que d'agir au hasard, comme il arrive souvent à des personnes qui exercent le magnétisme, sans en avoir les premières notions.

Quant aux hommes qui nient le magnétisme, en faisant les esprits forts, c'est autre chose ; ces messieurs-là veulent étaler aux yeux du public, pour l'éblouir, la science qu'ils n'ont pas, et malheureusement pour eux, ils font quelquefois preuve d'une ignorance d'autant plus ridicule, qu'ils ont la prétention d'être savants, et qu'ils abritent leur défaut de savoir, sous la dignité du professorat ou du doctorat ; mais leur bonnet ne les couvre pas si bien, qu'on ne puisse voir passer le bout de leurs oreilles un peu longues.

Pareille chose est arrivée ces jours derniers à propos d'un article de M. ***, lequel dénonçait au public l'exploitation croissante à laquelle se livrent en foule des somnambules ***lucides, à toute heure et pour toutes choses***. L'auteur de ce premier article était dans le vrai, car, quoique la lucidité existe, elle est fort rare, surtout chez les somnambules de profession.

En homme sérieux et de bonne foi, M. ***, qui reconnaît le magnétisme comme étant une vérité, le proclamait franchement dans cet article. Mais en repoussant la lucidité à travers les corps opaques, tout en admettant le phénomène de la transmission de pensée, cet écrivain n'a pas compris que l'un de ces phénomènes est la conséquence de l'autre. Mais ce n'est pas moins un grand pas à constater chez cet esprit interrogateur, sérieux, et de bonne foi.

Malheureusement pour M. ***, il a voulu expliquer sa croyance par une théorie, que pour notre part nous ne pouvons admettre ; mais qu'importent les théories ! Nous en faisons bon marché. Ce qu'il est important, ce qu'il est ***essentiel*** de constater, c'est qu'un homme de talent, un médecin, soit venu déclarer publiquement qu'il ***croit*** au magnétisme et qu'il l'***admet*** comme ***moyen curatif***.

Après avoir parlé de la lucidité, voici ce qu'il ajoute : (1)
— « Opérer des guérisons par les passes magnétiques est « une affaire toute différente et plus croyable, car il n'y a rien

(1) *Journal de Genève* du 16 juin 1861.



« ici de miraculeux. La puissance d'un bon magnétiseur, dis-
« tribuant son fluide avec intelligence, peut aussi bien guérir
« une maladie que certains remèdes auxquels tout le monde a
« foi, et qui se prennent par fractions minimes. La guérison
« peut résulter de tout moyen physique ; or, le magnétisme en
« est un ; mais jamais guérison ne s'opérera par les divina-
« tions d'une somnambule. Appliqué à l'art de guérir, le ma-
« gnétisme n'est pas un voyant que l'on consulte, c'est un re-
« mède que l'on prend. En de bonnes mains, il peut opérer
« dans certains cas ; en particulier, il s'est souvent montré un
« anesthésique précieux. »

Nous ne pouvons qu'applaudir à une déclaration aussi franche, et nous remercions sincèrement M. *** d'avoir eu le courage de la faire.

Malheureusement, par l'énoncé de sa théorie, M. *** avait ouvert une large porte à la critique des soi-disant savants. Aussi ne s'est-elle pas fait attendre, et un certain M. X..., personnage très-physiologiste, très-psychologiste, s'en est amusé. — Hélas ! comment? — Il faut que ce pauvre homme ait l'esprit bien malade, pour écrire de semblables billevesées ; il a bien prouvé que : — (1) « *sa bête invalide refuse depuis* « *longtemps le service, et qu'il ne s'en soucie guère...* »

Eh ! bien, franchement, nous ne lui en faisons pas nos compliments ; nous le regrettons pour lui et pour son bonnet de professeur.

Et puis, parce que ce M. X... a vu, il y a une quinzaine d'années, un homme qui n'était pas un magnétiseur (c'était M. Lassaigne), et tout le monde sait qu'il n'était autre qu'un escamoteur habile, faisant adroitement des tours de cartes, etc., et qui, avec Prudence Bernard (non la fameuse Prudence qui lisait à travers un masque de plâtre, et dont a parlé le docteur Frapart, dans ses *Lettres sur le magnétisme et le somnambulisme*, 1839), présenta sur le théâtre de Genève, comme un effet du magnétisme, la *double vue* de *Robert Houdin*.

Ce M. X..., grand physiologue, grand psychologue, s'évertue, d'après cela, à nier le magnétisme et tous ses phénomènes, comme si la négation d'un homme dont l'esprit est aussi malade que le corps, pouvait avoir quelque poids auprès des gens sérieux.

En vérité, M. X... aurait mieux fait, pour lui-même, phy-

(1) *Journal de Genève* du 19 juin 1864.



siologiquement parlant, comme il dit, de prendre trois pilules de plus, et d'écrire soixante-quinze lignes de moins ; il y aurait eu bénéfice pour lui et pour les lecteurs du *Journal de Genève.*

Nous avons compris l'intention de M. ***, lorsqu'il a voulu combattre le charlatanisme tel qu'il existe chez la plupart des somnambules, qui annoncent une lucidité *à toute épreuve* et *à toute heure ;* c'est là une plaie gangreneuse qui a fait, qui fait et qui fera longtemps encore du mal au magnétisme, et s'opposera à son admission parmi les sciences.

Ainsi nous avons en ce moment à Genève, outre les somnambules qui y demeurent depuis plusieurs années, une *marquise* qui reçoit *ses relations* de telle heure à telle heure, et qui prend cent francs par consultation ; c'est un peu cher, mais... *noblesse exige.* Nous n'avons pas appris, malgré nos recherches, qu'elle ait obtenu aucune guérison par ses consultations ou par ses traitements (car elle se dit non-seulement *somnambule,* mais aussi *médecin* et *professeur de magnétisme*) ; probablement nous sommes mal informé.

Nous avons en outre une *somnambule de naissance ;* la malheureuse qui s'affiche ainsi ne se doute pas qu'elle se donne à elle-même un brevet d'incapacité.

Enfin, nous avons *Jules Calmès,* le *premier somnambule de Lyon* (c'est lui qui le dit).

Il est malheureux, pour M. Calmès, que nous connaissions ses antécédents : les tours qu'il sait si bien jouer, et l'argent qu'il sait si bien escroquer, quand il prétend qu'il fera sortir le diable du corps d'une jeune malade, qu'il se bat avec ce prétendu diable, qui veut l'emporter pour le faire griller, et qu'après la bataille il boit et mange le vin et les victuailles qu'il a prescrit à la malade d'apporter avec elle. Mais si l'on veut en savoir plus long sur ce prétendu somnambule, on peut consulter l'article que nous avons publié dans le *Magnétiseur* du 15 août 1861, page 98, sous le titre de *Conjuration diabolique, histoire d'autrefois arrivée de nos jours.*

Ch. Lafontaine.

ÉPILEPSIE.

Nous avons à enregistrer aujourd'hui une belle cure accomplie par un magnétiseur amateur, M. T..., qui s'occupe



beaucoup de science, et qui possède des notions pratiques sur le magnétisme.

Depuis que M. T... habite Genève, sa bienfaisance y est bien connue et ne se dément jamais : non content de faire usage de sa grande fortune pour soulager bien des misères, il cherche encore à se rendre utile par son dévouement personnel. C'est ainsi qu'ayant appris, il y a quelques mois, qu'un jeune homme de 23 à 24 ans, soutien de ses vieux parents, était atteint d'épilepsie depuis un grand nombre d'années, et tombait tous les deux jours dans des crises affreuses, qui le forçaient souvent à suspendre son travail, M. T... résolut d'entreprendre de le guérir par le magnétisme.

Le plus heureux résultat vint couronner ses efforts, car à partir de la première magnétisation, les crises cessèrent entièrement ; néanmoins, M. T... continua à magnétiser ce jeune homme pendant trois mois, après quoi il le laissa parfaitement rétabli.

Depuis un mois les magnétisations avaient cessé, lorsque son vieux père le frappa dans un moment d'emportement ; il en résulta une légère crise, qui ne fut guère qu'un ébranlement nerveux.

Le jeune homme alla le lendemain chez M. T..., mais celui-ci étant forcé de s'absenter, me pria de magnétiser son protégé à sa place. Je le fis avec empressement, et après quelques magnétisations, qui ne purent avoir lieu que le dimanche seulement, le jeune homme fut entièrement guéri ; depuis lors il ne s'est jamais ressenti en aucune façon de cette affreuse maladie.

Nous avions magnétisé, M. T... et moi, en tenant les pouces quelques minutes, en faisant plusieurs grandes passes, et en portant surtout notre action sur l'estomac et le grand sympathique, par l'imposition d'une main sur l'estomac, et de l'autre sur le dos en face, puis nous finissions par quelques passes, et nous dégagions.

Ch. Lafontaine.

LÉTHARGIE.

On appelle *léthargie*, l'état de sommeil forcé, ou plutôt d'engourdissement, dans lequel tombent certaines personnes, jusqu'à offrir même quelquefois, une apparence presque complète de la mort, avant la décomposition cadavérique.



Je fus mandé il y a quelques années près d'une jeune fille qui, depuis quelques jours, était plongée dans un état d'engourdissement dont rien ne pouvait la faire sortir. Les bruits les plus violents ne produisaient aucun effet; on la remuait, on la poussait, on la tirait, on la pinçait, elle ne donnait aucun signe de sensation, l'insensibilité était complète. Les membres n'avaient pas de raideur, mais ils étaient inertes et froids; le corps cependant avait conservé une certaine chaleur. La respiration était réduite à si peu de chose, qu'on avait beaucoup de difficultés à s'assurer qu'elle existait encore. Le mouvement du cœur était absolument insensible, le visage était pâle, sans contraction, les yeux étaient fermés, et lorsqu'on soulevait la paupière, la pupillle n'éprouvait ni contraction ni dilatation à l'approche d'une bougie enflammée. Cette jeune fille présentait enfin toutes les apparences de la mort. Depuis deux jours qu'elle était dans cet état, elle n'avait pris aucune nourriture; cependant on pouvait lui ouvrir la bouche, les machoires n'étant pas contractées. Les fonctions de la vessie et des intestins n'avaient point eu lieu et n'avaient point provoqué d'évacuations alvines ni urinaires.

On ne connaissait à cet état aucune cause morale ni physique, Mlle G... était ordinairement bien portante et plutôt gaie que triste. C'était cependant la troisième fois qu'un pareil état se présentait à six mois de distance à peu près, et chaque fois il avait duré huit jours, malgré tous les soins prodigués par la médecine ordinaire.

Ainsi dans les deux premiers cas, les médecins avaient cherché à débarrasser le cerveau, et ils avaient employés des saignées souvent répétées, des sangsues à la nuque, à l'épigastre, à l'anus; des applications de ventouses, des sinapismes, des vésicatoires à l'eau bouillante, des frictions sur les extrémités et sur l'épigastre avec une pommade ammoniacale. Heureusement ils avaient reconnu que les excitants intérieurs étaient parfaitement inutiles, et ils s'étaient contentés de torturer la malade par les moyens anodins que nous venons d'indiquer, le tout sans aucun résultat : les deux accès avaient duré le même temps, huit jours.

Devant un état qui n'offrait rien de convulsif ni d'instantané et qui n'était pas mortel, je ne me pressai pas, j'examinai avec attention cet état, les moyens de faire cesser cet accès et d'empêcher qu'il n'en survint d'autres; car ce qu'il y a de certain dans un cas pareil, c'est qu'un accès de léthargie indique qu'il



y en aura d'autres ; il faut donc s'occuper d'arrêter la maladie, tout en cherchant à faire cesser l'accès présent.

Je pris les pouces que je gardai pendant une demi-heure ; pendant ce temps je remarquai que la chaleur semblait revenir un peu dans les mains ; je fis de grandes passes pendant 15 minutes, mais sans observer aucun effet ; je me mis alors à faire des insufflations chaudes sur l'estomac, le cœur et le cerveau.

Après vingt minutes de ce travail, n'apercevant encore aucun effet, je répétai les insufflations sur le bas-ventre, passant rapidement de l'un à l'autre des organes précédents ; bientôt j'eus un mouvement des paupières, le cœur donna trois ou quatre battements rapides et violents, puis il s'éteignit de nouveau. Quelques instants après, le pouls se fit sentir, quoique bien légèrement encore. Il y avait 1 heure 10 minutes que je faisais des insufflations chaudes, tantôt sur le cœur, le cerveau, l'estomac, le bas-ventre, lorsqu'enfin la chaleur se présenta, suivie de mouvements presque insensibles dans les membres. Je persistai encore à faire des insufflations, et j'obtins enfin des mouvements positifs dans les paupières sans que celles-ci pussent toutefois se lever entièrement. Je redoublai d'efforts sur le cerveau, et le réveil eut lieu. Mlle G... sortit enfin de cet état cadavérique, sans éprouver de convulsions, tandis que les deux accès précédents n'avaient cessé qu'au milieu de crises nerveuses et en quelque sorte par l'ébranlement même que celles-ci produisaient dans tout l'organisme.

Ainsi en deux heures, le magnétisme avait fait cesser, après deux jours de durée, une léthargie qui, en deux autres occasions, avait duré huit jours, malgré tous les moyens médicaux employés. Il faut de plus reconnaitre que depuis cette époque, Mlle G... n'a pas eu d'autres crises, et que non-seulement le magnétisme a fait cesser l'accès, mais que de plus il a guéri la maladie.

Ch. Lafontaine.



RAPSODIES MAGNÉTIQUES.

II.

COMMENT ON PEUT SAVOIR SI QUELQU'UN EST MAGNÉTISABLE.

(Suite.) (1)

Nous avons vu que M. Louyet, épousant une idée favorite de l'abbé Faria, a basé sa théorie sur une altération physique de la composition du sang (diminution des globules); c'est, en termes différents, à peu près la même chose que ce que Faria appelait la *liquidité* du sang. En réalité, l'un et l'autre proclament que la magnétisabilité dépend d'une maladie; or, comme bon nombre de personnes, réputées bien portantes, sont magnétisables, il s'ensuit qu'une notable partie de la population (un tiers environ), serait plus ou moins malade. Par contre, les individus dont la santé est parfaite et les malades atteints d'affections inflammatoires (dans lesquelles la consistance du sang augmente), seraient tout-à-fait inmagnétisables.

Ce sujet est assurément très-délicat, et je n'y touche qu'en tremblant, car je sens qu'il exige de grands développements, et qu'il mériterait d'être traité par une plume plus autorisée que la mienne. Mais puisque les grands-prêtres se taisent, profitons de leur silence; peut-être un jour feront-ils connaître leur pensée, alors nous nous tairons.

Malgré mon ardent désir de n'employer qu'un langage connu des magnétistes et surtout la crainte de leur paraître vouloir faire étalage d'un savoir étranger à mon sujet, je suis cependant obligé de faire une courte excursion dans le domaine de la pathologie et dans celui de la physique et de la chimie physiologique; autrement je ne serais pas compris de la plupart d'entre eux. Veuillez donc me permettre de dire quelques mots sur la composition du sang; afin que ceux de vos lecteurs qui ne sont pas physiologistes puissent se rendre un compte exact des arguments et des faits qui vont être invoqués dans le cours de cette discussion.

On admet généralement que le sang est composé de quatre éléments, savoir :

1° Fibrine, dans la proportion de			3	sur	1,000	parties.
2° Globules	»	»	127	»	»	»
3° Albumine	»	»	68	»	»	»
4° Eau	»	»	790	»	»	»

5° Divers sels dissous ou combinés, mais dont il est inutile de tenir compte ici.

(1) Voir le numéro du 15 juin.



La fibrine est une substance analogue à la colle; elle a la propriété de se coaguler spontanément, dès que le sang est sorti des vaisseaux. C'est elle qui le rend plastique, épais, et qui, lorsque sa proportion augmente, forme ce qu'on appelle la *couenne* à la surface du caillot.

Les globules sont de petits corps visibles au microscope seulement, et dont l'écorce contient la matière colorante du sang tout comme l'enveloppe du raisin porte la matière colorante du vin.

L'albumine est une matière semblable au blanc d'œuf; elle est dissoute dans l'eau et ne se coagule que lorsqu'on chauffe le serum au moins jusqu'à 70 degrés.

Ainsi, quand du sang est abandonné à lui-même, il se divise en deux parties : l'une solide qu'on nomme *caillot* et qui se compose de fibrine et de globules ; l'autre, liquide, qu'on appelle *serum* et qui se compose d'albumine et d'eau ; c'est l'analogue du lait qui tourne : le caillot représente le *fromage*, et le serum le *petit-lait*.

On comprend que si les éléments qui concourent à former le caillot viennent à diminuer, la consistance devient moindre et que la fluidité diminue au contraire, si leur quantité augmente.

De même si, sans que la proportion relative des trois éléments solides change, la quantité d'eau augmente ou diminue, le sang devient encore trop clair ou trop épais.

C'est sur cette variabilité de consistance que tout repose; c'est là ce qu'il m'importait d'abord de bien établir : j'espère qu'à présent nous pourrons nous comprendre.

Nous ignorons ce que Faria entendait, au juste, par « liquidité du sang. » Etait-ce une diminution de la fibrine, comme dans le scorbut ; une diminution des globules, comme dans l'anémie, la grossesse, les cachexies: une diminution de l'albumine, comme dans la maladie de Bright ; ou bien une augmentation de l'eau comme dans la pléthose séreuse, l'hydrémie, etc. ? Il est probable que le célèbre brahmine ne le savait pas lui-même : car alors l'hémathologie était loin d'avoir acquis la précision que nous lui connaissons. Mais il est évident qu'il avait en vue un état d'aquosité, quelle qu'en soit la cause. En sorte qu'on pourrait lui appliquer à cet égard la remarque de Socrate sur les poëtes :

« J'ai reconnu » dit-il « qu'ils ne faisaient *pas par science* ce « qu'ils faisaient, mais par une sorte d'instinct, et dans l'en-

« thousiasme comme les augures et les oracles ; car ils disent « beaucoup de choses très-belles, mais ils *ne connaissent* rien « de ce qu'ils disent. »

M. le docteur Louyet, plus savant que son modèle, a pu aussi s'avancer davantage. Il indique le mode suivant lequel le sang s'est appauvri : et, conséquent avec les habitudes de sa profession, il donne le moyen de reconnaître cet appauvrissement. Avec lui, le principe et le procédé s'enchaînent, l'art et la science s'entr'aident : la doctrine est complète.

Voici donc ce qu'il s'agit maintenant d'apprécier; mais pour cela j'ai besoin de rentrer un instant dans le domaine de la médecine pour y faire une nouvelle provision de notions propres à l'interprétation des faits qui vont suivre.

Lorsqu'en plaçant l'oreille sur la région du cœur, on entend un bruit analogue au frémissement que produit l'air en sortant de la douille d'un soufflet de cheminée, la personne qui présente ce phénomène est dite avoir le *bruit de souffle* ou de soufflet *simple*. Si, au lieu du cœur, ce sont les artères qu'on consulte (à l'aide du stéthoscope appliqué sur leur trajet dans les endroits où elles sont superficielles, comme au cou chez les adultes, sur les fontanelles chez les enfants), on perçoit encore le même bruit *intermittent* et coïncidant avec le *premier temps* des mouvements du cœur. Dans quelques cas ce bruit est continu et ressemble au bourdonnement d'une toupie d'Allemagne ou du jouet appelé diable, d'où le nom de *bruit du diable* qu'il prend alors.

La recherche de ces bruits n'est vraiment pas difficile, et M. Louyet pense qu'en moins d'une heure d'étude, chaque magnétiseur pourra apprendre à se servir convenablement du stéthoscope. C'est aussi mon avis, et j'en connais plusieurs qui se sont habitués à manier cet instrument avec autant d'habilité que les médecins. Ainsi aucune objection ne peut venir de ce côté : l'épreuve est faite.

Mais il peut arriver que l'instrument se casse ou qu'on l'oublie, ou bien qu'on ait à faire à des enfants que tout appareil effraie, à des fous dont on se défie, etc. Dans ces cas on peut recourir à un moyen supplémentaire qui n'a pas encore été indiqué, mais dont la pratique est très-simple. Je veux parler du remplacement du stéthoscope par les doigts. Voici en quoi cela consiste.

On a remarqué que les individus qui offrent les bruits en question (de souffle et du diable) ont tous le système vascu-

laire agité. Si donc on applique un ou plusieurs doigts sur le trajet des vaisseaux du cou, surtout en-dehors de l'attache inférieure du muscle sterno-mastoïdien, comme pour tâter le pouls, on *sent,* au lieu d'entendre, un frémissement vibratoire très-distinct, dont la perception équivaut à celle des bruits morbides ci-dessus décrits.

J'espère que mon bienveillant confrère ne trouvera pas mauvais que j'aie fait suivre l'exposition de son moyen, de l'indication d'un autre semblable. Il est clair que ce n'est point une rivalité que j'établis, mais au contraire, un complément que j'apporte. Au reste, je n'ai nulle prétention au droit d'auteur, et si cette application devient utile, je n'aurai d'autre mérite que celui d'avoir importé dans le magnétisme un procédé de la médecine.

D'ailleurs, fondés sur le même principe, ces deux moyens sont identiques au fond, et les reproches que j'adresserai à l'audition des bruits seront entièrement applicables à la sensation des vibrations. Passons maintenant à l'examen du rapport existant entre la pauvreté du sang et les bruits anormaux du cœur et des artères.

Si par l'effet d'une saignée, d'une blessure, d'une perte, etc., une certaine quantité de sang sort de l'organisme, la personne qui en est le sujet *pâlit* et *faiblit.* La circulation chez elle devient lente, le pouls mou: puis elle éprouve des palpitations en marchant et de l'essoufflement en montant, etc., etc. Cet état de langueur s'appelle l'*anémie* et diffère très-peu de la *chlorose* ou pâles-couleurs.

La diète prolongée, la grossesse et quelques maladies chroniques, dans lesquelles les fonctions de nutrition sont lésées, etc., etc., produisent le même résultat.

Dans tous ces cas la masse du sang est toujours la même; mais sa consistance est amoindrie; c'est-à-dire qu'il pèse moins à volume égal, ou, en d'autres termes, que ses éléments solides ont diminué et ont été remplacés par de l'eau.

C'est à peu près l'histoire d'une bouteille de vin dont on soutirerait un verre et que l'on remplirait avec de l'eau : le vin serait plus clair et moins capiteux. Cette comparaison, quoique peu scientifique, me plait infiniment : elle fait saisir par l'appauvrissement du vin, que tout le monde connait, ce que doit être celui du sang.

Le lait coupé, ou comme on dit, *baptisé,* pourrait aussi servir de terme de comparaison. Je n'insiste pas; ces exemples suffisent.



Or, si l'on vient à analyser le sang des personnes dont nous venons de parler, et que, pour plus de clarté nous appellerons *chloro-anémique,* on trouve qu'il a perdu une proportion de globules considérable, tandis que la fibrine et l'albumine varient à peine. Cette diminution des globules explique très-bien la décoloration des tissus qu'on remarque surtout aux gencives et à la partie interne des paupières, puisque c'est d'eux que le sang tient sa couleur. Eh bien! on sait que ces globules, de 127, chiffre normal, peuvent descendre jusqu'à 22, et que dès qu'ils arrivent à 80, le bruit de souffle commence, et va en croissant à mesure qu'ils descendent. Au contraire ce bruit diminue lorsque, sous l'influence d'une médication tonique et d'une alimentation convenable, ils remontent vers 80; puis cesse enfin quand ils dépassent ce chiffre.

Tout est là; or, voyez si, au risque de fatiguer l'attention de vos lecteurs, il n'était pas nécessaire de faire passer leur esprit par ces longs et minutieux détails. J'en aurai bien sans doute ennuyé quelques-uns; mais d'autres n'auront, peut-être, pas lu cela sans intérêt : qui peut se flatter de toujours plaire?

A présent que nous n'avons plus d'entraves, raisonnons en praticien et voyons si, en fait, les choses se passent suivant les données de la théorie; c'est là l'objet principal, car si l'expérience ne tire pas profit des règles posées, c'est qu'elles sont fausses ou spécieuses et doivent, par conséquent, être refaites ou abandonnées.

En premier lieu je remarque : que le bruit de souffle n'est pas seulement un signe de chloro-anémie, et qu'il s'observe dans les cas suivants : 1° tumeur anévrismale; 2° plaque osseuse ou cartilagineuse des artères; 3° varice anévrismale. En conséquence, sa valeur intrinsèque, comme indice de magnétisabilité n'est pas absolue; d'où la nécessité de se tenir en garde contre ces exceptions. M. Louyet, en médecin instruit, et en magnétiseur consciencieux, a prévu l'objection, mais ne l'a pas détruite.

Dans l'hypothèse dont il s'agit, il n'y aurait personne d'absolument immagnétisable ni magnétisable, puisqu'il suffirait toujours d'affaiblir les patients de manière à ce que leurs globules sanguins descendissent à 80, ou bien de les fortifier au point de dépasser ce chiffre. De cette façon, la même personne pourrait être, à volonté, sensible ou insensible, suivant qu'elle jeûnerait un jour et mangerait copieusement le lendemain. Il faudrait pour cela que ses globules oscillassent entre 79 et



81. Faria voulait, en effet, que l'on saignât les gens rebelles à son action, ce qui est logique à son point de vue.

Le même raisonnement s'applique aux femmes grosses; telle pourrait être alternativement susceptible ou non selon son état de plénitude ou de vacuité, etc.

Tout cela revient à dire qu'il n'y aurait que les êtres *faibles* ou affaiblis qui seraient aptes à ressentir le magnétisme. M. Louyet ne cite effectivement que des sujets lymphatiques et surtout des femmes, dont le sang est, à la vérité, plus aqueux que celui des individus sanguins et des hommes. Mais est-ce que tous les jours on ne magnétise pas des êtres *forts*, et des hommes en aussi grand nombre que les femmes? L'histoire abonde en faits mémorables; je n'en veux évoquer aucun, parce qu'on pourrait m'opposer que l'auscultation n'avait point été faite; mais je dirai que j'ai vu un grand nombre de magnétisés chez lesquels je n'ai pu découvrir la plus petite nuance de souffle, etc.

Ainsi, d'une part, ce bruit peut exister sans que les personnes soient sensibles : c'est M. Louyet lui-même qui l'affirme; et d'autre part, moi je dis qu'il peut ne point exister, sans pourtant que les personnes soient insensibles. C'est donc un signe incertain, mais dont la coïncidence est fréquente et qui, à ce titre, peut être utile, en faisant présumer, en rendant probable même la magnétisabilité.

Quant à l'écartement du petit doigt, autre signe indiqué par M. Louyet comme impliquant aussi la susceptibilité au magnétisme, je regrette de n'avoir rien de bon à en dire. Je trouve que ce n'est qu'un moyen détourné, une véritable magnétisation préalable, locale et très-circonscrite à la vérité, puisqu'elle se borne à l'attraction d'un seul doigt par cinq semblables; mais enfin c'en est une. Or, dès qu'il y a eu essai, tentative, exploration, on ne juge plus par un indice, on se prononce d'après un résultat. Comment un esprit aussi distingué ne s'est-il pas aperçu qu'il proposait une épreuve empirique au lieu de fournir une induction scientifique; lui qui a si bien compris et si nettement établi l'importance d'un jugement par avance en place d'un *a posteriori?*

Je crois avoir tenu ma promesse, et démontré l'insuffisance des moyens proposés par mon éminent confrère, pour reconnaître *à priori* la sensibilité au magnétisme. J'ai tout examiné avec indépendance et dit ma pensée avec impartialité mais peut-être pas avec assez de modération. Si quelques expres-



sions lui paraissent dures, qu'il me les pardonne dans l'intérêt de la science; car j'ai voulu, tout en rendant pleine justice à ses efforts, montrer que le but n'est pas encore atteint, et que le progrès que ses travaux ont fait faire demande un couronnement.

23 mai 1864.

Dr A. Z***,

MOYEN EMPLOYÉ EN TURQUIE

Pour guérir la rage.

Un de nos amis de Smyrne nous fait connaître un singulier moyen de guérir les personnes mordues par un chien enragé: nous le donnons sans nous permettre aucun jugement sur son efficacité.

Il y a quelques années, cet ami, causant avec plusieurs personnes dans la cour d'une maison de campagne des environs de Smyrne, fut mordu par un chien étranger à l'habitation. Cet animal s'était approché de lui, il avait voulu le chasser en prononçant le mot ***housse,*** (qui veut dire ***va-t-en***) mais le chien s'avançait toujours, et notre ami, qui était assis, lui donna un coup de pied. Le chien saisit le pied avec ses dents, et malgré les cris de M. S... et des personnes présentes, il le tirailla jusqu'à ce que les morceaux de la bottine lui restassent dans la gueule. Il s'éloigna alors sans aboyer. Ses dents avaient imprimé onze trous profonds dans le pied, en y laissant en outre plusieurs déchirures On poursuivit l'animal et on le tua.

La famille de M. S... craignit beaucoup et le médecin appelé brûla profondément chaque plaie. Non content de cette opération, le jeune homme ayant appris que sur une montagne voisine il y avait un homme qui guérissait les personnes mordues par des chiens enragés, l'envoya chercher.

Un berger des environs, ayant appris que l'homme de la montagne devait venir, se présenta le soir chez M S... et demanda l'hospitalité, ajoutant que lui aussi, avait été mordu quelques jours auparavant, et qu'il désirait consulter le guérisseur.

Le lendemain, l'homme de la montagne arriva; il examina les blessures, et surtout l'apparence générale de M. S..., puis

il lui fit ouvrir la bouche, souleva la langue, sous laquelle il regarda avec beaucoup d'attention, et déclara qu'il n'y avait chez lui aucun symptôme de maladie, et qu'on pouvait se rassurer.

Ensuite, il examina le berger, le considéra avec une scrupuleuse attention, puis il lui fit une incision sous la langue et il en tira une espèce de petit ver, en lui disant qu'il était bien temps, que le lendemain il eût été trop tard.

Cet homme s'appelle *Howhaness* et demeure près de *Hadjular*, sur la montagne, aux environs de Smyrne. On va à lui pour tous les objets perdus et en général il les fait retrouver. On le consulte aussi pour les maladies qu'il guérit très-bien, en *agothant* (en magnétisant), mais il n'a aucune connaissance exacte de la manière dont il opère, il agit d'après une tradition reçue.

On appelle cet homme *sorcier*, et il en est *un* comme ceux qui existent encore dans nos campagnes, et que l'on condamne en France. C'est-à-dire que, comme tant d'autres, il connait certaines pratiques qui, de père en fils ont été transmises dans certaines familles, et qui, grâce à l'ignorance même de ceux qui les accomplissent, jettent sur elles-mêmes et sur leurs auteurs, ce prestige de surnaturel qui fait appliquer à ces guérisseurs le nom de *sorcier*.

Nous ne prétendons pas préconiser ce moyen de prévenir la rage chez les personnes mordues; nous le faisons connaître, afin que les hommes spéciaux qui s'occupent de cette horrible maladie, l'examinent, l'observent et en fassent usage, s'ils lui reconnaissent une certaine valeur.

Ch. LAFONTAINE.

Le journal était à l'impression, lorsque la correspondance parisienne est arrivée. Nous la ferons paraître dans le prochain numéro.

IMPR. JAQUEMOT ET Cᵉ, Plainpalais, Place des Philosophes (Genève).



N° 5. 15 Août 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ADMINISTRATION, RÉDACTION & ABONNEMENTS,

QUAI DES BERGUES, 31

On s'abonne pour la France et l'étranger, chez M. GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris. — Pour l'Italie, chez MM. CAMMELLI frères, à Florence.



RAPSODIES MAGNÉTIQUES.

III.

ESCARMOUCHES. — PETIT COURRIER.

Voyez à quelle erreur on s'expose en portant un jugement dans sa propre cause! Je croyais avoir fait œuvre bonne et tant soit peu méritoire, en écrivant les quelques pages que vous avez bien voulu insérer. Eh bien! non; j'ai reçu trois lettres qui toutes me critiquent. Les auteurs de ces épîtres se disent vieux abonnés et lecteurs assidus du *Magnétiseur;* ils

l'aiment tel qu'il a été jusqu'ici et craignent que ma collaboration n'en modifie trop la rédaction.

1° L'un me dit que l'article sur les signes de la magnétisabilité est trop technique et aurait été mieux placé dans un recueil de médecine. A cela je réponds que chacun se sert de ce qu'il possède : médecin, je puise naturellement dans ce que je connais ; et puis, comme les magnétiseurs sont à demi-médecins, ce n'est pas un hors d'œuvre de leur parler un peu médecine.

2° Un autre me reproche d'être trop sérieux et pas assez explicite. Il pense que le *multa paucis* n'est pas de mise ici, et que je devrais écrire moins serré, parce que la pensée est mieux saisie quand un plus grand nombre de mots sont employés pour la rendre. Il me cite l'exemple de Jules Lovy, dont le style simple et coulant rendait toute chose compréhensible.—A celui-ci voici ma réponse : d'abord je n'ai nulle prétention de remplacer Lovy, ni pour le fonds des idées, ni pour la manière de les dire ; puis, la *correspondance parisienne* n'est pas mon affaire ; je ne suis qu'un simple humouriste qui s'essaie, en lançant quelques traits. A chacun son lot; qu'on ne me mesure donc pas à l'aune de cet esprit fin et délié, qui riait de tout et savait parler de choses graves avec légèreté. Son genre plaisant, enjoué, que j'admire comme forme littéraire, ne me convient guère d'ailleurs, à cause de sa souplesse même, appliquée au magnétisme. En effet, sévère de sa nature, une science doit avoir un langage précis. A vrai dire, je ne comprends pas bien, comment a pu s'établir la croyance, que les magnétiseurs n'aiment à lire que des choses amusantes. Je crois qu'ils lisent surtout pour s'instruire et que la forme sérieuse ne leur est pas aussi antipathique qu'on le suppose. Quand même quelques-uns auraient besoin de se distraire par des lectures frivoles, tous les autres ne sont pas superficiels et avides de badinages.

3° Le dernier est plus vif encore ; il me blâme de ne pas suivre mon titre général de *Rapsodies*, il trouve que ce titre suppose un certain décousu, des articles courts, surtout divers, variés; tandis que j'ai choisi des sujets qui comportent de longs développements et donnent lieu à des articles étudiés, ayant l'air méthodique et guindé d'une monographie. Comme d'une part, l'homme qui m'écrit cela est rompu aux exigences de la presse périodique; et que de l'autre, je suis novice dans l'état de parler au public, je vais essayer de me conformer à son avis. Vos

autres lecteurs jugeront et diront, sans doute, ce qui leur convient le mieux ; et, si ni l'un ni l'autre de mes crus n'étaient de leur goût, il ne me resterait à prendre qu'un seul parti raisonnable, celui de me taire.

En attendant leur sentence, voici quelques réflexions sur un sujet à l'ordre du jour :

DES CRISES DANS LE TRAITEMENT DES MALADIES CONVULSIVES.

IV.

Il y a dans l'*Union magnétique* du 10 mars, page 126, une très-remarquable observation de névrose hystérique, à forme convulsive, traitée et guérie par M. Gérard. Le *Magnétiseur* du 15 juillet, page 54, relate aussi un fait d'épilepsie fort intéressant, dont la guérison a été obtenue par M. T....

Ces deux cures ont cela de particulier que, semblables à beaucoup d'égards, elles diffèrent par le mode de traitement, qui est dissemblable et même contrastant. Je veux dire que le même résultat ayant été obtenu par des procédés opposés, ce rapprochement montre que nos moyens ne sont pas absolus et que nous ne devons pas nous attacher à une pratique unique.

M. Gérard, s'inspirant des exemples de Mesmer et de M. du Potet, a agi de façon à produire des crises, c'est-à-dire des convulsions analogues à celles de la maladie. C'est là, ce qu'en médecine on appelle une cure par substitution ou homœopatique. M. Gérard en conclut que : «dans bien des cas de maladies nerveuses, pour ne pas dire tous, il faut provoquer la crise en actionnant l'épigastre dans l'épilepsie, l'hystérie, etc; » puis il fait cesser cette crise artificielle en faisant des passes négatives dégageantes ou à grands courants.

M. T*** concentre aussi d'abord son action sur l'épigastre, mais avec douceur, de manière à ne point faire naître de crise, et, partant, à n'avoir point à la détruire ; puis il termine en dégageant également par des passes à grands courants.

Ainsi tout est commun dans les deux cas, sauf la crise, que l'un *provoque* et que l'autre *évite ;* mais c'est là précisément le point capital, l'objet qui doit attirer l'attention des praticiens.

Je le soumets donc à leurs méditations.

M. le docteur Louyet, qui a commenté la cure obtenue par M. Gérard, blâme sa pratique, qu'il regarde comme imprudente et dangereuse. « En effet, » dit-il, « que l'attaque soit le ré-



sultat de la maladie ou provoquée par la magnétisation, elle n'en est pas moins une attaque pouvant causer la mort... » Et, de cette possibilité d'une issue funeste, dont la clinique médicale offre des exemples, il tire la conclusion suivante :

« Des faits de ce genre (cas de mort), ne sont-ils pas plus que suffisants pour faire renoncer à la méthode perturbatrice et donner la préférence à la méthode dégageante, comme le faisait Deleuze et comme le fait M. Lafontaine avec succès, sans jamais s'exposer à compromettre la vie des malades? »

Enfin, modeste à l'excès, ce médecin ajoute, comme corroborant son opinion personnelle, « que les idées citées ci-dessus ont été développées par M. Robillard, et partagées par la majorité de la Société. »

Ces paroles sont graves et ces conclusions sévères : arrêtons-nous un instant pour les peser et voir ce qu'elles valent, avant de les lancer dans la circulation thérapeutique.

D'abord je poserai une question à ces messieurs :

Y a-t-il des gens qui aient péri en subissant une magnétisation substitutive ou une crise convulsive? Si vous en connaissez, citez-les à l'appui de vos craintes; sinon, je croirai toujours que le danger n'est pas aussi grand qu'il vous a paru.

Je dis plus, quand même il y aurait eu des accidents, ce ne serait pas un motif suffisant pour renoncer au procédé; un moyen ne se juge que par la fréquence relative de ses avantages et de ses inconvénients. Eh bien! est-ce qu'il n'arrive pas que des malades meurent dans les mains des chirurgiens, sans que seulement l'on songe à priver l'humanité du bienfait de ces opérations? De même pour les naufrages; est-ce que chaque jour n'enregistre pas un sinistre, et pourtant les peuples renoncent-ils au bénéfice de la navigation?

Quant à moi, sur ce sujet, voici ce que je pense :

La vérité n'est point dans les extrêmes; et, en se prononçant d'une manière exclusive qui pour crises, qui contre elles, on a réciproquement méconnu la moitié de la réalité. Le vrai est dans l'emploi alternatif des deux moyens et non dans l'exclusion de l'un par l'autre. En effet, chaque cas a ses exigences, et la science bien entendue consiste à discerner ce qui convient le mieux à chacun.

En consultant mes souvenirs et en tenant compte de ma propre expérience, je puis affirmer :

1° Que j'ai vu produire et produit moi-même des guérisons en faisant naître délibérément des convulsions, des spasmes



et autres effets analogues d'une intensité terrible, effrayante;

2° Que d'autres fois la provocation de ces mêmes crises ne fut suivie d'aucun bien, et me sembla même, en plusieurs circonstances, manifestement nuisible (1);

3° Que j'ai vu guérir et guéri aussi des gens chez lesquels nulle crise n'avait été cherchée ou pu être obtenue:

4° Enfin j'ai noté bon nombre de cures du genre de celle qu'on doit à M. T***, obtenues en évitant toute convulsion.

Il est donc évident que si les crises sont bonnes dans certains cas, elles sont au moins inutiles dans d'autres; d'où je tire la conséquence que ni leur présence, ni leur absence n'est nécessaire dans les affections dont il s'agit.

Mais, dira-t-on, pourquoi cette divergence d'opinions? comment ne s'entend-on pas? Est-ce que les faits manquent ou sont-ils mal observés?

Cela tient tout ensemble à l'idiosycrasie des malades et à la nature des magnétiseurs.

Ainsi il y a des crisiaques tellement susceptibles, que sans le vouloir et même en tentant de l'éviter, on obtient toujours chez eux des mouvements convulsifs; d'autres personnes, au contraire, n'en éprouvent jamais, quoi qu'on fasse pour les obtenir.

Entre ces deux extrêmes il y a des degrés intermédiaires qui permettent d'opter, pour ainsi dire, en ce sens qu'on excite la sensibilité des uns ou qu'on modère celle des autres, suivant l'effet cherché.

Du côté des magnétiseurs, il faut considérer le tempérament. Les partisans des crises sont des hommes hardis, véhéments, entreprenants, tel était Mesmer. Leurs adversaires sont, au contraire, des pères tranquilles, doux, timides: tel était Deleuze. Je ne connais pas M. Gérard, mais il doit être ardent, emporté, bouillant; quant au Dr Louyet, y a-t-il au monde homme plus froid, moins hardi, aussi peu résolu?

MM. du Potet et Lafontaine sont dans les intermédiaires: le

(1) La fille de D. Manin s'offre à ma pensée comme un triste exemple de cette nocuité redoutable. Son malheureux père, trop confiant dans les directions du baron du Potet, dont les livres étaient alors seuls en vogue et jouissaient du prestige d'une grande autorité, la magnétisait à outrance et plus il l'agitait, moins bien elle était. Ce ne fut que quand l'insuccès eut ébranlé sa confiance que, suivant mon avis, il cessa ce martyre. Ceci se passait à Venise, vers la fin de 1847. Plus tard, quand les revers politiques eurent jeté dans l'exil cette illustre famille, je revis, à Paris, la pauvre malade; elle était encore plus souffrante, mais ne voulait aucunement se laisser remettre en crise.



premier inclinant vers Mesmer, le second vers Deleuze. Ainsi de tous les autres.

Le secret de nos préférences est dans nos aptitudes : chacun suit les impulsions de son caractère.

20 Juillet 1864.

Dr A. Z***

OBSERVATIONS

Puisque le Dr A. Z. . m'a nommé, je me permettrai d'ajouter quelques réflexions qui ont servi de base à ma pratique.

Mesmer, à qui nous devons une reconnaissance éternelle pour tout ce qu'il nous a appris, ne doit cependant pas être toujours suivi aveuglément dans ses préceptes.—Le temps a marché.—Les baquets et les traitements en commun ont été abandonnés pour les traitements particuliers ; c'est même par ceux-ci surtout, que Mesmer réussissait le plus souvent, à obtenir des guérisons étonnantes. Quant aux crises, je pense que Mesmer a été mal compris, lorsqu'il en parlait ; ce n'étaient point des crises convulsives ou autres appartenant à telle ou telle maladie, qu'il engageait à provoquer, mais bien des crises qu'il appelait *salutaires,* c'est-à-dire, soit des transpirations, soit des évacuations alvines, utérines, ou de vessie, etc., etc., afin de soulager les organes embarrassés, d'obtenir une réaction qui leur permît de fonctionner librement, et par cela même de rétablir l'équilibre et l'harmonie des forces dans le corps du malade. Mais je le répète, j'ai la conviction intime que Mesmer, en engageant à provoquer des crises, n'a jamais voulu parler de crises épileptiques, hystériques, choréiques, ou simplement nerveuses, inhérentes à la maladie.

Celles-ci, quelle que soit leur nature particulière, ébranlent d'une manière si fâcheuse le système nerveux, et portent un trouble si grand dans tout l'organisme, même lorsqu'elles se présentent naturellement par le fait de la maladie, que, lorsqu'elles sont provoquées par une cause extérieure et spontanée, leur effet à l'intérieur doit être d'autant plus terrible, que le corps n'y est nullement préparé.

Qu'on n'oublie donc pas, que chacune des crises naturelles ou provoquées, laisse dans le cerveau et dans tout l'organisme, des traces si profondes, si désorganisatrices, que l'in-



telligence du malade s'affaiblit, et que malheureusement, trop souvent leur multiplicité amène l'idiotisme ou l'imbécillité.

Le fréquent retour de ces crises horribles, produit, soit par le magnétisme, soit par tout autre moyen, ne peut donc jamais être favorable dans aucun cas, et doit être, au contraire, toujours préjudiciable.

Dans les premiers temps où je m'occupais du magnétisme, j'ai fait comme tant d'autres, j'ai suivi les errements de mes prédécesseurs. J'ai, moi aussi, forcé la nature en ramenant par ma volonté, les crises des diverses maladies nerveuses que je traitais. Je dirai même, que si des guérisons sont venues m'encourager quand j'employais ce moyen, plus tard l'expérience et la pratique m'ont démontré que ce n'était point grâce au rappel des crises, que ces guérisons avaient eu lieu, mais qu'au contraire, il avait fallu que mon action subséquente dominât les obstacles apportés par renouvellement de ces crises.

J'ai donc cherché par tous les moyens en mon pouvoir à les éviter, à les éloigner et à les calmer presque instantanément, quand, par la force même de la maladie, elles se produisaient malgré moi.

Aussi je suis heureux de le dire ici, tous mes élèves et tous ceux qui ont été fidèles aux principes pratiques énoncés dans mes divers ouvrages concernant les maladies nerveuses, ont obtenu des guérisons si remarquables et si multipliées, que j'ai dû en conclure et que je conclus hardiment, que jamais un magnétiseur ne doit chercher à provoquer des crises, et qu'au contraire tous ses efforts doivent tendre à les éviter.

Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Paris, 20 juillet 1864.

Un livre étrange et un auteur inconnu. — *La magie maternelle.* — Influence magnétique de la mère sur son enfant. — Nouvel ouvrage de M. Allan Kardec : l'*Evangile selon le Spiritisme.* — Sur la doctrine spirite, par un anonyme.

Connaissez-vous la *Magie maternelle?* Avez-vous lu ce livre bizarre, dont le fond est aussi nouveau que la forme?

Le fond, il se résume en ceci : La mère est vis-à-vis de son



enfant dans les conditions les plus parfaites pour exercer la précieuse influence du magnétisme. Si la foi, l'amour, le vouloir sont les grands moteurs de l'effluve magnétique, qui, mieux qu'une mère, pourra mettre en œuvre ces trois facultés? Qui, plus qu'une mère, croira, aimera, voudra?

Peut-il exister des rapports physiques et moraux plus étendus, plus étroits et plus vivants que ceux de la mère et sa progéniture, partie intégrante d'elle-même?

Or, dit l'auteur anonyme de la magie maternelle, une lacune existe. La spontanéité entraîne la femme; elle ne s'est pas mesurée. Il lui manque de se connaître, de s'avouer, de compléter la mère, de lui découvrir des forces indomptables assoupies, neutralisées au sein de la maternité, uniquement parce qu'elle les ignore. Il lui manque d'opérer la transition de l'instinct à la science; du magnétisme naturel de la femme et du magnétisme maternel intuitif à leur utilisation scientifique et pratique.

Instruite sur son pouvoir, « la maternité préservera l'enfance, — d'une manière instantanée, ou peu à peu, — du sommeil agité, de l'insomnie, de la disposition malsaine à dormir la bouche ouverte, de la fatigue du ronflement, des hoquets, des tranchées et convulsions; — des périls de la dentition de lait, des troubles visuels et cérébraux, jusqu'aux épileptiformes; — des incontinences et frayeurs nocturnes, — du somnambulisme naturel; — de quantité de transes, d'angoisses, etc.; — de la tendance à loucher, bégayer, balbutier, bredouiller, zézayer et aux *tics,* ainsi que de bien d'autres habitudes vicieuses. La magie maternelle, en attendant que le médecin accoure, improvisera une digue à l'invasion des maladies subites, foudroyantes, comme aux suites des accidents terribles; et, manque le docteur, il n'y a que Dieu qui sache jusqu'où il ne fit pas croyante et exaucée, forte contre la mort, une mère, son enfant entre les bras.

« L'histoire de la maternité relate des opérations de foi, de constance et de valeur, qui touchent au caractère résurrectionnel.

« Que d'épines, hérissant le labeur des initiations du petit homme, avortent, ou tombent, ou s'émoussent, au contact assidu de la magie maternelle! La maternité insinue, capte, commande: les penchants perfides le cèdent à des meilleurs, et, par exemple, le petit homme, certain qu'on lira couramment en lui, renoncera à l'odieux refuge du mensonge.



« Ce n'est là que dominer *de près*; ce ne sont là qu'œuvres directes, tandis que la haute influence maternelle et magique, sans aucune solution de continuité, et proportionnée à la gravité des cas, — tour-à-tour pressentiment, avertissement, instigation, voix, fascination, vision, — saisirait *à distance* l'enfant, le *sujet* bien-aimé!!

« Et, nous ouvrant la préface de la vie, incapable d'abdiquer, la magie maternelle ferait bénir son irradiation, — étendue de l'enfant au jeune homme, de l'esquisse des passions à leur tumulte.

« A l'heure de donner un maître à la fille, et une épouse au fils, heure solennelle, aimable et affligée, l'heure du deuil et de la fête de l'amour des pauvres mères, qui dira ce qu'ajouterait de surcroît divinateur *la grande lucide, la grande magicienne,* à la perspicacité native de *la femme,* de *la mère?*.. etc., etc. »

Voilà l'idée. Elle est belle; elle est grande, et... peut-être est-elle vraie!

La forme du livre est des plus étranges. La phrase y est tellement tordue et déchiquetée; les inversions y sont tellement fréquentes; le style, enfin, y est tellement tourmenté, qu'il est absolument impossible de comprendre à première lecture. Il faut lire, et relire,.. reconstruire chaque proposition, lui rendre son ordre naturel; — et, ce travail achevé, on commence à saisir.

Mais cet ouvrage si obscur contient, çà et là, des pages où ruisselle une verve vraiment gauloise. Pour en fournir une preuve, je vais citer une petite diatribe à l'adresse du Spiritisme, de ce puissant spiritisme qui, en ce moment, en plein XIXe siècle, se mêle de faire un second Evangile (1).

Afin d'épargner au lecteur la fatigue et l'ennui d'une analyse ou d'une traduction, je prends soin de *calquer* en quelque sorte sur l'original.

Les modernes Nécromanciens, dit notre auteur anonyme, évoquent l'Ame de la Terre, de la Nature, des Planètes, l'Esprit des bêtes, et... jusqu'à celui des vivants.

Le secret de nos amis, — ils en ont, hélas! pour et souven contre nous! — l'utile secret de nos ennemis, le secret friand du voisin, la confession de tel contemporain, de tel co-vivant que ce soit, éveillent-ils notre curiosité? Il suffit de dépouiller mo-

(1) *Nouvel Evangile* SELON LE SPIRITISME, par Allan-Kardec.



mentanément l'étui charnel, d'appeler l'Esprit des gens et de l'inviter à tailler une bavette.

On ne compte plus les versions qui, différant toutes les unes des autres, nous *fixent* sur le Vieux de la montagne, l'Homme au masque de fer, le comte de Saint-Germain, le Dauphin Louis XVII, sir John Franklin, les traités des Rois de la terre, des Potentats du soleil, de la Chancellerie des étoiles, du Cabinet de la lune; sur le *Prestre* Jehan, l'Atlantide, Homère, Ossian, etc. Jules Lovy n'eût pas manqué d'ajouter : sur Don Quichotte et Jupiter!

Foin des bibliothèques! Un procédé économique et simple déchiffre les énigmes de l'histoire, résout les problèmes de la science, élucide la philosophie, établit l'*errata* des questions religieuses. On fait l'interrogatoire de personnages historiques, scientifiques, philosophiques, religieux, supposés en mesure d'apporter des solutions certaines. S'ils ne racontent rien qui vaille, on les ajourne, ou ils s'ajournent; stratégie dilatoire, ordinaire, échappatoire d'un Esprit réfractaire, goguenard et taquin, usurpant sur la sellette la place de l'esprit authentique!

Le titre de la dernière œuvre de Châteaubriand sera malheureusement prophétique : nous subissons l'affluence de véritables *Mémoires d'Outre-Tombe*. On nous repaît de commérages à distancer de cent volumes le *Diable boiteux* de Cervantes, l'*Histoire comique des Etats et Empires de la Lune et du Soleil* de Cyrano de Bergerac, les *Imaginations* de M. Oulouf, etc., etc.

Y avise Apollon! D'outre-tombe, il s'édite d'aussi méchants vers que Richelet puisse aider les vivants à s'en permettre, et, calomnieuse musique, cruelle à l'oreille de ces maîtres, un charivari que la modestie de la médiummité signe : *Haydn* ou *Mozart!*

Il y a mieux : des artistes *médiums*, qui n'apprirent ni le dessin, ni la peinture, ni la gravure, soudain illuminés de la grâce médianimique, dessinent, peignent, gravent, avec un louable scrupule de détails, et au total agréablement, les habitations, les tableaux de l'existence publique et privée des Esprits, de leurs animaux et de toute la colonie des sphères célestes.

Mieux encore : en correspondance réglée avec les décédés, l'amateur collectionne de précieux autographes, aérolithes de la calligraphie planétaire, ou obtenus des variétés de la fertile entremise médianimique des *hommes* et des *choses*.



Mieux (mieux ou pis) : l'autre monde alimente une presse où, avec les *Dialogues des Morts* du vieux genre, nous dévorons les *premiers-Jupiter*, imparfaitement avertis, les *faits-Saturne*, les *œuvres légères de Vénus*, les *feuilletons de la Grande-Ourse*, et où ne manquent (patience !) que les *annonces de Mercure*.

A quelle excentricité espérer l'arrêt de ce néo-swedenborgisme étendu de l'eau trouble de tant de mythologies?

Du moins la mythologie des Grecs empruntait ses mythes à une franche inspiration, à une imagination poétique naturelle, à d'exquises intuitions de l'art. Orphée descendra aux enfers redemander son Eurydice; il ne l'attend ni de la ronde macabre des meubles, ni des rigodons de la vaisselle; il ne la cherche pas dans un *lavabo*, ni dans une table..... de jour. A quand la fin d'indécences qui manquent au respect des mânes, à la dignité de la tombe, à la majesté de la mort?...

Le Magnétisme gravitait à peine, laborieusement, vers l'essai de la fondation d'une monarchie constitutionnelle, qu'une Montagne affolée le déborde, lui décapite son ci-devant modérantisme, et sa Gironde à la mamelle. A l'envi, les mobiliers dansent la carmagnole spirite et des évoqués, — probablement impatientés de l'être, circonstance atténuante du décolleté de leur syntaxe — emploient sans vergogne le style du *Père Duchêne* le plus..... *bien en colère*.

L'ubiquité, la bilucidité, la perlucidité, l'oniroscopie, l'onirobonie, les époptes, etc., etc., courent les rues, heurtant le périsprit et les spiritoscopes..... Les promoteurs de la psychographie, de la pneumatographie, — de tant de consolantes communications graphiques, — ne sont pas gens à mettre la lumière sous le boisseau..... On vous dira tout, et l'on sait tout!

On le prouve bien!!

Jean Bloc.

Nous recevons de Paris, d'un auteur qui nous est bien connu, l'article que nous insérons aujourd'hui, quoiqu'il ne soit composé que d'extraits d'ouvrages anciens; mais notre correspondant nous fait espérer une suite de faits intéressants.

PRESSENTIMENTS, SONGES, VISIONS, ETC.

1° Les journaux quotidiens de Paris ont publié le fait suivant, et personne ne l'a démenti :



« Un bon vieillard de 75 ans, le sieur Louis Battu, était l'un des habitués les plus assidus du café Turc. Il était d'un caractère très-gai, et sa conversation spirituelle était vivement goûtée des jeunes gens qui se plaisaient à se réunir près de lui. Hier, le vieillard s'était montré plus enjoué que de coutume ; et comme on parlait de la nécessité de quitter le monde souvent d'une façon imprévue, il venait de dire que son paquet était fait depuis longtemps, et qu'il était prêt à partir. En achevant ces mots, il pâlit légèrement et resta immobile, sans perdre son sourire habituel. On s'approcha de lui et on reconnut qu'il avait cessé d'exister. »

2° Un livre historique, publié dernièrement sous le titre de *Correspondance de Madame la duchesse d'Orléans, princesse palatine*, contient des faits de prévision que je trouve assez curieux pour en transcrire en entier les récits. Cette princesse était une femme vertueuse, et son témoignage est très-respectable. C'est d'elle que Barbier dit, dans ses *Mémoires* :

« Janvier 1723.

« On a fait une plaisanterie un peu forte sur M. le Régent ; c'est une épitaphe pour Madame Douairière, sa mère :

« Ci-gît l'oisiveté.

Allusion à M. le Régent, sur ce que l'on dit que l'oisiveté est mère de tous les vices. »

Voici textuellement comment ces faits sont rapportés :

« Versailles, 2 mars 1709.

«..... On m'écrit de Paris qu'une jeune fille avait prédit l'époque de sa mort, et qu'elle avait annoncé en outre que cette année il y aura une grande bataille livrée près de Béthune, que les Français remporteront la victoire, et qu'une paix générale en sera la conséquence. Reste à savoir si la prophétie se réalisera ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que la jeune fille est morte le jour et à l'heure qu'elle avait annoncés. »

« On dit aussi que parmi les sauvages du Canada, il y en a qui connaissent l'avenir. Il y a dix ans qu'un gentilhomme français, qui a été page du maréchal d'Humières, et qui a épousé une de mes dames d'atour, amena avec lui un sauvage en France. Un jour qu'on était à table, le sauvage se mit à pleurer et à faire des grimaces. Longueil (ainsi s'appelait le

gentilhomme) lui demanda ce qu'il avait et s'il souffrait. Le sauvage ne fit que pleurer plus amèrement. Longueil insistant vivement, le sauvage lui dit : « Ne me force pas à te le dire, car « c'est toi que cela concerne, et non pas moi. » Pressé plus que jamais, il finit par dire : « J'ai vu par la fenêtre que ton frère « était assassiné en tel endroit du Canada, par telle personne « qu'il lui nomma. » Longueil se mit à rire et lui dit : « Tu es « devenu fou. » Le sauvage répondit : « Je ne suis pas fou du « tout ; mets en écrit ce que je t'annonce, et tu verras si je me « trompe. »

« Longueil écrivit, et six mois après, quand les navires du Canada arrivèrent, il apprit que la mort de son frère était arrivée au moment exact et à l'endroit où le sauvage l'avait vu en l'air par la fenêtre. C'est une histoire très-vraie. »

« 19 février 1720.

« J'avais une fille d'honneur nommée Beauvais ; c'était une fort jolie créature : le roi en devint amoureux ; mais elle tint bon. Alors il se tourna vers sa compagne la Fontanges qui était aussi fort belle, mais elle n'avait pas du tout d'esprit. D'abord il dit en riant : Voilà un loup qui ne me mangera pas ; et il en devint amoureux. Avant de venir chez moi, elle avait rêvé tout ce qui devait lui arriver en sa vie, et un pieux capucin lui avait expliqué son rêve. Elle me l'a raconté elle-même avant qu'elle ne devînt la maîtresse du roi.

« Elle rêva une fois qu'elle était montée sur une haute montagne, et qu'étant sur le sommet, elle fut éblouie par un nuage resplendissant ; ensuite il vint une si grande obscurité, qu'elle s'éveilla saisie de frayeur. Elle raconta ce rêve à son confesseur, qui lui dit : Prenez garde à vous ; cette montagne est la cour, où il vous arrivera un grand éclat ; cet éclat sera de très-peu de durée ; si vous abandonnez Dieu, il vous abandonnera, et vous tomberez dans d'éternelles ténèbres. »

« Paris, 21 février 1722.

« Les gens gros et forts ne vivent pas plus longtemps que d'autres ; nous le voyons bien par la pauvre princesse Ragotzi ; dimanche elle était fraîche et bien portante ; lundi, après qu'elle se fut fait arracher une dent, il lui vint un abcès dans la bouche et de la fièvre : on la saigna deux fois au bras et une fois au pied ; elle se trouva mieux un moment après cette saignée ; mais ensuite elle dit : Je me sens plus mal, et elle a

jour après la mort de son épouse, il est mort aussi. Ce que je dis, ce n'est pas un conte, c'est la pure vérité. »

« Pendant que la Dauphine était encore bien portante, fraîche et gaie, elle disait souvent : Il faut bien que je me réjouisse, puisque je ne me réjouirai pas longtemps, car je mourrai cette année. Je croyais que c'était une plaisanterie, mais la chose n'était que trop réelle. Lorsqu'elle tomba malade, elle dit de suite qu'elle n'en réchapperait point. »

3° Si des temps passés on se rapproche de nos jours et qu'on explore d'autres pays, on retrouve le même fond, sous des dehors ou des pratiques fort peu différentes. Pour exemple, je vais citer un passage des *Mémoires d'un seignenr russe* (Ivan Tourguenief), où il est dit :

« .... On peut voir les morts à chaque heure, dit avec assurance *Ileoucha* (Elie) qui autant que je pus l'observer, possédait le mieux toutes les traditions du village. Seulement quand vient le samedi, *roditelskaïe*, tu peux voir les vivants marqués pour la mort, c'est-à-dire ceux qui mourront dans l'année. Il ne faut pour cela qu'aller s'asseoir, à la nuit tombée, sur le perron de l'église, et *regarder sans bouger, toujours devant soi*. Si tu fais cela, tu verras dans ceux qui passeront là-bas devant toi justement ceux dont le tour de mourir est venu. La vieille Ouliane, l'an passé, est allée se mettre sur le perron. ..... Elle a été longtemps, bien longtemps là, assise, sans mouvement, regardant, écoutant, *sans voir, sans entendre* personne.... Seulement il lui semblait qu'un chien aboyait, hurlait étrangement quelque part, comme au fond d'une cave. Enfin, un petit garçon en chemise passe par le sentier, elle le voit et le suit de l'œil, c'est le petit de Gédoci.

« Le petit Ivan? celui qui est mort au printemps? lui-même. Quelque temps après, passe une baba; Ouliane la reconnaît tout de suite, je veux dire se reconnaît, c'était elle-même, elle Ouliane; qui traversait la route....

« Eh! bien, mais elle n'est pas encore morte? C'est que l'année n'est pas passée. Viens demain à notre village et regarde-la bien ; l'âme ne lui tient plus au corps. »

Le professeur M...

La suite au prochain numéro.



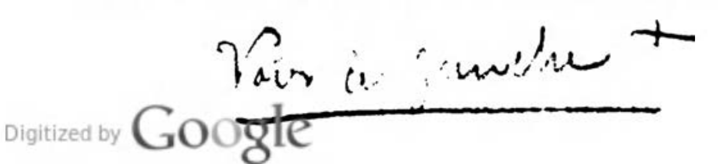
rendu l'esprit. On l'a enterrée hier dans son couvent. Ses gens m'ont raconté à son égard une chose tout à fait extraordinaire.

« Lorsqu'elle était à Varsovie, elle rêva une nuit qu'un étranger venait lui parler dans une petite chambre qu'elle n'avait jamais vue ; il lui présenta un verre et lui dit de boire ; elle n'avait pas du tout soif et elle refusa ; il insista et lui dit que c'était pour la dernière fois de sa vie qu'elle buvait ; là-dessus elle s'éveilla. Ce rêve lui resta toujours dans la tête ; lorsqu'elle vint ici, elle logea d'abord dans un hôtel, et, s'étant trouvée incommodée, elle demanda un médecin ; on lui amena le docteur Helvétius, qui est un des médecins du roi par quartier ; son père est un Hollandais, c'est un habile homme et fort estimé. Aussitôt qu'elle l'aperçoit, elle manifeste un grand trouble. Le comte Schliebau lui en demande la cause ; elle répond que le docteur Helvétius reproduit trait pour trait, à ses yeux, l'homme qu'elle a vu en songe à Varsovie, puis elle se met à rire et dit : Je ne mourrai pas de cette maladie, car cette chambre n'est pas celle que j'ai vue à Varsovie.

« Lorsqu'elle vint dans le couvent de Chaillot, et qu'elle vit l'appartement qu'on lui avait préparé à l'avance, elle dit à ses gens : Je ne sortirai pas en vie d'ici, car c'est la chambre que j'ai vue en Pologne et où j'ai bu pour la dernière fois. La chose s'est en effet réalisée ; c'est vraiment fort étrange, *mais il me semble que ces choses arrivent aux princes de la maison de Hesse plus qu'à toutes autres personnes*. Quelle en est la raison ? Dieu le sait. Nous autres gens du Palatinat, nous sommes tout différents, nous n'avons jamais ni apparitions, ni rêves.

« 15 juin 1722.

« . . Un savant astrologue de Turin avait fait à Mme la Dauphine son horoscope, où elle a trouvé tout ce qui devait lui arriver en sa vie, et qu'elle mourrait dans sa vingt-septième année. Elle en parlait souvent ; un jour elle dit à son mari : Voici le temps qui approche où je dois mourir, vous ne pouvez pas rester sans femme, à cause de votre rang et de votre dévotion ; dites-moi, je vous prie, qui épouserez-vous ? Il répondit : J'espère que Dieu ne me punira pas assez pour vous voir mourir, et, si ce malheur devait m'arriver, je ne me remarierais jamais, car dans huit jours je vous suivrai au tombeau. Cela est arrivé comme il l'avait dit ; en effet, le septième



Il se passe en ce moment à Morzine des choses curieuses. La manière qu'on emploie pour guérir l'épidémie mérite qu'on en parle. C'est ce que nous ferons dans le numéro de septembre, lorsque nous aurons nos renseignements positifs.



IMPR. JAQUEMOT ET Ce, Plainpalais, Place des Philosophes (Genève).

N° 6. 15 Septembre 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE, Quai des Bergues, 31.

Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ÉTUDES SUR LA MÉDECINE ANIMIQUE ET VITALISTE,

PAR LE DOCTEUR CHARPIGNON (1).

A notre vif regret, il nous a jusqu'ici été impossible de parler de cet ouvrage, d'une importance si incontestable, que l'Académie de médecine de Paris s'est vue obligée de lui décerner une mention honorable, nonobstant la franchise avec laquelle son auteur se pose vis-à-vis du public, en champion du magnétisme.

Nous ne saurions mieux nous excuser de ce retard auprès de nos lecteurs qu'en publiant aujourd'hui quelques fragments du chapitre *des influences vitales*, dans lequel l'auteur démontre scientifiquement la réalité du fluide magnétique et sa puissance curative.

Le docteur Charpignon dit, à la page 129 :

« J'ai fait voir comment à l'état normal, aussi bien qu'à l'état morbide, toutes les affections morales modifiaient les fonctions nerveuses. Cette action, portée quelquefois jusqu'au merveilleux, n'a d'autres lois physiologiques que celles des in-

(1) *Etudes sur la médecine animique et vitaliste*, par le docteur J. Charpignon, brochure de 190 pages, chez Germer-Baillière, libraire, rue de l'École de Médecine, 17, Paris.



fluences dynamiques qui opèrent des variations plus ou moins considérables et profondes dans l'agent nerveux qui est polarisé dans les organes.

« Il n'est pas de maladie qui ne puisse être modifiée du plus au moins, par les impressions morales.

« Les affections nerveuses sont, naturellement, celles qui présentent le plus de ces modifications sous l'influence morale. Mais, comme je l'ai fait remarquer, une considération essentielle domine la physiologie et la pathologie des influences nerveuses, c'est la prédisposition naturelle, en d'autres termes, le tempérament.

« Après avoir médité sur l'action de l'influence morale, après avoir vu la puissance toute particulière de la foi, de l'imagination et de l'attention, pour la production de ces états nerveux qui constituent un groupe de phénomènes que j'ai appelés **Ex-Statiques**, phénomènes dont j'ai parlé assez longuement dans la première partie, on a pu être conduit à regarder ces causes morales comme les seules capables de déterminer ces modifications nerveuses, soit physiologiques, comme l'insensibilité, et le somnambulisme avec tous ses degrés, soit pathologiques, comme les troubles morbides ou les guérisons.

« Or, c'est précisément contre cette interprétation exclusive qu'il est à propos de se prémunir, afin de ne pas exclure de la physiologie nerveuse, une de ses lois fondamentales, l'action des agents dynamiques dont nous venons de constater l'existence dans l'organisme.

«L'agent nerveux qui est polarisé par les centres nerveux des organes, est susceptible, comme nous l'avons vu , de subir des influences internes qui le décentralisent, l'accumulent en diverses parties, troublent ou rétablissent les harmonies fonctionnelles.

« Or, l'équilibre des forces nerveuses peut-il être influencé par la présence, la proximité ou le contact d'un organisme étranger, absolument comme l'électricité statique des corps est influencée par l'approche et le contact d'autres corps?

« Les faits répondent affirmativement à cette assertion, que Cuvier regardait comme démontrée. « Il est très-difficile, dit-il, dans les expériences qui ont pour objet l'action que les systèmes nerveux de deux individus peuvent exercer l'un sur l'autre, de distinguer l'effet de l'imagination de la personne mise en expérience d'avec l'effet physique produit par la personne qui agit sur elle. Cependant les effets obtenus sur des personnes déjà sans connaissance avant que l'opération commençât,



ceux qui ont lieu sur d'autres personnes après que l'opération même leur a fait perdre connaissance, et ceux que présentent les animaux, ne permettent guère de douter que la proximité de deux corps animés, dans certaines positions et certains mouvements, n'ait un effet réel, indépendant de toute participation de l'imagination de l'un des deux. Il paraît assez clairement démontré que ces effets sont dus à une communication quelconque qui s'établit entre leurs systèmes nerveux.» (*Leçons d'Anatomie, t. II, p. 117*).

« Lorsque deux personnes également équilibrées dans leurs fonctions vitales et intellectuelles, sont en présence, aucune n'éprouve d'influence, d'impression ou de trouble. Mais si l'une des deux est dans un état de malaise physique ou de dépression morale, celle-ci se trouve dès lors disposée à ressentir une influence plus ou moins profonde de la part de celle qui est restée à un état vital relativement supérieur. Cette influence n'est pas entièrement due à l'imagination, quoique le plus souvent l'imagination contribue à rendre l'influence plus considérable, et qu'elle soit même parfois la cause unique de la perturbation nerveuse.

Pour acquérir la preuve de l'influence dynamique qui peut s'établir entre deux systèmes nerveux, il faut prendre pour sujet d'observation, des individus doués d'une grande impressionnabilité nerveuse et surtout maladive; tels sont les malades affectés de l'état nerveux général, appelé nervosisme, telles sont encore, les hystériques anémiques. Avec de pareils sujets il est facile de se convaincre de la valeur de l'influence générale et locale de l'approche ou du contact d'un organisme étranger.

« La catalepsie à forme lucide, dans laquelle les fonctions de relation sont complétement abolies, confirme ce que j'avancé. Petetin, en présence de l'isolement d'une cataleptique, isolement réfractaire à tous les excitants possibles, et préoccupé de théories d'électricités, imagina, pour dégager le cerveau d'une surabondance d'électricité, de faire de fortes aspirations au-devant du nez de la malade; mais ce fut sans succès. Portant une main sur le front, il recommença les aspirations, tout aussi inutilement. Alors conservant une main sur le front de la cataleptique, *il posa l'autre sur l'épigastre,* en faisant une aspiration ; elle ouvrit les yeux, mais éteints et fixes. A la seconde aspiration ils reprirent leur éclat ; et cet accès qui devait durer deux heures fut dissipé en quelques minutes. Ce moyen si simple, dont les effets, dit Petetin, sont aussi évi-



dents que la cause en est cachée, dissipa dans l'espace de huit jours, tous les accidents de cette maladie extraordinaire.

« Le docteur Barrier de Privas, dans la relation qu'il fait d'une catalepsie, écrit ce passage caractéristique : « Si l'on approchait les index de chacune des régions temporales, la pointe dirigée vers l'angle externe de l'œil, la malade ouvrait les paupières au bout de quelques secondes, on voyait le globe des yeux dans un violent accès convulsif, pivotant presque sur son axe, et se tournant en haut : en retirant les doigts, les paupières se fermaient aussitôt. Si plusieurs personnes formaient une chaine en se tenant par les mains, et que les deux plus éloignées approchassent l'index de leur main libre de l'épigastre d'Euphrosine, sans toucher à ses vêtements, tout à coup elle ouvrait les paupières, elle s'élançait avec une rapidité surprenante, passait sous les bras ou sous les jambes de ceux qui formaient la chaine.... les cheveux épars, les yeux hagards, les gestes désordonnés.... une ou deux minutes après la malade retombait en crise. » (Froissac, *Rapport sur le magnétisme,* p. 370).

« Le docteur Puel, dans son mémoire sur la catalepsie, couronné par l'Académie, parle ainsi des frictions manuelles : « Un soir, pendant que M[me] *** était sans connaissance, je tenais sa main gauche dans la mienne, et je faisais avec ma main droite de légères frictions le long du bras, dans l'espoir incertain d'apporter quelque soulagement à ses souffrances : tout à coup je sentis sa main s'entr'ouvrir et ses doigts s'allonger par un mouvement lent et régulier. Sans me rendre un compte bien exact de ce phénomène, je redoublai les frictions, et en quelques minutes, j'eus la satisfaction de rendre au bras une souplesse telle, qu'après avoir été soulevé, il retomba sur le lit comme un corps inerte.... La malade était toujours sans connaissance, et tous les muscles du corps, excepté ceux du bras gauche, étaient restés en état de contraction. Je m'empressai de faire des frictions analogues sur le bras droit, puis sur les jambes, puis sur le cou, sur le tronc, en un mot sur tous les muscles accessibles à la main, et j'obtins le relâchement le plus complet. Enfin, je touchai légèrement les paupières, et la malade, jusque-là privée de sentiment, ouvrit les yeux et recouvra instantanément connaissance... Le lendemain et les jours suivants, j'obtins avec la plus grande facilité, d'une part le relâchement complet des muscles contractés, d'autre part, le retour de l'intelligence et du sentiment. C'est là, j'ose le dire, un spectacle merveilleux... »

« Dans certaines hystéries compliquées de somnambulisme, dans les extases lucides, quellesqu'en soient les causes, on observe un développement tout particulier de la sensibilité, qui rend les sujets impressionnables à des sensations dont l'objet est en-dehors de la sphère d'impression normale. Ainsi tels extatiques perçoivent des bruits à des distances considérables, ils ressentent les douleurs des personnes présentes, ils sont affectés des pensées qui les concernent, ils sont impressionnés agréablement ou péniblement, curativement ou physiologiquement, par telles ou telles personnes, par le contact ou l'approche des mains, et même par la volonté de ces personnes.

« Il suffirait. pour appuyer ce que j'avance, de compulser les annales religieuses, médicales et magnétiques, pour trouver un nombre considérable de faits, venant constater l'impressionnabilité de certains individus plongés dans les divers degrés de l'état extatique, à l'influence d'autres personnes plus ou moins en rapport avec eux. Il serait facile de constater, que cette influence, si considérable parfois, est dans bien des cas, tout-à-fait indépendante de l'imagination, et qu'elle est due à une loi dynamique.

« Il est bien reconnu aujourd'hui que les manœuvres dites magnétiques déterminent soit des mouvements nerveux, soit le sommeil, soit le somnambulisme. On explique ces effets, dans la science officielle, par l'hypnotisme ou par l'imagination. Mais l'hýpnotisme, c'est la concentration prolongée des regards et de l'attention sur un objet, sur les doigts du magnétiseur, si l'on veut. Or, bien souvent dans les expériences magnétiques, on ne se sert pas de ce procédé, et les effets se manifestent de même. Quant à l'imagination, il est certain que des individus ont été fortement influencés, sans qu'ils connussent les conséquences probables de ce qu'ils subissaient, et sans qu'ils eussent même jamais entendu le mot de magnétisme.

D'un autre côté, quand le somnambulisme s'est déclaré à la suite de la magnétisation, quand plusieurs séances l'ont amené à ce qu'on appelle la lucidité, quand le sujet est devenu très-sensible, on peut obtenir avec cet *Ex-Statique* artificiel, les phénomènes d'influences à distance qu'on observe chez les autres Ex-Statiques. Ainsi, il peut sentir les douleurs d'une personne présente, il obéira à la pensée, il percevra une image formée mentalement. Ces phénomènes sont connus de tous ceux qui ont fait du magnétisme; pour ma part, j'affirme les avoir produits et bien observés.



« En vérité, quand je vois ces choses-là, je ne puis ne pas me rappeler les deux cordes qui, tendues au même degré, vibrent ensemble, quand l'une d'elles seulement est mise en mouvement, parce qu'entre les deux cordes, il y a l'air qui les unit : je ne puis oublier la plaque photographique qui est unie à l'objet qui va y fixer son image, par un agent intermédiaire qui est la lumière, je ne puis ne pas penser aux deux corps électrisés qui s'influencent à distance, et je suis fondé à conclure qu'entre les cataleptiques, les extatiques, les somnambules magnétiques et ceux qui les influencent, il y a un agent intermédiaire, analogue aux fluides impondérables.

« L'influence dynamique de l'homme sur un autre est donc un fait physiologique. Car, si sa réalité est mise hors de doute par ce qui a lieu chez les individus doués du summum de la sensibilité nerveuse, cette influence dynamique peut aussi s'exercer avec des nuances d'effets, sur d'autres personnes et dans certaines conditions de l'état ordinaire. Le degré de l'influence nerveuse variera selon la puissance de la stabilité de la force nerveuse, stabilité qui tient surtout aux conditions organiques et à l'état moral. En effet, s'il y a une résistance vitale en vertu de laquelle certaines organisations résistent aux influences morbides et aux épidémies, il y a aussi une résistance morale qui maintient l'équilibre entre la volonté et les centres nerveux, et qui par cette possession continue, empêche la rupture de l'équilibre nerveux, rupture sollicitée par une influence dynamique étrangère.

« Avouons-le de suite, puisque cela ressort logiquement des études qui précèdent, ces influences dynamiques ne sont autre chose que le magnétisme. Le magnétisme, en-dehors de ce qui lui est commun avec l'influence morale, a donc quelque chose de physiologique ; et malgré les luttes académiques qu'il a eues à soutenir, il doit conserver son nom. Ce nom, en effet, n'exprime-t-il pas bien l'ensemble des phénomènes dus à l'action ou influence de l'aimant et de l'électricité? Et les influences humaines qui déterminent les phénomènes nerveux dont je viens de parler, ne sont-elles pas analogues aux polarisations électro-magnétiques ?

« Il est vrai que certains savants nient l'existence de tout agent fluidique.

« Pour eux, tout se réduit à des propriétés de la matière. Mais cette interprétation étroite de la vie, reçoit sa réfutation de l'histoire même de la science. Quelles oscillations, en effet,



quels renversements réciproques et successifs dans les théories qui paraissaient les mieux assises et qui se sont évanouies sous des conceptions mieux élaborées ou éclairées par le temps! Certains ont en grande foi et vénération, l'attraction de Newton, attraction qu'ils font plus idéale et plus incompréhensible que les fluides si décriés par la science dite positive. Mais comprenez donc ce que pensait Newton lui-même! Voilà ce que cet illustre savant écrivait au docteur Bentley : « Il est insoutenable que la nature inerte puisse exercer une action autrement que par le contact, que la pesanteur soit une qualité innée, inhérente, essentielle aux corps, qui leur permette d'agir les uns sur les autres au loin, à travers le vide, sans qu'un intermédiaire quelconque serve à la transmission de cette force; cela me paraît d'une absurdité si énorme qu'elle ne saurait, à mon sens, être admise par aucune personne capable de réflexion philosophique. »

« Un savant physicien contemporain, M. Lamé, s'exprime ainsi sur la même question : « L'existence du fluide éthéré est incontestablement démontrée par la propagation de la lumière dans les espaces planétaires, par l'explication si simple, si complète des phénomènes de la diffraction dans la théorie des ondes; et les lois de la double réfraction prouvent avec non moins de certitude que l'éther existe dans tous les milieux diaphanes. Ainsi la nature pondérable n'est pas seule dans l'univers; ses particules nagent en quelque sorte au milieu d'un fluide. Si ce fluide n'est pas la cause unique de tous les faits observables, il doit au moins les modifier, les propager, compliquer leurs lois. Il n'est donc plus possible d'arriver à une explication rationnelle et complète des phénomènes de la nature physique, sans faire intervenir cet agent dont la présence est inévitable. On n'en saurait douter, cette intervention sagement conduite trouvera le secret ou la véritable cause des effets qu'on attribue au calorique, à l'électricité, au magnétisme, à l'*attraction universelle,* à la cohésion, aux affinités chimiques. » (*Leçons sur l'Elasticité.*)

« Les archives de l'Académie de Médecine ont conservé les dénégations des phénomènes de sommeil, d'insensibilité et de somnambulisme obtenus à l'aide du magnétisme. Il n'y avait que compères, fripons, fourbes, dupés et charlatans!.... Et aujourd'hui, on accepte ce sommeil, cette insensibilité, cette extension prodigieuse des sens et de l'intelligence! L'hypnotisme a forcé les résistances. Quelle leçon nouvelle à ajouter



à celle que les corps savants ont reçues dans bien d'autres circonstances!

« Le fait est concédé, mais la théorie du fluide est rejetée. Suspendez votre sentence; la question des fluides est à réviser.

« Mais on dit : « l'action curative du magnétisme est pure illusion. » (*Nysten-Littré.*)

« Quoi, cette profonde modification du système nerveux ne peut devenir curative? Ce sommeil qui, par sa durée, peut être un si puissant sédatif, n'a pas d'efficacité curative? Cette suggestion qui détruit une idée fixe, une hallucination, n'est pas une ressource précieuse? Je vous adresse, à vous qui soutenez encore ces ignorantes prétentions, les paroles du professeur Rostan : « Ils étaient bien peu médecins, peu physiologistes, ceux qui ont nié que le magnétisme déterminait des changements dans l'organisation, et qu'il ne pouvait jouir de quelque puissance dans la cure des maladies. » (*Dict. de Méd.* 1825.)

« Vous dites encore : « Rien d'ailleurs ne saurait excuser un système général de traitement qui entretient chez des personnes d'un esprit faible des croyances chimériqués. » (*Nysten-Littré.*) Il y peu d'années, on niait les faits, on les admet maintenant; suspendez donc la condamnation pour le système général, qui plus tard, pourrait bien être reconnu très-scientifique. A part, d'ailleurs, la question de système, je renvoie à ce que j'ai dit de la valeur de la médecine morale, dans cette partie que l'Académie a jugée digne d'approbation; on y lira ces lignes qui résument ce qu'on peut répondre : Si la confiance peut guérir, autant ce remède que le fer et le quinquina. La confiance n'est-elle pas une force réelle? Est-ce une folle entreprise que de l'employer comme une puissance effective?

« L'action curative du magnétiseur est une pure illusion. » (Toujours *Dictionn. Nysten-Littré.*) Veut-on dire que les guérisons n'ont pas lieu, et que celles qu'on rapporte sont des fables inventées pour les besoins de la cause? Non, car on ne peut nier des faits innombrables; mais on veut dire que la guérison est attribuée à une cause qui n'existe pas.

« Il me semble que s'il y a des maladies guéries, elles le sont en vertu d'une cause quelconque, puisqu'il n'y a pas d'effets sans cause. Or, la nature de cette cause qui s'appelle ici magnétisme, n'est pas à discuter. Que tout médecin réfléchisse au singulier rôle qu'il jouerait devant un malade auquel il dirait : Je vous débarrasserais bien de votre maladie, mais ce serait par un moyen illusoire et chimérique, restez donc avec



votre mal. Qu'importe à celui qui souffre que vous le guérissiez avec rien, si vous réussissez mieux qu'avec un kilo de drogues efficaces!... Un seul fait à ce propos.

« Un homme âgé de 52 ans, était atteint depuis cinq ans d'une paralysie générale ou plus exactement d'ataxie musculaire. Il avait subi divers traitements, et quand je le vis, son état était tel que je vais le décrire. Impossibilité de se tenir debout, de prendre un objet quelconque avec ses mains; il déplaçait cependant ceux qui avaient un certain volume, mieux que ceux qui étaient petits et légers. Il voyait double. Déposé sur une chaise, il y restait jusqu'à ce qu'on l'enlevât pour le coucher. Un vase était placé sous lui, pour qu'il urinât sans s'aider. On le faisait manger. Dans le lit, il demeurait tel qu'on l'avait mis, quoiqu'il pût étendre et fléchir facilement les jambes; il en était de même des bras. Il éprouvait une vive douleur dans la région du cœur, et quelquefois derrière le cou. Son intelligence était normale, mais son caractère était très-excitable et original.

« Soumis à la magnétisation, ce malade, qui ne croyait nullement à ses effets, ferma bientôt les yeux, sans pouvoir les ouvrir: il éprouva des frémissements, puis des secousses dans le tronc et dans les membres. Chaque fois que je réitérais les séances, le malade se promettait de résister à mon influence qu'il ne pouvait comprendre, mais il fallait clore les paupières et dormir. C'était surtout pendant ce sommeil que les secousses et contractions musculaires se produisaient. Après vingt jours, le paralytique se tournait dans son lit, ses mouvements étaient réguliers, il restait debout et faisait quelques pas. Au bout de quatre mois, le malade se levait seul de sa chaise, marchait dans ses chambres, allait uriner dans la cour, prenait tous les objets, dormait bien, et pouvait sortir dans la rue appuyé sur une autre personne.

« Eh! quoi, voici un homme qui est paralysé depuis cinq ans, la médecine classique a été impuissante à lui procurer un peu de soulagement, et le magnétisme, auquel le malade ne croyait pas d'abord, procure des sommeils réguliers, des secousses musculaires, une amélioration graduelle; le malade est mis en état de vaquer à ses besoins les plus importants, et on serait autorisé à rejeter le moyen qui a produit ces effets! Et à ce moyen efficace, il faudrait en préférer d'autres impuissants, mais classiques!!!..... D'ailleurs, dans ce fait, la nature des effets physiologiques ressentis, sous l'action magnétique, est



loin de faire supposer l'influence morale comme leur unique cause, et suivant moi, ils s'expliquent mieux par l'action dynamique des agents nerveux.

« L'influence magnétique me parait donc tout aussi réelle que l'influence morale; et aussi fluidique que les influences lumineuse, calorique et électrique.

« Quant à expliquer l'action magnétique par l'externation, le rayonnement ou l'émission de l'agent nerveux, il me semble que cette hypothèse généralement défendue par les adeptes de Mesmer, doit être abandonnée, si les diverses forces vives de la nature, ne sont que des modifications d'un principe élémentaire unique. Si les phénomènes lumineux, électriques et vitaux ne sont que des résultats de mouvements, d'ondulations, de vibrations de cet agent élémentaire, l'Éther. En effet, il serait rationnel de faire rentrer le magnétisme dans les grandes lois de la nature, et de croire que la loi qui régit les agents impondérables, régit aussi l'agent dynamique de l'organisme. Mais comme la science n'est pas irrévocablement fixée à l'égard des fluides impondérables, je pense que l'hypothèse de l'émission de l'agent nerveux n'est pas dépourvue de possibilité. Les ramuscules des filets nerveux ne se terminent pas tous par des anses ou des renflements, on en trouve qui finissent libres et par pointe. D'autre part, l'électricité, sinon l'agent nerveux, existant dans le système nerveux, ce fluide arrivé à l'extrémité des nerfs périphériques, est-il toujours et fatalement arrêté par l'enveloppe épidermique? Je le répète encore, suspendons, par prudence, notre jugement définitif sur ce point de l'action magnétique.

« Comme conclusion déduite de l'existence d'agents fluidiques dans l'organisme, et des influences qui peuvent s'exercer entre ces agents et ceux d'un organisme étranger, il résulte que, en-dehors du *moral*, l'influence dynamique ou magnétique est, pour certains individus, un moyen modificateur des fonctions nerveuses et vitales.

« Ce moyen modificateur de l'organisme, doit donc appartenir à la thérapeutique, et venir s'ajouter à l'influence morale que l'Académie de Médecine a reconnue, avec moi, comme un moyen modificateur et curatif.

« L'ensemble de ces moyens constituera ou plutôt complétera la médecine vitaliste. Il est imposible à la médecine de se soustraire à l'acceptation de ces deux expressions du Vitalisme, si, comme cela doit être, elle veut être la Science de l'homme.



« Il est donc nécessaire pour que la Science de l'homme-Bon, arrive à la perfection qu'elle peut atteindre, que les médecins reprennent des études interrompues depuis presque deux siècles. Il faut que, riches des travaux modernes, ils dégagent ceux des anciens des exagérations et des hypothèses dont ils sont remplis, pour en retirer les principes d'un vitalisme radical et fécond. De grandes intelligences viendront ensuite mettre l'accord entre les forces vives et les forces physiques, entre l'Esprit et la Matière.

« Le caractère du médecin grandira ; il croira à la puissance de Dieu, à celle de l'âme, à celle des agents de la vie ; il aura une doctrine complète, il aura foi dans son art, et il possédera de nouveaux moyens d'action.

ÉTUDE RATIONNELLE DU MAGNÉTISME ANIMAL.

I.

LES FAITS ET LA THÉORIE.

Sans nier l'importance des faits magnétiques, nous pensons néanmoins qu'aux yeux des profanes, la théorie a plus de valeur que les faits eux-mêmes; nous nous expliquons.

Tous les faits qui ont trait au mesmérisme sont considérés par le vulgaire, comme des faits extraordinaires, apocryphes. Enumérer simplement ces faits n'aboutit à rien, car ces faits sont niés *à priori*.

Des millions de faits de cette espèce ont été mentionnés jusqu'à ce jour, et cependant le magnétisme n'en est guère plus avancé. Pourquoi cela? Parce qu'il ne suffit pas de signaler un fait nouveau à l'attention du public; il faut encore l'expliquer d'une manière satisfaisante, à l'aide des notions déjà acquises à la science, si l'on veut que ce fait soit admis sans conteste par les gens sérieux, car ceux-ci ne se laissent convaincre que par un raisonnement clair et logique.

La théorie est le résultat de l'analyse raisonnée; sans théorie, c'est-à-dire, sans principes, il n'y a pas de science possible. L'analyse conduit à la synthèse.

Dès l'instant qu'une loi est découverte, on peut à volonté reproduire tous les phénomènes qui en dépendent, pourvu que l'on dispose des *forces* nécessaires.

Le point le plus important, selon nous, est donc de rechercher quelles sont les lois qui régissent le mesmérisme.

Tel est le problème que nous allons essayer de résoudre.



II.

NATURE DE L'AGENT MAGNÉTIQUE.

Les phénomènes magnétiques, tels que le somnambulisme, l'extase, la catalepsie, etc., sont-ils le résultat de l'action directe de la volonté?

Pour se fixer à ce sujet, il suffit d'examiner ce qui se passe chez un paralytique. Du moment que les nerfs ne fonctionnent plus, le paralytique a beau vouloir, il ne peut plus actionner les parties malades.

La même chose a lieu chez un individu dont on a lié ou comprimé un nerf quelconque; toutes les parties qui reçoivent leur impulsion des branches de ce nerf sont frappées d'inertie.

Il ressort de ces faits que la volonté ne peut absolument rien sur nos organes sans le concours des nerfs.

Tâchons de découvrir maintenant comment agissent les nerfs. Est-ce comme les ficelles d'un pantin, comme des fils télégraphiques ou comme des tubes ?

Ce n'est point comme des ficelles, car les nerfs n'ont aucune force de tension par eux-mêmes.

Ce n'est point comme des fils télégraphiques, car il n'est nullement besoin de rompre la solution de continuité pour suspendre l'action des nerfs, une simple ligature ou compression suffit.

C'est donc comme des tubes ou conduits qu'agissent les nerfs.

Dans ces tubes ou conduits doit nécessairement se mouvoir un *agent*, un *moteur* quelconque. L'existence de cet agent est aujourd'hui admise par la plupart des physiologistes. Cet agent a reçu différents noms, tels que : influx-nerveux, force vitale, éther, od, ou fluide magnétique.

Si nous recherchons quelle est la nature véritable de cet agent, nous trouverons que ce n'est pas l'électricité, comme l'ont supposé certains physiologistes, car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, une simple ligature ou compression opérée sur un nerf suffit pour arrêter le mouvement de l'influx-nerveux, tandis que le nerf n'en demeure pas moins bon conducteur de l'électricité ; cette expérience nous parait concluante. Toutefois il existe une certaine analogie entre l'influx-nerveux et l'électricité : cette analogie est la même que celle qu'on remarque entre l'électricité et le fluide magnétique minéral.



Nous allons essayer de découvrir quelle est la nature réelle de l'influx-nerveux ou *force vitale*.

L'étude de la physiologie nous fait voir que quatre ordres de phénomènes principaux s'accomplissent dans le corps des êtres qui composent le règne animal.

Ces phénomènes peuvent être ainsi classés :

1° *Phénomènes calorifiques*. Exemple : La chaleur dégagée par la contraction des muscles.

2° *Phénomènes lumineux*. Exemple : la phosphorescence chez les lucioles, les lampyres, les fulgoros; les orblutes, chez l'homme.

3° *Phénomènes électriques*. Exemple : la torpille, les silures, les gymnotes, le dégagement d'électricité produit par la contraction des muscles chez l'homme (expérience de Dubois Raymond).

4° *Phénomènes magnétiques*. Exemple : l'aimantation naturelle des aiguilles implantées dans les tissus musculaires, l'attraction exercée à distance par les reptiles, sur des animaux de petite taille, tels que les oiseaux.

De l'étude de ces faits on doit nécessairement tirer cette conséquence :

Quatre forces distinctes, quatre fluides impondérables différents agissent dans le corps de l'homme et des animaux, ou bien les phénomènes calorifiques, lumineux, électriques et magnétiques que nous venons de signaler sont engendrés par un principe unique. Cette dernière hypothèse est la plus rationnelle. C'est celle qui est adoptée aujourd'hui par la presque généralité des savants. Ceux-ci se basent principalement sur ce fait : que le calorique, la lumière, l'électricité, le magnétisme se transforment facilement l'un dans l'autre, ainsi que le prouvent une foule d'expériences.

Pendant longtemps les physiciens ont considéré les forces comme des abstractions, comme des propriétés naturelles inhérentes à la matière.

C'étaient là des hérésies, des non-sens. En effet, il est une vérité reconnue en mécanique, c'est que ***dans aucun cas la force ne peut être regardée comme inhérente à la machine***.

Non-seulement les anciens physiciens avaient réalisé, sans s'en douter, le rêve des chercheurs du mouvement perpétuel, mais ils avaient en outre accepté le matérialisme dans toute l'étendue du mot.

Les physiciens du jour n'admettent qu'une seule force, qu'un



seul agent impondérable parfaitement distinct de la matière proprement dite ; ils donnent à cet agent universel le nom d'*éther* ou *od*, et ils attribuent tous les phénomènes qui se manifestent dans la nature aux différents modes de vibration de l'éther et de la matière pondérable ; celle-ci est *inerte* et elle ne se meut que tout autant qu'elle est sollicitée par les vibrations de l'éther.

L'éther ou od est une substance excessivement déliée, visible pour les *sensitifs* et les somnambules, un fluide impondérable dont les molécules constitutives tendent sans cesse à se repousser par suite du mouvement qui leur est propre ; cette répulsion donne lieu au phénomène que nous désignons en physique sous le nom de *polarisation*.

L'éther est répandu partout dans l'univers, il occupe les interstices qui existent entre les mollécules des corps pondérables ou de la *matière* proprement dite.

Au point de vue philosophique, l'éther peut être regardé comme une émanation essentielle de la Divinité. C'est le principe subtil, le lien naturel qui met Dieu en rapport avec son œuvre. C'est l'*âme du monde*.

La gravitation universelle, l'attraction, l'affinité chimique, la force organique, la force vitale sont le résultat de l'action de l'éther.

Le principe qui circule dans les nervures des plantes est le même que celui qui anime l'homme et les animaux, c'est l'éther dans son état primitif, essentiel, c'est le *fluide vital* en un mot.

Cet agènt exerce non-seulement son action dans les organes de l'individu lui-même, mais il peut encore réagir sur les êtres ou les objets environnants, soit directement, soit par influence, au moyen de l'éther ambiant ; comme cela a lieu pour l'électricité et le magnétisme minéral. Ces deux prétendus fluides ne sont en réalité que des modes particuliers de vibration de l'éther universel.

III.

MONOGRAPHIE DU SYSTÈME NERVEUX.

Avant de rechercher le mode d'action du fluide vital ou influx-nerveux, il est nécessaire d'étudier un peu la structure et le mécanisme des nerfs.

Le système nerveux comprend le cerveau, le cervelet, la moëlle épinière et une infinité de rameaux nerveux.



Les nerfs proprement dits sont formés par la réunion d'un grand nombre de fibres nerveuses primitives.

Chaque fibre primitive est composée de deux cylindres, de deux tubes placés l'un dans l'autre et adhérant entre eux par certains points.

Le tube extérieur constitue l'enveloppe ou la *gaîne* et le tube intérieur la fibre nerveuse proprement dite.

Les fibres nerveuses se continuent sans interruption : 1° du cerveau à la périphérie des divers organes ; 2° de la périphérie au cerveau. Dans le premier cas elles forment les nerfs *moteurs* ou du mouvement, et dans le second cas, les nerfs *sensitifs* et *sensoriels*.

Les fibres nerveuses sont dépourvues de gaines à leurs extrémités, tant dans le cerveau qu'à la périphérie.

Ces extrémités se divisent en plusieurs filaments déliés, ayant la forme de houppes; ces houppes sont désignées sous le nom de *papilles nerveuses*.

Les fibres primitives sont en outre munies dans leur intérieur, de globules ou *valvules* qui jouent le rôle de véritables soupapes et ne permettent à l'influx-nerveux de circuler que dans un seul sens.

Les fibres nerveuses sont placées parallèlement dans les diverses espèces de nerfs, mais il existe une différence entre les *fibres nerveuses* proprement dites et les *fibres musculaires*.

Dans les premières (les fibres nerveuses), le tube intérieur, la fibre proprement dite, est disposée longitudinalement, tandis que dans les secondes (les fibres musculaires) le tube intérieur s'enroule sous la forme d'une spirale plus ou moins allongée.

Voici maintenant comment agissent les nerfs sensitifs.

Sous l'action d'une cause étrangère, telle qu'un choc, les filaments microscopiques qui forment les papilles nerveuses se rapprochent, se juxtaposent, se contractent; en un mot ils impriment à l'influx-nerveux contenu dans les fibres primitives un mouvement plus ou moins violent, suivant l'intensité de l'action exercée sur les papilles nerveuses, situées à la périphérie.

Ce mouvement se transmet dans toute l'étendue du tube ; les papilles nerveuses placées à l'autre extrémité, c'est-à-dire dans la substance même du cerveau, s'écartent avec plus ou moins de force et provoquent une sensation plus ou moins vive sur le *sensorium commune*.

Quant aux nerfs moteurs, ils fonctionnent de la manière suivante :



L'acte de la volonté ou toute autre cause existante, met en jeu les papilles nerveuses situées dans le cerveau.

Ces papilles se contractent d'une façon plus ou moins continue. Un courant s'établit alors dans les nerfs et dans les fibres musculaires : or, comme chez celles-ci, le tube intérieur est disposé en *spirales* parallèles, et que d'un autre côté, les courants marchent dans un sens unique, les diverses spires agissent *par influence* les unes sur les autres ; elles s'attirent réciproquement, et produisent la contraction des muscles.

Comme on le voit, le mécanisme des nerfs et des muscles est excessivement simple. La simplicité est en effet le caractère qui distingue les œuvres du Créateur.

Nous regrettons que le cadre de ce journal ne nous permette pas de traiter cette question d'une manière plus étendue.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet, en étudiant l'action mécanique du fluide vital sur le corps humain, pour ce qui concerne la production des divers phénomènes magnétiques.

(*La suite au prochain numéro.*)

L. D'ARBAUD.

CHRONIQUE.

M. Home, qui était dernièrement à Nice, est parti ou doit partir pour l'Australie ; il paraît que la célébrité du grand médium se trouve un peu usée en Europe, et que pour la renouveler il a besoin de l'air des pays lointains. Nous lui souhaitons bon voyage et surtout nous l'engageons, *s'il revient*, à nous rapporter des preuves plus positives des manifestations spiritistes et des communications de messieurs les *Esprits* avec les pauvres humains.

Plusieurs personnes nous demandent un cours, nous nous faisons un plaisir de leur annoncer que vers la fin du mois, nous commencerons un cours de magnétisme essentiellement pratique et au point de vue thérapeutique.

C'est seulement dans le numéro d'octobre, que nous pourrons parler de ce qui se passe à Morzine.

IMPR. JAQUEMOT ET Ce, Plainpalais, Place des Philosophes (Genève).



N° 7. 15 Octobre 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE, Quai des Bergues, 31.

Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ÉTUDE RATIONNELLE DU MAGNÉTISME ANIMAL (1).

IV.

LA FORCE UNIVERSELLE.

Le corps humain, comme celui des animaux et des plantes, est formé de deux parties homotypes suivant le sens longitudinal. Toutes les pièces qui composent le squelette sont doubles. Il en est de même de la plupart des organes. Ainsi, pour ne citer que les principaux, il y a les deux lobes du cerveau, les deux séries de nerfs locomoteurs, sensitifs et sensoriels, les deux poumons; le cœur est également soumis à cette règle, il se compose de deux parties symétriques, les deux ventricules.

MM. Mateucci, Zantedeschi et autres, ont fait voir que le corps humain pouvait être assimilé à une véritable *pile,* ou, mieux encore, à un *solénoïde :* la partie droite du corps, plus développée que la partie gauche, correspond au *pôle positif,* la gauche au *pôle négatif.* La ligne médiane est *neutre.*

Pour comprendre cette *polarisation* du corps humain, il faut se rappeler ce que nous avons dit précédemment, à sa-

(1) Voir le numéro du 15 septembre 1864.

voir : que les molécules de l'*éther, od,* ou *fluide vital,* tendent sans cesse à *se repousser,* par suite du mouvement dont elles sont animées.

L'attraction, telle que l'ont admise les physiciens du dix-huitième siècle, est une hérésie, un non-sens. Les corps célestes qui composent notre système planétaire se meuvent, non pas en vertu d'une *prétendue attraction* exercée par le soleil, mais bien sous l'*action répulsive* des molécules de l'éther.

Le soleil est une masse incandescente animée d'un mouvement de rotation, comme tous les corps à l'état sphéroïdal. Le mouvement du soleil réagit sur l'éther ambiant et imprime à ce dernier un mouvement giratoire, sorte de tourbillon immense qui entraine les planètes en leur communiquant à son tour un mouvement analogue. Chaque corps incandescent, chaque étoile, chaque soleil agit de la même façon sur les planètes qui l'environnent, et ces divers systèmes réagissent en outre les uns sur les autres. Ainsi fonctionne l'univers.

La force répulsive, la tension exercée sur notre globe par l'éther intra-planétaire est énorme ; elle constitue ce qu'on nomme improprement la *pesanteur*.

L'intensité du mouvement moléculaire de l'éther varie suivant la distance, la composition et la masse des corps célestes.

Chaque planète a son *mouvement moléculaire commun,* qui correspond à ce que nous désignons sous le nom de fluide *neutre,* soit électrique, soit vital. Ce mouvement moléculaire de l'éther peut être représenté par *zéro,* tandis que ce que nous désignons sous le nom de fluide *positif* (électrique ou vital), équivaut à + 1 et le fluide *négatif* à — 1.

Le mouvement moléculaire de l'éther est le principe générateur de toutes les *forces,* et par conséquent de tous les phénomènes qui se produisent dans la nature. Ce mouvement, combiné avec celui de la matière pondérable ou *inerte,* se propage suivant six modes principaux : circulairement, longitudinalement, diagonalement, transversalement, en spirales dextorsùm et sinistrorsùm. La vie universelle est le résultat du mouvement moléculaire de l'éther et de la matière pondérable. L'inertie, c'est la mort, c'est le néant.

Ces notions fondamentales posées, nous reviendrons au corps humain. Tous les êtres de la création renferment en eux-mêmes une certaine dose de *fluide vital.* Ce fluide, réparti dans de justes proportions, constitue l'*harmonie des forces,*

ou l'*état normal* de l'individu. Si une cause quelconque dérange cette harmonie, il survient aussitôt une série de perturbations ou de *crises*. Apprendre à déplacer le fluide vital et à le répartir avec méthode, tel est le but de la science du magnétisme animal, science positive et exacte comme la physique et la chimie.

Pour asseoir cette science sur des bases solides, il ne s'agit que d'une chose : formuler les lois qui régissent tous les phénomènes magnétiques. C'est là ce que nous allons faire.

V

LOIS QUI RÉGISSENT LE FLUIDE VITAL.

L'éther, od, ou fluide vital étant le principe générateur de toutes les *forces* physiques, chimiques et animales, cet agent principal est soumis aux lois qui régissent la nature entière et principalement aux lois de l'électro-magnétisme.

Ces lois peuvent ainsi se résumer :

1° Dans un courant rectiligne, chaque élément du courant repousse le suivant et en est repoussé.

2° Deux courants parallèles et de même sens s'attirent. Deux courants parallèles et de sens contraire se repoussent.

3° Deux courants rectilignes, dont les directions forment entre elles un angle, s'attirent lorsqu'ils s'approchent ou s'éloignent tous les deux du sommet de l'angle ; ils se repoussent, si, l'un marchant vers le sommet de l'angle, l'autre s'en éloigne, ce qui est une conséquence du principe précédent.

4° Les pôles de même nom se repoussent, et ceux de nom contraire s'attirent.

5° La force d'un corps qui se meut est proportionnelle à la masse et à la vitesse.

6° La résultante de deux forces parallèles est égale à leur somme, si ces forces ont la même direction, et à leur différence, si elles agissent en sens contraire.

7° Un corps élastique qui choque obliquement un obstacle se réfléchit en faisant l'angle de réflexion égal à l'angle d'incidence.

8° Les molécules de la matière s'attirent en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances.

Toutes ces lois peuvent se résumer en un précepte unique qui forme la grande loi de l'univers, car il n'y a réellement qu'une seule loi fondamentale, comme il n'y a qu'un seul *moteur,* qu'un seul agent, qu'une seule force.



Peut-être n'y a-t-il non plus qu'une seule substance pondérable, qu'un seul *corps simple*, comme le supposent déjà certains chimistes.

Voici la grande loi de la nature, qui résume en elle toutes les lois de l'astronomie, de la mécanique, de la physique, de la chimie, de la physiologie végétale et animale. C'est la loi du *mouvement moléculaire* de l'éther et de la matière pondérable, la loi qui régit la vie universelle :

Les molécules de l'éther se repoussent en raison directe de l'intensité des vibrations ou de la vitesse initiale, la masse étant considérée comme nulle. L'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence. La résultante de deux molécules qui se heurtent est égale à leur somme, si elles agissent dans le même sens, et à leur différence, si elles agissent en sens contraire.

VI.

ACTION MÉCANIQUE DU FLUIDE VITAL.

Avant d'appliquer cette loi à la reproduction des divers phénomènes magnétiques, il est bon de poser encore quelques notions physiologiques qui nous faciliteront l'étude du magnétisme animal.

L'éther ou fluide vital, la *force organique*, en un mot, existe à l'état latent dans la cellule primitive, dans le germe. Dès l'instant que celui-ci a été fécondé, qu'il a reçu l'organe générateur de la vie, le spermatozoaire ou la *spire* initiale, la force agit et le germe se développe, pourvu toutefois qu'il se trouve dans des conditions normales.

Le premier organe qui se forme est le cerveau, qui correspond aux cotylédons chez la plante, puis la moëlle allongée qui représente la tige, puis les filets nerveux qui peuvent être comparés aux nervures des plantes. Les autres parties de l'individu se développent successivement en commençant par le cœur, les poumons, etc.

La force vitale ou nerveuse est sans cesse dans un état d'antagonisme, de *tension*, par suite de la dualité des organes et de la direction inverse des courants. Ceux-ci agissent les uns sur les autres, *par influence*.

Comme nous l'avons déjà dit, la juste harmonie des forces constitue l'état normal de l'individu, le jeu régulier des organes. Détruisez cette harmonie, en d'autres termes, modifiez le mouvement moléculaire de l'influx-nerveux, déplacez le fluide



et vous provoquerez des perturbations, des crises, des *névroses*, pour employer l'expression consacrée.

Jusqu'à présent la plupart des magnétiseurs ont attribué les phénomènes magnétiques à l'*action directe* de la volonté, et nié l'existence du fluide vital ou influx-nerveux.

Ce sont là des hérésies. En effet, l'intervention de la volonté n'est nullement nécessaire pour produire les phénomènes magnétiques, témoin les crises naturelles, le noctambulisme, l'extase, la catalepsie, le tétanos, la léthargie, la paralysie, les convulsions, etc.

Tous ces effets sont le résultat d'une cause matérielle, d'une action purement mécanique, à savoir : une rupture d'harmonie dans la distribution des forces, une modification apportée dans le mouvement moléculaire de l'influx-nerveux, un déplacement de fluide, en un mot.

La première cause physique venue suffit pour provoquer ce résultat ; l'élévation ou l'abaissement de la température, un choc, une détonation, l'action de la foudre, de l'électricité statique ou dynamique, le contact de l'eau de la mer, l'odeur des parfums, etc., autrement dit tout ce qui est capable de stimuler, d'exciter les nerfs.

On sait que toute excitation mécanique suffit pour modifier le mouvement moléculaire de l'influx-nerveux et provoquer une contraction musculaire chez un individu vivant ou mort depuis peu.

Eh bien ! tout individu vivant ou mort, chez lequel on produit une contraction musculaire, soit au moyen de l'électricité, soit autrement, est capable de réagir par influence sur un somnambule ou une personne impressionnable et de déterminer chez cette personne les divers phénomènes magnétiques, ceci sans aucune intervention de la volonté, mais uniquement par l'action qu'exerce le fluide, comme cela a lieu pour l'électricité et pour l'aimant. Ainsi, par exemple, il nous est arrivé de produire des crises *en dormant* sur des sujets couchés non loin de nous, de provoquer le somnambulisme par une simple contraction musculaire, en soulevant un fardeau, en faisant un effort pour franchir un obstacle. Les somnambules s'endormaient brusquement à nos côtés. C'est en vertu de ce principe, c'est-à-dire en vertu du *rayonnement* du fluide vital, que les crisiaques, les hystériques, les convulsionnaires réagissent les uns sur les autres, et non par suite de l'*imitation* comme l'ont admis la plupart des auteurs.



En effet, point n'est besoin qu'une personne impressionnable, qu'un crisiaque naturel ***soit prévenu***, pour être influencé par une personne en état de crise; il suffit qu'il se trouve à proximité, comme nous en avons souvent acquis la preuve. Nous avons vu des somnambules tomber subitement en crise au moment même où un épileptique, placé dans un appartement voisin, était atteint d'une attaque d'épilepsie. Il n'est pas rare de voir des sujets ***éveillés*** et séparés par des murs épais subir instantanément l'***influence*** d'un autre somnambule en proie à une crise nerveuse.

D'un autre côté, il est un fait acquis en magnétisme, fait que nul ne contestera, c'est qu'un magnétiseur fatigué, épuisé par une longue magnétisation, est incapable de produire de nouveaux effets magnétiques, ***cela malgré tous les efforts de volonté qu'il puisse faire.***

Si les partisans de la volonté s'étaient rendu compte des faits que nous venons de signaler, ils auraient reconnu :

1° Que les phénomènes magnétiques ne sont pas le résultat de l'action directe de la volonté.

2° Que l'influence magnétique, le rayonnement, l'émission du fluide, peuvent se produire sans le concours de la volonté, uniquement par l'effet de la contraction musculaire, provoquée d'une manière quelconque.

3° Que tous les phénomènes magnétiques sont des effets matériels résultant de l'***action mécanique*** du fluide vital.

Il faut se rendre à l'évidence des faits.

On n'ignore pas que les nerfs centrifuges ou ***locomoteurs*** se ramifient dans la substance des muscles et forment ce qu'on nomme les ***fibres musculaires***. Celles-ci se continuent jusqu'à la périphérie des divers organes. D'un autre côté, on sait que toute manifestation de la volonté, toute projection de l'influx nerveux dans le sens centrifuge, tout déplacement de fluide donne lieu à une ***contraction musculaire*** qui se traduit par un mouvement automatique. Le fluide vital réagit dans les spires qui constituent les fibres musculaires proprement dites, et rayonne ensuite autour de l'organisme, en s'échappant par les papilles nerveuses.

Plus la contraction musculaire est multipliée et plus la somme du fluide déplacé est forte, plus l'équilibre des forces est rompu et plus le rayonnement est énergique, ainsi que l'a fait voir Du Bois-Raymond, pour ce qu'il nomme l'***électricité animale***, laquelle n'est qu'un état vibratoire particulier du fluide vital.



Sans contraction musculaire, il ne peut y avoir de modification dans la masse de l'influx-nerveux et par conséquent d'action magnétique.

Si les magnétiseurs avaient observé ce qui se passe en eux lorsqu'ils cherchent à réagir sur un sujet, lorsqu'ils magnétisent en un mot, ils auraient remarqué que toute contention d'esprit un peu forte, toute manifestation énergique de la volonté entraine nécessairement la contraction des muscles de la face, du cou et du thorax, cela à l'insu de l'opérateur. En effet, le cerveau est tendu, le regard est fixe, les paupières immobiles, les traits contractés, le cou raide, la circulation activée, la respiration suspendue en partie, le diaphragme convulsé, la chaleur animale se développe graduellement, l'organisme entier est dans un état de surexcitation, de *tension* extraordinaire. Le mouvement moléculaire de l'influx-neveux est modifié, l'harmonie des forces détruite, la circulation nerveuse surexcitée, le fluide vital rayonne en quelque sorte autour de l'organisme ; il réagit alors, soit *directement*, soit par *influence*, au moyen de l'éther ambiant, sur les êtres ou les objets environnants.

On peut obtenir les mêmes résultats et d'une façon beaucoup plus énergique, sans aucune contention d'esprit, par une opération *purement mécanique*, c'est-à-dire en contractant *machinalement* les muscles de la face, du cou et du thorax.

Telle est la méthode que nous employons habituellement. Cette méthode présente l'avantage de ne pas occasionner de violents maux de tête, ce qui arrive presque toujours après une forte contention d'esprit, surtout chez les débutants. Nous n'éprouvons d'autre impression que de la fatigue musculaire, nous magnétisons un sujet en pensant à toute autre chose, en cherchant la solution d'un problème, par exemple.

L. D'ARBAUD.

(*La suite au prochain numéro.*)

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Les prouesses rivales de M. Allan Kardec et de M. Piérart. — Un journal de magnétisme, par M. Fauvel-Legallois — *Le Trou de l'enfer.* — Les questions posées au concours par le Jury magnétique. — Une citation de l'*Union magnétique*.

La religion n'existe que par la foi.
Et la foi et la raison sont incompatibles.



Ceci explique les haines qu'a soulevées le livre de M. Renan, sur la vie de Jésus.

Jamais la question des origines du Christianisme n'avait été plus chaudement controversée. Il n'est pas jusqu'aux indifférents en matière de religion qui n'aient voulu lire le récit des apôtres et compulser les textes, afin de se créer une opinion au milieu des assertions contradictoires qu'ils entendaient se produire.

Enfin on se préoccupait de l'Evangile.

* * *

En un semblable moment, que pouvait et que devait tenter un novateur habile comme l'honorable pontife du spiritisme, M. Allan Kardec?

Il était de son devoir de substituer un nouvel évangile à l'ancien, battu en brèche et prêt à crouler. Et quoi de plus facile quand on est en bonnes relations avec messieurs de l'autre monde!

Aussi parut bientôt l'*Evangile selon le spiritisme*.

Ce sublime ouvrage émané des esprits et renfermant les sources de la vérité pure, allait assurément jeter dans l'oubli les récits de ces pauvres ignorants qui avaient nom Matthieu, Marc, Luc et Jean.

Aussitôt paru, adopté par tous, il allait anéantir toute discorde religieuse. Sous son influence, M. Veuillot et M. Renan allaient s'embrasser avec effusion : *Le Siècle* et le *Monde* allaient vivre comme deux frères.

Hélas! ces prévisions superbes sont restées à l'état de rêve, et l'Evangile des esprits n'a eu de succès qu'à la quatrième page des journaux.

Oh! les hommes, que d'ingratitude et d'aveuglement!

* * *

Pendant que les *spiritistes*, personnifiés dans M. Allan Kardec, refaisaient l'évangile, les spiritualistes, représentés par M. Piérart, refaisaient l'histoire.

Il paraît que l'on ne nous avait inculqué que des erreurs sur les campagnes de la République : il faut lire absolument l'*Epopée de l'an II*, par M. Piérart, si l'on veut posséder des notions vraies sur des faits qui, jusqu'à ce jour, avaient été faussement exposés.

Je n'ai pas besoin d'exprimer combien nous devons de reconnaissance à ces bons esprits pour la peine qu'ils se don-

nent d'extirper les mensonges et de nous inoculer, sur toutes choses, la ***vérité vraie.***

* *
*

Moins fécond que le spiritisme, le magnétisme n'a donné le jour à aucun ouvrage nouveau.

Il m'est cependant passé sous les yeux un nouveau journal magnétique, publié par M. Fauvel-Legallois. Mais je n'ai rien à dire de cette publication.

* *
*

Un magnétiste mieux connu que M. Fauvel-Legallois, quoique n'ayant pas eu son nom aussi affiché, a, m'a-t-on dit, l'intention de fonder un journal appelé : ***Le Trou de l'enfer.***

C'est à ne pas y croire. Le trou de l'enfer! ! Cela sent le roussi d'une lieue.

Que M. *** songe bien qu'un pareil titre — volé aux contes de Boccace — tiendrait les abonnés à distance. Je m'étonne qu'un homme de son intelligence ne choisisse pas une dénomination moins infernale et un peu plus modeste.

* *
*

M. Roux, le lauréat de l'année dernière et de cette année, a adressé des remerciments au Jury Magnétique et a déclaré se retirer désormais de la lice. Pourquoi?

Sans doute parce que M. le Dr Roux regarde comme dérisoire un concours qui n'attire que deux ou trois concurrents. Et il a bien raison.

Pourquoi le Jury Magnétique propose-t-il des sujets trop vastes pour appeler l'attention d'un grand nombre? Pourquoi ne met-il pas au concours des questions plus restreintes, et par suite mieux définies?

Il ne reçoit que deux ou trois mémoires qui ne peuvent être que des compilations ou des dissertations infructueuses ; tandis qu'il pourrait en recevoir un grand nombre de beaucoup plus courts, mais contenant des recherches sérieuses, patientes, profondes, de ces recherches qui font progresser la science.

Le Jury agirait peut-être plus sagement en n'imposant aucun sujet déterminé et en décernant le prix à l'auteur du meilleur travail qui serait publié dans les journaux de magnétisme, ou qui lui serait adressé dans le courant de l'année.

* *
*

Dans un de ses numéros, l'*Union Magnétique* contient le passage suivant :



« L'*Abeille médicale* et la *Gazette des hôpitaux* ont donné un compte-rendu très-favorable du livre de notre savant collègue et ami, le docteur Charpignon. Le premier article est signé Louyet, le second, extrait du journal le *Magnétiseur*, de Genève, est signé Bloc. »

Sans doute M. Dureau se trompe de publication. A ma connaissance, il n'a paru sur le magnétisme, dans la *Gazette des hôpitaux*, qu'un article complètement défavorable, et qui ne disait mot du livre si remarquable de M. Charpignon.

Jean Bloc.

ÉPILEPSIE.

Mlle Emma Burton, sœur ainée de Mlle Georgina Burton (sourde et muette, dont j'ai rapporté la complète guérison dans l'art de magnétiser (1), page 257), était une jeune fille de 22 ans, qui, pendant son enfance, avait joui de la plus brillante santé, sans être même atteinte par aucune de ces maladies qui sévissent quelquefois si cruellement dans le jeune âge. Mais à l'âge de 11 ans, elle avait éprouvé une grande frayeur, dont l'impression fut si vive, que l'état nubile se dédéclara aussitôt chez elle, sans que jusqu'à ce jour rien n'eût pu faire prévoir une précocité aussi rare dans les climats du nord (2).

Depuis ce moment, sa santé si forte s'altéra, les roses de son teint s'effacèrent pour faire place à une pâleur mate ; des maux de tête et d'estomac se déclarèrent, suivis des autres accidents qui sont ordinairement la conséquence de l'état chlorotique chez les jeunes filles. Le flux de sang qui avait paru une fois, se représenta d'une façon irrégulière, et souvent précédé ou suivi de pertes blanches abondantes. Les forces de cette jeune personne diminuèrent, l'appétit disparut, ainsi que l'embonpoint, et bientôt même, une maigreur générale envahit tout le corps et fit craindre un commencement de consomption.

Cet état maladif dura, sans aucun changement, jusqu'à l'âge de 17 ans, époque à laquelle se déclarèrent des crises nerveuses, qui n'offrirent d'abord aucun symptôme alarmant, mais qui prirent ensuite un caractère beaucoup plus grave.

(1) *L'Art de magnétiser*, par Ch. Lafontaine, 3me édition, chez Germer-Baillière, éditeur, rue de l'École de Médecine, 17. Paris.

(2) Mlle Emma Burton était anglaise.



Ces crises se présentaient à chaque époque mensuelle, et furent d'abord de courte durée : — elles apparaissaient et disparaissaient avec la rapidité de l'éclair : les yeux devenaient fixes, se fermaient par un mouvement convulsif, puis se rouvraient instantanément comme ils s'étaient fermés, et tout le corps de la jeune fille reprenait l'apparence de l'état normal, sans qu'elle conservât le plus léger souvenir de ce qui s'était passé. Mais bientôt ces crises durèrent une demi-heure ; Mlle Emma éprouva des spasmes pendant lesquels elle étouffait ; quelques mouvements convulsifs agitèrent les membres, puis tout le corps fut ébranlé par des secousses violentes. Les mâchoires se contractaient fortement et laissaient passer avec peine une écume blanchâtre et souvent sanguinolente, qui vint caractériser cette horrible maladie, nommée l'épilepsie.

La famille alors s'inquiéta. On appela médecins sur médecins, on employa tous les moyens pharmaceutiques ; on courut à tous les bains, on fit boire à la malade toutes les eaux ferrugineuses, sulfureuses, etc., et pendant plusieurs années Mlle Burton fut tourmentée, torturée, — c'est le mot, — par tous les médicaments à la mode, et cela, sans en recevoir aucun soulagement à ses souffrances, sans en éprouver aucune diminution dans ces crises atroces, qui augmentaient plutôt d'intensité et de fréquence.

Ce fut pendant que je magnétisais sa sœur Georgina, qu'un jour, ressentant les malaises précurseurs de ses crises, elle me confia le secret de son affreuse maladie. Mais pendant qu'elle parlait, la malheureuse enfant fut saisie tout-à-coup par la crise, qui se développa dans toute son horreur.

Après l'avoir observée avec une scrupuleuse attention (car j'ai l'habitude d'examiner une crise dans tout son développement, lorsqu'elle a lieu pour la première fois en ma présence), je m'occupai de la faire cesser. J'y parvins presque instantanément, en agissant par une forte pression sur la région épigastrique, puis je calmai si bien le système nerveux par quelques passes, que Mlle Emma ne voulait pas croire qu'elle vint d'éprouver une crise violente ; et cependant, sa jeune sœur, encore toute effrayée, me disait qu'elle en avait peu vu d'aussi fortes, et que généralement sa sœur restait brisée et souffrante tout le reste du jour ; aussi exprimait-elle son étonnement de la voir si gaie et si reposée.

Mlle Emma s'était si bien trouvée de mon intervention dans cette crise, que quelques heures après, Mme Burton, sa mère,



à laquelle elle avait tout raconté, vint me prier de bien vouloir entreprendre la guérison de sa fille.

Je magnétisai la jeune malade, sans chercher à l'endormir, le sommeil n'étant pas, selon moi, d'une nécessité absolue dans un cas pareil; j'étais en outre convaincu, comme je le suis encore aujourd'hui, que dans le traitement de l'épilepsie, il faut non-seulement s'abstenir de provoquer des crises, comme le prétendent certains magnétiseurs, mais qu'au contraire il faut éviter, par tous les moyens possibles, qu'il s'en présente.

Je magnétisai donc dans le but de produire du calme, et en cherchant à activer, en la régularisant, la circulation sanguine. J'y parvins au bout de trois mois de magnétisations journalières. A dater de la première séance, il n'y eut pas une seule crise à enregistrer; le sang reprit son cours régulier, tous les maux d'estomac et de tête disparurent; Mlle Burton regagna de l'appétit, de l'embonpoint et des couleurs; et pendant quatre ans, durant lesquels j'eus fréquemment l'occasion de revoir cette jeune personne, elle n'éprouva aucun retour de cette horrible maladie.

Ch. LAFONTAINE.

MALADIE DE MATRICE.

Mme D., jeune femme brune, nerveuse, et sanguine, avait atteint sa trentième année; elle avait toujours joui d'une bonne santé jusqu'à cet âge, mais alors, à la suite de longues fatigues, de veilles prolongées et de violents chagrins, elle eut des saignements de nez abondants et fréquents, qui se présentaient surtout la nuit, pendant son sommeil; elle se trouvait en se réveillant, la tête littéralement baignée dans le sang, et son oreiller transpercé; de fortes migraines qui duraient 36 heures la forçaient de garder le lit; plus tard les règles qui avaient toujours été très-abondantes et très-rouges, se décolorèrent sans diminuer de quantité.

Bientôt ce ne furent plus que des pertes blanches, mais continues, sans temps d'arrêt. Son estomac s'en ressentit, elle perdit entièrement l'appétit, et cessa de pouvoir digérer le peu qu'elle mangeait. Les pertes blanches se changèrent ensuite en un écoulement jaunâtre, verdâtre, du plus mauvais aspect et d'une odeur nauséabonde. Mme D. éprouvait aussi dans les



reins, dans le bas-ventre, des douleurs qui la faisaient horriblement souffrir. Elle était d'une faiblesse extrême et pouvait à peine faire quelques pas. Cet état durait depuis quelques années et avait résisté à tous les médicaments, même les plus énergiques, sans qu'aucun traitement eût pu lui procurer même le plus léger soulagement.

Les médecins, qui admettaient l'existence de plaies dans la matrice, parlaient de brûler, de cicatriser et même de faire une opération chirurgicale au col de la matrice. Ce fut pour éviter toutes ces opérations qui lui répugnaient, qu'en désespoir de cause elle s'adressa au magnétisme qui ne lui fit pas défaut.

En effet, après une dizaine de magnétisations, accompagnées d'injections d'eau magnétisée et de compresses également d'eau magnétisée, les douleurs du bas-ventre étaient devenues légères, et celles des reins avaient presqu'entièrement disparu.

Après avoir tenu les pouces et fait de grandes passes, je magnétisais en tenant une main sur les reins et une sur le bas ventre, et j'obtins en moins d'un mois une modification dans l'écoulement, lequel, après être devenu d'une couleur plus blanche et d'une nature plus claire, diminua de quantité. La deuxième époque qui se présenta au bout de six semaines de traitement, donna un sang rouge, de bonne qualité et moins abondant qu'avant la maladie. Enfin après trois mois de ce traitement, suivi régulièrement, Mme D. n'éprouvait plus aucune douleur ni dans les reins, ni dans le ventre, l'écoulement blanc avait entièrement disparu. Il ne s'était présenté pendant tout ce temps qu'une seule migraine fort légère. L'appétit était revenu ainsi que les forces et la gaieté, et Mme D. put cesser le traitement, car la guérison était complète.

Ch. LAFONTAINE.

VARIÉTÉS.

On lit dans un journal schaffhousois : « Un ouvrier cordonnier, ressortissant de la ville de Schaffhouse, âgé de 20 ans, tomba malade à Lausanne et se présenta à l'hôpital, où il fut examiné par des médecins. Ces derniers déclarèrent que le jeune homme était atteint de la petite vérole et ne pouvait être admis à l'hospice, attendu que sa maladie était contagieuse. Le malade s'en plaignit à la préfecture. Là, on lui prit 10 fr.



des 12 qui lui restaient, et on lui fit donner un billet de 2e classe pour Berne. Arrivé dans cette ville, les médecins de l'hôpital le refusèrent, et la direction de police lui fit prendre place dans un fourgon de chemin de fer, pour éviter le contact avec d'autres voyageurs Un conducteur de bagages eut pitié de lui et lui fit donner de l'eau à toutes les stations, le malade se plaignant d'une soif ardente. Depuis Aarau à Schaffhouse, il fut transporté en 2e classe avec d'autres voyageurs ; mais personne ne s'occupa de lui. Arrivé à Schaffhouse, il fut admis à l'hôpital. Nous apprenons, continue le journal précité, que notre gouvernement va adresser une plainte au Conseil fédéral pour les procédés dont ce citoyen Schaffhousois a été victime à Lausanne. »

Voilà de quelle façon agissent les administrateurs des hôpitaux et les médecins de la Suisse. Est-il nécessaire de la qualifier ? — Comment, ces messieurs du canton de Vaud, qui, ont toujours sur les lèvres les mots religion, humanité, se permettent de pareilles infamies? — Refuser à un homme *malade*, l'entrée d'un hôpital, sous prétexte que sa maladie est *contagieuse?* Ne savent-ils donc pas que les hôpitaux ont été institués précisement pour recevoir les infortunés attaqués de maladies contagieuses et les séparer du public, afin que celui-ci ne soit pas victime du sentiment d'humanité qui le porterait à venir en aide à ces malheureux?

Ils ignorent donc, ces hommes au cœur dur, ce que c'est que l'humanité envers le prochain, et le devoir envers des frères? — Ils se tiennent le nez et la bouche pour arriver près d'un cholérique, ils approchent à peine du lit d'un homme atteint de petite vérole ou de toute autre maladie dite contagieuse, ils trempent leurs mains dans de l'eau et du vinaigre lorsqu'il leur a fallu tâter le pouls d'un de ces malades, et ils s'en vont vite respirer le grand air pour expulser les miasmes fétides qu'ils n'ont pas eu le temps de respirer.

Ce serait risible, en vérité, si ce n'était réellement honteux.

Les médecins de tous les pays, au nom de l'art de guérir et de l'humanité, s'arrogent le droit de traiter, soigner, médicamenter et tuer tous les malades. — A la bonne heure! — Mais alors Messieurs, remplissez donc le devoir que vous impose ce droit que vous réclamez avec tant d'instance, et pour conserver le monopole duquel vous poursuivez à outrance, devant les tribunaux, les hommes qui, plus heureux que vous — je ne dis pas plus savants — *rendent à la vie* les hommes que vous



avez *condamnés à mourir*. — Sinon, sachez qu'en négligeant le devoir, il vous faut aussi abandonner le droit. Laissez donc en paix les hommes humains et courageux qui se dévouent au soulagement de leurs frères, sans craindre les miasmes fétides, laissez-les soigner, soulager et guérir les malheureux que vous abandonnez avec tant de cruauté. — Il est vrai que ces hommes ne sont point diplômés; il est vrai qu'il ne font pas métier et marchandise de leur profession, et qu'ils ne regardent pas un malade comme un colis de marchandises qui doit rapporter plus ou moins d'argent.

Peut-on voir quelque chose de plus hideux, de plus révoltant que le fait raconté par les journaux de Schaffhouse, et n'est-on pas tenté de se croire encore dans les temps d'ignorance où l'on enfermait un malade jusqu'à ce que la mort vînt le délivrer.

En 1864, à Lausanne, pays où l'on professe la science et la religion, les médecins qui doivent être *instruits* et *humains*, refusent l'entrée de l'hôpital à un homme gravement malade, dont l'état réclame les soins les plus pressants, et en motivant leur refus sur ce que la maladie est *contagieuse :* l'autorité à laquelle se plaint le pauvre diable, lui prend son argent et l'expédie comme un ballot par le chemin de fer, sous le prétexte qu'il n'est pas Vaudois.

A Berne, les médecins tout aussi savants, tout aussi humains, lui refusent également l'entrée de l'hôpital et l'expédient derechef; mais ceux-ci renchérissent sur les médecins vaudois, ils font jeter le malade dans un fourgon soit avec les marchandises, soit avec les chiens, toujours sous prétexte que sa maladie est contagieuse, ou qui sait, peut-être parce qu'il n'avait pas d'argent pour payer sa place, et il faut que ce soit un conducteur de bagages, étonné d'avoir un pareil colis, qui s'intéresse à cet homme, et lui fasse donner à toutes les stations de l'eau pour étancher la soif produite par la fièvre qui le dévore.

Vous, hommes de l'art, vous devez pourtant savoir de par votre diplôme qu'un homme atteint d'une pareille maladie, a besoin de repos, de calme, d'une chambre bien fermée quoiqu'aérée, d'un lit bien chaud, pour favoriser l'éruption et éviter les accidents cérébraux qui peuvent rendre la maladie mortelle, comme nous l'avons vu malheureusement ces jours-ci sur l'un de nos bons amis.

Qu'importe, répondez-vous, cette maladie est contagieuse,



— nous vous dirons : *cela n'est pas vrai,* — nous qui nous sommes vautré dans les lits de personnes attaquées de choléra, de rougeole, de petite vérole, de fièvre scarlatine, etc., etc., et qui n'avons jamais éprouvé aucun symptôme de ces maladies, nous vous dirons : *cela n'est pas vrai,* il n'y a que les lâches et les poltrons qui, se laissant impressionner par la peur, se donnent eux-mêmes la maladie qu'ils redoutent. — Mais vous n'en répéterez pas moins : il faut que celui qui en est atteint s'éloigne, il n'est pas de notre canton, — et cependant il est Suisse. —

Mais ce n'est pas la première fois que les médecins des hôpitaux de Lausanne agissent aussi inhumainement. Nous nous rappelons cette jeune fille qui depuis six mois paralysée de tout le corps par un rhumatisme général, fut, en 1854, repoussée de l'hôpital de Lausanne, *comme étant incurable* et *n'ayant plus que quelques jours à vivre.*

Quoique Vaudoise, cette enfant fut recueillie à Genève par une famille qui entendait et pratiquait autrement la religion et l'humanité, et dont l'un des membres, qui suivait à ce moment un cours de magnétisme chez moi, entreprit la guérison avec l'aide de mes conseils; or, dans l'espace de quelques mois, par des magnétisations régulières, mon jeune élève obtint le résultat le plus complet, la *guérison radicale* de cette maladie réputée incurable par les médecins (1).

On le voit, messieurs les médecins de Lausanne sont coutumiers du fait. Mais n'y a-t-il donc pas, en Suisse, des lois qui puissent réprimer des abus aussi criants? Ces hommes diplômés sont-ils donc hors la loi, et ne peut-on les poursuivre et les faire condamner comme meurtriers? Ch. LAFONTAINE.

(1) Voir *Cures magnétiques*, par Ch. Lafontaine, page 155, chez Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, Paris.

Un personnage qu'à son style on peut reconnaître pour un homme ayant reçu de l'instruction, sinon de l'éducation, s'est permis de m'écrire des injures dans une *lettre anonyme*, parce que je ne me suis pas trouvé chez moi aux heures auxquelles il lui a plu d'y venir chercher des cartes d'entrée pour la séance *gratuite* de magnétisme que j'ai donnée mardi 11.

Si cet individu eût lu le *Journal de Genève* du 6 octobre, et deux ou trois autres numéros, il eût remarqué, que l'heure indiquée était, de *onze heures à midi;* et de plus, si comme il le dit, il est venu cinq fois chez moi, dont quatre avec une personne *respectable*, il eût pu lire sur ma porte, que je n'étais *visible* que de *onze heures à midi*.

Cela lui eût évité la peine de venir à d'autres heures, et le regret d'avoir été grossier et impertinent, *sans danger,* puisque sa lettre n'est pas signée. Ce qui dans tous pays *est une lâcheté*. Ch. LAFONTAINE.

IMPR. JAQUEMOT ET Cᵉ, Plainpalais, Place des Philosophes (Genève).





N° 8. 15 Novembre 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL
PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE
A GENÈVE, Quai des Bergues, 21.
Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

ÉTUDE RATIONNELLE DU MAGNÉTISME ANIMAL.

VI.

ACTION MÉCANIQUE DU FLUIDE VITAL.

(*Suite.*)

Nous avons montré précédemment que des phénomènes calorifiques, lumineux, électriques et magnétiques, se produisaient dans le corps de l'homme et des animaux; nous avons attribué ces phénomènes aux différents modes de vibration de l'*éther*, *od* ou *fluide vital*.

Ces données viennent d'être sanctionnées d'une manière éclatante par M. Dumas, notre illustre chimiste. En effet, celui-ci s'est exprimé ainsi dans son rapport au ministre, à propos du prix de 50,000 fr. institué par l'Empereur.

« Les physiciens, devancés par les chimistes modernes, selon l'opinion desquels il n'y a, dans aucun des phénomènes étudiés jusqu'ici, ni perte, ni création de matière, constatent à leur tour qu'il n'y a dans aucun d'eux ni perte, ni création de force.

« La chaleur, la lumière, le magnétisme et l'électricité deviennent deux manifestations de *divers états de l'éther en mouvement*, et ces forces se transforment sans cesse, l'une en l'autre, avec une extrême facilité. »

Donc, il n'y a dans la nature qu'un seul agent impondérable, qu'une seule force initiale, qu'un seul moteur : *l'éther* ou *fluide vital*.

Tous les phénomènes physiques, chimiques et physiologiques, sont le résultat de modifications dans le mouvement moléculaire de l'éther et de la matière pondérable, autrement dit pour ce qui a trait au règne animal, dans les éléments constitutifs des corps et le jeu des différents organes.

Ces modifications, ces divers états de mouvement ne peuvent être produits que par des *causes physiques* matérielles, et tous les *effets* qui en résultent, tels que les phénomènes physiologiques par exemple, ont un caractère analogue. La pensée n'est qu'une réaction de l'organe cérébral, un mode particulier d'action du cerveau, comme nous le montrerons par la suite en étudiant les phénomènes magnétiques. L'âme, telle que l'entendent les spiritualistes, c'est-à-dire considérée comme une entité, n'est qu'une hypothèse gratuite. Il n'y a au monde qu'un seul principe spirituel : DIEU! de même qu'il n'y a qu'une seule force, l'*Ether*, et probablement un seul corps simple formant la matière pondérable.

La création peut se résumer ainsi :

Unité de principe spirituel.

Unité de force.

Unité de substance chimique.

Le lecteur voudra bien se rappeler que nous traitons une question scientifique et non une question dogmatique ; nous cherchons la vérité *vraie* et pas autre chose.

Le mouvement moléculaire du fluide vital ou influx-nerveux ne peut être modifié que par une cause physique. Les prétendues *causes morales* n'existent pas réellement, elles n'ont point de raison d'être ; elles sont le résultat d'observations fausses ; elles ont pour origine des *sensations physiques* éprouvées antérieurement.

En effet, un individu, tel qu'un enfant en bas âge, dont le système nerveux n'a pas encore été mis en mouvement par une impression violente, comme une chute, un coup, une brûlure, n'éprouve rien en face d'un danger imminent ; il n'a nullement conscience de ce danger. Toutes les impressions dites morales sont des réminiscences de sensations physiques. On peut en dire autant de la *pensée*. L'homme le mieux doué en fait d'imagination est incapable d'avoir une idée *entièrement neuve*, c'est-à-dire qui ne se rattache à aucune image, comme



à aucune sensation éprouvée antérieurement. *Le cerveau ne crée rien,* il ne fait que reproduire, mélanger, combiner les *impressions physiques* qu'il a déjà reçues, exécuter à nouveau certaines vibrations auxquelles les diverses parties de la pulpe cérébrale ont été soumises précédemment, car tous les phénomènes physiques, chimiques et physiologiques, se réduisent à des modifications dans le mouvement de l'éther et de la matière pondérable.

Tout changement dans l'état moléculaire de l'influx-nerveux ou fluide vital, donne lieu à un *mouvement*. Si ce mouvement se manifeste dans le sens centripète, c'est-à-dire dans les nerfs sensitifs ou sensoriels, il produit une sensation sur le cerveau. Si ce mouvement a lieu dans le sens centrifuge, c'est-à-dire dans les nerfs moteurs, il se traduit par une contraction musculaire. Donc, tout déplacement de fluide dans le sens centrifuge ou externe provoque la contraction des muscles. Et par conséquent, toute contraction musculaire produit le *rayonnement du fluide*.

Il résulte de là que le corps humain joue, par rapport à l'éther ou fluide universel, le rôle d'une espèce de pompe aspirante et foulante.

Le fluide est absorbé naturellement par l'acte de la nutrition et par la double respiration pulmonaire et lymphatique, car, n'en déplaise à certains physiologistes, l'orifice des vaisseaux lymphatiques remplit chez l'homme l'office des stomates chez les plantes.

Le fluide est encore soutiré, ou plutôt déplacé par ce que nous appelons la *contraction magnétique interne*. La *contraction magnétique externe* produit l'effet contraire, elle refoule le fluide, le projette au dehors.

Tout homme, dans son état normal, possède, dans son organisme, une certaine dose de fluide vital, ou, en d'autres termes, de *force musculaire,* dont il peut disposer pour produire les phénomènes magnétiques. Lorsqu'il a dépensé cette somme de fluide ou de force musculaire, il faut qu'il donne à la nature le temps de réparer cette perte, qu'il se réconforte, en un mot, avec des aliments, du repos, du sommeil, ou bien encore par une transfusion de fluide opérée à l'aide d'une magnétisation directe.

Un homme épuisé par une maladie ou par une grande fatigue musculaire, est incapable de produire des effets magnétiques énergiques, et cela malgré tous les efforts de volonté qu'il puisse faire.



Ce fait, connu de tous les praticiens, démontre péremptoirement l'exactitude de notre théorie.

Maintenant que nous avons posé les principes fondamentaux du magnétisme animal, nous allons nous occuper de l'application de ces principes.

(*La suite au prochain numéro.*)

FRAGMENTS DES MÉMOIRES (*inédits*) D'UN MAGNÉTISEUR.

. . . . Devenu presqu'aussi croyant que j'étais incrédule quelque temps auparavant, je ne parlais plus que magnétisme ; je voulais magnétiser toutes les personnes avec lesquelles je me trouvais ; je saisissais toutes les occasions qui se présentaient. J'enlevais des maux de tête, des maux de dents, des migraines ; j'endormais même quelquefois en agissant avec trop d'ardeur et de précipitation. Je cherchais surtout à former un sujet nouveau, c'est-à-dire à plonger pour la première fois dans le sommeil et le somnambulisme, une personne qui n'aurait jamais été magnétisée par d'autres.

Je le confesse ici ; j'avais encore besoin de cette expérience pour que ma conviction fût complète, car malgré tout ce que je voyais, tout ce que je produisais sur des sujets déjà formés, des doutes s'élevaient parfois encore dans mon esprit sur ces phénomènes si étonnants.

Le hasard me servit merveilleusement. Un soir, me promenant seul du côté de l'église Ste-Gudule, endroit assez désert à cette époque, où des boutiques éclairées ne bordaient point encore la place, je fus tiré de mes réflexions par un cri d'effroi, et j'aperçus une jeune femme qui cherchait à échapper à l'étreinte de deux jeunes gens. Elle s'avançait vers moi en implorant mon secours ; je m'interposai entre elle et les jeunes fous, qui s'éloignèrent à ma voix.

Cette femme était si troublée et si tremblante, qu'elle eut à peine la force de m'indiquer sa demeure, peu éloignée du reste. Il me fallut la soutenir pour l'y conduire ; mais une fois arrivée devant la maison, elle s'évanouit presque et fut saisie d'une crise nerveuse très-violente. Je frappai à la porte, un membre de sa famille vint ouvrir et m'aida à la transporter dans sa chambre.

Ausitôt qu'elle fut étendue sur un canapé, j'essayai de calmer cette attaque de nerfs, en faisant quelques grandes passes,



comme on me l'avait indiqué; mais les membres continuaient à se tordre dans des mouvements convulsifs, les contractions du diaphragme étaient violentes, des cris aigus s'échappaient de la bouche, tantôt le corps était en cerceau, la tête touchant les talons, tantôt il se redressait d'un bond ou tournait sur lui-même, et malgré tous nos efforts, nous avions de la peine à éviter que la pauvre enfant ne se blessât. Obéissant à un instinct irréfléchi plutôt qu'à une conviction raisonnée, je posai une main sur l'estomac en appuyant fortement pour maintenir la jeune fille dans un état d'immobilité, et aussitôt il se fit une légère détente; j'agis alors avec vigueur, en donnant tout le fluide qu'il me fut possible de réunir, puis je profitai d'un moment où les mouvements étaient moins brusques et moins fréquents, pour faire quelques passes; je fus assez heureux pour voir cesser la crise sous mon influence et le calme se rétablir entièrement: ce qui étonna beaucoup le père et la mère de la malade, car ces crises nerveuses, qui se présentaient fréquemment, duraient ordinairement près de deux heures.

Mlle X., revenue entièrement à elle, raconta alors ce qui avait occasionné cet accident; elle me remercia avec effusion du secours que je lui avais donné et des soins que je lui avais prodigués; ses parents se joignirent à elle. Je sortis très-content d'avoir su agir avec promptitude et efficacité dans un cas grave.

Le lendemain j'allai savoir des nouvelles de la malade, je la trouvai indisposée et toute agitée. Je lui proposai de la magnétiser, l'assurant que cela la calmerait tout-à-fait; elle y consentit, et je me mis de suite à l'œuvre.

Je m'assis en face d'elle, je lui pris les pouces et je fixai mes yeux sur les siens, en la priant de me regarder aussi fixement qu'elle le pourrait. D'abord elle me rit au nez, puis un moment après, ses yeux se convulsèrent vers le haut, ses paupières s'abaissèrent lentement, puis se fermèrent tout-à-fait. Je fis alors quelques grandes passes, et un sommeil profond s'empara de ma jeune malade. Elle dormit ainsi pendant une demi-heure, dans un calme si parfait, que ses parents, qui n'avaient aucune idée du magnétisme, ne ressentirent pas le plus léger mouvement d'inquiétude.

Au bout de ce temps, le visage de Mlle X. s'anima tout-à-coup, puis, comme si elle se réveillait, elle fit une grande inspiration, et dit: « Oh! que je suis bien, — je ne me suis jamais trouvée si bien. » Sa mère lui dit alors, en lui prenant



la main : — Puisque te voilà éveillée, mon enfant, ouvre les yeux. » — «Je ne puis pas, maman, je dors. » — « Comment, tu dors ! voyons, Marie, ne plaisante pas ainsi, monsieur doit avoir besoin de repos, car depuis une heure il travaille à te soulager ; allons, ouvre les yeux bien vite ! » — Mais Marie ne répondit pas, sa mère ne la touchant plus. Celle-ci, commençant à s'impatienter de ce silence, qu'elle regardait comme un enfantillage, je fus forcé de lui dire alors que sa fille ne l'entendait plus, qu'elle dormait véritablement, quoiqu'elle parlât. Je lui expliquai comment elle était plongée dans le sommeil magnétique et le somnambulisme, ajoutant que, si Marie avait entendu la première question, c'est que sa mère lui avait touché la main, ce qui avait établi un rapport direct entre elle et sa fille pendant ce sommeil, qui n'est pas le sommeil ordinaire. Je pris alors la main de la mère que je posai sur celle de sa fille, aussitôt celle-ci lui dit : « Que veux-tu, maman ? » — La mère l'engagea de nouveau à ouvrir les yeux, mais Marie lui répondit que cela était impossible. Puis se tournant de côté, elle reprit : « Tiens, mon cousin et ma cousine qui arrivent, les voilà à la porte. » — Elle avait à peine fini de parler, qu'un coup de sonnette se faisait entendre : c'étaient en effet les cousins qui arrivaient de Nivelle à Bruxelles.

Ce trait de lucidité à distance m'avait bouleversé, je demeurais stupéfait, sans pouvoir dire un mot, ni faire un geste, et dominé par le plus vif étonnement.

Il était donc vrai, bien vrai, que le sommeil magnétique donnait à l'homme la faculté de connaître, sans le secours des sens, des faits qui ne pouvaient tomber sous leur appréciation, puisqu'ils se passaient hors de leur portée. — Il était donc bien vrai que des êtres, plongés dans un état tout particulier, pouvaient jouir de facultés refusées à leur état normal, soit qu'ils fussent magnétisés par d'autres êtres, soit qu'ils le fussent par eux-mêmes ; soit enfin qu'ils fussent plongés dans cet état par d'autres causes morales ou physiques, intérieures ou extéeures.

Il était donc bien vrai que l'homme soumis à l'influence d'un autre homme, pouvait voir, sentir, prévoir et prédire des faits qui n'étaient point encore consommés.

Ma raison se perdait dans ces réflexions et me reportait aux temps anciens des miracles, lorsqu'une voix me rappela à la réalité du présent. « Monsieur, réveillez-moi, je vous prie, que je puisse embrasser ma cousine. Je suis bien, très-bien,



et je vous serai très-obligée, si vous voulez m'endormir quelquefois, car il me semble que vous pourriez m'empêcher d'avoir de ces vilaines crises nerveuses qui bouleversent ma pauvre mère.»

Je m'empressai de me rendre à cette prière; je réveillai promptement la jeune fille en dégageant avec force.

Au réveil, Mlle Marie fut tout étonnée de trouver son cousin et sa cousine assis près d'elle et non moins surpris qu'elle-même.

Je me retirai dans un état difficile à décrire, je ne pouvais plus douter. Tous les effets que j'avais vu produire sur des personnes habituées à être magnétisées, étaient donc réels, puisque je venais d'en produire moi-même sur une personne qui n'avait jamais été soumise au magnétisme, dont le nom même lui était inconnu une heure auparavant.

J'allai, dans mon enthousiasme et tout hébété que j'étais, raconter cette aventure à mon ami Jobard.

Sa bienveillante physionomie s'illumina d'un de ces sourires spirituels et malins, où la moquerie était tempérée par sa bonté naturelle. Il me serra les mains, et me dit: « Vous y voilà, maintenant vous allez tout croire, tout accepter, et bientôt vous me dépasserez en crédulité. — Défiez-vous de votre exaltation, revenez à la froide raison, examinez sérieusement et avec soin tout ce qui se présentera. — Vous êtes en veine de voir bien des choses qui vous étonneront. — Courage et patience, persévérance et fermeté. »

En effet, depuis ce moment, je vis et j'appris bien des choses; je ne me lassais pas, car passant toujours d'un effet nouveau à un effet plus nouveau, ma curiosité, mon excitation nerveuse devenait chaque jour plus grande et plus difficile à rassasier. J'étais entré dans un ordre de faits si extraordinaires, si nouveaux et si inexplicables pour ma pauvre raison, que malgré moi je cherchais à les reproduire pour pouvoir les comprendre; et comme, en les reproduisant, d'autres faits plus surprenants encore accompagnaient les premiers, la confusion se faisait telle dans mon esprit, que la difficulté de comprendre devenait impossible à vaincre pour mon entendement, qui n'avait pas été habitué à s'occuper de choses aussi sérieuses, aussi extraordinaires.

J'étais si préoccupé que je ne dormais plus, je mangeais à peine et j'évitais de rencontrer les personnes que je connaissais. Tout entier aux idées et aux faits qui m'avaient envahi,



je n'entrais que dans une seule maison, celle où demeurait Mlle X.

Après la première magnétisation, qui lui avait apporté tant de bien-être, j'avais obtenu d'elle et de ses parents, la permission de la magnétiser journellement, afin de la guérir entièrement des horribles crises nerveuses dont elle était affectée. Mon ardeur était telle, que je venais plutôt deux fois qu'une dans la journée, sans toutefois lui donner plus d'une magnétisation.

J'avais obtenu sur elle toutes ces expériences qui révoltent la raison, et qui jettent dans l'esprit un si grand trouble, que l'on craint de devenir fou si l'on s'y abandonne. La transmission de sensation, la transmission de pensée, l'identification avec le magnétiseur, qui ne permet pas à celui-ci de faire un pas, un geste, un mouvement, de dire une parole, sans que tout soit répété, geste, parole ou mouvement, les expériences de lucidité sans le secours des sens, la vue à distance, à travers les corps opaques, etc., etc.; j'avais même obtenu des faits de prédiction qui s'étaient réalisés quelques jours après.

J'achetais quelquefois un livre en allant chez Marie, livre dont je ne connaissais que le titre et depuis un instant seulement. Eh bien, à peine endormie, elle me nommait l'ouvrage et l'auteur, et de plus elle me disait si ce livre était bon ou mauvais, s'il m'intéresserait ou m'ennuierait. Puis, sur ma demande, sans qu'elle eût touché le livre, sans que je l'eusse ouvert, elle lisait à telle page, telle ligne que j'indiquais, et dont je n'avais aucune connaissance, et, je le répète, sans que moi-même j'eusse lu ou parcouru le livre, sans même que je l'eusse ouvert.

J'obtenais par elle des renseignements sur les faits et gestes de mes amis, que je confondais d'étonnement, en leur racontant ce qu'ils avaient dit, fait ou même pensé quelques instants auparavant dans le plus profond secret. C'est ainsi qu'un jour je disais à M. d'Ambruménil, ancien page de Charles X : « Vous avez passé la nuit dans une maison où vous n'auriez pas dû vous trouver, — vous serez forcé de quitter Bruxelles avant deux jours. » En effet, le lendemain, à la suite d'un duel malheureux, auquel j'avais assisté comme son témoin, il était obligé de passer en Hollande. Tout cela m'avait été annoncé par Marie...

Je désirais beaucoup savoir si une personne plongée dans le sommeil et le somnambulisme magnétique, pourrait y res-



ter plusieurs jours, et quelle serait la manière dont elle vivrait pendant ce sommeil, en supposant que cette existence fût possible.

Un dimanche que j'avais magnétisé Marie, je parlais d'elle avec son père et sa mère pendant son sommeil. Depuis la guérison de leur fille (elle n'avait pas eu une crise depuis la première magnétisation, c'est-à-dire depuis deux mois ; sa santé s'était fortifiée, ses couleurs avaient reparu, ainsi que l'appétit, et ses forces allaient croissant), ces braves gens me témoignaient une reconnaissance immense, et de plus une confiance entière ; ils cherchaient toujours le moyen de m'être agréable ; aussi j'eus à peine exprimé le désir dont je parlais plus haut, qu'ils me proposèrent ensemble de ne point réveiller leur fille ce jour-là, et de la laisser endormie pendant quelques jours. Je saisis la balle au bond, et je demandai de suite à Marie, pendant qu'elle dormait, si elle consentait à cette expérience, et si elle ne serait point contrariée à son réveil. « Non, » dit-elle, « c'est d'aujourd'hui en quinze jours qu'aura lieu la Kermesse (1) de . . . . Je serai réveillée huit jours auparavant, je pourrai donc y aller. » « Mais, » ajouta-t-elle, « vous ne quitterez pas la maison pendant tout le temps que je dormirai, car, en votre absence, je pourrais avoir des crises, ou devenir folle, ou même mourir, si vous n'étiez pas là pour éviter ou calmer ces accidents, s'ils se présentaient. »

Les parents consentirent à tout, et nos arrangements furent bientôt faits. Le père, qui était tailleur, travaillerait pendant le jour dans son atelier, et il passerait une nuit sur deux en veillant dans la chambre de sa fille avec moi. La mère resterait pendant la journée avec sa fille et moi, et passerait une nuit alternativement avec son mari ; quant à moi, je savais quelle responsabilité allait peser sur ma tête, mais je ne m'en effrayais pas ; j'étais décidé non-seulement à ne pas quitter la chambre un instant, mais encore à ne pas dormir une seule minute.

Quand tout fut préparé, je magnétisai Marie plus fortement que de coutume, de manière à la faire passer du somnambulisme dans un sommeil plus profond, qui avait l'apparence du coma.

(1) Les Kermesses sont des fêtes paroissiales qui se célèbrent par de grandes réjouissances en Flandre et dans toute la Belgique. Les danses, les régals, les libations, les tirs à l'arquebuse et autres plaisirs en usage dans les foires, font une partie indispensable de ces réjouissances, dont on rehausse quelquefois l'éclat par des processions où figurent de gigantesques mannequins.



Il était près de six heures du soir, lorsque je la plongeai dans cet état. La nuit fut calme et tranquille, à peine si l'on apercevait le mouvement de la poitrine provoqué par une respiration douce et régulière. La mère, qui veillait cette première nuit, touchait souvent la tête de sa fille, pour s'assurer qu'elle ne devenait pas trop chaude et que le sang n'y affluait pas. Elle l'interrogeait, mais elle n'en recevait aucune réponse, Marie ne l'entendait pas, et ne m'aurait pas entendu moi-même.

J'étais assis près du lit, un livre à la main ; je ne lisais point, mes yeux étaient en quelque sorte rivés sur la jeune fille, épiant le moindre mouvement, la moindre coloration du visage ; observant si la respiration devenait difficile, si des contractions intérieures ou des petits mouvements convulsifs se faisaient apercevoir ; je faisais de temps en temps quelques passes, je chargeais tantôt la tête, tantôt l'estomac, par l'imposition des mains, ou bien je dégageais légèrement. Je voulais éviter qu'il y eût l'ombre, je ne dirai pas d'un accident, mais d'un malaise. Je tenais à justifier la confiance de ces deux honnêtes parents, qui, par reconnaissance, se prêtaient avec tant de bon vouloir à une expérience précieuse pour moi, et qui pouvait être d'une grande utilité pour la science, mais qui n'en devait pas moins leur offrir l'apparence de quelques dangers pour leur enfant.

La nuit s'étant passée sans que j'eusse à constater l'apparence d'une sensation, j'adressai, vers huit heures du matin, une question à Marie, elle ne répondit pas. Une espèce de trismus l'empêchait d'ouvrir la bouche. Je fis cesser immédiatement les contractions des mâchoires, en les massant légèrement à leur point de contact. Puis je demandai à Marie comment elle se trouvait ? — Elle respira fortement et répondit : « Très-bien. » — A ma demande, si elle ne mangerait pas volontiers ? elle me répondit en riant : « Est-ce que vous croyez me garder ainsi pendant huit jours sans me donner à manger ? s'il en est ainsi, je donne ma démission de *Belle au bois dormant.* »

Sa mère lui prépara aussitôt une tasse de café, avec du pain et du beurre ; elle mangea le tout de bon appétit, en se tenant assise sur son lit. Quand elle eut fini, elle me dit : « Vous allez sortir un instant, afin que je m'habille, mais vous ne vous éloignerez pas de la porte, de manière à pouvoir m'entendre, si j'ai besoin de vous. »



La mère l'avait déshabillée et mise au lit le dimanche soir, pendant le sommeil profond, sans somnambulisme, dans lequel je l'avais plongée en la magnétisant plus fortement.

Un quart d'heure plus tard, j'étais près d'elle, et je la questionnais sur ce qu'elle ressentait. Mais elle n'avait aucune conscience de ce qui avait pu se passer en elle pendant ce sommeil absolu; elle n'avait conservé aucun souvenir, aucune sensation qui pût lui servir d'indice, quoiqu'elle n'eût point été réveillée et qu'elle fût encore plongée dans le somnambulisme qui avait succédé à cette espèce de léthargie.

Pendant tout le jour, il ne se présenta aucune intermittence dans le sommeil et le somnambulisme, que j'entretenais en magnétisant de temps en temps par des passes ou des impositions. Je m'assurais souvent de la réalité de cet état, soit par quelques piqûres, soit par des chatouillements dans le nez ou sur les lèvres, soit en ouvrant les yeux qui restaient ternes et vitreux, soit en faisant respirer de l'ammoniaque, soit encore en tirant des capsules près de l'oreille. Mais je trouvai toujours la plus grande insensibilité.

Ce somnambulisme était lucide; Marie voyait ce qui se passait hors de la chambre et même de la maison; elle nous nomma un client qui entrait chez son père et lui commandait un habit Elle se leva et alla prendre un ouvrage qu'elle avait commencé la semaine précédente, et se mit à y travailler avec ardeur; c'était une robe qu'elle avait promis de rendre faite le mercredi suivant (elle était couturière.) Elle causait avec moi comme si elle eût été dans son état normal, mais surtout avec sa mère, contre laquelle elle s'impatientait, parce que n'entendant pas ses réponses, elle prétendait qu'elle ne lui répondait pas. Je me faisais l'interprète de la maman, n'ayant pas voulu établir un rapport direct entre la fille et la mère, afin de maintenir un isolement plus complet et de conserver ainsi plus facilement mon influence.

Les jours et les nuits se passèrent ainsi, mais à dater du lundi, Marie ne se déshabilla plus; elle se jetait sur son lit, en nous disant : « je vais dormir; » — elle y restait une heure ou deux; puis, que ce fût la nuit ou le jour, elle se remettait à travailler, et tout ce qu'elle fit pendant ce sommeil, fut fait avec une grande perfection.

Toutes les fonctions du corps se faisaient également bien; elle buvait, mangeait et dormait comme dans son état normal. Ses yeux étaient toujours fermés, et sa clairvoyance, vraiment ad-



mirable, ne se démentit pas plus que l'insensibilité entière du corps et des sens. Marie était d'une gaîté folle, elle plaisantait et taquinait les personnes qui l'entouraient avec un entrain et un esprit remarquables.

Je faisais de temps en temps des passes et j'imposais quelquefois les mains soit sur la tête, soit sur l'estomac. Pendant ces huit jours et ces huit nuits, je n'aperçus pas l'ombre d'un accident, ni même d'un malaise ; le cœur n'eut pas un mouvement plus vif dans un moment que dans l'autre, le pouls resta le même sans s'élever, ni s'abaisser ; la chaleur du corps ne changea pas. Que Marie fût couchée ou levée, qu'elle dormît, qu'elle travaillât ou qu'elle mangeât, sa respiration fut toujours d'une uniformité, d'une régularité pareille à celle d'un chronomètre, tout enfin chez elle était dans un calme parfait.

Pendant ces huit jours, elle me donna des preuves brillantes de lucidité et d'une exactitude admirable, même pour des faits à venir que je pus vérifier plus tard lorsqu'ils se furent réalisés.

Le dimanche suivant, lorsque nous voulûmes la réveiller, nous la plaçâmes, ainsi que nous-mêmes, dans la position exacte où nous nous trouvions le dimanche précédent au moment où je l'avais endormie.

Avant de la réveiller, je la magnétisai fortement pendant une heure, puis je la dégageai, et j'obtins le réveil tout aussi facilement que je l'obtenais précédemment après une heure ou deux de sommeil.

Lorsque Marie fut bien réveillée, bien dégagée de toute influence, et qu'elle nous eût parlé comme elle le faisait ordinairement, sa mère se jeta à son cou, les larmes aux yeux et le sourire aux lèvres : elle l'embrassait en lui donnant les noms les plus doux, comme on en donne aux petits enfants, et ne pouvait se détacher d'elle. Tout en répondant aux caresses de sa mère, Marie était étonnée de cet excès de tendresse qu'elle ne comprenait pas, ne sachant à quoi l'attribuer ; elle regardait son père et surtout moi, avec des yeux interrogateurs.

Quand il fut bien positif pour moi qu'elle était revenue à son état normal, je lui proposai de l'endormir une fois pendant huit jours. « Quelle folie, » me dit-elle, « et pourquoi faire ? Du reste, je n'ai rien à vous refuser, je le veux bien. »

Alors je lui expliquai que c'était chose faite et qu'elle était plus vieille de huit jours qu'au moment où je l'avais endormie. — Elle prétendit que je me moquais d'elle, ne vou-



lut pas le croire, et toute la semaine elle nia le fait. Ce ne fut que la Kermesse qui l'éclaira. — Elle savait, en s'endormant, que la fête ne devait avoir lieu que quinze jours après le dimanche où je l'avais endormie. Voyant cette fête arriver huit jours après son réveil, il lui fallut bien admettre qu'elle avait dormi huit autres jours. Mais la conviction fut lente à se faire chez elle, et elle demandait souvent si, pour un motif quelconque, on n'avait pas avancé la fête.

Ajoutons que Marie n'éprouva aucune suite fâcheuse de ce sommeil prolongé.

Ch. LAFONTAINE.

LES FRÈRES DAVENPORT A LONDRES.

Nous prenons dans la *Revue Spiritualiste* les pages suivantes, sur les frères Davenport : nous les donnons aujourd'hui en laissant nos lecteurs à leurs propres réflexions: nous nous proposons de faire les nôtres dans le prochain numéro.

« Les frères Davenport, dont nous avons parlé dans notre précédente livraison, sont actuellement à Londres. Voulant nous édifier d'après une bonne source sur la valeur et sur la réalité des manifestations remarquables qui se produisent en leur présence, nous nous sommes renseigné auprès d'un de nos frères spiritualistes d'Angleterre, homme très-versé dans tout ce qui concerne les manifestations des esprits et les lois ou forces qui les gouvernent. Voici sa réponse : « Les frères Davenport font ici beaucoup de bruit. Les journaux s'en occupent beaucoup. Ce sont les plus fortes manifestations que j'aie jamais vues. (Ce monsieur était l'ami de M. Home.) Je n'ai pas le moindre soupçon de fraude. Elle est du reste impossible dans les conditions où les médiums se placent. »

De son côté, un correspondant du *Spiritual Magazine* écrit à ce journal les renseignements suivants que nous rapportons sans nous permettre de rien changer, même à leur style tout particulier.

« Le professeur Mapes m'a fait part de ce dont il avait été témoin à une soirée donnée par les jeunes Davenport. Ces jeunes gens consentent parfaitement qu'on leur lie les pieds et les mains de la façon qu'il plait aux assistants. En un instant ils sont déliés par les Esprits. Le principal agent de ces manifestations est l'Esprit d'un certain Jean King. Le professeur Mapes dit s'être entretenu avec lui environ une demi-heure. Sa voix était forte et distincte entendue avec un porte-voix. Il lui



avança la main et la sentit serrer fortement; après cette étreinte il palpa entièrement la main de l'Esprit : il la trouva plus grande et la serra fortement. M. Mapes était allé là accompagné de quelques amis seulement, parmi lesquels se trouvaient les docteurs Wilson et Warner. Ils avaient passé une soirée plaisante, pendant laquelle Ring avait montré beaucoup d'entrain. Il leur joua même un tour qui les étonna beaucoup et auquel ils ne s'attendaient nullement. Leurs chapeaux et casquettes furent enlevés en un instant de dessus leurs têtes, puis un instant après remis à leur place. En s'approchant de la lumière ils virent que leurs couvre-chefs avaient été retournés sens dessus dessous, parfaitement mis à l'envers. Il ne leur fallut pas mal de temps pour les remetre à l'endroit. Les gants du docteur Warner, qui étaient dans son chapeau étaient aussi retournés. Ceci s'est passé dans une grande chambre de club, choisie exprès par le professeur et ses amis, et n'ayant qu'une seule entrée servant en même temps de sortie. Les jeunes Davenport étaient assis autour d'une grande table posée sur une estrade. Il arriva qu'en un instant cette table fut soulevée et transportée, par-dessus la tête des auditeurs, dans le coin le plus reculé de la chambre. »

Compte rendu d'un collaborateur du Spiritual Magazine.

« Je suis heureux d'annoncer que le monde scientifique aura sous peu la satisfaction d'approfondir la question spiritualiste d'une manière qui ne s'est pas encore présentée dans ce pays jusqu'ici. Toutes les fois que j'ai assisté à des manifestations spiritualistes, les médiums n'admettaient qu'un petit nombre de témoins à la fois, et les phénomènes les plus extraordinaires, tels que la vue des mains, d'instruments de musique en opération, de médiums flottant en l'air, d'autres encore ont eu lieu dans une chambre obscure, et quoique tous les sens, sauf celui de la vue, fussent satisfaits, quant à leur réalité, les sceptiques ont objecté que l'obscurité rendait le tout fort louche. On avait beau leur dire que dans toute opération les conditions sont indispensables ; que le chimiste demande pour les expériences les plus délicates une chambre obscure, et que le photographe produit les plus beaux spécimens de son art dans un atelier dont le jour est exclu ; tous ces arguments ne servaient à rien : l'absence de la lumière, disaient-ils, dérobait sans doute à la vue quelque arrangement secret, quelque truc. Les incrédules s'en allaient, s'épargnant ainsi la peine d'approfondir comment les sens de tous les autres témoins avaient échappé à une telle fourberie. Une bonne occasion de se con-



vaincre s'est présentée au public de Londres par l'arrivée des frères Davenport et de leur compagnon M. Fag, qui ne tarderont pas à faire leur apparition à Paris.

« Les manifestations qui ont lieu par médianimité sont d'un caractère distinct et fort extraordinaire, et ne sont influencées en rien, à ce qu'il paraît, par le nombre de personnes. La plus grande salle de New-York était constamment comble pendant leur séjour dans cette ville. On sait que ces jeunes gens permettent qu'on leur lie les mains et les pieds avec de bonnes cordes épaisses, en présence d'un comité choisi par l'auditoire. Des instruments de musique se sont fait entendre sans que personne y touchât; l'auditoire voyait des mains et des bras qui n'avaient aucune ressemblance avec *nos* membres, et ce qui couronne l'œuvre, c'est que tandis que M. Fag est fortement lié, les mains derrière le dos, avec une corde scellée, les agents invisibles lui ont en un instant ôté son habit et le lui ont remis sans rien déranger aux liens. Comment les Esprits accomplissent-ils ce haut-fait, c'est ce que je ne peux pas expliquer, mais il n'y a pas lieu de douter que l'on puisse voir ce phénomène, et j'aurai la satisfaction d'apprendre que beaucoup de mes amis, tout en professant la foi la plus implicite dans des phénomènes analogues dont j'ai été témoin, hésitent cependant encore à croire leur origine spiritualiste, tant ils sont extraordinaires. Ils se trouvent toutefois très-embarrassés, obligés qu'ils sont ou d'ignorer l'évidence de leurs sens, ou d'admettre la réalité de quelque chose de plus merveilleux encore que l'intervention des Esprits. Il est vrai que ces manifestations ont lieu dans une chambre à demi obscure ou dans un petit boudoir, placé néanmoins en pleine vue de l'antichambre, qui n'est point dans l'obscurité. Un membre du comité peut tout visiter dans le cabinet, et l'on m'assure que toutes les circonstances environnantes sont de nature à rendre la déception impossible. — Ces jeunes gens sont accompagnés par le Rév. J.-B. Ferguson, homme d'une grande intelligence. Sa partie à lui est d'introduire ces jeunes gens à l'auditoire, et il m'a expliqué que ce n'est pas son intention d'affirmer que ces effets sont le résultat de la puissance spirituelle; il s'en rapporte pour cela à d'autres plus éclairés que lui. Il dit en outre qu'ils sont prêts à donner une séance privée à quelques investigateurs choisis avant que de s'exhiber en public.

« Mon avis, à ce sujet, était qu'ils devraient inviter sir R. Murchison, sir David Brewster, M. le professeur Faraday, M. Charles Dickens, quelques membres de la presse, avec la



condition qu'ils mettraient au jour, par écrit, le résultat de leur investigation, et que lui, le Révérend Ferguson, serait libre de le livrer à la publicité. »

VARIÉTÉS.

La librairie Didier (1) a publié cette année plusieurs ouvrages qui intéressent les magnétiseurs, sinon directement, dumoins par une multitude de faits qui appartiennent au magnétisme, et quelques autres qui sans lui appartenir, sont cependant du même ordre.

L'*histoire des Miraculés et des Convulsionnaires de St-Médard,* par P.-F. Mathieu.

La Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au moyen-âge, par L.-E.-Alfred Maury.

Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, traduit du grec par A. Chassaing.

L'Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres et son influence, par Hersart de la Villemarqué.

Nous nous proposons de parler plus au long de ces ouvrages qui, selon nous, ont un mérite réel, qui doit les rendre précieux aux hommes qui s'occupent du magnétisme et des sciences occultes.

La Santé et la *Loi universelle de guérison,* par Hureau, vient de paraître chez Germer-Baillière (2).

Les quelques mots que nous en avons lu dans le *Siècle* nous donnent l'espérance que cet ouvrage est sérieux et se propose un but d'utilité. Nous en parlerons quand nous l'aurons lu.

M. Manlius Salles, libraire à Nîmes, qui s'occupe beaucoup de magnétisme au point de vue thérapeutique, nous donne connaissance de diverses cures obtenues par lui dernièrement à Paris, et de plusieurs autres faites à Nîmes depuis son retour.

M. Manlius nous annonce, en outre, qu'il va reprendre bientôt la publication de la *Revue des sciences occultes et naturelles,* qu'il avait été forcé d'interrompre par des causes indépendantes de sa volonté.

M. Manlius est un homme infatigable, que nous félicitons et remercions sincèrement du courage et de la persévérance qu'il met à propager le magnétisme dans tout ce qu'il a de bon et d'utile.

(1) Didier et Ce, libraires-éditeurs, Quai des Augustins, 35, à Paris.
(2) Germer-Baillière, 17, rue de l'Ecole de Médecine, Paris.



N° 9. 15 Décembre 1864. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE, Quai des Bergues, 31.

Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.



ÉTUDE RATIONNELLE DU MAGNÉTISME ANIMAL.

VII.

MOYENS D'ACTION.

(*Suite.*)

Les moyens d'action peuvent être rangés dans trois catégories, savoir :

1° Les procédés pour stimuler, pour charger.
2° Les procédés pour calmer.
3° Les procédés pour dégager, pour réveiller.

La première catégorie comprend ;

1° Les passes de tête.
2° Les passes de face.
3° Les passes droites *simples* et saccadées.
4° Les grandes passes (*en donnant*).
5° Les percussions.
6° Le tapotement.
7° Les frictions digitales.
8° Le massage (*en donnant*).

9° L'emploi de l'électricité, de l'aimant, des objets magnétisés, tels que l'eau, l'air, les vêtements.

La deuxième catégorie présente :

1° Les grandes passes (*sans donner*).
2° Le souffle chaud.
3° Les frictions palmaires.
4° Les compressions.
5° Le massage simple.

La troisième catégorie offre :

1° Les passes transversales.
2° Les passes longitudinales.
3° Le souffle froid.
4° La ventilation.
5° Le massage (en retirant).

Tous ces moyens d'action constituent des actes purement mécaniques qui s'exécutent à l'aide de la *contraction externe*, de la *contraction interne*, ou sans contraction aucune, autrement dit en *donnant*, en *retirant*, ou *sans donner*.

Nous décrirons successivement chacun de ces procédés.

PREMIÈRE CATÉGORIE.

Procédés pour stimuler, pour charger.

La contraction magnétique externe se fait en contractant les muscles de la face, du cou et du thorax, de manière à remonter l'estomac le plus possible, autrement dit en gonflant la poitrine, sans cependant trop gêner la respiration. Cette contraction doit être soutenue d'une façon uniforme, *et les bras et les mains doivent conserver leur souplesse naturelle* dans l'application de tous les procédés magnétiques, ce qui est une condition essentielle assez difficile à obtenir, surtout chez les commençants.

La contraction magnétique interne se pratique en convulsant la région épigastrique, *en rentrant la poitrine* et en accompagnant cet acte d'une forte inspiration.

Les passes de tête se font de la manière suivante : on allonge les bras le long du corps, les poings fermés, les pouces en dedans, on contracte les bras en les rejetant un peu en arrière et l'on fait en même temps la contraction externe. On apporte les mains au-dessus de la tête du sujet, à trois ou quatre cen-



timètres de distance, la face dorsale en dessus, on ouvre les doigts et l'on descend ainsi le long des oreilles ***en ondant*** un peu. Parvenu à la hauteur des épaules on retourne brusquement les mains et l'on reste dans cette position quelques instants, les doigts légèrement tendus et dirigés vers le corps, ***en donnant*** fortement, c'est-à-dire en activant la contraction externe, afin d'envahir la poitrine; on descend ensuite les mains jusqu'à la saignée. Arrivé là on ferme précipitamment les mains et on les éloigne brusquement du corps.

Toutes les passes doivent être ainsi arrêtées afin d'empêcher la déperdition du fluide.

D'un autre côté, on ne doit jamais, après avoir chargé les mains de fluide, les remonter devant la poitrine ou la figure du sujet, si l'on veut éviter une congestion fluidique, soit de l'épigastre, soit de la tête, et prévenir des accidents fâcheux.

Les passes de face s'effectuent comme suit : Après avoir chargé les mains de fluide, comme il a été dit précédemment, on les élève au-dessus de la tête du sujet ou de la partie que l'on veut magnétiser, on ouvre les doigts lentement, on les allonge de manière que les mains se touchent par les index, les pouces étant en-dessous, appliqués l'un contre l'autre; on reste dans cette position pendant quelques secondes, et l'on descend ensuite les mains perpendiculairement au corps en suivant la ligne médiane; on insiste un moment en face des sourcils pour agir fortement sur le cerveau et sur les yeux et l'***on arrête*** les passes, comme il a été dit, sur les fausses-côtes, en évitant d'actionner l'épigastre qui est très-impressionnable. Toutes les passes doivent être faites sans contact aucun.

Les passes droites s'exécutent de cette façon . on charge les mains de fluide, on les place au-dessus de la tête du sujet, toujours à quelques centimètres de distance; on ouvre les doigts qu'on réunit en faisceau et on les tient un instant dans cette situation au-dessus de l'arcade sourcillière, à la naissance des cheveux; ***on donne*** énergiquement, puis on étend les doigts en araignée et l'on descend lentement devant la figure, les bronches et les poumons, en ondant légèrement, et l'on arrête ces passes devant les fausses-côtes, comme les passes de face.

Les passes droites ***saccadées*** s'effectuent de la même manière, mais en secouant les mains comme si on touchait du piano.



Les grandes passes, (en donnant) se font comme les passes de face, avec cette différence que les pouces doivent être croisés en dessus et que ces passes se prolongent jusqu'à la hauteur des genoux : pour faire les grandes passes on se place à côté du sujet et non en face. L'on tient les mains dans une position parallèle au corps et non perpendiculairement. Il faut avoir le soin de séparer les mains et de les écarter en passant devant l'épigastre.

Les percussions se pratiquent comme la première partie des passes droites, c'est-à-dire qu'après avoir chargé les mains de fluide on réunit les doigts en faisceau et l'on frappe fortement sur les endroits que l'on veut percuter.

Le tapottement se fait en soutenant la contraction externe et en promenant les doigts sur les parties que l'on veut actionner, comme si l'on agissait sur les touches d'un piano.

Les frictions digitales s'opèrent de la même manière que les percussions, avec cette différence qu'au lieu de frapper on frotte légèrement et circulairement de gauche à droite ou, pour mieux dire, de dedans en dehors.

Le massage (en donnant) s'effectue soit avec l'extrémité des doigts, soit avec la main entière en soutenant la contraction externe pendant toute l'opération.

L'électricité s'applique à l'aide d'une machine à induction, soit directement, soit par l'intermédiaire des bras du magnétiseur, lesquels servent alors de conducteurs.

L'aimant réagit par influence, on le promène sur le trajet des nerfs en opposant toujours les pôles de même nom.

L'eau magnétisée s'emploie en compresses, en injections ou en boisson, l'*air* en inhalation. Les vêtements ou autres objets agissent par le contact immédiat.

Pour magnétiser l'eau, l'air ou un objet quelconque, on a recours aux passes de face, aux passes droites, simples ou saccadées, aux grandes passes (en donnant) et au souffle chaud que nous décrirons plus loin.

DEUXIÈME CATÉGORIE.

Procédés pour calmer.

Les grandes passes (sans donner) se pratiquent comme les grandes passes en donnant, mais sans aucune *contraction musculaire*. Les doigts doivent être dirigés vers le corps, les pouces en-dessous, comme dans les passes de face. Point n'est



besoin d'écarter les mains devant l'épigastre. Les grandes passes sans donner agissent par absorption, cela en vertu du pouvoir dont jouissent les pointes.

Le souffle chaud se fait ainsi : on applique la bouche demi-ouverte à quelques centimètres de la partie sur laquelle on veut agir, et l'on souffle lentement en soutenant la contraction externe.

Les frictions palmaires s'exécutent comme les frictions digitales, circulairement et avec la paume de la main.

Les compressions s'effectuent en appliquant l'extrémité des doigts, les mains réunies par les index sur la partie que l'on veut calmer. On fait alors la contraction interne en aspirant par saccades et longuement.

Le massage simple s'opère avec l'extrémité des doigts ou avec les mains entières, sans aucune espèce de contraction magnétique.

TROISIÈME CATÉGORIE.

Procédés pour dégager, réveiller.

Les passes transversales se font en élevant les deux mains ouvertes et jointes par les index au-dessus de la tête du sujet et en les rabattant brusquement de manière à décrire un quart de circonférence devant la figure et la poitrine du somnambule, le tout *en retirant* fortement, c'est-à-dire avec la contraction interne.

Les passes longitudinales s'exécutent en agitant transversalement la main ouverte et souple depuis la tête du sujet jusqu'à l'extrémité des pieds et au-delà, toujours en retirant fortement et en secouant les mains après chaque passe.

Le souffle froid s'effectue ainsi : on applique la bouche presque fermée, tout près de la partie que l'on veut dégager; on aspire fortement en pratiquant la contraction interne, puis l'on souffle vivement et du bout des lèvres, comme si l'on voulait éteindre une bougie. Le souffle froid est le procédé le plus efficace pour réveiller, pour dégager la tête et l'épigastre.

La ventilation s'opère comme les passes longitudinales, mais avec l'aide d'un éventail ou d'un écran, en retirant fortement et par secousses.

Le massage en retirant se pratique comme le massage simple, mais en soutenant la contraction interne et en secouant les mains de temps à autre.



Généralement tous les procédés magnétiques s'exécutent *en descendant*. Il est cependant quelques exceptions que nous signalerons en temps et lieu. Les passes et autres procédés magnétiques ne se pratiquent *en remontant* que sur les membres et sur le torse et jamais sur la tête, car on produirait nécessairement une congestion fluidique, c'est-à-dire un accident grave, tel que la folie.

Tels sont les procédés dont nous faisons usage habituellement. — Nous ferons connaître par la suite l'application de ces divers procédés à chaque cas particulier, d'après la loi du mouvement moléculaire que nous avons formulée précédemment, et nous décrirons le mode d'action du fluide vital dans chacun des phénomènes magnétiques.

Notre étude formera un travail réellement scientifique.

L. D'ARBAUD.

(*La suite au prochain numéro.*)

Lorsque nous ouvrons les colonnes de notre journal à nos collègues, pour exposer leurs théories et leur pratique, nous entendons leur laisser la responsabilité entière de leurs opinions, tout en nous réservant cependant la liberté de contrôler ou de discuter des assertions qui peuvent nous paraître fausses, et qui, selon nous, pourraient dès lors communiquer des notions erronées à nos lecteurs, si elles n'étaient réfutées.

C'est ainsi que notre honorable correspondant, M. L. d'Arbaud, dans son étude rationnelle du magnétisme, avance une foule d'assertions sur lesquelles nous sommes en désaccord ou en contradiction avec lui.

Nous ne le suivrons pas aujourd'hui dans son étude, ce qui nous entraînerait trop loin ; nous nous contenterons de dire que son système de contractions internes et externes est défectueux de tous points. Nous le lui avons déjà dit, nous le lui répéterons encore, parce que c'est là un fait des plus essentiels dans la pratique, et sur lequel il ne peut s'élever aucun doute chez un magnétiseur expérimenté.

Nous déclarons donc encore une fois, qu'un magnétiseur ne doit jamais chercher à provoquer sur lui-même une contraction quelconque, pour produire un effet magnétique sur un malade ou sur tout autre patient.

Lorsqu'une contraction existe chez le magnétiseur, elle ne



peut être que le résultat inconscient, involontaire de l'effort fait pour émettre le fluide ou pour obtenir un effet, et non le résultat d'un acte de volonté spécial ; de plus, quand la contraction existe, involontaire ou inconsciente, elle ne se produit qu'à l'estomac, à moins qu'elle n'ait lieu dans un moment de crise dangereuse, où, chez le magnétiseur, la volonté de soulager est tellement intense, qu'il se fait chez lui un effort musculaire et inconscient dans tout le corps, comme par exemple quand on veut soulever un fardeau trop lourd.

Un magnétiseur doit donc toujours être calme, et ne jamais mettre de violence dans son action ; toute sa force doit être concentrée sur la seule pensée d'émettre le fluide magnétique en le projetant sur le patient. Sa volonté, qui n'a d'action *que sur lui-même,* doit être intense et continue, afin que l'émission du fluide se fasse sans secousses, et que l'envahissement de l'organisme du malade ait lieu pour ainsi dire insensiblement. Cet envahissement sera d'autant plus complet et causera d'autant moins d'ébranlement nerveux chez le malade, que l'action aura été plus égale, plus soutenue. En agissant ainsi, le magnétiseur n'a point à se contracter volontairement ; il faut, au contraire, que tous ses membres soient souples et ses mouvements moelleux, et plus les passes seront faites lentement et posément, plus l'effet sera grand sur le malade.

Nous reviendrons sur l'étude de M. d'Arbaud, auquel nous laissons toute la responsabilité des notions qu'il avance.

Ch. Lafontaine.

LES FRÈRES DAVENPORT A LONDRES.

Nous lisons dans la *Revue spiritualiste :*

« Les frères Davenport, dont nous avons parlé dans nos deux précédentes livraisons, continuent à faire merveilles à Londres. Une foule de personnes honorablement connues par leur loyauté, le sérieux de leur caractère et le bon esprit d'observation, ont assisté aux manifestations remarquables que la présence des médiums a le don de provoquer. Les expériences, pour ces personnes ont été concluantes, et elles ont su le déclarer ouvertement par la parole et par écrit. Toutes conviennent de la vérité des faits et de la loyauté avec laquelle ils sont produits, sans toutefois tomber unanimement d'accord sur la source des agents producteurs. Pour les uns ce sont

des Esprits ; pour les autres ce sont uniquement des forces que l'on connaîtra plus tard, mais qu'il est toutefois du devoir de la science d'étudier. En attendant que les phénomènes intelligents et très-volontaires qui ont été produits en présence des jeunes médiums, sans leur participation, sans aucune action visible ou physique de leur part, soient expliqués autrement que par les agents que nous appelons Esprits, et *de crainte qu'ils ne le soient jamais*, disons que les journaux qui ont parlé des frères Davenport sont les suivants :

The Morning Post;—The Times;—The Standard;—The Daily News; — The Telegraph; — The Morning Star; — The general Tone of the Daily Press; — The scientific Report; — The Saturday Review; — The Spectator, etc., etc.

L'un des articles les plus circonstanciés, et les plus importants par le nombre et la qualité des témoins qui y sont cités, est celui qu'un de nos compatriotes, un Français, domicilié à Londres, et témoin, à écrit. Le voici :

M. BOUCICAULT A L'ÉDITEUR DU *Morning Star*.

« Monsieur,

« Une séance a eu lieu, provoquée par les frères Davenport et M. Fay, dans Albemarle street, en présence de : lord Burry, sir Charles Nicholson, sir John Gardiner, sir Ch. Lennox Wilke, Rév. E. H. Newenham, Rév. W. Ellis, capt. E. A. Inglefields : MM. Charles Reade, James Matthews, Algernon Borthwick, J. Wills, H. E. Ormerold, J. W. Kaye, S. A. Bostock, Robert Bell, J. N. Manglies, H. M. Dunphy, W. Tyler Smith, T. L. Coward, John Brown, M. D., Robert Chambers, Dion Boucicault, W. S. Rideout.

« La chambre dans laquelle la séance eut lieu est un grand salon duquel tout l'ameublement avait été retiré, hors un tapis, un candélabre, un sopha et quelques chaises. A deux heures les personnes ci-dessus nommées arrivèrent, et la chambre fut examinée très-soigneusement. On suggéra qu'une armoire dont les médiums se servaient et qui était dans une chambre à côté fût placée dans le premier salon, et cela dans un lieu choisi par nous-mêmes. Nous envoyâmes chercher chez un marchand d'instruments de musique six guitares et deux tambourins pour que les instruments dont on se servirait ne fussent pas ceux avec lesquels les jeunes gens avaient l'habitude d'expérimenter. A deux heures et demie, les frères Davenport et

M. Fay arrivèrent, et la séance commença par un examen des habillements et des personnes des frères Davenport, et il fut certifié qu'aucun engin ou truc ne se trouvait sur eux. Ils entrèrent dans l'armoire et s'assirent en face l'un de l'autre. Le capitaine Inglefields commença à lier les médiums avec une corde que nous avions nous-même achetée. Il lia M. W. Davenport les mains derrière le dos au siége; lord Burry en fit autant à M. J. Davenport. Les nœuds de ces ligatures furent alors cachetés et scellés. Une guitare, un violon, un tambourin, deux sonnettes et une trompette en cuivre furent placés dans le bas de l'armoire. Les portes furent alors fermées, et assez de lumière fut laissée dans la chambre pour permettre de voir ce qui allait suivre. J'omettrai de parler des sons confus qui retentirent bruyamment dans le cabinet et de la violence avec laquelle les portes furent ouvertes à plusieurs reprises et les instruments jetés, tandis que des mains apparaissaient comme d'ordinaire à l'orifice dans le centre de la porte du cabinet. Les incidents suivants me paraissent plus dignes d'être rapportés. Pendant que lord Burry se baissait en dedans de l'armoire, la porte étant ouverte et les opérateurs vus liés avec leurs ligatures scellées, une main détachée de tout corps fut clairement observée descendant sur lui. Il recula en arrière en tressaillant, remarquant qu'une main l'avait frappé. Ensuite, dans la pleine lumière du candélabre, dans un intervalle de la séance et pendant que les ligatures étaient examinées, une main blanche et délicate de femme fut vue s'agitant pendant plusieurs secondes dans l'air au-dessus. A cette apparition, il y eut une exclamation générale de tous les assistants. Sir Ch. Wilkes entra alors dans l'armoire et s'assit entre les deux jeunes gens, ses mains de droite et de gauche tenant les leurs et y étant liées. Les portes furent alors fermées, et les sons confus et bruyants recommencèrent. Plusieurs mains apparurent encore à l'orifice. Parmi elle on vit les mains d'un enfant. Après quelque temps, sir Charles Wilkes retourna parmi nous, et rapporta que, pendant qu'il tenait les deux frères, plusieurs mains avaient touché sa figure et ses cheveux; les instruments qui étaient à ses pieds avaient grimpé sur lui, fait le tour de son corps, et s'étaient élevés au-dessus de sa tête; l'un d'eux se plaça sur ses épaules. Pendant que ceci avait lieu, les mains qui parurent furent touchées et saisies par le capitaine Inglefields, et il affirma qu'au toucher, elles paraissaient des mains humaines, bien qu'elles s'évanouissent pendant



qu'il les tenait. J'omets de mentionner d'autres phénomènes dont le récit a déjà paru ailleurs. Ce qui suivit eut lieu dans l'obscurité. Un des messieurs Davenport et M. Fay s'assirent parmi nous; deux cordes furent jetées à leurs pieds, et dans deux minutes et demi, on les trouva liés, pieds et mains, les mains derrière le dos, attachées fermement à leur chaise et les chaises attachées à une table. Pendant ce temps, une guitare s'éleva de la table et flotta autour de la chambre et au-dessus de la tête des assistants, en touchant quelques-uns légèrement. Quelquefois une lumière phosphorescente rayonna au-dessus de nos têtes: les mains et les épaules de plusieurs personnes furent touchées par tous les instruments et par les mains. La guitare, pendant tout ce temps, flottait autour de la chambre, quelquefois touchant le plafond, quelquefois rasant la tête ou les épaules de quelqu'un; les sonnettes furent brusquement jetées par-ci par-là et un léger son fut maintenu sur le violon; les deux tambourins roulaient sur le parquet, quelquefois le heurtant avec violence, quelquefois venant sur les genoux des personnes du cercle. En ce moment, l'un des assistants, M. Rideout, tenant un tambourin, demanda qu'il fût ôté de ses mains, ce qui fut fait à l'instant. Il en fut de même avec lord Burry; mais lord Burry résista à l'arrachement du tambourin. M. Fay demanda alors que son habit lui fût enlevé. Nous entendîmes à l'instant le frôlement violent d'un habit qu'on enlève. Alors eut lieu le fait le plus remarquable: on alluma; M. Fay fut vu, toujours lié et couvert de son habit; aussitôt on vit celui-ci quittant sa personne et comme retiré de lui par en-haut; il vola au candélabre, au-dessus duquel il resta un moment, et ensuite tomba à terre. M. Fay fut vu, pendant ce temps, lié, les pieds et les mains disposés comme précédemment. Un de nous ôta alors son habit, qui fut placé sur une table; la lumière fut éteinte, et l'habit fut mis sur M. Fay avec une grande promptitude. Avant que ces incidents se passassent dans l'obscurité, nous avions placé une feuille de papier sous les pieds des autres opérateurs et tiré une ligne au crayon autour d'eux, afin que, s'ils eussent bougé, on pût le constater. Nous voulûmes aussi qu'ils comptassent plusieurs fois de 1 à 12, pour que leur voix, constamment entendue, pût nous certifier qu'ils étaient toujours dans le même lieu où ils avaient été attachés. Tout se passa d'une façon concluante. A la fin de cette séance, une conversation générale eut lieu au sujet de ce que nous avions vu et entendu. Lord Burry



dit alors que l'opinion générale semblait être que nous devions assurer les frères Davenport et M. Fay qu'après un examem strict et très-sévère de leurs procédés, les personnes présentes ne pouvaient arriver à d'autre conclusion que celle-ci : qu'il n'existait de leur part aucune trace de tricherie d'aucune forme et certainement nul compérage ni mécanisme de prestidigitation quelconque, et qu'on devait l'attester hautement.»

A la suite de ce narré exact des faits, M. Boucicault, en forme de jugement personnel, ajoute :

« Qu'on me permette en terminant d'observer que je n'ai aucune foi dans ce qui s'appelle *spiritualisme*, et que rien de ce que j'ai vu ne me porte à y croire. La pure réalité de quelques-unes des manifestations suffirait pour m'éloigner d'une telle théorie; mais je crois que nous n'avons pas entièrement exploré les régions de la philosophie naturelle; que, dans cela, nous nous sommes bornés aux inventions utiles, et que nous nous sommes contentés de penser que les lois de la nature nous sont toutes bien connues et limitées à nos connaissances actuelles. Un grand nombre de personnes, en voyant ces faits les attribuent à des agents spirituels, d'autres restent en doute; mais comme ce sujet occupe sérieusement un grand nombre d'esprits sérieux en Europe et en Amérique, les hommes de science sont-ils excusables en le traitant avec indifférence ou mépris ? Quelques personnes pensent que la condition de l'obscurité semble impliquer de la jonglerie; mais une chambre noire n'est-elle pas nécessaire aux procédés de la photographie? Et que répondrions-nous à celui qui dirait, à cause de cela, que la photographie est un escamotage; qu'il faut que tout s'y passe à la lumière, sans quoi il n'y a aucune foi à y ajouter? Il est vrai que nous savons pourquoi l'obscurité est nécessaire pour la photographie; mais si les hommes de science veulent analyser ces phénomènes de l'ordre spiritualiste, ils prouveront pourquoi l'obscurité leur est aussi essentielle.

Denis Boucicault. »

L'un des collaborateurs du *Times*, M. Oxenford, qui a assisté à une séance, a écrit dans ce journal qu'il convient des mêmes faits. Il conclut par ces paroles : « Tels sont les principaux phénomènes attribués par les opérateurs à des agents spirituels. Pour résumer le caractère essentiel de la séance, il suffit de dire que les frères Davenport sont liés pendant que la chambre est éclairée, qu'ils font leurs miracles dans l'obscu-



rité, et qu'au retour de la lumière ils sont trouvés liés comme auparavant. Les investigateurs ont à s'assurer si les frères Davenport peuvent se délier eux-mêmes et se replacer dans leurs liens pendant les intervalles d'obscurité, et quand même ceci serait praticable, s'ils peuvent sans aucun aide produire les effets que je viens de décrire. »

Il est, en vérité, difficile de se résigner à croire que des hommes sérieux, ou du moins passant pour tels, puissent dégrader et avilir leur intelligence au point où nous le voyons dans les comptes-rendus des expériences des frères Davenport. Quand nous lisons les faits venant d'Amérique et décrits par les Américains, nous n'y faisons aucune attention, nous savons ce qu'il faut croire des *canards* ou des *jongleries américaines*. Mais aujourd'hui, c'est à Londres que se passent ces faits, ce sont des Anglais qui non-seulement les décrivent, mais qui leur donnent la sanction de leur autorité scientifique, morale ou intellectuelle. En vérité, nous ne savons plus distinguer ce qu'il faut le plus admirer, de l'impudence des frères Davenport, venant assurer que les *Esprits* les délient, les attachent, les déshabillent et les rhabillent, ou de la crédulité honteuse de ceux qui osent proclamer leur croyance à de telles absurdités et leur donner un assentiment public.

Sans entrer dans le détail des faits, examinons s'il y a lieu d'observer les prétendus phénomènes spiritistes, non-seulement des frères Davenport, mais encore de tous ces individus qui se prétendent non pas inspirés par les *Esprits*, comme le prétendaient autrefois certains enthousiastes, mais régnant sur eux et les asservissant à leurs ordres.

Cet examen éclairera peut-être quelques personnes trop crédules : dans tous les cas notre devoir est de l'essayer.

Nous avons peut-être une certaine autorité en pareille matière, nous qui magnétisons depuis trente ans, et qui devrions être en bonne odeur auprès de Messieurs les *Esprits ;* nous qui avons vu et produit des faits que Messieurs les spirites exploiteraient peut-être avec quelque apparence de raison pour leur religion nouvelle, s'ils savaient et pouvaient les reproduire.

Nous pourrions signaler et présenter une foule de faits qui rentrent dans le genre dit *surnaturel,* et qui cependant ne sont que des faits simples et physiques comme la cause qui les a produits et les produit encore.



Nous ne nions pas les faits produits par les frères Davenport, pas plus que ceux que produisait M. Squire, autre médium américain auquel les *Esprits* faisaient jeter par-dessus sa tête une grande table de salon qui tombait sur des matelas placés derrière lui, pas plus que ceux de *Home*. Ce sont peut-être des jongleries adroitement faites, mais ces effets peuvent être aussi le résultat d'une cause tenant à l'état particulier dans lequel se trouvent ces médiums au moment où ces faits se poduisent.

Nous en avons vu, *vu de nos propres yeux*, bien d'autres et de plus étonnantes, tels que des pianos qui se soulevaient ou se reculaient d'un pied à l'approche d'une pauvre jeune fille de treize ans, qui ne les touchait pas et qui restait à distance. Il est vrai que celle-ci ne s'enfermait pas dans une armoire, qu'elle ne faisait pas éteindre les lumières, mais que c'était à la face du soleil dardant tous ses rayons lumineux ; il est encore vrai qu'elle ne prétendait pas, *elle*, la pauvre fille, que ces effets fussent produits par les *Esprits*. Non, elle souffrait d'un trouble survenu accidentellement dans son organisation, et qui disparut après quelques mois, ainsi que tous ces effets.

Mais des hommes supérieurs qui se disent religieux, M. de Mirville, par exemple, au lieu d'attribuer ces effets à un accident naturel, prétendirent qu'ils étaient produits par le démon, comme ceux du presbytère de Cideville, et tant d'autres sur lesquels M. de Mirville fit un livre.

Nous pourrions citer encore bien d'autres faits (sans parler des filles de Morzine), qui ont eu lieu devant nous, et que nous avons observés avec attention. Nous le ferons un jour, en démontrant d'une manière positive que tous ces faits produits par de prétendus *Esprits*, bons ou mauvais, ne sont en réalité que des résultats naturels, physiques, quand ils ne sont pas des jongleries.

Les *Esprits* qui sont aux ordres des médiums, quels qu'ils soient, sont de bien pauvres *Esprits*, pour ne savoir produire que d'aussi *pauvres choses*.

En vérité, il est honteux qu'au dix-neuvième siècle, des hommes sérieux, religieux, croient à des absurdités pareilles

Ch. Lafontaine.



CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Mémoire de M. le Dr Guyomar (de Laroche-Derrieu) sur certains phénomènes de la vie spirituelle chez l'homme. — Comptes-rendus des séances de la Société de Magnétisme. — La *Gazette des Hôpitaux*.

Paris, 10 décembre 1864.

« La parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

Cet apophthegme, cher M. Lafontaine, est la meilleure justification que je puisse donner du silence que j'ai gardé le mois passé.

Il est si bon de se taire !

Parler de quelqu'un ou de quelque chose, n'est-ce pas s'exposer à décerner des éloges, à infliger du blâme, — partant, à se créer des ennemis nombreux ?

* * *

Il n'est pas jusqu'aux spirites eux-mêmes, quoique prêchant sans cesse l'oubli des offenses et l'amour du prochain, qui ne se fassent faute de vous octroyer les épithètes les plus piquantes, — parce qu'on n'aura pas montré suffisamment d'enthousiasme pour l'évangile des Esprits ou pour l'épopée de l'an II.

Quant aux magnétistes, ils sont moins irascibles, je le reconnais, mais ils ont aussi le derme chatouilleux.

Il leur arrive de prendre de simples frictions pour des égratignures, voire même des contusions...

* * *

Cependant, on ne peut toujours répéter avec le docteur Pangloss, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

A la longue, cela deviendrait fastidieux et ne s'appliquerait peut-être pas sans restriction au monde magnétique.

Il faut donc que le critique soit toujours à côté du narrateur, quand il s'agit de chronique magnétique. Et, comme par le passé,

> Me moquant des sots, bravant les méchants,

je dirai sur toutes choses le fond de ma pensée.

* * *

A M. le Dr Guyomar (de Laroche-Derrieu), qui vient de pré-



senter à la Société de Magnétisme un mémoire « sur certains phénomènes de la vie intérieure ou spirituelle chez l'homme, et spécialement sur le rôle du cœur et du cerveau dans le somnambulisme, l'extase et la lucidité, » je dirai qu'il est, ou la victime d'une erreur de son esprit et de ses sens, ou un sublime inventeur et un poète.

J'opterai pour l'une ou pour l'autre de ces assertions, quand j'aurai fait connaître aux lecteurs de ce journal les découvertes de M. le Dr Guyomar sur l'auscultation du cerveau, et sur les conséquences inconnues qui en découlent. Ce sujet méritant des développements, j'en remettrai l'exposition au mois prochain.

*
* *

D'ici-là, M. le Dr Guyomar (de Laroche-Derrieu) aura entendu, pendant des heures nombreuses, « ce bruit *ineffable* de la vie intérieure, » qu'il a déjà passé « mille heures de sa vie » à écouter avec ravissement et à suivre dans ses fantastiques pérégrinations.

* *
*

Je ferai observer à la Société de Magnétisme que le compte-rendu de ses séances témoigne d'un manque total de vitalité, et je lui donnerai le conseil de discuter les mémoires qu'on lui envoie, — exactement comme dans la plupart des Sociétés scientifiques, — au lieu de se contenter d'en laisser faire l'impression. On dirait qu'elle s'abandonne à une sorte de culte platonique qui ressemble à l'indifférence, cette Société dont le but est de lutter contre l'indifférence publique.

Elle ne vit que par son journal, qui s'alimente de travaux du dehors et que l'on pourrait comparer à un sarcophage dans lequel s'enterrent côte à côte et sans distinction les élucubrations désordonnées et les études sérieuses.

* *
*

« Paix et silence » semble être, à ce moment, le mot d'ordre de la gent mesmérienne, me disait, il y a deux jours, un magnétiste forcené de mes amis, en me mettant en main les les dernières livraisons de l'*Union Magnétique*.

Toutefois, je dois signaler l'imminence d'une discussion au sujet d'un travail très-judicieux de M. d'Arbaud sur ce qu'il appelle des *hérésies*, c'est-à-dire : transposition des sens, don des langues, instinct des remèdes et autres chimères.



Il est des *fervents* qui ont foi à cela. Pour nous, nous partageons entièrement les croyances de M. d'Arbaud. Nous ajouterions même à sa nomenclature de nouvelles hérésies, — entre autres la théorie des contractions magnétiques interne et externe, à laquelle se rattache toujours notre éminent collaborateur.

* * *

M. Dureau avait bien raison, et les quelques lignes que nous avions écrites à propos des *Etudes sur la médecine animique et vitaliste* de M. le Dr Charpignon, ont été reproduites dans la *Gazette des hôpitaux.*

Je m'étonne que pareil journal fasse un emprunt à une publication magnétique et ne lui fasse pas l'honneur de la nommer.

Mettre au-dessous de l'article reproduit : Extrait du *Magnétiseur,* aurait-ce été déroger pour la *Gazette des Hôpitaux?*

Jean Bloc.

Genève. — Imprimerie A. Jaquemot et Ce.



N° 10. **15 Janvier 1865.** **6me Année.**

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE, Quai des Bergues, 31.

Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

AVIS.

Nous croyons devoir prévenir dès aujourd'hui nos abonnés et nos lecteurs, que nous nous proposons de suspendre la publication de notre journal *Le Magnétiseur*, à partir de la fin de l'année, c'est-à-dire à dater du 15 mars prochain ; de cette manière nous aurons rempli nos engagements vis-à-vis de tous nos abonnés, auxquels nous ne disons pas cependant un dernier adieu. Mais nous avons besoin de tout notre temps, pour terminer plusieurs ouvrages commencés et que nous voulons publier le plus tôt possible, puisqu'ils nous sont demandés.

Le premier sera : *Les Mémoires d'un Magnétiseur,* dont nous avons publié dans notre journal, quelques fragments inédits, qui peuvent donner une idée de ce que sera l'ouvrage entier ; on y trouvera l'histoire de notre vie magnétique avec tous ses accidents, ses déboires et ses tribulations, ses succès et ses revers ; les efforts incessants, le dévouement, le courage qu'il nous a fallu développer dans la lutte contre l'incrédulité, l'ignorance et la mauvaise foi ; la relation des guérisons et des effets obtenus par nos magnétisations, et les anecdotes auxquelles notre propagande a donné lieu dans nos voyages.

Ch. LAFONTAINE.



RAPSODIES MAGNÉTIQUES.

V

ENCORE UN MOT SUR LES CRISES.

(Suite.)

Ah ça? mais quel émoi! Ai-je donc manqué de sens en parlant des crises pour que vous ayez, cher directeur, pris vous-même la peine de réfuter mes arguments dans deux numéros successifs? Ou bien suis-je resté en arrière des progrès accomplis, et mon opinion doit-elle passer au rang des choses surannées?

Voyons si, par un tantinet de polémique, nous ne pourrions pas élucider cette question, que beaucoup de vos lecteurs peuvent trouver obscure et qui n'est réellement qu'embrouillée. Si nous ne parvenons pas à nous entendre, au moins nous aurons tenté la conciliation par une franche discussion et une libre interprétation des faits.

Voici les nouvelles considérations que je veux soumettre à votre appréciation éclairée et que je vous prie de communiquer à vos lecteurs dont plusieurs sont des magnétiseurs émérites, qui jugeront entre nous.

1° Sur le fond même du débat vous dites :

« J'ai la conviction intime que Mesmer, en engageant à provoquer des crises, n'a jamais voulu parler de crises épileptiques, hystériques, choréiques ou simplement nerveuses, inhérentes à la maladie. »

Eh bien! j'en suis fâché pour votre conviction, mais elle est parfaitement erronée. Sans rechercher nous-même quel peut être le sentiment de Mesmer à cet égard, écoutons ce qu'en dit Deslon, son premier élève et le confident de ses pensées :

« Mesmer n'entend guérir qu'à l'aide des crises, c'est-à-dire en secondant ou provoquant les efforts de la nature. De là il suit que s'il entreprend la cure d'un fou, il ne le guérira qu'en lui occasionnant des accès de folie. Les vaporeux auront des accès de vapeurs, les épileptiques, d'épilepsie, etc. (Observations, page 46.) »

Est-ce clair, et que peut-on désirer de plus concluant? D'ailleurs si Mesmer n'avait cherché qu'à provoquer, comme vous le dites : « soit des transpirations, soit des évacuations alvines, utérines ou de vessie, etc., etc. » à quoi eût donc



servi la salle des *crises*, qui était établie dans les traitements et qui fut, à cause de sa destination, surnommée l'enfer aux *convulsions*. Ces noms ne confirment-ils pas éloquemment le dire de Deslon ?

2° Quant à l'utilité de ces crises (convulsives) provoquées, ce qui est l'objet principal, vous la niez en affirmant que chacune d'elles « laisse dans le cerveau et dans tout l'organisme des traces si profondes et si désorganisatrices que l'intelligence du malade s'affaiblit et que, malheureusement trop souvent, leur multiplicité amène l'idiotisme et l'imbécillité. »

Enfin vous ajoutez, sous forme de conclusion, que leur fréquent retour, produit par le magnétisme ou autrement « ne peut jamais être favorable dans aucun cas, et doit au contraire être toujours préjudiciable. »

Voilà bien ce qu'on peut appeler une déclaration de principes nette et carrée. Elle ne laisse place à la moindre équivoque ; mais des termes aussi absolus, aussi exclusifs sont-ils applicables en pareille matière? Ne craignez-vous pas d'être démenti par l'évidence et confondu par les faits, aujourd'hui même, ou demain peut-être.

Vous avez, certes, bel et bien le droit de parler en maître et de poser des règles déduites de votre longue expérience ; mais ceux qui vous lisent ont aussi celui de soumettre au contrôle de leur propre jugement les propositions qui leur sont données pour vraies. C'est même un devoir pour eux d'en user ; et s'ils le font sans prévention, comme simples vérificateurs, vous verrez que la plupart vous accuseront d'exagération.

3° Pénétrons, maintenant, dans le détail de vos affirmations, pour en extraire les conséquences et en peser la valeur :

Une première et grande différence me frappe, entre vos craintes et celles des magnétiseurs que j'ai précédemment combattus, c'est que, tandis qu'ils voient dans la provocation des crises, (je sous-entend toujours *convulsives*), un danger de mort, vous n'en redoutez qu'un affaiblissement de l'intelligence. En cela vous êtes plus rapproché qu'eux de la vérité ; mais pour être moins absolu, vous êtes tout aussi exclusif. Vous prohibez par un motif moins grave, mais vous prohibez tout de même ; en sorte que finalement vous les égalez. Ceci m'amène à vous poser la question que je leur ai adressée : Citez-nous les morts, montrez-nous les idiots et les imbéciles que la magnétisation a faits, sinon nous tiendrons vos appréhensions pour mal fondées à l'égard des crises.



Je ne nie pas, entendez-le bien, que ces violents ébranlements de l'organisme puissent être nuisibles ; je sais trop qu'ils sont *quelquefois* mauvais ; mais j'affirme qu'ils ne le sont pas *toujours*. Et quant à être favorables, j'ai la preuve, acquise par de nombreux exemples, qu'ils le sont *souvent* au lieu de *jamais*, comme vous l'avancez.

Là est notre point de divergence, le nœud de notre désaccord, et rien que là. Faites donc quelques tentatives, sans parti pris ni idées préconçues et vous verrez bientôt, j'en suis sûr, que vous aviez pris des exceptions pour la règle suivant laquelle les guérisons s'opèrent. Alors au lieu de batailler nous ferons alliance, ce qui vaudra beaucoup mieux.

4° J'allais clore et signer cet article lorsque m'est survenue la visite d'un membre éminent de la Société de magnétisme, à qui je l'ai communiqué. Il partage entièrement mon avis ; mais il parait que ses collègues ne pensent pas ainsi. Il m'a dit en effet que l'espèce de mercuriale, sous forme de réflexions, dont vous avez fait suivre mon art. IV, a eu un plein succès auprès de ces Messieurs.

Il ne m'en coûte nullement d'avouer cet échec, et de confesser, par contre, le triomphe de vos opinions au sein de l'Assemblée qui fait pour nous fonction d'académie. Mais je ne puis accepter son verdict, par la raison majeure qu'elle ne représente que le passé, et que c'est de l'avenir que vient le progrès, dont j'attends la justification de mes vues. En un mot, si vaincu je suis, vainqueur je serai ; car j'ai la certitude d'avoir raison, et j'ose espérer que le nombre qui vous fait aujourd'hui cortége, se rangera un jour sous ma bannière.

Pardon de cette longue réplique ; mon excuse est dans le désir de faire prévaloir un moyen qui, prudemment employé, peut rendre de grands services.

D[r] A. Z***

Je ne me suis point ému, mon cher Docteur, mais toutes les fois qu'une opinion me parait fausse et que son application peut occasionner des inconvénients, je cherche à la détruire en rétablissant la route directe et vraie. Si vous êtes pour l'avenir, je ne suis pas de ceux qui sont restés en arrière, vous le savez.

Je n'examinerai point si j'ai bien ou mal interprété *Mesmer* et son système des crises, je vous ferai seulement observer que vous vous appuyez sur *Deslon*, son élève, et non pas sur *Mesmer* lui-même ; mais là n'est pas la question.



Vous prétendez guérir les maladies nerveuses convulsives, et entre autres, l'épilepsie, en provoquant en-dehors de leur apparition naturelle, la répétition des crises épileptiques, qui — vous ne pouvez le nier — rendent, à la longue, ***idiot, imbécile*** ou *fou*, le malheureux atteint de cette affreuse maladie, si même elles ***ne le tuent pas.***

Mais le simple bon sens n'indique-t-il pas que les secousses nouvelles et fréquentes que vous provoquez par le renouvellement de ces crises, jointes aux secousses des crises naturelles de la maladie même, doivent porter une perturbation encore plus grande dans un système nerveux déjà troublé, et dont le désordre se fait sentir au cerveau et dans tout l'organisme?

Je n'ai jamais vu que l'eau agitée dans un vase soit calmée en l'agitant plus fortement.

Mais je ne veux pas pousser plus loin cette discussion déjà trop prolongée, je terminerai en répétant que ma longue pratique venant à l'appui d'un sentiment instinctif et intuitif, ***m'a donné la conviction intime que provoquer des crises nerveuses convulsives, épileptiques ou autres, sur un malade atteint d'épilepsie, d'hystérie, de folie, etc., et dont, par conséquent, le système nerveux est dans une excitation perpétuelle***, est un NON SENS, UN ACTE IRRATIONNEL, ILLOGIQUE.

Ch. LAFONTAINE.



RAPSODIES.

VI

OPINION DE PUYSÉGUR SUR LE SPIRITUALISME.

Depuis que sous les faux noms de ***spiritisme*** ou même de ***spirisme***, la nécromancie déguisée a pris pied dans le domaine mal défini du magnétisme animal, on a souvent prétendu faire parler les hommes dont la mémoire nous est chère. J'ai assisté dernièrement à une évocation de l'âme de Puységur, où l'esprit de ce magnétiseur était censé écrire par la main d'un médium. Cet entretien posthume différait tellement des croyances avérées du seigneur de Buzancy que j'ai voulu les comparer avec ses écrits. Le premier de ceux-ci qui m'est tombé sous la main est une brochure intitulée : *les fous, les insensés, les maniaques et les frénétiques ne seraient-ils que des somnam-*

bules désordonnés? et, par une particularité singulière, j'y ai justement trouvé la condamnation explicite de la doctrine dite spiritualiste.

Cette brochure porte la date de 1812, et à la page 69, l'auteur rapportant un entretien qu'il eut avec le docteur Gall pour le convaincre du somnambulisme, dit :

« . . . . M. Gall étant sorti, je suis resté seul avec M. Spurzheim. Ce dernier, tout aussi incroyant peut-être que M. Gall à l'existence d'un magnétisme dans l'homme, mais moins éloigné que lui, probablement, d'en admettre la possibilité, voulut bien entrer sur ce sujet en conférence avec moi. D'après tous ses motifs de douter de la réalité des phénomènes du somnambulisme, et dont il me fit part avec beaucoup de sincérité, j'ai vu combien la prévention est ingénieuse à saisir tout ce qui peut la satisfaire et la flatter. M. Spurzheim me croyait intimement persuadé, ainsi que tous les magnétiseurs, que des esprits purs ou intelligences incorporelles se manifestaient par l'organe des somnambules magnétiques, qu'ainsi donc et conséquemment à cette fantastique persuasion, nous ne doutions pas que les somnambules, inspirés par ces intelligences ne pussent nous révéler non-seulement les plus secrets mystères de la nature, mais encore, ainsi que Swedenborg, les merveilles du ciel et de l'enfer. Il fut très-étonné de ce que j'admettais avec lui l'existence d'un seul et unique principe de vie dans toute la matière animée et inanimée : d'où je tirais comme lui, la conséquence que la dissemblance de tous les êtres entre eux ne pouvait être (physiquement parlant), que le résultat de leurs diverses organisations. Il me fallut enfin me réhabiliter dans son esprit, de l'opinion que, sans m'avoir jamais vu, et avoir probablement jamais lu mes ouvrages, il avait prise de moi ; que je ne pouvais être qu'un visionnaire, évocateur d'ombres et de revenants, ou un extatique illuminé, se repaissant de toutes les chimères de la plus absurde mysticité. »

On voit par ce seul exemple combien sont audacieux ceux qui, prétendant communiquer avec les morts et leur servir d'interprètes, prêtent à ces personnages un langage en contradiction avec les opinions qu'ils ont professées de leur vivant. Si l'*Union* avait autant de courage que le *Magnétiseur*, et signalait comme lui ces rêveries, elles ne trouveraient bientôt plus créance que chez les sots tandis qu'elles se répandent chez des magnétiseurs sensés dont la bonne foi est surprise.

Si la presse magnétique n'éclaire pas suffisamment cette question, elle encourra le grave reproche d'avoir manqué à son devoir.

Dr A. Z***



ÉTUDE RATIONNELLE DU MAGNÉTISME ANIMAL.

VIII.

DISCUSSION.

(*Suite.*)

Avant de continuer notre étude il est nécessaire de vider une question en litige, cette question formant la base de notre théorie et de notre méthode.

Il est étonnant combien une vérité scientifique germe difficilement, tandis que les erreurs se propagent si facilement.

L'*émission*, le *rayonnement* du fluide vital, est-il le résultat immédiat de la volonté ou de la contraction musculaire?

Telle est la question en litige. Nous allons examiner cette question à fond puisque les circonstances nous y obligent.

Un homme peut concentrer son attention sur un sujet pendant vingt heures au moins. Pour notre compte particulier nous avons cherché la solution d'une question de mécanique pendant ce laps de temps.

Un magnétiseur, quelque expérimenté qu'il soit, peut-il réagir sur un sujet pendant le même laps de temps et provoquer des effets réels? Non! car après avoir magnétisé consécutivement pendant une heure ou deux au plus, divers somnambules, *nous sommes épuisé* et nous ne pouvons plus rien produire *malgré tous les efforts de volonté que nous puissions faire.* Nous pensons que tous les magnétistes sont dans le même cas et nous doutons qu'un magnétiseur quelconque, puisse produire la catalepsie et l'*attraction directe* après deux heures de magnétisation consécutive.

Lorsqu'un expérimentateur a dépensé la somme de fluide ou de *force masculine* dont il pouvait disposer, il est incapable de produire de nouveaux phénomènes sur un somnambule ou sur un crisiaque naturel; il absorbe, il dégage à son insu, cela malgré toute l'énergie de sa volonté, car un magnétiseur ne reste jamais *passif* vis-à-vis de son sujet. Dès l'instant qu'il n'émet pas de fluide, ou en d'autres termes, qu'il n'active

plus le mouvement moléculaire de l'influx-nerveux, il agit dans le sens contraire, il atténue ce mouvement, vu que le fluide vital tend toujours à se mettre en équilibre comme toutes les forces physiques.

Si l'émission du fluide était réellement le résultat de la volonté, un magnétiseur serait capable de provoquer tous les phénomènes magnétiques, tant qu'il pourrait *vouloir fermement*. En est-il ainsi? Non!

Ce fait seul suffirait pour nous donner raison, mais nous pousserons plus loin cet examen.

Nous avons montré que l'intervention de la volonté n'était nullement nécessaire pour produire les phénomènes magnétiques, puisque nous avons provoqué le somnambulisme *en dormant* sur un sujet couché non loin de nous, ou bien encore par l'effet d'une simple contraction musculaire, en soulevant un fardeau, en franchissant un obstacle.

A ces faits qui nous paraissent concluants, nous ajouterons les observations suivantes :

Tous les phénomènes de la vie organique et animale peuvent se résumer en un seul mot : *le mouvement*.

Le mouvement c'est la vie ; l'inertie c'est la mort.

Tout mouvement centripète de l'influx-nerveux se traduit par une sensation.

Tout mouvement centrifuge se révèle par une contraction musculaire.

Le jeu de tous les organes est le résultat d'une série de contractions musculaires.

Le mouvement du cœur, des poumons, de la cavité thoracique, du diaphragme, des bras, des jambes, de tout l'organisme en un mot : contractions musculaires!

Tout acte mental, toute manifestation énergique de la volonté se traduit également par une contraction musculaire. Le cerveau est tendu, le regard fixe, la respiration en partie suspendue, les muscles de la face, du cou et du thorax plus ou moins contractés ; l'organisme entier est dans un état de surexcitation, de *tension* anormale. Ces phénomènes se produisent surtout pendant l'acte de la magnétisation.

Toute modification dans l'état moléculaire de l'influx-nerveux ne peut se produire que par un mouvement, et ce mouvement, en tant qu'il s'exerce dans le sens centrifuge, se traduit toujours par une contraction musculaire.

Demandez à un individu comment il marche? il vous répon-



dra qu'il marche parce qu'*il veut* marcher. Demandez également à un magnétiseur comment il agit sur un somnambule? il vous répondra qu'il agit parce qu'*il veut* agir.

Ces réponses n'ont aucun sens, scientifiquement parlant. Pour avoir une réponse satisfaisante, il faut pénétrer au fond des choses et chercher comment s'accomplissent ces phénomènes, Un individu marche parce que son esprit, son *sensorium comune,* communique une impulsion à l'influx-nerveux qui rayonne dans les nerfs locomoteurs et produit *la contraction des muscles,* laquelle contraction donne lieu aux mouvements automatiques.

La même chose a lieu chez un individu qui est en train de magnétiser, qui concentre sa volonté, qui prend les pouces d'un sujet ou qui fait des passes pour l'endormir.

L'intervention de la volonté est-elle réellement nécessaire pour exécuter un acte automatique tel que marcher, tourner une manivelle, opérer une contraction musculaire quelconque? Non, car nous nous promenons en pensant à tout autre chose et une fois que la première impulsion est donnée, la machine va d'elle-même.

Nous magnétisons de la même manière, c'est-à-dire sans aucune contention d'esprit, nous faisons ce que nous appelons la *contraction magnétique* d'une façon machinale, sans penser au sujet. C'est ainsi qu'hier soir, tout en tenant les pouces d'une jeune personne, nous réfléchissions à ce que nous venions d'écrire et nous ne fûmes rappelé à nous-même que lorsque la tête de la jeune fille s'affaissa sur sa poitrine et que la voix de l'un des assistants fit entendre ces mots : Elle dort...

Nous avons dit que toute contention d'esprit un peu forte, toute manifestation énergique de la volonté entrainait nécessairement la contraction des muscles de la face, du cou et du thorax, ceci à l'insu de la personne elle-même.

Que les magnétiseurs examinent attentivement ce qui se passe dans leur organisme lorsqu'ils cherchent à réagir sur un sujet, et ils verront que notre assertion est fondée. En effet, l'esprit ou pour mieux dire, le cerveau est tendu, les sourcils contractés, les paupières immobiles, l'œil fixe, la pupille dilatée, le cou rigide, la poitrine ouverte, le diaphragme convulsé, la respiration en partie suspendue, en un mot, le magnétiseur fait, sans s'en douter, ce que nous appelons *la contraction magnétique externe*. Cette contraction est proportionnée à l'énergie de la volonté.



Nous avons ajouté que cette contraction doit être faite d'une manière uniforme, c'est-à-dire sans secousse. Nous avons dit, en outre, que les bras et les mains *doivent conserver leur souplesse naturelle*, ce qui est une condition essentielle, car la masse de l'influx-nerveux, bouleversée par la contraction musculaire, se tempère en s'écoulant par les bras et les doigts qui servent de conducteurs naturels au fluide vital, ceci en vertu de la propriété que possèdent les pointes.

Nous le répétons : sans contractions musculaires, point de modification dans le mouvement moléculaire de l'influx-nerveux, car tout mouvement centrifuge de l'influx-nerveux se traduit par une contraction musculaire, partant point d'émission, point de rayonnement du fluide vital, et par conséquent point de phénomènes magnétiques.

M. Lafontaine a essayé de réfuter cette vérité, mais il n'a fait que lui donner plus d'éclat.

En effet, M. Lafontaine reconnait, page 160, année 1863 du *Magnétiseur :* « Que si dans certains moments *où l'on veut agir fortement*, comme dans le cas de crise, il y a contraction chez le magnétiseur, elle se fait inconsciemment, sans aucune volonté de sa part, et tout-à-fait à son insu, de même que l'homme qui fait un violent effort pour soulever un pesant fardeau, raidit les jambes et les bras sans en avoir conscience. »

De ce que cet homme raidit ses jambes et ses bras sans en avoir conscience, chose qui me parait assez difficile à admettre, de ce qu'il ignore, ou qu'il ne se rend pas compte de ce qui se passe dans son organisme, est-ce une raison pour dire que cet homme accomplit cet acte, soulève ce fardeau, *sans contracter ses muscles*? Non, certainement.

M Lafontaine fait la contraction magnétique à son insu comme la plupart des magnétiseurs, tandis que nous agissons sciemment avec connaissance de cause. — Et qu'on ne vienne pas nier l'effet de la contraction musculaire dans l'acte de la magnétisation, car, pour que cette contraction n'existât pas, il faudrait que le cerveau et toutes les parties du corps fussent dans un état d'*inertie*, *de résolution complète*; or, cet état c'est la mort!

Nous magnétisons *mécaniquement*, comme un homme qui tourne une manivelle, c'est-à-dire sans aucune contention d'esprit. Notre méthode présente sur celle de M. Lafontaine et de tous les partisans de la volonté, l'avantage de ne provoquer que de la fatigue musculaire, tandis qu'une forte contention



d'esprit produit souvent de violents maux de tête, surtout chez les débutants. D'un autre côté, les effets que nous obtenons, à force égale, sont plus prompts et mieux caractérisés.

Maintenant que le lecteur expérimente les deux méthodes pendant un mois ou deux sur divers sujets, qu'il compare les résultats obtenus et qu'il adopte la méthode qui lui paraîtra préférable.

La dernière note de M. Lafontaine laisserait supposer que nous contractons violemment les bras, les jambes, que nous agissons par secousses. Rien de tout cela n'a lieu. Nous procédons avec calme, nous contractons les muscles de la face, du cou et du thorax d'une manière uniforme et sans secousse, à l'exception de certains cas particuliers que nous signalerons par la suite : nos bras, nos mains et nos doigts sont souples, ainsi que nos jambes. Nous magnétisons à peu de chose près comme M. Lafontaine, seulement nous agissons sans aucune contention d'esprit, nous accomplissons un acte purement mécanique et nous faisons la contraction magnétique *machinalement,* et dès que la première impulsion a été donnée, nous tournons la manivelle en pensant à tout autre chose, tandis que M. Lafontaire et la plupart des magnétiseurs concentrent toute leur attention sur l'accomplissement de cet acte. M. Lafontaine doit nécessairement être fatigué beaucoup plus vite que nous. Telle est la différence qui existe entre nos deux théories et nos deux méthodes. Comme on le voit cette différence n'est qu'apparente.

M. Lafontaine avoue, dans son livre intitulé l'*Art de Magnétiser*, que dans certains cas, il n'a pu produire certains phénomènes, tels que l'attraction directe sur un sujet catalepsisé, ou bien encore sur un galvanomètre, parce qu'il était fatigué, c'est-à-dire parce qu'il avait dépensé la somme de force musculaire dont il pouvait disposer, cela malgré toute l'énergie de sa volonté. Ce fait nous parait concluant, car si l'émission du fluide était réellement le résultat de la manifestation de la volonté, comme le suppose M. Lafontaine, un magnétiseur pourrait agir efficacement sur un sujet pendant vingt heures consécutives et plus, car un individu peut concentrer toute sa volonté sur un objet, chercher la solution d'un problème ardu pendant ce laps de temps (Montegazza a observé la formation des bacteries pendant seize heures de suite), tandis qu'un magnétiseur est épuisé et par conséquent incapable de produire des effets actifs après une heure ou deux au plus de magnétisa-



tion continuelle. Passé ce laps de temps, il absorbe, il dégage malgré tous les efforts de volonté qu'il puisse faire. Que peut-on objecter à cela? Rien, si l'on est de bonne foi.

Maintenant, que le lecteur juge et qu'il prononce.

Cette question étant vidée, nous reprendrons le cours de notre *Etude* dans le prochain numéro.

L. D'Arbaud.

P. S. Nous remercions bien sincèrement M Jean Bloc, notre éminent collaborateur, de la sanction qu'il a bien voulu donner à notre article publié dans l'*Union magnétique*, sous se titre : *Hérésies magnétiques*, et nous le prions de vouloir bien méditer sérieusement les pages que nous venons d'écrire. Nous sommes persuadé qu'il se rendra à l'évidence des faits.

Ayant reconnu depuis longtemps, que certaines polémiques ennuient les lecteurs, nous ne chercherons point à réfuter la discussion scientifique de M. d'Arbaud, nous en référant à ce que nous avons déjà dit à ce sujet, nous ne discuterons donc pas plus longtemps son système de contractions auquel il paraît tenir beaucoup. Nous ferons une seule observation.

M. d'Arbaud *accuse* qu'après deux heures de magnétisation selon sa méthode, il éprouve une fatigue, un épuisement qui le met dans *l'impuissance* de produire la cataepsie, l'attraction, et il pense qu'il en est de même pour tous les magnétiseurs.

Nous lui répondrons pour l'édifier;

Depuis trente ans, de sept heures du matin à dix heures du soir, nous magnétisons chaque jour 10 et 12 malades, donnant à chacun 1 heure, et à quelques-uns davantage. Nous faisons autant de bien, au dernier qu'au premier. Après ces magnétisations, nous donnons souvent un cours ou une séance publique, dans laquelle nous endormons deux ou trois sujets, sur lesquels nous faisons pendant deux heures des expériences de catalepsie, de sommeil à distance, d'attraction, d'insensibilité, etc., etc. Nous nous mettons ensuite à notre bureau et nous écrivons jusqu'à une heure ou deux du matin. Nous nous trouvons fatigué, mais non épuisé, et nous reccommençons le lendemain.

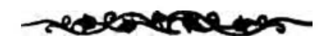
Voilà la vie que nous menons encore, au su et vu de tous, quoique nous ayons soixante-deux ans.—Il est vrai que



nous ne faisons point volontairement des contractions, et que lorsqu'il y en a chez nous, elle sont inconscientes.

Que M. d'Arbaud compare.

Ch. Lafontaine.



CATALEPSIE.

Au moment où un certain nombre de cas de catalepsie se déclarent dans plusieurs villes de France (comme si la mauvaise saison était favorable à son développement et le rendait presque épidémique), entre autres à Paris, où le même jour on a porté dans un hôpital, deux personnes rencontrées dans la rue et frappées de cette maladie, ne serait-il pas à propos de rappeler aux médecins, qui n'ont aucune ressource contre cette maladie, que le magnétisme est tout-puissant dans des cas semblables :

Un grand nombre de médecins de tous pays ont pu déjà se convaincre, que le magnétisme fait cesser immédiatement toutes les crises nerveuses qu'elles quelles soient, tant ses effets sont constants et infaillibles. Nous venons leur déclarer que s'ils veulent employer le magnétisme dans les cas de catalepsie, de léthargie, ils verront cesser presqu'instantanément ces accidents.

Ce n'est point une supposition gratuite que nous faisons. Nous avons rencontré dans notre pratique, plusieurs cas de léthargie, de catalepsie, de tétanos, et nous avons *toujours réussi* à les faire cesser, qu'ils fussent anciens ou nouveaux et quelle qu'eût été précédemment leur durée.

Voici un cas de catalepsie fort curieux, qui certainement aurait pu être guéri par le magnétisme, en employant les insufflations chaudes sur l'estomac, le cœur, le cerveau, et les impositions des mains sur le cerveau et l'estomac. Il est raconté par M. le docteur *Legrand de Saulle*, à qui nous laissons la parole.

« Il y a *sept ans*, un très-honorable médecin de Paris, le savant et spirituel docteur Cerise, fit à une société médicale — où j'ai l'honneur de l'avoir pour collègue — une communication orale relativement à un malade atteint d'un état très-sin-

gulier de catalepsie, qu'il avait observé quelques semaines auparavant dans l'un des hôpitaux de la ville éternelle. Je fus, à cette époque, vivement frappé des faits rapportés par M. Cerise; mais j'étais loin de me douter alors que les circonstances me permettraient un jour de voir moi-même ce malade : c'est cependant ce qui advint. En arrivant à Rome, en avril 1859, ma première visite fut pour l'hôpital Notre-Dame de la Pitié, et je demandai aussitôt à voir — s'il vivait encore — le cataleptique dont j'avais ouï parler à Paris? Quelques minutes après, j'étais introduit dans une infirmerie assez mal tenue, où un seul lit se trouvait occupé au milieu de la salle, à gauche. Là, je me trouve en face d'un homme paraissant âgé de quarante-huit ans environ, au teint bistré, à la face très-amaigrie, placé dans le décubitus dorsal, conservant l'immobilité, ayant invariablement les yeux fermés aux trois quarts et respirant sans force et sans bruit; sa bouche demeure à demi-close et laisse apercevoir des dents horriblement sales et recouvertes de fuliginosités fort épaisses, et en examinant attentivement ce malade, il est très-difficile de savoir s'il est dans l'état de ville ou s'il est plongé dans une espèce de demi-sommeil.

« Je continuai à passer en revue l'habitude extérieure du corps, et, en découvrant le malade, je n'eus réellement devant moi qu'un véritable squelette. La maigreur de ce malheureux est si hideuse qu'elle dépasse de beaucoup celle que nous observons chez les phthisiques ou les cancéreux qui succombent à la période ultime du marasme et de la cachexie. J'appliquai la main sur la région épigastrique et sur l'abdomen, afin de voir si je ne découvrirais pas par hasard la présence d'une tumeur spéciale; mais tout me sembla parfaitement dans l'ordre physiologique. Je lui pris alors successivement un bras et une jambe, les deux bras ou les deux jambes, et je communiquai à ces membres une attitude étrange et contraire à toutes les lois de la pesanteur. Les mouvements imprimés par moi persistèrent jusqu'à ce que je les fisse cesser de mon plein gré.

« J'en étais là de mon examen, lorsque je m'informai de tous les commémoratifs de l'observation, ils étaient à peine consignés sur une feuille volante et l'on put seulement me dire que cet homme avait exercé à Rome la profession de sellier : que l'invasion de sa névrose remontait à cinq années, mais qu'il n'était à l'hôpital que depuis trois ans et demi; que lors de son entrée on avait remarqué qu'il était d'une constitution très-



robuste, d'un tempérament lymphatico-bilieux : que sans être obèse il était fortement musclé, gros et gras ; qu'on l'avait d'abord vu sombre et taciturne, et qu'il était rapidement arrivé à être presque étranger aux choses du monde extérieur.

« Je m'enquis sur ces entrefaites du régime alimentaire que l'on faisait suivre au malade, et il me fut répondu qu'il était absolument impossible de lui faire prendre sa part de la ration commune, et qu'il ne mangeait que du pain et très-rarement un peu de bœuf bouilli. C'est alors que le surveillant de la division des hommes me raconta que le malade était entièrement insensible à la parole du médecin, de ses élèves, de l'aumônier et des infirmiers, *et qu'au surveillant de la division seul avait été exceptionnellement dévolu le don de se faire entendre*. Lui seul était obéi, lui seul pouvait le faire manger. En effet, je fis des tentatives multipliées sinon pour faire parler ce malheureux homme, du moins pour en tirer un son : il resta impassible et muet. Je priai que l'on me donnât du pain, et je lui présentai : il conserva la même immobilité. »

« A bout d'efforts et un peu de patience, très-désireux d'autre part d'assister au repas du malade, je dis au surveillant de vouloir bien d'abord le faire parler devant moi. Le surveillant l'appela par son nom : il répondit par un miaulement guttural et monosyllabique. Je lui fis demander s'il était malade, s'il souffrait quelque part, s'il désirait quelque chose, s'il voulait voir sa famille, etc., etc.; a quoi il me fit savoir, toujours à peu près dans le même langage, qu'il ne souffrait pas, qu'il ne demandait rien, qu'il ne voulait rien.

« Donnez-lui maintenant à manger, dis-je au surveillant Il lui fut sur-le-champ présenté un morceau d'environ 50 grammes de pain bis : le malade avança la main, prit le pain, ouvrit la bouche, mordit énergiquement dans sa petite miche, mastica et déglutit.

« Mais voici bien autre chose : pendant qu'il mange, si une personne *autre que le surveillant* vient à lui parler, il s'arrête soudain, et laisse inachevés les actes de la préhension des aliments, de la mastication et de la déglutition, *jusqu'à ce que la voix amie lui intime l'ordre de continuer* et de finir. A peine a-t-il repris son repas au point où il l'a laissé, que si un étranger lui adresse de nouveau la parole, il s'arrête encore et se remet en suspens. Cette expérience, on pourrait la renouveler indéfiniment.

« J'aurais voulu qu'on le fît boire, mais on m'opposa cet ar-



gument que le malade — sans avoir pour cela le moins du monde horreur des liquides — ne buvait presque pas déjà depuis longtemps, et qu'on ne pouvait lui faire avaler qu'à grand peine quelques centilitres de vin blanc.

« J'ai remarqué chez ce malade un abaissement considérarable de température. Tous les physiologistes, en effet, ont insisté sur ce phénomène dans les cas d'alimentation insuffisante, de jeûnes prolongés, de suicide par inanition. On a même été jusqu'à dire, si je ne me trompe, que l'on ne mourrait pas de faim, mais que l'on mourrait de froid. Toujours est-il que si j'avais eu occasion de noter un certain retrait du calorique chez ces mélancoliques renforcés que l'on est obligé de nourrir au moyen de la sonde œsophagienne, je n'avais jamais perçu une aussi énorme perte de chaleur que chez ce malade. Je n'ai pas fait l'expérience, je le déclare, mais, *à priori* je ne crois pas qu'une boule thermométrique introduite dans les orifices naturels eût pu accuser plus de 28 degrés centigrades!

« La vie prolongée de cet homme, malgré les conditions si défavorables dans lesquelles il se trouve, a été vraiment pour moi quelque chose de tout àfait inexplicable, et je crois que tout le monde devra partager mon étonnement. »

LEGRAND DU SAULLE.

Notre correspondance parisienne nous arrive au moment où le journal était sous presse; nous l'insérerons dans le numéro de février.

Genève. — Imprimerie A. Jaquemot et C°.

N° 11. **15 Février 1865.** **6me Année.**

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE, Quai des Bergues, 31.

Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr.; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.



A NOS LECTEURS.

Nous avons annoncé, dans le numéro du 15 janvier, que notre intention était de suspendre pour quelques mois la publication de notre journal *le Magnétiseur*. Plusieurs personnes en ont conclu que nous ne devions plus le publier, et elles nous ont fait offrir de reprendre elles-mêmes la suite de ce travail. Nous allons dire aujourd'hui toute notre pensée, afin que ni les unes, ni les autres, ne puissent prendre en mauvaise part le refus positif par lequel nous avons dû répondre à toutes les propositions.

Lorsqu'en 1859 nous avons créé *le Magnétiseur*, plusieurs journaux du même genre existaient à Paris, le *Journal du Magnétisme*, fondé par M. Du Potet, l'*Union magnétique*, publiée par la Société philanthropico-magnétique de Paris, sans compter deux journaux spiritualistes.

Il en est venu d'autres, mais ils n'ont fait que paraître et disparaître.

Notre but, en fondant *le Magnétiseur*, comme nous l'avons dit dans le premier numéro, 15 avril 1859, était « non-seulement d'instruire les personnes qui se vouent au magnétisme, en leur faisant part de tout ce qu'une pratique de vingt-cinq



ans alors, et de trente aujourd'hui, avait pu nous apprendre ; mais encore de faire connaître au public le magnétisme au point de vue de son utilité incontestable, en le présentant comme un anesthésique auxiliaire de la médecine et de la chirurgie ; et aussi de démontrer les propriétés curatives qu'il possède par lui-même, en citant des guérisons bien avérées de maladies, vis-à-vis desquelles la médecine était restée impuissante. » Nous indiquions, en outre, que nous voulions, par des raisonnements sérieux, appuyés sur des faits irrécusables, déraciner dans l'opinion publique les préjugés, les craintes, les antipathies, les aversions, les scrupules, les soupçons de mauvaise foi répandus sur le magnétisme, comme sur tout ce qui est inconnu et incompréhensible à première vue. »

Avons-nous atteint le but que nous nous étions proposé ? avons-nous contribué, pendant les six ans de notre publication, à répandre le magnétisme dans la société ? Notre propagande a-t-elle eu pour résultat d'éclairer le public, en lui faisant distinguer le magnétisme direct, comme moyen curatif, du magnétisme somnambulique, à peu près seul connu jusqu'ici et qui, par l'inconstance et la nature fugitive de la lucidité, avait pour résultat de faire repousser et même nier les plus incontestables effets du magnétisme proprement dit.

Nous n'avons pas certainement la prétention d'être un oracle et d'avoir su persuader à tel point, qu'il ne doive plus y avoir d'incrédules ; mais nous avons la conviction que dans notre sphère, nécessairement fort limitée, nous avons contribué à faire la lumière dans les esprits. Nous le voyons par les faits. Autrefois, on ne venait demander au magnétisme que la guérison des maladies nerveuses et anciennes, qui avaient résisté à tous les traitements médicaux. Aujourd'hui on appelle le magnétiseur pour les fluxions de poitrine, les pleurésies, les fièvres cérébrales à leur début, et enfin, pour toutes les maladies aiguës.

Nous avons été utile en faisant admettre le magnétisme comme une chose simple et naturelle, que tout le monde peut connaître et mettre en pratique.

Est-il aujourd'hui un homme, nous ne disons pas savant, mais ayant une teinture des sciences, qui ose nier le magnétisme ? S'il s'en trouvait un, il se donnerait à lui-même un brevet d'ignorance.

Oui, le magnétisme, grâce au courage de tous ceux qui s'en sont occupés sérieusement, tient aujourd'hui une place hono-



rable dans les sciences, malgré ceux qui l'ont exploité indignement, et qui n'ont pas craint de l'avilir en couvrant de son nom, d'ignobles farces.

Tels étaient les principaux sujets, sur lesquels nous voulions appeler les esprits à la vérité; or, aujourd'hui, nous avons la conscience d'avoir réussi à plusieurs égards, en voyant le magnétisme adopté par beaucoup, pratiqué par plusieurs de nos élèves, et *généralement* plus estimé, plus considéré qu'autrefois, même dans le domaine du vulgaire.

Si minimes que ces résultats puissent paraître à d'autres yeux, ils n'en constatent pas moins pour nous un véritable progrès, et cela nous suffit pour que nous nous applaudissions d'avoir entrepris cette tâche. D'autre part, nous reconnaissons bien nettement que, si nous avons pu faire faire ainsi quelques pas au magnétisme, nos succès ont été dûs, en grande partie, à notre ferme volonté de demeurer fidèle à nos convictions longuement mûries, ou tout au moins de n'en jamais faire le sacrifice, de ne jamais présenter une nouvelle idée sans le plus rigoureux examen; cette résolution que nous avons tenue, malgré d'innombrables attaques, malgré aussi des suggestions bien intentionnées, mais auxquelles nous avons dû résister, est, nous en sommes convaincu, la cause la plus réelle (après la réalité du magnétisme lui-même) du progrès que nous avons pu faire faire à cette science.

Or, ne nous est-t-il pas permis de nous demander, en face des divergences qui caractérisent la plupart des partisans de cette admirable vérité encore dans ses langes, si les mains entre lesquelles nous remettrions notre petite œuvre, la feraient bien marcher dans le sens que nous croyons le seul vrai, le seul utile, et si, plus tard, quand nous voudrions la reprendre, nous ne nous verrions pas dans la nécessité de combattre quelques-unes des opinions de nos honorables collègues, au lieu de trouver le champ libre pour marcher en avant?

Un doute de cette nature, et ainsi librement exprimé, ne saurait être injurieux pour personne; à chacun sa libre pensée, mais au fondateur d'une feuille publique, si humble qu'elle puisse être, il incombe une responsabilité morale d'autant plus grande, qu'il lui a été témoigné plus de confiance.

Que nos lecteurs veuillent donc accepter cette explication de notre conduite, en attendant que des loisirs bien désirés nous permettent de venir réclamer de nouveau leur concours; — que ceux de nos confrères qui ont eu le courage de penser à nous succéder dans cette arène en butte à tant de difficultés et d'obstacles, comprennent la nécessité où nous nous



trouvons de n'agir que d'après notre propre expérience, et que, laissant de côté de vaines controverses, chacun travaille pour sa part avec persévérance à apporter sa pierre à l'édifice commencé.

Ch. LAFONTAINE.



IMAGINATION ET MAGIE

Nous empruntons aux *Etudes sur la médecine animique et vitaliste*, du Dr Charpignon, les passages suivants, qui démontrent le rôle que joue l'imagination dans la vie, et quelle est son influence dans l'organisme.

IMAGINATION (1).

« Les images ou les idées que l'imagination fait naitre dans l'esprit, jouissent d'une action d'autant plus grande sur le système nerveux que le jugement et la volonté sont plus faibles et sommeillent davantage.

« L'imagination augmente considérablement la force des sentiments et des passions et devient ainsi la source de grandes félicités comme de vives douleurs.

« L'empire de l'imagination « dit Virey » est si étonnant, qu'on l'a vu guérir sur-le-champ des malades aux portes du tombeau, et frapper de mort l'homme le mieux portant ; elle opère de vrais miracles, elle est la reine du système nerveux et domine toutes les puissances de la sensibilité. »

« Sans aucun doute, lorsque la volonté et le raisonnement laissent dominer l'imagination, le système nerveux, chez certains individus, éprouve des perturbations considérables, et presque toujours en rapport avec l'idée qui domine. « Il y en a qui de frayeur, « dit encore Montaigne, » anticipent la main du bourreau ; et celui qu'on débandait pour lui lire sa grâce, se trouva roide mort sur l'échafaud du seul coup de son imagination... »

« Sans porter la suprême atteinte à la vie, l'imagination a fréquemment une action perturbatrice ; tous les médecins en ont observé des exemples. Malebranche rapporte qu'un savant voyant faire une saignée au pied de sa maitresse, ressen-

(1) Etude sur la médecine animique et vitaliste, par le docteur Charpignon, p 38. Germer-Baillière, éditeur, rue de l'Ecole de Médecine, 17, Paris.



tit subitement à la même partie, une douleur qui persista pendant plusieurs jours.

«Lorsque l'imagination se trouve agir en même temps qu'une foi ardente et absolue chez une personne douée de ce tempérament nerveux qui laisse facilement s'opérer la rupture dans l'équilibre des centres nerveux, il en résulte les modifications les plus profondes dans l'état normal et les effets les plus étonnants. Cette variété du tempérament nerveux est très-importante à prendre en considération, car c'est à cette mobilité nerveuse, à cette facilité d'isolement dans l'action des facultés intellectuelles et sensoriales, qu'est dû le développement de cette série de phénomènes de la pathologie nerveuse, appartenant à l'ordre moral.

«Comme je l'ai dit plus haut, sous l'influence de l'exaltation, de la suractivité d'une faculté morale, d'un sentiment ou d'une émotion, il s'opère dans les foyers nerveux correspondants une désharmonie fonctionnelle, à la suite de laquelle la conscience et la volonté sont tellement modifiées dans leur mode d'action que ces facultés sont momentanément abolies, laissant par cela même augmenter d'autant plus la puissance des facultés surexcitées par une idée fixe. Le jugement ne contrôle plus la valeur de l'idée qui s'est emparée de l'individu, et dès lors le système nerveux tout entier est sous l'empire absolu de cette idée. L'individu soumis à cet état de perversion nerveuse est dans un véritable état d'automatisme dont il ne se rend pas compte, et par le fait duquel il ne se possède plus. Le phénomène des hallucinations temporaires et artificielles tient à cet état normal des fonctions cérébrales ; aussi elles peuvent être provoquées chez ceux qui sont doués de cette mobilité nerveuse toute spéciale. Il suffit pour cela de fixer fortement l'attention et de frapper en même temps l'imagination par l'attente d'un phénomène qu'on affirme devoir se produire, et qui se produit en effet, avec d'autant plus d'intensité que la confiance de l'individu est plus absolue.

« C'est bien en vertu de cette action mixte, sollicitation de certaines facultés morales d'une part, et de l'autre, mobilité et instabilité de la force nerveuse, que se développent les phénomènes qu'on peut appeler de physiologie transcendante, et parmi lesquels il faut ranger la plus grande partie de ce qui appartient à la magie antique et du moyen-âge, à la fascination, aux épidémies nerveuses, au somnambulisme artificiel, à l'hypnotisme. J'ai déjà dit quelques mots sur quelques-uns de ces



phénomènes, mais il est nécessaire de nous arrêter encore sur eux, car ils sont étroitement liés à la médecine morale. »

MAGIE.

«En voyant l'homme produire des manifestations intellectuelles et physiologiques qui n'étaient pas en rapport avec ce que l'on connaissait de la capacité de ses facultés, on trouva tout simple de chercher la cause de ces phénomènes dans des interventions surhumaines, et une fois la réalité de ces causes occultes admise, la tendance de l'esprit humain vers le merveilleux, favorisa le développement d'un art et d'une science dont les résultats ne cessèrent de grandir, en traversant les siècles et en passant à travers le prisme de l'imagination.

«Tous les peuples, en remontant aux siècles les plus reculés, ont consigné dans leurs annales les apparitions des morts, des génies, des anges, des démons ; ils ont constaté des faits extraordinaires dont ils ont constitué la magie.

L'examen philosophique et expérimental des siècles modernes a discuté ces faits merveilleux et les a niés, expliquant leur consignation dans les annales de l'histoire par la crédulité et la fraude. Cette négation absolue, qui du reste, a trouvé beaucoup d'esprits protestant contre elle, est loin d'être la solution du problème. C'était à la physiologie contemporaine qu'il était réservé de donner une explication satisfaisante de ces phénomènes, car tout en faisant une large part à la supercherie et à l'erreur, il reste un certain nombre de faits authentiques dont on ne peut se débarrasser, et qu'il faut expliquer par des lois physiologiques, ou renvoyer à des causes extranaturelles.

«Quand une idée est devenue générale et qu'elle rencontre des individus dont les aptitudes intellectuelles et les dispositions nerveuses sont de nature à permettre la modification fonctionnelle cérébrale dont j'ai parlé, il se développe des phénomènes nerveux en rapport sur cette idée. Ainsi, quand la foi dans les bons et mauvais Esprits et dans leur influence sur les actions de l'homme, est dominante et absolue, l'amour, l'espérance ou la crainte absorbent certains individus, et des crises nerveuses surviennent, telles que attaques hystériques: catalepsie, somnambulisme, délire, monomanie, hallucinations. Tous ces états nerveux, aujourd'hui bien connus, ont paru à certaine époque, ne pas appartenir à une perturbation de l'organisme, et cela d'autant moins, que ces phénomènes



étaient intermittents, fugaces, naissant et disparaissant sous l'empire d'une parole, d'une cérémonie, d'une invocation.

«La facilité avec laquelle les crises nerveuses survenaient chez les individus prédisposés, fit naitre un art qui eut de nombreux adeptes, par la nature même des résultats merveilleux qu'il tendait à produire. Cet art a été consacré dans la haute antiquité par la sanction des castes sacerdotales, il fit partie des institutions religieuses dans l'Egypte et la Grèce. Lorsque le Christianisme renversa le Paganisme, il changea le nom des causes qui étaient réputées engendrer les phénomènes dont nous parlons, et tout ce qui était l'œuvre des pratiques anciennes, fut attribué au démon, tandis que ce qui survenait d'analogue sous le règne de la nouvelle religion fut l'œuvre des anges et des saints. Ce fut une longue lutte qui s'est prolongée jusqu'au dernier siècle, que cette division dans les causes surnaturelles qui faisaient les apparitions, les catalepsies, les sommeils, les extases, les guérisons. On connait les tortures que le moyen-âge infligeait aux malheureux accusés de magie et de sortilége!....»

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

La découverte de M. le docteur Guyomar (de Laroche-Derrieu).

Paris, 10 janvier 1865.

« Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille!
Que l'univers se taise.... »

ou écoute les grandes vérités dont M. le Dr Guyomar vient de se faire le révélateur.

Guyomar! un nom qui bientôt prendra sa place à côté de celui des Harvey, des Haller, des Aveubrugger, des Bichat, des Corvisart, des Laennec. Que dis-je? un nom dont l'éclat surpassera celui de tous ces grands hommes.

Ceux-ci, en effet, ne nous ont initié qu'au mécanisme du jeu physique de nos organes, et la partie la plus belle de nous-même, la partie spirituelle, est pour eux restée lettre close.

Or, la vie intérieure n'a plus de secrets pour M. Guyomar. Arrachant le voile qui l'enveloppait, il la montre aux yeux louis du monde savant.

Comme toujours, c'est par l'observation d'un fait vulgaire



et observé par tout le monde que notre docteur a été condui à la plus sublime des découvertes.

Depuis Laennec, tous les médecins ont maintes fois ausculté le cœur et se sont accordés à dire qu'ils entendaient deux bruits distincts, ayant des caractères spéciaux : mais aucun d'eux ne s'était encore avisé d'entendre autre chose, pas même M. Bouillaud, le savant auteur du *Traité des maladies du cœur.*

Cependant il existe un autre bruit que le tic-tac, c'est le *frémissement vibratoire* « qui l'accompagne, l'enveloppe et le pénètre, » et qu'il était donné à M. Guyomar d'écouter le premier, en proie à un ineffable ravissement.

A son oreille incomparable était réservé le suave bonheur de distinguer ce frémissement de celui que produit le frottement de l'oreille *appliquée* contre la poitrine ou le séthoscope, — ou de cet autre frémissement que M. le Dr Collongues a désigné sous le nom de vibrations dynamoscopiques.

On pourrait le comparer, comme sensation sur le nerf auditif, au sussurrus d'un gaz qui circulerait à travers une cavité close.

Après tout, il ne serait pas bien étonnant que nous eussions été jusqu'ici un peu sourd, et qu'il existât dans la région précordiale un bruit particulier, digne d'être signalé ; mais, ce qui le serait davantage, c'est que ce bruit subit les déplacements que son inventeur a mille fois observés.

Auscultez, dit-il, le cerveau d'une personne à l'état de veille, vous n'entendrez rien, si ce n'est le battement des artères temporales qui n'ont rien à voir ici ; mais, que la personne soumise à l'auscultation soit mise en somnambulisme, et un murmure confus se fait bientôt entendre.

A ce moment silence du côté du cœur. Il n'y a pas à en douter, le frémissement vibratoire dont nous venons de parler s'est transporté du cœur au cerveau.

Pourquoi? Interrogation semée d'abîmes pour quiconque n'est pas doué du génie intuitif, mais qui n'arrête pas un instant le nouveau Laennec.

Pourquoi? Parce que le cœur et le cerveau sont dans une intime corrélation, et que le premier, roi souverain, tient le second sous un joug dominateur ; parce que le cerveau, dans l'état somnambulique, n'est impressionné que consécutivement à l'ébranlement et au dégagement spécial du cœur ; et enfin, parce que c'est du cœur et non du cerveau que vient ce sommeil.



Si cela ne vous paraît ni très-clair, ni très-concluant, c'est évidemment que vous ne possédez que de faibles doses d'intuition et que vous êtes bien difficiles à convaincre.

Oh ! fortuné docteur! jamais on n'osera plus dire que le cœur humain n'a, dans notre corps, que le rôle d'une pompe aspirante et foulante. Désormais la prééminence sur le cerveau est bel et bien un fait acquis à la science.

Oui, « le roi souverain » de ce monde invisible, mais réel, est le cœur. Le cerveau n'est qu'un ministre chargé d'exprimer les pensées et les volontés du monarque, et nos sens extérieurs sont des serviteurs plus ou moins fidèles, à qui il dit : « allez, » et ils vont ; « venez, » et ils viennent ; « entendez, » et ils entendent.

Le cœur de l'homme, c'est la vallée profonde du mystère, le réservoir inépuisable du sentiment, la source jaillissante et intarissable de la pensée, le tabernacle de la conscience incorruptible. C'est un vase d'argile, si l'on veut, un misérable atôme ; mais, sachez qu'une étoile du ciel est cachée en lui (1).

En vérité, tout cela est fort beau !

Mais, si le cœur est monarque des autres facultés, comme on s'accorde à reconnaître que les femmes ont plus de cœur que les hommes, nous devons, pour être logiques, reconnaître notre infériorité et leur donner le rang qui leur appartient légitimement.

Maintenant, à elles l'épée, à nous la quenouille !

Vous le voyez, jamais découverte n'aura produit, comme celle de M. le Dr Guyomar, tant de surprise dans notre pauvre monde.

Jean Bloc.

VARIÉTÉS.

Paris, le 19 février 1865.

Monsieur le Rédacteur,

Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous personnellement et très-peu de nom, je n'en ai pas moins, à vos

(1) Le mémoire de M. le docteur Guyomar, *sur certains phénomènes de la vie intérieure ou spirituelle chez l'homme*, etc., vient d'être publié par M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17. Paris.



Mais le nom de sorcier, à 14 ans, suffisait à mon esprit enthousiaste pour faire naître en moi le désir de mériter mon titre ; je continuai donc jusqu'à l'âge de 17 ans. Mais ce qui était permis à l'enfant, on ne le permit plus au jeune homme ; tant il est vrai qu'on n'attaque dans ce monde que ce qu'on redoute.

Enfant, on haussait les épaules ; jeune homme, on me poursuivait des foudres de la justice, malgré mon grand désintéressement ; je résolus donc de me faire soldat, dans le double but de n'être pas poursuivi et d'avoir sur la planche le pain quotidien, pour guérir gratuitement. Je continuai d'exercer ma *sorcellerie* jusqu'à vingt ans, car j'étais toujours imbu des notions de mon premier maître (le berger), qui guérissait par des paroles, tantôt prononcées en latin, tantôt en français fortement estropié. C'est alors que je fis la connaissance de mon second maître, M. le baron Du Potet, mais quelle fut ma désillusion, grand Dieu ! j'allais bravement chez lui pour traiter de puissance à puissance ; je voulais bien lui confier tous mes secrets, mais je voulais qu'il me fît la confidence des siens.

Il me reçut avec l'aménité que tout le monde lui connait, il m'écouta avec cette bonté qui le caractérise, il sourit, me prit les mains et me dit : « Mon cher enfant, mettez toutes ces sornettes de côté, et lisez ce livre, voilà mes secrets. » Je m'en fus, content de ma journée, car j'avais entrevu un homme doux et bon, comme je les comprenais pour ce métier.

Je lus son livre ; mais, hélas ! quel fut mon désenchantement ! il n'y avait pas la plus petite formule magique ; je me crus volé, et je courus lui demander s'il se moquait de moi, et si toute sa science était dans ses gestes ; je ne comprenais pas qu'il pût guérir sans paroles ; il me rassura ; et par la suite, je me rendis à l'évidence de la nouvelle doctrine dont je ne connaissais pas même le nom à cette époque.

C'est ainsi que je devins magnétiseur ; mais de graves soucis en furent la conséquence ; j'appartenais alors au corps des cent-gardes, et mon chef était à cheval sur l'étiquette du costume, il ne voulait pas que je compromisse la tenue que je portais en faisant de la jonglerie ; et malgré les nombreuses preuves que je donnais chaque jour à mon chef de ma puissance magnétique et de ma loyauté, il ne fut convaincu que d'une chose : c'est qu'il y avait, en effet, quelques phénomènes surprenants dans cette science ; mais, qu'en raison de l'in-



yeux de magnétiste, un petit mérite; c'est celui d'avoir été et d'être encore la victime de ma conviction profonde.

Je n'ai cependant que trente et un an; et, quoique vous en comptiez le double, je suis à me demander si vous avez souffert moralement et physiquement ce que j'ai enduré.

Magnétiseur dès mon enfance, cela sans m'en douter, je guérissais les petits enfants de mon âge, par le contact des mains.

Plus tard, je faisais ma *cour* au berger du pays, dans l'espoir d'acquérir ses secrets, et armé de cette sainte confiance qu'il faut quelquefois respecter, je guérissais.

Ce qui a déterminé ma carrière par la suite, c'est certainement la résurrection que j'ai faite sur mon frère.

Voici comment.

J'avais alors 14 ans, mon jeune frère en avait 4; atteint du croup, il mourut en quelques heures (du moins ce fut l'avis du Dr Gimey, de Bernécourt, Meurthe); j'étais parti de la maison à huit heures du matin, je ne rentrai que le soir, revenant de l'école; quelle ne fut pas ma surprise! quatre cierges brûlaient autour du berceau de mon frère, et mes parents étaient en prière. D'un coup-d'œil je compris tout; mon frère avait rendu le dernier soupir à 4 heures de l'après-midi; il était froid : je m'élançai vers lui; je le saisis dans mes bras, je le transportai dans ma chambre, et là, sur mon lit, je l'appelai de toute ma puissance, couvrant de mon corps son petit corps; je le réchauffais, ma bouche sur sa bouche, je lui faisais respirer mon haleine.

Malgré les sollicitations de mes parents, qui me priaient de le laisser et de prier pour son âme, au lieu de m'évertuer sur son corps, je n'en continuai pas moins; ce ne fut qu'après une heure, qui me parut un siècle, que j'obtins le prix de mes *caresses* magnétiques; un bruit sourd venait de se faire entendre dans sa gorge, il rendit, etc., etc.

Cette résurrection, qui n'est pour moi qu'un simple passage de l'état léthargique à la vie ordinaire, n'en fit pas moins sensation dans tout le village, et partout on m'appelait le sorcier.

Aujourd'hui que je suis sûr que mon miracle n'en était pas un, quoique bien certainement mon frère, qui est aujourd'hui sous-officier au 9e régiment d'artillerie, en garnison à Vincennes, eût été très-bien enterré, si je ne l'eusse secouru; je ne considère cela que comme un fait qui peut se renouveler souvent.



crédulité générale, il devait m'interdire toute pratique du magnétisme, du moins quant à présent.

Je crus trouver un biais pour continuer; cela, en me faisant autoriser directement par l'empereur.

Je lui dédiai donc une brochure en 1858: et, sans le savoir, je lui donnai le titre d'un de vos précieux ouvrages; duquel titre, je vous demande humblement pardon; je lui offris *l'art de magnétiser ou de se guérir mutuellement* (Dentu, éditeur); il l'accepta et me fit demander aux Tuileries avec quelques sujets; là, je fis mes preuves, et, l'empereur satisfait, crut devoir m'encourager à continuer.

Mais la parole ne vaut jamais un écrit, fut-elle sortie de la bouche d'un empereur; aussi mon chef ne me toléra-t-il que quelque temps seulement. Ce qui, par la suite, me fit complètement disgracier, ce furent les séances publiques que je donnais en costume de cent-garde; je perdis mon avenir militaire, et, après douze ans de service, je dus me faire exonérer. Je me fixai à Longwy (Moselle), je fis là des merveilles, mais bientôt les poursuites se dirigèrent contre moi avec une telle activité, qu'en moins de six mois j'eus sept procès, dont l'un seulement me coûta 700 francs. Arrêté un jour, je passai en jugement; après vingt-deux jours de prévention sous l'inculpation de plusieurs chefs d'accusation, entre autres d'homicides par imprudence, d'escroqueries, d'attentats à la pudeur, de médecine illégale, etc., etc...... je m'en tirai avec les honneurs de la guerre, atteint d'une blessure seulement, mais peu dangereuse: j'étais condamné à une amende de 150 francs et les frais; cela, pour exercice illégal de la médecine, les autres chefs d'accusation ayant été écartés dès l'enquête. Je ne m'en vis pas moins obligé de plier bagage pour éviter de nouvelles poursuites, et j'établis mon siége magnétique à Metz, où un médecin me couvrait de son égide; mais là, une déception d'une autre nature m'attendait.

L'établissement était au nom du docteur; et, dès que l'établissement prospéra, il m'offrit une somme si minime relativement à nos recettes, que je dus me retirer sans protester, car je ne pouvais avoir aucun recours contre lui.

Je revins donc à Paris, théâtre de mes premières armes; du moins là, l'autorité vous laisse tranquille, lorsque vous restez dans votre sphère d'action.

Je n'ai eu à me plaindre ici que de mes confrères de la Société de magnétisme; j'étais remuant et je voulais certaines



reformes sensées; ce fut suffisant pour me rendre le point de mire de tous les aboyeurs; et, bientôt, je ne fus qu'un intrigant mis à l'index.

Je fus appelé à la barre pour y répondre devant la Cour suprême; cette Cour, voulant me lier les mains, je dus donner ma démission de membre titulaire pour ne pas transiger avec ma dignité.

Maintenant, Monsieur, que vous me connaissez un peu, je crois devoir vous faire part d'une proposition.

Vous voulez quitter la publication de votre journal, *le Magnétiseur;* je commence par vous dire que c'est à mon grand regret...

Votre dévoué collègue et abonné

GÉRARD,
Membre de la Légion d'Honneur.

Nous avons cru être agréable à nos lecteurs en donnant de la publicité à cette lettre, dont les faits sont intéressants, et qui démontrent combien les idées de l'enfance ont d'influence sur la vie.

Une conviction profonde, basée sur l'ignorance d'abord, a entraîné M. Gérard dans la voie où il se trouve, et en a fait un magnétiseur sérieux.

Nous regrettons qu'il ait eu des démêlés avec la justice, car nous ne comprenons pas que cela puisse avoir lieu pour un magnétiseur qui reste dans sa spécialité magnétique.

REPONSE A M. LAFONTAINE.

La vérité est une, les observations de M. Lafontaine n'ont nullement ébranlé ma conviction.

Tout n'est qu'habitude et tout est relatif. J'ai pour voisin un jeune garçon de quinze ans qui en moyenne scie deux ou trois stères de bois par jour, j'ai essayé quelquefois de prendre sa scie, et à la quatrième bûche j'étais exténué, car je n'ai jamais manié que la plume, le crayon, le pinceau, le burin ou le compas.

Je n'ai pas la prétention de vouloir me mettre en parallèle avec M Lafontaine, dont la puissance magnétique est extraordinaire. C'est à peine si je fais du magnétisme pratique une



« Si le magnétiseur n'est pas dans une disposition de *santé* et de force convenable, s'il est *fatigué, épuisé* par un excès quelconque, il ne produira rien ou très peu, *bien qu'il y mette toute la volonté dont il est doué.* »

« Si, au contraire, le magnétiseur est plein de *force* et de *santé* et qu'il magnétise *machinalement, avec distraction, sans volonté bien exprimée*, il produira cependant des effets positifs.

Cela paraît clair et précis. Cependant M. Lafontaine ajoute une réflexion qui suivant moi forme un véritable contre-sens:

« Il faut bien se garder toutefois, dit M. Lafontaine, de croire que la puissance magnétique soit le résultat de la force musculaire; pour être puissant magnétiseur, il faut une certaine constitution physique, alliée à une fermeté de caractère à laquelle aucune vigueur corporelle ne pourra suppléer. Nous avons vu des hommes d'une stature herculéenne, à l'âme parfaitement trempée, ne produire aucun effet magnétique ou n'en obtenenir que de très-légers. »

Ceci dépendait du dégré d'expérience que possédaient ces individus et surtout la manière dont ils agissaient; car si vous *donnez brusquement*, c'est-à-dire par secousses, si vous ne faites pas la contraction d'une manière uniforme, vous n'obtiendrez que des résultats négatifs, ou bien encore vous provoquerez des crises, des mouvements nerveux, mais vous ne produirez jamais le somnambulisme.

« Nous avons vu, au contraire, ajoute M. Lafontaine, des hommes dont la force physique semblait nulle, mais dont le système nerveux était d'une sensibilité et d'un développement très-grands, obtenir des effets presque instantanés.

Cela provient de ce que le système nerveux joue ici un grand rôle et pour produire la sécrétion de son propre fluide et pour l'émettre au-dehors. »

Comme on le voit, M. Lafontaine finit par abonder dans mon sens, et cela pour ainsi dire malgré lui, tant il est vrai que la vérité est inaliénable.

M. Lafontaine reconnait que ce qui produit la sécrétion interne du fluide et son émission au-dehors, c'est le système nerveux.

Or, il est un principe admis par tous les physiologistes, c'est que tout mouvement de l'influx-nerveux dans le sens centrifuge, se traduit par une *contraction musculaire*. Or donc, sans *contraction musculaire*, point d'*émission de fluide*.



ou deux fois par mois, ma position administrative ne me permettant guère de m'occuper de cette chose.

M. Lafontaine ne doit pas non plus se citer pour exemple, car il occupe une place hors ligne et il est loin de représenter le commun des magnétiseurs, que j'ai pris pour terme en me mettant en scène.

J'ai donc cru émettre une vérité, en disant qu'après une ou deux heures de magnétisation consécutive, la plupart des praticiens étaient épuisés et par conséquent incapables de produire des effets énergiques, tels que d'influencer l'aiguille d'un galvano-mètre, ou tout autre objet inerte.

Je trouve à ce sujet, dans le magnétiseur de 1861, pages 28 et 32, la relation d'une expérience qui avait servi à asseoir ma conviction à cet égard. Voici en quoi consistait cette expérience :

« Pour terminer la séance (dont la durée n'est pas déterminée), M. Lafontaine se proposait d'opérer l'attraction, à l'aide du magnétisme, d'une aiguille en cuivre suspendue par un fil de cocon, dans un bocal hermétiquement fermé et....

« Après avoir fait apporter l'appareil au milieu du salon, M. Lafontaine déclara que, se sentant très-fatigué par suite des expériences qu'il venait de faire, il n'était pas sûr de réussir.

« L'expérimentation ne put en effet, *malgré ses efforts*, faire dévier l'aiguille. »

Ainsi s'exprime M. le docteur Louyet.

M. Lafontaine s'exprime ainsi de son côté :

« Quant à la quatrième expérience, l'attraction de l'aiguille de cuivre placée dans un globe de verre, et dans laquelle j'ai échoué ce jour là, par suite d'une trop grande fatigue et... »

Etait-ce une fatigue mentale ou une fatigue musculaire? M. Lafontaine était-il incapable de vouloir? Non, il voulait fermement, mais il ne pouvait plus agir, parce qu'il était fatigué, parce qu'il avait dépensé la somme de force musculaire dont il pouvait disposer, parce qu'il n'émettait plus de fluide, l'émission du fluide étant subordonnée à la contraction des muscles, comme nous l'avons démontré dans notre précédent article.

Ceci ne vous semble-t-il pas concluant?

Comme corollaire, je reproduirai encore les lignes suivantes, que j'emprunte à l'*Art de magnétiser* de M. Lafontaine :



C'est là un principe physiologique, une vérité scientifique que toutes les dénégations ne parviendront pas à détruire.

Il est un autre principe indéniable, c'est que, à expérience égale, un individu vigoureux et bien portant, produira des effets magnétiques plus prompts et mieux caractérisés, qu'un individu débile ou souffreteux. Est-ce à dire que le premier manifestera sa volonté plus énergiquement? Non! c'est le contraire qui a lieu. Un malade est plus volontaire, il s'irrite plus facilement qu'un homme valide, il fait une plus grande dépense de volonté, ceci en raison même de son impuissance.

D'un autre côté, un magnétiseur puissant, qui est fatigué corporellement, est incapable de produire de nouveaux effets, cela malgré tous les efforts de sa volonté.

Ce fait me paraît assez significatif.

Maintenant, que le lecteur se prononce, qu'il expérimente les deux méthodes et qu'il adopte celle qui lui paraîtra préférable.

Je regrette vivement que la suspension du journal ne me permette pas de continuer mon Etude.

Je remercie les lecteurs des sympathies qu'ils ont bien voulu me témoigner, et je prends congé d'eux en leur disant au revoir.

Cahors, le 2 février 1865.

L. D'ARBAUD.

Avec une impartialité que tout le monde reconnaîtra, nous en sommes certain, nous avons toujours accueilli dans notre journal les opinions, les théories, les pratiques contraires au nôtres; et si nous avons cherché quelquefois à les combattre, quand nous les trouvions entièrement fausses, nous avons malheureusement peu réussi à convaincre nos adversaires; mais, nous l'espérons du moins, la partie saine du public, en dehors des discussions, nous a souvent donné raison.

Nous regrettons aujourd'hui que M. L. d'Arbaud persiste dans son système de contractions, et qu'il cherche à nous mettre en désaccord avec nous-même.

Nous ne pouvons que le prier de relire attentivement et entièrement l'*Art de magnétiser*, et les articles concernant la théorie et la pratique que nous avons publié dans notre journal le *Magnétiseur*.

Plainpalais. - Impr. A. Jaquemot et Cᵉ place des Philosophes.



N° 12. 15 Mars 1865. 6me Année.

LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR CH. LAFONTAINE

A GENÈVE, Quai des Bergues, 31.

Paraissant le 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages in-8°.
Prix : Genève, 5 fr. ; Suisse, France, Italie, Belgique, 6 fr.
Angleterre, Amérique, Turquie, 10 fr.

Abonnement chez M. Germer-Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17, à Paris.

NOS ADIEUX.

Ce numéro est le douzième et dernier de la sixième année de notre journal ; nos engagements sont remplis.

Nous venons aujourd'hui exprimer toute notre reconnaissance et faire nos remerciments sincères à tous nos abonnés, pour l'accueil bienveillant qu'ils ont fait à notre œuvre, et le soutien qu'ils nous ont donné pendant plusieurs années. Nous remercions aussi nos collaborateurs du concours qu'ils nous ont si obligeamment accordé.

Nous ne leur disons point adieu, mais au revoir ; nous ne voulons point terminer ici notre journal ; non, ce n'est pas le dernier mot *du Magnétiseur ;* nous le suspendons seulement, ce n'est qu'une interruption qui nous est nécessaire pour mener à bonne fin plusieurs ouvrages commencés, et que toutes nos occupations nous empêchent de terminer.

Nous nous faisons donc un devoir de déclarer ici que, dans quelques mois, le journal *Le Magnétiseur* reparaîtra, et nous osons l'espérer, dans des conditions plus favorables à son extension et à sa publicité.

Peut-être son utilité se fera-t-elle mieux sentir par sa disparition, et sera-t-il accueilli avec plus de faveur encore qu'à sa naissance.



Nous publierons, dans le courant de l'année, *les Mémoires d'un magnétiseur*, ouvrage qui sera plus scientifique que son titre ne pourrait le faire croire; nos aperçus théoriques et pratiques se joindront à la partie anecdotique, qui ne sera là que pour rendre un peu moins monotone, ce qu'il y a de trop sérieux dans le magnétisme, et aussi pour faire connaître tout ce que la propagande d'une science non adoptée peut entrainer de souffrances, de petites persécutions, dans les périgrinations des hommes qui se vouent à faire connaître une vérité utile, mais repoussée par l'indifférence des uns, par l'amour-propre des autres, et par l'intérêt mal calculé d'une classe privilégiée.

Le magnétisme essentiellement utile, le magnétisme curatif, tiendra la première place, soit comme preuve de son action curative par des faits nouveaux, que nous n'avons point encore publiés, soit par des indications pratiques dans certaines maladies.

Nous aborderons le côté psychologique du magnétisme, le somnambulisme, la lucidité, les pressentiments, les divinations. Nous citerons dans ce genre, nombre de faits qui nous sont personnels. Nous ne reculerons pas devant le spiritisme, et nous dirons aussi comment nous l'avons compris et comment nous l'avons exercé nous-mêmes.

On sait déjà que nous ne croyons pas à la communication *des esprits,* c'est-à-dire *aux revenants* dont on nous parlait dans notre enfance.

Nous nous sommes peut-être quelquefois expliqué d'une manière trop brève et trop péremptoire sur le spiritisme proprement dit, ce qui a pu choquer bien des esprits religieux; mais notre tâche était alors de nous occuper du magnétisme seulement au point de vue des faits qui pouvaient être touchés avec la main, et d'élaguer tous ceux qui pouvaient entraver sa marche; notre but unique était alors de propager dans le public la pratique utile du magnétisme. Aujourd'hui notre tâche est autre, nous ferons tous nos efforts pour ne pas être au-dessous du but que nous voulons atteindre.

Nous ne savons point encore quel genre de publication nous emploierons pour *les Mémoires d'un magnétiseur;* nous sommes en pourparlers avec un libraire-éditeur de Paris pour les publier en volume, mais peut-être adopterons-nous le mode de livraisons mensuelles. Dans ce dernier cas nous aurions recours à l'obligeance de nos abonnés et de nos lecteurs, en les priant de souscrire à notre ouvrage.



De toute manière nous déclarons que, quel que soit le mode de publication auquel nous nous arrêterons, *les Mémoires d'un magnétiseur* auront paru au complet avant la fin de 1865.

Ch. LAFONTAINE.

LES FRERES DAVENPORT DÉMASQUÉS.

Extrait du journal anglais : « The Press ».

« Les frères Davenport, ces habiles imposteurs, ainsi que leurs partisans, ont reçu une sévère leçon, mardi dernier, à Liverpool. On sait que leurs expériences exigent pour réussir la réunion de diverses conditions, obscurité, armoire spéciale, et personne spéciale aussi pour leur lier les mains, car de nombreux spectateurs se voient refusés comme incompétents, ainsi que cela est arrivé dans la séance en question. Finalement, les Davenport ayant accepté, quoique avec répugnance, deux messieurs choisis et proposés par le Comité, l'expérience commença. Mais, à peine la cérémonie du garottage eut-elle commencé, que l'un des patients jeta les hauts cris, disant que la corde était trop serrée, qu'elle le blessait, et accusant de cruauté l'honorable personnage qui s'était chargé de la besogne. Tout-à-coup, Davenport s'échappa brusquement, et en dépit de la proposition faite par celui qui l'avait lié, qu'il eût à se présenter au public pour faire examiner ses liens, Davenport ordonna à l'un de ses compères, le Dr Ferguson, de trancher la corde, ce qui fut fait rapidement. Davenport montra alors ses mains sanglantes, mais il demeura évident pour le public, que les blessures dont ce sang provenait, avaient été causées par le couteau dont s'était servi le docteur pour trancher le nœud, et non point par la corde elle-même, puisque le sang n'avait apparu qu'après l'enlèvement de celle-ci.

» Une scène de désordre s'ensuivit, le public jeta les imposteurs en bas de l'estrade, et mit en pièces la mystérieuse armoire; tout cela ne dura qu'un instant, les misérables se retirèrent couverts de honte, et ajoutons-le, sans qu'aucun de leurs *esprits* familiers se fût présenté, pour leur porter secours dans cette dangereuse extrémité.

» Pourquoi les frères Davenport ne se sont-ils pas contentés de se présenter au public comme d'habiles prestidigitateurs, au lieu d'afficher d'absurdes prétentions à un commerce



avec le monde surnaturel? On eût applaudi à leur adresse, tandis qu'on ne peut leur accorder que du mépris. »

« The Press. »

Extrait du MÉMOIRE SUR LA PRÉVISION,

par Deleuze.

> Il y a un noyau de vérités pour toutes les erreurs. Tachons de dégager ce noyau de l'enveloppe qui le cache à nos yeux.
>
> Bailly.

La plupart des métaphysiciens raisonnent comme s'il n'existait dans le monde que ce dont nos cinq sens nous démontrent l'existence. Ils n'admettent que deux ordres de choses : les objets sensibles et l'âme qui reçoit les sensations. Dans les objets sensibles ils ne voient que de la matière et du mouvement ; ils considèrent l'âme comme une substance sur laquelle les corps produisent des impressions différentes selon leurs diverses qualités, mais ils oublient que nous apercevons seulement les objets et les modifications des objets qui tombent sous nos sens, et qu'il existe peut-être une infinité d'objets inconnus, et une infinité de modifications dans les objets connus, qui sont inaccessibles à nos organes. La faculté de connaître la forme d'un objet placé à distance, appartient au sens de la vue ; un aveugle-né ne peut la concevoir, il ne peut se faire une idée des couleurs ; un sourd-muet ne comprendra jamais comment je sais ce que disent les personnes que je ne puis voir, comment je sais que telle horloge dont je suis éloigné s'est dérangée et avance de tant de minutes. Les sons, les couleurs n'existent que pour ceux qui sont doués de la vue et de l'ouïe ; ce sont des modifications de notre âme correspondantes à des modifications des corps, lesquelles n'ont cependant rien de commun avec les sensations que nous éprouvons. Si donc nous avions un sens de plus, notre âme serait autrement modifiée ; nous aurions un plus grand nombre de sensations et d'idées ; nous connaîtrions une foule de choses dont nous ne nous doutons pas, et celles que nous connaissons aujourd'hui se montreraient à nous sous un tout autre aspect.

Tous les objets que nous imaginons ont une forme, une couleur, parce que depuis le premier moment de notre existence les formes et les couleurs ont affecté notre âme ; l'imagination peut combiner de mille manières ces formes et ces couleurs ; elle peut les rappeler en l'absence des objets qui les



ont d'abord produites, elle peut les modifier diversement, selon l'état des organes qui lui en transmettent la sensation, et nous ne savons que la représentation est conforme à un objet réel que parce qu'elle est la même pour les autres hommes ; la vérité n'est pour nous que relative ; elle n'est que l'expression du rapport entre notre organisation et les objets ; avec d'autres sens les objets nous paraîtraient avoir des qualités différentes. Nous ne pouvons nous dépouiller de notre manière de sentir ; nous ne pouvons concevoir aucun objet que revêtu de qualités sensibles, et si nous faisons successivement abstraction de ces qualités, il ne reste plus rien de réel pour nous. Mais notre intelligence, en combinant les notions qui lui ont été données par les divers sens, acquiert des connaissances bien plus étendues que celles qui lui sont transmises par chaque sens en particulier ; elle arrive même à concevoir un autre ordre de choses, en comparant les diverses manières par lesquelles les êtres qui l'environnent lui sont représentées par chacun des sens ; elle reconnait que les limites de ses connaissances ne tiennent point à sa nature, mais au petit nombre et à l'imperfection des instruments dont elle est obligée de se servir.

Ce qui caractérise essentiellement le somnambulisme, c'est le développement de sens nouveaux, de facultés nouvelles, entre lesquelles la faculté de prévision occupe le premier rang. Nous ne pouvons concevoir cette faculté, mais nous pouvons en reconnaître l'existence comme les aveugles-nés reconnaissent que nous avons un sens différent du toucher, à l'aide duquel nous percevons la forme des corps que nous ne pouvons atteindre, et distinguons entre eux, par la couleur, des objets dont la forme extérieure est parfaitement semblable. Car un aveugle ne peut pas plus comprendre comment nous distinguons des objets placés à cent toises qu'il ne pourrait concevoir comment on prévoit un événement futur. Le temps et l'espace sont pour lui deux obstacles du même ordre. Faisons donc comme les aveugles : assurons-nous de la réalité du phénomène par les résultats, observons les somnambules comme les aveugles nous observent ; nous nous assurerons alors que l'âme humaine est douée d'une faculté de prévision ; que cette faculté qui, dans l'état naturel ordinaire, est sans exercice, se développe plus ou moins dans certaines circonstances, et qu'elle peut nous donner des notions entièrement étrangères à celles que nous devons à nos autres facultés Ne supposons



pas que cette prévision soit la suite d'une communication avec des *esprits* ou *intelligences*, car, outre que rien ne prouve la réalité de cette communication, nous ne ferions que reculer la difficulté ; cette prévision n'étant pas plus explicable dans des *esprits* autres que nous, qu'elle ne l'est dans l'âme humaine.

Tous les arguments par lesquels nous pouvons combattre la réalité de la prévision sont les mêmes que ceux par lesquels un aveugle peut combattre la réalité des phénomènes de la vision, et les moyens de nous convaincre de ce que nous ne pouvons comprendre sont les mêmes pour eux et pour nous.

Une observation attentive, un examen rigoureux, suffisent pour nous démontrer la réalité d'un fait ; mais il est souvent hors de la portée de l'intelligence humaine de découvrir comment un fait constaté rentre dans l'ordre général. Nous nous sommes fait une idée de l'économie du monde d'après ce qui nous est connu, mais le Créateur ne nous a pas révélé son secret. Lorsqu'un phénomène extraordinaire ne peut s'expliquer par aucune des lois de la nature, cela prouve seulement que toutes les lois de la nature ne nous sont pas connues, ou que nous attribuons à celles qui sont établies une extension qu'elles n'ont pas.

Il est impossible, dit-on, de voir l'avenir, parce que l'avenir n'existe pas. Si nous n'étions doués de l'étonnante faculté de la mémoire, nous pourrions faire le même raisonnement sur le passé, et toute la force de cette objection réside dans le sens trop rigoureux que nous donnons à ce mot : *l'avenir n'existe pas*.

Le présent seul a une existence réelle ; si le passé a une existence relative à nous, c'est parce qu'il a laissé des traces ; il existe par ces effets, mais l'avenir existe en germe.

Le passé a produit le présent, il en est la cause ; l'avenir sera produit par le présent, il en est l'effet. Lorsque nous considérons le passé, nous voyons la cause dans les effets ; lorsque nous considérons l'avenir, nous voyons les effets dans la cause : placés dans un point de la durée, nous pouvons également porter nos regards en avant et en arrière, mais dans notre état habituel nous sommes toujours tournés du même côté ; dans l'état de somnambulisme, ou d'exaltation, ou de crise, nous pouvons nous tourner du côté opposé.

Lorsque nous rétrogradons vers le passé, il y a une action de notre âme qui va parcourir les traces que les événements ont laissées ; nous nous souvenons parce que nous voulons nous souvenir.



Il faut qu'un agent, quel qu'il soit, réveille les facultés de notre âme, et que nous soyons dans une disposition telle que ces facultés exercent leur activité ; eh bien, il en est de la prévision comme du souvenir : pour qu'elle se manifeste, il faut que l'âme soit dans une disposition favorable au libre développement d'une faculté ordinairement oisive, et qu'un agent particulier vienne exciter cette faculté ; or, c'est l'état de somnambulisme ou d'exaltation qui donne à l'âme cette disposition, et c'est le principe des événements à venir existant dans les événements présents considérés comme cause, qui vient exciter cette faculté.

Pour que des sensations d'autant plus délicates que les objets qui les produisent sont plus éloignés, deviennent perceptibles pour nous, il faut qu'elles agissent seules, et que tout accès au tumulte des sensations ordinaires soit fermé. Il faut qu'il y ait, pour ainsi dire, entre les impressions qui nous sont envoyées et notre âme, une sorte de filtre qui retient tout ce qui est grossier et ne laisse pénétrer que les émanations les plus fugitives et les plus pures. Voilà pourquoi les divers états de l'homme qui le rendent capables de discerner les mouvements délicats d'un organe intérieur sont ordinairement accompagnés d'un sommeil ou d'une inaction des autres organes....

Les philosophes ont dit que tout était présent pour Dieu ; pourquoi l'intelligence humaine qui émane de lui, n'aurait-elle pas la même faculté ? Cette faculté, bornée dans l'homme, est infinie dans le Créateur, mais elle est de même nature, comme un rayon est de même nature que l'astre, dont la lumière émane sans cesse, sans qu'il soit jamais épuisé....

Bacon dit que la divination naturelle se montre très-bien dans l'extase, dans les songes et à l'approche de la mort. *Divinatio nativa optime cernitur in somniis, extasibus et confiniis mortis* (*de augm. scient. lib. IV*, c. 2.) Cette opinion se trouve également chez les anciens, et quelques médecins modernes l'ont adoptée. Elle a cela de vrai, que l'état dans lequel la faculté de prévision se développe est un état de crise nerveuse, pendant lequel certaines facultés sont exaltées et concentrées dans le cerveau, tandis que la plupart des organes extérieurs sont dans une sorte d'inertie ou d'assoupissement et ne communiquent plus à l'âme les impressions qu'ils reçoivent. Ce que les anciens ont, dans ce cas, nommé sommeil, n'est autre chose que le somnambulisme spontané, ou produit, par une influence magnétique, et c'est pour n'avoir



pas distingué le somnambulisme du sommeil ordinaire, qu'ils ont souvent confondu les rêves avec les visions somnambuliques, ce qui les a conduits à beaucoup d'erreurs. Aujourd'hui, ces deux états ont été si bien caractérisés qu'on ne peut prendre l'un pour l'autre (1).

Mais, comme il arrive quelquefois qu'ils se mêlent ou se succèdent, il faut un examen attentif de chaque circonstance pour s'assurer que l'on a passé de l'un à l'autre. . . .

Quoique l'homme soit doué d'une faculté qui peut lui donner des prévisions et des pressentiments, la divination considérée comme un art n'en est pas moins une chimère. Un art est un ensemble de règles que la raison établit d'après l'observation et l'expérience. Or, la raison n'est pour rien dans les pressentiments.

. . . .

Mais laissons toutes les hypothèses; bornons-nous à dire que nous reconnaissons le phénomène de la prévision, parce que des faits attestés par le témoignage de nos sens et discutés avec l'examen le plus sévère, nous en démontrent la réalité; mais avouons, de bonne foi, que nous ne pouvons expliquer, ni même comprendre, comment la chose est possible, d'après ce qui nous est connu des lois de l'univers.

L'histoire nous a conservé plusieurs prédictions claires et précises; il y en a, sans doute, qui sont dénuées de preuves, mais il en est un grand nombre qu'on ne peut nier sans accuser de mensonge ceux qui les ont rapportées.

Nous nous bornerons à citer la prophétie de Cazotte sur la révolution française, comme étant l'un des exemples de prévision les plus extraordinaires que nous connaissions.

PRÉDICTION DE CAZOTTE

rapportée par Laharpe, œuvres choisies et posthumes.
4 vol. in-8°; Paris 1806; t. I, p. LXij.

« Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères de l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit La compagnie était nombreuse et de tout état: gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens. etc.; on avait fait grande chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaité de la bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours

(1) Voyez l'ouvrage du comte de Redern: *Des modes accidentels de nos perceptions.* Paris, 1818. 2 vol.



le ton : on en était alors venu dans le monde au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort nous avait lu de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté, sans avoir même recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion. L'un citait une tirade de la *Pucelle;* l'autre rappelait ces vers philosophiques de Diderot :

> Et des boyaux du dernier prêtre,
> Serrez le cou du dernier roi,

et d'applaudir. Un troisième se lève, et tenant son verre plein : *Oui, Messieurs,* s'écrie-t-il, *je suis aussi sûr qu'il n'y a pas de Dieu, que je suis sûr qu'Homère est un sot* ; » et en effet il était sûr de l'un comme de l'autre. La conversation devient plus sérieuse ; on se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'est là le premier titre de sa gloire. « Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon. » Un des convives nous raconte, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : « *Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre.* » On conclut que la révolution ne tardera pas à se consommer, qu'il faut absolument que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie, et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque et quels seront ceux de la société qui verront *le règne de la raison.* Les plus vieux se plaignaient de ne pouvoir s'en flatter, les jeunes se réjouissaient d'en avoir une espérance très-vraisemblable ; et l'on félicitait surtout l'Académie d'avoir préparé *le grand œuvre,* et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser.

Un seul des convives n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. Il prend la parole, et du ton le plus sérieux : « Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète ; je vous le répète, vous la verrez. » On lui répond par le refrain connu, *faut pas être grand sorcier pour ça.* — « Soit ; mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en arrivera pour vous tous, tant que vous êtes ici, et ce



qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue? — Ah! voyons, dit Condorcet avec son air et son rire sournois et niais, un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète. — Vous, monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot; vous mourrez du poison que vous aurez pris, pour vous dérober au bourreau, du poison que *le bonheur* de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. »

Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle. « Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amoureux*. (1)

« — Mais quel diable vous a mis dans la tête ce cachot et ce poison et ces bourreaux? qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison? — C'est précisément ce que je vous dis; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté; c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien *le règne de la raison;* car alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus dans toute la France en ce temps-là que des temples de la Raison. — Par ma foi, dit Chamfort avec le rire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ces temples-là. — Je l'espère; mais vous, monsieur de Chamfort, qui en serez un, et très-digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. » On se regarde et on rit encore. « Vous, monsieur Vicq d'Azir, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais vous vous les ferez ouvrir six fois dans un jour au milieu d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, et vous mourrez dans la nuit. Vous, monsieur de Nicolaï, vous mourrez sur l'échafaud; vous, M. Bailly, sur l'échafaud; vous, monsieur de Malesherbes, sur l'échafaud. — Ah! Dieu soit béni, dit Roucher, il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie; il vient d'en faire une terrible exécution; et moi, grâce au ciel... — Vous! vous mourrez aussi sur l'échafaud. — Oh! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toutes parts, il a juré de tout exterminer. — Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré. — Mais nous serons donc subjugés par les Turcs et les Tartares? Encore .. — Point du tout, je vous l'ai dit: vous serez alors gouvernés par la seule philosophie, par-

(1) Roman de Cazotte.



la seule raison. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des philosophes, auront à tout moment dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répèteront toutes vos maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot et de la *Pucelle*. » On se disait à l'oreille : « vous voyez bien qu'il est fou : car il gardait toujours le plus grand sérieux. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante, et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries. — Oui, répondit Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai ; il est trop patibulaire ; et quand tout cela arrivera-t-il ? — Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli. »

« Voilà bien des miracles (et cette fois c'était moi-même qui parlais), et vous ne m'y mettez pour rien. — Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire : vous serez alors chrétien. »

Grandes exclamations. « Ah ! reprit Chamfort. je suis rassuré ; si nous ne devons périr que quand Laharpe sera chrétien, nous sommes immortels.

« Pour ça, dit alors madame la duchesse de Grammont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les révolutions : quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu ; mais il est reçu que l'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe... — Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas cette fois ; et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque. — Mais, qu'est-ce que vous nous dites donc là, monsieur Cazotte ? c'est la fin du monde que vous nous prêchez. — Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau et les mains liées derrière le dos. — Ah ! j'espère que dans ce cas-là j'aurai au moins un carrosse drapé de noir. — Non, madame ; de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette, et les mains liées comme vous. — De plus grandes dames ! quoi ! les princesses du sang ?... — De plus grandes dames encore. » Ici un mouvement très-sensible dans toute la compaguie. et la figure du maître se rembrunit : on commençait à trouver que la plaisanterie était forte. Madame de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette réponse, et se contenta de dire



du ton le plus léger : *Vous verrez qu'il ne me laissera pas seulement un confesseur.* — Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous. ni personne. Le dernier supplicié qui en aura un par grâce, sera....» Il s'arrêta un moment. « Eh bien? quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative? — C'est la seule qui lui restera ; et ce sera le roi de France. »

Le maître de la maison se leva brusquement et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte et lui dit d'un ton pénible : « Mon cher monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre. Vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes et vous-même. » Cazotte ne répondit rien, et se disposait à se retirer, quand madame de Grammont qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaîté, s'avança vers lui : « Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. » Il fut quelque temps en silence, et les yeux baissés. « Madame, avez-vous lu le siége de Jérusalem, dans Josèphe? — Oh ! sans doute, qui est-ce qui n'a pas lu cela ! Mais faites comme si je ne l'avais pas lu. — Eh bien, madame, pendant ce siége un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : *malheur à Jérusalem*, et le septième jour il cria : *malheur à Jérusalem, malheur à moi-même!* et dans ce moment une pierre énorme lancée par les machines ennemies l'atteignit et le mit en pièces. » Et après cette réponse M. Cazotte fit la révérence et partit.

Lettre adressée à M. Miallo par le baron de Lamothe-Langon.

Vous me demandez, mon cher ami, ce que je puis savoir touchant la fameuse prédiction de Cazotte, mentionnée par Laharpe Je n'ai là-dessus qu'à vous attester *sur l'honneur* que j'ai entendu madame la comtesse de Beauharnais répéter plusieurs fois qu'elle avait assisté à ce singulier fait historique. Elle le racontait toujours de la même manière et avec l'accent de la vérité ; son témoignage corroborait celui de Laharpe. Elle parlait ainsi devant toutes les personnes de sa société, plusieurs vivent encore et pourront l'attester également.

Vous pouvez faire de cet écrit l'usage que vous voudrez.

Adieu, mon bon et ancien ami, je suis à vous d'un attachement inviolable. Baron DE LAMOTHE-LANGON.

Paris, le 18 décembre 1835.



INFLAMMATION DE LA SYNOVIE.

Mme la baronne d'Arquinvilliers souffrait depuis plusieurs mois d'une douleur au genou, laquelle était assez vive pour l'empêcher de faire tout mouvement de la jambe. Lorsqu'elle voulait essayer de marcher dans sa chambre, elle éprouvait des élancements si aigus, qu'elle perdait presque connaissance. Cependant le genou n'était ni rouge, ni enflé, ni brûlant; rien enfin à l'extérieur n'indiquait les douleurs que ressentait la malade. Les médecins avaient accusé une maladie de la synovie, et tout ce qu'ils avaient employé pendant des mois n'avait pu donner le moindre soulagement à la maladie; au contraire, malgré tant de soins, l'état aigu était devenu permanent, et Mme d'Arquinvilliers était réduite à rester soit au lit, soit étendue sur un canapé sur lequel on la posait.

N'éprouvant aucun adoucissement à son mal par la médecine, cette dame eut recours au magnétisme et me fit appeler. Je reconnus qu'à l'extérieur le genou paraissait être absolument dans son état normal, mais lorsque j'essayai de faire jouer l'articulation, un craquement sec se fit entendre, accompagné d'une douleur si aiguë qu'elle fit jeter un cri à la malade. Il semblait que la synovie, étant devenue moins liquide et plus épaisse, ne facilitait pas, comme elle l'aurait dû, le mouvement de la tête des os dans la cavité de leurs capsules. Il y avait dès lors à craindre que la synovie, en se coagulant et se solidifiant entièrement, amenât l'ankylose de l'articulation du genou. Il fallait donc arriver à lui rendre sa fluidité visqueuse et filante pour qu'elle redevînt en état de faire dans l'articulation l'effet que produit l'huile dans une serrure rouillée.

Je pris le genou dans mes deux mains, en posant l'une dessus et l'autre dessous, je magnétisai ainsi pendant une demi-heure, j'obtins une légère moiteur; puis, pendant une autre demi-heure, je fis des passes du haut de la cuisse au pied. Je fis ensuite poser une compresse d'eau fortement magnétisée, qu'on dut renouveler constamment avant qu'elle ne fût sèche; je maintins le repos complet.

Après deux jours de ce traitement, les douleurs étaient moins vives en remuant le genou; au bout de huit jours, elles avaient entièrement disparu. La malade pouvait plier le genou, étendre la jambe et marcher sans souffrance aucune; il restait une légère faiblesse, plutôt semblable à de l'engourdissement, et qui cessa le deuxième jour où Mme d'Arquinvilliers put marcher sans difficulté. Cette guérison fut donc accomplie dans l'espace de dix jours.

LAFONTAINE.



Société de magnétisme de Paris.

Paris, le 4 mars 1865.

Monsieur le Directeur,

Le Bureau de la Société, dans sa séance du 2 courant, a décidé qu'il vous prierait d'insérer la note ci-après:

La fin d'une lettre d'un ancien sociétaire, insérée dans votre dernier numéro, tendrait à faire croire que cet ex-sociétaire a dû se retirer devant le mauvais vouloir que rencontraient parmi les membres du Bureau d'alors ses projets de réforme.

Il est loin d'en être ainsi. M. Gérard avait offert, comme sociétaire-magnétiseur, son concours au dispensaire gratuit que la Société essaie d'établir, mais assistant régulièrement aux magnétisations, il pensait pouvoir remettre aux malades qui lui étaient confiés ses cartes personnelles, et sans prévenir la commission médicale, c'est-à-dire sans autorisation, il traitait les malades chez lui, parfois à l'aide de moyens non magnétiques, quelquefois même chirurgicaux, se faisant rétribuer par plusieurs d'entre eux, ce qui est possible sans doute quand il s'agit de malades non présentés à la Société, mais ce qui ne peut l'être dans le cas contraire, la commission médicale ne pouvant être responsable du traitement de malades qui échappent à sa surveillance.

M. Gérard a été invité à se conformer au règlement, il a préféré donner sa démission. Tel est l'un des motifs de sa retraite.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Pour le Président absent :

Le Vice-Président, LOUYET.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SIXIEME VOLUME.

